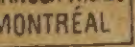
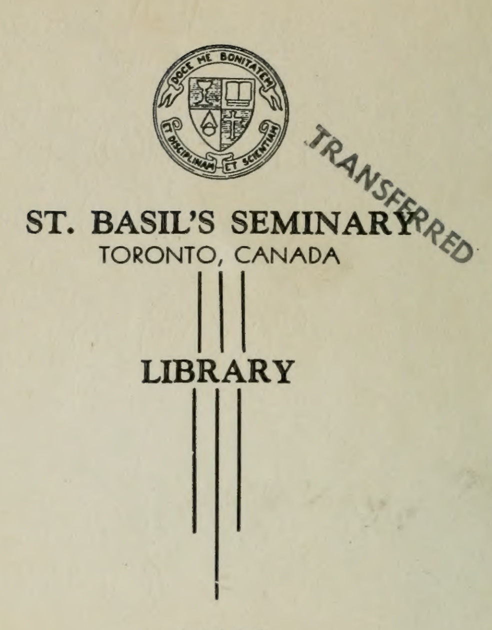

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01876454 8


MONTRÉAL


DOCE ME BONITATEM
ET DISCIPLINAM ET SCIENTIAM
TRANSFERRED
ST. BASIL'S SEMINARY
TORONTO, CANADA
LIBRARY


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

LOUIS DE GRENADE

PARIS. — IMPRIMERIE ÉMILE MAUCHAUSSAT
32, BOULEVARD DE VAUGIRARD, 32

S

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

LOUIS DE GRENADE

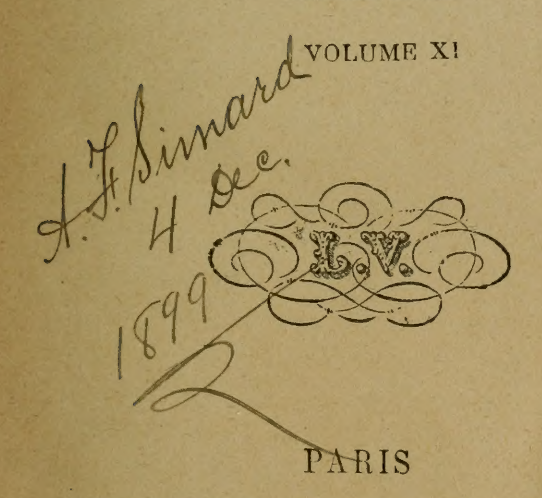
DE L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS

TRADUITES INTÉGRALEMENT POUR LA PREMIÈRE FOIS
EN FRANÇAIS

PAR T. DUVAL
VICAIRE GÉNÉRAL D'AMIENS
A. CRAMPON, J. BOUCHER, C. BERTON, ETC.

TROISIÈME ÉDITION

VOLUME XI



PARIS
LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR
13, RUE DELAMBRE, 13

1889

ÉPITRE DE L'AUTEUR

AU RÉVÉREND SEIGNEUR ANTOINE DE CORDOUE

ET AU

R. P. FR. LAURENT DE FIGUEROA.

Personne n'était plus digne que vos Révérences de recevoir cet humble hommage. Outre les nombreuses et puissantes raisons qui m'imposaient l'obligation de vous le dédier, le changement de vie de vos RR., et l'exemple qu'elles ont donné au monde, étaient suffisants pour faire de tous les chrétiens qui désirent vraiment la gloire de Jésus-Christ, les serviteurs ici-bas de ceux qui la procurent à un si haut degré. Il me serait aisé d'en dire davantage sans exagération ni flatterie : et comme il est manifeste que ce changement de vie n'est pas l'œuvre de la chair ni du sang, mais de la droite du Très-Haut, employer ainsi le temps serait le consacrer aux louanges de Dieu, et non aux louanges des hommes. Mais il ne convient pas moins aux personnes revêtues de l'habit que nous portons d'éviter l'apparence de la flatterie que la flatterie elle-même. Aussi me bornerai-je à remercier Notre-Seigneur, et à reconnaître que notre siècle a été le témoin du merveilleux spectacle que contempla le siècle de saint Jérôme. Voici dans quels termes en parlait ce grand docteur écrivant à Ruffin : « Bonose, votre ami et le mien, a déjà monté les degrés de cette échelle qui apparut à

Jacob. Suivant les mystérieux conseils et renouvelant l'action symbolique de Moïse, il a offert le serpent d'airain au milieu de ce désert où l'on sème dans les larmes pour moissonner dans la joie. En présence de ce prodige s'évanouissent les prodiges mensongers qui remplissent les ouvrages des Grecs et des Latins. Un jeune homme qui a étudié avec nous les lettres et les arts libéraux, qui possédait avec la fortune l'estime et la considération de ses égaux, abandonne sa mère, ses sœurs, son frère lui-même qu'il aimait tant, pour se retirer dans une île déserte, horrible, battue par les flots de plusieurs mers, comme dans un nouveau paradis. Et là, seul, ou plutôt en la compagnie du Christ, il voit la gloire de Dieu, cette gloire que les apôtres ne virent qu'une fois, seuls aussi, et sur une montagne. »

S'il est juste de bénir le Seigneur de ce changement comme d'une œuvre particulière de sa grace, nous ne devons pas moins le louer de la résolution qu'il vous a inspirée. Attachés au monde par plus de liens que Bonose, vous avez, l'un après l'autre et dans les plus belles années de votre jeunesse, renoncé au siècle, à vos domaines, aux délices de vos palais, aux espérances que vous donnaient la noblesse et la vertu jointes aux mérites de vos familles, pour embrasser la pauvreté et l'obéissance de Jésus-Christ. Vous n'avez point imité le jeune homme de l'Evangile qui, à la pensée de ses richesses, n'eut pas le courage de suivre le chemin de la perfection que le divin Maître lui indiquait; mais ce marchand prudent et sage qui, ayant trouvé une pierre précieuse, vendit tout ce qu'il possédait pour l'acquérir. Que l'on ajoute à cet exemple l'exemple encore récent de l'illustre duc de Gandie, et bien d'autres qu'il serait facile de citer, et l'on verra qu'il y a plus de miel dans la voie du Christ que le monde ne s'imagine. Pourquoi, s'il n'en était

pas ainsi, des hommes qui ont une si grande expérience de l'un et de l'autre, renonceraient-ils avec bonheur à tout ce que le monde donne et promet, pour la moindre des miettes qui tombent de la table du Sauveur, en disant avec l'épouse des Cantiques : « L'homme livrera tous ses biens pour la charité, et il croira n'avoir rien donné? » *Cant.* VIII, 7. Quant à moi, désirant, ainsi qu'il est raisonnable, être utile aux serviteurs de Dieu, j'ai composé cet ouvrage sur l'oraison, afin de faciliter les pieux exercices de vos RR. J'espère d'ailleurs que, dans tous les cas, Notre-Seigneur vous les rendra aisés et profitables. Quoique en ce moment je remplisse un devoir, je demanderai en retour une grâce ; à savoir, que vos RR. supplient notre divin Maître d'agréer et de favoriser cet écrit, afin que les progrès de ceux qui le liront répondent au travail de celui qui l'a fait, et à l'intention avec laquelle il le leur présente.

PROLOGUE.

SUJET DE CE LIVRE.

Dans un sens strict, l'oraison est une demande faite à Dieu des choses utiles au salut. Dans un sens plus large, elle se prend pour toute élévation du cœur vers Dieu; ainsi comprise, elle sert à désigner la méditation, la contemplation et tous les autres pieux exercices de l'esprit. C'est dans ce dernier sens que nous emploierons ici le mot *oraison;* car, dans ce traité, nous nous occuperons spécialement de la méditation et de la considération qui ont pour objet les choses divines et les mystères de notre foi.

Ce qui m'a engagé à écrire sur cette matière a été la pensée que l'une des principales causes du mal qui couvre le monde est le défaut de considération. Le prophète Jérémie nous l'apprend dans ces paroles : « La désolation remplit la terre entière, parce qu'il n'y a personne qui pense dans son cœur. » *Jerem.* XII, 11. La cause du mal n'est donc pas tant le manque de foi, que l'oûbli dans lequel nous laissons les mystères de la foi. Il y a dans chacun de ces mystères une si grande vertu que la considération religieuse et attentive du moindre d'entre eux serait pour nous un frein puissant et un remède salutaire. Qui oserait tendre les mains vers le péché, s'il songeait que Dieu est mort à cause du péché, et qu'il le punit par la perte irrévocable du ciel et par des supplices sans fin? Mais la plupart des chrétiens ne réfléchissent jamais sur les vérités qu'ils croient, et ils ne produisent consé-

quemment pas les bonnes œuvres qu'ils pourraient produire. « De même, dit un auteur, que, d'après les médecins, les remèdes n'opèrent leurs effets qu'à la condition de subir dans l'estomac l'action énergique de la chaleur naturelle, et que soustraits à cette action ils deviendraient absolument inutiles; de même, les mystères de la foi ne seront pour nous avantageux et salutaires qu'après avoir été soumis dans notre cœur à la chaleur bienfaisante d'une pieuse méditation; de toute autre manière nous n'en profiterions que très-peu. Aussi rencontrons-nous à chaque pas une foule de gens irréprochables dans leur foi et déréglés dans leur vie, parce qu'ils n'ont jamais consacré un instant à considérer celui qui les a créés. La foi est en eux comme de l'argent dans une cassette, comme une épée dans le fourreau, ou comme une médecine sur les rayons d'une pharmacie, c'est-à-dire, sans être employée à l'usage auquel elle est destinée. Ils croient volontiers ce que croit l'Eglise, le jugement, la punition qui attend les méchants et la gloire qui récompensera les justes; mais ils le croient sans réflexion aucune et sans se demander en quoi consistent ce jugement, ces peines et ces récompenses. C'est pour cela que les saintes Ecritures nous recommandent avec tant de force de méditer continuellement la loi de Dieu et ses mystères, et de nous instruire ainsi dans la véritable sagesse. Ecoutons Moïse, ce grand prophète, cet ami de Dieu : « Que vos cœurs conservent mes paroles, dit-il au peuple, qu'elles soient dans vos mains comme un souvenir. Racontez-les à vos enfants pour qu'ils y réfléchissent. Assis dans vos demeures, ou marchant dans le chemin, toujours vous les aurez devant les yeux, et elles seront gravées sur les portes et au-dessus du seuil de vos maisons. » *Deuter.* VI, 6 et seq. Etait-il possible d'inculquer plus énergiquement la méditation continuelle des choses divines? Salomon n'est pas moins formel lorsque, dans ses proverbes (I et III), il veut que la loi divine soit

comme une chaîne d'or attachée à notre cou, et que notre première pensée, le matin, et notre dernière, le soir, lui soit donnée.

Bienheureux celui qui obéit à ces conseils : l'Ecclésiastique nous l'enseigne quand il dit : « Heureux l'homme qui reste dans la sagesse et médite sur la loi et les commandements de Dieu; qui se met à la recherche de la sagesse, s'arrête dans ses sentiers, écoute à sa porte, dépose son bâton contre ses murs, et bâtit à côté sa demeure. » *Eccli.* XXV, 22 et seq. Que désignent ces métaphores employées par l'Esprit saint, sinon l'attention et la réflexion continuelles avec lesquelles le juste doit considérer les œuvres merveilleuses de Dieu? Pour cette même raison, une des principales louanges données par le Psalmiste au vrai juste est la méditation qu'il fait jour et nuit de la loi divine. « Il passera sa vie dans les secrets des paraboles, » dit l'Ecclésiastique, XXXIX, 3, nous découvrant la même vérité. Enfin, cette multitude d'yeux dont étaient couverts les mystérieux animaux d'Ezéchiel, indique aussi que la considération attentive des choses spirituelles est plus nécessaire au juste qu'une foule d'autres exercices. Ce que nous venons de dire montre bien l'importance de l'oraison, et conséquemment la légèreté des personnes qui la déprécient ou la dédaignent. Elles ne s'aperçoivent pas qu'elles contredisent ouvertement les enseignements du Saint-Esprit. Je conseille à ces personnes de lire les cinq livres sur la considération que saint Bernard adressa au pape Eugène : elles verront combien cette pratique contribue aux progrès de la vertu.

Bien des catholiques pieux, comprenant les avantages de la méditation, se livrent à cet exercice, et lui réservent des heures déterminées. Mais souvent il leur arrive d'abandonner une action si sainte, à cause des difficultés qu'ils y rencontrent. La principale de ces difficultés est le défaut de matière ; on ne sait à quoi occuper sa pensée. Une autre difficulté sérieuse est le défaut de chaleur et

de devotion, qui rend l'oraison infructueuse; en sorte que le cœur est aride, et l'esprit assailli de distractions. Le présent écrit a pour objet de remédier à ces deux difficultés, et il se divise naturellement en deux grandes parties. La première traite de la matière de l'oraison. Elle renferme quatorze méditations pour le matin et le soir des jours de la semaine. Ces méditations concernent les principales vérités et les principaux mystères de la foi, et en particulier les points les plus propres à dompter nos passions, et à nous porter puissamment soit à l'amour et à la crainte de Dieu, soit à la haine du péché. Il y est également question des cinq parties de l'oraison; à savoir, de la préparation, de la lecture du sujet, de la méditation, de l'action de grâces, et de la demande. Cette variété permet au cœur d'entretenir le goût de la dévotion, et à l'entendement de s'exercer à diverses considérations. Nous y parlerons encore des six sortes de choses à remarquer en chacune des circonstances de la passion du Sauveur; ce qui, en somme, fournira à l'oraison une matière abondante. Voilà pour la première partie, et pour les remèdes à apporter à la première des difficultés que nous avons signalées. A la deuxième nous opposerons la seconde partie. Cette partie traitera des secours et des obstacles que rencontre la dévotion, des tentations les plus ordinaires auxquelles sont exposées les personnes pieuses; elle contiendra aussi quelques avis propres à prévenir toute erreur en cette matière. Ce qui a été dit plus haut prouve suffisamment la nécessité d'une troisième partie sur la vertu de l'oraison et ses deux auxiliaires le jeûne et l'aumône. Le lecteur, après avoir été ainsi entretenu de l'oraison et des fardeaux qu'elle aide à porter, jugera combien est utile le temps consacré à un exercice de cette importance.

On sera peut-être étonné de la longueur des méditations pour les jours de la semaine. Il serait facile d'en donner plusieurs raisons. Observons seulement que ces méditations ayant pour objet

les principaux points de la religion chrétienne, dont la considération a tant d'influence sur l'emploi de la vie, on ne saurait trop y insister à cause du fruit qui peut en résulter. Nous ne prétendons pas seulement fournir une matière de méditation, mais surtout exciter à ce qui doit en être la fin, c'est-à-dire, à la crainte de Dieu et à l'amendement de notre conduite. Or rien n'y excite plus que l'examen profond des vérités sur lesquelles on médite. Nous pourrions encore dire que ces quatorze méditations sont autant de sermons destinés à livrer bataille au cœur humain, afin de le ramener, autant que possible, sous la domination de son véritable et légitime Seigneur. Telle est la principale cause de la longueur de ces méditations. Pourquoi se plaindrait-il de la multitude des mets qui chargent la table? On ne lui demande qu'une chose; de choisir celui qui sera le plus à sa convenance. D'ailleurs, nous avons enlevé tout prétexte au reproche en mettant au commencement un abrégé de la méditation. Ceux qui ne peuvent aller plus loin y trouveront un aliment suffisant pour le temps qu'ils consacrent à cet exercice.

DE L'ORAISON

ET

DE LA CONSIDÉRATION.

PREMIÈRE PARTIE.

DE LA MATIÈRE DE LA CONSIDÉRATION.

CHAPITRE PREMIER.

Utilité et nécessité de la Considération.

La considération étant un exercice vraiment laborieux, tant à cause des instants qu'elle exige chaque jour, que du recueillement et de la tranquillité d'esprit qui lui sont indispensables, il semble nécessaire de montrer tout d'abord les précieux avantages qui en sont la conséquence. Le cœur de l'homme, qui n'entreprend jamais de grands travaux sans de grandes espérances, sera porté de la sorte plus aisément à aimer cet exercice et à le pratiquer.

I.

Le plus grand éloge qu'on puisse faire de la considération est de dire qu'elle est un puissant secours pour toutes les vertus. Elle ne les remplace pas, mais elle en facilite l'exercice. De même que la dévotion est, d'après saint Thomas II II, q. LXXXII, art. 2, un aiguillon qui nous pousse vers toutes les vertus; de même qu'un sermon, écouté avec l'attention et la piété convenables, nous porte, non vers une seule vertu, mais vers toute espèce de vertu, parce que tel est le but vers lequel tend toute doctrine solide; de même, la considération vient en aide non-seulement à une vertu, mais à

quelque vertu que ce soit. Il n'y a pas plus de différence entre le sermon et la considération, qu'entre la lecture d'un sujet religieux et la considération de ce même sujet; ou bien encore, qu'entre les aliments présentés sur un plat, et ces mêmes aliments élaborés dans l'estomac. Ainsi, chose bien propre à nous la faire estimer, la considération n'exclut pas l'exercice des autres vertus; elle leur procure un auxiliaire et leur communique une nouvelle ardeur. Nous allons tâcher, avec la grâce de Dieu, de mettre cette vérité dans tout son jour.

Pour la bien saisir, n'oublions pas que, parmi les vertus, les unes appartiennent à la fois au chrétien et au philosophe : par exemple, les vertus dites *cardinales*, la prudence, la justice, la force, la tempérance, que les païens ont souvent louées dans leurs écrits et observées dans leur conduite; les autres sont particulières au chrétien comme chrétien. La philosophie païenne n'a point connu, ou n'a connu que vaguement ces dernières. Ces vertus sont d'abord les trois grandes vertus appelées théologales, la foi, l'espérance, la charité, qui ont Dieu pour objet et mettent l'homme en rapport direct avec lui. Elles exercent un empire souverain sur les vertus inférieures; et, quand il est besoin, elles les convoquent et requièrent leur concours. Au nombre de celles-ci se trouvent, très-rapprochées des vertus théologales, la religion dont l'objet est le culte divin; la dévotion qui découle de la religion et fait que nous nous portons avec allégresse et promptitude vers les choses de Dieu; la crainte de Dieu qui nous tient éloignés du mal; l'humilité, suivant le docteur angélique, racine et fondement de toutes les vertus; enfin la pénitence, véritable porte du salut, qui opère en nous la douleur du passé, et le ferme propos de nous amender à l'avenir. Les philosophes n'ont rien dit, ou presque rien, de ces vertus; et pourtant elles sont la source du bien que nous pouvons faire. En effet, elles sont pour la plupart spirituelles, et elles atteignent leur perfection dans le plus intime de l'âme, où réside toute la beauté de la fille du roi, *Psalm.* XLIV, 14; de plus, excepté la foi, elles sont des vertus affectives, et par conséquent elles nous portent énergiquement au bien. La Providence et la grâce divine se montrent ici bien admirables. Comme

la nature qui nous a pourvus de désirs et de sentiments qui nous poussent vers les actions nécessaires à la conservation de notre vie, la grâce a mis en nous des instincts surnaturels qui nous poussent vers les actions propres à conserver la vie spirituelle. Sans ces instincts qui ne sont autres que les vertus énumérées précédemment, l'âme serait une barque sans rames ou un navire sans voiles; rien ne la mettrait en mouvement vers les bonnes œuvres. Ils sont même plus nécessaires à la vie surnaturelle qu'à la vie naturelle, à cause des aspérités et des difficultés du chemin de la vertu. Comment aurions-nous le courage de le suivre si nous ne sentions le triple aiguillon de l'amour, de la crainte et de l'espérance? C'est, avec leur dignité, ce qui fait le prix de ces vertus.

Reprenons maintenant l'éloge de la considération, et montrons que si elle est l'objet de tant de louanges, ce n'est pas pour ce qu'elle est en elle-même, mais à cause des services qu'elle rend. Commençons par la foi. La foi est le principal fondement de la vie chrétienne; c'est elle qui nous enseigne que Dieu est notre créateur, notre gouverneur, notre rédempteur, notre sanctificateur, notre récompense, en un mot notre premier principe et notre dernière fin. Elle nous apprend encore qu'il y a une autre vie que la vie présente, un jugement qui prononcera sur toutes nos œuvres, une punition et un bonheur réservés aux méchants et aux justes. Il est évident que la créance de pareilles vérités est un frein pour le cœur des hommes, qu'elle les retient dans la droite ligne et dans la crainte de Dieu. Aussi le prophète dit-il que le juste vit de la foi, *Habac.* II, 4; non qu'elle suffise pour lui donner la vie, mais parce que la représentation des choses qu'elle lui enseigne l'excite à fuir le mal et à suivre le bien. C'est encore pour cette raison que l'Apôtre nous recommande de l'opposer comme un bouclier aux traits enflammés de l'ennemi, *Ephes.* VI, 16. Rien, en effet, n'est plus propre à repousser les attaques du péché que le souvenir des vérités de la foi.

Mais pour que ce résultat soit atteint, il est nécessaire de se mettre quelquefois à examiner avec une attention aussi profonde que religieuse les enseignements de la foi. Sans cet examen, la foi ressemblerait parfaitement à une lettre fermée et scellée qui

renfermant des nouvelles extrêmement pénibles ou extrêmement agréables, ne causerait pas plus de peine ou de joie à celui qui ne l'ouvrirait pas que s'il ne l'avait jamais reçue. Je ne saurais donner une idée plus juste de la foi des mauvais chrétiens. Il ne peut pas y avoir de choses plus importantes que les choses de la foi; mais quelle impression sont-elles capables de produire sur les personnes qui ne cherchent jamais à les lire, qui n'y pensent pas, ou ne passent, pour ainsi dire, à côté d'elles qu'en courant? Il faut donc ouvrir à certains moments cette lettre admirable, la lire posément, et être attentif aux nouvelles qu'elle apporte. C'est ce que fait la considération. Elle ouvre ce qui était fermé, déroule ce qui était enroulé, éclaircit ce qui était obscur; et après avoir découvert à l'intelligence la grandeur lumineuse des mystères, elle incline la volonté à y conformer sa conduite. Dieu nous a donné de tout ceci une figure frappante dans le *Lévitique,* XI, 26, où il exige pour qu'un animal soit pur, qu'il rumine ce qu'il mange. Il est évident que cette condition contribue peu par elle-même à rendre un animal pur ou impur, et que Dieu n'y attachait pas une grande importance; mais il se proposait de nous montrer par là ce que devaient être les animaux spirituellement purs, c'est-à-dire, les justes. Il faut qu'ils ne se contentent pas de prendre leur nourriture surnaturelle par la foi; qu'ils la ruminent ensuite par la considération, s'appliquant à envisager la grandeur des mystères et à la comprendre, afin que cette nourriture répande et entretienne dans tout leur être la force et la vigueur.

De tout ce qui précède il résulte, ce semble, assez clairement que, pareille à la semence d'un arbre qui, tout en contenant virtuellement la substance de cet arbre, a besoin pourtant des influences du ciel et de l'action bienfaisante de la terre pour qu'il se développe et grandisse; la foi, semence véritable de tout bien, doit néanmoins recevoir le secours de la considération, afin que, la charité aidant, se développe et grandisse avec ses feuilles et ses fruits l'arbre de la bonne vie.

II.

La considération n'est pas moins utile à l'espérance. L'espérance

est une affection de la volonté dont l'entendement renferme, pour ainsi parler, la raison et la racine. S. Thomas. II II, q. XVIII, art. 1. L'Apôtre nous l'enseigne en ces termes : « Tout ce qui est écrit, l'a été pour notre instruction, afin que consolés et encouragés par l'Ecriture, nous espérions toujours en Dieu. » En effet, l'Ecriture est la source où le juste puise cette eau rafraîchissante qui soutient son espérance. Il y voit les bienfaits et les mérites infinis de Jésus-Christ, qui en sont le plus solide fondement. Il y voit encore représentées clairement en mille endroits la grandeur de la bonté, de la douceur et de la majesté divines; le soin que la Providence a des siens, la condescendance avec laquelle elle accueille ceux qui reviennent à elle, les gages assurés qu'elle donne à ceux qui ont mis en elle leur confiance. Il voit partout dans les psaumes, dans les prophètes, dans les livres historiques, les bienfaits, les faveurs dont le Seigneur a comblé ses serviteurs fidèles, les secours, la force qu'il leur a accordés lorsqu'ils étaient dans la peine. Il le voit protégeant Abraham dans ses voyages, Joseph dans son délaissement, David dans ses persécutions, Job dans ses douleurs, Tobie dans sa cécité, Judith dans son entreprise, Esther dans sa requête, les vaillants Machabées dans leurs batailles et dans leurs triomphes; protégeant, en un mot, tous ceux qui, avec un cœur pieux et humble, se sont jetés dans ses bras.

Tels sont les exemples qui encouragent notre âme dans ses travaux et placent en Dieu son espérance. La considération les prend et les applique aux parties souffrantes comme un baume salutaire. Elle les ramène devant notre esprit, pèse la grandeur touchante de ces promesses et de ces miséricordes de Dieu, empêche que nous ne faiblissions, et transporte notre espérance en celui qui ne trompe jamais. C'est ainsi que la considération vient en aide à l'espérance et qu'elle la met en présence de ce qui peut la fortifier. Mais si l'on néglige cet exercice, comment pourra-t-on donner à cette vertu l'énergie dont elle a besoin pour surmonter tous les obstacles?

III.

Après l'espérance vient la charité, dont l'éloge ne peut aisément se concilier avec la brièveté. Elle est la plus excellente des

vertus, soit théologales, soit cardinales; elle est leur vie et en quelque sorte leur âme; elle est la perfection de la loi, selon cette parole de l'Apôtre : « Celui qui aime a accompli la loi. » *Rom.* XIII, 8. La charité rend le joug de Dieu suave, et son fardeau léger; elle sera la mesure de la gloire qui nous est réservée; elle est infiniment agréable à Dieu, et elle seule peut lui rendre quelque chose agréable; parce que, sans la charité, ni la foi, ni le don de prophétie, ni le martyre n'ont de prix à ses yeux. Enfin, elle est la source et l'origine des autres vertus; elle est leur souveraine, elle leur impose ses ordres et les emploie à son service. C'est encore saint Paul qui nous l'apprend : « La charité, dit-il, est patiente et douce. Elle n'est pas envieuse, elle ne fait de mal à personne; elle n'est ni superbe, ni ambitieuse; elle ne cherche pas ses intérêts, ne se met pas en colère, ne dit pas de mal, ne met pas son plaisir dans l'iniquité mais dans la justice; elle croit tout, elle souffre tout, elle espère tout, elle supporte tout. » *I. Cor.* XIII, 4 et seq.

Quoique les autres vertus et les bonnes œuvres mènent à la charité, aucune d'elles n'y mène plus sûrement que la considération. Il est, en effet, hors de doute que la volonté est une puissance aveugle qui ne peut avancer à moins que l'entendement ne la précède pour éclairer ses pas, et pour lui montrer ce qu'elle doit vouloir et comment elle doit le vouloir. De plus, ainsi que le dit Aristote, le bien est, à la vérité, aimable en lui-même, mais pourtant chacun aime son bien particulier. *Ethic.* VIII, 2. En conséquence, pour que notre volonté se porte à aimer Dieu, il est indispensable que l'entendement aille en avant et lui découvre combien Dieu est aimable et en lui-même, et par rapport à nous. Qu'il soit aimable en lui-même, nous le voyons quand nous méditons la grandeur de sa bonté, de sa miséricorde, de sa beauté, de sa douceur, de sa mansuétude, de sa libéralité, de sa noblesse, et de ses autres perfections infinies. Qu'il ne soit pas moins aimable pour nous, il n'est pas possible de n'en être pas convaincu après avoir considéré sa tendresse envers les hommes, son amour qui l'a porté à tant souffrir pour eux depuis la crèche jusqu'à la croix, les biens qu'il leur réserve pour l'avenir, et ceux qu'il leur

accorde présentement, les maux dont il les délivre, la patience avec laquelle il les souffre, la bénignité avec laquelle il les traite, et les bienfaits innombrables dont il les gratifie. A mesure que l'intelligence se pénètre de ces considérations, le cœur s'embrase peu à peu d'amour pour un si bon maître. Les bêtes féroces elles-mêmes témoignent de l'affection à leurs bienfaiteurs; les présents ont, dit-on, la force de briser les rochers; et un philosophe a dit que faire du bien aux hommes, c'est forger des chaînes pour s'emparer de leurs cœurs : y aurait-il donc un cœur si dur, si insensible que la vue de l'immensité des bienfaits divins n'enflammerait pas d'amour pour leur auteur?

Ajoutez à cela que tandis que l'âme s'occupe de son mieux de ces considérations, Dieu agit aussi de son côté. Il répand sur elle la lumière du Saint-Esprit; il lui envoie ce don d'intelligence qui fait croître en elle l'amour en même temps qu'elle en comprend mieux les raisons. De même que le Verbe de Dieu, lumière éternelle, n'est pas stérile, mais produit avec le Père, l'Esprit saint, amour qui leur est consubstantiel; de même la lumière et la parole divines allument et excitent en nous l'amour divin.

Pour mieux saisir encore cette vérité, rappelons-nous que la charité ne se développe pas seulement avec le secours des autres vertus, mais aussi et principalement par ses propres actes. C'est la doctrine formelle de saint Thomas, II II, q. XXIV, art. 6. Pour devenir un bon peintre, il faut peindre souvent et avec application : ainsi, pour se perfectionner dans l'amour, il faut avoir soin de s'y exercer. Car, en accordant que cette vertu céleste est un don que Dieu répand lui-même dans nos âmes, il n'est pas moins certain que les vertus infuses, aussi bien que les vertus acquises, ne se développent, dans l'ordre de la Providence, que par leurs propres actes. D'où il suit que plus un chrétien multipliera les actes de charité, plus il s'appliquera à cette vertu, plus il y consacrera de temps et d'efforts, et plus il y fera de progrès. Or, ceci est évidemment impossible sans l'intervention de la considération. Comment encore une fois la volonté aimerait-elle si l'entendement ne lui exposait les causes de cet amour, et, pour ainsi parler, n'en soufflait et n'en attisait le feu? Ces deux facultés sont vraiment comme

deux chevaux attelés à un char; elles ne peuvent faire un pas l'une sans l'autre, et la volonté encore moins que l'entendement. On peut voir maintenant quels rapports étroits unissent la considération à la charité. L'homme ne pouvant aimer sans en voir les motifs, la considération est absolument nécessaire. Elle ne l'est pas moins pour la conservation de cette vertu, pour l'empêcher qu'elle ne souffre et ne décroisse au milieu des difficultés de la vie, que pour son accroissement et sa perfection.

Les poissons meurent bientôt, hors de leur élément : une goutte d'eau puisée dans la mer s'évapore bien vite; le feu ne tarde pas à se consumer entièrement si on n'y jette du bois, à de fréquentes reprises, pour l'entretenir. Il en est de même de la charité : elle ne peut se conserver sans secours, dans cette vie où elle est comme une étrangère. Le bois qui entretient son ardeur est la considération des bienfaits de Dieu et de ses perfections. Mais il faut y recourir souvent si l'on désire que la divine flamme ne perde point de son éclat. L'ancienne loi nous l'enseigne figurément dans ces paroles divines : « Jamais, sur mon autel, le feu ne cessera de brûler. C'est pourquoi, afin qu'il se conserve, on aura soin d'y jeter du bois tous les matins. » *Levit.* VI, 9 et seq. L'autel désigne ici le cœur du juste, et le bois la considération des choses divines. Le Psalmiste dit aussi, dans le même sens, de la charité : « C'est au milieu de la méditation que son feu s'allumera. » *Psal.* XXXVIII, 4.

Du reste, les habitudes, quelles qu'elles soient, naturelles ou acquises, perdent autant de leur puissance, faute d'exercice, qu'elles gagnent dans le cas contraire. Il est facile d'en donner des exemples frappants. Y a-t-il rien de plus naturel à l'homme que la langue dans laquelle il est né, et qu'il a reçue avec le lait? Cependant qu'il la laisse de côté, et dans un temps plus ou moins éloigné il ne la parlera plus. Voici un fait encore plus fort. Marcher est une action qui nous est plus naturelle, s'il est possible, que parler telle ou telle langue. Eh bien! un individu que la maladie a retenu quatre ou cinq mois dans son lit, ne sait pas, quand il se lève, se servir de ses jambes. Si des habitudes si naturelles et si puissantes souffrent tant du défaut d'exercice, qu'arrivera-t-il des habitudes surnaturelles et, en quelque sorte, empruntées? Que

deviendront, si nous les négligeons, la charité et les autres vertus infuses? Là où le naturel succombe, le surnaturel résistera-t-il? Les fondements de l'édifice tremblent; le faîte n'en sera-t-il pas ébranlé? Les amitiés humaines, *Arist. Ethic.* VIII, 5, ont besoin de commerce et de communications fréquentes pour être durables : ne sera-t-il pas nécessaire à l'homme, pour être ami de Dieu, de communiquer avec lui, de lui parler, d'écouter sa voix, et de s'occuper des choses qui le regardent? La considération et les entretiens avec Dieu sont donc bien importants pour la conservation de la charité.

IV.

L'exercice dont nous nous occupons n'est pas moins utile aux vertus affectives autres que les vertus théologales, et parmi lesquelles la dévotion tient le premier rang. La dévotion, avons-nous déjà dit, est une habitude surnaturelle qui nous porte avec ardeur vers les choses relatives au service divin; habitude bien nécessaire à l'homme dans son état de déchéance. S. Th. *Summ.* II II, q. LXXXII, art. 2. En effet, l'expérience nous apprend que si nous péchons, c'est moins par défaut d'entendement que par défaut de volonté; moins par ignorance du bien que par le dégoût qui nous en éloigne. Or, ce dégoût, ce n'est pas la vertu qui le cause, puisque la vertu est par elle-même une chose délicieuse et conforme à notre nature; mais la corruption humaine. Et puisque ce même dégoût est le principal obstacle que nous rencontrions pour faire le bien, nous devons d'abord chercher à l'écarter : c'est à quoi sert merveilleusement la dévotion. Elle est une brise céleste, un souffle de l'Esprit saint qui rafraîchit la volonté dans sa sécheresse, la secoue dans sa pesanteur, lui rend savoureux ce qui était insipide, et l'arme de légèreté et de promptitude pour le bien. Demandez s'il n'en est point ainsi aux serviteurs de Dieu; si, lorsqu'ils ressentent une dévotion particulière, tout travail ne leur semble pas facile et suave. Alors une vie, une jeunesse nouvelle remplit leur âme; ils expérimentent la vérité de ces paroles : « Ceux qui espèrent dans le Seigneur sentiront une nouvelle vigueur : ils prendront des ailes comme des aigles; ils courront, et

ils n'éprouveront pas de fatigue; ils marcheront, et ils ne failliront pas. » *Isa.* XL, 31.

La dévotion est encore une source intarissable de pieux désirs. C'est pourquoi les saintes Ecritures l'appellent un baume : et de même que le baume dans la composition duquel entrent plusieurs parfums répand autour de lui de suaves odeurs; de même, de la dévotion émanent dans notre cœur mille saintes pensées qui dissipent les miasmes impurs répandus par les instincts mauvais, et qui font succéder à leur odeur insalubre l'odeur la plus douce et la plus salutaire. Mettons donc la plus grande diligence à nous procurer ce baume céleste afin de paralyser l'appétit du mal, source des désirs funestes qui empoisonnent notre vie.

On doit expliquer de la même manière le secours que la considération apporte aux autres vertus, à la crainte de Dieu, à la douleur des péchés, au mépris de soi-même qui constitue l'humilité, et à la reconnaissance des bienfaits divins. Nous ne saurions trop le redire; la volonté ne peut éprouver aucun bon sentiment s'il n'est précédé de quelque considération de l'entendement. La contrition est impossible à qui ne considère pas la multitude de ses péchés et leur malice, les biens dont ils causent la perte, la haine que Dieu a pour eux, et la ruine dans laquelle ils précipitent l'âme. Comment s'exciter à la crainte de Dieu si l'on ne considère pas l'infinité de sa justice, l'éclat de sa majesté, la profondeur de ses jugements, les raisons qu'on a de les redouter, et autres choses semblables? Sera-t-il humble de cœur, se méprisera-t-il lui-même celui qui ne considère pas le nombre de ses défaillances, de ses infirmités, de ses chutes, de ses misères? Si saint Bernard définit à bon droit l'humilité, le mépris de soi-même, *Epist.* XLII, ce mépris supposant la connaissance de soi-même, plus l'homme pénétrera par la considération dans le cloaque de sa nature, plus il se connaîtra, et plus, en conséquence, il s'humiliera et se méprisera. La reconnaissance des bienfaits de Dieu ne peut pas se passer davantage de leur considération. Ces bienfaits sont le principal sujet des louanges que rend au Seigneur la véritable religion. Or, plus le chrétien les considérera, plus il en saisira la grandeur, et plus il se sentira porté à louer et à remercier de tout

son cœur Dieu qui les lui a accordés. Je pourrais examiner encore en détail le mépris du monde, l'horreur du péché et bien d'autres affections vertueuses, dont, après la grâce, la considération est certainement le principe. On peut dire en toute vérité qu'elle est l'aiguillon qui les anime, et l'huile qui conserve à leur lumière sa vivacité et sa pureté.

V.

Il n'y a pas moins d'efficacité dans l'oraison lorsqu'elle est unie à la considération, ce qui arrive d'ordinaire; il y en a même davantage. Tandis que celle-ci ne travaille à exciter qu'un sentiment particulier, celle-là, quand elle est accompagnée d'une dévotion attentive et d'une grande ferveur, réveille tous les bons sentiments dont nous avons parlé. Que l'âme se présente devant Dieu avec un vif désir d'apaiser sa colère et d'obtenir miséricorde, il n'y aura rien en elle qui ne soit ébranlé, il n'y aura pas d'affection pieuse qui ne concoure à atteindre ce but. Ainsi font, une mère pour calmer son enfant, une épouse pour adoucir son époux assombri; elles se servent de tous les moyens qui sont en leur pouvoir. Prosternée donc aux pieds du Seigneur, cette âme religieuse s'accusera elle-même; comme le publicain, elle sera confondue à la vue de ses péchés, et elle prendra la ferme résolution de s'en corriger; puis elle s'humiliera et sera saisie de crainte à la pensée de la majesté infinie; elle produira tour à tour des actes de foi, d'espérance, de charité, d'adoration, de louange, de reconnaissance, et elle offrira à cette majesté un sacrifice spirituel en son nom et au nom de tous ses frères. Voilà ce qui passe dans une pieuse oraison; et comme il a été précédemment démontré que les habitudes vertueuses se fortifient par l'exercice, nous retirons conséquemment de cette pratique un progrès réel dans toutes les vertus. Saint Laurent Justinien exprime la même vérité dans les paroles suivantes : « L'oraison purifie l'âme de ses péchés, nourrit la charité, illumine la foi, confirme l'espérance, réjouit l'esprit, réchauffe et purifie le cœur, découvre le vrai, surmonte les tentations, met en fuite la tristesse, ranime la vertu chancelante, dissipe la tiédeur, consume la rouille des vices, fait jaillir de vives étincelles qui montent vers le ciel et donnent un nouvel éclat à

la flamme du divin amour. » *De cast. connub. Verb. et anim.* cap. XXII, *et De orat.* cap. II, *et Tract. de disc. et perf. monast.* cap. XVIII.

Il suit de là que l'oraison est très-propre à réformer notre vie et nos habitudes, et à nous changer en d'autres hommes. Le mystère de la Transfiguration de Jésus-Christ nous l'indique d'ailleurs clairement. Saint Luc nous raconte que c'est en se livrant à l'oraison sur la montagne, que tout à coup sa face resplendit comme le soleil, et que ses vêtements devinrent aussi blancs que la neige. Notre-Seigneur aurait bien pu, s'il l'eût voulu, se transfigurer hors de l'oraison. S'il ne le voulut pas, ce fut à dessein, pour nous enseigner par sa transfiguration corporelle, la puissance que possède l'oraison de transfigurer les âmes, c'est-à-dire, de les dépouiller du vieil homme et de les revêtir du nouveau, créé à l'image de Dieu. En effet, dans l'oraison l'intelligence est inondée des rayons du vrai soleil de justice, les ornements dont l'âme est parée se renouvellent et deviennent plus blancs que la neige. Nous trouvons le même enseignement dans cette parole : « Serait-ce par hasard ta sagesse qui revêt l'épervier de ses plumes, lorsqu'il étend ses ailes vers le vent du midi? » *Job,* XXXIX, 26. Il est assurément bien merveilleux que cet oiseau, pour se revêtir de plumes nouvelles, cherche le vent plus chaud du midi, afin que la chaleur active ce renouvellement, et que dans son vol les plumes anciennes se détachent et laissent libres les plumes qui renaissent. Mais il est bien plus admirable de voir une âme se dépouiller du vieil Adam et se revêtir du Christ, quitter ses habitudes anciennes et en prendre de célestes. Et ce prodigieux renouvellement a lieu quand l'âme prend son essor vers le ciel du midi et y déploie librement ses ailes; c'est-à-dire, quand elle s'élève à la considération de l'éternelle lumière, quand tout entière aux désirs célestes, elle implore avec soupirs et avec larmes la faveur et la grace divines. Alors le vent du midi se fait sentir; par son léger souffle et sa douce chaleur il nous aide à nous débarrasser de tout ce qui appartient à l'antique Adam, et à mettre à sa place les saintes pensées et les vertus chrétiennes. C'est la signification de ces paroles : « Ceux qui craignent le Sei-

gneur prépareront leurs cœurs, et sanctifieront leurs âmes en sa présence. » *Eccli.* II, 20. Ils le font surtout dans une dévote oraison, parce qu'alors ils se présentent dans une sainte familiarité devant Dieu, se plongent dans sa lumière, aperçoivent sans ombre leurs défauts, les pleurent, les accusent, y trouvent remède et dans la grâce céleste et dans la résolution de s'amender; ils sanctifient ainsi et perfectionnent peu à peu leur conduite.

VI.

On a vu jusqu'ici combien est puissant le secours de la considération pour atteindre ces vertus si élevées qui sont particulières au chrétien. Nous allons montrer que ce secours n'est pas moins efficace pour acquérir les vertus appelées cardinales, à savoir, la prudence, la justice, la force et la tempérance. Ces paroles de saint Bernard nous en fournissent une preuve manifeste, *De Consider.*: « La considération, dit ce docteur, purifie d'abord la source qui lui donne naissance, je veux dire l'âme elle-même. Puis, elle règle les passions naturelles, rectifie les œuvres, corrige les fautes, modère les habitudes, donne à la vie un aspect d'ordre et de beauté, et fait connaître à la fois les choses divines et humaines. C'est elle qui éclaircit ce qui était confus, réunit ce qui était séparé, découvre ce qui était caché, trouve la vérité et dissipe les apparences et les fictions. C'est elle encore qui assure l'avenir par sa prévoyance, sans oublier le passé qu'elle pleurera toujours, afin que tout désordre reçoive son châtiment. Au milieu de la prospérité, elle songe aux revers, et quand ils arrivent, elle n'éprouve ni découragement ni suprise, en sorte que sa prudence n'est pas plus en défaut que sa force d'âme. Véritable juge entre les plaisirs et les besoins, elle assigne leurs bornes aux uns et aux autres, accordant aux besoins ce qui leur est nécessaire, et enlevant aux plaisirs ce qu'ils auraient d'excessif. C'est ainsi qu'elle forme la vertu de tempérance. » Telles sont les paroles de saint Bernard qui établissent l'utilité de la considération pour développer les vertus cardinales.

Cet exercice n'aide pas seulement à acquérir toutes les vertus; il permet encore de résister à tous les vices. Aucune tentation ne peut

assaillir l'homme qui ne soit aisément repoussée avec les armes de la considération et de l'oraison. A la vérité, il peut recourir à d'autres armes, aux jeûnes, aux disciplines, aux aumônes, aux austérités corporelles, à la fuite des occasions, etc. : mais peut-il avoir plus facilement sous la main une autre arme que la considération? Non, il n'y en a point d'autre qui serve mieux au juste pour sortir vainqueur de tous ses combats. Est-il poursuivi par la pensée des plaisirs mauvais, il se réfugie dans les trous des rochers, c'est-à-dire, dans les plaies du Christ crucifié. La colère et le désir de la vengeance agitent-ils son cœur, ils tombent au souvenir de la patience du Sauveur, de sa mansuétude, et des touchantes paroles par lesquelles il implorait sur la croix le pardon de ses bourreaux. Quand la gourmandise l'aiguillonne, quand il éprouve le désir d'une couche molle et d'une vie sensuelle, il lève les yeux vers le fiel et le vinaigre dont fut abreuvée la source même de la vie, vers la rude couche sur laquelle il expira et les privations dont ses jours furent remplis. S'il est attaqué par l'orgueil, il considère sa profonde humilité ; à l'attrait des richesses, il oppose sa pauvreté; aux séductions du repos et de l'oisiveté, ses veilles et ses oraisons laborieuses. Harassé par les travaux présents, il pense aux biens à venir; il réprime les révoltes qu'excitent les plaisirs mondains en se représentant l'épouvantable éternité des peines de l'enfer ; prêt à succomber sous les fatigues de la pénitence, il est ranimé par les exemples des martyrs, des apôtres, des prophètes, et des moines d'autrefois; et alors ce qu'il souffre lui semble peu de chose en comparaison de ce qu'ils ont souffert. Si malgré ces moyens de défense il ne parvient pas à repousser l'ennemi, il appelle à son secours l'oraison ; il implore avec soupirs le Dieu qui n'abandonne jamais ceux qui l'invoquent, le Dieu qui a promis qu'il les exaucerait toujours, et qui leur en a donné les plus sensibles preuves. Ainsi faisait David quand l'affliction l'accablait, quand il était environné de piéges et d'ennemis. « Je répands, disait-il, devant lui ma prière, et je lui fais connaître ma tribulation. » *Psalm.* CXLI, 3.

Il n'y a point, du reste, d'œuvre si ardue, si inabordable, que la considération ne facilite. Vous trouvez peut-être pénibles le cilice,

la discipline, les voyages à pied, le pain et l'eau qui vous servent de nourriture, les veilles et les misères de la vie présente. Vous voulez cependant, en fidèles serviteurs, achever ce que vous avez commencé. Allez donc frapper à la porte de l'oraison et de la considération, demandez à votre Maître en toute humilité force et courage pour ne pas plier sous le faix, et jetez vos regards sur cette infinité d'exemples et de remèdes propres à vous soulager. Vous verrez alors par vous-mêmes combien est précieux le secours de la considération.

VII.

Qu'on ne s'imagine pas toutefois que la considération dispense des exercices particuliers qu'exige chacune des vertus. La considération est un secours général, et par conséquent elle n'exclut pas, elle rend même nécessaires les secours particuliers. Elle n'est pas d'ailleurs la seule qui aide à obtenir toute espèce de vertu : ce privilége lui est commun avec le jeûne, le silence, l'oraison, le sermon, la confession, la communion et bien d'autres œuvres. L'influence de ces secours qui éclairent l'entendement et portent la volonté vers le bien n'est pas suffisante ; les actes propres aux diverses vertus sont indispensables à leur perfectionnement, et sans eux l'homme ne se rendra jamais aisée la pratique du bien. Il en serait autrement des vertus comme d'une épée qui n'est jamais sortie de son fourreau : de même qu'on ne réussit pas toujours à tirer celle-ci quand le danger se présente ; de même, en cas de nécessité, nous trouverons malaisée la pratique des vertus que nous aurons négligées.

Si quelqu'un recherchait quel est le moyen le plus puissant pour conduire à toute espèce de vertu, il verrait que ce moyen est la charité. Il a été déjà dit qu'elle est un instrument propre à tout bien : c'est pourquoi la considération et la dévotion lui sont subordonnées ; et comme l'âme, premier principe des actions humaines, emploie néanmoins la chaleur naturelle en qualité d'instrument général pour les accomplir ; ainsi, la charité, principe de toutes les bonnes œuvres, se sert, pour les effectuer, de ces exercices. En cela, elle ne déroge en rien à sa dignité ; elle est toujours la souveraine et la principale cause, tandis que la considération et

la dévotion, malgré la préférence qui leur est donnée, ne sont que ses instruments.

On dira peut-être que prier et faire oraison est l'affaire, non des laïques, mais des religieux et des prêtres. Il est vrai que c'est l'affaire spéciale de ces derniers à cause de leur état; mais, cependant, que les laïques ne croient pas n'avoir aucun besoin de l'oraison, s'ils veulent vivre dans la crainte de Dieu et dans l'éloignement du péché mortel. Leur oraison pourra n'être pas très-sublime ni très-parfaite; mais il ne faut pas qu'ils laissent entièrement de côté cet exercice. La foi, l'espérance, la charité, la haine du mal ne leur sont-elles pas indispensables? Or, ces vertus sont en grande partie affectives; elles doivent donc procéder de quelque considération de l'intelligence; elles ont donc besoin, pour se conserver, de la considération. Comment l'homme trouvera-t-il dans la foi un secours, s'il n'examine pas quelquefois les vérités qu'elle enseigne? Comment entretiendra-t-il sa charité, fortifiera-t-il son espérance, se servira-t-il du frein de la crainte de Dieu, s'excitera-t-il à la dévotion, à la douleur de ses fautes, au mépris de lui-même, s'il ne réfléchit aux motifs qui allument ces divers sentiments? Et qu'il prenne bien garde de les considérer, pour ainsi parler, à la hâte et en courant. Parmi les misères de la nature humaine, une des plus grandes est son extrême sensibilité pour les choses du monde, et son extrême insensibilité pour les choses de Dieu. Au contact des unes elle s'enflamme comme de la paille sèche; au contact des autres elle résiste comme du bois vert. C'est pour cela que nous ne devons pas nous contenter de jeter un coup d'œil sur les vérités chrétiennes; mais nous devons nous y arrêter plus ou moins selon les mouvements de l'Esprit-Saint et nous y occuper autant que notre position nous le permettra, quoiqu'il ne soit pas nécessaire d'y consacrer un temps réglé chaque jour.

N'oublions pas, pour apprécier la nécessité de la considération, les dangers du monde, la difficulté de se conserver sans péché avec un corps si corrompu, un siècle si pervers, et des ennemis si redoutables. Vous n'êtes pas religieux, il est vrai; vous n'en avez pas en conséquence les obligations; mais il y en a d'autres que l'imminence du péril vous impose. La perfection de l'état religieux

est plus grande, mais les dangers du vôtre sont aussi plus considérables. Le religieux a pour défenseurs son supérieur, la clôture, la règle, l'obéissance, les prières, les jeûnes, l'office divin, les mortifications, la compagnie de ses frères, et tous les autres exercices de la vie monastique : il n'y a pas jusqu'aux murs qui ne soient ses gardiens. Le laïque au contraire, outre l'absence de ces secours, est poursuivi sans cesse par une foule de scorpions et de dragons ; il ne marche que parmi les serpents et les basilics. Au dedans et au dehors, jour et nuit il est entouré de mille lacets. Or, conserver dans cette situation son cœur pur, ses yeux chastes, sa jeunesse à l'abri des mauvaises compagnies et des mauvais exemples, dans ce milieu où l'on ne saurait parler de Dieu sans être tourné en ridicule, les passions les plus fougueuses soumises, c'est une des œuvres les plus merveilleuses que la Providence accomplisse ici-bas. Le religieux, qui par sa profession est devenu véritablement homme de guerre, doit marcher toujours armé. Le laïque ne doit pas l'être aussi complètement, son état ne l'exigeant pas; mais il doit l'être de quelque manière, car les dangers qui l'attendent l'exigent. Ne voyons-nous pas des armes dans les mains des personnes qui ont des ennemis, aussi bien qu'entre les mains des soldats? Les unes les portent par nécessité et les autres par obéissance. Or, les armes de tout chrétien sont l'oraison d'abord, puis les mortifications corporelles, la fréquentation des sacrements et la fuite des occasions dangereuses. Avec elles, il défend sa chair si faible contre la corruption; et il n'y a pas certainement de tâche si malaisée en ce monde depuis la chute originelle que de se conserver longtemps exempt de péché mortel. Les personnes qui ne négligent rien pour y réussir rencontrent des difficultés innombrables ; qu'adviendra-t-il donc de celles qui ne s'en occupent pas ? Et si le roi David et tant d'autres saints dont la vie était si dure et si exemplaire sont tombés, quand l'occasion s'est offerte, dans de si graves fautes, que feront les chrétiens qui ne prennent aucune précaution?

VIII.

Mais, objecterez-vous, suis-je obligé à autre chose qu'à l'obser-

vation des commandements de Dieu et de l'Eglise ? — Non, vous n'y êtes pas obligé, vous répondrai-je. Mais pour protéger cette muraille il en faut une autre; pour garder ce vase précieux, il faut un coffre qui le renferme ; pour bâtir cet édifice il faut un échafaudage : je veux dire que, pour observer ces commandements, notre cœur a besoin de secours propres à l'animer et à le fortifier. Si la nature humaine était la même qu'avant le péché, rien de plus aisé pour nous que cette observation. Malheureusement nous avons à soutenir mille luttes; en sorte qu'il est nécessaire de s'occuper à la fois et d'accomplir la loi, et de donner à notre âme force et courage pour renverser les obstacles qui s'y opposent. Lorsque les enfants d'Israël, après la captivité de Babylone, voulurent relever Jérusalem, ils ne pensaient qu'à cette réédification. Mais quand les peuples voisins s'opposèrent à leur dessein, leur tâche doubla. Tandis que les uns continuaient l'œuvre commencée, les autres combattaient et repoussaient les assaillants. Nous aussi, chrétiens, avons bien des ennemis qui s'opposent à ce que nous élevions l'édifice spirituel des vertus: ce sont les démons avec leur astuce, le monde avec ses scandales, la chair avec ses appétits si contraires à la loi de Dieu. La loi divine veut la chasteté; la chair, la volupté : la loi divine recommande l'humilité ; la chair, la vanité : la loi divine aime la mortification ; la chair, ses aises et ses commodités. Que ferons-nous donc sans remèdes pour calmer cette chair sensuelle, sans armes pour résister à nos ennemis? Comment conserver la chasteté parmi tant de séductions, la charité parmi tant de scandales, la paix parmi tant de contradictions, la simplicité au milieu de tant de malice, la pureté dans un corps si infecté, l'humilité dans un monde si vain ?

Pour surmonter les difficultés si nombreuses qui nous environnent, nous avons besoin de vertus qui nous aident soit à soulever notre fardeau, soit à le porter. C'est à la chasteté à porter le fardeau qu'impose la loi contre la fornication. Mais le jeûne, la fuite des occasions, la discipline et autres exercices semblables lui facilitent sa tâche en domptant la chair ; et quoique ces exercices ne soient pas toujours obligatoires, ils le deviennent quand le danger l'exige. Or, l'un des exercices les plus propres à rendre aisés les

commandements de Dieu et de l'Eglise est l'oraison; et cela, parce qu'elle est un moyen sûr pour obtenir la grâce divine avec laquelle il n'y a rien de difficile. Ecoutons le Saint-Esprit par la bouche du Sage : « Dès que je compris que la continence était impossible si Dieu ne la donnait pas, et que c'était une grâce bien précieuse de savoir à qui il appartenait de la donner, j'allai trouver le Seigneur, et lui demandai cette faveur de toute l'ardeur de mon âme. » *Sap.* VIII, 21. Voyez-vous maintenant pourquoi le mur a besoin d'un autre mur qui le protége, le vase d'un coffre qui le renferme, en un mot pourquoi les vertus ont besoin les unes des autres pour se défendre mutuellement? Si donc vous êtes tenu à observer la loi de Dieu et à ne pas commettre de péché mortel, vous devez raisonnablement prendre les moyens nécessaires. Il est vrai que ces moyens sont généralement de conseil; mais, nous l'avons déjà dit, ils deviennent quelquefois de précepte, lorsque le danger, par exemple, est tel qu'il ne puisse être évité autrement. Sur ce point les théologiens sont unanimes. Que le bon chrétien désireux d'assurer son salut n'attende pas qu'il ait, en quelque manière, le couteau sur la gorge, pour chercher remède aux dangers à venir; qu'il se tienne prêt à l'avance, et il vivra en toute sécurité.

Nous avons remarqué plus haut que les religieux et les laïques, bien qu'obligés à se servir de ces exercices, le sont à divers titres; que l'oraison des uns est différente de l'oraison des autres; qu'elle est pour les premiers un devoir, puisqu'ils visent à la perfection, et pour les seconds un moyen qui facilite l'accomplissement d'une loi. Le laïque n'aura donc à prendre de ce cordial que ce qui suffira pour réparer sa faiblesse; le moyen ne lui sera plus nécessaire, dès que la fin sera obtenue. Qu'il se recueille de temps en temps, qu'il rentre en lui-même, qu'il examine ce qui s'y passe, et avec l'aide de l'oraison et d'autres exercices, qu'il travaille à purifier sa conscience et à réformer sa vie. C'est son affaire la plus importante; elle ne doit pas être le dernier de ses soucis.

Après avoir traité de l'utilité et de la nécessité de la considération, et nous être efforcés de rendre cet exercice aimable, il convient que nous traitions de sa matière, c'est-à-dire, des pieuses et

dévotes considérations qui conduisent à l'amour et à la crainte de Dieu, à l'horreur du péché et au mépris du monde. Il n'y en a pas, ce nous semble, de meilleures et de plus efficaces que les considérations tirées des mystères principaux de notre foi : tels sont la passion et la mort du Sauveur, le jugement, l'enfer, le paradis, les bienfaits divins, les péchés que nous avons commis, la vie et la mort. Tous ces sujets bien examinés excitent dans le cœur les sentiments les plus salutaires. Ils ont été exposés par saint Bonaventure dans un opuscule qu'il a intitulé *Fascicularius;* ils y sont distribués selon les jours de la semaine, afin que chaque jour l'âme reçût une nourriture nouvelle, découvrît de nouveaux motifs de pratiquer la vertu, et ne fût pas exposée à l'ennui de méditer sans cesse la même vérité. J'ai cru devoir imiter cet illustre docteur dans la division qu'il a embrassée. Si cette marche ne plaisait pas à quelqu'un de mes lecteurs, il peut en adopter une différente, et il ne manquera pas d'exemples pour se diriger. C'est un point d'assez mince importance; car dans ces matières l'ordre préférable est celui dont chacun s'accommode plus aisément et dont il tire le profit le plus considérable.

La nourriture et le soutien de notre âme étant la parole de Dieu et la considération des choses divines, il m'a paru encore que nous devions prendre de la vie spirituelle le même soin que de la vie corporelle ; et servir chaque jour, à l'âme comme au corps, une double réfection afin de prévenir leur défaillance. Ce n'est pourtant qu'une chose de conseil, et non de précepte. Les saints prenaient la nourriture surnaturelle à plusieurs reprises dans la journée : le prophète Daniel le faisait trois fois tous les jours ; et c'est par ces exemples que l'Eglise a été engagée à établir les sept heures de l'office canonique. Telles sont les raisons qui nous ont portés à mettre ici deux sortes de méditations : les unes pour le matin, et elles s'occupent de la passion de notre Rédempteur ; les autres pour le soir ou la nuit, et elles traitent les sujets que nous avons déjà indiqués. Néanmoins, si quelqu'un, faute de temps ou de dévotion, ne pouvait se recueillir deux fois le jour, qu'il ne manque pas de se recueillir une fois. Nous lui conseillerions alors, pour ne point perdre le fruit de ces méditations, de se servir des

unes, pendant une semaine, et des autres dans la semaine suivante. Il profiterait ainsi de toute la doctrine qu'elles contiennent.

CHAPITRE II.

Des cinq parties de l'Oraison.

C'est ici le moment d'observer que la méditation ne constitue pas exclusivement l'exercice dont nous parlons. Deux parties la peuvent précéder, à savoir, la préparation et la lecture du sujet; deux aussi la peuvent suivre, l'action de grâces et la demande. Il est convenable, en effet, que nous commencions par préparer nos cœurs à cette œuvre de piété. Puis viendra la lecture du sujet que nous aurons choisi. Nous le méditerons ensuite, et nous pourrons finir en remerciant affectueusement le Seigneur de tous ses bienfaits, et en lui demandant soit pour nous-mêmes, soit pour le prochain ce qui nous est nécessaire. Il sera parlé plus longuement de ces diverses parties en lieu convenable. L'ordre dans lequel nous les avons présentées peut servir aux commençants; pour ceux qui pratiquent l'oraison depuis quelque temps, il est d'une légère importance.

Dans les méditations du soir, nous avons d'abord énoncé sommairement le sujet, nous bornant à indiquer les principaux points sur lesquels se portera l'attention. Cet énoncé est suivi d'un développement plus étendu dont la lecture servira à jeter un plus grand jour sur les considérations abrégées de la méditation précédente. Il n'y a point de sommaire au commencement des méditations sur la passion, parce que le texte évangélique le remplace avantageusement.

Il n'est pas non plus nécessaire de s'arrêter toujours à toutes les réflexions qui seront indiquées; il y en aura quelquefois assez d'une, ou de deux ou de trois : un seul aspect d'un mystère est plus utile, quand il est considéré avec affection et piété, que plusieurs envisagés seulement en passant. La dévotion de chacun et le temps dont il dispose en décideront. A nous de choisir parmi la variété des considérations celle qui nous conviendra davantage.

MÉDITATIONS

POUR LE MATIN DE CHACUN DES JOURS DE LA SEMAINE.

MÉDITATIONS POUR LE LUNDI MATIN.

Ce jour-là, après avoir fait le signe de la croix et la préparation dont il sera question plus tard, on méditera sur le lavement des pieds et sur l'institution du très-saint Sacrement. Voici le texte des Evangélistes :

« Lorsque l'heure de la cène fut venue, Jésus s'assit à table et les douze avec lui ; et il leur dit : J'ai bien ardemment souhaité de manger avec vous cette Pâque, avant de souffrir. Et pendant qu'ils mangeaient il leur dit : En vérité, je vous le dis, un de vous me trahira. Contristés par cette parole, les disciples se mirent à lui dire l'un après l'autre : Serait-ce moi, Seigneur ? — Et il leur répondit : Celui qui met avec moi la main dans le plat, celui-là me trahira. Le Fils de l'homme s'en va, comme il a été écrit de lui ; mais malheur à celui par qui il sera trahi. Il eût mieux valu pour lui n'être pas né. Alors Judas qui devait le trahir lui demanda : Ne serait-ce pas moi, Seigneur ? Et le Seigneur lui répondit : Tu l'as dit.

» La cène achevée, Jésus se leva, quitta ses vêtements, et s'étant ceint d'un linge, il mit de l'eau dans un bassin et commença à laver les pieds de ses disciples, et à les essuyer avec le linge qu'il avait autour de lui. Il vint donc à Simon Pierre. Et Pierre lui dit : Seigneur, vous me laver les pieds ? Jésus lui répondit et lui dit : Ce que je fais, tu ne le comprends pas encore ; tu le comprendras plus tard. Pierre lui dit : Non, jamais vous ne me laverez les pieds. Jésus lui répondit : Si je ne lave pas tes pieds, tu n'auras point de part avec moi. Simon Pierre lui dit : Seigneur, non-seulement les pieds, mais les mains et la tête. Jésus lui dit : Celui qui a été purifié, on ne doit lui laver que les pieds, et il est pur tout entier. Vous autres aussi vous êtes purs, mais non pas tous. Car il savait quel était celui qui le trahirait ; c'est pourquoi il dit : Vous n'êtes pas tous purs. Après avoir lavé leurs pieds et repris ses vête-

ments, il s'assit de nouveau et leur dit : Savez-vous ce que je vous ai fait? Vous m'appelez Maître et Seigneur, et vous dites bien, car je le suis. Si donc j'ai lavé vos pieds, moi votre Maître et votre Seigneur, vous devez vous laver aussi les pieds, les uns aux autres. Je vous ai donné l'exemple afin que, ce que j'ai fait, vous le fassiez vous-mêmes.

» Puis il prit du pain, le bénit, le rompit et le donna à ses disciples en disant : Prenez et mangez ; ceci est mon corps. Et prenant le calice, il rendit grâces, et le leur donna en disant : Buvez tous de ce calice; c'est mon sang, le sang de la nouvelle alliance qui sera répandu pour beaucoup en expiation de leurs péchés. Lorsque vous ferez ceci, vous le ferez en mémoire de moi. »

MÉDITATION SUR LE TEXTE PRÉCÉDENT.

Contemple, ô mon âme, dans cette cène ton doux et miséricordieux Jésus. Considère l'exemple d'incomparable humilité qu'il te donne en quittant la table, en lavant les pieds de ses disciples. O bon Jésus, que faites-vous là? O doux Jésus, pourquoi cet abaissement de votre majesté? Qu'éprouveras-tu, ô mon âme, à la vue d'un Dieu agenouillé devant les pieds des hommes, devant les pieds de Judas? O Judas, Judas, comment ton cœur ne s'est-il pas brisé en présence d'une telle humilité? comment cette infinie mansuétude n'a-t-elle pas ému tes entrailles? Est-il possible que tu sois résolu à vendre ce tendre agneau? que tu ne sentes pas l'aiguillon du remords? O blanches et adorables mains, pouvez-vous toucher des pieds si souillés et si abominables? O mains très-pures, n'avez-vous point horreur de laver ces pieds couverts de boue et qui trafiquent de votre sang? Voyez, esprits bienheureux, ce que fait votre Créateur. Regardez-le, du haut des cieux, prosterné devant ses misérables créatures, et dites-nous, s'il usa jamais avec vous de tant de courtoisie. « Seigneur, j'ai entendu votre voix et j'ai frémi; » *Habac.* III, 1 : — J'ai considéré vos œuvres, et j'ai été saisi d'épouvante. Et vous, saints Apôtres, ne tremblez-vous pas à ce spectacle? Pierre, que fais-tu? Vas-tu consentir à ce que le Dieu de majesté lave tes pieds!

Saint Pierre stupéfait de l'action de son Maître ne put s'empê-

cher de lui dire : Vous, Seigneur, me laver les pieds ? N'êtes-vous pas le Fils du Dieu vivant ? N'êtes-vous pas le Créateur de l'univers, l'ornement du ciel, la félicité des anges, le salut des hommes, la splendeur de la gloire du Père, la source cachée de la sagesse divine ? Et c'est à moi que vous voulez laver les pieds ? Votre majesté incomparable descendrait à cette action si humble ? C'est vous qui avez établi la terre sur ses fondements ; vous qui l'avez embellie de tant de merveilles ; vous qui embrassez le monde dans votre main, qui imprimez aux astres le mouvement, séparez les eaux, disposez les saisons, donnez aux causes naturelles leur efficacité, faites le bonheur des anges, conduisez les hommes et gouvernez par votre sagesse toutes choses : et vous voulez me laver les pieds ! à moi pauvre mortel, cendre et poussière, vase de corruption, créature remplie de vanité, d'ignorance et d'une infinité de misères, et ce qui est encore pire, remplie de péchés ! Vous à moi ? vous, le roi de la création, à moi qui en suis le rebut ? Non, la hauteur de votre majesté, la profondeur de ma bassesse ne me permettront jamais d'y consentir. Laissez, ô mon Seigneur, laissez aux serviteurs cet office. Quittez ce linge, reprenez vos vêtements, asseyez-vous sur votre siége et renoncez à votre dessein. Ne craignez-vous pas que les cieux ne rougissent de confusion en se voyant mis par vous au-dessous de la terre, en voyant les mains dans lesquelles le Père a déposé sa toute-puissance, soutenir les pieds d'un homme ? Ne craignez-vous pas que la nature entière ne s'offense d'être placée à des pieds qui ne sont pas les vôtres ? Et croyez-vous que la fille de Saül à la vue du linge qui ceint vos reins comme les reins d'un esclave, voudra de vous pour maître et pour époux ?

Tel était le langage de Pierre. Il ne comprenait pas encore les choses de Dieu, et il ne savait pas quelle gloire était cachée sous les apparences d'un si profond abaissement. Mais le Sauveur qui ne l'ignorait pas et qui désirait nous donner une grande leçon et un grand exemple d'humilité, éclaira la simplicité de son disciple, et acheva ensuite ce qu'il avait commencé. Remarquons ici avec quel soin le divin Maître nous enseigne et nous recommande cette vertu. Au moment de tout souffrir et de supporter des humilia-

tions capables de confondre d'étonnement le ciel et la terre, il s'humilie lui-même et remplit l'office d'un serviteur. O vertu admirable, quels trésors tu renfermes, puisque tu nous es recommandée de tant de manières ! O humilité, dont la vie de Jésus-Christ est une prédication continuelle ; humilité chantée et louée par la bouche de sa Mère ; fleur des vertus ; aimant irrésistible qui attires à toi le créateur de tout ce qui existe ; celui qui te délaissera, Dieu le délaissera lui-même, fût-il au plus haut des cieux ; celui qui t'accueillera, Dieu l'accueillera aussi, fût-il le plus grand des pécheurs ! Précieuses sont tes faveurs, et merveilleux tes effets. Tu charmes les hommes, réjouis les anges, chasses les démons, et retiens les mains du Seigneur irrité. Tu es le fondement des vertus, la mort des vices, le miroir des vierges, et le temple de la très-sainte Trinité. Amasser sans toi, c'est dissiper ; bâtir, mais non sur toi, c'est renverser ; travailler à acquérir sans toi les autres vertus, c'est jeter de la poussière au vent. Si tu ne l'accompagnes, la vierge frappe en vain aux portes du paradis ; et la pécheresse publique est, avec toi, reçue aux pieds du Christ. O vierges, recherchez donc l'humilité ; car elle rehaussera le prix de votre virginité. Aimez-la, vous aussi, religieux ; car sans elle vaine sera votre profession. Et vous, laïques, ne la négligez pas non plus ; parce qu'elle vous délivrera des piéges du monde.

Considère ensuite, âme chrétienne, qu'après avoir lavé les pieds de ses disciples Jésus les essuie avec le linge dont il était ceint. Elève en haut tes regards, et tu découvriras dans cette action une figure de notre rédemption. Tandis que les pieds des apôtres, de souillés qu'ils étaient, deviennent purs, le linge, au contraire, reçoit leurs impuretés. Or, quoi de plus affreux que l'homme conçu dans le péché ? Quoi de plus pur et de plus beau que Jésus-Christ conçu de l'Esprit saint ? « Mon bien-aimé, dit l'Epouse des Cantiques, est blanc et vermeil ; il est choisi entre mille. » *Cant.* v, 10. Et ce bien-aimé si beau, si pur, reçoit toutes les vilenies de nos âmes, c'est-à-dire, les peines que méritaient nos péchés ; et, tout en nous purifiant de nos souillures, il en demeure lui-même couvert. Aussi les anges étonnés de l'obscurcissement de sa beauté, lui adressent ces paroles dans *Isaïe,* LXIII, 2 : « Pourquoi, Sei-

gneur, vos vêtements sont-ils rouges comme du sang, et vos habits comme les habits de ceux qui foulent les raisins dans le pressoir? » Si ces souillures ne sont pas les vôtres, ô Roi de gloire, était-ce à vous à subir la peine qu'avaient méritée les hommes? Quoi ! vous désirez la pureté de mon âme au point de lui sacrifier votre éclat, ô miroir de beauté ! y a-t-il un homme qui consentirait à rendre à un vase sa netteté, en se servant d'une étoffe brodée d'or? Soyez béni, Seigneur mon Dieu, et que les anges chantent toujours vos louanges, puisque vous avez bien voulu recevoir toutes nos taches pour nous communiquer votre sainteté.

Arrêtons-nous aussi aux paroles que le Sauveur prononce à la fin de cette scène : « Je vous ai donné l'exemple afin que ce que j'ai fait, vous le fassiez vous-mêmes. » Ces paroles s'appliquent non-seulement à l'exemple que Jésus-Christ vient de nous donner; mais à sa vie tout entière. Sa vie n'est en effet qu'un exemple continuel de toutes les vertus, et en particulier de celle dont nous nous occupons présentement, de l'humilité. Le passage suivant de saint Cyprien développe cela d'une manière admirable : « La première œuvre d'humilité et de patience que Jésus-Christ ait accomplie, dit ce grand docteur, est sa venue du ciel sur la terre. Il prend un vêtement de boue; il voile la gloire de son immortalité; il se fait mortel, afin qu'innocent et sans faute il puisse souffrir pour les coupables. Lui, le maître, il est baptisé par le serviteur; et celui qui vient expier les péchés, est couvert de l'eau des pécheurs. Il conserve tous les êtres, et après avoir jeûné quarante jours dans le désert, il sent l'aiguillon de la faim pour mériter aux hommes qui ont faim de la parole de Dieu la grâce d'être rassasiés. Il repousse le démon qui le tentait, et il n'en tire d'autre vengeance que sa défaite. Jamais il n'a traité ses disciples comme un maître traite ses inférieurs : on l'eût cru plutôt leur frère. Il y avait dans ses manières tant de charité et de bienveillance qu'il n'est point étonnant qu'il en ait obtenu une obéissance parfaite. Avec quelle patience il endura Judas jusqu'à la fin ! Il s'assied à la même table, quoiqu'il connût ses projets déicides; il ne le découvre pas et il ne repousse pas le baiser perfide qui le livre à ses ennemis. Quelle patience il avait auparavant montrée avec les

Juifs ! Que de travaux pour obtenir de ces incrédules la foi en ses paroles ! Que de peines pour entraîner ces aveugles à la pratique des bonnes œuvres ! Sa réponse à ses contradicteurs était toute mansuétude. Il n'opposait aux superbes que bénignité, à la colère de ses persécuteurs qu'humilité. Jusqu'à l'heure de la croix, que de fatigues pour convertir ces bourreaux des prophètes, ces ennemis de Dieu ! Pendant sa passion, que d'injures il entendit avant que son sang ne fût versé et qu'il ne subît sa mort cruelle ! que de moqueries il eut à dévorer ! D'infernales bouches le couvraient de crachats, lui dont la salive avait rendu la lumière aux yeux d'un aveugle. Des fouets le déchirèrent, lui dont le nom flagellait et mettait en fuite les démons. Il fut couronné d'épines celui qui couronne ses martyrs de fleurs qui ne se flétriront jamais. On meurtrit ce visage dont le sourire sera pour les vainqueurs une récompense suffisante. On dépouille de ses vêtements celui qui revêt ses élus d'un vêtement d'immortalité. On présente du fiel à celui qui nous donne le pain des cieux ; on abreuve de vinaigre celui qui nous donne le calice du salut. Lui innocent et juste ; que dis-je ? l'innocence et la justice même, il est comparé à des brigands ; de faux témoins accusent la vérité éternelle ; les méchants jugent le Juge de l'univers ; et la parole substantielle de Dieu entend sa sentence de mort. Lorsque le Sauveur des hommes est au moment d'expirer sur la croix, les étoiles s'obscurcissent, les éléments se confondent, la terre tremble ; la nuit succède au jour, et le soleil pour n'éclairer pas un si horrible spectacle, détourne sa face et voile ses rayons. Mais lui, sans parole, sans mouvement, sans découvrir la gloire de sa majesté, même à l'heure de sa mort, il montre jusqu'à la fin la plus inaltérable patience. Et après tout cela, si quelqu'un de ses bourreaux se convertit, il le reçoit à l'instant même, et il ne ferme à aucun les portes de son Eglise. Peut-il y avoir une patience et une bénignité plus admirables que de rendre la vie à ces malheureux avec le sang qu'ils ont versé ? Telle est la patience du Christ ; et il le faut bien, car si elle n'était pas si grande, saint Paul n'eût point été chrétien. » *Serm.* III. *de bon. pat.*

DU TRÈS-SAINT SACREMENT ET DES RAISONS DE SON INSTITUTION.

Un des principaux motifs de l'incarnation du Sauveur a été l'insensibilité et la froideur des hommes pour Dieu. Aussi Jésus-Christ nous dit-il dans saint Luc : « Je suis venu porter le feu sur la terre; et que désiré-je sinon qu'il s'allume? » Ce feu, il le répand à force de bienfaits et d'œuvres d'amour qui ravissent le cœur de l'homme et l'embrasent lui-même d'amour. Ce but a été celui des œuvres de toute sa vie, mais principalement des œuvres qu'il accomplit peu avant sa mort. « Après avoir aimé les siens qui étaient dans le monde, dit saint Jean, XIII, 1, il les aima surtout à la fin; » déclarant par ces paroles qu'il leur accorda des faveurs plus signalées et des marques d'affection plus touchantes. Or, une des plus grandes fut l'institution du très-saint Sacrement; et on le croira aisément lorsqu'on aura réfléchi un instant sur les raisons de cette institution. Mais auparavant, très-doux Sauveur, ouvrez nos yeux, éclairez-nous de votre lumière afin que nous découvrions les motifs qui ont porté votre cœur si aimant à produire cette invention admirable.

Posons d'abord en principe que nulle langue créée ne saurait exprimer l'amour que Jésus-Christ a pour l'Eglise son épouse, et par conséquent pour chacune des âmes qui sont en état de grâce, puisque ces âmes sont véritablement ses épouses. C'est pourquoi entre autres demandes que saint Paul adressait à Dieu, il lui adressait celle-ci : « Faites-nous, lui disait-il, comprendre l'immensité de l'amour de notre Sauveur. » Cet amour en effet est si merveilleux qu'il surpasse l'intelligence de toute créature, même des anges.

I. Ce tendre époux étant donc sur le point de quitter ce monde et de se séparer visiblement de l'Eglise son épouse; afin que son absence ne fût pas une cause d'oubli, il lui laissa comme souvenir le très-saint Sacrement. Ce souvenir c'était lui-même, car il ne voulait pas qu'un autre souvenir que lui-même le rappelât à celle dont il s'éloignait. Alors il prononça ces suaves paroles : « Chaque fois que vous ferez ceci, vous le ferez en mémoire de moi, et vous penserez à ce que j'ai fait et enduré pour votre salut. »

II. Il voulait aussi, ce tendre époux, ne pas laisser en son absence son épouse seule. Il lui donna pour compagnie le très-saint Sacrement, c'est-à-dire lui-même, c'est-à-dire encore la com pagnie la plus précieuse qui se puisse imaginer.

III. Il songeait en même temps à mourir pour elle, à la racheter et à l'enrichir de son sang. Afin donc qu'elle pût jouir de ce trésor, il lui en livra les clefs avec cet auguste Sacrement. Car, suivant saint Jean Chrysostome, *Hom.* LXXXIV, toutes les fois que nous le recevons, nous mettons nos lèvres sur le côté du Christ, nous buvons son sang divin et nous participons à son glorieux mystère. Quelle énigme est l'homme, puisqu'il se refuse uniquement par paresse à jouir de ce trésor inestimable ! C'est dans un sens profond que le Sage a dit : « Le paresseux cache sa main dans sa poitrine, et il est sur le point de mourir de faim, parce qu'il n'a pas la force de la porter à sa bouche. » *Prov.* XIX, 24. Y a-t-il une paresse plus grande que la paresse de celui qui, pour être exempt d'une légère préparation, renonce à un bien plus précieux que l'univers tout entier ?

IV. Le céleste Epoux désirait également être aimé par son Epouse d'un grand amour ; et pour cela il a préparé cette mystérieuse nourriture qui enflamme et blesse vite celui qui la reçoit dignement. O mystère que nous devrions imprimer au plus intime de nos cœurs ! Dis-moi, chrétien : si un prince s'attachait à une esclave au point de la prendre pour épouse, et de l'établir reine et maîtresse de ses états ; pourrions-nous admirer assez son amour ? Et si, après le mariage, il trouvait l'amour de son épouse refroidi, et qu'alors il se mît à la recherche d'un breuvage capable de le rallumer, que ne dirions-nous pas de la conduite de ce prince ? Eh bien ! ô roi de gloire, ce n'a point été assez pour les entrailles de votre amour de faire votre épouse d'une âme qui était l'esclave du démon. Quand vous l'avez sentie froide et glacée, vous avez préparé une merveilleuse nourriture, et par vos paroles puissantes, cette nourriture a la vertu de transformer et d'embraser les âmes qui la recevront. Rien ne montre plus l'amour que le désir d'être aimé. Vous, ô mon Seigneur, vous avez tant désiré être aimé de nous que, pour y parvenir, vous avez

imaginé les inventions les plus étonnantes. Qui douterait ensuite de votre amour? Ah! je sais bien que si je vous aime, vous m'aimez, et que je n'ai pas besoin, pour gagner votre cœur, des moyens auxquels vous recourez pour gagner le mien.

V. Quoiqu'il fallût que l'époux quittât son épouse, comme l'amour ne saurait se résigner à l'absence de l'objet aimé, Jésus-Christ voulait à la fois partir et ne pas partir, s'en aller et pourtant rester. Or, ni lui ne pouvait rester, ni son épouse s'en aller avec lui. Il choisit alors un expédient tel qu'encore qu'il partît et qu'elle restât, ils ne devaient être jamais séparés. C'est ce que fait le sacrement de l'autel : il unit et incorpore si étroitement les âmes à Jésus-Christ, qu'elles ne forment avec lui qu'une seule et même chose. Il en est de l'âme et du Christ comme de la nourriture et de celui qui la prend, avec cette différence indiquée par saint Augustin. *Confes*, VII, 10, que le Sauveur s'identifie l'âme qui le reçoit, et lui communique son amour et sa vie.

VI. Il voulait encore donner à son Eglise des gages assurés de l'héritage céleste, afin que munie de cette espérance elle traversât joyeusement les aspérités de la vie. Rien n'est plus capable d'inspirer le mépris des choses d'ici-bas que la ferme espérance des biens d'en haut. Aussi Jésus-Christ disait-il avant sa passion à ses disciples : « Si vous m'aimiez véritablement, vous seriez dans la joie parce que je vais vers mon Père. » *Joan.* XIV, 28. Comme s'il eût dit : Aller vers mon Père est un si grand bonheur, que les fouets, les épines, les clous, les supplices et les peines de cette vie ne sauraient le mériter. Afin donc que son Epouse conçût de ce bonheur la plus solide espérance, l'Epoux lui a laissé un gage aussi précieux que l'objet de cette espérance elle-même. Comment douter que Dieu ne se livre à elle dans sa gloire quand elle vivra toute en esprit, puisqu'il ne se refuse pas entièrement dans cette vallée de larmes où elle vit dans la chair?

VII. Un autre désir du divin Epoux était de faire son testament avant de mourir, et de laisser à son Epouse un présent propre à calmer sa douleur. Il lui laissa le présent le plus magnifique, son corps adorable. Lorsque Elie fut enlevé à la terre, il donna à Elisée son manteau, l'unique bien dont il pût le faire héritier.

Quand notre Sauveur se prépara à monter au ciel, il donna dans ce sacrement son manteau terrestre, c'est-à-dire, son corps sacré, en héritage à ses enfants. Avec le manteau d'Elie, Elisée passe à pied sur les eaux du Jourdain : par la vertu de l'Eucharistie, les fidèles passent en toute sécurité les eaux des vanités et des tribulations de cette vie.

VIII. Enfin, Jésus-Christ se proposait de procurer à nos âmes un aliment capable de conserver et d'entretenir leur vie. Car la condition de la vie spirituelle est la même que la condition de la vie corporelle. En effet, pourquoi le corps reçoit-il chaque jour sa nourriture? Evidemment parce que dépensant chaque jour une partie de ses forces, il a besoin d'un secours extérieur qui chaque jour les répare; sans quoi elles seraient bientôt épuisées. Plaise à Dieu que nous comprenions mieux par ce rapprochement la nécessité de l'Eucharistie et la miséricordieuse sagesse de son auteur! N'est-il pas vrai qu'il y a dans nos âmes un principe funeste qui paralyse ce qu'elles ont de force pour le bien? Ce principe nous porte à l'amour du siècle, de la chair, de tous les vices et de tous les plaisirs; tandis qu'il nous détourne de Dieu, de son amour, nous rend de glace pour la vertu, et de feu pour le mal. Et si ce principe délétère règne continuellement en nous, ne faudra-t-il pas un principe opposé qui répare continuellement les ruines qu'il aura faites? Qu'il n'en soit pas ainsi, et vous n'aurez à attendre qu'une faiblesse croissante et des chutes certaines. Pour vous en convaincre, jetez un coup d'œil sur l'histoire du peuple chrétien. A l'origine de l'Eglise, les fidèles prenaient tous les jours cette divine nourriture : aussi étaient-ils forts et prêts non-seulement à garder la loi de Dieu, mais à mourir pour elle. Aujourd'hui ils n'en usent que rarement; c'est pourquoi ils sont lâches, dégénérés, et sur le point de tomber d'inanition, selon la parole du Prophète : « Parce qu'il n'a pas eu d'intelligence, mon peuple a été captif, ses grands sont morts de faim, et la multitude a été dévorée par les ardeurs de la soif. » *Isa.* v, 13. Il connaissait donc bien notre nature et ses misères, le céleste médecin, lorsqu'il institua ce sacrement. Il l'institua sous forme de nourriture, afin de nous enseigner par là et l'effet qu'il devait produire, et le besoin que nos âmes en avaient.

Cet aliment et ce remède divins sont d'ailleurs la preuve d'amour la plus forte qu'un Dieu ait pu nous donner. Nous lisons en maintes histoires que des mères torturées par la faim ont cherché dans la vie de leurs propres enfants la conservation de leur existence. Mais qui a jamais lu qu'une mère, pour soutenir son fils mourant de faim, lui ait donné sa propre chair à manger? que son amour envers lui l'ait portée à se déchirer elle-même ? Il n'y a point de mère qui ait fait cela. Mais celui qui est venu du ciel pour toi, chrétien, celui-là plus aimant encore qu'une mère, à la vue de la faim qui te consumait, s'est livré à la mort afin que sa chair te servît de nourriture. Et comme il voulait que cette nourriture fût perpétuelle, il a établi le sacrement de l'autel, et il nous montre, par cette perpétuité, qu'il est disposé à te donner toujours la même marque d'amour, dès qu'elle sera nécessaire.

Considérons surtout que le Rédempteur du monde s'est proposé de rendre à l'homme son antique noblesse, et de l'élever par la grâce autant qu'il avait été abaissé par la faute originelle. Or, Adam était tombé de la vie divine à la vie des bêtes; il devait donc passer de cette vie animale à la vie de Dieu qu'il avait perdue. C'est pour cette fin qu'a été institué la communion au très-saint Sacrement. Elle rend l'homme participant de la vie divine, selon cette profonde parole du Sauveur : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui. De même que ma vie est celle du Père, la vie de celui qui prendra cette nourriture sera ma vie. » *Joan.* VI, 57 et 58. Il vivra par conséquent d'une vie divine et non d'une vie humaine. Car dans la communion Jésus-Christ ne se change pas en nous, mais, comme il a été déjà dit, il nous identifie à lui en nous communiquant sa volonté et son amour. Il se passe alors en nous ce qui se passe dans le pain lorsqu'il est consacré. De même que les paroles de la consécration changent la substance du pain en la substance du Christ; de même la communion transforme d'une manière spirituelle et divine celui qui la reçoit. Après la consécration, le pain n'est plus ce qu'il était, il paraît une chose et il en est une autre. Après la communion, l'homme n'est plus aussi ce qu'il était; autre est sa dignité apparente, et bien autre sa dignité réelle : à l'extérieur tout



est humain; tout est divin au contraire dans l'intérieur de l'âme. Maintenant connaissez-vous une gloire plus pure, un don plus précieux, un bienfait plus touchant, une preuve d'amour plus considérable? Que devant cette œuvre se taisent toutes les œuvres de la nature, et même celles de la grâce, parce qu'elle est une œuvre au-dessus de toutes les œuvres, une grâce au-dessus de toutes les grâces. O merveilleux sacrement, que dirai-je de toi? Comment te louer? Tu es la vie de nos âmes, le baume qui guérit nos plaies, le charme de nos peines, le souvenir de Jésus-Christ, le gage de son amour, le très-précieux legs de son testament, le compagnon de notre pèlerinage, la consolation de notre exil, le flambeau qui allume en nous le feu de l'amour céleste, le canal de la grâce, l'avant-goût du ciel, et le trésor de la terre. C'est toi qui es le lien de l'époux et de l'épouse; c'est toi qui éclaires l'intelligence, réveilles la mémoire, embrases la volonté, délectes le palais de l'âme, accrois la dévotion, émeus les entrailles, ouvres la source des larmes, endors les passions, excites les bons désirs, fortifies notre faiblesse, et permets d'arriver à la montagne sainte. Qui racontera dignement tes grandeurs? Que rendre pour un pareil bienfait? Comment ne pas fondre en pleurs à la pensée d'une si intime union avec Dieu? Les paroles manquent, l'intelligence est troublée, lorsque l'on considère les vertus de cet auguste mystère.

Et puis quelle douceur, quelle suavité, quels parfums de vie remplissent l'âme qui le reçoit? Elle ne retentit alors que des chants harmonieux de l'homme intérieur, de cris de désir, d'actions de grâces, de louanges délicieuses en l'honneur du bien-aimé. Car ce sacrement vénérable la renouvelle tout entière, l'inonde de joie, de dévotion et de paix, augmente sa foi et son espérance, et resserre les chaînes qui l'attachent à son très-aimable Rédempteur. Aussi devient-elle chaque jour plus fervente, plus forte dans la tentation, plus résolue dans le travail, plus désireuse de faire le bien, et plus avide de cette nourriture divine.

Voilà, ô bon Jésus, vos présents; voilà les opérations merveilleuses de votre amour. Et c'est par ce sacrement que vous les accomplissez dans vos amis, afin que ces délices incomparables

affaiblissent l'attrait des plaisirs dangereux. Ouvrez donc, amoureux Jésus, ouvrez, lumière infinie, les yeux de vos fidèles, et ravivez la foi qui vous découvre à eux. Dilatez leurs cœurs, puisque vous voulez y venir. Instruits par vous, ils ne chercheront que vous, ne se reposeront qu'en vous, et unis à vous comme les membres à leur chef, le sarment à la vigne, ils vivront de votre vie et jouiront de votre grâce dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

MÉDITATION POUR LE MARDI MATIN.

Cette méditation aura pour sujet la prière du Sauveur dans le jardin des Oliviers et son arrestation. Voici le texte des évangélistes : « La cène achevée, le Seigneur vint avec ses disciples dans le jardin de Gethsémani, et il leur dit : Attendez ici, que j'aille là tout près, et que je prie. Et prenant avec lui Pierre et les deux fils de Zébédée, il commença à être triste et abattu. Alors il leur dit : Mon âme est triste jusqu'à la mort. Restez ici et veillez avec moi. Et s'étant avancé un peu, il tomba la face contre terre, priant et disant : Mon Père, s'il est possible, que ce calice passe loin de moi; mais pourtant que votre volonté soit faite et non pas la mienne. Et il vint à ses disciples et les trouva dormant, et il dit à Pierre : Ainsi vous n'avez pas pu veiller une heure avec moi? Veillez et priez pour n'entrer pas en tentation. L'esprit est prompt, mais la chair est faible. Et de nouveau il s'éloigna et il pria, disant : Mon Père, si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté se fasse. Et il vint une autre fois, et il les trouva dormant; car leurs yeux étaient appesantis. Et les laissant, il s'en alla de nouveau, et pria une troisième fois disant les mêmes paroles. Et un ange lui apparut du haut du ciel pour le fortifier ; et, plongé dans l'agonie, il priait davantage. Et il éprouva une sueur pareille à des gouttes de sang qui coulaient sur la terre. Alors il vint à ses disciples, et il leur dit : Dormez et reposez-vous ; voici que l'heure est proche et que le Fils de l'homme sera livré dans les mains des pécheurs. Levez-vous, partons; voici venir celui qui me trahira. Il parlait encore quand Judas, un des douze, parut, et avec lui une troupe nombreuse armée de glaives et de bâtons,

envoyée par les princes des prêtres et les anciens du peuple. Celui qui le trahit leur donna ce signe, en disant : Celui que je baiserai, c'est lui, saisissez-vous-en. Et aussitôt s'avançant vers Jésus, il lui dit : Je vous salue, maître. Et il le baisa. Et Jésus lui dit : Ami, pourquoi êtes-vous venu? Et voilà que l'un de ceux qui étaient avec Jésus étendant la main, tira son épée, et frappant un serviteur du prince des prêtres, il lui coupa une oreille. Et ce serviteur s'appelait Malchus. Alors Jésus lui dit : Remets ton épée à sa place. Ce calice que m'a présenté mon Père, ne pourrai-je le boire? Et ayant touché l'oreille du blessé, il la guérit. En ce moment Jésus dit à la troupe : Vous êtes venus vers moi comme vers un brigand avec des glaives et des bâtons. Chaque jour j'étais près de vous enseignant dans le temple, et vous ne vous êtes pas saisis de moi. Mais cette heure est la vôtre, et celle de la puissance des ténèbres. Alors les soldats mirent la main sur Jésus et l'enchaînèrent. Et ainsi enchaîné, ils le traînèrent d'abord chez Anne, le beau-père de Caïphe, souverain pontife de cette année. Alors tous les disciples abandonnèrent le Seigneur et s'enfuirent. »

MÉDITATION.

Que fais-tu, ô mon âme. A quoi penses-tu? Il n'est pas encore temps de dormir. Viens avec moi au jardin de Gethsémani, et là tu verras et entendras de grands mystères. Tu y verras celui qui est la joie même s'attrister, la force trembler, le courage défaillir, la majesté confondue, la grandeur abaissée et la gloire obscurcie.

Remarque d'abord que le Sauveur, après la cène, et avant de commencer sa passion, va sur le mont des Oliviers avec ses disciples pour y faire oraison. Il nous enseigne par là que l'oraison est notre refuge dans toutes les luttes et les tentations de la vie ; qu'elle est une ancre solide qui bravera la fureur des tribulations et résistera à la tempête. Et suivant saint Grégoire, *Moral.* XXIII, 27, Dieu nous accorde une plus haute faveur en nous donnant la force de supporter les épreuves d'ici-bas, qu'en nous exemptant de toute difficulté.

Jésus-Christ prend ensuite avec lui ses trois plus chers disciples, Pierre, Jacques et Jean. Comme ils avaient été peu aupa-

ravant les témoins de sa transfiguration, ils devaient l'être aussi de l'état de douleur auquel le réduisait son amour envers les hommes. De crainte qu'ils ne jugeassent les angoisses cachées de son âme inférieures à celles qui frappaient leurs yeux, il leur dit ces amères paroles : Mon âme est triste jusqu'à la mort. Restez ici et veillez avec moi. Ce Jésus vrai Dieu et vrai homme; ce Jésus au-dessus de tous les hommes et de tout ce qui existe; ce Jésus dont le sein même de la divinité réjouissait les regards, écoutait les entretiens, recevait les secrets, il est maintenant si pénétré de tristesse qu'il prend pour confidents de pauvres mortels, et qu'il les supplie de rester avec lui. O Sauveur, qui vous réduit, vous le trésor et la félicité des cieux, à une telle extrémité? Ah! je le comprends, c'est pour les enrichir que vous mendiez l'appui de vos créatures.

Apprenez-moi, ô très-doux Rédempteur, pourquoi vous redoutez la mort que vous désiriez tant. Est-ce que l'accomplissement d'un désir pourrait être un sujet de crainte? Les martyrs n'avaient ni votre force ni votre grâce. Une seule étincelle de ce foyer dont la plénitude est en vous, les faisait courir au supplice avec une ardeur incroyable. Et vous, la source de toute force et de toute grâce, vous êtes triste et craintif au moment du combat? Certainement, Seigneur, cette frayeur est de moi et non pas de vous; comme le courage des martyrs était de vous et non pas de la nature. Vous craignez à cause de ce que vous avez pris de nous; et ils combattaient vaillamment par la vaillance qu'ils avaient reçue de vous. Dans vos angoisses paraît la faiblesse de mon humanité; dans leur intrépidité paraît la vertu de votre divinité. En sorte que cette crainte est de moi, et que cette intrépidité est de vous; qu'à moi revient votre ignominie, et à vous ce que je puis faire de louable.

Pour former le corps de la première femme, une côte fut enlevée à Adam et remplacée par de la chair qui n'offrait aucune résistance. Ainsi le Père éternel a tiré de vous, nouvel Adam, la force de la grâce qu'il a donnée à l'Eglise votre épouse, et il lui a pris sa faiblesse pour vous la donner. C'est pourquoi vous êtes faible tandis qu'elle est pleine de vigueur; mais cette vigueur est

la vôtre, comme cette faiblesse est la sienne. En cela nous avons reçu de vous, ô notre Père, un double bienfait; car non content de nous revêtir de votre nature, vous vous êtes revêtu de la nôtre. Que les anges vous en bénissent à jamais, puisque vous n'avez dédaigné ni de nous faire part de votre grandeur, ni de participer vous-même à nos misères. Quand je considère une telle bonté, je me sens pénétré à la fois de joie et de tristesse. Comment ne pas me glorifier en vous à la vue des miséricordes dont vous me comblez? Comment, d'un autre côté, ne pas compatir aux souffrances que vous endurez pour moi? Tour à tour dans les larmes et l'allégresse, je pleurerai et célébrerai le mystère de votre passion, et j'étudierai sans cesse le livre que vit Ezéchiel, II, 9, et dont les pages étaient remplies de lamentations et de cantiques.

Ensuite le Sauveur s'écarta de ses disciples à la distance d'un jet de pierre, et prosterné contre terre dans la plus respectueuse attitude, il commença sa prière en disant : Mon Père, s'il est possible, que ce calice passe loin de moi; mais que votre volonté se fasse, et non la mienne. Il répéta trois fois ces paroles, et à la troisième fois il tomba dans une telle agonie que son corps fut couvert d'une sueur de sang qui coulait jusqu'à terre. O mon âme, considère ton Seigneur dans ce pénible moment. Il se représente parfaitement les tourments qui l'attendent; son imagination lui figure les douleurs cruelles qui devaient torturer le plus délicat de tous les corps; il a devant les yeux les péchés pour lesquels il va souffrir, l'ingratitude de tant d'hommes qui méconnaissent ce bienfait et qui refusent de recourir à un si puissant remède. Alors son âme est dans une telle angoisse, ses sens et sa chair très-pure dans un trouble tel que ses forces l'abandonnent, que ses veines se rompent et laissent couler le sang en abondance. Et si le contre-coup de la peine qu'il endurait réduisait son corps à cet état, que se passait-il dans son âme qui en était le siége? D'ordinaire, quand les hommes sont atteints par un chagrin soudain et profond, le sang reflue vers le cœur, laissant les autres membres froids et décolorés. Mais la souffrance de Jésus-Christ est générale et se répand dans son corps tout entier, afin que notre rédemption soit plus abondante.

Regarde donc, ô mon âme, ton Seigneur dans son agonie. Jette les yeux sur sa figure sacrée. Vois son front, ses joues inondés de sang avant qu'il arrose le reste de son corps et la terre elle-même; son front plus éclatant que la lumière, sa face devant laquelle s'incline le ciel, dégouttent de cette effrayante sueur. Tu sais que les amis liés par une tendre affection suivent avec anxiété sur la figure de ceux qu'ils aiment les progrès du mal qui menace leurs jours; et toi, qu'éprouveras-tu, en voyant la profonde altération des traits de ton Jésus? Quelles tortures lui sont réservées, puisqu'il est saisi d'une telle agonie au commencement de sa passion? Que seront les supplices eux-mêmes, puisque leur seule appréhension le couvre d'une sueur de sang? Si tu ne compatis à ton Sauveur, si son sang ne t'arrache pas des larmes, il faut que tu aies un cœur de rocher. Tu ne peux en verser par amour; verses-en au moins par confusion de tes nombreux péchés, car ils ont causé ce que tu vois. Les fouets ne l'ont pas encore flagellé; les soldats ne l'ont point encore couronné d'épines, ni attaché par de gros clous à la croix : il n'y a maintenant d'autres fouets, d'autres épines, d'autre fardeau accablant que tes fautes. O Sauveur, que mon salut vous coûte cher? O véritable Adam, qui avez renoncé par amour pour moi au paradis, quelle sueur est le prix du pain qui me sert de nourriture!

Si tu observes encore que durant cette agonie et cette veille de Jésus-Christ, les disciples dorment d'un profond sommeil, tu y découvriras un grand mystère. Il n'y a rien en effet de plus triste dans le monde que l'indifférence des hommes pour une affaire aussi importante que leur rédemption. Tandis qu'il traite cette affaire, le divin Maître est plongé dans une agonie et dans un souci terrible; les disciples, au contraire, étendus sur le sol, dorment si profondément que ni les reproches de Jésus, ni la dureté de la couche, ni la fraîcheur et la sérénité de la nuit ne peuvent les faire revenir à eux. Tandis que l'importance de cette affaire couvre de sang celui qui soutient les cieux, ces mêmes hommes s'en préoccupent si peu qu'ils se livrent au sommeil quand un Dieu lui-même veille. Pouvait-on recevoir une leçon plus frappante que ce tableau d'un Dieu livré à l'inquiétude la

plus terrible, et d'hommes insouciants pour une question où ils ont tout à perdre ou tout à gagner? Ce même spectacle montre aussi que Jésus-Christ a vraiment pour nous le cœur et les entrailles d'un père. On voit souvent un père ne point dormir de toute la nuit, et absorbé par le mal de son enfant, tandis que celui-ci goûte les charmes du sommeil. De même, notre père miséricordieux passe toute la nuit sans repos, dans les angoisses et l'agonie, pour chercher les moyens de conserver la vie à des enfants ensevelis dans le sommeil de l'indifférence.

I.

De l'arrestation du Sauveur.

Considère ensuite, ô mon âme, l'arrivée de ce faux ami et de sa bande infernale; de cet apôtre apostat devenu le chef de l'armée de Satan. Vois-le s'avancer effrontément le premier de tous, et vendre son maître par le baiser d'une paix menteuse. Il est bien dur pour un homme d'être vendu à deniers comptants, surtout par ses amis et ceux qu'il avait comblés de biens. Jésus-Christ est vendu par celui qu'il avait choisi non-seulement pour disciple, mais pour apôtre; il est vendu par tromperie et trahison; il est vendu à de féroces marchands qui ont hâte d'étancher dans son sang leur soif cruelle. Et à quel prix? Mais plus le prix est bas, plus l'injure est grande. Ecoute, Judas : à quel prix mets-tu en vente le Créateur de l'univers? A trente deniers. Trente deniers un si puissant Seigneur! et c'est à ce prix inférieur à celui de bien des animaux que tu vends ton Maître? Il a donné de toi un bien autre prix; car tu lui as coûté son sang. Oui, chrétien, ce Dieu qui est livré pour trente deniers, a payé de son sang ta rançon.

En ce moment Jésus dit à ceux qui venaient le prendre : Vous êtes venus vers moi comme vers un brigand, armés de glaives et de bâtons. J'étais pourtant chaque jour au milieu de vous dans le temple, et vous n'avez point mis la main sur moi. Mais cette heure est la vôtre et celle de la puissance des ténèbres. Quel mystère plus étonnant que de voir le Fils de Dieu prendre l'apparence d'un pécheur et d'un condamné? Par ces dernières paroles, cet innocent

agneau nous apprend qu'il est abandonné aux princes des ténèbres, c'est-à-dire, aux démons, qui exerceront sur lui, par l'entremise des bourreaux, des cruautés inouïes. Le saint homme Job fut laissé au pouvoir du démon, qui avait la permission de lui faire tout le mal imaginable, à la condition de ne pas attenter à sa vie. Mais la sainte humanité du Sauveur lui est abandonnée sans restriction, et il pourra exercer sur elle sa rage et sa fureur. De là des tourments et des supplices inconnus auparavant, par lesquels l'esprit du mal assouvira sa haine, vengera ses injures, et tâchera d'arracher, s'il était possible, à l'âme sainte de Jésus-Christ quelque impatience. « Le Seigneur, dit le prophète Zacharie, III, 1-3, me montra le grand prêtre Jésus revêtu d'habits déchirés; et Satan était debout à sa droite, prêt à contrarier ses desseins. » Mais Jésus disait de son côté : « J'ai toujours le soin de ne point détacher mes yeux de la face du Seigneur; car il est à ma droite, de crainte que je ne sois ébranlé. » *Psalm.* XV, 8. Voici donc, ô mon âme, à quel point d'abaissement cette divine Majesté descend pour toi; elle consent à devenir la proie des suppôts de l'enfer; et cela, pour t'affranchir de ce châtiment que tu avais mérité. Pourquoi donc vous étonner, pieux Psalmiste, de ce qu'un Dieu soit au-dessous des anges? Etonnez-vous plutôt de ce qu'il est à la discrétion des ministres du démon, spectacle que les cieux et la terre ne sauraient contempler sans frayeur.

A peine le divin Agneau avait-il prononcé les paroles précédentes, que cette troupe de loups affamés se jettent sur lui, et le tirent violemment à l'envi, les uns d'un côté et les autres d'un autre. Avec quelle inhumanité ils le traitèrent! que d'insultes ils lui dirent! que de brutalités ils lui firent subir! Quels cris ils poussèrent, lorsqu'ils se virent en possession de cette victime! Ils prennent ces saintes mains qui venaient d'opérer tant de merveilles, ils les lient, et ils les serrent si fort que la peau des bras en est déchirée jusqu'au sang. C'est dans cet état qu'ils l'entraînent ignominieusement à travers les rues de la ville. Quels sentiments éprouverais-tu, si une personne recommandable par ses mérites et sa naissance t'apparaissait conduite dans les voies publiques, la corde au cou, les mains croisées et enchaînées, avec un concours

extraordinaire de peuple et un appareil menaçant d'armes et de soldats. Songe à ce que tu ressentirais alors ; et puis lève les yeux et contemple cet adorable Seigneur. Lui qui accomplit de si grandes choses sur cette terre, qui tient de si admirables discours ; lui que véméraient les infirmes et les nécessiteux, et auquel ils demandaient le remède de leurs maux, cette troupe barbare ose le traîner sans pudeur et sans honte au milieu d'elle, d'un pas qui convenait bien à sa fureur, et au désir de satisfaire ces pharisiens avides d'une telle proie. Il fait ce chemin, délaissé par ses disciples, gardé par ses ennemis, haletant, défiguré, bouleversé par la précipitation de la marche. Et cependant son visage conserve la même expression de douceur, ses yeux la même gravité, et ce même éclat divin que ne sauraient obcurcir les plus affreux traitements.

Monte maintenant plus haut et examine quel est celui qui est ainsi déshonoré. C'est le Verbe du Père, la sagesse éternelle, la vertu infinie, la souveraine bonté, la félicité parfaite, la véritable gloire, et la source brillante de toute beauté. C'est pour ton salut que cette vertu est enchaînée, cette pureté sans tache captive ; cette sagesse méprisée, cette majesté foulée aux pieds, cette gloire flétrie, et cette source limpide troublée par les douleurs et par les larmes. Ah ! si la captivité de l'arche causa au grand prêtre Héli une douleur telle qu'à cette nouvelle il tomba de son siége et se brisa la tête ; que devra-t-il se passer dans l'âme chrétienne lorsqu'elle apprendra la captivité de l'arche qui contient les trésors de la sagesse divine ! Que les cieux, la terre et tout ce qu'ils renferment chantent ses louanges ; car il a entendu le cri des pauvres, et il n'a pas méprisé le gémissement des captifs, étant devenu captif lui-même pour les rendre à la liberté.

II.

De ceux qui enchaînent spirituellement les mains de Jésus-Christ.

Puisque vous avez voulu être enchaîné pour nous délivrer, ô très-clément et très-doux Sauveur, ne permettez pas, je vous en conjure par les entrailles de la miséricorde qui vous a réduit à cette extrémité, ne permettez pas que j'aie la cruauté de lier vos mains, comme les lièrent les Juifs. Car ils ne lient pas

moins vos mains que ne le firent les Juifs, ceux qui résistent à vos saintes inspirations, qui ne veulent pas vous suivre là où vous désirez les mener, ni accepter ce que vous leur donnez dans votre libéralité.

Il lie vos mains celui qui scandalise son frère, et qui par la malice de ses conseils et de ses exemples, le détourne de son bon propos, et détruit l'œuvre de grâce que vous aviez commencée.

Ils lient aussi les mains de votre clémence et de votre libéralité, ceux qui n'ont en vous ni foi ni confiance; car si la confiance ouvre vos mains, l'incrédulité et la méfiance les enchaînent. Aussi n'opérâtes-vous que peu de prodiges dans votre patrie, à cause du peu de foi de ses habitants.

Ils lient vos mains les ingrats et les négligents, et ils mettent obstacle à votre grâce: les uns parce qu'ils ne la reconnaissent pas, et les autres parce qu'ils la conservent oisive, et qu'ils n'en profitent pas.

Enfin ceux-là surtout enchaînent vos mains, qui tirent vanité des grâces que vous leur avez faites. Ils se rendent indignes de nouveaux bienfaits, puisque ceux-ci ne serviraient qu'à les rendre plus vains; et vous ne pouvez dispenser les trésors de votre grâce à des chrétiens qui ne vous paient pas le tribut de la reconnaissance, qui au contraire, infidèles et larrons, s'enorguillissent de vos dons, et usurpent une gloire qui n'appartient qu'à vous.

Je pourrais dire encore, Seigneur, qu'ils vous lient les mains ces fidèles qui racontent à tout venant les consolations et les sentiments pieux dont vous les gratifiez. Car, de même que les gens avisés et discrets se gardent bien de communiquer leurs secrets à ceux qui les ont déjà divulgués; de même, vous ne pouvez confier les vôtres aux chrétiens qui les publient sans raison, et y trouvent l'occasion d'être plus vains qu'auparavant.

MÉDITATION POUR LE MERCREDI MATIN.

Nous pourrons méditer ce jour-là sur la présentation de Notre-Seigneur aux pontifes et aux juges : à Anne d'abord; puis à Caïphe, à Hérode et à Pilate. Nous nous occuperons après de la flagellation. Voici l'exposé des évangélistes :

« Jésus ayant été présenté au pontife Anne, le pontife l'interrogea sur ses disciples et sur sa doctrine. Jésus lui répondit : J'ai parlé en public au peuple ; j'ai toujours enseigné dans la synagogue et dans le temple où les Juifs s'assemblent ; en secret je n'ai jamais rien dit. Pourquoi m'interrogez-vous? Demandez à ceux qui m'ont entendu ce que je leur ai dit ; ils savent ce dont je leur parlais. A peine Jésus finissait-il qu'un des serviteurs présents lui donna un soufflet, en disant : C'est ainsi que tu réponds au pontife ? Jésus lui répondit : Si j'ai mal parlé, montrez-moi en quoi je l'ai fait ; si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ? — Et Anne l'envoya garrotté à Caïphe chez lequel les docteurs de la loi et les anciens étaient réunis. Et le prince des prêtres et les docteurs cherchaient quelque faux témoignage contre Jésus afin de le condamner à mort. Et ils n'en trouvaient pas, quoique plusieurs faux témoins se fussent présentés. Enfin il en vint deux qui parlèrent ainsi : Celui-ci a dit, je puis renverser le temple de Dieu et le réédifier en trois jours. Alors le prince des prêtres se levant, lui dit : Je t'adjure au nom du Dieu vivant de nous dire si tu es le Christ fils de Dieu. Jésus lui répondit : Vous l'avez dit ; et en vérité je vous le dis, vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de Dieu venir sur les nuées du ciel. A ces mots le prince des prêtres déchira ses vêtements et dit : Il a blasphémé ; qu'avons-nous besoin de témoins? Vous avez entendu le blasphème ; qu'en pensez-vous ? Ils répondirent : Il est digne de mort. Alors ils couvrirent sa figure de crachats, de soufflets, en disant : Devine, Christ, celui qui t'a frappé.

» Le jour suivant, dès le matin, les princes du peuple conduisirent Jésus à Pilate, et ils se mirent à l'accuser, en disant : Nous avons trouvé cet homme pervertissant notre nation, et l'engageant à ne pas payer de tribut à César, car il se fait lui Roi et Messie. Et Pilate l'interrogea, disant : Es-tu le roi des Juifs ? Et il répondit : Vous l'avez dit. Et quoique accusé par les princes des prêtres et les anciens, il ne répondait rien. Alors Pilate lui dit : N'entends-tu pas les nombreux témoignages déposés contre toi ? Et il ne répondit aucune parole : en sorte que le juge était singulièrement étonné. Ensuite Pilate dit aux princes des prêtres et au

peuple : Je ne trouve aucun crime en cet homme. Mais ils se mirent à crier et à vociférer, disant : Il a soulevé le peuple, enseignant dans la Judée tout entière, depuis la Galilée jusqu'à Jérusalem. Pilate, à ce mot de Galilée, demanda si cet homme était sorti de la Galilée. Et comme cette contrée était sous la juridiction d'Hérode, il le lui envoya ; car il était en ce moment à Jérusalem. Hérode voyant Jésus, se réjouit grandement ; depuis longtemps il désirait le voir, et ayant entendu raconter de lui des choses merveilleuses, il espérait être témoin de quelque prodige. Les princes des prêtres et les docteurs continuèrent leurs accusations devant Hérode. Et Hérode, ainsi que sa cour, traita Jésus avec dérision, et se moqua de lui. Et il le renvoya à Pilate, après l'avoir revêtu d'un manteau blanc.

» Or, le proconsul avait coutume de delivrer, à l'occasion de la solennité de Pâques, le prisonnier que le peuple lui demandait. Il y avait alors dans les prisons un malfaiteur fameux, nommé Barabbas. Ayant donc rassemblé la foule, Pilate lui dit : Lequel préférez-vous des deux, Barabbas ou Jésus surnommé Christ ? Et ils répondirent : Pas du dernier, mais Barabbas. Or, Barabbas était en prison pour avoir, dans une sédition, commis un homicide. Pilate leur dit : Que ferai-je de Jésus, surnommé Christ? Ils s'écrient tous : Qu'il soit crucifié ! Alors Pilate prit Jésus et le garrotta. »

MÉDITATION.

Plusieurs objets intéressants s'offrent à toi, ô mon âme ; tu as plusieurs stations à faire dans la compagnie du Sauveur, si tu veux ne pas fuir avec les disciples, et si tes pieds ne sont pas trop pesants pour marcher dans le chemin que Jésus-Christ a suivi pour te sauver. Pour toi, il est traduit à cinq reprises devant différents juges, et toutes les fois il est maltraité pour toi, châtié pour toi. Chez l'un il est souffleté, couvert de crachats indignes chez l'autre, ailleurs bafoué, puis enchaîné, couronné d'épines et condamné. N'y a-t-il pas là de quoi briser le cœur et de quoi suivre pieds nus et avec des larmes de sang ces stations cruelles ?

Allons d'abord chez Anne. Dans cette maison, tandis que le Seigneur répond courtoisement à la question que le pontife lui avait

adressée sur ses disciples et sa doctrine, un des serviteurs qui étaient présents frappe brutalement sa divine face, en lui disant : C'est ainsi que tu réponds au grand-prêtre ? Et Jésus lui répond avec douceur : Si j'ai mal parlé, montrez-moi en quoi je l'ai fait; si j'ai bien parlé, au contraire, pourquoi me frappez-vous ? Admire, ô mon âme, et la mansuétude de ces paroles, et ce visage divin meurtri et coloré du coup qu'il a reçu, et la sérénité parfaite de ces yeux qu'un tel affront n'a pu troubler, et l'humilité extrême de cette sainte âme qui le rend prêt à tendre l'autre joue si le scélérat l'eût demandé. Malheureuse est la main qui a ainsi outragé la face devant laquelle les cieux s'inclinent de respect, et dont la majesté pénètre de frayeur les séraphins et la nature entière. Que vous a donc fait, bourreau, cette image de la gloire du Père pour chercher à l'obscurcir ; cet homme le plus beau des hommes pour ternir et souiller sa beauté ?

Mais d'autres injures l'attendent cette nuit. Accompagne-le, ô mon âme, dans la maison de Caïphe ; tu y verras comme éclipsé le soleil de justice, et couvert de crachats ce front que les anges brûlent de contempler. A peine, en effet, a-t-il fait au grand prêtre qui l'adjure au nom du Dieu vivant de déclarer qui il est, la réponse que voulaient ces misérables indignes de l'entendre, qu'aveuglés par l'éclat d'une lumière si vive, il se précipitent sur lui comme des animaux furieux, et assouvissent leur rage et leur ressentiment. Ceux-ci le frappent avec violence au visage et à la tête ; ceux-là vomissent de leurs infernales bouches crachats sur crachats ; d'autres jettent un voile sur ses yeux, puis ils lui donnent des coups et lui demandent par ironie : Devine celui qui l'a fait. O patience et humilité suprenantes du Fils de Dieu ! O beauté qui réjouissez les anges ! Est-ce bien à votre face à souffrir ces outrages ? Ordinairement, c'est le lieu le moins orné d'un appartement qui reçoit les crachats. N'y a-t-il donc pas dans le palais de Caïphe de lieu plus propre à les recevoir que votre visage ? Comment reste-t-il dans le monde des vestiges de l'orgueil après cet exemple d'humilité ! Dieu abreuvé de coups et d'insultes se tait : les créatures le voient et se taisent ; et pour un point d'honneur un vil vermisseau bouleversera le monde ! Ne soyons pas surpris

à la vue des indignités auxquelles se soumet l'homme-Dieu : ne venait-il pas guérir l'orgueil ? Tu es effrayée d'un remède si terrible, ô mon âme ; sois-le plutôt du mal qui l'exigeait. Il fallait à ce mal ce remède, puisqu'il n'a pu être complètement guéri, même à ce prix. Tu as peine à t'expliquer cet excès d'humilité ; et moi je m'explique encore plus difficilement que tu sois si vaine quand Dieu est si humilié. Tu es dans la stupeur devant un Dieu qui a le front dans la poussière ; et je le suis encore davantage quand, malgré ces leçons, je te vois, cendre et poussière, élever ton front jusqu'au ciel, et prétendre à de plus grands honneurs que Dieu lui-même. L'humilité du Christ parvient à fléchir le cœur de Dieu ; et elle ne parviendra pas à fléchir le tien et à diminuer ta superbe ! L'ange disait à Jacob : « Tu ne t'appelleras plus Jacob : Israël sera ton nom ; car, si tu as été fort contre Dieu, combien plus le seras-tu contre les hommes ? » *Genes.* XXXII, 28. Or, la mansuétude du Sauveur a prévalu sur la fureur et le courroux divins : comment ne prévaut-elle pas sur notre orgueil ? Elle a vaincu la résistance puissante d'un Dieu irrité ; comment ne vient-elle pas à bout de notre cœur ?

O mon âme, je frémis d'épouvante en voyant que la patience de ton doux Seigneur n'apaise pas ta colère, que ses humiliations ne surmontent pas ton orgueil, les coups dont on l'accable ta présomption, et son profond silence au milieu de tant d'injures ta ridicule susceptibilité. C'est un bien prodigieux spectacle que celui d'un Dieu travaillant à détrôner l'orgueil en subissant les plus sanglantes insultes. C'est un spectacle non moins étonnant que de voir, après ces efforts, la mémoire d'Amalec, I *Reg.* XV, vivre encore sur la terre, et de trouver parmi les hommes des rejetons de cette race funeste.

Guérissez en moi, ô bon Jésus, la folie de l'orgueil par l'exemple de votre humilité ; et puisque la grandeur de votre abaissement rend évidente pour moi la nécessité d'y porter remède, indiquez-moi ce remède afin que j'en profite sans délai.

I.

Des peines que le Sauveur endura cette nuit; et du reniement de saint Pierre.

Considère ensuite, ô mon âme, les peines que le Sauveur endura pendant le cours de cette nuit douloureuse. Les soldats qui le gardaient se jouaient de lui, et s'efforçaient de triompher du sommeil en lui prodiguant les railleries et les insultes. Les coups pleuvent de toutes parts sur ce tendre époux. O nuit cruelle, nuit de fatigues! vous ne dormiez pas, ô doux Jésus; ils ne dormaient pas non plus ces barbares qui cherchaient leur plaisir dans vos tourments. C'est pendant la nuit que les créatures prennent ordinairement leur repos et qu'elles réparent les forces épuisées par le travail; et c'est la nuit que vos bourreaux choisissent pour torturer vos membres, déchirer votre corps, affliger votre âme, attacher vos mains, couvrir votre visage de crachats et de soufflets, et affliger vos oreilles; en sorte que tous vos sens, au lieu de goûter le repos, sont dans la peine et dans la souffrance. Quels accents différents de ceux dont les cieux retentissaient à cette même heure. Les anges chantaient : Saint, Saint, Saint. Les ennemis au contraire : Qu'il meure, qu'il meure! crucifiez-le, crucifiez-le! Esprits bienheureux qui entendiez ces divers cris, quels sentiments excitaient en vous les mauvais traitements qu'endurait sur la terre celui que vous adorez si profondément dans le paradis; et qu'il endurait pour ceux-là même qui les exerçaient? A-t-on jamais vu la charité poussée au point de mourir pour l'auteur même de cette mort? La malice de l'homme ne pouvait monter plus haut que de porter les mains sur son Dieu; et la bonté miséricordieuse de Dieu ne pouvait faire plus que de le souffrir pour le salut de sa créature audacieuse.

Le reniement de saint Pierre vint mettre le comble à ces douleurs. Le plus familier des amis de Jésus, celui qu'il avait favorisé de la vision du Thabor, qu'il avait établi chef de l'Eglise, Pierre en présence de son Seigneur jure non pas une fois, mais trois fois qu'il ne le connaît pas, qu'il ignore qui il est. O Pierre, cet homme qui est là est-il si infâme qu'il y ait honte à l'avoir connu? Mais c'est le condamner avant les pontifes eux-mêmes! Ne donnes-tu

pas à entendre que tu estimes déshonorant d'avoir des rapports avec lui ? Et pourrais-tu lui faire une plus sanglante injure ?

Le Sauveur alors se retourne, et ses yeux cherchent la brebis qui vient de se perdre. O puissance merveilleuse de ce regard silencieux, mais bien éloquent dans son silence. L'apôtre en comprit le langage ; car le chant du coq n'avait point suffi pour le ramener en lui-même, et ce regard suffit. Et comme les regards du Sauveur sont encore aussi efficaces qu'éloquents, les larmes jaillirent des yeux de Pierre, quoiqu'elles aient eu pour source moins ses yeux que ceux de Jésus-Christ. Donc, ô mon âme, s'il t'arrive de rentrer quelquefois en toi-même, sache bien que c'est un bienfait des regards de ton Seigneur. Les coqs avaient déjà chanté ; et Pierre restait insensible, parce que son Maître ne l'avait pas encore regardé. Il le regarde, et soudain Pierre se réveille, se repent et pleure sa faute. Ah ! c'est que les yeux de Jésus-Christ ouvrent les nôtres et que seuls ils nous tirent de notre léthargie. — L'Evangéliste dit encore que l'apôtre sortit et pleura amèrement. Il nous enseigne qu'il ne suffit pas de pleurer le péché ; qu'il faut de plus en fuir les occasions. Pleurer sans cesse le péché et y retomber sans cesse, c'est amonceler sur notre tête la colère de Dieu.

Ce qui fit la gravité de la faute de Pierre fut la crainte qu'il eut de paraître disciple du Christ, laquelle lui fit renier son Maître. Si c'est là renier le Sauveur, nous trouverons beaucoup de chrétiens qui le renient véritablement. Il y en a une foule qui ne se confessent, ne prient et ne communient jamais. Ils rougiraient de parler de Dieu, de converser avec les gens de bien, de supporter une injure de peur que le monde ne les raille ou ne les mésestime. Or, qu'indique une semblable conduite, sinon la crainte de paraître disciple du Christ et observateur de ses commandements ? Et qu'est cela sinon renier Jésus, comme le renia saint Pierre ? Les chrétiens de cette sorte n'ont à espérer que cette sentence du Sauveur : « Celui qui rougira de moi devant les hommes, le Fils de l'homme rougira de lui devant la majesté de son Père et devant ses anges. » *Luc.* IX, 26.

Quand cette triste nuit fut passée, on conduisit le divin Maître

au proconsul romain. Pilate, apprenant que Jésus était de Galilée, l'envoya à Hérode qui avait le gouvernement de cette province. Hérode le traita de fou, le revêtit d'un manteau blanc et le renvoya à Pilate. Ainsi notre Maître n'a pas seulement été réputé malfaiteur, mais encore insensé. Apprenons ici que la principale vertu du chrétien est de ne tenir aucun cas des jugements du monde : que l'exemple de Jésus-Christ nous pénètre de cette philosophie, et nous console des mépris des hommes. Ils ne peuvent nous faire aucune injustice qui n'ait été faite à Jésus. Il a été traité de malfaiteur, on l'a accusé de soulever le peuple, et en conséquence on le mène devant les juges, et l'on demande sa mort. Il a été traité de magicien et de démoniaque; car, disait-on, s'il chassait les démons c'était par Béelzébub. Il a été traité d'homme vorace et d'amateur de vin : ce sont les termes dont ses ennemis se servaient. Il a été représenté comme fréquentant des compagnies suspectes, parce qu'il mangeait avec des publicains et des pécheurs. Il a été traité d'homme à lignage mauvais et étranger : Vous êtes un Samaritain, lui disait-on; vous êtes possédé du démon. Il a été traité d'impie et de blasphémateur; car, disait-on encore, il se faisait Dieu et pardonnait les péchés, comme Dieu lui-même. Il ne manquait plus que de le traiter de fou : ce que firent, non des gens du peuple, mais les courtisans d'Hérode qui le croient tel à l'unanimité, et le parent conformément à leur idée. Quel excès d'humilité! quel modèle de toutes les vertus! quel adoucissement à toute tribulation! Veux-tu, ô mon âme, connaître la valeur des jugements du monde, la folie et l'extravagance de ses paroles et de ses actions; contemple ce miroir de tout bien, ce médecin vainqueur de tous les maux, et tu verras la sagesse divine traitée de folie, la vertu de maléfice, la vérité d'erreur impie, la tempérance de gloutonnerie, le pacificateur du monde de fauteur de rébellion, le réformateur de la loi de prévaricateur, et celui qui justifie les pécheurs, de pécheur et de compagnon des pécheurs.

Admire encore une fois, dans ces allées et ces venues, dans ces questions et dans ces réponses diverses, la modération du Sauveur et son égalité d'âme à toute épreuve. En présence de ses

juges, devant leurs tribunaux, au milieu des injures et des railleries, des accusations et des clameurs confuses de ses ennemis, de leurs cris de mort, de leur furie et de leur rage; en présence de la mort même et du bois de la croix, sa constance, sa douceur, sa patience ne se démentirent jamais, et il ne prononça aucune parole, il ne fit aucune action qui ne fut à la hauteur de sa générosité et de sa grandeur d'âme. Rien de dur ni d'amer ne sortit de sa bouche; il ne s'abaissa ni à des prières, ni à des supplications, ni à des larmes; mais il observa en tout ce qui convenait à la dignité de sa personne. Que son silence est noble lorsqu'il est accusé faussement! Que de sagesse, que de prudence dans ses réponses! En un mot, son maintien et son attitude en ces circonstances auraient été la plus forte preuve de son innocence, si la grossièreté de ses accusateurs ne les eût mis dans l'impossibilité de saisir une preuve si convaincante.

II.

De la flagellation du Sauveur.

Arrêtons-nous maintenant à la flagellation du Sauveur. Pilate, à la vue de la fureur implacable de ses ennemis, se détermina à lui faire subir un supplice capable d'assouvir leur cruauté, et d'éteindre la soif qu'ils avaient du sang de Jésus-Christ. Voici une des choses étonnantes qui soient arrivées dans le monde. Eût-on jamais pensé que des fouets meurtriraient les épaules d'un Dieu? David disait : « Vous avez, Seigneur, placé bien haut votre demeure. Le mal n'approchera pas de vous, et le fouet n'atteindra pas votre tabernacle. » *Psalm.* xc, 9. En effet, quoi de plus opposé à la Majesté divine que l'ignominie de la flagellation? C'était le châtiment des esclaves et des brigands; et, quelque criminel que l'on fût, il suffisait d'être citoyen romain pour en être exempt. Néanmoins, le Maître des cieux, le Créateur de l'univers, la gloire des anges, la sagesse du Dieu vivant descend jusqu'à endurer le supplice du fouet. Je ne puis m'empêcher de croire que ce nouveau témoignage de l'immense bonté de Dieu plongea dans la stupeur les chœurs célestes. Ils remplirent les airs de louanges et de chants lorsque leur Seigneur apparut enveloppé de langes.

Que ne durent-ils pas ressentir quand ils le virent attaché à une colonne ?

Mais toi, ô mon âme, qui es beaucoup plus intéressée dans ce qui se passe que les esprits bienheureux, ne dois-tu pas être pénétrée d'un plus vif sentiment de reconnaissance? Entre donc dans le prétoire de Pilate; ouvre la source des larmes; elle ne peut être fermée devant le spectacle qui va se découvrir. Vois-tu ces vils bourreaux dépouiller inhumainement ton Sauveur? Le vois-tu lui-même souffrir cela sans ouvrir la bouche, sans répondre mot à leurs mauvaises paroles? Il n'a personne pour le protéger ou le défendre, personne qui daigne même lui témoigner quelque pitié. Bientôt les fouets se déchargent sur sa chair très-délicate; les coups suivent les coups, les plaies suivent les plaies. Son corps est tout meurtri, sa peau vole en lambeaux, le sang jaillit et ruisselle de toutes parts. Une large blessure se forme entre les deux épaules, à l'endroit où tombent principalement les coups. Elle est si profonde que l'on va, si l'on continue, mettre à nu les os, et terminer aux pieds de la colonne une vie qui doit finir sur la croix. Il y en a cependant assez pour que Jésus soit méconnaissable et qu'il n'ait même plus l'apparence d'un homme. Regarde bien, ô mon âme, ce jeune homme si pur, si beau, réduit à cet état d'ignominie et de douleur. Regarde bien cette chair si délicate et semblable à une fleur, ouverte et déchirée dans toutes ses parties.

La loi de Moïse ordonnait que le nombre des coups fût proportionné à la gravité du crime; en sorte toutefois qu'il ne dépassât jamais quarante; de peur, disait-elle, que votre frère ne succombe sous vos yeux. Il semblait donc au législateur qu'un nombre plus considérable violait les lois de l'humanité. Mais quand il s'agit de vous, ô bon Jésus, qui n'avez jamais manqué à la loi de la justice, on manque à toutes les lois de la miséricorde; et au lieu de quarante coups, on vous en donne plus de cinq mille, comme l'assurent une foule de docteurs. Plus de quarante exténuent le corps d'un homme, dans quel état se trouvait donc le vôtre, ô très-doux Seigneur et père! O félicité des anges, joie des bienheureux, qui a eu le courage de vous frapper ainsi, de ternir si affreusement le miroir de l'innocence? Ah! ce sont mes péchés, mes crimes, et

non les vôtres, que vous expiez. L'amour et la miséricorde vous ont cherché, et vous ont persuadé d'accepter ce lourd fardeau. Pour obéir à l'amour, vous m'avez donné tous vos biens; et pour obéir à la miséricorde, vous avez pris tous mes maux. Après ces douloureuses preuves de votre amour, quelqu'un en doutera-t-il encore? Il n'y en a point de plus forte preuve, que de souffrir pour celui que l'on aime : chacune de vos souffrances est donc une preuve d'amour. Vos plaies sont autant de bouches qui proclament votre amour et réclament le mien. Les fouets sont autant de témoins qui m'assurent la même chose. Quelle incrédulité sera la mienne si de pareils témoignages n'en viennent point à bout? Saint Jean ne pouvait s'expliquer l'incrédulité des Juifs que ne pouvait détruire les nombreux miracles par lesquels le Seigneur avait confirmé sa doctrine. O bienheureux évangéliste, cessez de vous étonner de cette incrédulité; étonnez-vous plutôt de la mienne. Car les douleurs de mon Maître n'établissent pas moins solidement son amour que ses miracles sa mission divine. Il est bien surprenant qu'on ne croie pas à la puissance de l'auteur de si grands prodiges; mais il est plus surprenant encore de ne pas croire à l'amour de celui qui, pour le prouver, supporte une flagellation inouïe.

Que sera-ce donc si nous considérons en outre les peines et les travaux de toute sa vie? Est-ce qu'ils n'ont pas eu tous pour principe l'amour? Qui vous a fait descendre du ciel sur la terre, Seigneur, sinon l'amour? Qui vous a fait quitter le sein de votre Père pour le sein d'une mère; qui vous a revêtu de notre argile et donné part à nos misères, sinon l'amour? C'est l'amour qui vous a conduit dans une étable, couché dans une crèche, emmené en terre étrangère, soumis au joug de notre mortalité durant tant d'années; c'est lui qui vous a causé tant de sueurs, tant de courses, de veilles, de fatigues, quand sur terre et sur mer il vous poussait à la recherche des pauvres âmes. L'amour de Samson pour Dalila put seul réussir à le dépouiller de sa force, et à le livrer comme un jouet entre les mains de ses ennemis. De même c'est l'amour de l'Eglise et de nos âmes, qui vous a enchaîné, vous le véritable Samson, qui vous a dépouillé de votre vertu, et vous a livré à

vos ennemis pour être moqué, accablé d'opprobres et de mauvais traitements. Enfin, qui a pu vous attacher à un gibet, dans un état si déplorable, avec un corps qui des pieds à la tête n'était qu'une plaie, avec des clous aux mains, le côté ouvert, les membres disloqués, les veines rompues, les lèvres desséchées, la langue brûlante; qui a pu opérer ce prodige, sinon l'amour? O amour bien digne, par sa grandeur et ses bienfaits, de l'immensité de l'Etre qui est infiniment bon, infiniment aimable, et l'infini amour!

Comme votre cœur, ô Jésus, est dans le ciel, le même que sur la terre, il m'est impossible de douter que vous m'aimiez. Car vous n'imitez pas cet officier de Pharaon qui oublia dans la prospérité les amis qu'il laissait dans les fers. Au contraire, la gloire dont vous jouissez redouble votre compassion pour vos enfants de la terre. Si vous m'aimez tant, comment ne vous aimerai-je pas? comment ne mettrai-je pas en vous mon espérance et toute ma confiance? Oh! je suis vraiment riche et vraiment heureux, puisque j'ai Dieu même pour ami. Loin de moi tout souci des choses d'ici-bas; car elles sont toutes au pouvoir de celui dont je suis tendrement aimé.

MÉDITATION POUR LE JEUDI MATIN.

Le sujet de cette méditation sera le couronnement d'épines, l'*Ecce homo*, et le portement de la croix. Voici le texte évangélique : « Les soldats de Pilate conduisirent Jésus dans le prétoire et rassemblèrent toute la cohorte. Et le dépouillant de ses vêtements ils lui donnèrent un manteau de pourpre. Et tressant une couronne avec des épines, ils la mirent sur sa tête, et ils mirent un roseau dans sa main droite. Et fléchissant le genou devant lui, ils s'en moquaient et disaient : Salut, roi des Juifs. Et le couvrant de leurs crachats, ils prenaient le roseau et frappaient sa tête. Pilate sortit de nouveau du prétoire et dit au peuple : Je vous l'amène dehors, afin que vous sachiez que je ne trouve en lui aucun crime. Jésus sortit donc portant la couronne d'épines et le manteau de pourpre; et Pilate leur dit : Voilà l'homme! *Ecce homo!* Et lorsque les prêtres et les ministres l'eurent vu, ils

crièrent, disant : Crucifiez-le, crucifiez-le. Pilate leur dit : Prenez-le, vous, et crucifiez-le, car pour moi je n'en trouve en lui aucun sujet. Les Juifs lui répondirent : Nous avons une loi, et suivant cette loi il doit mourir, parce qu'il s'est fait fils de Dieu. Lorsque Pilate eut entendu ces paroles, il craignit davantage. Et rentrant dans le prétoire, il dit à Jésus : D'où es-tu? Jésus ne lui répondit rien. Pilate poursuivit donc : Tu ne me réponds pas? Ne sais-tu pas que j'ai le pouvoir de te crucifier, et le pouvoir de te délivrer? Jésus lui repartit : Vous n'auriez contre moi aucun pouvoir, si on ne vous l'avait donné d'en haut. C'est pourquoi celui qui m'a livré à vous a un plus grand péché. Dès ce moment Pilate chercha le moyen de le délivrer. Mais les Juifs demandaient à grands cris qu'il fût crucifié. Et Pilate consentit à leur demande. Il délivra donc le criminel qui avait été incarcéré pour homicide, et il abandonna Jésus à leur volonté. Ils prirent donc Jésus, et le menèrent dehors, et prenant sur lui la croix, il se dirigea vers le lieu appelé Calvaire. Or, il était suivi d'une troupe nombreuse de peuple et de femmes qui pleuraient et se lamentaient sur lui. Et Jésus se tournant vers elles, leur dit : Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi; mais pleurez sur vous et sur vos enfants. Car ils viendront les jours dans lesquels on dira : Heureuses les femmes stériles! Heureux les seins qui n'ont point conçu et les mamelles qui n'ont point allaité. Alors on se mettra à dire aux montagnes : Tombez sur nous; et aux collines : Couvrez-nous. Car si l'on traite ainsi le bois vert, qu'adviendra-t-il du bois sec? »

MÉDITATION.

« Venez, filles de Sion, et admirez le diadème dont la mère de Salomon a ceint la tête de son enfant, au jour de ses fiançailles, au jour de la joie de son cœur. » *Cant.* III, 11. Que fais-tu, ô mon âme? Mon cœur, à quoi penses-tu? Pourquoi, ô ma langue, rester silencieuse? Qui ne serait ému, qui ne serait attendri, qui pourrait contenir ses larmes, en face d'un tel spectacle? O mon très-doux Sauveur, quand j'ouvre les yeux et quand j'aperçois la scène de douleur qui se passe devant moi, comment mon cœur ne se briserait-il pas? Ce chef vénérable qu'adorent en tremblant les

puissances célestes, est transpercée d'épines aiguës. Votre face divine est comblée d'outrages, la splendeur de votre front est voilée, vos yeux sont aveuglés sous la pluie de sang qui les inonde. Je vois ce sang couler par ruisseaux et souiller la beauté de votre visage. Ce n'est donc point assez, ô mon Maître, de la flagellation que vous venez d'endurer, de la mort qui vous attend, et du sang déjà répandu; il fallait encore que les épines déchirassent la tête que les fouets avaient épargnée? Mais n'avait-elle pas assez reçu d'insultes, la nuit dernière, pour expier celles que mes péchés vous ont faites? Si la mort suffisait à notre rédemption, pourquoi ces inventions et ces tortures? A-t-on jamais entendu mentionner une couronne semblable, un semblable tourment? Quelles entrailles ont pu concevoir ce dessein d'un raffinement tel qu'en même temps il déshonore et fait souffrir? Les supplices usités dans les siècles précédents sont-ils si peu de chose qu'il faille en imaginer pour vous de nouveaux? Non, ces douleurs n'étaient point nécessaires pour me guérir : une seule goutte de votre sang m'eût racheté avec surabondance. Mais elles étaient bien propres à me montrer votre amour extrême, à me lier à vous par les chaînes d'une reconnaissance indissoluble, à confondre mon enflure et ma vanité, et à m'enseigner le mépris de la gloire du monde.

Afin de compatir en quelque manière à ton Sauveur, considère successivement, ô mon âme, son excellence incomparable et le triste état auquel il est néanmoins réduit. Rappelle-toi son infinie beauté, l'expression de son regard divin, la douceur de sa voix, l'autorité de ses paroles, sa mansuétude, sa sérénité et la noblesse de tout son maintien. Rappelle-toi encore quelle était sa patience dans les souffrances, sa sagesse dans ses réponses, sa miséricorde dans ses jugements, sa bonté dans l'accueil qu'il faisait aux pécheurs, et sa largesse dans le pardon qu'il leur accordait. Après avoir admiré à loisir un portrait si achevé, considère-le tel qu'il se présente maintenant à toi, couvert d'une pourpre de dérision, un roseau pour sceptre dans sa main, cet effrayant diadème sur la tête, les yeux ternes, le visage pâle et défiguré sous le mélange de salive et de sang dont il est souillé.

Examine-le bien, et dans son âme et dans son corps : dans son âme remplie d'amertume, dans son corps qui ne forme qu'une plaie. Songe aussi qu'il est abandonné de ses disciples, poursuivi par les Juifs, bafoué par les soldats, haï des pontifes et des prêtres, rebuté par un roi impie, accusé faussement et dépourvu de toute faveur humaine. Représente-toi ce tableau comme actuel et non comme passé; cette douleur comme la tienne propre, et non comme celle d'un autre. En conséquence, mets-toi à la place de la victime, et imagine-toi ce que tu éprouverais si, dans une partie aussi sensible que la tête, on enfonçait jusqu'aux os de longues épines. Et que parlé-je d'épines? Tu ne supporterais même pas la piqûre assez vive d'une seule épingle. Quelle devait être donc la souffrance de ton Sauveur?

Et quels sont, ô splendeur substantielle du Père, les auteurs de ce cruel traitement? O miroir sans tache de la majesté de Dieu, qui vous a privé de votre éclat? O fleuve qui jaillissez du paradis de délices, et dont les flots impétueux réjouissent la cité céleste, qui a troublé la limpidité de vos eaux? Ah! Seigneur, ce sont mes péchés qui ont tout fait! Misérable que je suis! qu'arrivera-t-il de moi, qu'attendre de mes propres crimes, lorsque des crimes étrangers ont ainsi altéré la source de toute beauté! Mes fautes, ô Jésus, sont les épines qui vous percent; mes folies, la pourpre qui vous rend un objet de risée; mes hypocrisies et mes feintes, les marques extérieures d'honneur qu'ils vous donnent, mes vanités, la couronne dont est ceint votre front. C'est moi qui suis le bourreau et l'auteur de vos souffrances. Ezéchias purifia le temple que les impies avaient profané; et il ordonna de laver dans le torrent de Cédron tous les vases qu'il renfermait, II *Paral.* XXIX. Je suis aussi un temple vivant profané par les démons, et rempli des souillures du péché. Et vous, vous êtes ce torrent aux eaux limpides, qui conserve aux cieux leur pureté. C'est dans ces eaux que sont plongées mes prévarications, que disparaissent mes taches. Car je ne reçois que du bien de vous à qui je n'ai donné que du mal. Vous avez pris ma mort, et vous m'avez communiqué votre vie. Vous avez pris ma chair pour me communiquer votre esprit. Vous avez pris mes péchés, et j'ai reçu en échange votre grâce.

En sorte, ô mon Rédempteur, que vos peines deviennent pour moi autant de trésors. Je suis véritablement vêtu par votre pourpre, honoré par votre couronne, réjoui par vos meurtrissures, guéri par vos souffrances, soutenu par vos défaillances, enrichi par votre sang et enivré par votre amour. Et quoi d'étonnant en cela, puisque votre amour pour moi vous a enivré, comme un autre Noé, et réduit au comble de l'ignominie? Le feu de cet amour vous rend assez fort pour supporter ces haillons empourprés; le zèle de mon amendement vous en rend assez pour tenir ce roseau dans la main; et par la compassion que vous cause ma perte, vous acceptez sans balancer cette couronne de confusion.

I.

De l'*Ecce homo*.

Après la flagellation et le couronnement d'épines, Pilate prit Jésus par la main, et l'exposant à la vue du peuple furieux, il lui dit : Voilà l'homme, *Ecce homo*. Comme s'il eût dit : La haine vous pousse-t-elle à demander sa mort? L'état dans lequel vous le voyez, loin d'exciter votre haine, vous arrachera des larmes. Craigniez-vous qu'il ne se fît roi? Regardez-le : il conserve à peine l'apparence d'un homme. Que voulez-vous donc? Avez-vous quelque chose à redouter de ces mains enchaînées? Pilate croyait que le cœur des ennemis de Jésus ne résisterait pas à ce spectacle. Et si les souffrances de ton Dieu étaient capables d'adoucir leur férocité, tu peux comprendre, ô mon âme, qu'il n'est pas permis à un chrétien d'y rester insensible. L'amour d'ailleurs est compatissant; et celui qui ne compatirait pas en ce moment au divin Maître, n'aurait pour lui aucun amour.

Or, si l'on ne peut sans crime refuser au Sauveur toute compassion, que sera-ce d'accroître son martyre et d'ajouter de nouvelles douleurs à ses douleurs? Rien de plus cruel que de répondre au juge qui montre cette victime : Crucifiez-le, crucifiez-le. Mais, est-ce moins cruel de le dire par ses œuvres, sinon par ses paroles? Saint Paul, *Hebr.* VI, nous dit formellement que le péché crucifie de nouveau le Fils de Dieu, car il l'obligerait à mourir, si la mort qu'il a déjà subie n'était pas suffisante. Quel cœur as-tu

donc, pécheur, quelles mains as-tu pour crucifier si souvent ton Sauveur? De même que Pilate présente aux Juifs ce spectacle déchirant, dans la conviction que nul autre moyen n'apaiserait plus efficacement leur furie; de même le Père éternel te le présente aujourd'hui comme le moyen le plus capable de te détourner du péché; et en le mettant devant tes yeux, il te dit : Voilà l'homme, *Ecce homo*. C'est-à-dire : Regarde bien cet homme, et songe en même temps qu'il est Dieu. Il n'est dans cet état qu'à cause des péchés du monde. Le voilà tel que le péché l'a fait. Voilà quelle en a été la satisfaction indispensable. Il faut que le péché soit bien haï de Dieu, puisque pour le détruire, il n'épargne pas son propre Fils. Quelle vengeance tirera-t-il donc du pécheur lui-même, si pour des péchés que son Fils n'a pas commis il le punit d'une si terrible manière? Oh! que la rigueur de la justice divine et la malice du péché apparaissent bien dans l'état de la face du Christ! Que faudra-t-il de plus aux hommes pour craindre le Seigneur et détester le mal?

Dieu me semble ici agir avec l'homme, comme une bonne mère avec une fille légère. Quand les reproches et les châtiments sont devenus inutiles, elle tourne sa colère contre elle-même, elle se frappe, s'arrache les cheveux, se met toute en sang, et ainsi défigurée elle s'offre à sa fille pour qu'elle comprenne le danger de sa conduite, et qu'elle s'en éloigne au moins par pitié pour sa mère. De même, Dieu voyant que les avis donnés à ses enfants, et les fléaux dont il les avait menacés par ses prophètes, ne les détournaient pas du mal, il leur a offert sa divine image, maltraitée à faire horreur, dans la personne du Rédempteur, afin que la pitié surmonte leur résistance. Tandis que auparavant il étendait ses puissantes mains sur nous, maintenant il les porte sur lui-même, dernière limite que sa bonté ne pouvait dépasser. Et si offenser Dieu a toujours été un grand mal, depuis qu'il a tout fait pour anéantir le péché, l'offenser est non-seulement un grand mal, mais encore le comble de la cruauté et de l'ingratitude.

Il sera bon, ô mon âme, de puiser dans la contemplation du même spectacle, avec la haine du péché, la confiance en Dieu. Car ce spectacle n'est pas moins propre, il l'est même plus, à tou-

cher le cœur de Dieu que le cœur des hommes. Sache en effet que ce même visage que le Sauveur présentait à la foule, il le présente toujours à son Père, inondé de sang comme il l'avait alors. Et si la face sanglante de son Fils ne fléchit pas notre Dieu, comment pourrait-on le fléchir? Mais cette divine face est le véritable propitiatoire formé d'un or très-pur; elle est cet arc aux brillantes couleurs dont la vue calme le courroux du Seigneur. Elle adoucit ses yeux, satisfait à sa justice, répare son honneur, et lui rend l'hommage qui convenait à sa majesté. Si tu en doutais, ô âme défiante, crois-tu que Dieu le Père ait été aussi insensible que ses ennemis aux tourments d'un Fils qui souffrait pour le glorifier et lui obéir? Compare ses yeux aux yeux des Juifs, son cœur à leur cœur, et tu seras beaucoup plus certaine de la miséricorde de Dieu, que Pilate de la miséricorde des accusateurs de Jésus. Dans tes prières et dans tes tentations, prends ce Sauveur pour bouclier; mets-le entre Dieu et toi, en disant : Voilà l'homme, Seigneur! *Ecce homo!* Le voilà celui que vous cherchiez depuis tant d'années pour servir de médiateur entre les pécheurs et votre justice. Voilà le juste qu'exigeait votre grandeur, la victime qu'exigeait notre malice. O Dieu, notre protecteur, jetez un regard sur nous, ou plutôt, jetez vos regards sur la face de votre Christ. — Et vous, notre Sauveur et médiateur, ne cessez pas de vous offrir aux yeux de votre Père pour nous; et puisque vous nous avez assez aimés pour offrir vos membres aux supplices et aux bourreaux, offrez-les à notre grand Dieu afin qu'à leur vue il nous accorde grâce et pardon.

II.

Du portement de la croix.

Pilate, déçu dans son espoir de calmer la rage des Juifs, rentra dans le prétoire et monta sur son tribunal pour prononcer une sentence définitive. La croix était à la porte toute prête, menaçant déjà le Sauveur d'un supplice nouveau. Lorsque la sentence eut été promulguée, les ennemis du divin Agneau s'empressent de charger ses épaules meurtries du bois du sacrifice. Notre bon Maître ne refuse pas ce fardeau en même temps qu'il accepte celui

de nos fautes; au contraire, il l'embrasse amoureusement et avec une obéissance parfaite; et véritable Isaac il s'achemine vers le lieu où il doit être immolé. Le premier Isaac portait le bois et la victime, tandis qu'Abraham était chargé du couteau et du feu. Il en fut de même du second; car c'est le feu de l'amour du Père pour les hommes et le glaive de sa justice qui l'ont sacrifié sur la croix. L'un et l'autre, je veux dire, l'amour et la justice se disputaient le cœur de Dieu le Père. L'amour demandait le pardon des hommes; la justice leur châtiment. Et pour les satisfaire tous deux, le Fils de Dieu consentit à mourir pour tous, obtenant par là aux hommes leur pardon, et offrant à la justice de son Père une expiation surabondante. Jésus s'avance donc chargé de la croix, et suivi d'une foule nombreuse et de pieuses femmes en larmes. Ah! qui aurait pu les retenir, s'il eût vu le Roi des anges marcher accablé sous le faix, les genoux tremblants, le corps incliné, les yeux fixes, le visage sanglant, la tête ornée de la douloureuse couronne, et accompagné de cris et de vociférations.

Mais, ô mon âme, éloignons-nous de cette scène cruelle, et dirigeons-nous en toute hâte, le cœur gros de soupirs, et tout en pleurs, vers le palais de la Vierge-Mère. Dès que nous y serons arrivés, jetons-nous à ses pieds, et disons-lui d'une voix émue : O Reine du ciel, porte du paradis, avocate des hommes, refuge des pécheurs, salut des justes, joie des saints, miroir de pureté, modèle de patience et de toute perfection; ô ma Souveraine! pourquoi ai-je vécu jusqu'à cette heure! Comment puis-je vivre après avoir vu un spectacle pareil? Comment puis-je parler? J'ai laissé votre bien-aimé enfant dans les mains de ses ennemis, et sur ses épaules le gibet auquel il va être attaché. — Aucune parole ne saurait exprimer la douleur de Marie à cette nouvelle. Les forces l'abandonnent, une sueur froide couvre son visage et son corps virginal; et son âme s'envolerait si Dieu ne la réservait à de plus grandes peines et pour une plus belle couronne. Elle court aussitôt à la recherche de son fils; le désir de le voir lui rend les forces que la douleur lui avait ôtées. Bientôt elle entend le cliquetis des armes, les clameurs de la foule, et les huées dont on l'accable. Puis elle voit resplendir au soleil le fer des lances et des halle-

bardes; elle trouve sur son chemin les gouttes de sang que son fils avait répandues : il ne lui faut pas d'autre guide. Elle accélère ses pas et lève ses yeux obscurcis par les larmes, pour apercevoir celui qu'aimait son âme. Et pourtant son cœur était partagé entre le désir et la crainte de le découvrir. Enfin elle arrive dans un lieu favorable : ces deux étoiles du ciel se contemplent l'une et l'autre; leurs cœurs se rencontrent avec les yeux, et leurs âmes se brisent de douleur. Leurs langues se taisaient; mais l'amour de l'enfant disait bien clairement à la mère : Pourquoi venir ici, ô ma colombe? Votre douleur, ô ma bien-aimée, accroît la mienne; et vos tortures redoublent mes tortures. Retournez dans votre demeure, ô ma mère. Elle ne convient pas à votre pureté virginale la compagnie des homicides et des brigands. Nos souffrances à tous deux seront adoucies, et je resterai seul pour accomplir le salut du monde; car cette mission n'est pas la vôtre, et votre innocence ne mérite pas un semblable supplice. Rentrez dans l'arche, ô ma colombe, jusqu'à ce que disparaissent les eaux du déluge : vous ne trouveriez pas autrement où poser vos pieds. Vous reprendrez vos prières et votre contemplation, et vous y puiserez le courage nécessaire pour supporter cette épreuve.

Et l'amour de la mère répondait à l'enfant : Pourquoi ce langage, ô mon fils? pourquoi m'exhorter à m'éloigner de ce lieu? Vous le savez, ô mon Seigneur; avec vous tout m'est facile, et il n'y a d'autre oratoire pour moi que l'endroit où vous êtes. Pourrais-je vous fuir, sans me fuir moi-même? Votre souffrance est ce qui m'occupe, et je ne saurais penser à aucune autre chose. Où aller sans vous? à qui demander quelque consolation, sinon à vous; de qui la recevoir, sinon de vous? Dans votre cœur est le mien; c'est en lui que j'ai établi mon séjour; de votre vie dépend ma vie. Vous avez habité vous-même plusieurs mois dans mon sein : ne me sera-t-il pas permis de n'avoir, durant ces trois jours, d'autre demeure que vous? Oui, avec vous je veux être crucifiée et ensevelie, avec vous je veux goûter le fiel et le vinaigre; avec vous je souffrirai sur la croix, avec vous j'expirerai.— Ainsi parlait dans son cœur la Vierge-Mère : et cependant elle

parcourait cette voie de douleurs, et elle approchait du théâtre du sacrifice.

MÉDITATION POUR LE VENDREDI MATIN.

Le vendredi matin, nous considérerons le mystère de la croix et les sept paroles de Jésus expirant. Voici le texte évangélique : « Ils vinrent au lieu appelé Golgotha qui est le même que le Calvaire. Et ils lui donnèrent à boire du vin mêlé avec du fiel. Et lorsqu'il l'eut goûté, il ne voulut pas en boire. Or, c'était la troisième heure. Ils le crucifièrent, et avec lui deux scélérats, l'un à droite et l'autre à gauche. Ainsi fut accomplie l'Ecriture qui dit : Il a été confondu avec des misérables. Pilate écrivit un titre, et le fit placer sur la croix. Or, il y était écrit : Jésus de Nazareth, roi des Juifs. Beaucoup de Juifs lurent donc ce titre, parce que le lieu où Jésus fut crucifié était près de la ville. Et il était écrit en hébreu, en grec et en latin. Les prêtres des Juifs disaient en conséquence à Pilate : N'écrivez pas : Roi des Juifs, mais qu'il a dit : Je suis le roi des Juifs. Pilate répondit : Ce qui est écrit est écrit. Les soldats, après l'avoir crucifié, prirent ses vêtements et en firent quatre parts, une pour chacun. Ils prirent aussi la tunique. Comme elle était sans couture, et tissée tout d'une pièce, ils dirent entre eux : Ne la déchirons pas; mais tirons au sort celui à qui elle appartiendra; cela, pour accomplir l'Ecriture qui dit : Ils se sont partagé mes vêtements, et ils ont tiré au sort ma tunique. Voilà ce que firent les soldats. Et ceux qui passaient blasphémaient contre lui, branlant la tête et disant : Va, toi qui détruis le temple de Dieu et qui le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même, et descends de la croix. De même les princes des prêtres et les scribes se disaient entre eux, en se moquant : Il en a sauvé d'autres, et il ne peut se sauver lui-même. Que le Christ roi d'Israël descende à nos yeux de la croix, et nous croirons en lui. Il compte sur Dieu; que Dieu le délivre, s'il veut. N'a-t-il pas dit : Je suis le Fils de Dieu ? Et les scélérats qui avaient été crucifiés avec Jésus lui adressaient les mêmes railleries. Mais Jésus disait : Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.

» Or, l'un des scélérats suppliciés blasphémait contre lui, en di-

sant : Si tu es le Christ, sauve-toi, et nous avec toi. Et l'autre le blâmait en disant : Tu ne crains donc pas Dieu, quoique condamné à la même peine? Nous, nous l'avons été justement, et nous ne recevons que ce que nous méritons; mais celui-ci n'a fait aucun mal. Et il disait à Jésus : Seigneur, souvenez-vous de moi, quand vous serez dans votre royaume. Et Jésus lui répondit : En vérité, je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis.

» Or, aux pieds de la croix de Jésus se tenaient debout sa mère, Marie de Cléophas sœur de sa mère, et Marie-Madeleine. Lorsque Jésus eut vu sa mère et le disciple qu'il aimait, debout près de sa croix, il dit à sa mère : Femme, voilà votre fils. Puis il dit au disciple : Voilà votre mère. Et dès ce moment le disciple traita Marie comme sa mère.

» Et vers la neuvième heure Jésus cria d'une voix forte : Eli, Eli, lamma sabacthani? c'est-à-dire : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? Et quelques-uns de ceux qui l'entouraient, l'ayant entendu, disaient : Il appelle Elie ! D'autres ajoutaient : Voyons si Elie vient le délivrer. — Après cela Jésus sachant que tout était terminé, afin d'accomplir l'Ecriture, il dit encore : J'ai soif. Or, il y avait là un vase plein de vinaigre. Les soldats y plongèrent une éponge, et la mettant au bout d'une branche d'hysope, ils l'approchèrent de sa bouche. Et lorsque Jésus eut pris le vinaigre, il dit : Tout est consommé. Et criant d'une voix forte, il dit encore : Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains. Or, depuis la sixième heure les ténèbres s'étaient faites sur toute la terre jusqu'à la neuvième. Le voile du temple se déchira en deux parties, depuis le bas jusqu'au haut; la terre trembla; les rochers se fendirent, et les corps de plusieurs saints qui étaient morts ressuscitèrent. Et tous les amis de Jésus, et les femmes qui l'avaient suivi de Galilée, étaient là debout et considéraient ce qui se passait. Parmi celles-ci se trouvaient Marie-Madeleine, Marie mère de Jacques et de Joseph, et Salomé. »

MÉDITATION.

Nous voici sur le Calvaire, ô mon âme; nous voici au dénoue-

ment du mystère de notre rédemption. En vérité c'est bien ici la maison de Dieu, la porte du ciel, la terre de promission, la terre du salut. Ici est planté l'arbre de vie, et fixée l'échelle entrevue par Jacob, par laquelle la terre est unie au ciel, les anges descendent vers les hommes, et les hommes montent vers Dieu. C'est ici, ô mon âme, le lieu où tu dois prier, adorer, bénir ton Seigneur, et lui dire : Nous vous adorons, ô Sauveur, et nous bénissons votre saint nom; parce qu'au moyen de cette croix vous avez racheté le monde. Grâces vous soient rendues, très-clément Rédempteur qui nous avez aimés, nous avez purifiés de nos péchés dans votre sang, vous êtes offert pour nous sur cette croix, afin que le parfum de ce sacrifice fût agréable à Dieu et apaisât son courroux. Soyez à jamais béni, vous qui avez sauvé le monde, réconcilié les hommes, restauré les cieux, triomphé de l'enfer, vaincu le démon, donné la vie à ceux qui l'avaient perdue, détruit la mort, et racheté ceux qui étaient au pouvoir des ténèbres.

« Vous tous qui avez soif, accourez vers ces eaux. Vous qui n'avez ni or, ni argent, venez et achetez ce que vous désirerez. » *Isa.* LV, 1. Vous voudriez l'eau de la vie? Voici la pierre mystique dont la verge de Moïse fit jaillir une abondante source. Vous voudriez paix et amitié avec Dieu? C'est encore ici la pierre que Jacob arrosa d'huile et qu'il éleva en signe d'amitié entre Dieu et les hommes. Vous qui auriez besoin de vin pour guérir vos blessures, vous trouverez ici le raisin mûri dans la terre promise, ensuite porté dans notre vallée de larmes, et sorti du pressoir de la croix. Si vous désirez l'huile de la grâce divine, il y a ici ce vase précieux avec lequel, à l'exemple de la veuve de Sarepta, vous paierez toutes vos dettes. Il vous paraît d'une capacité médiocre; mais considérez sa vertu, et non ses dimensions. Or, sa vertu est si admirable que tous les vases du monde ne parviendront jamais à l'épuiser.

I.

Réveille-toi, ô mon âme, et pense au mystère de cette croix dont le fruit a réparé le mal causé par le fruit empoisonné de l'arbre défendu. « Je t'ai ressuscitée sous un arbre, dit l'Époux des Cantiques, VIII, 5, à sa bien-aimée· là où ta mère fut séduite

par l'antique serpent. » Considère qu'à peine arrivés sur le Calvaire, les ennemis de Jésus, pour rendre sa mort plus honteuse, le dépouillent de tous ses vêtements jusqu'à sa tunique qui était sans couture. Il souffre néanmoins ce nouvel outrage avec une mansuétude inaltérable sans ouvrir la bouche, ni prononcer une seule plainte. Il y avait consenti bien auparavant, afin de nous rendre, par son dépouillement et son ignominie, l'innocence que nous avions perdue par la faute originelle. Quelques docteurs racontent qu'en ôtant au Sauveur sa tunique, on lui arracha violemment la couronne qu'il avait sur la tête, et qu'après on l'y plaça de nouveau au prix de nouvelles souffrances. Et il n'y a rien assurément d'invraisemblable pour qui songe aux raffinements de cruauté qui signalèrent toutes les circonstances de la passion. Comme la tunique était collée aux plaies causées par la flagellation, on ne put l'en dépouiller brusquement sans rouvrir ses blessures et renouveler ses douleurs : en sorte que ce corps adorable fut déchiré dans toutes ses parties, et ne forma qu'une immense plaie d'où le sang coulait par ruisseaux.

Considère, ô mon âme, avec quel éclat la bonté et la miséricorde divine resplendissent dans ce mystère. Celui qui revêt le ciel de nuées, les champs de moissons et de fleurs, est dépouillé de ses vêtements. La beauté que les anges contemplent est obscurcie, la hauteur des cieux est abaissée, la majesté et la grandeur même sont humiliées. Sur la tête, sur les cheveux, sur le visage, sur le corps tout entier de Jésus-Christ, rien que du sang. Quel froid il devait ressentir, n'ayant rien pour l'en défendre et lui donnant accès par tant de blessures ! Saint Pierre, quoique vêtu et devant un brasier, en avait souffert la nuit précédente. Le divin Maître nous a donné dans le cours de sa vie d'admirables exemples de dénuement et de pauvreté; mais c'est à sa mort qu'il en est le plus parfait modèle. Alors il n'eut même pas où reposer sa tête, et il nous fit bien comprendre qu'il n'avait jamais rien possédé des biens de ce monde. A l'imitation de ce dénuement complet du Sauveur, le vrai serviteur de Jésus crucifié, saint François, au moment d'expirer jeta loin de lui tout ce qu'il avait, et se précipita de son lit sur la terre nu comme lui. Apprends donc, ô mon âme, à suivre

Jésus-Christ pauvre et dépouillé de tout ; apprends à mépriser les présents du monde, afin d'embrasser plus étroitement de tes bras nus ton Seigneur qui te donne l'exemple, et afin de lui être uni par un amour sans mélange de tout autre amour.

II.

Examine ensuite comment le Sauveur fut cloué à la croix, et pense à la douleur qu'il éprouvait lorsque d'énormes clous traversaient les parties les plus délicates de son corps. Que se passait-il dans le cœur de sa mère quand ses yeux voyaient, quand ses oreilles entendaient les marteaux frapper à coups redoublés les membres divins de son enfant? Puis, pour dresser la croix, les bourreaux la laissèrent tomber sans ménagement dans un trou préparé exprès, secouant ainsi avec force le corps du Sauveur suspendu dans les airs, ravivant ses plaies et redoublant ses tortures.

O mon Jésus, quel cœur ne se briserait de douleur, à la vue des souffrances que vous endurez sur la croix? Mais les rochers eux-mêmes se fendent. Les douleurs de la mort vous ont environné, Seigneur. Une mer d'amertume vous a inondé. Vous avez été précipité dans la profondeur des abîmes, et vous n'avez rien trouvé pour vous soutenir. Votre Père vous a abandonné : qu'espérer des hommes? Vos ennemis crient après vous. Vos amis vous déchirent le cœur ; et par amour pour moi, votre âme reste affligée et ne veut pas de consolation. Grands ont été mes péchés, puisque vous souffrez tant pour eux. Vous voilà, ô mon souverain Maître, cloué à une croix. Rien ne soutient votre corps, sinon les clous qui transpercent votre chair sacrée. Pèse-t-il sur les pieds? leurs trous aussitôt s'élargissent. Pèse-t-il sur les mains? le poids élargit de même leurs blessures. Vos membres ne peuvent se soulager sans une souffrance plus grande que ce soulagement. Et votre tête déchirée et enflée par les épines, qui lui servira de soutien? Vous auriez bien prêté vos bras à ce doux office, ô sainte Vierge ; mais il ne faut maintenant d'autres bras que ceux de la croix. Ils recevront sa tête lorsqu'elle sera forcée de s'incliner, et tout le repos qu'ils lui procureront, sera d'enfoncer les épines plus avant. J'a-

perçois encore quatre plaies qui sont comme des fontaines perpétuelles de sang; tout le sol en est rougi, et une voix s'en élève plus forte que la voix du sang d'Abel. Celle-ci demandait vengeance : celle-là implore miséricorde et pardon.

III.

Les tourments du Fils furent augmentés par la présence de la mère. Son cœur n'était pas moins crucifié au dedans que son corps au dehors. Il y a donc pour vous deux croix, ô bon Jésus : une pour le corps, et l'autre pour l'âme; l'une parce que vous souffrez, l'autre parce que vous compatissez : l'une déchire vos membres avec des clous de fer; l'autre déchire votre âme avec la douleur elle-même. Qui nous dira ce que vous sentiez, ô Maître adorable, quand vous considériez les angoisses de cette âme très-sainte que vous saviez être attachée avec vous à la croix? quand vous voyiez son cœur percé d'un glaive de douleur? son visage couvert de la pâleur de la mort? des tortures plus cruelles que la mort qu'elle endurait? les larmes qui coulaient de ses yeux très-purs? les gémissements qu'exhalaient sa poitrine sacrée accablée d'un si lourd fardeau? Non, jamais, on n'exprimera l'amertume de cette croix invisible.

Et qui serait capable de nous raconter vos douleurs, ô mère bénie, lorsque vous regardiez mourir si cruellement celui que vous aviez vu naître avec tant de joie? lorsque les hommes bafouaient et blasphémaient celui qu'avaient chanté les anges? lorsque des méchants maltraitaient ce corps que vous aviez si amoureusement porté dans vos entrailles, et traité si respectueusement? lorsque le fiel et le vinaigre désaltéraient cette bouche divine que vous humectiez d'un lait céleste? lorsque les épines couronnaient cette tête qui si souvent reposa sur votre sein? Souvent vos yeux s'élevèrent vers la croix pour contempler le visage qui les avait tant de fois charmés; et ils se baissaient aussitôt, la tendresse de votre cœur ne pouvant supporter ce spectacle. Si les chrétiens qui aiment véritablement Jésus-Christ ne peuvent retenir leur pitié quand ils méditent sur ses douleurs, bien des années après qu'il les a éprouvées; que se passait-il en vous, ô mère, quand vous

voyiez de vos yeux votre fils souffrir une telle passion? Les femmes qui l'accompagnaient, quoique aucun lien ne les attachât à lui, pleuraient de compassion : quelles étaient vos larmes à vous pour qui il était tout, lorsque vous le regardiez, non pas marcher la croix sur les épaules, mais attaché et élevé sur ce gibet infâme? Malgré ces peines incompréhensibles, vous n'avez pas décliné l'honneur de rester près de la croix ; vous ne vous êtes point éloignée ; mais vous l'avez embrassée étroitement. Ferme et debout, comme une colonne, vos yeux ne quittaient pas votre fils : et de même qu'Eve, à force de contempler le fruit séduisant de l'arbre de mort, perdit les hommes; de même, en contemplant avec amertume le fruit qui pendait à cet arbre de vie, vous avez assuré leur salut.

IV.

Auprès de la croix avec la mère de Jésus, dit l'Evangéliste, se tenaient debout Marie mère de Cléophas et Marie-Madeleine. Qui me donnerait de rester avec ces trois Maries aux pieds de la croix de mon Sauveur? O bienheureuses femmes, qui vous a donné ce courage? Quelle chaîne vous a si fortement retenues? Adorable Maître qui par votre mort donnez la vie à ceux qui ne l'avaient plus, et vous Anges du paradis, ne vous indignez pas contre moi, si j'ose me joindre, tout pécheur que je suis, à cette sainte compagnie : c'est l'amour qui m'entraîne et qui me contraint d'embrasser l'arbre du salut. Pourrais-je m'en éloigner, quand ces amantes du Sauveur ne peuvent s'y résoudre? Le feu cessera de brûler, l'eau de refroidir, avant que mon cœur abandonne la croix, et que j'oublie combien il est doux de se tenir toujours à ses pieds. Divine croix, vous nous attirez plus énergiquement que l'aimant n'attire le fer; vous illuminez l'intelligence avec plus d'éclat que le soleil n'illumine les yeux ; vous embrasez plus ardemment les âmes que la flamme n'embrase la paille légère. Que votre attraction soit pour moi irrésistible, votre lumière continuelle, votre chaleur puissante, afin que ma pensée ne s'écarte jamais de vous. Et vous, ô bon Jésus, faites que mon âme ne s'arrête pas seulement à contempler les souffrances que vous avez supportées pour elle, et à y compatir ; mais aussi à considérer les

merveilleux exemples de vertu que vous me donnez, afin de les imiter.

Puis, ô Maître de l'univers, médecin des âmes, daignez guérir les blessures que vous découvrez en moi du haut de votre croix, et m'enseigner ce que je dois faire. Je sais bien, Seigneur, que je suis très-sensuel et engoué de moi-même, et je comprends que cela nuit beaucoup à mon avancement spirituel. Plus d'une fois je sacrifie les exercices de piété aux récréations, aux passe-temps, à la répugnance que m'inspirent le jeûne et l'heure matinale du lever. Or, ces exercices négligés, tout en souffre chez moi. Cette sensualité m'est grandement importune. Il lui faudrait, à ses moments, une nourriture et une boisson délicate; il lui faudrait, après chaque repas, des amusuments et des loisirs; il lui faudrait de frais jardins pour y goûter le charme du repos. O mon Sauveur, que dois-je donc faire? Ah! je n'ai, pour être couvert de confusion, qu'à regarder comment vous avez traité le plus délicat de tous les corps. Parmi les frissons et les angoisses de la mort, vous ne lui avez accordé d'autre douceur que le fiel et le vinaigre. Oserais-je bien demander que les mets soient servis à telle ou telle heure, à telle ou telle température, avec tel ou tel assaisonnement, lorsque je vois quels mets vous ont été présentés dans une nécessité si cruelle? Au lieu des conversations et des causeries dont je suis avide en mes repas et en mes délassements, vous n'entendiez que les paroles de ceux qui, branlant la tête, se moquaient de vous et disaient en blasphémant: Va! toi qui détruis le temple de Dieu et le rebâtis en trois jours, descends de la croix. Vos oreilles alors ne connaissaient point d'autre harmonie et d'autres accents. Au lieu de jardins et de promenades, vous aviez la croix et les clous qui y fixaient vos pieds et vos mains. Il est vrai qu'après la cène vous allâtes dans un jardin; mais ce fut pour prier, et non pour vous promener; pour y répandre votre sang, et non pour y respirer un air frais; pour y être dans la tristesse et l'agonie de la mort, et non pour vous y récréer. Parlerai-je encore des autres soulagements que vous procuriez à votre chair sacrée? Ma chair réclame une couche molle, des habits précieux, une maison spacieuse. Et vous, quelle est votre couche? quelle est votre mai-

son? quels sont vos vêtements? Vous n'avez pour vous couvrir que la nudité et une pourpre dérisoire. Votre demeure c'est la terre nue et l'air des champs; et si j'en cherche une autre, je ne trouve qu'une étable abandonnée. Les oiseaux ont des nids, et les renards ont des tanières : et vous, le Créateur de toutes choses, vous n'avez pas sur quoi reposer votre tête. O curiosités et superfluités, comment êtes-vous accueillies encore parmi des chrétiens ! Rejetons-les bien loin de nous, puisque notre Maître s'est privé non-seulement du superflu, mais du nécessaire.

Je n'ai point encore visité votre couche, Seigneur. Dites-moi, ô très-doux Jésus, où vous reposez ? où dormez-vous à l'heure du midi ? Me voici à vos pieds pour écouter vos enseignements, car ma sensualité n'est pas disposée à saisir le langage de votre croix. Je vous l'ai déjà dit : il me faut une couche molle. Si l'heure dela prière vient à sonner, au lieu de me lever, je cède au sommeil et à la paresse, et je passe une partie de la matinée dans le repos. Et vous, Seigneur, quel repos avez-vous pris sur la dure couche de la croix ? Quand vous étiez las de rester sur un côté, comment vous retourniez-vous sur l'autre, pour vous délasser? Et mon cœur n'est pas ému? et ma sensualité résiste encore? O consolation des pauvres ! ô confusion des riches, encouragement des pénitents, condamnation des lâches et des efféminés ! Non, la couche du Christ n'est pas faite pour vous, ni sa gloire non plus. Seigneur, donnez-moi votre grâce pour anéantir ma mollesse à votre exemple ; ou bien qu'en ce moment finisse ma vie. Qu'il ne soit pas dit que vous n'ayez d'autre boisson que le fiel et le vinaigre, et que je cherche une nourriture délicate ; que vous soyez pauvre et dépourvu de tout, et que je coure après les biens de ce monde ; que vous n'ayez pour lit qu'un gibet, et que je désire une couche voluptueuse et les délices du repos.

Rougis, ô mon âme, en présence de ton Sauveur mourant, et prête une oreille attentive à ses conseils et à ses réprimandes. O homme, te dit-il, j'ai reçu pour toi une couronne d'épines, et tu portes en mépris de moi une guirlande de fleurs? J'ai pour toi étendu mes mains vers la croix, et tu étends les tiennes vers les plaisirs? Je n'ai pas même eu de l'eau pour étancher ma soif, etil

te faut des vins et des mets délicats? Sur la croix et durant ma vie entière les ignominies et les douleurs m'ont accablé, et tu passes tes jours dans les honneurs et les voluptés? Mon côté a été ouvert pour te donner mon cœur, et tu n'ouvres ton cœur qu'à de vaines et dangereuses amours?

V.

Vous venez de m'apprendre la tempérance, Seigneur : apprenez-moi encore la patience qui ne m'est pas moins nécessaire. Vous avez commencé ma guérison ; daignez l'achever; car votre croix est le remède souverain à tous les maux de l'humanité, et les feuilles de cet arbre sont le salut des nations. Je me suis dit souvent en moi-même : Je ne veux me fâcher avec personne; je veux être en paix avec tous; et je dois par conséquent éviter toute compagnie où je trouverais occasion de colère et de trouble. — Toutefois je ne me dissimule pas ma faiblesse. Fuir toute société n'est pas dompter l'irascibilité, mais couvrir une imperfection. Je désirerais donc être de plus dans la disposition de vivre avec les méchants comme avec les bons, et de conserver la paix avec ceux qui haïssent la paix. Voilà ce que je me propose : à vous, Seigneur de m'accorder la grâce de l'accomplir.

Si la fortune m'abandonne, je ne m'attristerai pas, car je vous vois sur la croix privé de tout; si l'on me déshonore, je ne tomberai pas dans le trouble, puisque vous êtes arrivé au comble du mépris. Les amis me trahiraient-ils, je ne désespérerais pas, vous voyant seul, abandonné à la fois de vos disciples et de votre Père. Lors même que vous sembleriez m'avoir abandonné, je ne perdrais pas courage; car vous ne l'aviez pas perdu, quand après avoir prononcé ces paroles : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi, m'avez-vous abandonné ! vous remettiez votre âme entre ses mains. Et puis les persécutions, les chagrins par lesquels vous m'éprouverez me fourniront l'occasion d'être votre imitateur.

Mais, ô mon Roi, si l'épreuve se prolonge, quelle sera ma consolation? Quoique vos peines aient été grandes, elles paraissent avoir été courtes, et le martyre de votre passion n'a duré environ que vingt heures. Celui qui depuis de nombreuses années est sur son lit ou dans une prison, ou qui trouve chez lui des tracasseries

continuelles, quelle ressource aura-t-il en vous? Enseignez-le-moi, je vous en conjure, vous qui êtes le Verbe et la sagesse de Dieu. Etes-vous le consolateur de tous les maux, quelque longs qu'on les suppose; ou devons-nous chercher un autre consolateur? — Non, il ne nous en faut pas d'autre que vous. Les tourments de la croix n'ont pas été les tourments d'un seul jour, mais de votre vie entière. A l'instant même de votre sacrée conception, ils se présentèrent à vous tels que vous deviez les souffrir, et ils n'ont plus cessé d'être devant vos yeux. Il en était de ces douleurs comme du passé et de l'avenir pour votre intelligence divine. Elle apercevait aussi clairement qu'au jour de la passion, la croix, les clous, les fouets, les épines, la lance et les glaives. Dans nos maux les plus vifs nous avons toujours, grâce à la science ou à la nature, quelque moment de soulagement. Votre souffrance, au contraire, si elle n'a pas été sans relâche, s'est reproduite une infinité de fois durant votre vie mortelle. Alors même qu'il n'en eût pas été ainsi, il suffisait pour vous enlever tout repos, du zèle que vous ressentiez pour l'honneur du Père et le salut de nos âmes; car, en vérité, ce zèle dévorait et consumait votre cœur, et il était pour vous plus cruel que la mort. A cela s'ajoutaient l'obstination de ce peuple opiniâtre, la dureté des pécheurs que vous veniez sauver, et qui méconnaissaient et votre mission, et vos bienfaits. Aussi versâtes-vous des larmes abondantes de pitié sur Jérusalem, et Isaïe pensait à vous quand il disait : « J'ai travaillé sans résultat; en vain j'ai consumé mes forces. » XLIX, 4. Voilà, ô mon âme, de quoi te soutenir et te consoler dans tes épreuves; parce que si les souffrances corporelles de ton Jésus ont été courtes, celles de son cœur si tendre n'ont jamais cessé.

MÉDITATION POUR LE SAMEDI MATIN.

On pourra considérer, ce jour-là, le coup de lance que reçut le Sauveur, la descente de la croix, la douleur de la sainte Vierge, et la sépulture. Voici le texte évangélique :

« En ce temps-là, les Juifs ne voulant pas que les cadavres restassent sur la croix le jour du sabbat, à cause de la solennité de ce

jour, ils demandèrent à Pilate qu'on leur rompît les jambes et qu'on les enlevât. Les soldats vinrent donc ; et ils rompirent les jambes des deux scélérats qui avaient été crucifiés avec Jésus. Mais arrivés au Sauveur, voyant qu'il était mort, ils ne lui rompirent pas les jambes ; seulement un des soldats ouvrit son côté avec la lance, et aussitôt il en sortit de l'eau et du sang. Et celui qui l'a vu en a rendu témoignage, et son témoignage est véridique.

» Lorsqu'il fut tard, Joseph d'Arimathie, noble décurion, qui attendait aussi le royaume de Dieu, vint et aborda décidément Pilate, et lui demanda le corps de Jésus. Et Pilate fut étonné qu'il eût déjà expiré. Et appelant le centurion, il lui demanda s'il était mort. Et lorsqu'il l'eut appris du centurion, il accorda le cadavre à Joseph. Puis vint Nicodème, celui qui était allé trouver Jésus la nuit ; et il portait environ cent livres d'un parfum composé de myrrhe et d'aloës. Joseph avait acheté un linceul ; et descendant le corps de la croix, ils l'enveloppèrent dans ce linceul avec ces parfums, selon le mode d'ensevelir en usage chez les Juifs. Or, il y avait près du lieu où il fut crucifié un jardin, et dans le jardin, un sépulcre neuf où l'on n'avait encore mis personne. C'est dans ce sépulcre tout près d'eux qu'ils déposèrent Jésus. Et Marie-Madeleine et Marie mère de Joseph regardaient où il était placé. »

MÉDITATION.

Jusqu'à présent, ô mon âme, tu n'as célébré que les douleurs et la mort de l'enfant ; il est temps que tu t'occupes des douleurs de la mère. C'est pourquoi, assieds-toi quelques instants aux pieds du prophète Jérémie, et répète dans toute l'amertume de ton âme les paroles tombées de sa bouche : « Comment êtes-vous là, solitaire, très-innocente Vierge ? Comment est-elle devenue semblable à une veuve, la reine des nations ? Comment celle qui n'a jamais courbé la tête devant Satan, a-t-elle été soumise au tribut de la douleur ? » O Vierge très-sainte, je désirerais vous apporter quelques consolations, et je ne sais où les puiser : je voudrais alléger le poids de vos souffrances, et j'ignore quels moyens il me faudrait employer. Si la cause de vos douleurs, ô souveraine du ciel, était les douleurs de votre Fils béni que vous aimiez plus que vous-

même ; voyez, elles ont cessé : son corps ne souffre plus, et son âme est radieuse. Finissez donc vos gémissements, puisque leur cause a cessé d'être. Vous avez pleuré avec lui quand il pleurait; réjouissez-vous avec lui, maintenant qu'il se réjouit. Que la source de ces yeux, plus limpide que les eaux d'Hésébon, tarisse ; qu'elle ne soit plus troublée par la pluie de vos larmes. Le sacrifice du véritable Noé a dissipé le courroux du Tout-Puissant : que le déluge s'arrête, et qu'une nouvelle sérénité se lève sur la terre. La colombe qui a quitté l'arche va revenir, portant avec elle des marques de la clémence divine : désormais, plus de deuil, tout à l'espérance. N'entendez-vous pas votre bien-aimé imposant lui-même silence à vos soupirs, et vous conviant par ces paroles à l'allégresse : « L'hiver est passé; les tempêtes ont disparu. Les fleurs se sont montrées sur notre terre. Levez-vous donc, ô mon amie, ma toute belle, ma colombe; laissez les trous de rochers que vous avez choisis pour demeure, et venez avec moi. » *Cant.* II, 11 et seq.

Je vois bien, ô ma souveraine, que rien de tout cela ne saurait vous consoler; car votre douleur ne vous a pas quittée; elle n'a fait que changer. Un martyre nouveau succède à celui qui finit ; et des tourments d'un autre genre commencent pour votre cœur une seconde passion. Vous n'aviez encore pleuré que ses douleurs; maintenant vous pleurez sa mort, son absence et le vide qu'elle opère : en sorte que vous êtes toujours en butte à la fureur des flots, et que la fin des tourments de votre fils est un commencement de vos propres tourments. Et comme si vos regrets n'étaient rien, une peine nouvelle va fondre sur vous. Fermez, fermez vos yeux, ô douce mère ; ne regardez pas où se dirige la lance que vous apercevez luire dans l'air. Votre désir est sur le point d'être accompli : vous êtes devenue le bouclier de votre Jésus ; car c'est vous, et non lui que le coup va frapper. Au lieu des clous et des épines destinés à notre Sauveur et auxquels vous portiez envie, on a gardé pour vous la lance. Bourreaux cruels, cœurs de fer ! ce corps n'a-t-il point assez souffert pendant qu'il vivait, et ne pourrez-vous l'épargner, même après la mort? Y a-t-il un ennemi dont la rage ne s'apaise à la vue du cadavre de celui qu'il haïssait? Le-

vez vos yeux féroces, et considérez cette figure pâle, ces yeux éteints, ce front incliné, et partout visible l'empreinte sombre de la mort. Fussiez-vous plus durs que le diamant, vous ne pouvez rester insensibles à ce spectacle. Pourquoi donc ne vous pas contenter des tortures du fils, et chercher à atteindre la mère? C'est elle que menace votre lance, elle que perce votre coup; ce sont ses entrailles que déchire la pointe de ce barbare acier.

Le soldat s'avance, son arme à la main, et il l'enfonce violemment dans la poitrine du Sauveur. La croix est ébranlée par la violence du coup; et du côté ouvert il sort le sang et l'eau qui doivent laver les péchés du monde. O fontaine qui jaillissez du paradis, et dont les flots baignent toute la terre! ô précieuse plaie ouverte plutôt par l'amour divin que par le fer de la lance! ô porte du ciel, maison de refuge, tour inexpugnable, sanctuaire des justes, asile des pèlerins, nid des blanches colombes, lit fleuri de l'épouse de Salomon! Salut, blessure du côté de mon Seigneur qui blessez les cœurs de vos fidèles, rose d'une ineffable beauté, rubis d'une inestimable valeur! salut à vous qui nous donnez accès dans le cœur de Jésus, à vous qui êtes à la fois un témoignage de son amour et un gage de la vie qui ne doit pas finir! C'est en vous que nous nous réfugions pour fuir les eaux du mal qui montent et nous assiégent sans cesse; en vous que se consolent les âmes désolées, que se guérissent les âmes languissantes, que les pécheurs trouvent l'entrée du paradis, que reposent doucement les voyageurs et les exilés de la terre. O fournaise d'amour, maison de paix, trésor de l'Eglise, source vive de l'eau qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle! Ouvrez-moi, Seigneur, cette porte; accueillez-moi dans cette délectable demeure; donnez-moi de pénétrer jusqu'aux entrailles de votre amour; que je me désaltère à cette fontaine sacrée, que je m'y purifie de mes souillures, et que je m'enivre de cette précieuse liqueur. Endors-toi, ô mon âme, sur cette poitrine adorable; et là, oubliant tous les soucis de ce monde, chante avec le Prophète : « C'est ici mon repos pour l'éternité; ce sera mon séjour, et c'est moi qui l'ai choisi. » *Psalm.* CXXXI, 14.

I.

De la descente de la croix et de la douleur de la sainte Vierge.

O mon âme, porte tes yeux sur la descente de la croix. Vers le soir du même jour, deux saints personnages, Joseph et Nicodème, vinrent au Calvaire, et appliquant leurs échelles à la croix, ils descendirent le corps du Sauveur. Sa mère, à cette vue, se prépare à le recevoir dans ses bras, et à lui donner asile sur son sein. Elle conjure ensuite les courageux disciples de son enfant de ne pas lui refuser cette consolation suprême. Puisqu'elle n'a pu dire à son Jésus un dernier adieu, puisqu'elle n'a pu l'embrasser une fois encore avant sa mort, qu'il lui soit permis de s'en dédommager maintenant. Il convenait aussi que les amis de notre Rédempteur ne l'abandonnassent pas au moment où il venait d'être délivré de la fureur de ses ennemis. Pauvre mère, que la peine environne de toutes parts ! que l'on vous accorde ou non ce que vous demandez, vous aurez toujours votre cœur déchiré. Il n'y a qu'un remède à votre douleur, votre admirable patience. Car en s'affaiblissant d'un côté, votre amertume augmente d'un autre. Que ferez-vous donc, vénérables personnages? à quoi vous résoudrez-vous? Ne regarder ni les larmes, ni la prière d'une telle souveraine, est chose impossible ; et pourtant les exaucer est hâter la fin de ses jours. Vous avez à craindre en même temps, et de l'attrister par un refus, et de lui donner la mort par votre condescendance, comme les bourreaux par leur haine l'ont donnée à Jésus-Christ. Enfin les instances touchantes de la mère l'emportèrent, et il leur parut clairement qu'il y aurait plus de cruauté à la priver de son enfant qu'à la priver de la vie elle-même.

Quelle langue exprimera ce qu'éprouva Marie lorsqu'elle tint dans ses bras son fils bien-aimé? Anges de paix, unissez vos larmes aux siennes; étoiles des cieux, versez des pleurs; créatures qui peuplez l'univers, prenez part à sa douleur immense. Elle embrasse donc ce corps mis en lambeaux; elle l'étreint contre sa poitrine; elle touche de son visage les épines qui couronnent la tête, et elle est couverte du sang de son fils qu'elle baigne elle-même de ses larmes. O tendre mère, est-ce bien là

votre enfant chéri? Est-ce là celui que vous conçûtes avec tant de gloire, que vous mîtes au monde avec tant de bonheur? Que sont devenues les joies si vives qui furent alors votre partage? Où est ce miroir de beauté dont vous ne pouviez détacher vos yeux? C'est en vain que vous contemplez sa face, car ses yeux ne voient plus la lumière. C'est en vain que vous lui adresseriez la parole, car ses oreilles n'entendent plus aucun son. Elle est immobile la langue qui racontait les merveilles du ciel. Ils sont fermés les yeux dont la clarté répandait l'allégresse. Vous ne dites rien, ô reine du ciel! la douleur ferme votre bouche. Mais si votre bouche est muette, votre cœur s'entretient avec votre bien doux Jésus, et il lui tient ce langage :

Vous êtes donc mort, vous qui êtes la vie même! Vous êtes voilée de ténèbres, ô lumière increéée! Beauté substantielle, c'en est fait de votre splendeur! Quelles mains ont pu défigurer ainsi votre face divine? Quelle est cette couronne que je trouve sur votre tête sacrée? Quelle est cette blessure que j'aperçois sur votre poitrine? O pontife suprême de l'univers, quelles sont ces insignes extraordinaires dont votre corps est revêtu? Sont-ce bien là ces yeux qui éclipsaient le soleil lui-même? Ces mains sont-elles bien les mains dont le contact ressuscitait les cadavres? Est-ce là cette bouche d'où s'élançaient des fleuves d'une sagesse toute céleste? Les hommes ont-ils donc été aussi puissants contre Dieu? O mon fils, ô mon sang, d'où est parti l'ouragan qui vous a renversé? Quelle est la vague qui vous a porté en cet état jusqu'à moi? Que ferai-je sans vous? Où irai-je sans vous? Où chercher un remède à mes maux? Autrefois les pères venaient, dans leur désolation, vous implorer pour leurs enfants que la mort leur avait ravis; les sœurs vous demandaient leurs frères : et dans votre clémence infinie, vous les consoliez et vous adoucissiez leur infortune. Mais à qui recourrai-je, moi qui ai perdu mon fils, mon père, mon Seigneur, mon tout! Qu'est devenu le bon Jésus de Nazareth qui consolait les vivants et rendait la vie aux morts? Qu'est devenu ce grand prophète puissant en paroles et en œuvres?

O mon enfant, autrefois ma félicité, maintenant glaive de douleur pour mon âme, qu'avez-vous fait aux Juifs pour être cruci-

fié? Quelle a été la cause de cet affreux supplice? Vous les aviez comblés de bienfaits : est-ce la reconnaissance qu'ils vous en ont témoignée? Votre vie a été admirable de vertu : est-ce la récompense qu'ils vous ont accordée? C'est ainsi qu'ils vous remercient de la doctrine que vous leur enseigniez? Voilà donc jusqu'où est arrivée la méchanceté des hommes, la malice du démon, et la bonté de Dieu? Il faut qu'il ait une bien vive horreur du péché! Il faut qu'il désire bien le salut du monde, que sa justice soit bien rigoureuse et la faute commise par Adam bien grave, puisqu'il est besoin d'une telle expiation!

O mon fils bien-aimé! vous étiez pour moi un époux, un maître et la plus douce des compagnies. Je reste maintenant seule, comme la veuve et l'orphelin. Je ne vous verrai plus revenir fatigué par une longue prédication de l'Evangile. Je n'essuierai plus la sueur de votre visage après de rudes courses et de pénibles travaux. Nous ne serons plus assis ensemble à la même table, et vous ne me rassasierez plus de votre adorable présence. Plus de gloire, plus de contentement pour moi. La solitude est mon unique partage. — Vous ne me répondez pas? vous dont la parole a soulagé tant de peines, a délié si souvent la langue des muets, vous ne dites rien à votre mère? Au moins laissez-lui un souvenir qui lui procure quelque consolation. Celui que je souhaite, c'est votre couronne royale; je veux pour tout héritage, ces clous et cette lance. Mon cœur gardera précieusement ces trésors; ils y demeureront toujours avec les fouets qui vous ont flagellé, et avec l'arbre de la croix. Ces richesses me suffiront tant que durera ma vie.

La joie est bien courte sur la terre, et le malheur n'est que plus sensible lorsqu'il suit une grande prospérité. O Bethléhem, ô Jérusalem, qu'ils sont différents les jours que j'ai passés dans votre sein? Les uns ont été bien riants, mais les autres sont bien sombres. J'étais bien heureuse alors; je suis bien triste aujourd'hui; car il ne peut être léger le regret d'avoir perdu un pareil trésor. Messager céleste, qui m'avez saluée en des termes si magnifiques, mon trouble et ma crainte n'étaient point vains en ce moment; et l'épreuve a été aussi terrible que l'honneur avait été grand. Les

dons du Seigneur ne sont jamais oisifs. Il n'y a point d'hommes sans fardeau, de supériorité sans servitude, de faveur extraordinaire sans une tâche non moins extraordinaire à remplir. Vous m'appeliez pleine de grâce, et me voici pleine de douleur. Vous m'appeliez bénie entre les femmes, et me voici plus affligée qu'aucune d'elles. Vous me disiez : Le Seigneur est avec vous; il est encore avec moi, mais froid et glacé par la mort.

O mon doux Rédempteur, y a-t-il eu quelque faute à vous tenir dans mes bras, après votre naissance, et à m'abandonner à l'allégresse, pour que je vous tienne en ce moment dans l'état le plus lamentable? Y a-t-il eu mal à vous nourrir, avec une véritable ivresse, du lait de mon sein, pour que vous me présentiez un calice si amer? Vous offensai-je quand je me mirais avec amour dans vos yeux divins, pour que vous me condamniez à vous contempler sanglant et déchiré? N'aurais-je pas dû vous aimer comme je l'ai fait, et avez vous ordonné que l'amour devînt mon bourreau, en sorte que je souffrìsse autant que je vous avais aimé?

Père éternel, qui miséricordieux et bon envers les hommes, gardez votre rigueur pour votre Fils, vous connaissez la fureur de la tempête qui ravage mon cœur! Vous savez qu'il a reçu autant de blessures mortelles que ce corps très-saint a reçu de coups et d'outrages. Et pourtant, quoique la plus malheureuse des créatures, je vous rends mille actions de grâces. Il me suffit pour toute consolation que vous l'ayez ainsi voulu. La victime ne se dérobera pas au glaive qui est dans votre main. Je vous remercie également, et pour les faveurs, et pour les souffrances. Soyez béni pour les biens dont vous m'avez laissé jouir, et pour ceux que vous m'avez retirés. Que les anges joignent leurs remerciements à ceux que vous offrent mes larmes. Permettez-moi cependant, ô mon Père, de vous supplier d'agréer comme suffisant le martyre des trente-trois années qui se sont écoulées. Vous n'ignorez pas que depuis la prédiction du saint vieillard Siméon, je n'ai point goûté un seul instant de parfait repos, et que mon cœur fut percé dès ce moment. Au milieu de toutes mes joies apparaissait le pensée lugubre de la passion de votre Fils; et je n'ai point éprouvé de paix que cette pensée n'ait troublée. C'est votre providence qui

avait ainsi disposé toutes choses; vous avez voulu que je prisse dès lors connaissance du mystère de la croix, afin que la mère et le fils eussent toujours devant les yeux cette heure redoutable. D'ailleurs, vous ne voulez pas que les vôtres restent dans cette vallée de larmes sans quelque souffrance, ni que leurs joies, quoique pures, soient complètes et durables.

Daignez donc, ô mon roi, avoir pour agréable que ce martyre soit pour moi le dernier; mais si votre gloire demande le contraire, qu'il soit fait en tout selon votre volonté. Si un seul martyre n'est pas assez pour une femme, j'y ai été conduite autant de fois que le corps de mon Sauveur a reçu de blessures. Ses peines viennent de finir, et les miennes recommencent. Ordonnez donc à la mort de prendre les dépouilles qu'elle laisse derrière elle, et de porter ensemble la mère et le fils dans le sépulcre. Heureux sépulcre qui vas renfermer celui qu'ont porté mes entrailles! Mes os tressailleraient si tu te refermais aussi sur moi, et c'est en toute vérité que je te devrais la vie. J'ensevelirai bien mon cœur et mon âme, je le puis; mais ensevelir mon corps, c'est à vous, Seigneur, de le faire, car je ne le puis pas sans vous. O mort, tu es bien cruelle de me séparer de celui dont la vie était la mienne : et tu l'es encore plus de m'épargner que de me sacrifier. Tu eusses été généreuse si tu nous eusses tous deux réunis; mais si tu as été barbare en immolant le fils, tu l'as été davantage en épargnant la mère.

Ainsi parlait dans son cœur la vierge Mère; et comme elle, parlaient les pieuses femmes qui l'accompagnaient. Tous ceux qui étaient présents répandaient des pleurs; les compagnes de Marie aussi bien que Joseph et Nicodème, le ciel et la terre aussi bien que toutes les créatures. Il pleurait encore le disciple bien-aimé, et serrant dans ses bras le corps de son Maître, il disait : O mon doux Maître et Seigneur, de qui recevrai-je désormais les enseignements? A qui exposerai-je mes doutes? Sur quelle poitrine reposerai-je? Qui me communiquera les secrets du ciel? Quel est ce changement si subit? Hier, je puisais la vie sur votre sein; et aujourd'hui, c'est en embrassant votre cadavre que je vous remercie de ce bienfait! Est-ce bien le visage que j'ai vu transfiguré

sur la montagne? Est-ce là cette face plus brillante que le soleil dans toute sa splendeur?

Elle pleurait aussi la sainte pécheresse Madeleine, et prosternée aux pieds du Sauveur, elle disait : O lumière de mes yeux, et médecin de mon âme! si les péchés m'accablent de leur poids, qui voudra m'accueillir? Qui guérira mes plaies, parlera pour moi, et me défendra contre les Pharisiens? O pieds que j'ai lavés de mes larmes, quand il me reçut, dans quel état je vous revois? O mon bien-aimé, qui me donnera de mourir avec vous? O vie de mon âme, puis-je bien dire que je vous aime, lorsque je respire encore devant votre corps inanimé.

Telles étaient les larmes et les lamentations que ces saints personnages versaient sur le corps sacré de Jésus. Quand vint le moment de l'ensevelir, ils l'enveloppent dans un linceul tout neuf, ils couvrent son visage d'un suaire, et le plaçant sur une espèce de litière, ils se dirigent vers le sépulcre et y déposent leur précieux fardeau. Une pierre en ferme l'entrée. Alors le cœur de la mère se couvre de nouveau d'un nuage de tristesse. Il faut qu'elle se sépare de son fils : elle sent toute la profondeur du vide dans lequel elle se trouve. Dépossédée de ce qu'elle aimait le plus, elle laisse son cœur lui-même enseveli avec son trésor.

II.

Pourquoi la sainte Vierge et les justes ont-ils été soumis en cette vie à diverses tribulations?

Je sais, ô Père éternel, que vous avez permis dans votre miséricorde infinie que votre Fils souffrît pour nos péchés. Mais pourquoi ces douleurs de la sainte Vierge, qui n'a mérité la mort, ni pour les péchés des autres, il suffisait de la mort de Jésus; ni pour ses propres péchés, puisqu'elle n'en a jamais commis? Elles auraient été aisément tempérées si, par exemple, Marie eût été absente de Jérusalem; en sorte qu'elle n'eût pas vu de ses yeux mourir son enfant, et que ce spectacle n'eût pas redoublé son tourment. Merveilleuse disposition de mon Dieu! vous voulez qu'elle souffre, non que le rachat du monde l'exige, mais parce que il n'y a rien ici-bas qui vous soit plus

agréable que de souffrir pour votre amour. Rien de plus beau dans l'univers que la charité glorieuse des élus dans le ciel, et la charité, éprouvée par la tribulation, des justes sur la terre. Dans votre maison, le plus grand honneur est de souffrir pour vous. Parmi les œuvres de notre Sauveur, vous choisîtes spécialement ses souffrances pour opérer notre salut. Ce fut le diamant qui charma vos regards entre toutes les pierres précieuses que cet opulent marchand vous offrit, et qui vous décida à accorder le prix qu'on en demandait, c'est-à-dire, la restauration du monde. Or, si la souffrance est un joyau si précieux, elle ne pouvait faire défaut à la plus parfaite des créatures, à la sainte Vierge.

En outre, il n'y a point d'action qui dénote plus clairement la vertu véritable, que la souffrance pour Dieu. Souffrir pour celui que l'on aime est la preuve la plus solide du véritable amour. C'est pourquoi, de même que le Seigneur ne découvrit jamais mieux son amour pour les hommes que lorsqu'il vint mourir pour eux ; de même, quelque œuvre qu'ils accomplissent, les hommes ne lui témoigneront jamais plus efficacement leur amour qu'en souffrant pour lui. « La tribulation, dit saint Paul, *Rom.* v, 3, fait naître la patience. » Or, la patience est le signe de la solide vertu, et elle nous donne l'espoir fondé d'une glorieuse récompense. Aussi devons-nous tenir pour suspecte la vertu et la sainteté qui n'est point passée au creuset de la tribulation. La tribulation est, d'après le Sage, *Eccli.* xxvii, 6, pour le juste, ce qu'est le feu pour l'argile.

Le créateur de toutes choses n'a voulu dans l'ordre de la nature rien d'inutile : c'est avec plus de raison qu'il doit en être de même dans l'ordre de la grâce. En conséquence, Dieu prend soin de distribuer à chacun des élus la charge qu'il aura à porter, et qui est toujours proportionnée au degré de grâce reçu. D'où il suit que plus Dieu nous aime, plus rude est l'épreuve à laquelle il nous soumet. « Vous nous dispenserez avec mesure, Seigneur, un breuvage de larmes, » dit le Prophète, *Psalm.* lxxix, 6. Et cette mesure consiste en ce que le plus favorisé se a le plus tourmenté par la tribulation. Quand Moïse conclut entre Dieu et son peuple un pacte d'amitié et de paix, l'Ecriture nous raconte, *Exod.* xxiv, qu'il secoua sur les hébreux une branche d'hysope trempée dans

le sang, et qu'ensuite il répandit sur l'autel le sang qui restait. Ceci nous enseigne que le sang, non-seulement de Jésus-Christ, mais de chacun de nous, c'est-à-dire les peines et les souffrances, doit cimenter notre amitié avec Dieu. Le Sauveur but le premier dans le calice, à la dernière Cène ; mais après y avoir bu, il le transmit à ses disciples, et leur recommanda d'en boire tous leur part. De même, tous les membres de Jésus-Christ doivent en cette qualité prendre leur part du calice des souffrances. Il faut cependant observer que, s'il suffit aux hommes imparfaits et charnels d'être atteints par quelques gouttes, il convient que les parfaits et tous ceux qui méritent d'être appelés à ses autels, soient en quelque sorte teints et baignés dans le sang. Aux plus vaillants sont réservées, et les plus terribles luttes, et les plus glorieuses couronnes. Les deux êtres les plus aimés de Dieu sont assurément Jésus-Christ et sa mère : or, ils sont autant au-dessus des créatures par leurs souffrances que par leurs mérites; et s'il n'y a jamais eu d'être aussi grand en vertu, il n'y en a jamais eu qui ait autant souffert, et il n'y en aura jamais.

Courage donc, vous tous que la tribulation éprouve; car plus elle sera forte, plus vous serez semblable à Jésus et à Marie. Courage, parce que loin d'être abandonnés de Dieu, vous verrez, si vous demeurez fermes, que vous êtes ses favoris et ses bien-aimés. Courage encore, car il n'y a point de sacrifice plus agréable à Dieu qu'un cœur meurtri, et il n'y a point de marque plus certaine d'amour qu'une patience inébranlable. Que personne ne méprise les tribulations ; en les méprisant, il mépriserait et Jésus-Christ, et sa mère, et Dieu lui-même qui n'en a jamais exempté les élus.

D'ailleurs, la tribulation qu'est-elle autre chose que la croix? Estimer la tribulation un déshonneur, serait donc faire injure à la croix ; fuir la tribulation serait fuir la croix elle-même. Nous adorons bien les représentations mortes de la croix de notre rédempteur. Pourquoi chercherions-nous à éviter ce qui en est l'image vivante ? Ne serait-ce pas imiter les Juifs qui après avoir persécuté les prophètes, de leur vivant, leur bâtissaient après leur mort de magnifiques tombeaux?

Et qu'on ne s'afflige pas en disant que l'on souffre à cause des péchés commis, ou bien que ces souffrances surviennent quoique l'on n'en ait commis aucun ; car, de quelque manière que l'on souffre, on est toujours attaché à la croix. Souffrez-vous pour vos propres péchés ? vous êtes sur la croix du bon larron. Souffrez-vous sans avoir péché ? réjouissez-vous, au lieu de vous attrister, parce que votre croix est la croix du Sauveur du monde.

MÉDITATION POUR LE DIMANCHE MATIN.

Ce jour-là, nous méditerons sur le mystère de la résurrection, et nous nous arrêterons à ces quatre points principaux : la descente du Christ aux enfers, la résurrection de son corps sacré, son apparition à la sainte Vierge d'abord, et ensuite à Marie-Madeleine et aux disciples. Voici le texte des évangélistes :

« Le premier jour après le sabbat, Marie-Madeleine vint au monument, de grand matin, et lorsque les ténèbres régnaient encore; et elle vit la pierre qui fermait le monument enlevée, et elle s'aperçut que le corps n'y était plus. Alors elle se mit à pleurer. Tout en pleurant elle s'inclina et regarda dans le sépulcre. Et elle aperçut deux anges revêtus d'habits blancs et assis aux deux extrémités de l'endroit où l'on avait déposé le corps de Jésus. Et ils lui dirent : Femme, pourquoi pleurez-vous ? Et elle leur répondit : Parce que l'on a enlevé mon Seigneur, et que j'ignore où on l'a transporté. Après avoir prononcé ces paroles, elle se retourna et vit Jésus debout; et elle ne savait pas que c'était Jésus. Jésus lui dit : Femme, pourquoi pleurez-vous ? — Elle, pensant que c'était le jardinier, lui dit : Seigneur, si vous l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez placé, et je l'emporterai. — Jésus lui dit : Marie ! Elle répondit : Mon Maître ! Et Jésus lui dit : Ne me touche pas. Va trouver mes disciples, et dis-leur de ma part : Je monte vers mon Père et le vôtre, vers mon Dieu et votre Dieu. Marie-Madeleine vint donc trouver les disciples et elle leur dit : J'ai vu le Seigneur, et voici ce qu'il vous mande.

» Ce même jour, le soir étant venu, tandis que les portes du lieu où les disciples se rassemblaient, étaient fermées, de crainte des

Juifs, Jésus vint, et se tenant debout au milieu, il leur dit : La paix avec vous. Et après ces paroles, il leur montra ses mains et son côté. Les disciples eurent une grande joie de voir le Seigneur. Il leur dit encore une fois : La paix avec vous. Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. Lorsqu'il eut dit cela, il souffla en disant : Recevez le Saint-Esprit. Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis ; ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus. Or, Thomas surnommé Didyme, l'un des douze, n'était pas avec eux lorsque Jésus vint. Les autres disciples lui dirent donc : Nous avons vu le Seigneur. Et il leur répondit : Si je ne vois dans ses mains la marque des clous, si je ne place mes doigts dans les trous qu'ils ont faits, et ma main dans son côté, je ne croirai pas. Huit jours après, les disciples étaient de nouveau rassemblés, et Thomas avec eux. Jésus vint, les portes fermées, et se tenant debout au milieu, il leur dit : La paix avec vous. Puis il dit à Thomas : Mets ton doigt là dedans, considère mes mains ; donne la tienne et mets-la dans mon côté ; et ne sois pas incrédule, mais fidèle. Thomas répondit et lui dit : Mon Seigneur et mon Dieu ! Jésus lui dit : Parce que tu m'as vu, Thomas, tu as cru : heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru.

» Jésus opéra une foule d'autres prodiges en présence de ses disciples. Ils ne sont pas rapportés dans ce livre. Ceux-ci ont été écrits afin que vous croyiez que Jésus est le Christ Fils de Dieu ; et qu'en le croyant, vous obteniez par son nom la vie éternelle. »

MÉDITATION.

« Ce jour est celui que le Seigneur a fait ; réjouissons-nous et tressaillons d'allégresse. » *Psalm.* CXVII, 24. Dieu, créateur du temps, a fait tous les jours. Mais si on lui attribue principalement celui-ci, c'est parce qu'il a accompli en ce jour son œuvre la plus parfaite, l'œuvre de notre rédemption. Et de même que la rédemption, à cause de son excellence incomparable, est appelée l'œuvre de Dieu ; on a appelé le jour de Dieu, le jour où cette œuvre a été exécutée.

C'est encore le jour du Seigneur, parce qu'il n'y a rien en ce jour que le Seigneur n'ait fait. Dans les autres fêtes ou mystères

du Sauveur, il y a toujours quelque chose dont nous sommes les auteurs ; car il y a toujours quelque souffrance, et la souffrance est née du péché. En ce jour point de peine, ni de souffrance ; il n'y a au contraire que l'abolition de toute peine, et la perfection de toute gloire ; œuvres qui n'appartiennent qu'à Dieu. Aussi qui ne se livrerait, en ce jour, à la joie ? Nous voyons s'y abandonner et l'humanité du Christ, et sa mère, et ses disciples, et jusqu'à l'enfer même. Le soleil, ce jour-là, se leva plus radieux, et annonça par l'éclat inaccoutumé de sa lumière le triomphe du Sauveur, comme il avait annoncé sa passion en se couvrant de ténèbres. Les cieux qui s'étaient voilés de deuil pour n'apercevoir pas le dénuement de leur créateur, resplendirent d'une clarté extraordinaire, lorsqu'ils le virent sortir, vainqueur, du sépulcre. La terre ne put pas ne pas s'associer à cette joie universelle, puisqu'elle vit se lever sur elle un astre plus brillant que les astres qui l'entourent. Un saint personnage rapporte que tous les dimanches, à matines, il était tellement transporté au souvenir de ce mystère, qu'il lui semblait entendre toutes les créatures chanter d'une voix forte : « Alleluia, votre résurrection, ô Christ, fait tressaillir de bonheur la terre et le ciel ; alleluia. »

Pour comprendre la grandeur de ce mystère, considérons cette immense charité de Jésus qui après sa passion cruelle, l'entraîne aux enfers, afin de consommer notre restauration. Il avait subi la mort afin de nous en délivrer ; il descendit aux enfers afin de délivrer ceux des siens qui étaient captifs. Or, voici en quels termes un docteur, Eusèb. Em. *Hom.* I *de Resurr.* décrit l'entrée de ce triomphateur : « O lumière admirable dont les rayons illuminèrent les hauteurs des cieux, et revêtirent d'une clarté soudaine les justes assis dans l'ombre de la mort. Aussitôt que le Rédempteur parut, le jour se fit dans la nuit éternelle ; les pleurs et les lamentations cessèrent, et la troupe des bourreaux de cet asile de douleurs trembla. C'est alors que les princes d'Edom se troublèrent, que la frayeur saisit les puissants de Moab, et qu'ils furent dans la stupeur ceux qui habitaient la terre de Chanaan. Un murmure confus s'éleva dans l'armée infernale, et bientôt on put distinguer ces paroles : Quel est cet étranger à l'aspect si terrible et si

éclatant? Jamais homme comme lui n'a paru dans ce séjour; jamais le monde n'a envoyé un semblable habitant dans ces trsites régions. C'est plutôt assurément un ennemi qu'un sujet, un juste qu'un pécheur; et il vient plutôt infliger que subir des châtiments. Où étaient donc nos gardes quand il a brisé de force les barrières qui défendent l'accès de cette demeure? Qui est-il, lui qui est si puissant! Le péché n'a aucun droit sur lui; autrement il n'eût pas été si audacieux, et sa gloire ne dissiperait pas l'obscurité qui règne ici. S'il est Dieu, qu'a-t-il à voir dans l'enfer? S'il est homme, pourquoi cette témérité? S'il est Dieu, que fait-il dans le tombeau? S'il est homme, d'où vient qu'il a emporté d'assaut notre retraite? O croix, tu as bien déçu nos espérances, et causé notre perte. Un arbre nous avait donné toutes nos richesses : un arbre nous les ravit. »

Ainsi parlaient les hordes infernales à la vue du divin Libérateur. Dans ces sombres demeures étaient rassemblées les âmes des justes qui avaient vécu depuis le commencement du monde jusqu'à Jésus-Christ. On y voyait un prophète qui avait été scié en deux, un autre qui avait eu la tête brisée par une barre de fer, et tous ceux dont le sang avait coulé pour la gloire de Dieu. Là se trouvaient les parents du genre humain, qui furent les premiers à commettre le péché, et les premiers à l'expier par la foi et l'espérance. Il y avait encore, et le saint vieillard qui conserva dans son arche de quoi repeupler la terre après le déluge, et le père des croyants qui mérita entre tous l'alliance avec Dieu et le sceau divin de la circoncision. Avec Abraham étaient son fils Isaac dont l'obéissance figura le grand sacrifice de notre salut, et Jacob, le père des douze tribus qui, par la dépouille dont il se couvrit pour recevoir la bénédiction paternelle, représenta le mystère de l'incarnation du Verbe. Puis venaient et saint Jean-Baptiste nouvel habitant de cette terre désolée, et Siméon qui ne devait pas quitter la vie avant d'avoir vu de ses yeux l'auteur de notre réparation, et de l'avoir tenu dans ses bras, en chantant, comme le cygne, son admirable cantique. On y remarquait également le pauvre Lazare à qui ses douleurs et sa patience méritèrent ce partage glorieux.

Depuis longtemps le chœur de ces âmes saintes gémissait et soupirait après le jour de leur délivrance; et le Roi-Prophète ne cessait de répéter son antique lamentation : « Comme le cerf soupire après les eaux des fontaines, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu. Mes larmes nuit et jour ont été ma nourriture, tandis que l'on me demandait à chaque instant : Où est donc votre Dieu? » *Psalm.* XLI, 1 et seq. Si telle est la cause de vos gémissements, ô saint roi, cessez vos chants plaintifs, car voici votre Dieu, voici votre Sauveur. Commencez au contraire cet autre cantique composé par vous, il y a bien des années : « Vous avez béni votre peuple, Seigneur; vous avez éloigné la captivité de Jacob. » *Psalm.* LXXXIV, 2. Et vous, bienheureux Jérémie qui fûtes lapidé pour l'honneur de ce grand Maître, fermez le livre que vous inspira la pensée de Jérusalem détruite et du temple renversé : vous allez voir un temple beaucoup plus beau rebâti dans trois jours, et les murs d'une autre Jérusalem s'élever par toute la terre.

Comment ensuite exprimer ce qui se passa dans le cœur de ces justes, quand ils virent leurs ténèbres chassées, leur captivité finie et leur règne commencé. Avec plus de raison que les Israélites affranchis du joug et de la crainte de Pharaon, ils s'écriaient d'une seule voix : Chantons le Seigneur; car il a brillamment triomphé, et il a précipité cheval et cavalier dans l'abîme. Notre premier père ne dut-il pas se jeter aux pieds de son fils et Sauveur, et lui dire : Vous voilà donc, Maître bien-aimé. Vous êtes donc venu combler notre espérance, effacer ma faute, et remplir votre parole. Vous n'avez point délaissé ceux qui se confiaient en vous. La route était semée d'obstacles; mais votre amour les a surmontés. Les tortures de votre passion étaient bien terribles; mais votre charité vous a donné la force de les endurer.

Si la joie de ces saintes âmes était vraiment ineffable, le Sauveur en éprouvait une plus vive encore à la vue du grand nombre d'heureux que faisait la vertu de sa croix. Il ne se repentit pas d'avoir souffert quand il contempla les admirables fruits que produisait déjà cet arbre sacré. La naissance de deux enfants consola Joseph des peines qu'il avait traversées en Egypte. C'est pourquoi,

il imposa au premier qui naquit, le nom de Manassès, en disant : Dieu m'a accordé un dédommagement à mes maux et à mon éloignement de la maison paternelle. Essayons après cela de comprendre ce que ressentit Notre-Seigneur lorsqu'il aperçut la nombreuse postérité que lui avaient acquise ses souffrances, quand il fut entouré de ses enfants comme un olivier fertile l'est de ses fruits.

I.

De la résurrection du corps de Jésus-Christ.

Mais, ô mon Sauveur, pourquoi n'étendez-vous pas une part de votre gloire à ce corps très-saint qui vous attend dans le sépulcre? Souvenez-vous que la loi répartit égalcment le butin entre ceux qui restent dans leurs maisons et ceux qui soutiennent la bataille. Tandis que votre âme va combattre dans l'enfer, votre corps ne quitte pas le tombeau. Partagez donc avec lui la gloire de votre victoire.

Il était, effectivement, renfermé dans le sépulcre, le corps de Jésus, dans le triste état où il y avait été mis, étendu sur la froide pierre, enveloppé de son linceul, la face couverte d'un suaire, et ses membres en lambeaux. La nuit avait achevé la moitié de sa course ; l'aube allait blanchir l'horizon, quand le soleil de justice se prépara à devancer celui qui éclaire nos yeux mortels. L'âme glorieuse du Sauveur s'unit de nouveau à son corps défiguré, et lui communique sa vie toute divine. N'avez-vous pas quelquefois remarqué un nuage sombre et noir du côté du couchant? Si le soleil à son déclin, se cache derrière lui, et l'enveloppe, le revêt en quelque sorte de ses rayons, ce nuage paraît alors tout d'or ou de feu, et il est si éclatant qu'on dirait le soleil lui-même. C'est ainsi que l'âme de Jésus, après avoir pénétré son corps, change en lumière ses ténèbres, ses souillures en beauté, et remplace en lui l'état le plus déplorable par l'état le plus glorieux. Telle fut la résurrection du Christ, le premier né d'entre les morts; telle sera un jour notre résurrection. Le Sauveur ressuscité, c'est le patriarche Joseph tiré de sa prison, revêtu d'habits magnifiques et mis à la tête du gouvernement de l'Egypte. C'est Moïse sauvé des

eaux et sorti de sa petite nacelle de joncs, devant lequel succombe Pharaon avec ses chars et ses armées. C'est Mardochée couvert d'ornements royaux au lieu du sac et du cilice, comblé d'honneurs lorsque son ennemi expire sur une potence, et délivrant ses frères du trépas. C'est Daniel sortant de la fosse aux lions, sans avoir été touché par ces animaux affamés. C'est encore Samson qui, environné d'ennemis et prisonnier dans une ville, se lève la nuit, arrache portes et gonds et confond la malice des Philistins. C'est enfin Jonas dévoué à la mort pour le salut de ses compagnons, englouti par un monstre marin et jeté le troisième jour sur le rivage. Comment l'insatiable mort aurait-elle dévoré Jésus? Il était son maître. Comment la terre l'aurait-elle retenu? Il était la sainteté même, et il n'avait par suite aucune faute à expier.

II.

De l'apparition de Jésus-Christ à la sainte Vierge.

Vous avez, Seigneur, glorifié la chair très-pure qui a souffert avec vous sur la croix. N'oubliez pas cependant que le sang de votre mère est le vôtre, et qu'elle a été associée à votre passion. Puisqu'elle a été crucifiée avec vous, il est juste qu'elle ressuscite avec vous. Un de vos apôtres nous apprend que les compagnons de vos souffrances le seront aussi de votre triomphe. Or, votre mère a pris part à toutes vos peines, depuis la crèche jusqu'au Calvaire. Ne prendra-t-elle pas aussi part à votre félicité? Rendez la sérénité à ce ciel obscurci, son éclat à cet astre voilé : chassez les nuages de tristesse répandus sur son âme ; tarissez les larmes qui coulent de ses yeux ; que les fleurs du printemps succèdent aux tempêtes de l'hiver.

Vers le moment de la résurrection la bienheureuse Marie était dans son petit appartement, et elle y priait et soupirait après la lumière de ce jour. Elle s'adressait dans l'intime de son cœur à son cher enfant, et elle lui disait : Levez-vous, ô mon Fils, vous qui êtes ma gloire ; vous dont les paroles résonnaient à mon oreille aussi harmonieuses que les accents de la harpe. Montrez au monde votre triomphe. Rassemblez, divin pasteur, votre troupeau dispersé. Ecoutez, ô mon enfant, les cris de votre mère désolée : et

puisqu'ils ont contribué à vous faire descendre du ciel sur la terre, qu'ils vous décident à revenir des enfers parmi nous. C'est au milieu d'un semblable entretien que soudain cette petite chambre resplendit d'une clarté céleste, et qu'aux regards de la mère paraît le Fils ressuscité. Les rayons du matin, le soleil à son midi sont moins brillants que ne l'était aux yeux de Marie, ce visage plein de grâces, ce miroir sans tache de la gloire de Dieu. Elle voit le corps de son Jésus revêtu d'une beauté incomparable. Plus de souillures qui le déparent. Les plaies qui avaient été pour la sainte Vierge autant de coups mortels, sont transformées en fontaines d'amour. Au lieu de scélérats, ce sont les anges et les saints qui accompagnent le Sauveur. Celui qui la recommandait au disciple aimé, celui dont elle avait soutenu le cadavre, elle le serre plein de vie dans ses bras. Naguère la douleur l'empêchait de parler : c'est maintenant la joie qui lui ferme la bouche.

Nous ne pouvons concevoir une idée de cette joie qu'à l'aide de comparaisons et de conjectures. Rappelons-nous les transports du patriarche Jacob lorsqu'il apprit que son fils Joseph dont il avait pleuré si longtemps la mort, était vivant et gouverneur de l'Egypte. L'Ecriture nous raconte qu'il sembla sortir d'un profond sommeil, ne pouvant en quelque manière reprendre ses sens, ni croire à ce qui lui était annoncé. Et lorsqu'il n'en douta plus, on eût dit qu'il recevait une nouvelle vie, et il ne laissa échapper que ces paroles : « Il me suffit que Joseph mon enfant vive encore. J'irai, et je le verrai avant de mourir. » *Genes.* XLV, 28. Or, si Jacob, auquel il restait onze fils, éprouva un bonheur inexprimable lorsqu'il sut que celui qu'il pleurait n'était pas mort ; quel aura été le bonheur de Marie quand elle revit son enfant unique, et tant aimé, de mort qu'il avait été, plein de vie, glorieux, et dominateur non de l'Egypte, mais de tout l'univers ! En vérité, si Dieu ne l'eût assistée, elle n'en aurait pu supporter le poids. Oui, heureuse Vierge, il vous suffit que votre Fils soit vivant, qu'il soit en votre présence pour que vous n'ayez plus rien à désirer ici-bas. Seigneur, vous connaissez bien le secret de consoler ceux qui souffrent. Déjà les douleurs de Marie sont petites en comparaison de la joie dont vous l'inondez. Si telles sont les consolations que

vous réservez à nos souffrances, ne devons-nous pas nous estimer heureux de souffrir pour vous ?

La longueur des considérations précédentes nous empêche de traiter les autres points indiqués. Au reste, il sera aisé de faire sur ces points des réflexions semblables à celles qu'on vient d'exposer.

MÉDITATIONS

POUR LE SOIR DE CHAQUE JOUR DE LA SEMAINE.

MÉDITATIONS POUR LE LUNDI SOIR.

Avant d'aborder le sujet de cette méditation, il sera utile d'observer que les méditations qui vont suivre, quoique placées en second lieu dans cet ouvrage, doivent occuper le premier rang dans la pratique ; par elles doivent commencer les âmes qui reviennent à Dieu.

Le lundi soir, il conviendra de réfléchir sur la connaissance de soi-même et sur le souvenir de ses péchés. C'est la meilleure voie pour arriver à la vraie humilité de cœur et à la pénitence, vertus qui sont les portes et les fondements de la vie chrétienne.

I. Pour cela, vous penserez d'abord à la multitude de vos péchés passés, et en particulier des péchés que vous avez commis dans le temps où Dieu était moins connu de vous. Si vous l'examinez bien, vous trouverez qu'elle surpasse les cheveux de votre tête; et vous vous convaincrez que vous viviez alors comme un païen pour qui Dieu n'est qu'un mot. Parcourez ensuite brièvement les commandements du Seigneur et les péchés capitaux. Vous ne rencontrerez aucun commandement que vous n'ayez violé; aucun de ces péchés dans lequel vous ne soyez tombé plusieurs fois par pensée, action, ou parole. Lorsque le premier homme se rendit coupable de la terrible faute originelle, il ne mangea qu'un seul fruit défendu ; et vous, c'est d'une infinité de fruits défendus et une infinité de fois que vos mains et vos yeux ne se sont pas abstenus.

Considérez ensuite les bienfaits dont vous êtes redevable à la Providence, et l'emploi que vous avez fait des années déjà écou-

lées. Il vous faudra plus tard en rendre compte. Rendez-vous-en, le premier, compte à vous-même, et entrez en jugement avec votre cœur, pour qu'il ne soit pas un jour condamné par un jugement sans appel. A quoi avez-vous dépensé votre enfance, votre adolescence, votre jeunesse, en un mot toutes les heures de votre vie ? Quel usage avez-vous fait de vos sens et des facultés que votre Créateur a données à votre âme pour le connaître et le servir ? De quoi vos yeux se sont-ils rassasiés, sinon de vanité ? De quoi vos oreilles, sinon de mensonge? De quoi votre langue, sinon de jurements, de murmures, et de propos inconvenants? De quoi vos autres sens, sinon de toute espèce de sensualité ? Quel profit avez-vous retiré des sacrements que Dieu a préparés pour votre utilité ? Comment l'avez-vous remercié de ses dons? Comment avez-vous répondu à ses inspirations ? Et la santé, les forces et les aptitudes naturelles, les biens de la fortune, toutes ces ressources qui vous ont été accordées pour vous faciliter la pratique de la vertu, à quoi les avez-vous consacrées ? Il vous est commandé d'aimer le prochain : l'avez-vous fait? On vous conseille plusieurs œuvres de miséricorde : les avez-vous exercées? Quelle sera votre contenance quand vous entendrez le souverain Maître prononcer ces paroles : Viens et examinons ensemble quelle a été l'administration des domaines qui t'avaient été confiés, car dès maintenant ils ne seront plus sous ta dépendance. O arbre tout préparé pour le feu éternel, que répondras-tu à cette voix, et quel compte rendras-tu des instants et de l'emploi de ton existence?

II. Portez en second lieu vos regards sur les péchés que vous avez commis et que vous commettez chaque jour depuis que Dieu vous est connu. Vous n'aurez pas de peine à constater qu'il reste en vous beaucoup du vieil Adam et de ses habitudes. Il sera bon de parcourir ici successivement les fautes dont vous vous rendez coupable, soit envers Dieu, soit envers le prochain, soit envers vous-même. Envers Dieu, ces fautes seront l'absence de respect, de reconnaissance, la négligence à suivre ce qu'il vous inspire, la paresse dans les choses qui regardent son service. En effet, ces choses nous ne les accomplissons ni avec la promptitude, ni avec la pureté d'intention convenables; mais par des motifs simplement

humains. Envers les autres nous péchons ordinairement par dureté, et envers nous-mêmes par excès de complaisance. Nous sommes superbes, ambitieux, légers, sensuels, irréfléchis, enclins à la malice, à l'envie, à la jactance, et friands d'amusements, de causeries et de frivolités. A l'inconstance dans les bons desseins, nous joignons l'inconsidération dans les paroles, l'imprudence dans les œuvres, et la pusillanimité dans les affaires de la plus haute importance.

III. Après avoir examiné la multitude de vos prévarications, examinez-en la gravité, afin d'apprécier avec justesse la profondeur de votre misère. Vous ferez bien, pour cela, de vous poser ces trois questions : Qui ai-je offensé ? pourquoi l'ai-je offensé ? en quelle manière l'ai-je offensé ? Qui avez-vous offensé ? Dieu même, dont la bonté et la majesté sont infinies, dont les miséricordes surpassent en nombre les grains de sable du rivage, qui réunit toutes les perfections, à qui nous devons autant qu'à une créature quelconque, et beaucoup encore au delà. Pourquoi l'avez-vous offensé ? pour un point d'honneur, pour une satisfaction brutale, pour le plus mince intérêt, pour des choses de nulle valeur. Aussi le Seigneur se plaint-il amèrement par la bouche d'un prophète, « Vous me déshonorez, dit-il aux enfants d'Israël, à cause d'une poignée d'orge et d'un morceau de pain. » *Ezech.* XIII, 19. En quelle manière l'avez-vous offensé ? avec une facilité extrême, sans scrupule, sans crainte aucune, et parfois avec un véritable plaisir, comme si vous n'aviez affaire qu'à un Dieu de bois ne voyant et ne sachant rien de ce qui se passe dans le monde. Est-ce ainsi que vous rendez à ce grand Dieu le repect qui lui est dû ? Lui témoignez-vous ainsi votre reconnaissance ? Est-ce là le prix du sang qui fut répandu, des traitements indignes qui furent endurés pour vous ? Malheur à vous, et pour ce que vous avez perdu, et pour ce que vous avez fait, surtout si vous ne comprenez pas le triste état où vous êtes.

Songez encore à l'horreur que Dieu conçoit du péché, et aux châtiments qu'il lui réserve. Ces réflexions, comme vous le verrez plus bas, vous représenteront le péché sous ses véritables traits. Lorsque vous aurez envisagé ces raisons diverses, ayez de vous-

même une aussi faible estime qu'il sera possible. Dites-vous bien que vous n'êtes qu'un roseau jouet de tous les vents, que vous n'avez ni force, ni fermeté, ni vertu, ni stabilité, ni aucune qualité solide, que vous ressemblez à Lazare mort depuis quatre jours et exhalant une insupportable odeur. Le Seigneur et ses anges sont obligés de détourner de vous leurs regards. Vous êtes indigne de lever vos yeux vers le ciel, et vous mériteriez que la terre refusât de vous porter, les créatures de vous servir. Le pain qui nous sert de nourriture, l'air que nous respirons, la lumière qui nous réjouit devraient n'être pas faits pour vous. Avec combien plus de raison, êtes-vous indigne d'adresser à Dieu la parole, de recevoir les consolations de l'Esprit-Saint et les faveurs réservées aux enfants de Dieu. Regardez-vous comme le plus pauvre de ce monde et comme celui qui use le plus mal des bienfaits de la Providence. Assurément si Tyr et Sidon avaient été aussi ménagées que vous, elles auraient fait pénitence dans la cendre et dans le cilice. Vous vous croyez méchant, et vous l'êtes plus que vous ne le pensez ; quoique bien enfoncé dans la fange, vous vous enfoncerez chaque jour davantage. Tournez-vous donc vers le Seigneur et dites-lui : Je n'ai rien, Seigneur ; je ne vaux rien, je ne suis rien, je ne puis rien sans vous. Jetez-vous, à l'exemple de la pécheresse, aux pieds du Sauveur ; et couvert de confusion, comme vous le seriez devant un ami que vous auriez trahi, implorez avec une douleur et un repentir sincères le pardon de vos fautes, et suppliez-le qu'il daigne, dans son inépuisable miséricorde, vous accueillir de nouveau dans sa maison.

DÉVELOPPEMENT DE LA MÉDITATION PRÉCÉDENTE.

I.

De la considération de nos péchés.

La planche du salut après le naufrage, suivant saint Jérôme, *Epist. ad Demetriad.*, est la pénitence. Cette vertu est une des pierres fondamentales de l'édifice spirituel. Quoiqu'elle soit un don de la divine grâce, pour l'acquérir il est très-utile de considérer la multitude de nos péchés passés aussi bien que présents, leur gravité et leur malice ; parce que cette considération produit ordi-

nairement la componction et le repentir. Son influence s'étend même à de plus hautes vertus que la pénitence ; et elle a d'autres effets que les effets déjà signalés. D'elle naissent encore la connaissance et le mépris de soi-même, la crainte de Dieu, la haine du péché, et tous ces sentiments qui constituent en grande partie la perfection. Nous devrons nous proposer dans cet exercice toutes ces fins différentes, et essayer de goûter de tous les fruits savoureux qui sortent de cette racine amère. Mais comme cela nous est impossible sans la grâce qui se donne principalement aux cœurs humbles et pieux, demandons au Seigneur l'humilité et la piété qui animaient un saint roi lorsqu'il disait : « Je repasserai en votre présence, Seigneur, et dans l'amertume de mon âme, les années de ma vie entière. » *Isa.* XXXVIII, 15.

II.

De la multitude des péchés de notre vie passée.

Voulons-nous connaître les péchés de notre vie passée, parcourons brièvement les commandements de Dieu et les péchés capitaux. Le premier commandement nous oblige à rendre à Dieu l'honneur qui lui est dû. Or, d'après saint Augustin, *Enchir.* III, on le lui rend en cultivant les vertus théologales, la foi, l'espérance et la charité. Mais quelle était la foi de celui qui vivait comme si l'objet de la foi n'était que mensonge ? Quelle espérance avait-il celui qui ne songeait jamais à une vie future, et qui dans ses peines ne savait ni recourir à Dieu, ni se confier en lui ? Quelle était la charité de celui qui préférait à l'auteur de ses jours, le point d'honneur, un intérêt misérable, ou une grossière satisfaction ? Avec quel respect traitait-il la souveraine Majesté, celui qui avait son nom sacré, à chaque instant, dans sa bouche, l'associant à ses serments et à ses parjures ? Comment sanctifiait-il les solennités celui qui ne les attendait que pour pécher davantage, pour se livrer à toute sorte de jeux suspects, pour scandaliser d'innocentes âmes, et fréquenter de mauvaises compagnies ?

Quelle dureté, quelle irrévérence n'avez-vous pas eue pour vos aïeuls ? quelle insoumission pour vos parents ? Vous étiez peu soucieux de surveiller et d'améliorer la conduite de vos subordon-

nés. Et vos haines, vos désirs de vengeance, vos convoitises, qui les comptera? Comment surtout compter les turpitudes dans lesquelles vous êtes tombé soit par pensée, soit par parole, soit par action? Votre cœur n'était-il pas un véritable bourbier, votre bouche un sépulcre d'où émanaient les plus infectes odeurs, répandues par une âme réduite à l'état de cadavre; vos yeux, des portes ouvertes à la perdition et à la mort? Rien ne pouvait les frapper agréablement que vous n'ayez cherché à le leur procurer, sans vous souvenir que Dieu était présent, et qu'il vous avait défendu de toucher à cet arbre. « Tout pain, dit le Sage, est doux à l'homme corrompu. » *Eccli.* xxiii, 24. Sa faim et sa soif sont tellement insatiables qu'aucun mets ne le rebute. Il serait bien difficile encore d'exprimer votre hideuse avarice. Ce que Dieu vous avait accordé, le monde entier lui-même, étaient peu de chose au prix de ce que vous auriez voulu. Et si l'homme qui convoite le bien d'autrui est un voleur devant Dieu, que de potences n'avez-vous pas méritées à ses yeux, vous dont le cœur a commis tant de larcins? Quant aux mensonges, aux murmures, aux jugements téméraires, ils ne sont pas moins nombreux que les péchés dont nous venons de parler; car à peine vous mettiez-vous à converser avec un autre, qu'il était aussitôt question de toute sorte de personnes, sans distinction de caractère ni de qualité.

Voilà comment vous avez observé les commandements de Dieu: voyons si vous vous êtes préservé des péchés capitaux. Quelle n'a pas été la superbe de votre cœur? Où s'est arrêtée votre ardeur pour l'honneur et les louanges? Votre présomption, l'estime que vous aviez de vous-même, le peu de cas que vous faisiez des autres, qui nous l'expliquera? Que dire de votre vanité et de votre légèreté? Il suffisait d'une plume au chapeau, d'une chaussure plus ou moins élégante pour vous inspirer la fantaisie d'exciter l'admiration générale, et de marcher comme si vous ne touchiez pas la terre. Y avait-il un seul de vos pas, une seule de vos œuvres, une seule de vos paroles, qui n'eût pour motif un ridicule amour-propre? Votre amour-propre se trahissait dans vos habits, dans votre domestique, dans votre suite, dans votre démarche, dans votre table, dans votre lit, en un mot, dans toutes vos actions. La

colère, la gourmandise, la paresse, l'envie ne le cédaient pas en vous à l'orgueil : en sorte que vous ne découvrirez en votre âme, si vous y regardez bien, qu'un abîme de misères. Comment ensuite avez-vous usé de vos sens et des autres dons que vous avez reçus de Dieu? Au lieu de vous en servir pour le glorifier, vous vous en êtes servi pour l'offenser. C'est au péché qu'ont été employés vos biens, vos forces, votre santé, votre intelligence, votre mémoire, en un mot toute votre vie. Quoique ces péchés soient grands, vous en avez commis de plus grands encore; et vous aurez bien raison d'imiter, dans sa pénitence, un roi prévaricateur, et de vous écrier : Mes offenses, Seigneur, sont plus nombreuses que les gouttes de l'Océan. Elles se sont répandues de tous côtés; partout on a été témoin de mes abominations. Malgré les sujets que vous me ménagiez de revenir à vous, malgré votre bonté et votre justice, je ne vous ai jamais craint, je ne vous ai jamais aimé. J'ai mis ma main sur mes yeux; je n'ai rien écouté, et je me suis précipité dans le vice.

Encore si mes vues en cela eussent été graves et sérieuses, j'aurais un semblant d'excuse. Mais je ne le faisais que pour des riens, sans intérêt aucun, et seulement pour outrager mon Dieu. Les autres pécheurs éprouvent ordinairement le remords de la conscience : ils comprennent au moins le mal qu'ils ont fait. Moi, au contraire, j'étais si aveugle et si insensible que je me livrais avec la plus grande facilité à toute sorte de péchés, comme si je n'eusse pas cru en vous. J'y croyais, à la vérité ; mais comme croient ceux qui disent : « Le Seigneur ne verra rien de ceci ; il n'y comprendra rien, le Dieu de Jacob. » *Ps.* XCIII, 7. Et c'est là pourtant un des spectacles les plus tristes qui soient ici-bas, puisque Salomon compte parmi les sept choses que vous avez en horreur, les pieds légers à courir vers le mal, c'est-à-dire la facilité avec laquelle ceux qui me ressemblent vous offensent.

III.

De la gravité du péché.

Si vous désirez concevoir un vif repentir de vos fautes, après en avoir considéré le nombre, considérez-en la gravité, et spéciale-

ment la gravité des fautes mortelles. Et pour savoir combien le péché est détestable, examinez quelle haine Dieu a pour lui. Cette haine ne peut pas se comprendre parfaitement, car si Dieu aime infiniment le bien, il doit haïr infiniment le mal. D'ailleurs, il le montre assez par les châtiments qu'il lui inflige. Avec quelle rigueur il punit le péché des anges et celui du premier homme! Le déluge est la peine des prévarications de toute la terre. Cinq villes expient leurs abominations par une ruine affreuse. Rappelez-vous aussi la punition de Dathan et d'Abiron, de Saül désobéissant, de David adultère, d'Ananie et de Saphire, et vous conclurez qu'il doit extrêmement abhorrer le péché celui qui le châtie si terriblement en ce monde, sans préjudice des supplices qu'il lui réserve dans l'autre.

Et cependant ces témoignages de l'inimitié qui existe entre Dieu et le mal, ne sont rien comparés à la mort de Jésus-Christ. Le Seigneur n'a pas hésité à immoler son Fils pour détruire son ennemi. Il faut qu'il le haïsse bien pour ne pas reculer devant une mesure si cruelle. Songe donc, ô homme, à la responsabilité qui pèse sur toi, si tu as l'audace de consentir à une action plus horrible aux yeux de ton Créateur que la mort de son propre Fils.

IV.

Des péchés dans lesquels nous sommes tombés après avoir connu Dieu.

Priez Dieu en ce moment d'éclairer vos regards ; et vous trouverez que, même après avoir connu Dieu, vous avez, par trop de condescendance, laissé beaucoup de Jébuséens dans la terre promise. Recherchez soigneusement vos défauts, et approfondissez votre conduite envers Dieu, envers le prochain et envers vous-même.

Que vos progrès, depuis que le Seigneur vous a appelé à son service, sont peu considérables ! Vos passions sont encore vivantes ; vos vertus, rares et faibles. On dirait un arbre dépouillé, qui ne peut reverdir. Prenez garde ; car ne pas avancer dans le chemin du salut, c'est revenir en arrière. Au moins peu s'en faut que vous ne soyez, en ferveur et en dévotion, bien éloigné du point où vous étiez autrefois. Et puis combien légère a été votre

pénitence ! D'amour, de crainte, d'espérance, vous n'en avez presque pas. Vous n'aimez pas beaucoup votre Dieu, car vous ne faites rien pour lui ; vous ne le craignez pas beaucoup, car vous l'offensez souvent ; vous n'espérez pas en lui : vous ne seriez pas autant agité par les tribulations et les épreuves, si votre cœur était solidement fixé à l'ancre de l'espérance.

De plus, vous répondez bien mal aux inspirations divines ; vous n'ouvrez pas vos yeux à la lumière du ciel. Combien de fois n'avez-vous pas contristé l'Esprit-Saint ! C'est vainement qu'il vous parle, vous ne l'écoutez pas ; et pour suivre votre propre volonté vous êtes rebelle à la sienne. Il vous montre un chemin, et vous marchez dans un autre ; il désire de vous telle action, et vous en faites une toute différente. Vous vous plaisez assez à choisir ce que Dieu veut, lorsque vous le voulez vous-même ; et tandis que vous ne le servez que rarement selon son vouloir, vous le servez toujours selon le vôtre. Vous appelle-t-il aux exercices intérieurs, vous courez aux extérieurs. C'est à l'oraison qu'il vous réclame, et vous vous mettez à la lecture. Il prétend que vous vous occupiez de vous et non d'autrui ; et vous, au lieu de consacrer vos soins à votre avancement, vous n'avez de souci que pour l'avancement du prochain ; d'où il résulte que vous n'en procurez aucun. En résumé, dès que votre volonté contredit la volonté divine, celle-ci est vaincue inévitablement, et celle-là toujours victorieuse.

Il est vrai que de loin en loin il vous échappe quelques bonnes œuvres ; mais que de défauts les déparent ! Dans l'oraison, par exemple, n'êtes-vous pas assailli de distractions, ou bien plongé dans une sorte de somnolence et d'engourdissement ? Quel respect avez-vous pour la Majesté sublime avec laquelle vous vous entretenez ? Pourquoi tant d'impatience, en voyant que les moments ne coulent pas assez vite à votre gré, et qu'il ne vous permettent pas de vous livrer à des occupations qui vous conviennent davantage ? Ainsi de toutes vos bonnes œuvres. S'il est certain que Dieu ne regarde pas tant l'œuvre matérielle que l'intention qui l'a dirigée, vous en aurez bien peu auxquelles la paille et la poussière, c'est-à-dire la vanité et le monde, ne soient pas mêlées. Combien ne vous

en ont pas arrachées l'importunité, la simple politesse, le soin de votre honneur, de votre réputation, le désir de plaire aux hommes et de vous contenter vous-même? En reste-t-il beaucoup, après cette énumération, qui aient Dieu pour fin dernière? Or, une action qui ne présente pas cette condition-ci, n'a qu'un lustre apparent.

Examinez maintenant votre conduite envers le prochain. Assurément vous ne l'avez pas aimé comme Dieu l'ordonne; vous n'avez pas senti ses peines, et vous ne lui avez témoigné ni compassion, ni désir de le soulager. Peut-être au lieu de consolations, lui adressiez-vous même des reproches, oubliant que la vraie justice est compatissante, et la fausse, rigoureuse jusqu'à la cruauté. Vous vous êtes bien peu occupé de resserrer ces liens de la charité dont parle si souvent l'apôtre saint Paul, et de vous considérer, suivant sa doctrine, comme étant avec vos frères les membres d'un même corps, puisque vous êtes tous participants du même Esprit. Que de fois n'avez-vous pas négligé de recevoir le pauvre, de fournir aux nécessités du malade ou de la veuve, dans la mesure de vos ressources? Combien de vos semblables n'ont pas été scandalisés par vos discours et vos exemples? Sans cesse vous vous préfériez à vos égaux, hautain à l'excès avec vos inférieurs, d'une bassesse infatigable avec les puissants de la terre.

Portez enfin vos regards sur vous-même. Quelle hideuse lèpre vous couvre tout entier! Que vos plaies inspirent de dégoût! Quelles profondes racines ont poussées dans votre âme l'orgueil, l'ambition, la vaine gloire, et cette hypocrisie constamment appliquée à cacher ses défauts et à étaler de mensongères vertus! Esclave de l'intérêt et de la chair, sous prétexte de pourvoir aux nécessités de votre corps, vous vous jetez dans la mollesse. Qu'un de vos égaux vous laisse derrière lui, et l'envie aussitôt de lever la tête. Qu'on blesse votre susceptibilité, et la colère aussitôt de vous emporter. Rien cependant n'approche de l'intempérance de votre langue, de la légèreté de votre cœur, de l'opiniâtreté de votre volonté et de votre inconstance dans le bien. Comptez, si vous le pouvez, les paroles vaines, téméraires, injurieuses au prochain, et pleines de suffisance, qui vous échappent. Votre vo-

lonté exerce-t-elle souvent l'abnégation, et renonce-t-elle aisément à ce qui lui plaît pour ce qui plaît à Dieu ou à vos frères? Faites-y bien attention, et vous verrez que dans ces combats la victoire est rarement de votre côté, tandis que la vertu parfaite ne la devrait manquer jamais. Quelques mots donneront une idée juste de votre inconstance : une feuille jouet des vents est moins prompte à suivre leur impulsion, que votre âme à céder à une impulsion quelconque. Votre vie ressemble à un amusement. Elle se passe à nouer certains projets et à les dénouer, à prendre le matin une résolution pour l'abandonner le soir, si on ne l'abandonne pas au même moment. N'est-ce pas là un mal pareil au mal de ce lunatique dont les Apôtres ne pouvaient accomplir la guérison?

Quant à la légèreté de votre cœur, à ses variations, à son instabilité et à sa pusillanimité, on ne saurait les expliquer. En effet, il éprouve autant de changements qu'il s'offre à lui de choses différentes. La moindre affaire le distrait, et la moindre distraction imprime à ses idées un nouveau cours. Un rien suffit pour le préoccuper, l'absorber, et même le tourmenter.

En fin de compte, vous avez fort à craindre que votre prétendue vertu et votre prétendue justice ne soient que chimères. S'il reste dans votre âme un petit goût pour Dieu, ce goût peut avoir pour cause la chair aussi bien que l'esprit. En disant que les autres hommes n'éprouvent pas ce que vous éprouvez, vous ressemblez au pharisien de l'Evangile, et vous laissez entrevoir ce qu'il y a en vous d'amour-propre et de défauts de toute espèce. De sorte que vous vous bornez à répéter : Seigneur! Seigneur! sans obéir à ses commandements; ce qui est n'avoir d'autre mérite que le mérite de ce chrétien que Jésus-Christ dans l'Apocalypse rejette de sa bouche.

Ces considérations, il vous faudra les faire avec une attention sérieuse. Vous tâcherez de produire dans votre cœur le sentiment et la douleur de vos péchés, et la connaissance de votre propre misère. A ces deux choses correspondront deux sortes de demandes; l'une de pardon pour les offenses passées, l'autre de grâce et de force pour ne plus en commettre.

V.

De l'accusation de la conscience, et du mépris de soi-même.

Quand l'homme se sera bien convaincu du nombre infini de péchés dont il est chargé, il devra se livrer à l'humilité et à la componction, et désirer d'être méprisé par toutes les créatures, puisqu'il a osé lui-même mépriser son Créateur. Le passage suivant de saint Bonaventure sur la confusion de la conscience et le mépris de soi-même, sera très-utile à l'exécution de ce dessein.

« Comparons, dit ce pieux docteur, notre bassesse et la grandeur du Dieu que nous avons offensé; et humilions-nous en sa présence, autant qu'il nous sera possible. Les yeux baissés vers la terre, frappons notre poitrine comme le publicain, afin que le Seigneur ait pitié de nous. Armons-nous contre notre propre malice, et que chacun exerçant sur soi un jugement rigoureux, se dise dans son âme : Si pour des prévarications dont il n'était pas coupable, mon Sauveur a été accablé de peines et d'outrages, dois-je cesser un instant de m'humilier, moi qui ne suis qu'un pécheur? Loin de moi la pensée que je sois autre chose qu'un bourbier d'une odeur insupportable. N'ai-je pas méprisé mon Dieu, et ne l'ai-je pas de nouveau cloué à la croix? Il me semble entendre toutes les créatures s'écrier ensemble : Voilà celui qui offense et qui outrage notre commun Maître. Voilà cet ingrat et ce pervers que touchent bien plus les séductions du démon que les bienfaits de la Providence, la malice diabolique que la libéralité divine. Jamais les caresses de notre Créateur ne l'ont attiré, ni ses jugements ne l'ont intimidé. Il s'est attaqué au contraire à la puissance, à la sagesse, à la bonté de notre grand Dieu. Mais s'il ne craignait pas de s'attirer le courroux du ciel, il craignait vivement d'offenser un misérable mortel. Il rougissait plus de commettre une action honteuse en présence d'un villageois, que de la commettre en présence de celui qui voit tout. Le souverain bien s'offrait à lui, et il l'a rejeté, pour un peu de fange putride, pour quelques grains de poussière. Les péchés les plus abominables ne lui coûtent rien, tant il s'inquiète peu de la plus haute des majestés.

» D'ailleurs, poursuivent les créatures, n'a-t-il pas abusé de chacune de nous ? Tandis qu'il aurait dû s'en servir pour la gloire de notre Auteur, il nous a soumises à la volonté de son ennemi, tournant ainsi contre Dieu ses propres bienfaits. Son âme portait empreinte l'image de la beauté suprême : il l'a effacée pour lui substituer notre image grossière. Plus vil que la terre, moins consistant que l'eau, plus variable que le vent, plus ardent au mal que le feu, plus dur que les rochers, plus cruel envers lui-même que les bêtes farouches, plus dangereux que les basilics, il ne craint pas Dieu, et il ne fait aucun cas des hommes : s'il entre en rapport avec eux, c'est ordinairement pour les entraîner dans l'abîme où il est tombé. Car il ne se contente pas d'être seul pour faire le mal : il faut qu'il le fasse en nombreuse compagnie. D'un orgueil excessif, il ne saurait se soumettre, ni courber la tête sous le joug de l'obéissance. On dirait, à la manière dont il vit, qu'il est au-dessus de Dieu, et qu'il a levé contre lui l'étendard. Si le Seigneur n'accomplit pas ses fantaisies, s'il lui envoie quelque adversité, il s'emporte contre lui, comme il le ferait avec une simple créature. Il veut être loué dans toutes ses œuvres, bonnes ou mauvaises ; oubliant qu'il n'appartient qu'à Dieu d'être loué dans toutes ses œuvres parce qu'elles sont parfaites. Ainsi, il surpasse en enflure Lucifer, et Adam en présomption : ceux-ci trouvaient au moins dans leurs brillantes qualités un sujet de s'enorgueillir ; tandis qu'il n'y a aucun motif de le faire pour une créature pétrie de boue et de vices. Venez donc, et que cet ennemi de notre Maître disparaisse. Pourquoi le porterai-je ? dit la terre. Pourquoi ne l'engloutirai-je pas ? dit la mer. Pourquoi, dit l'air, lui permettrai-je de respirer ? Pourquoi ne le consumerai-je pas ? ajoute le feu. Et l'enfer de dire à son tour : Pourquoi n'exercerai-je pas sur lui mes supplices ?

» Tels sont les cris que j'entends résonner à mes oreilles, malheureux que je suis ? Que faire ? Où courir puisque l'univers est déchaîné contre moi ? où me réfugier ? De qui espérer un bon accueil lorsqu'il n'y a point un seul être que je n'aie offensé ? Dieu, je l'ai outragé. Les anges, ils sont irrités. Les saints, je leur ai refusé tout honneur. Les hommes, je les ai scandalisés ; et j'ai

abusé de toutes les créatures. Je ne vois donc autour de moi que des ennemis : il n'y a pas jusqu'à ma conscience qui n'élève une voix accusatrice, et ne déchire mes entrailles par les remords. Il ne me reste qu'à fondre en larmes, et qu'à ne cesser jamais tant que j'habiterai cette vallée de misères. Peut-être qu'à la fin mon très-miséricordieux Sauveur tournera vers moi ses regards. Je me jetterai à ses pieds, et dans la plus profonde confusion, je lui dirai : C'est moi, Seigneur, cet ennemi acharné qui s'est livré, devant vous, à tant d'abominations. Je me reconnais tellement coupable que, dussé-je souffrir les tourments des damnés, je n'aurais pas de quoi expier mes péchés. Daignez étendre sur moi le manteau de votre miséricorde, car elle est encore plus grande que ma malice. Le père du prodigue se réjouit au retour de son fils; le bon pasteur se réjouit quand il retrouva la brebis perdue, et la femme de la parabole, quand elle eut retrouvé sa pièce de monnaie. Oh ! qu'il sera beau le jour où vous m'entourerez de vos bras, et où vous me donnerez le baiser de la réconciliation !

» Pour obtenir une chose d'une si haute valeur, je sais bien ce que je ferai. Je prendrai les armes contre moi-même, et je me traiterai avec la plus grande rigueur. Désormais, endurer toute sorte de travaux et de peines, me fouler aux pieds comme une boue immonde, me féliciter des dédains et des injures, de quelque part qu'ils me viennent, m'estimer heureux quand on découvrira ma confusion, sera mon occupation unique. Et pour n'être pas seul à me mépriser, j'appellerai à mon aide toutes les créatures, et je réclamerai de chacune un mépris et une affliction. Mon trésor consistera dans ces mépris sollicités avec ardeur, et dont je remercierai les auteurs avec la plus affectueuse reconnaissance. Loin de moi les honneurs et les consolations terrestres; ils ne seront plus qu'un tourment à mes yeux, et des amis faux et trompeurs. J'ai la confiance qu'en agissant ainsi, j'exciterai la compassion universelle, et qu'au lieu de m'accuser, on priera et on intercédera en ma faveur. Venez donc, humiliations et tortures, afin que je me rapproche de mon très-doux Sauveur. Fuyez, vains plaisirs, de ma demeure : je ne veux d'autre gloire que celle de mon maître, et que ma propre confusion. »

Ces paroles de saint Bonaventure porteront les chrétiens qui les méditeront dévotement, à concevoir des sentiments de repentir, de crainte de Dieu, de haine de soi-même, et de désir d'être méprisé pour Dieu. Du repentir naît la pénitence qui efface les péchés passés : la crainte de Dieu exclut les péchés à venir : la haine de soi-même combat efficacement l'amour-propre : enfin le désir du mépris, qui n'est pas différent de la vraie humilité, détruit le désir de la gloire mondaine. Quiconque se propose d'acquérir ces quatre vertus, doit s'appliquer aux considérations précédentes ou à de semblables. Mais il en retirera principalement une sainte haine de soi-même, laquelle le porte non-seulement à préférer les mortifications aux plaisirs sensibles, mais encore à faire fi des honneurs du siècle, et à aimer tout abaissement enduré pour Dieu. Or, en cela consiste l'humilité : elle est, en effet, un mépris profond de soi-même fondé sur la connaissance de sa nature et de ses péchés. Je fais cette observation pour apprendre aux amants de l'humilité que cette tige délicate de laquelle sortent les fleurs de toutes les vertus, s'entretient, pleine de fraîcheur et de séve, au moyen des mêmes eaux qui font naître le mépris de soi.

MÉDITATION POUR LE MARDI SOIR.

Vous penserez ce jour-là aux misères et à la condition de la vie présente. Vous reconnaîtrez la vanité d'une gloire qui n'a point de base solide, et la folie de l'attachement qu'une créature aussi misérable que l'homme a pour elle-même.

Considérez donc la bassesse et l'obscurité de notre origine, les hontes et les douleurs qui précèdent ou accompagnent notre naissance, la grossièreté et la fragilité de ce corps d'argile. Parmi les misères qui remplissent la vie de l'homme, arrêtez-vous à celles-ci :

La première est la brièveté de son existence. La plus longue est de soixante-dix ou de quatre-vingts années : le reste, comme dit le Psalmiste, n'est que fatigue et douleur. Et si vous retranchez de ces années le temps de l'enfance pendant lequel la vie humaine est presque exclusivement animale, le temps du sommeil où nos sens et notre raison n'exercent aucune action, la vie vous paraîtra

encore plus courte : elle ne sera qu'un point, en regard de l'éternité ; ce qui vous rendra manifeste l'imprudence de ceux qui, pour jouir d'une vie de si peu de durée, renoncent à jouir d'une vie qui ne doit pas finir.

La seconde misère de la vie est son incertitude; car, loin de pouvoir compter sur elle, toute briève qu'elle est, ce que l'on nous en accorde est douteux et incertain. Combien, en effet, y en a-t-il qui arrivent à soixante-dix ou quatre-vingts ans? Est-ce que, pour un grand nombre, la trame n'est pas coupée lorsque le tissu commençait à se former? Que de plantes séchées dans leur fleur! que de fruits détachés prématurément! Nous ne savons pas l'heure à laquelle viendra le Maître. Sera-ce le matin ou le soir, au milieu du jour, ou au milieu de la nuit? Nous l'ignorons. Pour sentir mieux cette vérité, rappelez-vous bien des personnes que vous avez connues, vos amis, vos parents, que la mort frappa soudain au milieu des honneurs, des plaisirs, des plans les plus séduisants, de la santé la plus heureuse. Un individu tenait avec le plus grand soin un journal des hommes illustres et distingués de sa connaissance, que la mort avait enlevés. Il lisait ce journal de temps en temps, et à chaque nom, il se représentait rapidement les péripéties qui avaient précédé le dénouement de cette tragédie, l'éclat trompeur de ce monde et l'inévitable fin des choses humaines. Il saisissait alors la profondeur de ce mot de l'Apôtre, I *Cor.* VII, 31 : « La figure de ce monde passe. » La figure de ce monde, c'est-à-dire, un monde où rien n'est vérité, où tout est apparence; où rien n'est fixe et solide, où tout est leurre et déception.

La troisième misère de la vie est sa fragilité. Elle l'emporte sur la fragilité du verre. Un souffle, un rayon de soleil, une goutte d'eau suffit pour nous donner la mort. Et ce n'est point une exagération ; c'est une vérité démontrée rigoureusement par une expérience de chaque jour.

La quatrième misère de la vie est son inconstance. Le corps ne peut conserver longtemps la même disposition. L'âme est encore plus variable. C'est une mer sans cesse bouleversée par les tempêtes et les vents les plus opposés. L'homme, de plus, est soumis aux caprices de la fortune, laquelle court toujours et ne s'arrête

nulle part. Notre vie tout entière est un mouvement perpétuel; et dans cette succession non interrompue de jours et de nuits, elle s'use comme un vêtement, et elle s'approche de plus en plus de la mort. Ne dirait-on pas un flambeau qui se consume à chaque instant, et qui se consume d'autant plus vite que sa lumière est plus brillante? Ne dirait-on pas encore une fleur épanouie dès le matin, flétrie à midi, et séchée le soir? Ainsi parle le Prophète : « La vie de l'homme, dit-il, passe comme l'herbe des champs. Le matin elle est dans sa fleur; l'instant d'après elle perd de son éclat. Le soir elle tombe, se sèche et périt. » *Psalm.* LXXXIX, 6.

La cinquième misère de la vie est sa puissance de séduction; et là est pour nous le danger. Elle est sans attrait, et elle nous semble belle; elle est courte, et elle nous semble longue; elle est remplie d'afflictions, et elle nous semble aimable, au point qu'il n'y a pas de travaux qu'on n'endure pour elle, et qu'on s'expose même à perdre la vie où tout est félicité.

En sixième lieu, outre les misères précédentes, la vie humaine est sujette à une infinité d'autres misères corporelles ou morales qui en font une véritable vallée de larmes. Saint Jérôme rapporte que Xerxès, ce monarque puissant qui renversait les montagnes, enchaînait les mers, ayant un jour contemplé d'un endroit élevé son armée innombrable, se mit ensuite à pleurer. On lui en demanda la cause, et il répondit : Parce que dans cent ans il ne restera personne de cette infinité de gens qui est sous mes yeux. Saint Jérôme ajoute, *in Epitaph. Nepot.* : « Oh! si nous pouvions gravir une montagne assez haute pour voir à nos pieds la terre entière, que de misères, que de ruines frapperaient nos regards! Nous verrions des peuples détruits par d'autres peuples; des royaumes renversés par d'autres royaumes. Les hommes nous offriraient un spectacle analogue : nous verrions les uns dans les tourments, les autres sous le glaive; ceux-ci précipités dans la mer, ceux-là dans les cachots. Les joies, les pleurs, la naissance, la mort, la pauvreté, la richesse se dérouleraient tour à tour à nos regards. En un mot nous verrions, non pas l'armée de Xerxès, mais tous les hommes qui peuplent aujourd'hui la terre, et qui dans quelques années ne seront plus. »

Parcourez les infirmités et les maladies auxquelles nous sommes sujets, les soucis et les afflictions d'esprit, les dangers que l'on court dans toute condition et à tout âge : les misères de cette vie vous paraîtront innombrables; et convaincu du vide qui la remplit, vous aurez moins de peine à vous en détacher.

Une dernière misère couronne toutes les autres ; c'est la mort, redoutable et au corps et à l'âme, la mort qui dépouille complètement le premier, et qui fixe irrévocablement le sort de la seconde.

DÉVELOPPEMENT.

I.

Des misères de la vie humaine en général.

Qu'elles sont nombreuses et profondes les misères que le péché a produites! C'est avec un grand sens que saint Grégoire, *Moral.* VIII, 22 et XI, 26, dit que nos premiers parents purent seuls les apprécier; car ayant connu par expérience la noblesse de l'état dans lequel Dieu les avait mis, ils sentirent toute l'horreur de l'état qui suivit la faute originelle. Leurs descendants, au contraire, n'ayant jamais vécu dans la félicité, n'ayant connu que les misères, ne sentent celles-ci qu'imparfaitement. Il y en a même parmi eux qui sont tellement insensibles, qu'ils n'abandonneraient, si c'était possible, jamais la vie présente, et qu'ils transformeraient la prison en demeure ordinaire, l'exil en patrie. Comme les malheureux accoutumés à supporter les odeurs les plus malsaines, ils n'éprouvent dans un milieu corrompu aucune incommodité sérieuse. Ne vous laissez donc pas séduire par les misères qui vous entourent. Tâchez au contraire de les envisager sous leur véritable jour.

Il sera bon d'examiner d'abord les éléments dont est composé le corps humain. La matière d'une œuvre en détermine souvent la valeur. Or, l'Ecriture sainte nous apprend que le corps de l'homme a été tiré du limon de la terre. Parmi les éléments la terre est le plus vil; entre les diverses parties dont se compose la terre, la plus vile est le limon; en sorte que Dieu paraît avoir formé l'homme avec la chose qui est la plus vile au monde. Ainsi

les rois, les empereurs, les papes, quelque haute que soit leur dignité, ne sont que boue. Les Egyptiens étaient bien pénétrés de cette vérité. On rapporte en effet qu'à la fête de leur naissance, célébrée par eux chaque année, ils portaient dans leurs mains des herbes qui viennent dans les marécages; désignant par cet emblème la ressemblance et la parenté qui nous unissent à la paille et au limon, notre père à tous. Pourquoi donc t'enorgueillir, cendre et poussière? pourquoi t'enorgueillir, fange immonde et infecte?

Voilà pour la matière dont nous sommes formés : passons à l'enfantement. Dans l'acte qui nous donne la lumière, que de douleurs, de déchirements et de dangers! C'est au milieu des cris que paraît le pauvre enfant, privé de tout et ayant besoin de tout. Les autres animaux, observe Pline le naturaliste, *Proœm.* VII, naissent avec chaussures et vêtements : c'est ou la laine, ou les plumes, ou la fourrure, ou les écailles, ou les coquilles; jusqu'aux arbres qu'une et quelquefois plusieurs écorces défendent. Il n'y a que l'homme qui naisse dans le dénûment le plus complet. Et cependant, quand il aura grandi, il trouvera trop petit ce monde où il n'a rien apporté. Les animaux savent vite se procurer ce qui leur est nécessaire, et ils le savent par le seul instinct de la nature. Il ne leur faut pas de maître pour apprendre à marcher, à nager ou à voler. Mais nous, que savons-nous que nous n'ayons appris? Que de jours avant de pouvoir marcher? que de leçons avant de pouvoir parler? Nous ne saurions même pas manger, si on ne nous l'avait montré. Je ne connais qu'une chose que nous fassions par nous-mêmes : c'est pleurer. Le rire qui nous est si naturel ne nous devient possible que longtemps après avoir pleuré, tant il est vrai que nous sommes plutôt faits pour les larmes que pour la joie! O folie des humains! s'écrie à ce propos un sage, avec une si basse origine, ils s'imaginent être nés pour le faste et l'orgueil.

Mais ce corps dont vous faites un si grand cas, je voudrais bien, si beau qu'il vous paraisse, que vous l'examiniez de près. Voyons, est-il autre chose qu'un vase à l'action délétère qui dissout et corrompt bientôt les plus délicates liqueurs? N'est-ce pas

un amas d'immondices couvertes à la surface d'une couche de neige ?

Un disciple du philosophe Plotin, Porphyre, *Vit. Plot. in princ. oper.*, raconte que son maître était honteux de posséder un corps, et qu'il trouvait mauvais qu'on parlât de sa naissance. Il ne voulut jamais consentir à ce que l'on reproduisît ses traits ; disant que c'était bien assez de traîner toute sa vie une nature si méprisable, sans chercher à perpétuer le souvenir de cette ignominie.

On écrit encore que l'abbé Isidore ne put dans un repas contenir ses larmes. Quelqu'un lui ayant demandé pourquoi il pleurait, il répondit : Je rougis de prendre ici une nourriture corruptible pareille à celle des animaux, tandis que j'ai été créé pour vivre avec les anges, et me nourrir comme eux d'aliments tout divins.

II.

Des misères de la vie humaine en particulier. Première misère : Brièveté de la vie.

Job disait à Dieu XIV, 5 : « Ils sont bien courts, Seigneur, les jours de l'homme ; et le nombre des mois de sa vie est entre vos mains. » En effet, notre vie est bien courte. Soixante-dix ou quatre-vingts années en mesurent la durée, d'après les saintes Lettres. Cet espace diminuera encore de beaucoup, si nous pesons les choses dans une balance rigoureuse ; car il faudrait retrancher de la vie, l'enfance et le temps du sommeil. C'est l'usage de la raison seul qui nous fait hommes. Par conséquent la vie de l'enfant, avant l'âge de raison, est moins une vie d'homme, c'est-à-dire, d'être raisonnable, qu'une vie instinctive pareille à la vie des animaux. Il est certain qu'à cet âge on ne fait et on n'apprend rien qui soit à la hauteur de la dignité de notre nature. Pour le même motif, on ne saurait compter comme vie les heures consacrées au sommeil, puisque dans le sommeil les sens et la raison dont l'usage constitue la vie humaine, sont plongés dans une sorte de paralysie. C'est ce qui a fait dire à un philosophe, *Arist. Ethic.* II, 8, que pendant la moitié de la vie il n'y a pas de différence entre les heureux et les misérables. Le sommeil est une mort temporaire qui rétablit l'égalité sur la terre. Il est évident

qu'on ne pourrait dire avec vérité d'un roi qui aurait passé une ou plusieurs années en captivité, qu'il a régné durant cette époque : loin de gouverner ses états, il n'y était même pas présent. Comment donc croirions-nous en toute vérité vivre, tandis que nous dormons, et que le gouvernement de ce petit monde qu'on appelle l'homme, n'est plus entre nos mains? Si nous écoutons Homère, il nous enseignera que le sommeil est parent du trépas; et Pindare ira jusqu'à leur donner le nom de frères.

Il est aisé maintenant de comprendre dans quelles étroites limites se restreint notre existence. Supposez que vous dormiez huit heures par jour? Voilà un tiers de la vie qui vous est enlevé. Que restera-t-il en fin de compte à ceux dont les années sont les plus nombreuses? Il ne se trompait donc pas ce sage qui, pour représenter la brièveté de la vie humaine, se contenta de tourner sur lui-même en présence des personnes qui l'interrogeaient. La vie de l'homme n'est-elle pas en effet d'une insaisissable rapidité? Ne dirait-on pas un de ces astres qui tracent dans les cieux un sillon de lumière qui disparaît aussitôt avec eux? Elle a beau resplendir : cette splendeur ne tardera pas à s'éteindre, et bientôt il n'en restera même pas le souvenir. Un sage de l'antiquité l'appelait un rêve; à quoi un autre sage ajoutait que c'était bien un rêve, mais le rêve d'une ombre.

Si notre vie sur la terre nous semble déjà d'une telle brièveté, quelle idée en concevrons-nous lorsque nous l'aurons comparée à la vie qui nous attend? L'Ecclésiastique a très-bien dit, XVIII, 8 : « Les jours des hommes sont au plus de cent ans; et ils ne sont qu'une goutte dans l'Océan, qu'un petit grain de sable sur le rivage de l'éternité. » Une étoile est beaucoup plus grande que la terre; pourtant elle vous apparaît comme un point dans l'immensité des cieux. La terre elle-même n'est qu'un point dans l'espace. Que sera donc notre vie dans l'immense et vraiment infinie éternité? Elle ne sera rien. Mille ans ne sont devant Dieu qu'un jour déjà écoulé; que seront cent années à ses yeux? Je le répète, elles ne seront rien.

Cette vérité n'échappera pas aux malheureux damnés quand ils compareront leur existence passée avec l'éternité qui les possède.

Les entendez-vous s'écrier dans la *Sagesse*, v, 8 et seq. : « De quoi nous a servi notre orgueil ? et l'éclat enivrant des richesses que nous a-t-il rapporté ? Toutes ces choses ont disparu comme une ombre, comme un messager rapide, comme une flèche qui frappe le but, et qui ne laisse dans les airs aucune trace de son passage. De même, à peine avons-nous reçu le jour que nous avons cessé d'être, sans laisser un témoignage durable de puissance. » Il faut que la vie leur semble bien courte pour qu'ils emploient des expressions aussi énergiques. Irez-vous maintenant vous exposer à des tourments sans fin, en jouissant tout à votre aise de ce rêve d'un instant et de ses plaisirs trompeurs ? Songerez-vous aux nécessités de la vie présente, et ne ferez-vous aucune attention aux terribles nécessités de la vie future ? Que penseriez-vous d'un homme qui ayant choisi l'Espagne pour séjour, dépenserait sa fortune entière à se procurer dans les Indes certains domaines où il n'habiterait jamais ? Vous le taxeriez sans doute de folie. Et n'est-ce pas une aussi grande folie à vous, qui vous occupez tant de cette terre qu'il faudra quitter bientôt, et qui n'avez aucune sollicitude pour celle qu'il faudra toujours habiter ? Il vous serait si facile d'y retrouver tous vos biens, en les confiant aux pauvres ! Le Sage n'a-t-il pas dit : « Exposez votre pain au courant des eaux. Longtemps après vous le retrouverez en parfait état. » *Eccli.* xi, 1.

III.

Deuxième misère de la vie humaine : son incertitude.

Quoique la durée de notre voyage ici-bas soit bien courte, nous trouverions dans la détermination de cette durée, si elle nous était connue, un adoucissement à notre misère. Mais Dieu ne révèle pas à tous les hommes, comme au saint roi Ezéchias, le nombre de leurs années; et si elles sont courtes, elles ne sont pas moins incertaines. Nous ignorons tous le jour de notre fin. De même que souvent le filet enveloppe les poissons lorsqu'ils sont dans une sécurité parfaite; de même la mort nous saisit plus d'une fois quand nous y pensons le moins. Elle est bien sage la sentence suivante : Rien de plus certain que la mort; rien de plus incertain

que son heure. C'est pourquoi un philosophe comparait la vie humaine aux bulles qui se forment aux pieds d'une chute d'eau. Parmi ces bulles, les unes crèvent aussitôt, d'autres durent un moment ; et quoiqu'elles disparaissent toutes en peu d'instants, elles offrent cependant un spectacle très-varié.

Comment concilier avec l'incertitude de la vie notre parfaite insouciance? N'avons-nous pas remarqué ces paroles du Sauveur, *Matth.* XXIV, 42 : « Veillez, car vous ignorez quand viendra le Fils de l'homme? » C'est-à-dire : Vous ne connaissez pas cette heure, veillez donc à toute heure. Vous n'en connaissez pas le mois, veillez tous les mois. Vous n'en connaissez pas l'année, veillez toutes les années. S'il n'est pas certain qu'on vous appellera en telle année, il est certain qu'en l'une de ces années vous serez appelés. Un exemple rendra l'avertissement du Seigneur plus sensible et plus frappant.

Dites-moi, si l'on vous servait sur une table une quarantaine de plats dont l'un contiendrait du poison ; auriez-vous, malgré la faim, le courage de toucher à l'un de ces plats? Evidemment non : la crainte de tomber sur le plat empoisonné vous dissuaderait de toucher aux autres. Eh bien! quel temps peut-il vous rester à vivre? Quarante ans? soit. Il est donc certain que dans l'une de ces années, vous mourrez. Il est encore certain que vous ne connaissez pas cette année. Alors pourquoi ne les redoutez-vous pas toutes? Vous mourez de faim, et vous n'osez toucher à aucun des quarante plats de crainte d'y trouver la mort; et vous ne craignez pas ces quarante ans dont l'un amènera certainement la fin de votre vie? Répondez, est-ce bien raisonnable?

Voici une autre comparaison non moins convaincante : Pourquoi les soldats d'une garnison sont-ils sur pied jour et nuit dans les châteaux qui couvrent les frontières d'un pays? Uniquement parce qu'on ignore le moment où paraîtra l'ennemi. La garnison ne sait pas quand; c'est pourquoi elle est toujours prête à le repousser. Si elle savait au contraire le moment précis de l'attaque, elle se reposerait et réserverait pour le combat toute sa vigueur. Jugez maintenant avec l'impartialité de la justice ce que je vais ajouter. Je vous le demande : dans l'ignorance où vous êtes si

l'ennemi viendra aujourd'hui ou demain, le matin ou le soir, faites-vous sentinelle sur les murs de votre forteresse? Etes-vous en tout temps prêt à défendre votre âme, lorsque l'assaut commencera? Il n'y a pas moins d'incertitude, il y en a même plus, dans ce cas-ci que dans celui-là; et il s'agit d'une affaire autrement importante. Pourquoi donc ces soldats veilleront-ils toujours, et vous, ne veillerez-vous jamais? Y a-t-il rien de plus déraisonnable? Rappelez-vous que votre âme est, en dignité, au-dessus de tous les forts et de tous les royaumes du monde; et s'il en faut juger par le prix de son rachat, elle est au-dessus des anges eux-mêmes. Rappelez-vous qu'elle est environnée d'innombrables ennemis prêts à l'assaillir, et qu'elle ne peut savoir à quel jour et à quelle heure. Songez enfin que le succès de cet assaut dépend de votre vigilance ou de votre apathie; car nous apprenons dans l'Evangile que les vierges, dont les mesures étaient prises, entrèrent avec l'Epoux dans la salle du festin, tandis que la porte reste fermée aux vierges imprudentes et folles. Veillez donc, puisque jamais l'incertitude n'a été plus grande, le danger plus pressant, et la cause plus importante.

IV.

Troisième misère : fragilité de la vie humaine.

Rien n'est plus fragile que la vie de l'homme sur la terre. Le verre ne se brise pas plus aisément. Souvent un léger souffle, un rayon de soleil suffisent pour nous donner la mort. Je ne m'étonnerais pas trop encore de voir renversé sans aucune peine l'édifice délicat de la vie d'un enfant; mais comment ne pas s'étonner de ce que les plus simples causes détruisent l'œuvre de nombreuses années? Si vous demandez ce qui a occasionné la mort d'un tel ou d'une telle, on vous répondra qu'ils ont bu un verre d'eau froide, mangé une nourriture indigeste, soulevé un trop lourd fardeau. Quelquefois même on vous dira seulement que l'individu en question s'est couché plein de santé, et qu'il a été trouvé, le lendemain, inanimé dans son lit. Y a-t-il ici-bas une argile plus cassante? Et ne nous récrions pas sur son extrême fragilité; n'est-elle pas de l'argile? Récrions-nous plutôt sur sa consistance

quelle qu'elle soit, et le long usage que nous en faisons. Plus une machine est compliquée, plus facilement elle se dérange. Elle se dérangera même quand les pièces dont elle se compose seraient de fer. Quelle machine plus compliquée et en même temps plus délicate que notre corps? L'œuvre n'est pas moins fragile que la matière, ni la matière moins que l'œuvre. Il n'est donc pas surprenant qu'un de ses ressorts vienne à se briser et à suspendre ainsi le cours de notre existence. Comme nous l'avons déjà observé, s'il y a quelque chose de surprenant, c'est le mouvement de cette machine admirable et non son interruption.

Nous lisons dans Isaïe une belle image de cette fragilité: « Parle, lui dit le Seigneur. Et il répond : Que dirai-je? — Fais entendre ces paroles, repart le Seigneur : Toute chair n'est qu'une herbe, et toute sa gloire est comme la fleur des champs. L'herbe a été séchée, la fleur est tombée; mais la parole du Seigneur reste éternellement. » *Isa.* XL, 6. Saint Ambroise explique ces paroles de la manière suivante, *Hexam.* III, 7 : « Il est bien vrai que la gloire de l'homme est semblable à l'herbe des champs. Elle est petite comme elle, malgré sa grandeur apparente; comme elle, nous la voyons se faner et périr. Sa fleur n'a qu'un semblant de fraîcheur, et ses fruits n'ont ni consistance, ni saveur. » D'ailleurs quelle consistance pourrait-il y avoir dans ce qui n'est que chair? Quels biens durables pourraient naître d'une si mauvaise semence? Vous voyez aujourd'hui un jeune homme dans la plénitude de l'âge, de la force et de la beauté. Qu'une maladie le saisisse pendant la nuit, et ces traits si agréables, ce corps naguère si beau ne seront qu'un spectacle de dégoût et de pitié. Que dire ensuite des autres accidents auxquels nous sommes sujets? Le travail nous accable, la pauvreté nous décourage, la bonne chère nous dérange, le vin nous abrutit, la vieillesse nous rend faibles, la luxure nous épuise. N'est-il pas vrai que l'herbe se dessèche et que la fleur se flétrit? Tantôt c'est un personnage de haut rang, de noble et antique race, entouré de nombreux amis, de créatures plus nombreuses encore, et d'un train de maison princier : que le vent de la fortune tourne un peu contre lui, à l'instant même ses amis l'abandonnent, ses égaux le dédaignent, et il ne lui reste

que la solitude du délaissement. Un autre sera comblé de richesses et d'honneurs; la renommée proclamera sa générosité ; les charges, les distinctions lui seront prodiguées; tous l'estimeront au faîte de la félicité : souvent il survient de tels changements qu'il est honni dans les rues qui retentissaient peu auparavant de ses louanges, et emprisonné dans les mêmes cachots qu'il avait ouverts et fermés à volonté. Combien n'y en a-t-il pas dont une nuit douloureuse, une souffrance qui se déclare, renversent tout le bonheur! O trompeuses espérances des hommes! s'écriait Cicéron; fragilité de leur fortune, vanité de leurs efforts! Ils succombent avant d'avoir fourni la moitié de leur course. Ils font naufrage avant qu'on ait signalé le port. C'est donc par un aveuglement réel que les fils d'Adam bâtissent, sur un sol aussi mouvant, les plus vastes édifices; au premier coup de vent il n'en restera plus que des ruines. Nous nous ménageons bien des surprises décevantes pour ne vouloir pas regarder en nous-mêmes, et compter d'abord avec notre cœur.

La folie que nous avons décrite est bien digne d'étonnement; mais il est impossible d'exprimer la folie des malheureux qui restent plusieurs années dans le péché, n'ignorant pas que la vie seule les sépare de l'enfer. Imaginez-vous un homme suspendu au-dessus d'un abîme par un lien assez léger. Concevez-vous les angoisses de cet infortuné, les soins de toute espèce qu'il se donne pour sortir de cette position dangereuse? Cet infortuné c'est vous, chrétien, qui osez offenser Dieu pendant plusieurs années, sans vous repentir jamais. Ce lien c'est votre vie; qu'elle se brise, et vous tombez dans les profondeurs de l'enfer. Et après cela vous dormez ? vous riez? vous vous amusez? et vous ne comprenez pas le péril affreux qui menace votre âme ?

V.

Quatrième misère de la vie humaine : sa mutabilité.

Aux autres misères de la vie humaine se joint la mutabilité. « L'homme né de la femme, dit Job, vit peu de temps, et sa vie est parsemée de douleurs. Il s'épanouit comme une fleur, et il est aussitôt brisé; il passe comme une ombre, et il ne demeure jamais

dans le même état. » *Job,* XIV, 1 et seq. Aucun être ici-bas n'est plus changeant que lui. Le caméléon avec ses couleurs diverses, la mer Euripe avec ses caprices tumultueux, la lune avec ses aspects toujours nouveaux, lui cèdent en mutabilité. Il n'y a point de Protée qui revête autant de formes que l'homme en revêt en une heure. En un instant il sera bien portant et malade, content et mécontent, triste et joyeux, craintif et hardi, confiant et soupçonneux, paisible et courroucé : il voudra et ne voudra pas, et plus d'une fois il ne se comprendra pas lui-même. Ses variations en résumé sont aussi nombreuses qu'il se présente, en un temps donné, de choses différentes : chacune le modifie à sa manière. Tandis que le passé l'inquiète, le présent le trouble, et l'avenir le jette dans la sollicitude. A-t-il de la fortune ? il vit dans le faste. La perd-il ? le voilà dans l'abattement. N'en a-t-il jamais eu ? il est assujetti à un travail incessant. C'est une véritable mer, tant ses bouleversements sont fréquents et soudains. Encore les flots ne sont-ils bouleversés que par le souffle des vents : l'homme, au contraire, que le vent se lève ou qu'il s'apaise, est dans une agitation continuelle.

Outre ces changements, il y a dans notre vie un mouvement régulier et inexorable qui nous rapproche de plus en plus de la mort. Les cieux avec leurs révolutions ne sont, pour ainsi parler, que le rouet rapide auquel est attaché le fil de nos jours. Il s'enroule ainsi à tout moment jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien. C'est pourquoi Job compare la vélocité de sa vie à celle d'un coureur. Cependant quelque importante que soit une affaire, le coureur est obligé de s'arrêter au moins par nécessité. Le temps seul ne s'arrête jamais, et il ne nous accorde pas une heure de répit. « Ce que je compose, dit saint Jérôme, ce que j'écris, ce que je relis et que je corrige, est autant d'enlevé à mon existence. Chaque caractère tracé par mon secrétaire est un dommage irréparable fait à ma vie. Semblables aux passagers qui, bien qu'assis ou étendus sur le pont du navire, marchent toujours vers le but du voyage, nous marchons sans nous arrêter d'un pas lent et sûr vers le port qui nous doit tous recueillir, vers le tombeau. » *Epist. ad Nepot.*

Vivre c'est donc cheminer vers la mort. L'heure de la mort étant l'heure du jugement, vivre est encore cheminer vers le tribunal de Dieu et vers l'instant où nous serons jugés. En face de cette perspective, irons-nous à l'encontre de la volonté du souverain Juge, et prendrons-nous à tâche d'exciter sa colère ? Ouvre donc tes yeux, misérable ; vois la route que tu suis, le but où tu aboutiras. Considère combien ta conduite est peu conforme avec ce qui t'attend. Que ton âme rougisse alors, ou du moins qu'elle ait pitié d'elle-même.

VI.

Cinquième misère de la vie humaine : ses avantages trompeurs et mensongers.

Il est, à mon avis, une misère supérieure encore à celles dont nous avons parlé jusqu'à présent : c'est le masque séducteur sous lequel la vie humaine cache ses traits difformes. On a coutume d'appeler la sainteté hypocrite une double malice : par la même raison la félicité simulée est une double misère. En effet, si nous voyions la vie comme elle est en réalité, sans aucune séduction de sa part, il est manifeste que nous ne nous perdrions pas à cause d'elle, que nous lui dénierions toute confiance, et que nous serions toujours sur nos gardes. Mais elle est si trompeuse qu'elle nous donne sa laideur pour de la beauté, ses limites étroites pour des limites lointaines et reculées, sa mutabilité pour de la constance. « Lorsque vous passez de l'enfance à l'adolescence, dit saint Jérôme, puis à l'âge d'homme, puis à la vieillesse, le sentez-vous ? — Nous mourons tous les jours, tous les jours nous changeons ; et avec cela nous nous croyons éternels. Cette erreur avait inspiré aux Mégariens d'élever ces superbes édifices qui faisaient dire à un philosophe, qu'ils bâtissaient comme s'ils devaient vivre sans fin, et qu'ils vivaient comme s'ils eussent dû mourir le jour suivant. » *Ibid. ut supr.*

D'où viennent, et l'oubli de Dieu, et l'insatiable avarice, et l'excessive vanité des hommes, et leur souci d'entasser richesses sur richesses, et leur nonchalance à se préparer à mourir, sinon de ce qu'ils estiment leurs jours presque interminables? Ils s'imaginent ainsi qu'ils auront du temps pour tout, pour le monde,

pour les plaisirs, pour les affaires, et qu'il en restera même pour Dieu. On croirait qu'il dépend uniquement d'eux d'accourcir ou d'allonger leur existence.

La cause de cette illusion se trouve, non dans un semblant de raison, mais dans une sorte d'instinct dont l'amour-propre est la racine. Nous avons la mort en horreur : et pour cela, nous nous refusons à penser à elle, et à croire sa venue prochaine. Il nous serait trop pénible de nous arrêter à ces réflexions. D'où il suit que nous accordons facilement créance à la mort probable et imminente d'autrui, tandis que cela nous semblerait déraisonnable s'il s'agissait de nous. Notre prochain, nous l'aimons assez médiocrement pour n'être pas tourmenté par la pensée du coup qui le menace ; mais nous ne nous haïssons pas assez pour envisager sans effroi, en ce qui nous concerne, un semblable avenir. Malheureusement, il arrive souvent que l'événement renverse nos conjectures : la mort épargne ceux que nous supposions déjà en sa puissance, et elle nous frappe, nous qui comptions sur de nombreuses années. Ainsi, les navigateurs, lorsqu'ils s'éloignent du port, se figurent d'abord qu'ils sont immobiles, et que le rivage s'enfuit. Mais ils reconnaissent bientôt la vérité.

VII.

Sixième misère de la vie humaine : ses peines et ses difficultés.

La vie est courte ; et encore le peu qui nous en est laissé n'est pas tout vie. Les peines d'esprit et de corps sont ici-bas tellement considérables, que notre existence mérite moins le nom de vie que celui de mort; car, pour employer l'expression d'un poète, nous ne vivons pas, nous traversons la vie. Nous sommes pauvres en tout, hormis une seule chose, les souffrances. Nous ne trouvons partout que brièveté ; nos instants sont courts, aussi bien que nos joies, aussi bien que notre science. La vie est courte pour tout, hormis une seule chose, souffrir. C'est un défilé d'autant plus dangereux qu'il est moins étendu. Assurément, si nous tournions un sel moment nos regards sur nous-mêmes, on nous verrait sans cesse dans les larmes et dans la confusion d'avoir été condamnés par le Juge suprême à des maux si humiliants. Mais

le comble du mal est que nous ne le sentons pas. Héraclite et Démocrite au moins le sentaient, et ils passaient leurs jours, l'un à pleurer, l'autre à rire, tant ils étaient convaincus de la vanité et des misères de cette vie.

Essayez d'énumérer les peines qui affligent les hommes? Comptez les craintes, les douleurs, les soupçons, et les autres peines qui tourmentent l'âme. Ces peines lui sont si naturelles qu'elle les éprouve sans cause. Lorsqu'elle est à couvert de toute atteinte extérieure, elle trouve au dedans un bourreau; et ce bourreau c'est elle-même. « Pourquoi, Seigneur, s'écriait Job à ce sujet, m'avez-vous rendu à charge à moi-même? » *Job*, VII, 20. Il n'est pas plus aisé de compter les peines qui assiégent le corps. Que de sueurs pour gagner le morceau de pain destiné à le soutenir! Les autres créatures vivantes n'ont besoin pour cela, ni de travaux ni de fatigues: l'homme seul doit fouiller la mer et la terre. Le Psalmiste compare nos jours à la toile de l'araignée. Voyez cet animal: jour et nuit il s'occupe à filer sa toile, tirant la substance de son œuvre de ses propres entrailles, et se consumant pour la terminer; et tout cela, pour construire un filet à attraper les mouches, filet si délicat que le plus léger accident le détruit. Ainsi l'homme se consume au travail; et en définitive, il n'aboutit qu'à des œuvres aussi fragiles en leur genre qu'une toile d'araignée. Un vent se lève, la toile est brisée, et avec elle périt en un clin d'œil le fruit de longues fatigues.

Ajoutez à ces misères l'absence de toute sécurité. En effet, rien ne vous garantit contre la faim, la soif, la peste, et une infinité d'autres dangers. Que d'infirmités la nature a préparées contre notre pauvre humanité! Les livres scientifiques regorgent de maladies; et pourtant, il en paraît toujours de nouvelles qui mettent en déroute les savants et la science. Parmi les remèdes, y en a-t-il beaucoup d'agréables? une foule, au contraire, sont plus douloureux que le mal; en sorte que, pour guérir un mal, il faut en supporter un plus grand encore. Je suppose volontiers que votre robuste constitution vous mette à l'abri des maladies; vous n'en êtes pas moins sujets, d'un autre côté, à des perils qui n'épargnent personne. Ce sont les mers avec leurs tempêtes, la guerre et ses

fureurs, les tremblements de terre, les inondations, la chute des maisons, la morsure des bêtes venimeuses. N'y a-t-il pas en tout temps des mères qui ne donnent la vie à leurs enfants qu'au prix de la leur ?

Parmi les animaux, qui avaient été créés pour notre service, aussi bien que les autres créatures, il y en a qui nous sont utiles, et il y en a qui nous sont nuisibles. On serait tenté de croire à une conspiration générale de la nature contre l'homme. Ce ne serait encore rien, si la paix et la concorde régnaient entre nous. Mais les hommes ont pris les armes contre leurs frères, et nul être ne les a surpassés en cruauté. Il n'y a point de machines, de moyens qu'ils n'aient inventés pour s'attaquer, ou se défendre les uns contre les autres. Outre le sang dans lequel se plonge l'épée d'un ennemi, il faut compter les injures, les vols, les pillages, les infamies, la captivité que l'homme souffre de l'homme. Ni la terre ni la mer, ni les chemins ni les places publiques ne sont dépourvus de brigands, de sicaires et de voleurs. La haine trouve toujours le lieu convenable pour goûter le plaisir de la vengeance. Que sont toutes ces armes, cette artillerie, ces munitions, cette poudre que l'on voit partout, ces engins de plus en plus terribles, sinon des moyens de multiplier les calamités du genre humain? afin que nos semblables nous tourmentent, quand le ciel nous aura pardonné. Jules César à lui seul fit couler le sang de près d'un million d'hommes. Cependant on a vanté sa clémence et sa générosité. Qu'eût-il donc fait, s'il avait été cruel? Cicéron mentionne l'ouvrage qu'un philosophe avait écrit sur les divers genres de mort. Après avoir parcouru les fléaux de toute espèce qui mettent fin à la vie, il concluait en disant que ces fléaux n'avaient pas exterminé autant d'hommes qu'en avait exterminé la cruauté ingénieuse des hommes eux-mêmes. N'est-ce pas une chose bien digne de réflexion que cette cruauté dans un être sociable, politique, privé par la nature d'armes et de venin, et destiné à vivre en paix avec ses semblables.

Nous n'en finirions pas si nous parcourions les tribulations particulières à chaque âge et à chaque condition. Le mal de l'enfance est l'ignorance; l'impureté est celui de la jeunesse; l'homme fait

est prompt à la colère ; le vieillard est pesant et pareil à un vase plein d'infirmités et de douleurs. L'enfant n'a de l'homme que les traits ; l'adolescent est un coursier sans mors et sans frein. Nous n'avons pas de plus vif désir que d'arriver à un âge avancé, c'est-à-dire, à l'âge où les nécessités sont plus grandes, et les ressources moins considérables. Alors tout nous abandonne, le monde, nos parents, jusqu'à nos membres et nos sens, jusqu'à la raison, qui nous refusent leur usage ; il ne nous reste que les misères. Et cependant voilà le but que fixent tous les yeux, la couronne qui semble indispensable à la félicité humaine.

Dans les conditions diverses, il n'y a également que mécomptes et déboires. Chacun voudrait changer son état pour celui du voisin, espérant qu'il s'en trouverait mieux. Comme le malade qui va d'un côté de sa chambre à l'autre, pour faire diversion à son mal; nous cherchons le repos là où nous ne sommes pas; et toujours en vain, parce que notre instabilité est seule la cause de notre malaise.

En somme, il est bien permis de dire avec le Sage : « Un joug bien lourd pèse sur les enfants d'Adam, depuis le jour où ils sont sortis du ventre de leur mère, jusqu'au jour de leur sépulture dans le sein de la mère commune. » *Eccli.* XL, 1. Saint Bernard allait même jusqu'à avancer, *Serm. in Ascens. Domini,* que la vie présente serait pire que l'enfer, n'était l'espérance de gagner le ciel. N'oublions pas que ces maux sont la peine du péché, mais une peine miséricordieuse et salutaire. La Providence a disposé les choses de cette manière, afin de nous détacher de cette misérable vie. Son amertume nous en dégoûte ; ses souillures empêchent que nous lui donnions notre amour ; les afflictions dont elle nous accable rendront la séparation plus facile, et nous porteront à soupirer vers la véritable vie. Si nous avons de la peine à la quitter, toute misérable qu'elle est, si nous regrettons les viandes et les légumes de l'Egypte ; qu'aurions-nous fait si elle eut été vraiment délectable ? Qui aurait le courage de l'abandonner pour Dieu, de l'échanger contre le ciel, de s'écrier avec Paul . « La dissolution de ma nature et la société de Jésus-Christ, voilà tout mon désir ? »

VIII.

Septième misère de la vie humaine : la mort.

Une misère effrayante, la mort, couronne toutes ces misères. Elle est notre dernière espérance. « Je sais bien, disait Job au Seigneur, que vous me livrerez à la mort, que vous me conduirez à la demeure qui attend tous les vivants. » *Job*, xxx, 23. Je n'essaierai pas de décrire ce que renferme de terrible, de douloureux, cette misère suprême. Il me suffira d'emprunter ces paroles d'un docteur : O mort ! que ton souvenir est amer ! que hâtive est ta venue ! Tes voies sont secrètes, ton heure incertaine, et ton empire universel. Les puissants ne sauraient te fuir ; les sages ne savent pas t'éviter. A ton aspect s'évanouit la force des vaillants. Nul n'est riche à tes yeux, et nul pour de l'or ne rachète sa vie. Partout tu vas, partout tu cherches, partout tu trouves. L'herbe, les vents, l'air, les siècles, l'Océan, le monde entier subissent ta loi. Ailleurs on voit au progrès succéder la décadence. Toi seule persistes dans le même état. Tu es un marteau qui frappe sans cesse, une épée qui n'a pas de fourreau, un filet auquel rien n'échappe, une prison que personne n'évite, une mer qui engloutit tout, un supplice qu'il nous faut tous endurer, un tribut qu'il nous faut tous payer. O mort impitoyable ! ne pourrais-tu venir en un temps plus commode ? Ne pourrais-tu nous permettre d'achever ces affaires qui sont en si bon chemin ? En un instant tu nous ravis le fruit de plusieurs années de travail. A cause de toi, cette famille sera éteinte, ce royaume n'aura pas d'héritier, on ne verra partout qu'orphelins ; le fil de ces études sera interrompu ; c'est bien mal récompenser le talent ; c'est rapprocher la fin du commencement sans le milieu qui doit les unir. Enfin, Dieu n'a pas voulu de toi ; il a déclaré que tu n'es pas sorti de ses mains, et que tu dois à l'envie et à la malice du diable d'avoir pénétré dans l'univers.

IX.

Du fruit à recueillir de ces considérations.

Entre autres fins vers lesquelles on pourrait diriger les considérations précédentes, il y en a deux qui méritent une attention par-

ticulière : la connaissance et le mépris du monde, la connaissance et le mépris de soi-même. Voulez-vous concevoir une idée juste de la gloire de ce monde? écoutez une seule parole : La gloire humaine peut-elle être plus solide, plus durable que la vie elle-même? Non, n'est-ce pas, puisque la vie est comme la substance dont la gloire est une simple modification; la modification disparaîtra avec la substance. Par conséquent, il n'y aura de plaisirs, de richesses que jusqu'au tombeau. Le tombeau se refermera sur eux non moins que sur la vie. De plus, si la vie humaine est telle que nous l'avons présentée, c'est-à-dire, courte, incertaine, fragile, inconstante, trompeuse et misérable, qu'espérez-vous bâtir sur un fondement aussi peu solide? Vous ne jouirez pas plus des biens terrestres que de la vie, et plus d'une fois vous ne perdrez celle-ci qu'après avoir perdu ceux-là depuis longtemps.

Si la vie humaine n'est, comme nous l'avons dit plus haut, que le rêve d'une ombre, que sera ce qu'elle peut avoir d'éclatant? une figurine en cire, habilement sculptée, si vous le voulez, mais qui se fond au premier rayon de soleil; une fleur délicate, que le plus léger souffle détache de sa tige et flétrit sans retour. Non, il ne peut y avoir de beauté stable quand la matière en est si corruptible. Vous opposerez à ce tableau, la gloire qui subsiste après la mort. Mais quel avantage en revient-il à votre héros? De quoi servent à Homère les éloges que vous accordez à son Iliade? Si nous n'avons d'autre récompense que ces louanges, on nous applaudira, comme le dit saint Jérôme, là où nous ne serons plus, et l'on nous tourmentera là où nous serons pour jamais.

Il y a encore plusieurs fruits à recueillir de cette méditation. Si vous considérez attentivement ce qui précède, vos yeux ne tarderont pas à s'ouvrir, et vous serez surpris de l'aveuglement universel. De quoi donc, penserez-vous, s'enorgueillit cette déplorable race d'Adam? Que signifient cette hauteur, cette vanité, cette estime de soi-même, ce mépris des autres, cet oubli de Dieu? Pourquoi, misérable petite créature, te hausser sur la pointe des pieds? Comment un regard jeté sur toi-même ne dissipe-t-il pas ton enflure ridicule? Car tu es d'une condition tout à fait vile. D'ailleurs que te promet cette gloire dont tu es tant avide? N'est-

elle pas entourée d'une infinité de maux ? Mêlée à une foule d'ingrédients remplis d'amertume, conservera-t-elle un peu de douceur ? La terre que tu habites est une véritable vallée de larmes, une prison regorgeant de captifs et de condamnés. Pourquoi, dans un pareil lieu, cette pompe, ce faste, ces réjouissances, ces fêtes, cette insouciance de l'avenir, comme si l'on était destiné à vivre toujours avec les animaux, sans avoir aucune part dans le séjour des anges ? Ces misères sont bien étonnantes ; mais ce sera une misère plus étonnante encore si toutes ces réflexions ne réussissent pas à vous ouvrir les yeux et à vous tirer de l'illusion.

MÉDITATIONS POUR LE MERCREDI SOIR.

La mort sera le sujet de cette méditation : il n'en saurait être de plus profitable, soit pour acquérir la vraie sagesse et fuir le péché, soit pour se disposer à bien mourir. Vous demanderez d'abord à Notre-Seigneur qu'il vous fasse éprouver quelque chose de ce que vous réserve ce dernier combat, afin d'ordonner votre vie comme vous voudriez l'avoir ordonnée en ce moment suprême. Et pour mieux entrer dans ces sentiments, figurez-vous qu'il s'agit de vous et non d'un autre. Représentez-vous sur un lit, abandonné des médecins, et n'entendant autour de vous que des présages de mort.

Songez ensuite à l'incertitude avec laquelle s'offre à vous votre dernière heure. Vous ignorez à quel moment et dans quelle disposition vous la verrez sonner. Vous savez certainement que vous mourrez ; vous ne savez, à part cela, rien de certain : et si vous pouvez prévoir quelque chose, c'est que la mort vous surprendra quand vous vous y attendrez le moins.

Pensez encore à la séparation qui se fera entre vous et les choses de ce monde, comme entre votre âme et votre corps dont l'union a été si longue et si étroite. L'éloignement de la patrie, de l'air natal, est pour l'homme une douleur bien vive, quoiqu'il lui soit permis d'emmener dans son exil tout ce qu'il aime. Quelle douleur sera donc la nôtre à l'instant où il faudra quitter maison, fortune, parents, amis, épouse, enfants, en un mot toutes choses? Que de gémissements, que de sanglots se feront entendre !

Considérez après cela quels sont les sentiments du moribond à la pensée du sort qui attend son corps et son âme. En ce qui regarde le corps, il sait parfaitement que, malgré tous les honneurs dont il peut avoir été entouré pendant la vie, il ne lui sera accordé que six ou sept pieds de terre, à côté des autres cadavres. Quant à son âme, il ne sait rien de certain. Si l'espérance en la miséricorde divine le soutient, le souvenir de ses péchés le décourage. Il est effrayé encore par la justice rigoureuse de Dieu, et par la profondeur de ses jugements; car tantôt Dieu semble avoir les bras liés, tantôt il semble se jouer de la destinée des hommes. Le larron échangea la croix avec le paradis, et Judas fut précipité de l'apostolat dans l'enfer. Manassès fit pénitence de ses abominations, et nous ignorons si le plus sage des rois sauva cette vertu du naufrage de toutes les autres. C'est une situation affreuse de se trouver en présence d'un bonheur et d'un malheur éternels, et de ne pas connaître lequel des deux nous est réservé.

A cette anxiété se joint la perspective du compte à rendre au souverain Maître; et il y a là de quoi faire trembler les plus confiants. On rapporte qu'Arsène étant sur son lit de mort, fut saisi d'une crainte très-vive. Et comme ses disciples lui disaient : Père, vous craignez donc ce passage? il répondit : Mes enfants, ce n'est pas la première fois que j'éprouve cette crainte : pendant ma vie elle n'a jamais cessé. Alors, en effet, s'offrent au mourant tous les péchés de sa vie passée, prêts à fondre sur lui comme autant d'ennemis. Ceux qui lui causaient les plaisirs les plus ardents lui inspirent le plus mortel effroi. Il songe au déshonneur qu'il a porté dans les familles, aux pauvres qu'il a maltraités, aux faibles qu'il a scandalisés. Il entend crier contre lui, non pas le sang d'Abel, mais le sang du Christ, qu'il a si souvent répandu. Si la sentence est portée suivant la loi qui dit : Œil pour œil, dent pour dent, blessure pour blessure, quel partage aura-t-il, lui qui a perdu tant d'âmes? Oh! qu'elle est amère, la mémoire, si douce autrefois, des voluptés dont il s'est enivré! Le Sage avait bien raison de dire : « Ne regardez pas le vin lorsqu'il pétille, et lorsqu'il resplendit comme de l'or à travers le cristal. Il flatte en entrant; mais bientôt il mordra comme un serpent, et il versera le

venin comme un basilic. » *Proverb.*, XXIII, 31. Si les hommes comprenaient cette vérité ! Il n'y a point de vipère dont la piqûre soit aussi cuisante que le sera la pensée des plaisirs qui ne sont plus. Ces plaisirs seront le fiel du breuvage que leur présentera leur ennemi. *Apoc.*, XVII, c. 17; ils seront le reste de la liqueur contenue dans le calice doré que boira Babylone. *Jerem.*, c. LI, 7.

Considérez aussi les angoisses du mourant lorsqu'il faudra se préparer aux sacrements de la pénitence, de l'Eucharistie et de l'extrême-onction, derniers secours que nous puissions recevoir de l'Eglise. Comme il voudrait, s'il a mal vécu, avoir suivi un autre chemin ! Que sa conduite serait régulière si on lui accordait du temps ! Il s'efforcera d'invoquer Dieu, et la maladie le lui permettra à peine.

Faites attention aux circonstances qui sont en quelque sorte les messagères de la mort, et voyez combien elles sont épouvantables. La poitrine se gonfle, la voix devient rauque, les pieds se glacent, les jambes se raidissent, les yeux sont hagards, la pâleur couvre le visage, la langue se refuse à remplir son office; et tous les sens troublés par le travail qui tend à rompre les liens de l'âme et du corps, n'ont plus aucune vertu. Mais les peines de l'âme sont supérieures à celles du corps. Elle lutte véritablement contre la force qui l'attire ; elle voudrait rester, car l'avenir la pénètre d'effroi, et malgré ses efforts elle est impuissante.

L'âme et le corps ayant brisé leurs liens, deux routes se présentent à vous : l'une vers le sépulcre où l'on va déposer le corps, l'autre vers la demeure qui sera assignée à l'âme. Suivez-les l'une après l'autre. Examinez de près l'état du corps séparé de l'âme, le vêtement qui l'enveloppe, et l'empressement avec lequel on s'en débarrasse. N'omettez aucune particularité de son enterrement ; le tintement lugubre des cloches, les prières que tous récitent pour le défunt, les offices et les chants plaintifs de l'Eglise, le cortége d'amis qui l'accompagne et qui le pleure, enfin la descente du cercueil dans la fosse qui sera son dernier séjour. Que tout cela passe devant vos yeux. Comme il n'y a rien de plus bizarre que le cours des choses humaines, on pourra plus tard bâtir à côté du lieu de cette sépulture, si brillante qu'elle ait été.

On aura besoin de terre pour élever un mur; et il arrivera que ce corps, malgré sa noble origine, servira en définitive à la construction d'une mauvaise muraille. Est-ce que ce n'est pas le sort de la plupart des monarques et des empereurs qui ont quitté cette terre?

Mettez-vous maintenant en quête de l'âme, et avant de visiter sa demeure suprême, écoutez son jugement. Représentez-vous ce tribunal entouré de la cour céleste, qui attend la sentence fatale. Tout y sera pesé, apprécié avec la plus rigoureuse exactitude. On y demandera compte de la vie, de la fortune, de la famille, des inspirations d'en haut, des mesures prises pour pratiquer la vertu, et surtout de l'usage des sacrements et du sang de Jésus-Christ : le jugement sera conforme au compte qui aura été rendu.

DÉVELOPPEMENT.

La considération de la mort produit trois principaux avantages. Le premier est l'acquisition de la vraie sagesse, qui apprend à l'homme à bien régler et à bien diriger sa vie. Car, suivant les philosophes, la fin vers laquelle doivent concourir plusieurs choses fournit elle-même la règle d'après laquelle ces choses sont dirigées. C'est ainsi que l'on se conduit dans les constructions, dans les voyages et autres choses semblables ; on a sans cesse devant les yeux le plan que l'on veut exécuter, le lieu que l'on veut atteindre. Or, l'une des fins de notre vie étant la mort, il faudra, si nous voulons cheminer sans dommage et sans incertitude, fixer toujours ce but de notre traversée ici-bas, et ne choisir que les routes les plus sûres pour y parvenir. Songez donc que vous sortirez de ce monde dans le plus complet dénùment, que vous subirez ensuite un jugement rigoureux, et que vous serez oublié de tous dans votre sépulcre : et après ces réflexions, essayez de régler votre vie. C'est ainsi que faisait le philosophe qui disait: Je suis sorti nu du ventre de ma mère, et je rentrerai nu dans le sein du tombeau. Pourquoi, si la nudité est ma dernière espérance, perdrai-je mon temps à rassembler des richesses?—De notre négligence à cet endroit proviennent la plus grande partie de nos défauts, la présomption, l'orgueil, la lâcheté, la mollesse, et les

châteaux que nous élevons dans les airs ou sur le sable. Evidemment, si nous pensions un peu plus à ce que nous serons dans quelques jours ou quelques années, notre vie serait plus humble et plus modeste. Comment serait-il présomptueux, celui qui ne verrait en son corps que cendre et poussière? Ferait-il un dieu de son ventre, celui qui se considérerait comme la pâture des vers? Serait-il vain dans ses projets, celui qui comprendrait la fragilité de sa nature? Enfin, bouleverserait-il la terre et les mers pour thésauriser, celui qui ne se dissimulerait pas que le cadavre n'emporte qu'un suaire? Toute notre vie se corrigerait de même, si nous avions le soin d'employer cette règle. Telle était la pensée de Platon lorsqu'il disait : « L'existence du sage est une continuelle méditation de la mort. » *Phœdon. Cicer., Tuscul.,* I. En effet, la méditation de la mort enseigne à l'homme à distinguer ce qui est quelque chose de ce qui n'est rien, ce qu'il doit faire et ce qu'il doit éviter. On rapporte des Brames indiens qu'ils tiennent leurs cercueils ouverts à la porte de leurs cellules, afin qu'en entrant et en sortant, la mort soit le premier objet qui frappe leur attention.

Dieu ordonna au prophète Jérémie de descendre à la maison du potier, parce qu'il désirait lui parler. Le sépulcre, espèce de maison destinée aussi à recevoir des vases d'argile, est pour nous, comme la maison du potier pour Jérémie, une école de sagesse. Nous y apprenons du Seigneur la vanité du monde, les misères de la chair, la brièveté de la vie, et par-dessus tout à nous connaître nous-même, connaissance qu'aucune autre n'égale et ne remplace. Descends, ô homme, par la pensée, dans cette demeure; tu y verras qui tu es, d'où tu viens, où tu vas, ce que deviennent la beauté du corps et la gloire de la terre. Tu ne tarderas pas à brûler ce que le monde adore dans son aveuglement. Il ne regarde, le monde, que le visage fardé de Jézabel, et non les extrémités sanglantes de son corps dévoré : tandis que Dieu veut que nous considérions l'un, sans toutefois jamais oublier les autres.

Le second avantage que nous retirons de la considération de la mort, est l'éloignement du péché. Ces paroles de l'Ecclésiaste nous l'assurent : « Souviens-toi, y est-il écrit, de ton heure dernière,

et jamais tu ne pécheras. » *Eccli.*, VII, 40. Saint Jean Climaque raconte qu'un moine était violemment tenté par le souvenir de la beauté d'une femme avec laquelle il avait été en relation dans le siècle. Ayant appris qu'elle était morte, ce moine se transporta au lieu de sa sépulture, ouvrit sa tombe et emporta un lambeau infect du suaire qui enveloppait le cadavre. Depuis, lorsque la tentation se renouvelait, il respirait l'odeur de ce lambeau, et se disait à lui-même : Tiens, voilà, misérable, l'objet de ton amour; voilà ce qu'il advient des voluptés et des charmes d'ici-bas. L'observation suivante de saint Grégoire nous indique un remède semblable contre le péché. Rien, dit ce grand pape, ne mortifie plus les appétits de cette chair perverse que de considérer l'état auquel, après la mort, elle sera réduite.

Le même saint parle d'un moine qui, sur le point de prendre sa nourriture, et d'accorder un peu de repos à son corps fatigué, était assailli souvent par la pensée de la mort. Alors, comme s'il eût ressenti la pointe d'un aiguillon, il était si fort absorbé et préoccupé qu'il ne songeait plus à prendre son repas. Voyez combien cette seule pensée a d'influence sur le cœur du juste, puisqu'elle le détourne de satisfaire à l'un des besoins les plus impérieux de notre nature.

En vérité, un des spectacles les moins compréhensibles est celui de gens qui connaissent, à n'en pas douter, le compte terrible qu'il leur faudra rendre, et qui nonobstant pèchent le plus facilement du monde. Qu'un voyageur dont la bourse ne renferme qu'une légère pièce de monnaie, entre dans une hôtellerie, et qu'il y réclame perdrix, chapons, et tout ce qui lui vient à la tête; il passera pour un mauvais plaisant ou pour un fou. Mais n'est-ce pas la conduite des malheureux qui goûtent de tous les plaisirs défendus, sans s'occuper du compte à rendre à la fin? C'est pourquoi le démon travaille incessamment à nous enlever la mémoire de notre dernière heure. Il connaît trop le profit que nous en retirerions. N'était son acharnement, serait-il possible de ne pas s'inquiéter d'une chose si effrayante et pourtant inévitable? Une perte peu considérable nous ravit le sommeil et la santé : la perte probable et imminente de la vie du corps, et de la vie bien plus

précieuse de l'âme, nous trouve insensibles. Nous nous soucions de ce qui n'est rien; nous ne nous occupons pas de ce qui est tout.

Le troisième avantage à retirer de cette méditation, est une préparation à bien mourir. Dans les occasions ardues et difficiles, c'est un secours bien puissant que la prévoyance. On ne franchit pas un abîme aussi large que celui par lequel nos deux vies sont séparées, sans un exercice préalable; car, dans les entreprises importantes, on ne réussit ordinairement pas la première fois. Puis donc que mourir est chose si grave, et bien mourir chose si nécessaire, mourons plusieurs fois dans la vie, afin de bien mourir lorsque le moment de l'épreuve sérieuse sera venu. Les soldats ont accoutumé de répéter en temps de paix les manœuvres à exécuter en temps de guerre. Avant une course, on mènera le cheval dans la carrière afin de le familiariser avec les accidents et la disposition du terrain. Nous avons tous une carrière à fournir; personne n'ignore qu'elle renferme plus d'un pas dangereux, et que la chute est sans retour; il est donc de la plus simple prudence de nous prémunir contre ces mauvais pas. Mais non; au lieu de considérer les inquiétudes qui agitent le cœur d'un malade, nous accordons notre attention à ceux qui entourent sa couche funèbre.

I.

De l'incertitude de la mort, et de la séparation douloureuse qui l'accompagne.

La mort n'a point d'heure fixe; elle vient d'ordinaire quand on y pense le moins. « Le jour du Seigneur, dit l'Apôtre, paraîtra comme un voleur. » I *Thess.* v, 2. Or, le voleur épie l'instant où l'on est le moins sur ses gardes pour faire son coup. Il arrive souvent qu'au moment où nous ne nous occupons en rien de notre dernière heure, où nous dépensons en vains projets de longues années, cette heure fatale sonne tout à coup; et le fil de nos espérances se rompt, et tous nos desseins sont confondus. « Ma vie, disait un pieux monarque, a été coupée comme la toile que coupe le tisserand ; à peine commençait-on à ourdir la trame de mes jours, qu'elle a été rompue. » *Isa.* XXXVIII, 12.

Le premier coup par lequel s'annonce la mort est la crainte de ce passage suprême. Il est bien dur de mourir à celui qui aime la

vie. Le nom seul de la mort tourmente si fort les amis de la terre qu'ils mettent leur soin à l'éviter, malgré le dommage qui en résulte pour leur âme. Saül ne manquait certes pas de courage. Mais lorsque l'ombre de Samuel lui eut apparu, lorsqu'il eut entendu ces paroles : Demain tes enfants et toi serez où je suis moi-même; — ses forces l'abandonnèrent et il tomba comme s'il eût expiré. — Que ressentirons-nous quand on nous apprendra une semblable nouvelle? Si nous aimons le monde, la nécessité de le quitter avec tout ce qu'il contient, se présentera à notre esprit. Nous verrons poindre le jour où cette complète séparation devra se consommer. Le corps ne mourra qu'une fois; mais le cœur recevra autant de morts qu'il aura aimé de vanités. Et de même que plus les racines d'une dent malade sont enfoncées dans les chairs, plus son extraction cause de douleur; de même, plus notre cœur sera plongé dans l'amour des choses temporelles, plus la souffrance sera vive quand il faudra s'en arracher. Alors ce que nous aurons le plus aimé sera notre plus cruelle torture, et ce qui était naguère une source inépuisable de jouissances et de consolations deviendra une source d'intolérables supplices. Saint Augustin raconte, *Conf.* VIII, 11, que lorsqu'il songeait à dire adieu au monde et à ses plaisirs, ceux-ci s'offraient tous à son imagination, et semblaient lui adresser ces reproches : Comment? tu nous quittes pour toujours? Et nous ne te verrons plus jamais? — Quel langage tiendront-ils à votre faible cœur lorsqu'ils seront sur le point de vous abandonner? Vous serez alors forcé de vous dire à vous-même : Désormais plus de monde pour moi; plus d'air, plus de ciel et de soleil; plus d'épouse ni d'enfants, plus de délices. Je suis dénué de tout, et la mort va me dépouiller encore davantage. Mon tour est venu; la mesure de mes jours est comblée; il ne me reste qu'à mourir à toutes choses. Adieu donc, ô monde; adieu, fortune et biens de la terre; et vous, mes amis, épouse bien-aimée, chers enfants, adieu aussi, adieu; je ne vous verrai plus!

Une séparation non moins pénible est la séparation de l'âme et du corps, qui ont été si longtemps unis. Quoique Job eût été dépouillé de tous ses biens, il paraissait au démon que c'était peu

de chose en comparaison de la vie. L'homme, disait-il à Dieu, donnera volontiers ce qu'il possède pour conserver ses jours. — L'amour réciproque de nos deux natures est extrêmement fort en nous, et par conséquent il fournira en nous l'objet d'une très-grande douleur. Voyagez quelque temps avec un inconnu, et puis séparez-vous l'un de l'autre : vous sentirez la tristesse et la solitude. Combien plus triste sera la séparation de deux amis aussi étroitement liés que le corps et l'âme, de deux voyageurs qui ont si longtemps marché ensemble, et qui se sont rendu si souvent de mutuels services? Ce sera un moment bien cruel lorsque l'esprit dira à la chair : Je vais donc être éloigné de toi! et lorsque la chair répondra à l'esprit : Sans toi que deviendrai-je? ce que j'avais, ne le recevais-je pas de toi?

II.

De l'effroi qu'inspirent la sépulture et l'incertitude du sort qui nous attend.

La question qui se présente maintenant le plus naturellement est celle-ci : Que deviendra le corps après sa séparation d'avec l'âme? Tout ce qu'il peut espérer de mieux est manifestement une honnête sépulture. Faut-il donc que telle soit la misérable destinée d'un être que nous avions en si haute estime, et que nous traitions avec tant de considération? Regardez cette demeure qu'on lui prépare : voyez comme elle est étroite, obscure, infecte, et remplie d'ossements et de débris de cadavres : n'est-ce pas un spectacle horrible? C'est pourtant dans cette demeure que sera déposé ce corps que vous traitez avec tant de délicatesse, cet estomac dont vous êtes l'esclave, ce palais qui met à contribution l'univers entier, cette chair couverte d'or et de soie. Cette couche souillée qui fourmille de vers remplacera le duvet sur lequel reposaient vos membres. Enfin votre sort sera celui d'une pauvre haridelle qui tombe épuisée dans un champ, et qui n'est bientôt que pourriture. Telle est la condition vile à laquelle sera réduit le corps dont vous flattez si attentivement les goûts, et que servent à l'envi une foule de domestiques.

Les sages ne s'étonnent pas facilement, car la répétition des choses les plus admirables les leur rend familières. Néanmoins, il

ne pouvait s'empêcher de s'étonner le Sage qui disait : « Si la fin de l'ignorant est la même que la fin du savant, à quoi bon s'adonner à l'étude de la sagesse ? » *Eccle.* II, 15. Si le corps, en se séparant de l'âme, obtenait quelque avantage, ce serait une sorte de consolation ; mais la condition qui l'attend est la condition la plus misérable et la plus affreuse. « L'arbre, s'écriait Job, XIV, 7 et seq., conserve au moins une espérance. Est-il coupé, il reverdit bientôt, et se couvre de rameaux. Si les années ont épuisé la sève de sa racine, et que le tronc soit réduit en poussière ; qu'on détourne pour le rafraîchir un courant d'eau, et aussitôt il se couvrira de feuillage comme dans l'âge de sa force. Mais quand l'homme est mort, quand il a été dépouillé et consumé, je vous le demande, que devient-il ? » — La dette que le péché d'Adam impose à sa postérité fut sans doute bien lourde ; et ce ne fut pas en vain que le souverain Juge prononça la sentence : « Tu es poussière et tu retourneras en poussière. »

Cependant il y a pour l'âme un sujet de crainte encore plus sérieux. C'est l'avenir sombre qui se déroule à sa pensée. On dit que les personnes qui naviguent sur mer pour la première fois, ressentent une impression d'effroi, lorsque la terre disparaît entièrement, et qu'elles ne voient plus que le ciel et l'eau. De même, lorsque l'homme considère pour la première fois de près cette éternité qui suit la mort, cette région immense, inconnue des vivants, qui est par delà le tombeau, la frayeur le saisit, et elle redouble à la mémoire du bonheur ou du malheur qui va lui échoir, et de l'incertitude où il est à cet égard ; incertitude d'autant plus cuisante que l'arbre restera toujours dans la situation dans laquelle il sera tombé. Bénadad roi de Syrie étant malade, IV *Reg.* VIII, l'ignorance du sort qui lui était réservé lui fut tellement à charge, qu'il envoya un de ses officiers avec quarante chameaux couverts de richesses, vers le prophète Elisée, afin de le prier de la manière la plus persuasive de mettre un terme à ses perplexités. Or, si l'attachement à cette vie d'un instant causa un semblable souci à ce prince, quel sera le nôtre quand nous pourrons nous dire en toute vérité : Encore deux heures, et j'aurai en partage une vie éternelle ou une mort éternelle. Laquelle possé-

derai-je ? je l'ignore. Se conçoit-il un martyre plus cruel que celui-là ?

Supposez un roi prisonnier des infidèles. Des ambassadeurs se présentent pour le racheter. Mais loin d'accepter la rançon, les Turcs remettent au sort le soin de décider si le prisonnier sera rendu ou s'il sera précipité dans une fournaise enflammée. Imaginez-vous l'anxiété de ce pauvre monarque au moment où la main va saisir l'objet qui déterminera sa liberté ou son supplice. N'est-ce pas que son trouble est bien profond ? Qu'il est disposé à tout promettre à Dieu pourvu qu'il le retire sain et sauf de cette mortelle épreuve? Eh bien ! ce danger n'est qu'une ombre du danger qui nous menace à l'heure de notre mort. Le royaume dont il s'agit pour nous est bien autrement regrettable; la fournaise qui nous est préparée, bien autrement épouvantable. Quelle alternative ! D'un côté sont les anges prêts à nous ouvrir le ciel ; de l'autre les démons prêts à nous entraîner dans l'enfer ; et nul ne sait qui l'emportera. Songez encore à l'agitation de votre cœur, lorsqu'il faudra soutenir le regard de celui qui seul a le pouvoir de chasser tout danger. Quant à moi, je ne crois pas qu'aucune langue humaine puisse l'exprimer.

III.

De la lumière qui se fait sur les erreurs de la vie passée, et de la crainte du jugement.

Ce ne sera plus une légère appréhension que l'appréhension du compte à rendre de notre conduite et de nos fausses illusions. Oh ! qu'ils seront confus les méchants, quand la douleur du châtiment leur ouvrira les yeux qu'avait fermés l'attrait de la faute ! Ils verront clairement alors la vanité des dieux qu'ils servaient, des biens qu'ils recherchaient, et le péril du chemin au bout duquel, au lieu du bonheur, ils ont trouvé leur perte. Les gardes du roi de Syrie vinrent pour s'emparer au nom de leur maître du prophète Elisée. Dieu les ayant aveuglés sur la demande du prophète, celui-ci leur dit : Suivez-moi, et je montrerai l'homme que vous désirez. Là dessus il les mène au milieu de Samarie, et il prie le Seigneur de les délivrer de leur aveuglement. Jugez de la

frayeur de ces pauvres gens, et de leur confusion quand ils se virent entourés d'ennemis et dans une ville ennemie. Ce trait peut nous donner une image de ce qui nous arrive souvent en ce monde. Nous nous mettons à la remorque de nos appétits et de notre sensualité : nous courons vers l'or, les honneurs, les voluptés, nous figurant que nos désirs seront tous comblés. Mais la présence de la mort, le jugement qui l'accompagne découvrent la vanité de nos espérances. Nous voyons que nous sommes bien loin de compte, il n'y a plus de doute sur l'erreur fatale dans laquelle nous étions tombés.

Il est triste d'être aussi illusionnés que nous le sommes. Il est triste que nos illusions ne s'évanouissent que lorsqu'il ne sera plus temps. Alors nos jugements seront différents de ce qu'ils sont aujourd'hui. Alors nous apparaîtront dans toute leur vérité, le peu de fonds de toutes les choses humaines, la vanité des biens du monde, les piéges de ses chemins, la fausseté de ses promesses, l'amertume de ses plaisirs, le vide de sa gloire, le poison de ses joies et les épines de ses couronnes. En un mot, le voile tombera complètement de nos yeux, et nous connaîtrons la valeur et le pouvoir des amis que nous nous sommes donnés.

Ne vous semble-t-il pas entendre un mauvais chrétien s'adresser en ce moment ces paroles : Misérable que je suis! quel profit ai-je retiré de toutes mes satisfactions déréglées, sinon d'avoir indigné le Juge qui fixera irrévocablement ma destinée? D'ailleurs il ne m'en reste que le souvenir, et encore ce souvenir est-il comme un glaive qui traverse et tourmente mon cœur, et qui peut-être le tourmentera éternellement. Voilà le fruit que j'ai recueilli de tous mes plaisirs : ils ont cessé d'être, ils ne sont plus et ne seront jamais; et pour des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant, je me suis préparé des supplices qui n'auront pas de fin. Ah! il vaudrait mieux que je ne fusse jamais né que d'avoir offensé celui dont j'ai présentement tant de besoin. Que la terre ne s'est-elle entr'ouverte sous mes pieds, avant que j'eusse conçu le dessein de pécher! Jour malheureux et maudit! comment ne pensais-je au jugement? Quoi! mes yeux se sont laissés éblouir par un si faible éclat? Ce chemin est-il celui qui me promettait une si

parfaite sécurité? C'est donc ici qu'aboutissent les honneurs de la terre, et voilà le peu que vaut tout ce qu'on y estime !

A cette torture morale succède une torture qui n'est pas moindre : à savoir, la frayeur inspirée par le compte qui va être demandé. Cette épreuve est certainement des plus rudes. Car, outre qu'entrer en jugement avec Dieu est chose vraiment redoutable, les démons augmentent cette frayeur, tandis qu'ils la repoussaient auparavant en rappelant à notre esprit la miséricorde inépuisable de notre Sauveur. Ils mettent devant nos yeux la profondeur de la justice divine, sa rigueur qui n'a pas même épargné Celui qui n'avait commis aucun péché. « Si l'on traite ainsi le bois vert, vous répètent-ils, que fera-t-on du bois sec? » — Et le pécheur de trembler de tous ses membres, et de dire : Malheur à moi ! que vais-je recevoir pour tant d'actions mauvaises, s'il est vrai que Dieu rende à chacun selon ses œuvres? Si l'Evangile nous apprend que d'après ses fruits l'arbre sera jugé, quel jugement dois-je attendre, moi qui en ai tant porté de corrompus? Celui-là seul montera sur la montagne du Seigneur, dit le Psalmiste, qui a ses mains innocentes et son cœur pur : où irai-je moi dont les mains sont si coupables et le cœur si souillé? Le Sage ajoute, que celui qui bouche ses oreilles pour ne pas entendre la loi, criera et ne sera pas entendu; qui m'écoutera, moi dont les oreilles, toujours ouvertes au monde, ont toujours été fermées à Dieu? O mon Dieu, de quel front oserai-je paraître devant vous, et vous supplier de m'entendre, après avoir été si souvent appelé par votre voix, et toujours vainement? Vous demanderai-je de me recevoir dans votre demeure? Mais vous avez frappé plusieurs années à ma porte, et je ne vous ai pas même répondu. Vous implorerai-je quand j'ai besoin de vous? Mais vous avez eu besoin de moi, et vous ne m'avez jamais trouvé. A quel titre réclamerai-je le ciel comme salaire de ma journée, n'ayant travaillé que pour votre ennemi? C'est en toute justice que vous me direz, Seigneur : Tu n'as servi que le monde et le démon : que le monde et le démon te récompensent.

Le roi Joram ayant toute sa vie honoré les idoles, se souvint du prophète du Seigneur dans le temps de la nécessité, et il lui

demanda quelque soulagement : « Qu'avez-vous à démêler avec moi, roi Joram ? lui repartit Elisée. Allez trouver les prophètes que vos parents et vous avez toujours consultés, et demandez-leur assistance. » IV *Reg.* III, 13. Qu'ils sont nombreux les hommes qui imitent ce roi impie, dans sa vie et dans sa mort ! Pendant la vie ils servent le monde ; à la mort, ils recourent à Dieu. N'aura-t-il pas le droit de leur répondre : Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? Je ne vous connais pas, car vous n'avez jamais été à mon service. Courez vers les conseillers que vous avez écoutés, vers les idoles que vous avez aimées et adorées, et demandez-leur le prix de votre complaisance. « Qu'ils viennent, à votre voix, ces vaillants libérateurs que le vent dispersera, que renversera le plus léger souffle. » *Isa.* LVII, 13.

Ces craintes multipliées suggèrent au moribond le désir de faire pénitence. Il lui semble que, si on le lui permettait, il ferait la pénitence la plus âpre et la plus rigoureuse. Mais, comme le temps lui en est refusé, en même temps qu'il reconnaît la justice du refus, il se souvient des occasions qu'il a négligées, et ce souvenir le navre de douleur. Il y en a beaucoup parmi nous qui gaspillent le temps que Dieu leur accorde, en vanités et en bagatelles. Un jour viendra où il leur sera nécessaire, et ils ne l'auront pas. Cela me fait songer à ces petits pages à qui on remet une lampe afin de se coucher, et qui l'emploient à jouer une partie de la nuit, sauf à se coucher ensuite à l'aveuglette.

IV.

De l'Extrême-Onction et de l'agonie.

Le mal étant arrivé à sa dernière période, l'Eglise apporte a ses enfants le secours de ses sacrements et de ses prières. Comme la situation est la plus grave qui puisse s'imaginer, elle invoque l'intercession de tous les saints. Elle récite les litanies, frappant en quelque manière à toutes les portes, pour obtenir autant de protecteurs à l'âme qui va paraître devant son Juge. Puis le prêtre touche avec l'huile sainte chacun des sens du malade et prie le Seigneur de lui pardonner les péchés dont ils ont été les instruments. Or, si ce malheureux abusait habituellement durant sa vie

de quelqu'un d'entre eux, ces abus se présenteront à sa pensée en ce moment, et ils lui causeront une douleur insupportable. Que ne donnerait-il pas pour n'avoir jamais, par exemple, levé les yeux ou prononcé de mauvaises paroles ?

Il ne reste plus maintenant que l'agonie, le plus terrible des combats que nous ayons à livrer en cette vie. On allume un cierge, on prépare le suaire, et on annonce au mourant que l'heure du départ va sonner. On l'excite ensuite à se recommander à Dieu, à sa Mère bénie, laquelle ne délaisse jamais ceux qui l'invoquent. Déjà retentissent à ses oreilles les cris et les gémissements de sa pauvre femme qui commence à ressentir le vide de la solitude et les ennuis de la viduité. Les liens qui retiennent l'âme dans le corps se brisent un à un, et c'est chaque fois une nouvelle douleur. C'est alors que les inquiétudes sont le plus vives, que la lutte est le plus désespérée, non pas tant à cause de la mort qui est là, que du jugement qui la suit. C'est alors que tremblent même les plus courageux.

Le bienheureux Hilarion, arrivé à ce moment suprême, reculait, pour ainsi dire, d'effroi; et pour ranimer sa confiance, il disait : Sors donc, ô mon âme, sors de ce corps. Que crains-tu ? Comment? tu sers le Christ depuis soixante-dix ans, et tu redoutes la mort? — Ce serviteur de Dieu redoutait la mort, quoiqu'il n'eût pratiqué que la vertu pendant de longues années. Ne la redouterons-nous pas, nous qui durant de longues années n'avons fait que le mal ? Si nous avions le bonheur de comprendre ce que l'agonie renferme d'angoisses et de tourments !

Essayez de comprendre seulement les angoisses d'Isaac lorsque son père le tenait sur l'autel, pieds et mains liés, sur le point de l'immoler. Au-dessus de sa tête brillait le couteau du sacrifice; au-dessous brillait la flamme qui allait le consumer. Les serviteurs qui auraient pu le délivrer étaient restés au bas de la montagne; son état ne lui permettait ni de fuir, ni de se défendre. Que devait-il se passer dans son cœur ? — Telle et pire encore sera la situation de l'âme pécheresse à l'heure fatale ; parce qu'elle ne verra de tous côtés que sujets de trouble et de frayeur. Regarde-t-elle en haut ? elle aperçoit le glaive nu de la divine

justice. Regarde-t-elle en bas? elle voit le sépulcre béant. Regarde-t-elle en elle-même? la conscience se présente avec ses remords. Regarde-t-elle tout autour? Les anges et les démons lui apparaissent dans l'attente et dans l'espérance d'un nouveau compagnon de joie ou de douleur. Puis, ce sont les parents, les amis, la fortune qu'il faut laisser ici-bas, sans qu'on en puisse recevoir quelque soulagement : c'est le propre état de cette âme, tel que, si c'était possible, elle se fuirait elle-même. Ainsi, quitter le corps, elle ne saurait s'y résoudre; y rester, est chose impossible; et différer la séparation, on ne le lui accorde pas. Le passé n'est qu'un point; l'avenir est l'infini. Que faire dans cette situation? O déplorable aveuglement des hommes qui ne veulent pas se prémunir contre un si douloureux moment!

V.

Du sort du corps et de l'âme après leur séparation.

Cette dernière épreuve achevée, l'âme s'arrache au corps; elle abandonne son antique demeure, et la laisse vide et désolée. Arrêtons-nous ici au sort qui attend chacune de ces deux parties. Pour commencer par le corps, y a-t-il rien de plus honoré sur la terre que le corps d'un potentat? et cependant il n'y a rien de plus vil, de plus misérable que ce même corps devenu cadavre. Où est sa majesté, sa noblesse, le respect qu'il inspirait? Pourquoi ne tremble-t-on plus en sa présence? pourquoi ne fléchit-on pas le genou devant lui? Oh! qu'elle a vite disparu cette pompe dont il était entouré! On dirait une pompe fantastique ou un théâtre de circonstance dont, en quelques instants, il ne reste plus vestige.

L'on prépare ensuite le suaire, le vêtement le plus précieux que l'on puisse emporter de cette vie, le vêtement qui doit contenter à la mort le plus opulent des hommes. C'est pourquoi le Psalmiste a dit avec beaucoup de raison : « Ne craignez pas celui dont la maison est remplie de faste et de richesses; quand il mourra, il n'emportera pas ses richesses, et son faste ne l'accompagnera pas dans le tombeau. » *Psalm.* XLVIII, 17 et 18.

Bientôt une fosse est creusée : elle n'aura que six ou sept pieds de profondeur, fussiez-vous un autre Alexandre que le monde ne

pourrait pas contenir. C'est là qu'on descendra votre corps; c'est là que sera pour toujours sa demeure, et qu'il habitera dans la compagnie des cadavres voisins; c'est là que les vers se disposeront à le recevoir, et qu'il leur sera livré pieds et poings liés, comme pour lui rendre impossible toute fuite et toute défense. Il n'a d'autre sein pour l'accueillir que le sein de la terre, d'autres amis pour l'embrasser que les ossements et la poussière des trépassés, les seuls convives assis avec lui à ce funèbre festin. Le plus grand honneur qu'il lui soit permis d'espérer, c'est d'être couvert de terre avec un soin extrême, afin que sa misère soit à jamais ensevelie : une pelletée de terre est la plus grande attention que puisse lui donner la plus intime de ses connaissances. En observant cette cérémonie à l'égard des morts, nous paraissons en solliciter autant pour nous-mêmes quand nous serons arrivés à cette heure. N'est-ce pas un aveu frappant de notre bassesse, que d'implorer longtemps à l'avance un si humble service ? Pourquoi donc cette avarice qui porte l'homme à n'être jamais rassasié durant la vie, tandis qu'il lui en faut si peu à la mort ?

Le fossoyeur prend la pioche et la hoyau, et il se met à jeter ossements sur ossements, et à presser la terre à mesure qu'il la jette. Ainsi, le visage le plus délicat, le plus soigné, le plus préservé de l'air et du soleil, sentira le poids de la pioche d'un grossier paysan; et celui-ci ne se gênera pas pour meurtrir son front, lui briser le crâne, et l'écraser afin de mieux le recouvrir. Le gentilhomme qui, pendant sa vie, n'apercevait pas un cheveu sur son habit, n'éprouvait pas l'effet du vent sans qu'il ne recourût de suite à la brosse, n'aura que la boue pour vêtement; et s'il était accoutumé à ne respirer que parfums, il n'aura autour de lui qu'infection et pourriture. Voilà le sort qui attend la délicatesse et la gloire mondaines. Voilà où nous laisseront nos amis les plus chers, et où nous resterons seuls, dans les ténèbres et dans l'oubli. O monde, qu'est devenu ton éclat! Richesses, qu'est devenu votre pouvoir ! O mes amis, où m'avez-vous laissé ! Comment notre liaison si ancienne a-t-elle été rompue ! Comment a été anéantie une si parfaite félicité ! Les personnes qui virent le châtiment horrible infligé à la reine Jézabel par la justice du

Très-Haut, son corps dévoré par des chiens, et les misérables restes de sa beauté dont elle était si fière, s'écriaient au souvenir de ce qu'elle avait été en comparaison de ce qu'elle était : Est-ce bien là Jézabel ? Et tous les passants, au spectacle des tronçons épargnés par les chiens, répétaient ces mêmes paroles : Est-ce bien là Jézabel ? Est-ce bien là cette reine puissante ? cette maîtresse impérieuse qui s'emparait des domaines de ses sujets, au prix de leur propre sang ? Quoi ! les grands de la terre ne sont pas mieux respectés par la mort !

Descendez par la pensée, ô mon frère, dans le sépulcre des seigneurs et des princes que vous avez connus en ce monde. Considérez l'affreux état auquel ils sont réduits ; et dites-moi si vous n'êtes pas tenté de pousser les mêmes exclamations, et de dire : Est-ce bien là Jézabel ? Est-ce bien là ce visage que j'ai vu plein de vie, ces yeux si limpides, cette langue si harmonieuse, ce corps si séduisant ? Les sceptres et les couronnes, et toute splendeur terrestre disparaissent donc ici ! — Combien de fois, disait un sage, m'est-il arrivé de pénétrer dans une tombe récente, et de contempler la figure du cadavre, de toucher ses os, de joindre ses mains, de réunir ses lèvres, en me disant à moi-même : Regarde ces pieds ; que de chemin n'ont-ils pas fait ? ces mains ; quelles richesses n'ont-elles pas maniées ? que de vanités ces yeux n'ont-ils pas fixées ? que de friandises cette bouche n'a-t-elle pas englouties ? que de chimères n'ont pas fermenté sous ce crâne ? que de péchés à l'occasion de cette chair calcinée ? et peut-être que l'intelligence qui l'animait les expie en ce moment par des tourments éternels. Je sors de ce tombeau dans un profond saisissement. Si je rencontre quelques hommes, je les examine, et je pense que nous sommes tous, eux et moi, voués à une condition semblable. Alors je ne puis m'empêcher d'ajouter : A quoi bon, malheureux, courir après les richesses, puisque tu dois être si dépouillé ? A quoi bon tes sensualités, puisque la corruption et les vers sont ton suprême partage ?

Laissons maintenant le corps dans le sépulcre, et suivons l'âme dans les régions inexplorées qu'elle traverse, sous le ciel nouveau, sur la terre nouvelle, dans la nouvelle vie de l'immortalité.

Jamais les vivants n'ont visité ces contrées d'épouvantements et de ténèbres. En ce pays inconnu l'âme sera, sans doute, dans un bien grand embarras, si la protection des anges ne lui est assurée. « Que se passera-t-il en moi, disait saint Bernard, lorsque se lèvera le jour où, dans les champs de l'éternité, je me verrai environné de spectres horribles et de monstres redoutables ? Qui volera me défendre ? qui me délivrera de ces lions affamés, tout prêts à déchirer leur proie ? » *Serm. de Verb. Job : In sex tribulat.*

Cet effroi est certainement fondé ; mais il l'est bien davantage l'effroi qu'inspire le jugement à subir après la mort. Ce jugement est si rigoureux, le juge est si sévère, les accusateurs sont si acharnés, les défenseurs si rares, le compte à rendre de toute la vie si minutieux, que saint Pierre n'a pu contenir ces mots : « Le juste ne sera sauvé qu'à grand'peine ; mais qu'adviendra-t-il du pécheur ? » I *Petr.* c. IV. Chose bien digne de remarque ! Dans cette extremité, les objets auxquels nous sommes le plus attachés, les personnes auxquelles nous sacrifions tout, loin de nous venir en aide, déposeront impitoyablement contre nous. Absalom n'aimait et ne prisait rien tant que ses cheveux ; et Dieu ordonne que ses cheveux causent sa perte. De même, au jour du jugement, les créatures que les méchants ont le plus aimées, et pour lesquelles ils ont commis le mal, seront leurs plus terribles accusateurs et leurs bourreaux les plus cruels. Alors ces enfants que nous avons voulu enrichir *per fas et nefas,* cette femme légère dont l'amour a prévalu sur l'amour de la loi divine, les biens, les honneurs, les plaisirs qui ont été nos idoles, ne seront qu'une source de charges et de peines. Alors Jéhovah exercera ses jugements sur les dieux de l'Egypte et tournera à notre confusion ce qui aura servi à notre gloire.

Mais n'y a-t-il pas de quoi trembler, si la sentence est telle que la méritent nos fautes ? Un père du désert disait souvent que trois choses entre toutes le remplissaient de crainte : la séparation de son âme d'avec son corps ; sa comparution au tribunal de Dieu, et la sentence définitive. Que sera-ce donc, si cette sentence est une sentence de condamnation ? Quel désespoir pour vous, chrétien ; et quelle joie pour vos ennemis ! En ce moment s'accompliront ces

mots du Prophète : « Vos ennemis ont ouvert sur vous leur bouche ; ils ont sifflé, ils ont grincé des dents, et ils ont dit : Nous le dévorerons ; car voici le jour que nous attendions ; nous l'avons trouvé ce jour, nous l'avons vu. » *Jerem. Thren.* II, 16.

O bon Jésus, « illuminez mes yeux, de peur que je ne m'endorme dans la mort ; de peur que mon ennemi n'ait sujet de dire : Je l'ai emporté sur lui ! » *Psalm.* XII, 4 et 5.

MÉDITATION POUR LE JEUDI SOIR.

Cette méditation roulera sur le jugement dernier : elle sera propre à exciter dans votre âme les deux sentiments qui doivent animer tout bon chrétien, à savoir, la crainte de Dieu et la haine du péché.

Considérez premièrement combien ce jour sera épouvantable. On y vérifiera la cause de tous les enfants d'Adam ; on mettra un terme définitif au procès instruit sur la vie de chacun de nous, et l'on promulguera l'irrévocable sentence. Ce jour embrassera tous les jours passés, présents et à venir ; parce qu'il les jugera tous, et que Dieu livrera carrière à l'indignation qu'il aura jusque-là contenue. Oh ! qu'il sera violent le cours de cette indignation qu'amassent les péchés incessants des hommes ! Qu'il sera terrible ce jour ! « Jour de colère, s'écrie le Prophète, jour de misère et de calamité, » *Soph.* I, 15 ; jour d'obscurité et de ténèbres, jour d'orages et de tourmente, jour où l'éclat de la trompette retentira sur les villes fortifiées.

Considérez secondement les prodiges effrayants dont ce jour sera précédé. Avant qu'il paraisse, il y aura, dit le Sauveur, des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles, c'est-à-dire, dans tout l'univers. Toutes les créatures sentiront l'approche de leur fin, et ce sentiment leur ôtera en quelque façon toute consistance. Pour les hommes, ils sécheront de frayeur en entendant les mugissements de la mer, et les tempêtes horribles qui la bouleverseront ; car ils conjectureront d'après cela l'étendue des maux dont ces bouleversements seront le présage. On les verra dans l'épouvante et l'abattement, pâles, défaits, comme si la mort les eût déjà

frappés, comme si leur sentence eût été déjà prononcée. Chacun sera tellement absorbé par son effroi qu'il ne songera ni à son père, ni à ses enfants, ni à qui que ce soit. Nul homme ne servira de soutien à un autre homme, parce que nul homme ne se suffira à lui-même. Les sibylles prédisent qu'en ce temps les animaux hurleront dans les villes et dans les campagnes, que les arbres se couvriront d'une sueur de sang, et que la mer laissera à sec les monstres qu'elle renferme. Qu'on ne s'étonne pas de ces expressions ; celles de l'Ecriture ne sont pas moins énergiques.

Considérez troisièmement ce déluge immense de feu qui précédera le souverain Juge, le son effrayant de la trompette avec laquelle l'archange convoquera toutes les générations humaines au lieu du jugement ; et surtout la majesté insoutenable du Juge lui-même. « Il viendra, dit Nahum I, 3 et 6, avec l'impétuosité d'un tourbillon et avec les ailes de la tempête. Il gourmandera l'Océan, et le desséchera ; et il détournera tous les fleuves de la terre vers le désert. A son approche, le Carmel et le mont Basan ont été ébranlés, et la gloire du Liban s'est flétrie. Les montagnes ont tremblé à sa secousse, et les collines ont été dépouillées. Devant sa face se sont émus et la terre, et l'univers, et tous leurs habitants. Qui restera debout en présence de son indignation ? Qui résistera à la fureur de son courroux ? Son indignation s'est répandue comme du feu ; et à son contact, les pierres elles-mêmes ont éclaté. »

Considérez ensuite le compte rigoureux que chacun devra rendre. « En vérité, dit l'Ecriture, l'homme ne sera jamais justifié, si Dieu examine sa cause en toute justice ; et sur mille charges, il ne saurait pas même répondre à une seule. » *Job.* IV, 17. Représentez-vous ce grand Dieu mandant à sa barre l'impie, en ces termes : Viens ici, malheureux ; qu'y avait-il en moi pour me mépriser comme tu l'as fait et passer à l'ennemi ? Je t'ai tiré de la poussière ; je t'ai formé à mon image et à ma ressemblance, et je t'ai donné force et secours pour mériter ma gloire. Mais toi, dédaignant mes ordres et mes bienfaits, tu as préféré les mensonges de l'esprit d'erreur aux salutaires conseils de la vérité même. Pour te relever de ta chute je suis descendu du ciel sur la terre ; j'ai souffert tous les tourments et tous les outrages imaginables.

Jeûnes, longues routes, veilles, travaux, sueur de sang, rien ne m'a coûté pour te sauver. C'est pour toi que j'ai enduré tant de persécutions, de blasphèmes, de mépris, de soufflets, de coups et de tortures. C'est pour toi que je suis né dans le dénûment le plus complet, que j'ai vécu dans les privations, et que je suis mort au milieu des douleurs. Veux-tu des témoins? Regarde ces clous et cette croix ; regarde, sur mon corps, ces plaies et ces cicatrices ; demande-le au ciel et à la terre qui contemplèrent ce spectacle, au soleil et à la lune qui, ce jour-là, se voilèrent de ténèbres. Et toi, qu'as-tu fait de cette âme, de la tienne, que je m'étais acquise au prix de mon sang? A quoi as-tu employé ce que j'avais payé si cher? O rejeton d'une race insensée et adultère, pourquoi as-tu préféré le service laborieux de mon ennemi, au service si doux de ton Créateur ? Cieux, soyez dans la stupeur ; car mon peuple est tombé dans une bien criminelle erreur : il m'a abandonné moi, source d'eau vive ; et cela, pour un Barabbas. Je l'ai appelé à plusieurs reprises, et il ne m'a pas répondu ; j'ai frappé à sa porte, et il ne m'a pas ouvert ; j'ai étendu mes mains sur un gibet, et il ne m'a pas seulement regardé ; il s'est moqué de mes conseils et de mes promesses aussi bien que de mes menaces. Et maintenant, Esprits célestes, jugez entre mon peuple et moi : qu'ai-je dû faire pour lui que je n'aie déjà fait ?

Que répondront à ces paroles les méchants? Que répondront ceux qui se jouent des choses divines, qui bafouent la vertu, qui déprécient la simplicité, qui ont plus d'égard pour les lois du monde que pour les lois de Dieu, qui sont restés sourds à sa voix, insensibles à ses inspirations, rebelles à ses commandements, et qui n'ont voulu comprendre ni ses châtiments, ni ses bienfaits? Que répondront-ils encore ceux qui vivent comme s'ils ne croyaient pas en Dieu, et qui n'ont d'autre loi que leur intérêt? « Que ferez-vous, leur crie Isaïe, x, 3, lorsque vous serez visité, lorsque paraîtra la calamité préparée dès longtemps? A qui recourrez-vous, et quel fruit retirerez-vous de vos richesses ? »

Considérez surtout la sentence qui sera fulminée contre les pécheurs. Les lèvres du Juge suprême, dit un prophète, sont pleines d'indignation, et sa langue est un feu dévorant. Y aura-t-il jamais

une parole plus effrayante que celle-ci : « Eloignez-vous de moi, maudits ; au feu éternel ! » Cet éloignement de Dieu constitue la peine dite du *dam;* cette peine consiste dans un délaissement universel et dans la privation du bien qui contient tous les autres. Mais, Seigneur, où iront ces malheureux que vous repoussez? Quel maître serviront-ils ? — Et quel bonheur peuvent-ils espérer ? N'ont-ils pas abandonné la source d'eau vive, c'est-à-dire, leur Dieu? Une des plus graves peines encourues par les citoyens romains était le bannissement de Rome et un séjour forcé parmi les barbares. Que sera-ce donc d'être repoussé loin des élus pour habiter avec les démons ?

Eloignez-vous, maudits ! comme si Jésus-Christ disait : Vous n'avez pas voulu de la bénédiction, elle vous quitte pour toujours ; vous avez aimé la malédiction, et la voici qui vous arrive. — Le Seigneur maudit le figuier, et aussitôt il sécha tont entier. Les pécheurs une fois maudits ne porteront plus de fruits de salut.

Où les envoyez-vous, Seigneur ? — Au feu éternel. Quelle demeure pour les efféminés ! Qui de vous, disait un prophète, habitera parmi les ardeurs d'un feu dévorant ? Quelle malédiction et quelle sentence ! Y a-t-il un malheur plus effrayant ? C'est de ce séjour que parle Isaïe en ces termes : « Ses torrents se changeront en poix bouillante, sa poussière en soufre, et la terre y sera enflammée. Jour et nuit le feu y brûlera. La désolation y régnera sans fin ; et il ne sera donné à personne de traverser cette région maudite. » *Isa.* xxxiv, 9.

DÉVELOPPEMENT.

I.

De la considération du jugement dernier : ses avantages.

Ils sont vraiment merveilleux les effets produits par la crainte de Dieu dans nos âmes. « Celui qui craint le Seigneur, dit l'Ecclésiastique, s'en trouvera bien à sa dernière heure, et il sera béni au jour de sa mort. » *Eccli.* i, 13 ; et ailleurs, xxv, 13 et seq. : « Qu'il est élevé celui qui a trouvé la sagesse et la science ! pourtant, il n'est pas au-dessus de celui qui craint le Seigneur. La crainte du Seigneur s'est placée au-dessus de toutes choses. Heureux l'homme

à qui il a été donné d'avoir la crainte de Dieu ! Celui qui la possède, à qui sera-t-il comparé? La crainte de Dieu est le commencement de son amour. » Telles sont les paroles de la sainte Ecriture. Il en résulte clairement que la crainte de Dieu est le principe et même la garantie de tous les biens, car elle est le principe de la charité. Saint Bernard parle dans ce sens lorsqu'il dit : « En vérité j'ai reconnu que le moyen le plus efficace pour conserver la grâce divine, est de vivre en tout temps dans la crainte, et de n'avoir pas de hautes pensées. » *Sup. Cant. Serm.* LIV. C'est à quoi sert beaucoup la méditation continuelle des jugements de Dieu, et surtout du jugement qui aura lieu à la fin du monde. Il n'y a point en effet de scène dont l'Ecriture nous trace un tableau si terrible; et ses expressions sont telles que, si Dieu n'en était l'auteur, nous ne pourrions y ajouter foi. Aussi le Sauveur, après avoir annoncé quelques-unes des circonstances du jugement dernier à ses disciples, afin de bannir tout sujet de doute et de vaincre toute répugnance, finit en ces termes : « Je vous assure en vérité que l'univers ne finira pas avant que toutes ces choses s'accomplissent. Le ciel et la terre passeront; mais mes paroles ne passeront pas. » *Marc.* XIII, 30 et *Luc.* XXI, 33.

Les Actes des Apôtres rapportent que saint Paul prêchant sur cette matière en présence du gouverneur romain, ce gouverneur commençait à trembler de crainte, quoiqu'il ne crût pas à la réalité de ce mystère ; tant le discours de saint Paul était par lui-même effrayant ! Concluons de là ce que nous devons ressentir, nous chrétiens, qui avons reçu le don de la foi.

Ne vous imaginez pas trouver une excuse en ce que les menaces de l'Ecriture concernent les pécheurs, et ne s'adressent pas aux justes. Saint Jérôme était juste ; et néanmoins il avouait qu'à la pensée du jugement, il tremblait de tous ses membres. David était juste et selon le cœur de Dieu ; et néanmoins à la pensée de ce jour, il s'écriait : « N'entrez pas, Seigneur, en jugement avec votre serviteur, parce qu'en votre présence nulle créature vivante ne sera justifiée. » *Psalm.* CXLII, 2. Job était juste; et néanmoins il montre ainsi la crante incessante dans laquelle il vivait, *Job.* XXXI, 23 : « Ce que les flots mutinés sont pour le navigateur, disait-il,

Dieu l'a été toujours pour moi; je n'ai jamais pu supporter le poids de la frayeur qu'il m'inspire. » Saint Paul était juste encore; et néanmoins il tenait ce langage : « Ma conscience ne me reproche rien ; mais je ne suis pas justifié pour cela ; car celui qui doit me juger est le Seigneur. » I *Cor.* IV, 4. Il peut en effet arriver que les yeux de Dieu découvrent des taches là où nous n'en voyons aucune. Ce qui se dérobe à l'homme ne se dérobe point à Dieu. Un peintre ordinaire trouvera parfaite une œuvre dans laquelle un peintre habile remarquera de nombreux défauts. Combien plus nombreux seront les défauts que la Sagesse infinie remarquera dans une créature si inclinée vers le mal que l'homme; dans une créature qui avale l'iniquité comme l'eau! Le glaive de la justice divine a frappé dans le ciel des légions de rebelles : y aura-t-il moins de victimes sur une terre qui ne produit que des ronces et des épines? Quel est celui qui croira être assez pur, assez saint pour ne pas dire avec le Prophète : « Seigneur, purifiez-moi des souillures que je ne connais pas. » *Psalm.* XVIII, 13.

Il convient donc à tous les chrétiens de vivre dans la crainte du jour du jugement, quelque régulière que soit leur conduite. Ce jour est si redoutable, notre vie si fautive, le juge devant lequel il faudra comparaître, si équitable, et ses jugements si profonds, que personne ne sait le sort qui lui est réservé! Comme le dit le Sauveur, il y aura deux individus dans un champ : on prendra l'un et on laissera l'autre; c'est-à-dire, de deux chrétiens dont la vie est extérieurement semblable, l'un jouira du bonheur du ciel, et l'autre aura l'enfer en partage. Que personne donc ne reste dans une sécurité dangereuse.

II.

De la rigueur du jugement dernier.

Supposons préalablement qu'aucune langue au monde n'est capable de rendre le moindre des épouvantements de ce jour. Le prophète Joël est si embarrassé pour en parler, qu'il balbutie comme un enfant, c. I, 15 : « A, a, a; quel jour affreux! » C'est ainsi qu'avait balbutié Jérémie, lorsque Dieu lui confia sa mission. Or, de même que ce dernier prophète voulait exprimer par ce balbu-

tiement, combien il était impropre à la mission qui lui était offerte ; de même Joël nous enseigne par la même exclamation que toute langue créée n'est pas moins incapable qu'un enfant de faire un tableau exact du jour du jugement.

C'est alors que le Créateur rétablira dans sa beauté primitive l'ordre que les méchants ont profondément altéré. Et comme les mauvaises œuvres ont été très-nombreuses et très-funestes, la réparation exigée sera dans la même proportion ; afin que la peine du mal contribue autant à l'harmonie de l'univers que le mal avait contribué à son altération. S'il arrive à quelqu'un de faire une chute violente, et de se casser un bras, plus la fracture est forte, et plus est vive la douleur qu'excite l'opération réparatrice. Les pécheurs ont détruit les liens qui unissaient les choses de la terre, et ils ont ôté celles-ci de leur place naturelle. C'est pourquoi le réformateur céleste ramènera l'ordre parmi elles en infligeant aux auteurs du désordre un châtiment aussi grand que l'a été ce désordre même.

Le prophète dont nous avons déjà parlé, Joël appelle ce jour, le jour de colère, et le jour de Dieu. En voici probablement la raison : Les autres jours ont été les jours des hommes, en ce sens que leur volonté a prévalu sur la volonté de Dieu. Mais dans le jour qui est le sien, Dieu asservira toute volonté à la sienne. Vous jurez aujourd'hui, vous blasphémez, vous provoquez Dieu, et Dieu se tait. Un jour viendra où Dieu rompra ce silence, où il répondra à tant d'injures, et où il vengera son honneur. En somme, il n'y a dans le temps que deux jours : le jour de Dieu, et le jour de l'homme. Lorsque ce sera son jour, l'homme fera ce qu'il lui plaira sans que Dieu contrarie ses desseins. Alors Sédécias pourra jeter dans un puits le prophète du Seigneur, lui mesurer le pain, et prendre Dieu lui-même à témoin de cette barbarie. Mais après ce jour il s'en lèvera un autre : Dieu prendra le roi Sédécias, le dépouillera de son royaume, détruira sa capitale, et le conduira enchaîné au roi de Babylone ; là, ses amis, ses enfants seront massacrés en sa présence ; on lui crèvera les yeux, et il ira mourir dans un obscur cachot. — De même donc que l'homme, en son temps, a le pouvoir de se livrer à l'exécution de ses fantaisies sans

rencontrer d'obstacles ; de même Dieu, au jugement dernier, ne rencontrera aucune opposition dans l'exécution de sa volonté.

III.

Des signes qui précéderont le jugement dernier.

Rien ne nous permettra mieux de comprendre ce que le jour du jugement aura d'effroyable, que les signes dont il sera précédé. Nul ne sait d'abord quand ce jour sera, ni les anges, ni les hommes : ce jour n'est connu que de Dieu seul. Toutefois il aura des avant-coureurs qui annonceront son approche, et sèmeront la crainte sur leur passage. Le Sauveur dit qu'il y aura vers cette époque des guerres acharnées et des tremblements de terre ; que les nations s'élèveront contre les nations et les peuples contre les peuples ; qu'à ces calamités s'ajouteront des pestes, des famines, et des prodiges de toute sorte.

Mais le plus terrible de ces maux est la persécution tant prédite de l'Ante-Christ. Ses armes contre l'Eglise seront à la fois et les instruments de supplices, et les prestiges les plus séduisants. Songez à ce temps où, suivant l'expression de saint Grégoire, le martyr offrira ses membres au bourreau, et où le bourreau opérera des miracles devant le martyr. Notre divin Maître nous peint la grandeur de cette tribulation, en nous assurant qu'il n'y en a jamais eu auparavant de pareille, et qu'il n'y en aura jamais après. C'est à ce point que, si la miséricorde du Seigneur n'eût abrégé ces jours, aucune chair n'eût été sauvée. Mais elle les abrégera pour l'amour des élus.

A ces signes succéderont d'autres signes plus rapprochés du jugement, et tout aussi épouvantables. Ils paraîtront dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles. « J'obscurcirai, dit le Seigneur par la bouche d'Ezéchiel, XXXII, 7, la splendeur des astres ; je couvrirai le soleil d'une nuée ; et la lune refusera sa lumière. J'étendrai sur les flambeaux des cieux un voile de tristesse, et j'enverrai sur la terre d'épaisses ténèbres. » — Si le ciel doit être ainsi bouleversé, que deviendra notre globe qui se meut par son influence ? Lorsque les chefs d'une république se divisent, les sujets se divisent de même ; et ils s'arment bientôt les uns contre les autres. Le

globe terrestre étant assujetti aux corps célestes, il ressentira violemment le contre-coup des secousses que ces derniers subiront. Aussi l'air sera-t-il rempli de tourbillons et sillonné d'éclairs et d'effrayants météores. Puis viendront des tremblements capables de creuser de profonds abîmes, d'engloutir des cités entières, et de déraciner les tours les plus massives, les montagnes les plus élevées. Mais tous ces bouleversements le céderont encore à ceux de la mer : elle roulera d'énormes vagues, et elle s'agitera comme si elle était prête à inonder la terre entière. Tandis qu'elle menacera de ses flots courroucés et montant sans cesse les habitants du rivage, ses mugissements iront porter au loin la frayeur.

Que deviendront en ce moment les hommes ? quels seront leur étonnement et leur confusion ? Ils perdront le sentiment, la parole et le goût de toutes choses ; et Jésus-Christ va jusqu'à dire que la crainte les desséchera. Pourquoi ces pronostics? s'écrieront-ils. Un monde nouveau va-t-il donc être enfanté? Que signifient ces révolutions générales? Et en prononçant ces paroles, ils se regarderont entre eux, et la vue de leur abattement réciproque, de leurs visages défaits, suffirait à elle seule pour leur ravir toute énergie. Alors plus de charges ni d'honneurs : par conséquent, plus d'ambition ni d'intrigues. On sera si fort préoccupé par les prodiges dont on sera témoin, qu'on oubliera jusqu'aux choses les plus nécessaires à la vie. Le souci de chacun sera de se mettre à l'abri des tremblements de terre, des ouragans, et des envahissements de la mer. Ainsi les hommes chercheront un refuge dans les antres des bêtes féroces ; et celles-ci, à leur tour, viendront se réfugier dans les habitations humaines ; en sorte que la confusion sera complète. Il faudra endurer le double tourment des maux actuels, et de l'appréhension des maux à venir ; car on ignorera quelle sera la fin d'un drame dont les commencements seront si terribles. Le langage est impuissant à exprimer cet état de choses ; et tout ce qu'on dira sera toujours au-dessous de la réalité. Nous voyons à quelle inertie, à quel découragement, à quelle absence de force et de conseil, nous réduisent une tempête, ou tout autre dérangement de la nature. Mais quand le ciel, la terre et les airs s'uniront dans un commun bouleversement, quand chaque pays et chaque élé-

ment auront leur tempête ; quand le soleil se couvrira d'un voile de deuil, et la lune d'un voile de sang, et que les étoiles tomberont, qui pourra goûter un seul moment de repos ? Malheur aux impies ; car c'est leur tête que menacent ces messagers du Juge suprême. Heureux les justes, parce que les mêmes signes leur annoncent une prospérité prochaine. Avec quelle allégresse ils se joindront au Prophète pour chanter : « Dieu est notre refuge et notre force. Nous ne serons point émus, encore que la terre soit dans l'agitation, et que les montagnes soient transportées au cœur de la mer. » *Psalm.* XLV, 1 et 2. Le Sauveur disait à ses disciples : « Lorsque vous voyez les arbres fleurir, vous connaissez que l'été n'est pas loin. De même, quand vous verrez ces prodiges, sachez que le royaume de Dieu est proche. Levez alors les yeux, car votre rédemption aussi approche. » *Marc.* XIII, 28. Que le bon chrétien sera content, et comme il s'applaudira d'avoir fait le bien ! que le méchant sera au contraire atterré, et comme il maudira sa conduite !

IV.

De la fin du monde et de la résurrection générale.

Outre les prodiges dont nous venons de parler, un océan de feu précédera le Juge suprême, et il réduira en cendre la beauté de cet univers. En même temps qu'il sera pour les bons un principe de gloire, il sera pour les méchants le commencement de leurs supplices, et pour les débiteurs de la justice divine une expiation suffisante. Ce vaste incendie mettra fin aux mouvements des cieux, aux révolutions des planètes, à la succession des choses et des saisons, en un mot à ce monde tout entier. Alors paraîtra cet ange que Jean vit dans l'*Apocalypse*, X, 1 et 2, revêtu de puissance et de clarté, au visage brillant comme le soleil, avec un arc-en-ciel pour couronne. Il mettra ses pieds, semblables à deux colonnes enflammées, l'un sur la terre et l'autre sur la mer; et levant son bras vers le ciel, il jurera par Celui qui vit dans tous les siècles qu'il n'y aura plus de temps ; et conséquemment, que les astres s'arrêteront dans leur marche, et que la pénitence et le mérite ne seront plus possibles.

Après ce feu, il viendra un archange avec une grande puissance et une grande majesté; et tirant d'une trompette un son qui fera retentir tous les lieux, il appellera les nations au jugement. « Que je mange ou que je boive, disait à ce propos saint Jérôme, il me semble toujours entendre à mes oreilles cette effrayante parole : Morts, levez-vous ; comparaissez au tribunal du souverain Juge ! » Qui pourra récuser cette convocation, et se soustraire à ce jugement? Quel est celui que cette voix ne pénétrera pas de frayeur? A ces accents la mort rendra ses victimes, l'océan rendra les malheureux qu'il a engloutis, et l'enfer ouvrira ses portes inexorables, *Apoc.* xx, 13. Quel spectacle que celui de ces armées innombrables de cadavres appartenant à tout rang et à tout pays! On verra accourir les Alexandre, les Xerxès, les Darius, les César, tous les potentats de l'univers qu'agiteront des pensées bien différentes de leurs pensées d'autrefois, et tous les enfants d'Adam, afin de rendre chacun raison de ses actions, et d'être jugé en conséquence.

Quoique tous les hommes ressuscitent, les corps ressuscités ne seront pas les mêmes. Tandis que les corps des justes resplendiront de lumière et de beauté, les corps des pécheurs seront hideux et tristes comme la mort. Quelle joie pour les premiers de jouir de l'accomplissement de leurs désirs, et d'être enfin réunis à des parents et à des frères bien-aimés ! L'âme pourra bien tenir au corps ce langage : Fidèle compagnon de mes travaux, toi qui m'as aidé à conquérir la couronne, je te revois donc ici. Tu as bien souvent jeûné avec moi, tu as veillé, supporté la discipline sanglante, la pauvreté laborieuse et la rude pénitence; tu as souffert des contradictions du monde ; je t'ai ôté plus d'une fois le pain de la bouche pour le donner à l'indigent; je t'ai dépouillé pour vêtir celui qui était nu ; je t'ai frustré de tes droits pour conserver la paix avec le prochain : ah ! il est bien juste que je partage avec toi le bonheur que je te dois en partie ; il est bien juste que je te communique ma gloire, puisque je t'ai associé à mes humiliations. Et ces deux amis se réuniront pour toujours ; et à leurs instincts naguère opposés, succéderont une conformité et une harmonie parfaites : en sorte que leur chant dans l'éternité

sera celui-ci : Oh ! qu'il est doux, qu'il est agréable d'habiter plusieurs amis ensemble !

Mais d'un autre côté, elle sera bien profonde la douleur de l'âme pécheresse à la vue de son corps, odieux, souillé, abominable. O malheureux corps ! s'écriera-t-elle ; ô principe et fin de mes tourments! cause de ma condamnation, et plutôt mon ennemi que mon compagnon, plutôt mon persécuteur que mon auxiliaire, plutôt le piége qui a amené ma perte que ma demeure véritable ! Que tes satisfactions me coûtent cher, ô insatiable sensualité ? Voilà, chair ignoble, les supplices que je dois à tes plaisirs! Quoi ! c'est pour ce corps que j'ai péché! c'est pour assouvir sa soif de voluptés que je me suis perdue ! c'est pour ce vil objet que je me suis privée du royaume céleste ; pour ce tronc pourri que j'ai renoncé au fruit de la vie éternelle ! O furies infernales ! levez-vous et venez me mettre en pièces, car je mérite bien ce châtiment ! Maudit soit le jour de ma naissance ! maudits soient ces plaisirs vains et passagers qui ont attiré sur ma tête une éternité de douleurs !

Tel sera le langage que le damné tiendra au corps dont il aura été le serviteur ici-bas. Mais pourquoi, dirais-je à ce malheureux, pourquoi cette horreur pour ce que tu as si vivement aimé ? Cette chair n'était-elle pas ton idole et ton Dieu ? N'est-ce pas ce visage que tu préservais avec tant de soin de l'air et du soleil, et que tu ornais d'artificielles couleurs ? Ces bras et ces doigts ne brillaient-ils pas de l'éclat des diamants et des bijoux ? N'est-ce pas ce corps que travaillaient à contenter la mer et la terre, une table délicate, une couche molle et les vêtements les plus recherchés ? Pourquoi donc ce changement ? Qui a rendu si odieux un objet qui était auparavant si aimable ?

Apprenez par là, chrétiens, où aboutissent les honneurs et les plaisirs de la terre.

V.

De l'apparition du souverain Juge et du jugement.

Tous les hommes ressuscités et assemblés en un même lieu pour y attendre leur juge, on ne tardera pas à voir apparaître Celui que Dieu a établi pour juger les vivants et les morts. Dans

son premier avènement, tout avait été humilité et mansuétude; il conviait à la paix, et il appelait à la pénitence. Mais le second avènement ne sera que gloire et majesté. Jésus-Christ viendra, entouré des puissances et des principautés, et menaçant de la fureur de son courroux ceux qui n'ont pas voulu de la faveur de sa miséricorde. A sa vue, les méchants seront saisis d'un tel effroi, l'éclat de sa gloire les pénétrera d'une telle crainte, qu'ils se cacheront dans les cavernes et les trous des rochers. Ce sont les expressions d'Isaïe, *Isa.* II, décrivant cette scène terrible : et saint Jean ajoute cette image encore plus forte, que les cieux et la terre fuiront en présence du grand Juge, *Apoc.* XX. Cieux, pourquoi fuyez-vous? qu'avez-vous fait, et que pourriez-vous craindre? Si c'est de vous, bienheureux esprits, que parle l'exilé de Pathmos, n'êtes-vous pas confirmés en grâce? Ils n'ont, il est vrai, aucun sujet de craindre; mais l'appareil dont le Seigneur sera environné, suffira pour frapper de stupeur les anges eux-mêmes. Quand l'Océan est en proie à la tourmente, le curieux qui du rivage contemple ce spectacle, ne laisse pas, malgré sa sécurité, de ressentir une certaine épouvante. Quand un maître inflige à un esclave coupable un châtiment rigoureux, le fils du maître, s'il en est le témoin, éprouvera quelque frayeur, quoiqu'il sache fort bien n'avoir rien à redouter. Que feront les pécheurs si les justes tremblent? Les cieux s'enfuient; que deviendra la terre? Les esprits purs sont dans un profond saisissement; quel sera l'état des malheureux qui ne seront que chair? Enfin, si les montagnes s'évanouissent devant la face de Dieu, comme parle un prophète, *Isa.* LXIV, 3, nos cœurs pourront-ils supporter sa gloire incomparable? Il faut qu'ils soient maintenant plus durs que les rochers, si la seule appréhension de ce moment est incapable de les émouvoir!

En même temps que Jésus, paraîtra le royal étendard de la croix. Il sera une preuve irrécusable du remède que Dieu a envoyé aux hommes, et de l'ingratitude avec laquelle les hommes l'ont repoussé. Ainsi, la croix sainte vengera la cause de Dieu, et laissera les méchants sans consolation et sans excuse. « Alors, dit le Sauveur, tous les peuples de la terre pleureront et gémiront, et

ils se frapperont la poitrine. » *Matth.* XXIV, 30. Oh ! que de raisons ils auront pour exhaler ces gémissements ! Ils pleureront parce qu'il n'y aura plus moyen de faire pénitence, d'échapper à une juste sentence, ni d'en appeler à un autre tribunal. Ils pleureront leurs fautes passées, leur confusion présente, et les douleurs à venir. Ils pleureront leur funeste destinée, leur triste origine et leur déplorable fin, et dans leur dénûment de tout conseil et de tout secours, ils meurtriront leur poitrine, comme nous l'apprend l'évangéliste.

Le Juge procédera ensuite à la séparation des méchants et des bons, il placera les boucs à gauche et les brebis à droite. Bienheureux les hommes qui seront du nombre de ces derniers ! Faites de moi, Seigneur, ici-bas ce que vous voudrez : frappez, coupez, brûlez, pourvu que je sois à votre droite au jour du jugement. La séparation faite, le jugement commencera, et la cause de chacun sera examinée en particulier. Daniel et saint Jean nous en présentent le tableau suivant : « Je regardais, nous dit Daniel, et des trônes furent placés, et l'Ancien des jours s'assit. Son vêtement était blanc comme la neige, les cheveux de sa tête étaient semblables à une laine pure ; son trône avait l'éclat du feu, et les roues de son char paraissaient enflammées. Un fleuve de feu jaillissait de sa face. Des milliers d'anges le servaient, et un nombre beaucoup plus considérable formait sa cour. Je considérais cette vision, lorsque sur les nuées du ciel parut le Fils de l'homme. » *Dan.* VII, 9 et seq. « Et je vis, continue saint Jean, tous les morts, grands et petits, debout en présence du trône, et les livres furent ouverts ; et on en ouvrit un autre qui est le livre de vie ; et les morts furent jugés d'après les choses que renfermaient les livres, selon leurs œuvres. » *Apoc.* XX, 12. Voilà, mon frère, la règle qui servira à vous juger ; voilà les poids et la balance qui apprécieront ce que vous avez fait. On ne consultera pas le monde, ni sa mesure fausse qui tient si peu compte de la vertu et du vice. Voilà les livres où notre vie entière est écrite ; et elle l'est avec tant d'exactitude que vos paroles y sont enregistrées avant même d'être sorties de votre bouche.

Mais sur quoi pensez-vous qu'il faille répondre ? « Seigneur,

disait Job, vous avez compté tous les pas de ma vie. » *Job.* xxxi, 37. Il n'y a point de mot oiseux, ni de pensée secrète dont nous n'ayons à rendre raison. Ajoutez à nos pensées et à nos actions, celles d'autrui que nous sommes obligés de prévenir. Si vous dites au Juge : Seigneur, je n'ai pas juré ; le Juge vous répondra : Votre fils et votre serviteur juraient, et vous ne les en avez pas repris. Il faudra de plus déclarer l'intention qui animait nos bonnes œuvres, comment nous nous en sommes acquittés. En résumé, il n'y aura pas un seul instant de la vie dont l'emploi ne sera rigoureusement examiné.

Si les choses doivent se passer ainsi, d'où vient dans les chrétiens qui n'ont aucun doute sur ces vérités, une si grande sécurité, une si grande insouciance? En quoi se confient-ils? qui légitime à leurs yeux cette légèreté au milieu de si pressants dangers? Qu'est-ce donc que tout ceci : plus on a sujet de craindre, moins on a de crainte? Job, quoiqu'il fût juste, même au jugement de Dieu, n'agissait pas de même, lui qui disait : « Que ferai-je lorsque Dieu se sera levé pour juger? et quand il m'interrogera, que lui répondrai-je? » *Job.* xxi, 14. Paroles d'un cœur vraiment triste et affligé! Que ferai-je? comme s'il eût dit : Une peine continuelle me poursuit. Un trait a pénétré dans ma poitrine, et il ne me permet pas de repos. Que faire? où aller? que répondre au Seigneur quand il entrera en jugement avec moi? Bienheureux saint, pourquoi ces angoisses? N'avez-vous pas dit : « J'étais le père des pauvres, l'œil des aveugles, les pieds des paralytiques? » *Ibid.* xxix, 15 et 16. Ne disiez-vous pas que, dans toute votre vie, votre conscience ne vous reprochait pas une seule action mauvaise? Pourquoi donc craindriez-vous, ayant mené une vie si innocente? Ah ! c'est qu'il savait que Dieu n'a pas des yeux de chair, et qu'il ne juge pas comme les hommes ; il savait que Dieu estime souvent abominable ce qui brille aux regards des hommes. Job était un vrai juste ; et parce qu'il l'était, il vivait dans une crainte de tous les instants. Sa crainte condamne notre prétendue sécurité ; ses paroles condamnent notre prétendue confiance. Y en a-t-il beaucoup parmi nous à qui une semblable inquiétude ravisse l'appétit ou le sommeil? Pourtant, c'est ce qui arrive aux chré-

tiens fortement pénétrés de ces vérités. On lit dans la vie des Pères du désert qu'un de ces saints personnages ayant vu rire un de ses disciples, il le reprit vertement en ces termes : Comment ? vous avez à rendre compte de vos actions à la face du ciel et de la terre, et vous osez rire? Telle était l'idée que ce saint homme concevait du jugement.

Les accusateurs et les témoins ne manqueront pas à ce procès. Les témoins seront, et notre propre conscience qui réclamera contre notre conduite, et les créatures dont nous aurons mal usé, et par-dessus tout le Dieu que nous aurons offensé, comme il nous l'annonce lui-même par son prophète : « Je serai, dit-il, un témoin infatigable contre les adultères, les parjures, contre ceux qui frustrent l'artisan de son salaire, qui maltraitent la veuve, l'orphelin et l'étranger, et contre ceux qui ne m'ont pas craint, dit le Seigneur des armées. » *Malach.* III, 5. Les accusateurs ne feront pas plus défaut. Il suffirait du démon, qui soutiendra son droit et s'adressera au Juge en ces termes : Très-juste Juge, vous ne pouvez vous empêcher de m'abandonner ces misérables; car de tout temps ils m'ont appartenu, et ils ont fait en tout ma volonté. Ils étaient à vous, sans doute, puisque vous les avez créés à votre image et à votre ressemblance, et que vous les avez rachetés de votre sang. Mais ils ont effacé votre image et ils lui ont substitué la mienne; ils se sont soustraits à votre obéissance, et ils ont embrassé la mienne; ils ont méprisé vos commandements, et ils ont gardé les miens. C'est de mon esprit qu'ils ont vécu, ce sont mes œuvres qu'ils ont imitées, mes voies qu'ils ont parcourues, ne renonçant jamais à mon parti. Ils m'appartiennent si bien que, sans leur avoir fait aucun présent ni aucune promesse, sans avoir mis sur mes épaules une lourde croix, ils ont sans cesse obéi à mes ordres, et désobéi aux vôtres. Leur ordonnais-je de jurer, de blasphémer, de voler, de tuer, de se livrer à toute espèce d'excès; ils le faisaient avec une extrême facilité. Leur ordonnais-je d'exposer leur vie, leur fortune et leur âme pour un prétendu point d'honneur, ou pour un plaisir imaginaire; ils le faisaient encore sans peine aucune. Et pour vous, qui étiez leur Dieu, leur créateur et leur rédempteur; pour vous,

qui leur aviez donné leurs biens, le salut et la vie; pour vous, qui leur offriez la grâce et leur promettiez la gloire; pour vous, qui avez souffert sur un gibet à cause d'eux, ils n'ont jamais enduré le moindre désagrément. Combien de fois avez-vous frappé à leurs portes, indigent et couvert de haillons, et toujours en vain; car ils étaient beaucoup trop occupés de leurs chevaux, de leurs chiens, de leurs appartements, où tout était or et soie, pour s'occuper de vous. Il est donc juste que vous châtiez les injures faites à votre majesté infinie.

Sur cette accusation, le Juge prononcera la terrible sentence: « Allez, maudits, au feu éternel qui a été préparé pour Satan et pour ses anges. Souvent j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire. Et les bons iront à la vie éternelle, et les méchants au feu éternel. » *Matth.* XXI, 41 et seq. Comment exprimer les sentiments des malheureux condamnés? C'est bien alors qu'ils crieront aux montagnes de tomber sur eux, et aux collines de les écraser. Il n'y aura dans leur bouche que blasphèmes, qu'imprécations sacriléges, que malédictions contre Dieu et contre leur existence. En ce moment finira leur jour, expirera leur gloire, tournera le vent de leur prospérité, et commencera le jour des douleurs qui ne doivent pas finir. Ecoutons saint Jean dans son Apocalypse, annoncer le sort réservé à la cité de Satan : « Ils répandront sur elle, dit-il, des pleurs et des lamentations, les rois qui ont partagé ses crimes, qui ont vécu dans ses délices. A la vue de la fumée qui sortira de son embrasement, ils se tiendront loin, de peur d'en devenir la proie, et ils s'écrieront : Malheur! malheur à cette grande Babylone, car soudain est venu son jugement. Et les marchands de la terre pleureront et se lamenteront sur elle, en disant : Malheur! malheur à cette immense cité où regorgeaient le lin, la pourpre, le safran, l'or, les perles et les pierres précieuses. Désormais personne ne nous achètera autant de richesses. » *Apocal.* XVIII, 9 et seq.

O mes frères, puisque ce jour sera si redoutable, pensons-y à temps, et suivons le conseil de Celui qui a voulu être notre avocat avant d'être notre juge. Assurément, nul ne sait mieux ce

qui sera nécessaire à notre cause que celui qui la jugera. Or, il nous l'apprend en ces courtes paroles : « Veillez sur vous, de crainte que vos cœurs ne s'ensevelissent dans la crapule, l'ivresse et les soins de cette vie, et que ce jour ne fonde tout à coup sur vous. Car il viendra comme un filet, sur ceux qui habitent la face de la terre. » *Luc.* XXI, 34. Veillez donc, priez toujours, afin que vous méritiez d'éviter les dangers de ces temps, et de supporter le regard du Fils de l'homme. Arrachons-nous donc au sommeil qui nous appesantit, avant que ne tombe la nuit obscure de la mort, avant que paraisse le jour affreux dont Malachie a dit : « Il vient déjà, et qui l'espérera ? et qui pourra soutenir sa venue ? » *Malach.* III, 2. Celui-là pourra certainement le soutenir qui se sera d'abord jugé lui-même.

MÉDITATION POUR LE VENDREDI SOIR.

Le sujet de cette méditation sera l'enfer ; elle consolidera le fruit que vous aurez retiré de la méditation précédente, à savoir, la crainte de Dieu et la haine du péché. Suivant saint Bonaventure, il faut se servir, pour cette méditation, de certaines images corporelles que les saints nous suggèrent. On pourrait se représenter l'enfer sous la figure d'un lac ténébreux renfermé dans les entrailles de la terre ; ou bien sous la figure d'un puits très-profond et plein de feu ; ou bien encore sous la figure d'une ville obscure, dévorée par les flammes, et qui retentit du gémissement des victimes, des cris des bourreaux, de lamentations déchirantes et de grincement de dents.

On souffre, dans ce lieu maudit, deux peines principales : la peine du sens, et la peine du dam. Pour la première, il n'y aura aucun sens intérieur ou extérieur qui ne subisse un tourment particulier. De même que le pécheur a tourné contre Dieu tous se sens et tous ses membres, de même Dieu les tournera contre le pécheur, et leur infligera à chacun leur tourment. Ces tourments seront pour les yeux impudiques la vue horrible des démons ; pour l'ouïe, les cris et les gémissements des damnés ; pour l'odorat, l'infection insupportable de l'enfer ; pour le goût, une faim

et une soif dévorantes; pour le tact, une chaleur et un froid excessifs. L'imagination trouvera sa peine dans l'appréhension des tortures présentes; la mémoire, dans le souvenir des plaisirs passés; l'intelligence, dans la considération des biens passés et des maux à venir. En un mot, l'enfer sera le réceptacle de toutes les tortures qui se peuvent concevoir. Il serait affreux d'endurer la plus légère d'entre elles un court espace de temps. Que sera-ce donc de supporter simultanément une infinité de maux divers, non-seulement pendant une nuit, mais pendant une éternité? Y a-t-il sur la terre un supplice, un jugement comparables à ce jugement et à ce supplice?

Cependant il y aura une peine supérieure à toutes les peines sensibles : elle est appelée par les théologiens peine du dam, et elle consiste dans la privation de la vue de Dieu et de sa glorieuse compagnie. Quoique cette peine soit commune à tous les damnés, elle sera d'autant plus grave qu'ils auront eu plus de secours pour atteindre à la suprême félicité. Tels sont les chrétiens à qui l'Evangile est prêché; tels sont principalement les religieux et les prêtres, qui ont tant de moyens à leur disposition pour obtenir un si grand bien.

Les peines dont il vient d'être question sont les peines dont nul pécheur ne sera exempté. Mais à côté de ces peines il y en aura de particulières, en rapport avec chaque genre de faute. L'orgueil aura la sienne, aussi bien que l'envie, l'avarice, la luxure et tous les autres vices. Dans cette répartition resplendiront merveilleusement la sagesse et la justice divines; car malgré le nombre considérable des péchés commis, elles distribueront à chaque pécheur son châtiment avec une mesure parfaite, conformément à cette parole du Sage : « Les jugements du Seigneur sont pesés et mesurés exactement. » *Prov.* II, 16. Quelle douleur pour les méchants de se voir frappés avec tant de justesse; et quelle joie pour les bons d'être les témoins d'une harmonie si complète entre l'offense et l'expiation! Plus vif aura été le plaisir du mal accompli, plus vive sera la souffrance; autant on aura eu de présomption et d'orgueil, autant on aura de confusion; autant l'abondance et le luxe auront été grands, autant sera profond le dénûment; plus

on aura vécu dans les délices, plus on sera sujet à la faim et à la soif. C'est la sentence que Dieu lança contre cette femme de l'Apocalypse qui trônait sur les eaux de la mer, tenant dans sa main un calice plein de mortelles voluptés : « Elle s'est enivrée de jouissances, dit-il, qu'elle soit enivrée de pleurs et de tourments. » *Apoc.* XVII et XVIII.

Ce qu'il y a de plus affreux dans l'enfer est son éternité. Car ses supplices seraient supportables s'ils avaient une fin; rien de ce qui finit n'étant sans remède. Mais un supplice qui n'a ni fin ni soulagement, ni changement; un supplice dont l'auteur et la victime existeront toujours; un supplice qui est comme un bannissement perpétuel, ou comme un vêtement dont on ne pourra jamais se débarrasser; un pareil supplice est capable d'atterrer celui qui y pense sérieusement. De cette éternité naissent la haine et les blasphèmes des damnés contre Dieu. Ayant perdu toute espérance, et sachant qu'ils ne rentreront point en grâce avec lui, et que leur peine ne sera point adoucie, ils s'irritent contre celui qui les punit et les confine dans une prison aussi épouvantable, et ils ne cessent jour et nuit de maudire son nom sacré.

DÉVELOPPEMENT.

I.

De la considération des peines de l'enfer.

La considération des peines de l'enfer est utile à plusieurs fins. Elle sert d'abord à nous faire embrasser les travaux et les aspérités de la pénitence. C'est, suivant le propre témoignage de saint Jérôme, à l'idée qu'il s'était faite des peines de l'enfer, qu'il faut attribuer les mortifications auxquelles il se livra pendant son séjour au désert. La même considération est encore excellente pour surmonter les tentations. Si nous opposons aux pensées mauvaises la pensée des supplices qui les punit, la flamme de la volupté ne résistera pas au souvenir des flammes éternelles. On rapporte que l'un des pères du désert ayant éprouvé un jour une tentation de ce genre, il mit son bras sur le feu, afin d'expérimenter ce qu'il pourrait en souffrir patiemment; et n'ayant pu en soutenir l'ardeur, il se dit à lui-même : Je ne puis soutenir un peu de chaleur

pendant un instant : comment soutiendrai-je le feu de l'enfer pendant l'éternité ?

Un autre fruit de cette considération est de réveiller en nos cœurs la crainte du Seigneur. Cette crainte, nous l'avons déjà dit, est le principe de la sagesse, le commencement de la charité, et après celle-ci le frein le plus puissant pour nous éloigner du mal. Or, quoi de plus propre à l'obtenir que la perspective du châtiment réservé au pécheur, c'est-à-dire de la mort éternelle ? Aussi il est surprenant que l'on ose commettre un seul péché, quand on croit cette vérité. Deux choses entre plusieurs autres sont étonnantes sur la terre : la première est que tant d'hommes se refusent à croire en Jésus-Christ, après les miracles innombrables qu'il a opérés ; la seconde est qu'on ose tant l'offenser après avoir cru en lui. Il est par exemple bien étonnant que la résurrection de Lazare n'ait point convaincu tous les Juifs qui en furent les témoins ; mais il n'est pas moins étonnant que nous nous livrions aux péchés en reconnaissant la peine horrible dont ils sont menacés. C'est un grand prodige qu'une telle infidélité après tant de merveilles ; c'est un grand prodige aussi qu'une foi chrétienne unie à de vicieuses habitudes. La cause s'en trouve dans le défaut de considération. En conséquence, il sera très-profitable de s'arrêter à ce que la foi nous enseigne sur la gravité des peines de l'enfer, afin que la crainte d'un châtiment si terrible nous excite à vivre loin des actions qui le méritent.

II.

Des deux sortes de peines qu'on souffre dans l'enfer.

Quoique les peines de l'enfer soient incalculables, en définitive elles se réduisent à deux : la peine du sens et la peine du dam. La première tourmente les sens et les corps des damnés ; la seconde consiste à être privé pour toujours de la vision et de la société de Dieu. Ces deux sortes de peines correspondent à deux sortes de désordres que renferme le péché, à savoir, l'amour déraisonnable de la créature et le mépris du Créateur. A la délectation sensible que procure l'amour de la créature correspond la peine du sens ; de façon que le corps expie par la douleur le plaisir défendu qu'il

a goûté. Au mépris de Dieu correspond la perte irréparable de sa présence; car l'homme n'ayant pas voulu de Dieu, il est juste que Dieu ne veuille pas de lui. Et comme le dernier de ces désordres est sans contredit le plus coupable, la peine qui lui est réservée est incomparablement au-dessus de la peine du sens.

Parmi les peines sensibles il faut remarquer d'abord la peine du feu. L'ardeur de ce feu et sa vertu seront si grandes que notre feu, selon saint Augustin, n'est auprès de celui-là qu'un feu en peinture. Ce feu dévorera à la fois les corps et les âmes, et en les dévorant il ne les consumera pas; le supplice n'ayant pas de fin. Dieu qui a disposé les propriétés de tous les êtres, lui communiquera, par une espèce de miracle, dit le même saint Augustin, la propriété extraordinaire de brûler sans consumer. Songez maintenant aux souffrances des damnés soumis sans relâche à l'action de ce feu épouvantable. Représentez-vous ce que vous souffririez vous-même si vous étiez plongé dans une fournaise embrasée et pareille à la fournaise des trois jeunes Israélites dont les flammes s'élevaient à une hauteur de quarante-neuf coudées : vous aurez une idée assez légère des tourments du feu de l'enfer. Il ne serait pas nécessaire d'aller plus loin si l'homme pouvait se déterminer à réfléchir sérieusement sur ce premier aspect des peines infligées aux prévaricateurs de la loi divine.

A la peine du feu se joindra une peine opposée et non moins intolérable : ce sera un froid dont le nôtre n'approche pas. Il n'y aura pas d'autre soulagement qui tempère l'ardeur des flammes infernales; en sorte que les damnés passeront d'une chaleur extrême à un froid extrême, et expieront par les tortures les plus diverses les plaisirs de toute nature qu'ils se sont procurés.

Un autre tourment sera la vue des formes horribles sous lesquelles se présenteront les démons. Il sera principalement destiné à punir les yeux adultères et inpudiques, les efféminés qui recouraient au fard et à l'artifice pour entraîner les âmes dans les filets trompeurs de Satan. Et ce tourment sera beaucoup plus redoutable qu'on ne pense. Il est certain que le spectacle vrai ou imaginaire d'apparitions fantastiques a privé plusieurs personnes de leur raison, et même de la vie. Souvent la seule pensée suffit pour

nous pénétrer d'effroi, et pour dresser les cheveux sur nos têtes. Quelle impression produiront sur les damnés les spectres affreux dont leurs regards seront continuellement assiégés ? Il n'y a d'ailleurs qu'à lire attentivement les comparaisons à l'aide desquelles la sainte Ecriture nous décrit ce qu'un démon a de hideux. « Qui soulèvera la surface de son vêtement? nous dit-elle dans *Job.* XVI, 5, et qui pénétrera dans l'intérieur de sa gueule ? Qui ouvrira les portes de son visage? Autour de ses dents règne la crainte. Son corps est semblable à un bouclier d'acier; d'épaisses écailles le recouvrent. De ses naseaux jaillissent le feu et la lumière, et ses yeux brillent de l'éclat de l'aurore. De sa bouche il sort comme des torches enflammées. Il lance au loin de la fumée, comme une chaudière bouillante. Son souffle ravive le brasier éteint, et sa gueule exhale des flammes. » La figure est bien effrayante, n'est-ce pas? Mais que sera donc la réalité ?

L'odorat aura aussi bien que la vue, son châtiment. Une infection insupportable le punira des jouissances demandées en ce monde aux fleurs et aux parfums. Le Seigneur s'exprime dans Isaïe en ces termes : « Parce que les filles de Sion se sont enorgueillies, et ont marché la tête haute, les yeux pleins d'effronterie, je dépouillerai leur front, et je mettrai à nu leur tête; au lieu de suaves odeurs, elles ne respireront qu'odeurs mauvaises; au lieu d'une ceinture elles auront une corde, et le cilice remplacera les ornements de leur poitrine. » *Isa.* III, 16. Pour saisir la grandeur de ce supplice, rappelez-vous l'horrible expédient inventé par un tyran des plus cruels. Il consistait à lier étroitement ensemble un cadavre et la victime, et à laisser à l'infection et à la pourriture le soin de mettre celle-ci à mort. Dans l'enfer, il ne faudra pas seulement endurer l'odeur infecte d'un cadavre, mais d'une infinité de cadavres vivants, et du lieu non moins infect où ils habiteront. Alors ces malheureux se diront les uns aux autres ces paroles d'Isaïe, XIV, 11 : « Ton orgueil a été englouti par l'enfer, et ton cadavre en est devenu la proie ; ta couche sera la corruption, et les vers te serviront de vêtement. »

Si tel est le tourment de l'odorat, quel sera le tourment de l'ouïe qui a été l'instrument de péchés plus considérables encore? Aux

oreilles des damnés retentiront sans cesse des cris, des gémissements et des blasphèmes. De même que l'alleluia ne finira point dans le ciel, de même dans l'enfer il n'y aura pas de terme aux malédictions et à l'horrible concert qu'elles formeront joints avec les coups des marteaux et le grincement des démons. En vain essaierait-on de comparer à cette confusion souveraine la confusion de quelque grande cité dévastée par les ennemis ou par les barbares.

Imaginez-vous que vous traversez une vallée profonde, remplie d'une infinité de captifs, de blessés, de malades appartenant à tout âge, à tout sexe, et criant chacun de son côté sous l'influence de la douleur. Quelle impression ne ressentiriez-vous pas? Mais tout cela qu'est-ce au prix d'un enfer où l'on n'entendra que jurements et blasphèmes? Y a-t-il des galères en ce monde où il y ait autant de forçats? — Tels sont les cantiques dont résonnera la voûte infernale; telles seront les louanges que recevra le prince des ténèbres; et son sort sera le partage des hommes qui se livrent aux murmures, aux malédictions, et qui prêtent l'oreille à la voix de l'erreur.

Dans cette juste rétribution, le palais et la langue ne seront pas oubliés. L'Evangile nous l'apprend par ce qu'il nous raconte du mauvais riche. Cet infortuné dévoré par les flammes et par la soif, suppliait Abraham de lui accorder une simple goutte d'eau pour rafraîchir sa bouche embrasée.

III.

Des tourments réservés aux puissances de l'âme.

Les tourments réservés aux facultés de l'âme ne le céderont pas en intensité aux tourments infligés aux sens corporels; et la punition de ces facultés sera d'autant plus terrible qu'elles auront pris moins de soin de détourner l'âme du péché. Le châtiment de l'imagination sera l'appréhension de toutes les douleurs, et elle ne pourra s'occuper d'autre chose. Nous voyons en effet par nous-mêmes l'impossibilité de distraire notre esprit des maux qui nous affligent. Nous avons beau le vouloir : l'imagination est en quelque manière fixée à la pensée de ces maux, et elle ne saurait s'en détourner. Evidemment, elle sera dans l'enfer encore plus absor-

bée par la pensée des tourments, puisque l'on y endure des douleurs incomparablement plus grandes. Ainsi, sa douleur aiguillonnera l'imagination, et l'imagination ravivera la douleur ; et tout concourra à accroître le supplice du condamné. Il n'y aura pas d'autre occupation que celle-là, pour les chrétiens oublieux, qui n'ont jamais consacré un moment à la méditation de ces vérités : et il arrivera que ce qui aurait dû leur servir de frein, deviendra leur éternel châtiment.

De son côté la mémoire leur rappellera le bonheur passé, les jouissances d'autrefois, causes de leurs tortures présentes. Ils verront alors combien leur a coûté cher leur insatiable gourmandise, et que d'amertume renfermaient des morceaux en apparence délicieux. Un philosophe, *Boëc., de Consol.*, avoue que la plus grande des misères est d'avoir commencé par la prospérité, et de finir par l'adversité. Lors donc que les riches et les puissants du siècle se souviendront de leur fortune et de l'abondance au sein de laquelle ils vivaient ; lorsque à cette abondance ils compareront leur détresse, telle qu'ils réclament en vain une goutte d'eau ; lorsqu'ils se verront avec les supplices pour tous festins, la douleur pour toute sensualité, la puanteur pour tout parfum, les gémissements pour toute harmonie, leur peine ne sera-t-elle pas vraiment inexprimable ?

Et cependant elle redoublera quand les pécheurs compareront la durée des voluptés qui ne sont plus, à la durée des maux présents, quand ces voluptés leur apparaîtront comme un instant, et ces maux comme une éternité ; quand la vie tout entière sera à leurs yeux le rêve d'une ombre, et les tourments dont cette courte vie a été suivie, une réalité sans terme. Telles seront les peines qu'éprouvera la mémoire.

Passons au supplice plus redoutable encore infligé à l'entendement. Ce supplice consistera principalement dans la considération de la gloire perdue sans retour. De là ce ver rongeur de la conscience, dont l'Ecriture nous menace si souvent ; ce ver qui nuit et jour mordra, rongera et dévorera les entrailles renaissantes des malheureux damnés. Pareil au ver né de l'arbre, et qui ronge toujours l'arbre auquel il doit sa naissance, le ver de la conscience

est né du péché, et il ne cesse de tourmenter celui qui l'a engendré. On appelle ainsi une sorte de désespoir et de repentir furieux causés par la vue de la félicité dont on s'est privé, des motifs futiles et de la négligence à profiter des occasions pour la reconquérir, qui ont amené cette privation. La pensée des occasions de rentrer en grâce avec Dieu, surtout, ne quitte pas un seul moment les pécheurs; elle ronge leur poitrine, et les force à se dire à eux-mêmes : Misérable que je suis ! il m'a été facile de parvenir à tant de bonheur, et je n'ai pas voulu ! Longtemps on me l'a offert avec prières, avec supplications; il ne me coûtait rien, et je l'ai refusé ! Que j'eusse avoué de bouche et de cœur mes péchés, et ils m'étaient pardonnés! Que j'eusse demandé à Dieu le remède à mes maux, et il m'était accordé! Un seul verre d'eau froide me valait la vie qui ne finit pas. Maintenant au contraire, il me faudra jeûner, pleurer, souffrir éternellement, et cela, sans en retirer aucun fruit. Il est passé bien vite ce temps précieux, et il ne reviendra plus. Qu'ai-je reçu néanmoins pour m'exposer à tant de risques? M'eût-on donné tous les royaumes et tous les plaisirs de la terre; en eussé-je joui durant des années aussi nombreuses que les grains de sable du rivage, ce ne serait rien en comparaison de la moindre des peines que l'on souffre ici. Hélas! je n'ai pas même reçu autant : c'est pour une ombre de plaisir que j'endure ces tourments horribles. Maudit plaisir ! maudit échange ! maudite soit l'heure où je fus ainsi aveuglé ! maudits soient, et celui qui me séduisit, et celui qui ne me détourna pas du péché à force de châtiments ! Malédiction sur le père qui me donna la première leçon de sensualité, sur le sein qui m'a nourri, sur le pain que j'ai mangé, sur ma vie entière ! Malédiction sur ma conception, sur ma naissance et sur tout ce qui a servi à me conserver l'existence! Bienheureux ceux qui n'ont jamais été conçus! Bienheureux les ventres qui n'ont pas engendré, et les entrailles qui n'ont pas donné la vie !

Telles seront à peu près les malédictions que les damnés appelleront sur les créatures, et en particulier sur celles qui ont contribué à leur perdition. Nous lisons dans la vie des Pères du désert, qu'un saint homme aperçut, dans une vision, un abîme sans

fond rempli de feu et de flammes ardentes. Et dans ces flammes étaient plongés un père et son fils attachés l'un à l'autre, et se maudissant tous deux avec rage. Le père disait à son enfant : Maudit sois-tu, puisque pour te rendre riche, je me suis livré à l'usure, et j'ai été damné ! — Et le fils lui répondait : Maudit vous-même, mon père, puisqu'en voulant me rendre heureux, vous avez fait mon malheur et m'avez laissé une fortune qui a causé ma perte !

Mais que dirons-nous des tourments réservés à la mauvaise volonté ? Elle sera sans cesse en proie à une envie furieuse dont Dieu et ses élus seront l'objet ; et cette envie ne sera pas moins cruelle que le ver rongeur de la conscience. Le Psalmiste dit à ce propos : « Le pécheur verra, et ce spectacle provoquera sa colère ; il grincera des dents, et il se desséchera ; mais les désirs des pécheurs périront. » *Psalm.* cxi, 10. Il y aura encore dans les damnés une haine irréconciliable contre Dieu, l'auteur de leur supplice et de leur châtiment. Semblables à ces bêtes féroces qui blessées par le fer d'une lance, s'en prennent à cette arme et s'efforcent de la dévorer, ils mettraient Dieu en pièces, s'ils le pouvaient ; car ils savent que le coup dont ils ont été atteints vient de lui, que l'épée dont ils ont été frappés est la sienne. Leur obstination dans le mal est inébranlable. Ils n'éprouvent aucune peine d'avoir été et d'être méchants ; ils désireraient avoir été pires ; et s'ils se reprochent leurs crimes, ce n'est pas par amour du bien, mais par amour-propre, et à cause des tourments qui les déchirent. A tout cela se joint un désespoir sans remède. Car ils comprennent si mal la miséricorde et la nature de Dieu, qu'ils n'en attendent aucun pardon ; et de plus, ils savent certainement que leur punition durera toute l'éternité. Ce désespoir est le principe de leurs déchaînements et de leurs impiétés envers Dieu : n'espérant rien de lui, ils tâchent de s'en venger par les plus grossières injures.

IV.

De la peine du dam.

Après les souffrances que nous avons décrites, croirait-on qu'il en reste encore de plus affreuses ? Et cependant les peines sensibles

ne sont pas comparables à celles dont nous avons à parler. Jugez par là ce que doit être celle-ci. Vous en comprendrez d'ailleurs aisément la raison. Une peine en général est la privation d'un bien qu'on possédait ou qu'on espérait posséder. Plus ce bien a de valeur, plus la peine est vive, comme nous l'expérimentons par la perte de nos biens temporels. Mais Dieu étant un bien infini, ou plutôt le Bien lui-même, sa privation causera une peine infinie et sera le comble du malheur.

En outre, Dieu est le centre de l'âme raisonnable, le lieu où elle trouve le parfait repos. D'où il suit que séparer l'âme de Dieu sera procurer à l'âme le plus douloureux des tourments. C'est à ce point que saint Jean Chrysostome, *Homil.* XLVIII, *ad pop. Antioch.*, estime cette séparation mille fois plus cruelle que les flammes de l'enfer, en augmentât-on démesurément la violence. Au reste, la parole est ici convaincue d'impuissance, aussi bien que toute comparaison avec les séparations amenées par les guerres, l'esclavage et les autres calamités. Un genre de mort autrefois usité à l'égard des chrétiens fera peut-être comprendre de quelque manière ce qu'a d'horrible la peine du dam. On n'ignore pas que des tyrans avaient imaginé de courber par force jusqu'à terre des arbres ou des rameaux vigoureux, puis ils attachaient à chacun d'eux les membres de la victime; et au signal donné, les rameaux reprenaient brusquement leur première situation, déchirant en même temps le corps du martyr. Ce supplice est certainement épouvantable : que vous paraîtra donc celui qui séparera violemment, non une partie d'une autre, mais l'âme de son tout, et qui durera non pas un instant rapide, mais tant que Dieu sera Dieu?

V.

Des peines particulières à chaque damné.

Aux peines dont il a été jusqu'ici question et qui sont communes à tous les damnés, se joignent des peines propres à chacun d'eux, et proportionnées à leurs crimes. « La mesure, dit Isaïe, répondra à la mesure. Ainsi l'a résolu dans son esprit le Seigneur, au jour de la canicule, » *Isa.* XXVII, 8; c'est-à-dire, au jour de sa colère et de sa fureur. Il se montrera, comme dit encore le même

prophète, vraiment dur de cœur, parce que sa sentence infligera pour châtiment à des fautes temporelles d'éternelles souffrances. Il donnera aussi mesure contre mesure, car l'étendue de la peine sera en rapport avec l'étendue de la prévarication. Cette juste répartition donnera sujet d'admirer l'ordre et la beauté des jugements divins. Ainsi, d'après un pieux écrivain, un dénûment absolu punira les avares; des aiguillons enflammés piqueront les paresseux; la faim et la soif tourmenteront les gourmands; les amateurs de voluptés seront environnés de soufre brûlant et d'une odeur insupportable; les envieux hurleront comme des chiens pris de rage; la confusion couvrira les orgueilleux.

Et maintenant songez-y bien, chrétiens idolâtres du monde, avides d'honneurs et de richesses, inventeurs de nouveaux mets, de nouveaux costumes et de nouveaux plaisirs. O malheureuse Babylone! qui se répandra en pleurs et en lamentations sur ton aveuglement, et dira avec le Sauveur : Si tu savais! — Ah! si tu savais ce que tes plats recherchés renferment de poisons, quels bourreaux seront un jour les idoles que tu vénères! Tu veux jouir du repos avant le temps; tu veux transformer l'exil en patrie; tu veux goûter ces fruits avant leur maturité, et tu oublies cette parole du Seigneur : « Tout homme qui mangera des raisins avant qu'ils soient mûrs, n'y trouvera qu'amertume. » *Jerem.* XXXI, 30. Tu veux en cette vie le bonheur que l'autre seule pourrait donner, et au lieu de délices, tu ne rencontreras que l'amertume des jugements de Dieu.

VI.

De l'éternité des peines de l'enfer.

Le dernier trait à ajouter au tableau des peines de l'enfer est leur éternité. Mille années, cent mille, plusieurs millions passent, et la roue du damné tourne toujours. D'autres années s'écoulent, aussi nombreuses que les étoiles du ciel, que le sable de la mer, et la roue du damné tourne toujours. « Le roi a donné l'ordre de préparer la vallée de Topheth; elle est large et profonde. Le bois et le feu sont l'aliment qu'on lui destine; et le souffle du Seigneur, pareil à un torrent de soufre, l'enflammera. » *Isa.* XXX, 33. Ces

paroles d'Isaïe sont une image de l'enfer. Il est préparé dès longtemps pour châtier les méchants. Il n'a d'autre aliment que le feu, et ce feu avec la matière qui l'entretient ne s'éteindra jamais. Et de crainte qu'il ne s'éteigne, les démons souffleront sur lui, et l'attiseront sans cesse. Leur souffle s'épuisât-il, le souffle de Dieu y remédierait; et ce souffle ne s'épuisera pas. Ce serait pour les hommes un précieux avantage, de saisir quelque chose de cette éternité : je ne doute pas que leur vie n'en fût plus réglée. Afin de faciliter cette intelligence, nous allons exposer plusieurs comparaisons et plusieurs exemples.

Songez au supplice usité dans quelques pays, supplice consistant à brûler vifs les criminels, et à diminuer d'autant l'ardeur du feu que leurs crimes sont plus considérables. On prolonge ainsi leurs souffrances; mais on ne peut les prolonger beaucoup, et on n'arrivera pas même à la durée d'un jour entier. La douleur causée par ce supplice d'un jour vous paraît sans doute affreuse. Que sera donc la douleur causée par un brasier immense sur lequel on brûlera pendant l'éternité? Pourriez-vous exprimer la proportion de ces deux supplices? Or, vous ne négligeriez aucun moyen pour vous affrachir du premier : ne devez-vous pas tout faire pour éviter le second?

Souvenez-vous encore du supplice inventé par Phalaris. Représentez-vous un malheureux enfermé vivant dans un taureau d'airain; on chauffe les flancs de ce taureau jusqu'au rouge. Quelles horribles souffrances éprouvera le condamné quand il ressentira l'atteinte du feu, sans pouvoir ni s'en préserver, ni fuir! Quels épouvantables cris, quelles contorsions, avant que la mort le délivre! La seule pensée fait frémir d'horreur. — Et pourtant, chrétien, cela n'est-il pas un rêve en comparaison de ce qui se passe dans l'enfer? Si la cruauté du tyran de la Sicile nous pénètre d'effroi, quel sera l'effet des peines mêmes des damnés? En vérité, une souffrance qui ne finira pas est chose si redoutable que, dût-elle atteindre un seul des enfants d'Adam, il y en aurait assez pour nous faire tous trembler. Il n'y avait qu'un traître parmi les apôtres de Jésus-Christ; et quand il leur dit : Un de vous me trahira; ils se mirent tous à trembler et à s'attrister. Néan-

moins nous ne tremblons pas, et nous n'ignorons pas que le nombre des insensés est infini, que la route de la vie est étroite, tandis que l'enfer se dilate pour recevoir les siens. Si nous doutons de ces choses, où est notre foi? Et si nous les reconnaissons, où est notre jugement et notre sagesse? Ne devrions-nous pas imiter les saints, et nous réfugier dans les déserts afin d'échapper aux supplices éternels? Nous sommes dans le plus grand des dangers, et nous dormons paisiblement : et il suffit d'insignifiants accidents pour nous mettre hors de nous, nous priver de la raison, et même nous ôter la vie.

La plus affreuse torture du damné est donc de savoir que son châtiment égalera Dieu lui-même en durée. C'est pourquoi toute consolation lui sera refusée. Car si ses tourments devaient finir à une époque éloignée, mais déterminée, il trouverait un adoucissement à ses maux dans l'espérance de leur fin certaine. Malheureusement ils n'auront pas de fin. L'enfer, suivant saint Grégoire, *Moral.* IX, 48, est une mort qui ne tue pas, une fin qui ne finit pas, une ruine qui ne se consomme pas : au contraire, la mort y est toujours vivante, la fin y recommence toujours, et la défaillance n'y est jamais complète. « Les pécheurs, dit le Prophète, sont renfermés dans la prison infernale comme des troupeaux dans une bergerie : la mort en fera sa pâture. » *Ps.* XLVIII. — L'herbe dont se nourrissent les brebis ne s'arrache pas entièrement; il reste au moins la racine qui produit une herbe nouvelle; en sorte que les pâturages ne sont jamais épuisés. De même, jamais la pâture ne manquera à la mort. Comme elle ne peut finir, elle ne se rassasiera jamais; elle ne cessera pas un instant de remplir son office, et de dévorer ses victimes; et quoique la nourriture ne lui fasse pas défaut, elle ne sera jamais assouvie.

MÉDITATION POUR LE SAMEDI SOIR.

Le sujet de cette méditation sera le bonheur du ciel. Ce sujet examiné à la lumière d'une ardente foi, serait capable à lui seul d'adoucir nos travaux, nos peines et nos difficultés. L'amour du souverain bien serait-il inférieur en efficacité à l'amour des richesses, qui soumet l'homme à tant d'épreuves; à l'amour d'une

mère qui lui fait désirer les douleurs de l'enfantement ? L'amour que Jacob portait à Rachel lui représentait les sept années de service chez Laban comme peu de chose. L'amour de la beauté suprême, de la parfaite félicité, ne sera-t-il pas plus puissant ?

Dans le bonheur du ciel, considérons cinq points de vue différents, à savoir : l'excellence du lieu, la société dont on y jouira, la vision de Dieu, la gloire du corps, et la possession assurée de tous les biens imaginables.

L'excellence du lieu résulte d'abord de sa vaste étendue qui surpasse la puissance de notre imagination. Quand nous lisons dans des auteurs dignes de foi que la plus petite des étoiles est beaucoup plus grande que la terre, et qu'il y en a auprès desquelles la terre est un point; lorsque, ensuite, levant les yeux vers le ciel, nous découvrons la multitude d'astres qui peuplent l'espace, sans toutefois le remplir, nous sommes dans la stupeur : cette immensité nous accable; et encore plus, l'immensité de l'Etre créateur de l'univers. — La beauté du ciel n'est pas moins au-dessus de toute parole. Dieu qui a semé tant de belles choses dans cette vallée de larmes, aurait-il pu négliger le sanctuaire de sa gloire, le trône de sa grandeur, le palais de sa majesté, le séjour de ses élus et le paradis de tous les délices ?

La société dont le ciel est le séjour se distingue par la noblesse, la sainteté, la perfection et la multitude de ses membres. Nul, selon saint Jean, ne pourrait compter les élus. Saint Denys affirme, *de Cœl. Hierarch.* c. IV, que les anges sont beaucoup plus nombreux que les êtres matériels. Saint Thomas enseigne, conformément à cette doctrine, que le même rapport de différence existe, et entre la terre et le firmament, et entre les choses matérielles et les esprits bienheureux. N'y a-t-il pas là de quoi surprendre et confondre notre intelligence ? Le moins parfait des anges est plus beau que le monde visible tout entier; quel spectacle sera donc celui de cette magnifique cité dont les habitants possèdent de si admirables perfections ? Rien n'est plus aimable qu'un commerce intime avec les gens de bien. Or, dans le ciel les apôtres, les prophètes, les martyrs, tous les saints en un mot seront nos compagnons et nos amis. Ajoutez à ce bonheur le bonheur incompa-

rable de jouir de la présence de Celui que louent les étoiles du matin; dont la beauté obscurcit l'éclat du soleil et de la lune; devant lequel les anges se prosternent. Bien infini, il renferme tous les biens. Monde sans limites, il contient tous les mondes. Unité et simplicité absolues, il est tout et embrasse tout. La reine de Saba disait à Salomon : « Heureux les serviteurs qui sont toujours devant vous, et qui entendent toujours votre sagesse! » III. *Reg.* x, 8. Que dire de ceux qui verront le Roi des rois, la Sagesse éternelle, la grandeur sans bornes, la beauté souveraine, la bonté incréée, et qui en jouiront à jamais? Tel sera pourtant le partage des élus; tel est le but vers lequel se dirigent tous nos désirs.

Les corps auront aussi leur gloire, et rien n'y manquera. Chaque membre, chaque sens aura sa jouissance et son bonheur particuliers. Nous serons alors doués de subtilité, d'agilité, d'impassibilité et de clarté; et nous brillerons tous comme des soleils dans le royaume de notre Père. Quel océan de lumière inondera le ciel, puisqu'un seul astre réjouit et éclaire le monde que nous habitons, par sa présence!

En résumé, la gloire céleste réunira tous les biens et exclura tous les maux. La santé n'aura point à craindre la maladie; la liberté ne craindra pas la servitude; la beauté, la laideur; l'immortalité, la corruption; l'abondance, la nécessité; le repos, le trouble; la sécurité, l'inquiétude; l'intelligence, l'erreur; la possession, le dégoût; la joie, la tristesse; et la prospérité, les revers. Dans le ciel, dit saint Augustin, *de Civit. Dei,* XXII, 30, la louange ne sera le fruit ni du mensonge ni de la flatterie. On ne la refusera pas à celui qui la mérite; et on ne la donnera pas à celui qui ne la mérite pas. La paix y régnera sans mélange, et rien au dedans ou au dehors ne l'altérera. Nous aurons pour récompense celui-là même de qui nous avons reçu nos vertus; et cette récompense qu'il nous promet, est la plus haute que nous puissions espérer. Il comblera tous nos désirs; nous le contemplerons sans cesse, nous l'aimerons sans refroidissement, nous le chanterons sans nous lasser jamais. Le royaume dont nous serons les citoyens resplendira d'une gloire éblouissante; il n'y aura ni soir,

ni matin; le jour serein de l'éternité ne finira pas. Ce sera un printemps perpétuel dont le souffle de l'Esprit-Saint entretiendra la fraîcheur odorante. De tous côtés retentiront des chants en l'honneur de l'auteur de tous les dons, de celui qui daigne communiquer sa vie et sa félicité à de pauvres créatures.

O cité céleste! séjour d'où la crainte est bannie! terre de délices! peuple aux mœurs douces et paisibles! Oh! quand finira cette épreuve! quand se termineront les jours de mon exil! Hélas! le temps de mon voyage se prolonge! Quand viendrai-je, et paraîtrai-je devant la face de mon Dieu!

DÉVELOPPEMENT.

I.

De la considération du bonheur céleste.

Une pensée que nous ne devrions jamais perdre de vue durant cette vie mortelle, est la pensée du bonheur du ciel. Nous y puiserions un courage toujours nouveau pour surmonter les difficultés du voyage. Lorsque le Seigneur voulut donner à Abraham la terre promise, il lui recommanda de la bien examiner, et il lui dit: Va dans tous les sens, en long et en large; considère-la attentivement, car je te la destine. — Lève tes yeux en haut, ô mon âme; foule aux pieds tout ce qui est terrestre, envole-toi vers le royaume qui t'est promis, et considère attentivement la longueur de son éternité, la largeur de sa félicité, l'infinité de ses richesses et de ses autres biens.

On raconte de la reine de Saba qu'ayant ouï parler de Salomon, elle vint à Jérusalem pour vérifier ce que la renommée en publiait. Puisqu'on ne publie pas moins de merveilles de la céleste Jérusalem et du prince qui la gouverne, transporte-toi, ô mon âme, dans cette capitale, pour y contempler à loisir la sagesse de son souverain, la majesté de son temple, l'opulence de sa table, la livrée de ses serviteurs, l'ordre et la splendeur qui y règnent. Car si tu sais apprécier ces choses comme elles le méritent, tu seras élevée au-dessus de toi-même, et tu comprendras que la plus petite partie de cette gloire ne t'a point encore été révélée. Mais tu as besoin d'une

assistance spéciale dans cette recherche, et tu la dois demander comme la demandait saint Paul par ces paroles : « Je fléchis le genou devant le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et je le conjure de vous accorder l'esprit de sagesse, d'illuminer les yeux de vos cœurs, afin que vous saisissiez la grandeur de votre vocation, et l'excellence du glorieux héritage réservé aux saints. » *Ephes.* I, 17 et 18. Parmi tant d'objets dignes de fixer tes regards, arrête-toi aux cinq aspects qui ont été déjà indiqués.

II.

De l'excellence et de la beauté du ciel.

Considère d'abord la beauté du ciel, et prête l'oreille à la description qu'en donne saint Jean dans l'Apocalypse, XXI, 9 et seq : « Un des sept anges m'adressa la parole et me dit : Viens et je te montrerai la fiancée, l'épouse de l'Agneau. Et il m'enleva en esprit sur une montagne haute et vaste, et il me montra Jérusalem, la cité sainte, descendant du ciel. Elle brillait de la clarté même de Dieu ; et l'éclat de sa lumière était pareil à l'éclat des pierres précieuses. Elle avait une muraille large et profonde, percée de douze portes ; et sur ces douze portes étaient douze anges. Les fondements de la muraille étaient ornés de pierres précieuses ; et les douze portes étaient formées chacune d'une seule perle ; et la place de la ville était d'or pur semblable à un cristal transparent. Et je n'y vis pas de temple. Car le Seigneur, Dieu tout-puissant, et l'Agneau en sont le temple. Et la cité n'a besoin ni du soleil ni de la lune ; la gloire de Dieu l'éclaire, et l'Agneau en est le flambeau. Et l'ange me montra un fleuve de vie, aux eaux claires comme le cristal, qui jaillissait du trône de Dieu et de l'Agneau. Au milieu de la place, sur les deux rives du fleuve, était l'arbre de vie qui se couvrait de fruits douze fois l'an, une fois chaque mois ; et les feuilles de cet arbre assuraient la santé aux divers peuples. Et il n'y aura plus de malédiction dans la cité sainte ; mais le trône de Dieu et de l'Agneau y seront à jamais, et ils recevront les hommages de leurs serviteurs. Et ceux-ci verront la face de Seigneur ; et son nom sera sur leur front ; et ils régneront dans les siècles des siècles. » Voilà, non pas une description fidèle, mais une image du

bonheur de la cité céleste. La figure est bien belle; mais la réalité le sera encore davantage.

La cité de Dieu est placée au-dessus du firmament. Nul ne pourrait mesurer son étendue; car elle embrasse l'étendue de tous les astres et de tous les cieux. Un navire franchit en peu de jours l'espace qui sépare l'Inde de l'Espagne. Mais pour franchir l'espace qui sépare ce monde visible du véritable ciel, il faudrait un nombre considérable d'années. Ne me demandez pas non plus de vous expliquer son admirable structure; car, si nos yeux mortels entrevoient déjà des choses magnifiques, quel sera le spectacle offert à des yeux immortels? Les hommes produisent quelquefois des œuvres qui étonnent par leur perfection : essayez de comprendre par là quelle sera la perfection de cette maison royale, de ce sacré palais, de ce séjour de délices bâti par Dieu même en faveur de ses élus. « Qu'ils sont aimés vos tabernacles, Seigneur Dieu des vertus! s'écriait le Prophète-Roi. Mon âme soupire et tombe en défaillance, au souvenir des parvis du Seigneur. » *Psal.* LXXXIII, 1.

Les villes empruntent ordinairement une partie de leur distinction à la condition de leurs habitants, à leur noblesse, à leur bonne intelligence. Or, comment exprimer sous ce rapport l'excellence de la cité céleste? Ses citoyens sont tous nobles et grands, il n'y a pas de bas lignage, parce que tous sont enfants de Dieu. Il y a tant d'union entre eux qu'ils forment un seul cœur et une seule âme. Ils vivent dans une paix si complète que le nom de leur ville est *Jérusalem,* c'est-à-dire, *vision de paix.* Désirez-vous connaître le nombre de ces habitants, consultez l'Apôtre bien-aimé. Il vous apprendra qu'il vit une grande foule impossible à compter, de toute langue, de toute contrée et de toute nation. Ils se tenaient devant le trône de Dieu et de l'Agneau, vêtus de robes blanches, des palmes triomphales dans les mains, et chantant des cantiques de louanges. — Un spectacle semblable fut découvert aux yeux du prophète Daniel, comme nous avons eu déjà l'occasion de le dire.

Dans le ciel, le désordre ne résulte pas de la multitude. Au contraire, l'harmonie la plus parfaite, l'ordre le plus admirable y règnent. Celui qui a disposé si merveilleusement le mouvement des

cieux, le cours des étoiles dont il sait les noms, a disposé dans un magnifique concert l'armée des bienheureux, et il a assigné à chacun une gloire et un rang proportionnés à son mérite. Autre est la place des vierges, autre celle des confesseurs, des martyrs, des prophètes, des apôtres, etc. Les anges sont divisés de la même manière : ils forment trois hiérarchies, et chaque hiérarchie renferme trois chœurs. Au-dessus des anges et des hommes siége le trône de la Mère auguste du Sauveur. Il n'y a point de chœur dont elle fasse partie, parce qu'elle n'a point d'égale. Enfin au plus haut des cieux, à la droite de Dieu même, réside la très-sainte humanité du Christ.

Admire, ô mon âme, l'ordonnance de ce plan divin; visite les rues et les places de la cité céleste; contemple sa magnificence et la noblesse de ses citoyens. Salue chacun d'entre eux par son nom, et demande-lui le secours de ses prières. Salue encore cette douce patrie, et la regardant du lieu de ton exil avec les yeux du cœur, dis-lui ces paroles : Salut, douce patrie, terre de promission, port de sûreté, asile béni, royaume éternel, paradis de délices, jardin dont les fleurs ne se flétriront jamais, trésor inépuisable, couronne des justes, fin de tous nos désirs! Salut, ô nôtre Mère, l'objet de notre espérance, de nos soupirs, de nos gémissements et de nos luttes aussi; car celui-là seul recevra la palme du triomphe, qui aura remporté la victoire.

III.

Du bonheur que procurera la société des saints.

Il serait difficile d'expliquer le bonheur que procurera la société des saints. Car ils posséderont dans sa perfection la charité; et la charité rend toutes choses communes. C'est alors que s'accomplira cette demande adressée par Jésus-Christ à son Père : « Mon Père, je vous le demande; qu'ils soient un, comme nous le sommes vous et moi. » *Joan.* XVII, 11. Dans le ciel, en effet, les élus sont les membres d'un même corps; ils participent tous au même Esprit, et ils en reçoivent le même être et la même vie. Pourquoi les membres du corps humain sont-ils si bien unis entre eux? parce qu'une seule et même âme les anime, et leur communique la

force et le mouvement. Or, si l'âme de l'homme a le pouvoir d'établir parmi des membres différens et de fonctions si diverses une concorde achevée, le divin Esprit dont la puissance et la vertu sont infinies, établira sans doute parmi les bienheureux auxquels il communique sa vie, une incomparable unité.

L'union et l'amour rendent toutes choses communes, les mauvaises non moins que les bonnes. Nous le voyons dans les membres de notre corps, chez une mère que réjouit extrêmement le bien de ses enfants. Il en sera de même pour les élus, et chacun se réjouira du bonheur de tous les autres, puisqu'il les aime tous comme soi-même. L'héritage céleste, dit saint Grégoire, *Moral.* IV, est tout pour chacun, et un pour tous; chacun sera aussi heureux de la gloire de ses frères que si elle lui appartenait en propre. Il résulte de ceci que le nombre des élus étant en quelque façon infini, le bonheur de chacun en particulier sera de la même manière infini; ils posséderont toutes les perfections, sinon par eux-mêmes, au moins par leurs compagnons et amis. — Cette communication entre les saints de leurs qualités glorieuses, est figurée par l'union des fils de Job. Ils se réunissaient, tous les sept, autour d'une table commune; et, tous les jours de la semaine, l'un des frères invitait les autres; en sorte qu'ils jouissaient tous, et de leurs propres biens, et des biens de leurs frères. Voilà ce que produisait chez eux l'amour fraternel. Mais combien plus étroits sont les liens qui unissent les élus? Que leur nombre et leurs richesses sont différents? Jugez, par ces différences, de l'opulence du festin auquel nous convieront les Séraphins, esprits les plus rapprochés de Dieu, et dont nous contemplerons la noble origine, la profonde intelligence et l'ardent amour. Que sera le festin donné par les Chérubins, par ces dépositaires des trésors de la Sagesse divine? Que seront encore les festins des Trônes, des Dominations et des autres Bienheureux? Quelle joie de voir l'armée victorieuse des martyrs, la phalange glorieuse des vierges et de tous les imitateurs de Jésus-Christ! Saint Laurent nous apparaîtra, tenant l'instrument de son supplice, et plus éclatant que les flammes dont il fut dévoré à l'instigation des bourreaux confondus par sa patience inaltérable. Nous y verrons encore la pieuse Catherine couronnée

de roses et de lis, et triomphante de ses ennemis à l'aide de la foi et de l'espérance ; les Machabées méprisant, avec leur valeureuse mère, les tourments et la mort plutôt que de violer la loi de Dieu; l'invincible Jean-Baptiste qui ne recula pas devant la mort pour dénoncer à un roi son incestueux adultère ; l'apôtre du Christ, Barthélemi, écorché vif pour l'honneur de son Maître ; saint Etienne meurtri par les pierres de ses calomniateurs; en un mot nous y verrons tous les chefs de l'Eglise chrétienne dans la plus éclatante parure. Il n'y a point de pierreries dont la lumière puisse être comparée à celle dont ils seront revêtus. O festin vraiment royal et vraiment digne de Dieu et de ses élus ! Loin d'ici les banquets charnels et impurs du monde, avec leurs excès et leurs grossières voluptés ! Il ne convenait qu'à vous, Seigneur, de servir un banquet où tout dût être pureté et amour.

Après avoir contemplé l'angélique hiérarchie, regarde encore plus haut, ô mon âme, et tu découvriras un spectacle qui réjouit grandement et enivre de douceurs la cité divine. C'est Marie, pleine de charité, de beauté et de miséricorde ; Marie dont les anges admirent la gloire, dont les hommes proclament avec orgueil la grandeur. Reine du ciel, elle a les étoiles pour couronne, le soleil pour vêtement, la lune pour marchepied. Elle nous apparaîtra, non plus agenouillée devant une crèche, ou déchirée par le glaive dont parlait Siméon, ou bien à la recherche de son enfant égaré, mais bénie entre toutes les femmes, assise à la droite de son Fils, à l'abri de toute anxiété et de toute crainte de le perdre. Elle n'aura plus besoin de se couvrir des ombres de la nuit pour éviter les embûches d'Hérode et s'enfuir en Egypte. Elle n'ira plus recueillir, aux pieds de la croix, les gouttes de sang qui en découlaient; et son vêtement ne conservera pas le témoignage de ses douleurs. On ne lui donnera plus le disciple en échange du Maître, la créature à la place du Créateur. Plus de larmes amères, plus de ces cris de désespoir : O mon fils, qui m'accordera de mourir pour vous ! Ce temps est passé, et la Vierge qui, sur la terre, a souffert plus qu'aucune créature, sera exaltée pour toujours, au-dessus de toute créature, et elle ne cessera de répéter, dans la félicité de son cœur, les paroles sacrées : « J'ai trouvé celui qu'aime

mon âme, je le possède, et je ne l'abandonnerai pas. » *Cant.* III, 4.

La contemplation de l'humanité sainte de Jésus, de son corps glorieux, si maltraité autrefois par les bourreaux, sera une nouvelle source de délices. Assurément, dit saint Bernard, il sera bien doux pour les hommes de voir dans un homme leur Créateur. Les simples citoyens se tiennent honorés lorsqu'un des leurs devient cardinal ou pape. Ne sera-ce pas un honneur pour nous, de voir le Fils de Marie, fait de chair et de sang comme nous, à côté du Père, et gouvernant la terre et les cieux? N'aurons-nous pas raison de nous préférer aux anges, quand le roi du monde, l'auteur de l'univers s'est uni, non pas la nature angélique, mais la nôtre? La gloire du chef pourra-t-elle ne pas rejaillir sur des membres qui lui appartiennent de si près? Bienheureux ceux qui mériteront ce bonheur. Oh! qui me donnera, divin Jésus, de vous trouver dehors, vous qui avez sucé le même lait que moi, de vous posséder sans retour! Quand viendra ce moment tant souhaité! Quand verrai-je ce visage après lequel les anges soupirent!

IV.

Du bonheur que procurera la claire vision de Dieu.

Les jouissances dont nous avons parlé contribueront, il est vrai, à notre félicité; mais aucune n'y contribuera autant que la claire vision de Dieu lui-même. Dans cette vision consiste la gloire essentielle des saints. Jacob disait d'Issachar, *Gen.* XLVIII, 14, que, trouvant du charme dans le repos et la terre excellente, il présenterait son épaule au fardeau, et se rendrait tributaire. Le repos et la gloire des élus sont excellents; mais la terre qui les procure est encore meilleure. Cette terre est la face divine, source de la félicité céleste. Elle seule est capable de donner à nos âmes un repos parfait. En effet, les créatures délecteront bien notre cœur; mais elles ne le rassasieront pas. Et puis, si nous trouvons de véritables délices dans les biens mentionnés précédemment, quelles délices ne nous réserve pas le bien qui renferme, et infiniment au delà, tous ces biens et toutes ces perfections? La contemplation de simples créatures nous remplira d'admiration : quel sera l'effet produit par la contemplation de la lumière increéée, de la Beauté

substantielle, de son essence incompréhensible autant que glorieuse, du mystère de la Trinité, de la splendeur du Père, de la sagesse du Fils, de la bonté et de l'amour du Saint-Esprit ? Alors nous verrons Dieu, nous nous verrons nous-mêmes, et nous verrons en lui toutes choses. De même qu'un miroir, dit saint Fulgence, se découvre d'abord lui-même à celui qui le tient, puis découvre la physionomie de ce dernier et les objets convenablement placés ; de même, dans le miroir sans tache de la majesté de Dieu nous verrons Dieu, et avec Dieu nous-mêmes, et les autres réalités proportionnées à l'étendue de notre intelligence. Cette connaissance comblera la capacité de notre esprit, en sorte que nos désirs seront pleinement satisfaits. La volonté trouvera également son repos, parce qu'elle jouira du bien suprême, auprès duquel tous les autres ne sont rien. Il n'y aura aucun soupir de notre cœur que cette possession n'apaise, aucun besoin auquel elle ne suffise. Les vertus théologales en ressentiront la salutaire influence. Tandis que la foi se changera en vision, l'espérance fera place à la réalité et la charité imparfaite à la charité dans toute sa perfection. Dans le ciel tout sera connaissance et amour, bonheur et louanges, satiété sans dégoût, faim sans nécessité. On y chantera sans cesse le cantique nouveau de l'Apocalypse ; ce cantique, quoique toujours le même, paraîtra néanmoins toujours nouveau, parce que le bonheur des saints conservera la même vivacité, la même douceur enivrante. La vieillesse et la décadence n'auront point accès dans la céleste cité ; car celui qui maintient la beauté du firmament, saura bien entretenir le printemps de la bienheureuse éternité.

V.

Du bonheur que l'âme recevra de la gloire du corps.

En accordant à l'âme sainte la récompense ineffable de la vision intuitive, le juste rémunérateur de tout mérite, le Père indulgent de toutes les créatures, a voulu aussi faire part de sa magnificence et de sa gloire aux corps eux-mêmes, et introduire dans son palais la partie animale de notre être. C'est à ce point que vous aimez les hommes, Seigneur, et que vous honorez les bons ! Mais qu'y a-t-il de commun entre une chair grossière et le sanctuaire

du ciel? Pourquoi admettre parmi les anges ce qui devrait être plutôt enfermé dans une étable? Laissez la poussière avec la poussière. Le ciel n'a rien à faire avec ce qui n'est que boue.

Mais Dieu qui dit à Abraham : « J'honorerai Ismaël, et je multiplierai sa postérité, quoiqu'il soit le fils de l'esclave, parce qu'il est également le tien, » glorifiera les corps a cause de leurs rapports intimes avec les âmes des justes. Il veut que la gloire ne soit pas refusée à celui qui a partagé les périls du combat. Par conséquent, si l'âme en se conformant sur la terre à la volonté divine, mérite d'être associée dans le ciel à la vie divine; le corps dont les instincts ont été subordonnés violemment à la volonté de l'âme, auront part à son triomphe : en sorte que les bienheureux seront glorifiés dans tout leur être, et qu'ils posséderont, suivant l'expression d'un prophète, « une double récompense. » *Isa.* LXI, 7.

Quant à nos sens, ils auront chacun leur jouissance particulière. Les yeux, plus purs et plus brillants que la lumière du soleil, ne se lasseront pas de contempler les palais du ciel, les corps des élus, et les merveilles sans nombre qui se dérouleront à leurs regards. Les oreilles seront caressées par une harmonie si suave qu'un seul de ses accents ravirait les cœurs de tous les hommes. Les parfums les plus agréables flatteront l'odorat, et les plus délicates saveurs charmeront le palais. C'est ainsi que des mortifications légères et d'un instant plongeront les élus dans un abîme de pures voluptés et de jouissances de toute espèce. O bienheureuses privations! O récompenses admirables et dignes d'être comprises, désirées et ambitionnées au prix de mille vies!

VI.

De l'éternité du bonheur du ciel.

Il nous reste à examiner combien durera cette indicible félicité Or, sa durée devrait seule nous déterminer à embrasser joyeusement tous les travaux possibles, dans le but de servir et de contenter le maîtr qui récompense si généreusement. Elle sera, non pas de cent, ni de mille années; mais d'autant d'années qu'il y a d'étoiles au firmament, de gouttes d'eau sur la terre; ou, pour mieux dire, elle ne finira qu'avec Dieu · et par suite, elle ne finira

jamais, car il est écrit : « Le Seigneur régnera éternellement et au delà ; » et ailleurs : « Votre trône subsistera de génération en génération. »

Je vous en conjure, ô Père des miséricordes, Dieu de toute consolation, que je ne sois pas privé de ce bien suprême. Vous avez daigné me créer à votre image et à votre ressemblance; vous avez fait mon cœur pour vous; commandez-lui donc en souverain. Que ma part soit avec Dieu dans la terre des vivants. Ne me donnez, Seigneur, ici-bas ni richesse, ni repos; gardez-les pour une autre vie. Je ne consens pas à m'arrêter avec les enfants de Ruben dans la terre de Galaad, et à renoncer à la terre promise. Je ne sollicite de mon Dieu qu'une seule chose, à savoir, d'habiter dans sa maison tous les jours de mon existence.

MÉDITATION POUR LE DIMANCHE SOIR.

Cette méditation aura pour sujet les bienfaits du Seigneur. Elle vous portera à lui en témoigner votre reconnaissance, à aimer davantage l'auteur de tant de biens, et à ressentir plus vivement la peine que vos offenses lui ont faite.

Les bienfaits divins, quoique innombrables, peuvent se ramener à cinq : la création, la conservation, la rédemption, la vocation, et les grâces particulières et secrètes que nous avons tous reçues. — Pour la création, considérez attentivement ce que vous étiez avant elle, et ce que par elle Dieu vous a accordé, antérieurement à tout mérite de votre part. Il vous a donné le corps avec ses membres, l'âme créée à son image avec ses trois nobles faculté, l'entendement, la mémoire et la volonté. En vous donnant l'âme, il vous a donné une infinité de choses; car il n'y a pas de perfections appartenant aux êtres d'un ordre inférieur que l'âme ne possède d'une plus excellente manière, ou qu'elle ne puisse aisément acquérir ; en sorte que ce seul bienfait renferme une foule d'autres bienfaits.

Pour la conservation, considérez combien vous dépendez de la Providence : sans elle, vous ne vivriez pas un instant, vous ne feriez pas un seul pas, tout votre être s'évanouirait. De plus, elle a

mis à votre disposition le monde entier, jusqu'aux anges auxquels a été confiée votre garde. Portez encore les yeux sur la santé, les forces, et les autres biens temporels dont vous lui êtes redevable. Voyez les désastres sans nombre qui affligent plusieurs personnes, et dont vous êtes exempt par une faveur toute divine.

Pour la rédemption considérez deux choses : la première consiste dans l'importance des biens qu'elle nous a procurés ; la seconde, dans les douleurs si cruelles qui en ont été le prix.

Pour la vocation, considérez avec quelle bonté Dieu vous a choisi entre tant d'autres pour vous rendre chrétien, vous conférer le don inestimable de la foi, et vous faire participant des autres sacrements. A peine aviez-vous perdu l'innocence qu'il vous a offert la réconciliation, il vous a tiré du péché, rendu sa grâce et remis dans la voie du salut. Dans sa miséricorde, il a souffert de vous les plus graves désobéissances, il n'a pas cessé de vous envoyer les plus salutaires inspirations, et au lieu de trancher le fil de vos jours comme il l'a fait à d'autres pécheurs, il vous a laissé la vie durant plusieurs années. Enfin sa grâce a été si puissante que vous êtes passé de la mort à la vie, et que vous avez ouvert vos paupières à la lumière éternelle. Une fois converti, les secours ne vous ont pas manqué pour ne pas retourner au mal, vaincre l'ennemi et persévérer dans le bien. Ainsi, pareille à la pluie de l'automne et du printemps que promettait aux filles de Sion le prophète Joël, II, 23, sa grâce a fécondé en vous la semence des vertus ; puis elle a mené à heureuse fin une moisson abondante.

Outre ces bienfaits qui sont généraux et publics, il y en a d'autres qui sont particuliers et quelquefois connus seulement de leur auteur. N'avez-vous pas mérité souvent, à cause de votre orgueil, de votre négligence, de votre ingratitude, que Dieu vous abandonnât et retirât la main qui vous soutenait ? Cependant il ne l'a pas fait. Il n'a pas eu pour tous autant de ménagements. Que de malheurs, que d'occasions dangereuses il vous a épargnés, en rompant les filets de vos ennemis, découvrant leurs piéges, et ne leur permettant pas d'accomplir leurs desseins ! Y en a-t-il un seul parmi nous à qui n'est pas arrivé ce qui arriva à

saint Pierre? « Voilà que Satan te réclamait, disait Notre-Seigneur à cet apôtre, pour te fouler aux pieds comme on foule le blé dans l'aire. Mais j'ai prié pour toi afin que ta foi demeure ferme. » Or ces secrets, Dieu seul les connaît. L'homme peut bien connaître les bienfaits positifs qu'il reçoit; mais il ignorera les maux dont la bonté divine le préserve. Il est donc juste que nous remercions le Seigneur de tous ces biens. D'ailleurs nous serons toujours loin de compte, et nous ne paierons jamais tout ce que nous lui devons, puisque nous ne saurons jamais exactement ce dont nous sommes redevables.

DÉVELOPPEMENT.

I.

De la considération des bienfaits divins.

Une des choses qui causent à Dieu le plus sensible déplaisir, et dont il sera fait au jour du jugement justice rigoureuse, est l'ingratitude des hommes en retour de ses bienfaits. Aussi nous l'exprime-t-il dès le début de la prophétie d'Isaïe, par ces paroles : « Cieux, écoutez; terre, prête l'oreille; car le Seigneur a parlé. J'ai nourri des enfants, je les ai glorifiés, et ils n'ont eu pour moi que du mépris. Le bœuf reconnaît celui à qui il appartient, et l'âne la crèche de son maître. Mais Israël ne m'a pas reconnu, et mon peuple ne m'a pas compris. » *Isa.* I, 2. Dieu pouvait-il employer une comparaison plus frappante? Car, dit très-bien à ce sujet saint Jérôme, il ne compare pas les hommes aux animaux d'une sagacité remarquable, au chien, par exemple, dont la fidélité se montre si souvent. Il choisit au contraire les plus grossiers et les plus stupides, et il les déclare inférieurs aux hommes en dureté et en insensibilité.

Le Seigneur punit l'ingratitude de beaucoup de manières. Ordinairement, il la punit en nous dépouillant de ses dons, et nous retirant les biens dont nous ne lui faisons pas un légitime hommage. C'est pourquoi saint Bernard appelle l'ingratitude un vent brûlant qui dessèche le fleuve de la divine miséricorde, la source de sa clémence et le torrent de sa grâce.

Si l'ingratitude produit ces fâcheux effets, la reconnaissance est

naturellement le principe d'effets opposés. Le premier est l'amour de Dieu. Quoique le bien soit aimable en lui-même, chacun cependant est plus porté à aimer son propre bien. Les hommes ayant pour eux-mêmes et pour leurs intérêts un amour extrême, dès qu'ils voient clairement dans ce qu'ils possèdent un gracieux présent du Maître universel, ils se sentent portés à aimer ce maître dont ils expérimentent la munificence. D'où il suit que parmi les considérations capables de développer l'amour de Dieu, une des plus puissantes est la considération de ses bienfaits. Chacun de ces derniers est comme un charbon embrasé qui ravive et enflamme la charité. Par conséquent, la considération de plusieurs d'entre eux formera un véritable foyer dont l'ardeur sera aussi vive que durable.

Le second effet de la reconnaissance est le désir de servir Dieu excité par la vue de ce que nous lui devons. Les bons traitements rendent les oiseaux et les brutes dociles à la voix de leur maître, et obéissants à leurs ordres comme s'ils étaient doués de raison. Ne ferons-nous pas de même envers Dieu, nous qui en avons tant reçu, et qui pouvons aisément le comprendre?

Le troisième effet de la reconnaissance est le repentir de nos péchés. Lorsque l'on considère, d'un côté, la multitude des bienfaits divins, de l'autre, la multitude de ses fautes, la honte et la confusion montent au visage : on saisit mieux la profondeur de sa malice en la rapprochant de l'immense bonté du Seigneur; car celle-là n'a répondu que par d'incessants outrages aux bienfaits incessants de celle-ci.

Outre ces trois avantages à retirer de la considération des bienfaits divins, nous devons rendre grâces au Seigneur de tous ceux que nous avons reçus. En conséquence, lorsque nous les méditerons, passons tour à tour d'un sentiment à un autre, et excitons-nous tantôt à aimer notre bienfaiteur, tantôt à le servir avec zèle, tantôt à lui offrir un sacrifice de louanges et de gratitude, et ces fruits de nos lèvres dont parle saint Paul.

Comme les bienfaits de Dieu sont innombrables, nous ne nous arrêterons qu'aux cinq principaux dont il a été question précédemment. Il ne sera même pas besoin qu'on les parcoure tous,

dans la même méditation : il suffira d'en examiner un ou deux avec une attention sérieuse. Il importe moins de beaucoup méditer que de bien méditer. La méditation est notre aliment de chaque jour : plus il sera modéré et mieux il sera digéré, plus il sera salutaire.

II.

Du bienfait de la création.

Le premier bienfait à considérer est celui de la création. Pour en apprécier mieux la grandeur, examinez ce que vous étiez avant que d'exister. C'est un des principaux sujets sur lesquels les maîtres de la vie spirituelle appellent la réflexion ; il apprend à l'homme ce qu'il est par lui-même, et il lui découvre son véritable fond qui est le néant. Qu'étiez-vous, je ne dirai pas, il y a mille ans, ni cent ans, mais il y a seulement quelques années? Rien. — Et auparavant ? rien, toujours rien. Vous auriez pu n'être jamais davantage, c'est-à-dire, être moins qu'un peu de terre ou d'air, moins qu'une paille ; en un mot, rien. Evidemment ce rien ne pouvait par lui-même, ni faire, ni mériter quelque chose. Il faut être avant tout. Or, tandis que vous étiez plongé dans les ténèbres et dans l'abîme du néant, il a plu à la miséricorde et à la bonté infinies d'exercer en votre faveur, par pure grâce, la vertu de sa puissance, de vous arracher de sa main irrésistible aux profondeurs de cet abîme, de vous transporter dans les régions de l'être, et de faire que vous fussiez quelque chose : non pas une chose quelconque, S. Aug., *Conf.* lib. I, c. II, une pierre, un oiseau, un serpent ; mais un homme, et par cela même, une des plus nobles créatures de l'univers. C'est Dieu qui vous a donné tout ce que vous êtes. C'est Dieu qui a formé et organisé votre corps, qui l'a fourni de membres et de sens avec une sagesse et un art si admirables que, à bien le considérer, chacun de ces membres est une œuvre parfaite de tous points. « Vos mains, Seigneur, disait Job, m'ont fait et façonné tout entier. Souvenez-vous que vous m'avez fait comme on fait un vase d'argile, et que vous me réduirez en poussière. Vous m'avez revêtu de peau et de chair. Vous m'avez soutenu à l'aide des nerfs et des os. Vous m'avez accordé

vie et miséricorde, et votre visite m'a conservé le souffle. » *Job,* x, 8 et 9.

Mais que dire de la noblesse de votre âme, de la fin sublime pour laquelle elle fut créée, de sa grandeur, et de l'image qu'elle porte ? Cette image est celle de Dieu même; et sur la terre il n'y a point de chose qui ressemble davantage à Dieu, et qui puisse mieux nous en donner la connaissance. C'est pourquoi les philosophes de l'antiquité n'ont pas trouvé de nom plus convenable pour désigner la divinité, que celui d'*Esprit,* c'est-à-dire *âme raisonnable:* tant était frappante la ressemblance de l'homme avec Dieu. Par là s'explique la connaissance imparfaite que nous avons de notre âme : il n'est pas étonnant que sa substance nous échappe, puisque la substance divine dont elle porte les traits, ne nous sera révélée que dans l'autre vie.

La fin d'une si noble créature n'est pas moins élevée que sa dignité. Nous savons qu'elle est destinée à goûter la gloire et la félicité même de Dieu; à demeurer dans son palais, à s'asseoir à sa table, à revêtir son immortalité, à régner avec lui. Aussi quelle n'est pas sa capacité ! Le monde entier avec ses richesses n'est pas plus capable de la remplir qu'un grain de blé n'est capable de remplir l'espace.

Comment nous acquitter envers Dieu d'une dette si considérable ? Nous devons beaucoup assurément aux auteurs de nos jours ; mais nous devons bien davantage à Celui dont ils ont été l'instrument dans la formation du corps, et qui, sans eux, a créé l'âme de laquelle le corps reçoit toute sa dignité. Nos parents n'ont fait qu'une petite partie de cette œuvre : Dieu l'a seul achevée. Nos parents dans cette partie même n'ont été que des ouvriers secondaires : Dieu a été partout l'ouvrier principal. Estimez, si vous voulez, l'outil qui a servi à l'exécution du chef-d'œuvre : mais réservez une plus haute estime pour le bras qui l'a dirigé.

III.

Du bienfait de la conservation.

Non content de vous avoir créé dans cette condition excellente, Dieu a pris encore le soin de vous y maintenir. « C'est moi, dit-il

dans Isaïe, c. XLVIII, 17, le Seigneur ton Dieu qui t'enseignes ce que tu sais, et qui te conduis par le chemin où tu marches. » Il y a des mères qui cherchent aux enfants qu'elles ont mis au monde, une nourrice étrangère. Notre Créateur ne s'est déchargé sur personne du soin de nous conserver la vie. Il est à la fois la mère qui nous engendre et la nourrice qui nous soutient de son lait. Il nous l'apprend d'ailleurs dans ce passage du prophète Osée : « J'étais le nourricier des enfants d'Israël ; je les portais sur mes bras ; et ils n'ont pas su quelle sollicitude j'avais pour eux. » *Ose.* ch. XI, 3. A Dieu donc appartiennent et la création et la conservation de l'univers ; et comme sans lui rien n'aurait existé, sans lui tout rentrerait dans le néant. Le Psalmiste a fort bien exposé cette vérité de la manière suivante : « Tous les êtres attendent que vous leur donniez leur nourriture dans le temps convenable. Vous leur donnez ; ils recueillent : vous ouvrez votre main ; ils sont comblés par votre bonté. Détournez-vous, au contraire, votre face ? ils tombent dans le trouble, dans la défaillance, et ils retournent bientôt dans leur poussière. » *Psalm.* CIII, 27 et seq. Ainsi, de même que l'économie d'une horloge dépend d'un maître ressort, au point que, ce ressort faisant défaut, la marche de l'horloge est suspendue ; de même l'économie de cette machine immense, appelée le monde, dépend de la Providence, au point qu'avec son action le monde entier lui-même cesserait.

Que de bienfaits vous découvrirez dans ce bienfait unique, si vous y pensez ! Il embrasse tous les instants de votre vie ; car vous ne vivriez pas un seul instant si Dieu détournait de vous ses yeux. Il embrasse toutes les créatures, puisqu'elles existent pour votre utilité. N'êtes-vous pas le Seigneur du ciel et de la terre, du soleil, de la lune, des étoiles, de la mer, des poissons, des oiseaux, des plantes et de toutes choses ? Le Roi-Prophète avait bien raison de s'écrier, *Psal.* VIII, 5-10 : « Qu'est l'homme, Seigneur, pour que vous vous souveniez de lui, et le fils de l'homme, pour que vous le visitiez ! Vous l'avez mis un peu au-dessous des anges ; vous l'avez couronné de gloire et d'honneur ; et vous l'avez établi sur toutes les œuvres de vos mains. Vous avez tout abaissé sous ses pieds, les brebis, les bœufs et les bêtes des champs ; les oiseaux du ciel, les

poissons qui sillonnent les routes de la mer. O mon Seigneur et maître, que votre nom est admirable dans la terre entière! »

Ce n'est point encore assez d'avoir subordonné à l'homme les créatures visibles; la miséricorde de Dieu a député pour son service les intelligences invisibles qui se tiennent devant lui et contemplent son visage. Tous les membres de la grande famille du ciel sont, d'après saint Paul, des ministres chargés de veiller au salut des hommes. En résumé, le Seigneur a rapporté tous les êtres à vous, afin que vous vous rapportiez vous-même à lui; il a voulu que le ciel et la terre concourussent à satisfaire vos besoins de toute nature, afin que toutes les puissances de votre âme s'appliquassent à l'accomplissement des désirs et des ordres divins.

Quoiqu'il ne vous soit pas facile de vous arrêter longtemps à ces bienfaits de la Providence, n'oubliez pas cependant les accidents et les misères qu'elle vous a épargnés. Regardez autour de vous: l'un est aveugle, l'autre sourd, l'autre sans bras ou sans jambes, ou bien en proie aux douleurs de la goutte, etc. En toute vérité, ce monde-ci n'est qu'un abîme de souffrances : à peine y trouverez-vous un petit coin où il n'y ait ni peine, ni gémissement. Or, je vous le demande, qui vous a préservé de ces maux? D'où vient ce privilége d'être à l'abri des infirmités qui vous environnent? La tempête a presque tout renversé : comment êtes-vous resté debout? N'étiez-vous pas homme comme les autres? pécheur comme les autres? enfants d'Adam comme les autres? Ces maux sont la conséquence de la nature humaine ou de quelques fautes. Ces causes existaient en vous : pourquoi n'ont-elles pas produit leur effet? Qui vous a ouvert un passage à travers les eaux qui envahissaient tout, et qui vous a arraché à la mort? qui, sinon la grâce divine? Faites-y bien attention; vous reconnaîtrez dans les maux de cette terre un bienfait réel, pour lequel vous devez à Dieu des remerciments; en sorte que les biens et les maux sont une marque sûre de la bonté de la Providence à votre égard : les biens, parce qu'ils servent à votre conservation; et les maux, parce que le Seigneur vous en a délivré.

IV.

Du bienfait de la rédemption

Passons à l'inestimable bienfait de la Rédemption; encore qu'une adoration silencieuse et profonde paraisse préférable à tout discours humain. Vous aviez perdu par votre faute l'innocence dans laquelle vous aviez été créé. La justice divine pouvait vous abandonner à votre malheureuse destinée, comme elle avait abandonné les anges prévaricateurs, sans que vous eussiez le droit de réclamer; elle ne l'a pas voulu. Tout au contraire, changeant sa colère en miséricorde, elle a résolu de vous accorder des faveurs aussi extraordinaires que la faute avait été grande. Dieu pouvait encore vous sauver par le moyen d'un ange ou d'un archange; mais il a voulu venir lui-même en personne. Au lieu de venir plein de gloire et de majesté, il a paru dans l'humilité et la pauvreté; cherchant à s'attirer votre amour par une si grande bonté, à procurer abondamment votre salut en l'achetant à un si haut prix, à vous faire comprendre ce qu'il désire de vous, afin que vous le lui accordiez, et les biens incomparables qu'il vous réserve, afin que vous espériez en lui. Voici en quels termes Isaïe parle de ce bienfait, selon la traduction des Septante, *D. Hieronym. Comment. sup. Is.* : « Dans toutes les tribulations des hommes, le Seigneur ne s'est pas lassé de souffrir pour eux. Il ne leur a pas envoyé, pour les racheter, un ange ou un ambassadeur. N'écoutant que son amour, il est venu en personne; il les a pris sur ses épaules, et il les portera dans les siècles des siècles. Néanmoins ils ont méconnu ce bienfait; ils ont attristé et provoqué son Saint Esprit. » *Isa.* LXIII, 9.

Si vous devez tant à Dieu parce qu'il a voulu venir en personne vous racheter, que lui devrez-vous pour les peines que votre rédemption lui a coûtées? Qu'un roi pardonne à un coupable les verges qu'il a méritées, c'est assurément une bonté vraiment touchante; mais que ce même roi aille jusqu'à les recevoir sur ses épaules, c'est une bonté qui peut à peine se comprendre. Que de bienfaits renferme ce seul bienfait! Levez les yeux vers ce bois sacré. et comptez les coups et les douleurs qu'endure le Seigneur

de toute majesté : ce sont autant de bienfaits, et de bienfaits immenses. Regardez ce corps très-pur tout en sang et couvert de plaies ; cette tête adorable penchée de faiblesse et s'inclinant vers les hommes ; cette divine face après laquelle les anges soupirent, défigurée, inondée de sang, en partie rouge et colorée, en partie pâle et obscurcie : cette face, la plus belle qui soit au monde, et qui charmait tous les yeux, elle a perdu la fleur de sa beauté. Ce Nazaréen plus blanc que le lait, plus délicat que la neige, plus éclatant que l'ivoire est dépouillé de ses attraits, et son visage est tellement bouleversé que les siens ne le reconnaîtraient peut-être pas. Sa bouche porte l'empreinte de la mort, et ses lèvres, quoique déjà glacées, demandent encore pardon et miséricorde en faveur des bourreaux.

Regardez-le donc avec attention ; vous ne trouverez pas en lui une seule partie exempte de douleurs, et des pieds à la tête vous n'y verrez qu'une plaie. Son front radieux, ses yeux plus brillants que le soleil sont couverts de mortelles ténèbres. A ses oreilles qui entendaient les chants du ciel, on ne fait retentir que des blasphèmes. Ses bras si puissants, capables d'embrasser et de soutenir le monde sont fixés et tendus sur la croix. D'énormes clous traversent les mains qui ont bâti les cieux, et qui n'ont jamais fait mal à personne. On a cruellement déchiré ces pieds qui n'ont jamais marché dans le chemin des pécheurs. Mais surtout qu'elle est dure, qu'elle est étroite la couche sur laquelle repose l'époux céleste vers le milieu du jour ! Il ne peut même y appuyer sa tête. O tête divine ! que de fatigues vous supportez pour mon amour ! O corps très-saint formé par l'opération de l'Esprit-Saint lui-même, que je vous vois maltraité ! O douce et aimante poitrine, que signifie cette plaie, cette large blessure ? pourquoi ces ruisseaux de sang ? Hélas ! c'est par amour pour moi que vous avez été ainsi percé d'une lance ! O croix de mon Sauveur, ôtez un peu de votre roideur et de votre dureté ! Abaissez vos rameaux, afin que je puisse goûter de leur précieux fruit ! Ne pourrai-je voir ces clous se détacher de ces pieds et de ces mains innocentes, et s'enfoncer dans mon cœur, puisque moi seul ai péché ! O bon Jésus c'est à vous que sont réservés de si terribles tourments, c'est à vous qu'est

réservée la mort, et la mort de la croix ! Le Prophète a bien eu raison de dire : « Il accomplira son œuvre, et son œuvre n'aura rien de commun avec lui. » *Isa.* XXVIII, 21. En effet, qu'y a-t-il de commun entre la mort et la vie, la douleur et la gloire, l'apparence d'un pécheur et la sainteté parfaite ? Certainement, Seigneur, votre œuvre n'avait rien de commun avec vous. Véritable Jacob, vous avez dérobé au Père sa bénédiction, sous une figure et des habits empruntés. En prenant l'image d'un pécheur, vous nous avez obtenu la victoire sur le péché. O bonté ineffable, miséricorde sans bornes, amour sans mesure, charité incompréhensible ! Car, Seigneur, qu'aviez-vous découvert en nous ? Quel était notre titre à votre libéralité infinie ? Nous n'avions rien fait, rien mérité ; rien ne vous obligeait à ce prodigieux abaissement ; et cependant votre grâce n'a pas voulu d'autre voie pour nous sauver. « La bénignité et la clémence de notre Sauveur se sont montrées, disait l'Apôtre, non à cause des œuvres de justice que nous avons accomplies, mais par un effet de sa grande miséricorde. » *Tit.* III, 4 et 5. Il désire vivement que nous éprouvions l'influence salutaire de cette miséricorde, puisqu'il parlait ainsi dans Isaïe : « Jacob, vous ne m'avez pas invoqué; vous n'avez pas tenu compte de moi, Israël. Vous ne m'avez point offert le bélier de votre holocauste, et vous ne m'avez pas glorifié par vos sacrifices. Mais vous m'avez grandement occupé par vos péchés, et vous m'avez rendu soucieux par vos iniquités. C'est moi, moi seul qui effacerai vos prévarications sans retour ; et je les chasserai entièrement de mon souvenir. Ramenez votre pensée vers moi, et entrons en jugement ; parlez, si vous avez de quoi vous justifier. » *Isai.* XLIII, 22 et seq.

O très-clément et très-doux Seigneur, qu'y a-t-il en moi pour vous remercier dignement de ce bienfait ? Eussé-je une vie égale en durée, en travaux, à la durée, aux travaux de tous les enfants d'Adam, je ne pourrais vous payer de la plus légère peine que vous ayez soufferte pour moi. Puis donc que je ne saurais m'acquitter jamais de cette dette, qu'au moins je ne l'oublie jamais ! Faites, mon Dieu, je vous le demande par les entrailles de votre charité infinie, faites que mon cœur soit blessé par vos blessures, mon

âme enivrée de votre sang. Que partout où je serai j'aperçoive votre croix ; que partout mes yeux voient resplendir le sang que vous avez versé. Etre toujours crucifié avec vous sera ma seule consolation ; toute pensée différente de la vôtre me sera odieuse. Souvenez-vous, ô mon Sauveur, du prix que je vous ai coûté ; qu'il n'ait point été livré en vain. Que je ne ressemble pas à l'avorton qui, enfanté par la mère dans la souffrance, ne jouit pas de la lumière et de la vie.

V.

Du bienfait de la vocation.

Le bienfait de la vocation a des droits à une reconnaissance particulière. Sans ce bienfait les autres ne paraissent avoir pour fin que la condamnation de l'homme. Or, la vocation a deux degrés. Le premier consiste dans la vocation à la foi, par le moyen du baptême ; le second, dans la vocation à la grâce quand on a perdu l'innocence baptismale : et le moyen est le sacrement de pénitence.

Considérez d'abord la bonté de Dieu dans votre vocation au baptême. Vous lui devez d'avoir été purifié du péché originel, d'avoir été affranchi de la puissance du démon, d'avoir été établi enfant de Dieu et héritier de son royaume. Alors le Seigneur choisit votre âme pour épouse, et il lui donna les joyaux les plus riches, à savoir la grâce, les vertus et les dons du Saint-Esprit. Moins précieux furent les joyaux offerts à Rebecca, lorsqu'elle devint l'épouse d'Isaac. Cependant qu'aviez-vous fait pour mériter cette faveur ? Une multitude, je ne dirai pas, d'individus, mais de peuples, en a été privée. Si vous étiez né au milieu d'eux, vous ignoreriez le Dieu véritable, et vous adoreriez des pierres et du bois. Mais le Seigneur vous a discerné parmi une infinité d'autres ; il vous a mis au nombre des heureux qui ont l'Eglise pour mère, pour nourriture la doctrine des apôtres et le sang du Christ.

Avez-vous perdu la grâce du baptême ? Dieu vous appelle encore une fois par un bienfait dont nous ne pouvons apprécier exactement la portée. Ce fut un bienfait de vous conserver si longtemps, de vous accorder le loisir de faire pénitence, de vous souffrir dans l'état de péché, sans arracher cet arbre stérile auquel

les cieux prodiguaient en vain leurs pluies et leur rosée. Ce fut un bienfait de supporter tant de graves fautes, et de ne pas vous précipiter dans l'enfer, tandis que de moindres péchés y ont précipité une foule de malheureux. Ce fut un bienfait de vous envoyer, quand vous vous abandonniez au démon, les meilleures inspirations, et de vous appeler sans relâche quand vous offensiez votre bienfaiteur sans relâche. Ce fut surtout un bienfait de mettre un terme à cette lutte opiniâtre, et de vous appeler d'une si puissante voix que, pareil à Lazare sortant du tombeau, vous êtes passé de la mort à la vie ; non plus les pieds et les mains liés, mais libre des chaînes de l'ennemi. Enfin Dieu a couronné ces bienfaits en ajoutant au pardon de vos fautes la grâce de n'y pas retomber, et les autres faveurs qui signalèrent le retour de l'enfant prodigue ; en sorte que, vous marchez comme un de ses véritables enfants, triomphant du monde, vous riant des démons, prenant goût aux choses saintes qui autrefois vous étaient à charge, et vous lassant des choses d'ici-bas qui vous charmaient naguère.

Vous serez encore plus pénétré de reconnaissance, si vous considérez à combien de vos semblables est refusé le bienfait de la seconde vocation. Vous étiez pourtant pécheur comme eux, indigne comme eux de cet appel. Que rendrez-vous à Dieu pour vous avoir mis dans un état de salut, tandis qu'il laisse les autres dans leur triste état ? Que direz-vous si, un jour, grâce à ce bienfait, vous partagez le bonheur des élus, quand vos compagnons et vos amis partageront les souffrances des damnés ? Représentez-vous cet heureux larron qui, d'une seule parole, obtint l'éternelle vie, dans la gloire du paradis que lui avait promis Jésus. Il aperçoit dans les tourments de l'enfer son camarade ; et il songe qu'ils étaient larrons tous deux, que tous deux ils expiaient leurs crimes sur le gibet, et qu'ils avaient blasphémé ensemble. Mais le Christ tourna vers lui ses yeux divins ; il l'éclaira d'une lumière irrésistible qui ne se leva point sur les ténèbres de son compagnon de supplices. A ce souvenir, quels ont dû être les transports de sa reconnaissance, de son allégresse, de son admiration et de son amour ? Car elle était bien merveilleuse la faveur dont il avait été l'objet. — Eh bien ! telle a été la faveur que vous avez reçue du

Christ quand il a abaissé ses yeux compatissants vers vous, de préférence à votre voisin dont les offenses étaient peut-être moins nombreuses que les vôtres. Voyez maintenant ce dont vous êtes redevable au Seigneur, et les raisons que vous avez de donner votre vie pour son amour.

Mais cette grâce qui vous coûte si peu, qu'a-t-elle coûté à votre Sauveur? Elle lui a coûté son sang et sa vie, et elle ne vous coûte rien, quoique sans elle ni vos péchés ne seraient pardonnés, ni vos blessures guéries. On raconte du pélican que, à la vue de ses petits morts, il ouvre sa poitrine avec son bec, les tire à lui, et les arrose de son sang qui leur rend la chaleur et le mouvement. De même, lorsque vous étiez dans la mort du péché, le divin pélican, touché de pitié, a ouvert sa poitrine avec le fer d'une lance, et répandant sur les plaies de votre âme son sang précieux, il vous a donné la vie au prix de la sienne, et par ses blessures il a guéri vos blessures. Ne soyez donc pas ingrat envers un si généreux et si dévoué bienfaiteur. Souvenez-vous, selon l'avertissement divin, du jour où vous êtes sorti de l'Egypte. Ce jour fut votre pâque et le jour de votre résurrection; car en ce jour vous avez traversé la mer rougie du sang du Christ qui vous séparait de la terre promise; en ce jour vous êtes passé de la mort à la vie.

VI.

Des autres bienfaits particuliers.

Les bienfaits dont nous venons de parler sont des bienfaits généraux. Il y en a d'autres qui nous concernent chacun en particulier. Quelques-uns de ceux-ci peuvent être connus de l'individu qui les reçoit. Tels sont par exemple, plusieurs biens naturels ou surnaturels; plusieurs maux ou dangers soit de l'âme, soit du corps dont nous avons été délivrés par la miséricorde divine. Comme ces bienfaits sont des marques certaines de l'amour et des soins que Dieu nous porte, nous ne lui devons pas moins de gratitude pour ceux-là que pour les autres. On ne peut les mentionner dans un livre; mais nous devons, tous, les graver au fond de notre cœur, afin qu'aucun ne soit oublié dans notre reconnaissance.

Il y a encore des bienfaits particuliers inconnus de celui-là

même qui les a éprouvés. Ce sont des périls et des piéges que la providence du Seigneur écarte, à cause du dommage que nous en souffririons. Qui saura les tentations dont nous avons été préservés, les occasions de pécher dont nous avons été éloignés, les desseins de l'ennemi qui ont été entravés, les attaques qui ont été prévenues? Le démon disait du saint homme Job que Dieu lui servait de rempart afin qu'il ne lui arrivât pas de mal. Tel est le soin que le Seigneur prend des siens afin que rien ne leur nuise. Au reste, de même que bien des fautes commises réellement nous échappent ; de même une foule de grâces secrètes peuvent n'être pas connues de nous. Et si nous devons pour les premières, supplier le Seigneur de nous les pardonner, et lui dire avec le Prophète : Purifiez-moi de mes péchés cachés; nous devons également le remercier sans cesse des secondes : de cette manière, tout péché sera suivi d'une expiation, et tout bienfait d'un remercîment.

CHAPITRE III.

Des cinq parties de l'oraison.

Voilà, lecteur chrétien, les méditations qui pourront vous occuper pendant chaque jour de la semaine; ainsi la matière ne vous manquera pas. Nous allons maintenant revenir plus longuement sur les cinq parties qui composent l'oraison, et développer ce que nous avons indiqué plus haut. Ces parties sont la préparation, la lecture du sujet, la méditation, l'action de grâces et la demande.

La première chose à faire avant de se mettre en oraison, est de préparer son cœur à ce saint exercice. Pour pincer de la guitare, il faut d'abord l'accorder. C'est pourquoi l'Ecclésiastique dit : Avant l'oraison, préparez votre âme, et ne soyez pas comme un homme qui tente Dieu. — Tenter Dieu, c'est vouloir que Dieu accomplisse par miracle ce qui peut s'accomplir d'une manière différente. La préparation du cœur étant le moyen principal d'obtenir la dévotion, celui qui la veut obtenir sans recourir à ce moyen, exige un vrai miracle, et par conséquent il tente Dieu véritablement.

Après la préparation vient la lecture du sujet sur lequel on se propose de méditer. Cette lecture est indispensable dans les commencements, jusqu'à ce que l'on possède bien les vérités à considérer. Mais elle deviendra moins nécessaire lorsque plusieurs jours de cet exercice auront familiarisé le chrétien avec ces vérités : il pourra passer immédiatement à la méditation. Celle-ci devra être suivie à son tour de pieuses actions de grâces pour les bienfaits reçus. C'est la recommandation formelle de l'Apôtre : « Priez instamment, dit-il, et mêlez de continuelles actions de grâces à vos prières. » *Coloss.* IV, 2. Y a-t-il, en effet, dit saint Augustin, *sup. Psalm.* CXXXII, une parole plus digne d'être gravée dans notre âme, d'être prononcée par nos lèvres, d'être écrite par notre plume, que cette parole : Grâces à Dieu ! Non, il n'y en a pas de plus concise, et à la fois de plus douce, de plus suave à entendre, et de plus fructueuse dans ses résultats.

La dernière partie de l'oraison est la demande, qui prend encore le nom de prière. Elle consiste à solliciter du Seigneur tout ce qui est utile, soit à notre salut, soit au salut du prochain, soit au bien de l'Eglise entière.

Nous pouvons nous occuper dans l'oraison à toutes ces parties. Entre autres avantages nous y trouverons celui d'une plus abondante matière. Si l'un des mets qui nous seront offerts ne nous convient pas, nous prendrons d'un mets différent ; et nous n'aurons point à craindre que le fil de la méditation se rompe sans pouvoir être renoué.

Observons que ces parties et l'ordre dans lequel elles sont présentées, ne sont pas absolument nécessaires. Toutefois elles serviront de règle aux commençants, et elles dirigeront leur inexpérience. En toute science bien des choses sont très-utiles pour l'apprendre, qui deviennent inutiles quand elle est apprise. Qu'aucune donc des règles mentionnées ne passe pour une règle générale et constante : ce n'est point mon intention. J'ai voulu montrer seulement aux novices le chemin de l'oraison ; dès qu'ils y seront entrés le Saint-Esprit leur enseignera le reste. J'ajouterai que cette remarque s'applique au présent traité tout entier.

CHAPITRE IV.

De la préparation à l'oraison.

Il est nécessaire, nous venons de le dire, de se préparer à l'oraison. Or cette préparation peut se faire de plusieurs manières. On peut se remettre en mémoire ses péchés, et principalement les péchés du jour, s'en accuser, et en implorer le pardon, conformément à cette parole du Sage : « Le juste commence par s'accuser lui-même. » *Prov.* XVIII, 17. Agir ainsi, c'est ôter sa chaussure pour entrer dans la terre sainte; c'est laver ses vêtements pour aller au-devant du Seigneur venant traiter avec les hommes et leur enseigner sa loi. Cette sorte de préparation est encore fondée sur la nature. Il est, en effet, assez ordinaire de nous excuser auprès de nos amis, si nous les avons offensés, avant que de leur demander un service. Pour se préparer de cette manière, il suffira d'un mouvement du cœur, ou de la récitation de la confession générale, ou de la récitation du *Miserere;* pourvu qu'on ait le soin de ne pas les réciter à la hâte, mais avec mesure et componction.

Cependant il ne faudrait pas trop s'arrêter à la considération de ses péchés, et ressembler à ces chrétiens qui ne considèrent jamais autre chose pendant toute leur vie. Quoique cet exercice soit toujours salutaire, indispensable même dès le principe, il convient d'en user sobrement, et de ne lui pas sacrifier un exercice encore meilleur. C'est pourquoi n'envisagez pas vos péchés un à un, ni surtout ceux dont la pensée vous serait nuisible : réunissez-les au contraire en faisceau, et plongez-les dans l'abîme de la miséricorde divine en lui demandant remède et pardon.

Une autre préparation excellente, c'est de penser à la majesté incomparable de celui avec lequel nous allons nous entretenir dans l'oraison. Nous verrons alors quelle révérence, quelle humilité, quelle attention une misérable créature doit apporter dans ses rapports avec Dieu, et dans une affaire aussi importante que l'affaire du salut. Devant cette infinie majesté, les cieux, la terre, l'univers tout entier sont moins qu'une fourmi, moins qu'un grain de sable. Que serons-nous donc nous-mêmes en sa présence?

En s'occupant de ces pensées l'âme se prosterne en quelque sorte au pied du trône de ce grand Dieu, comme si elle avait été introduite dans son palais, et admise à son audience. Telle est d'ailleurs la leçon que nous donnait le Fils de Dieu en priant la face contre terre. Sa posture nous enseigne le profond abaissement dans lequel l'homme doit se tenir lorsqu'il entreprend d'adresser à Dieu la parole. Ensevelis dans notre misère, nous devrions répéter avec un saint patriarche : « Je parlerai à mon Seigneur, quoique je sois poussière et cendre. » *Gen.* XVIII, 27.

Mais ce qui nous servira extrêmement sera de considérer ce que nous allons faire dans l'oraison. Car, à bien y regarder, nous n'allons faire autre chose que recevoir l'esprit de Dieu, les influences de sa grâce, et la joie de la charité et de la dévotion. C'est de quoi sont remplies les saintes âmes après une oraison pieuse. Par conséquent, les sentiments dont vous devrez être animé, quand vous ouvrirez votre cœur pour y recevoir le Seigneur, doivent être un désir ardent et un respect affectueux. Voyez avec quelle ardeur les apôtres soupiraient après la descente de l'Esprit-Saint. Vos soupirs devraient être aussi enflammés; car vous vous disposez à recevoir le même Esprit, quoique avec une moindre abondance. Que les portes de votre entendement et de votre volonté se ferment aux soucis du monde, et ne s'ouvrent que pour Dieu ; afin que, à sa venue, il n'essaie pas en vain d'entrer, ou qu'il ne trouve pas l'intérieur encombré d'étrangers. Présentez-vous au Seigneur comme l'hydropique qui attendait de sa miséricordieuse main le bienfait de la santé, ou comme le lépreux qui, à ses genoux, lui disait : Maître, si vous voulez, vous pouvez me guérir. Avez-vous jamais observé l'attitude du chien, près de la table de son maître ? il se contente de le regarder et d'espérer en sa libéralité. Tenez-vous dans une semblable attitude devant la table opulente du Maître des cieux ; reconnaissez-vous indigne de ses miséricordes, et sollicitez-en un petite partie. Dans ces sentiments vous pourrez dire le Psaume : *Ad te levavi oculos meos qui habitas in cœlis*. Il est court, mais bien propre à réchauffer votre cœur.

Vous choisirez parmi ces préparations celle que vous voudrez. Seulement, la première conviendrait mieux le soir, parce qu'alors

il est bon d'examiner sa conscience, et de demander à Dieu le pardon de ses fautes; la seconde conviendrait mieux le matin, parce que nous devons alors demander à Dieu grâce et force pour employer le jour présent à son service. Et comme savoir prier convenablement est un don du Saint-Esprit, suppliez-le humblement, dans chacune de ces préparations, de vous accepter pour disciple, de vous enseigner à prier avec l'attention, le recueillement, la crainte qu'exige la Majesté divine, afin que vous sortiez de cet exercice plus fort et plus décidé à faire en tout sa volonté adorable.

Il n'est pas mal non plus de se préparer à l'oraison par la récitation de quelques prières vocales. On en trouvera abondamment dans les livres de piété, et principalement dans les méditations de saint Augustin, et dans les Psaumes. Quelques-uns de ces deniers, surtout, renferment les choses les plus touchantes. Or, le propre des paroles pieuses, prononcées attentivement et religieusement, est d'émouvoir le cœur et de le porter vers Dieu; ce qui nous sera d'autant plus nécessaire, que notre âme aura été plus refroidie et plus distraite.

Ces prières sont encore plus utiles quand elles sont disposées suivant un certain rhythme, par exemple, dans les hymnes et dans les proses. La parole sainte soumise aux règles de l'harmonie, n'en a que plus de douceur et de suavité. Aussi trouvons-nous plusieurs hymnes de ce genre dans les œuvres de saint Bonaventure, de saint Bernard et autres docteurs. On estime beaucoup, et avec raison, l'hymne de Vida en l'honneur de la Trinité. Tous ces hymnes appris de mémoire et parcourus avec dévotion sont une manne délicieuse qui flatte le palais de notre âme, et la dispose à goûter les choses de Dieu.

Déterminons ici l'intention qui doit nous porter à faire oraison. Nous n'y devons pas rechercher, comme on le fait quelquefois, notre plaisir et notre consolation, mais la gloire de Dieu, l'accomplissement de sa volonté avec les grâces qui nous sont nécessaires. Ainsi, nous devons rester entre les mains de Dieu, prêts à accepter les consolations ou les dégoûts, selon qu'il le jugera convenable; car nous savons, d'un côté, que nous ne méritons rien;

et nous croyons, de l'autre, que malgré notre peu de mérite, le Seigneur, par son infinie clémence, fera ce qui est le plus utile à notre salut. C'est pourquoi l'homme doit se contenter de la manière dont il sera traité, s'estimant indigne de ce qu'on lui donne, et disposé à exécuter les ordres qu'il recevra; non pour l'avantage qu'il en attend, mais pour rendre à Dieu l'obéissance qui lui est due, et le remercier des biens dont il a été déjà comblé. Malheureusement, beaucoup de chrétiens font le contraire. On dirait de ces valets paresseux qui murmurent au moment d'exécuter un ordre, s'ils n'ont auparavant reçu leur récompense.

Vous ferez bien, quand vous aurez à méditer le matin, d'y songer dès la veille. A l'exemple de ceux qui, devant pétrir le lendemain matin, préparent le levain la veille au soir, recommandez au Seigneur avec une pieuse sollicitude ce que vous vous proposez pour le jour suivant. A peine éveillé, que la pensée de l'oraison soit la première à s'emparer de votre esprit; en ce moment le cœur est ainsi disposé que la première pensée dont il est possédé, se fixe profondément en lui, et ne veut plus céder la place. L'oraison en commun étant très-agréable à notre Maître, rappelez-vous, le matin et le soir, les chrétiens de tout sexe qui, dans le monde ou dans le monastère, sont en ce même instant prosternés devant Dieu, priant et versant leur sang et leurs larmes. Unissez-vous à ces saintes âmes afin que leur souvenir allume en vous la dévotion, et vous communique la force de la persévérance. De même, quand la négligence se glissera dans cet exercice, quand vous serez tenté de le finir, que l'exemple de ces justes vous couvre de honte et de confusion; car ils ne cessent pas de prier, avec la plus grande ferveur, et ils offrent continuellement à Dieu leurs corps et leurs âmes en sacrifice.

CHAPITRE V.

De la lecture du sujet.

La préparation doit être suivie de la lecture du sujet. Il faut la faire non point à la hâte et comme en courant, mais avec lenteur et réflexion, s'appliquant à saisir par l'entendement le sens des

paroles, et à savourer par la volonté les vérités qu'elles expriment.

Quand nous rencontrons un passage touchant, arrêtons-nous-y un peu, et faisons une espèce de halte, pour réfléchir à ce que nous avons lu et produire une courte prière. C'est le conseil de saint Bernard qui parle en ces termes : « Il est bon de cueillir en lisant quelques fleurs de dévotion et de piété, d'interrompre le fil de la lecture par quelque prière en rapport avec la pensée qui nous a frappés. Cette prière nous élève vers Dieu, s'entretient avec lui et en obtient toujours quelque faveur. » *De mod. orand.* VII et VIII.

La lecture ne doit pas être longue, et absorber la plus grande partie du temps au préjudice des autres exercices. Car, dit saint Augustin, lire et prier sont deux occupations excellentes. Mais s'il est impossible de les faire marcher ensemble, préférons la prière à la lecture. Comme la prière cependant exige des efforts, tandis que la lecture n'en exige aucun, notre pauvre cœur se refuse souvent aux difficultés de la première, et profite du délassement que lui procure la seconde. Saint Bernard s'accuse lui-même d'avoir agi plus d'une fois ainsi.

Toutefois, de même qu'à défaut de pain de blé, on mange du pain de seigle ou d'avoine, afin de n'être pas sans aliment, de même si les distractions nous entraînent au point de rendre la prière impossible, il sera utile d'insister davantage sur la lecture, ou bien de joindre à la lecture la méditation, passant à diverses reprises de l'une à l'autre. Il est plus malaisé à l'intelligence de se répandre en imaginations et en idées, lorsqu'elle suit pas à pas les paroles d'un morceau de lecture, que lorsqu'elle est entièrement livrée à elle-même. La perfection consisterait à lutter sans cesse avec Dieu, comme lutta Jacob. La lutte achevée, Dieu nous accorderait sa bénédiction, et il verserait dans nos cœurs la dévotion ou toute autre grâce importante; car il ne la refuse jamais à ceux qui combattent vaillamment pour son amour

CHAPITRE VI.

De la méditation.

La lecture du sujet achevée, on commence la méditation. Parmi les choses qui en forment la matière, les unes sont de nature à être facilement reproduites par l'imagination; telles sont les circonstances de la vie et de la passion de Notre-Seigneur : les autres appartiennent moins à l'imagination qu'à l'entendement; telles sont les perfections divines et les considérations qu'elles suggèrent. De là deux sortes de méditation qu'on pourrait appeler *imaginative* et *intellectuelle*. On emploie l'une ou l'autre selon que le sujet le demande. Par suite, lorsque le mystère dont nous voulons nous occuper se rapporte à la vie du Christ, ou bien admet des figures sensibles, comme le jugement dernier, l'enfer, le paradis, représentons-nous-le par l'imagination tel qu'il vous semble devoir se passer, et transportons le lieu de la scène à l'endroit même où nous sommes, afin d'en concevoir une plus forte idée et un sentiment plus vif. Quelques-uns vont même jusqu'à prendre pour théâtre de l'accomplissement de ces mystères, leur propre cœur. Il renferme bien des cités et des royaumes entiers : pourquoi ne serait-il pas assez vaste pour cet accomplissement? Cette pratique sert beaucoup à tenir l'âme dans le recueillement, et elle lui permet d'élaborer, comme l'abeille, son rayon de miel. De ces deux manières de se représenter les choses, on choisira celle qui paraîtra la meilleure. Quant à se rendre par la pensée à Jérusalem pour considérer les merveilles dont cette ville fut témoin, c'est un expédient qui affaiblit et qui fatigue. Gardons-nous bien aussi d'enfoncer l'imagination trop avant dans le sujet : outre la lassitude qui en résulterait, on s'exposerait à devenir le jouet d'une illusion, et à prendre de pures images pour la réalité.

CHAPITRE VII.

De l'action de grâces.

La méditation conduit naturellement à l'action de grâces. Car, pour ne pas refroidir l'âme par la transition soudaine d'un senti-

ment à un autre, il conviendra de faire de l'action de grâces une suite de la méditation. Il suffira de remercier le Seigneur des bienfaits qui se rapprochent le plus par leur nature du sujet médité, et de le remercier simultanément de tous les autres bienfaits. Vous avez médité sur un trait de la passion? offrez au divin Sauveur les sentiments de reconnaissance qu'excitent en vous le mystère de la rédemption, les souffrances qu'il a coûtées, et qu'excite également le souvenir de tous ses bienfaits. Avez-vous médité sur vos péchés? remerciez Dieu de vous avoir tant supporté et de vous avoir appelé à la pénitence. Vous êtes-vous occupé des misères de la vie présente? remerciez-le de celles dont il vous a délivré. Avez-vous pensé à la mort, au paradis? remerciez-le des longues années, du pardon, de la vocation sublime qu'il vous a accordés. Rien de plus facile que de joindre à la pensée de ses bienfaits la pensée des bienfaits dont nous avons parlé plus haut, d'exprimer à Dieu notre gratitude pour tous ces bienfaits réunis, publics et particuliers, et d'inviter les créatures du ciel et de la terre à nous assister dans ce devoir : nous pourrons à cet effet réciter en esprit le cantique, *Benedicite omnia opera Domini Domino*, ou bien le psaume, *Benedic, anima mea Domino, et omnia*, etc.

CHAPITRE VIII.

De la demande.

Reste la dernière partie de l'oraison, qui est la demande. Elle est de deux sortes : ou bien nous demandons pour le prochain, ou bien nous demandons pour nous-mêmes. Demander pour le prochain, c'est continuer l'action de grâces; puisqu'elle nous porte à désirer voir toutes les créatures louer et servir un Dieu si admirable, et de plus si bon pour elles. Ce désir, nous en demandons ensuite l'accomplissement au Seigneur. Nous le prions de se découvrir à tous les peuples, afin que tous les peuples l'adorent; nous le prions de répandre son Esprit sur l'Eglise et ses chefs, afin que sous leur direction, les fidèles connaissent et aiment leur Créateur; qu'il daigne veiller sur les justes, pardonner aux pécheurs, introduire les âmes des morts dans son royaume. Nous

n'oublions ainsi aucun des membres de l'Eglise. Encore moins devrions-nous oublier nos parents, nos amis, nos bienfaiteurs; les captifs, les infirmes, tous ceux qui souffrent en un mot; envers lesquels nous exercerons sans dérangement aucun la miséricorde, en les recommandant à leur auteur, et en remettant toutes leurs misères dans les mains qui, pour le salut de tous, ont été clouées à la croix. Les choses à demander ensuite sont celles dont nous éprouvons un besoin particulier. Nous demanderons principalement des secours contre les passions et les vices qui nous obsèdent, avec les vertus qui nous sont le plus nécessaires. Cette demande offre plusieurs avantages, et en particulier celui de renouveler l'âme dans ses bonnes résolutions, de la pousser à exécuter ce dont elle a si souvent imploré la grâce, de l'humilier quand elle n'en a pas le courage, en lui rappelant avec quelles instances et quelle ardeur elle avait sollicité du Seigneur son assistance. Aussi saint Chrysostome nous dit-il : « Ceux qui prient véritablement n'ont pas la faiblesse de commettre une action indigne de cet exercice. Mais songeant au Dieu avec lequel naguère ils se sont entretenus, ils repoussent les suggestions malignes de l'ennemi. En effet, ils comprennent combien il serait misérable, après avoir conversé avec Dieu, après lui avoir demandé la chasteté et la sainteté, de se ranger au nombre de ses adversaires, d'ouvrir les portes de son âme aux plaisirs honteux, et d'introduire le démon dans la poitrine où peu auparavant résidait l'Esprit-Saint. » *De orando Deo*, II.

Ce qu'il y a d'affligeant est d'entendre des chrétiens dire qu'ils ne savent ce qu'ils ont à demander. Et ils croient s'excuser par ce langage! Mais les animaux privés de raison ne savent-ils pas exprimer de quelque manière leurs besoins? Le malade ne sait-il point indiquer la place où la douleur le tourmente? O homme, jetez seulement un regard sur vous-même, et considérez le vice ou la passion dont les attaques sont les plus rudes. Vous reconnaîtrez bien vite si c'est l'avarice, la colère, la vaine gloire, l'opiniâtreté, l'intempérance de la langue, la légèreté du cœur, l'amour des honneurs et des plaisirs, l'inconstance dans le bien, ou toute autre inclination et habitude mauvaise; et, vos plaies reconnues,

montrez-les au céleste médecin, l'une après l'autre, afin qu'il les guérisse par l'onction de sa grâce.

Quand vous aurez demandé le remède propre à vous délivrer des vices, demandez les vertus capables d'assurer votre salut. Et comme cette demande est une des principales parties de l'oraison, et qu'on n'y prend pas moins de goût qu'on n'en retire de profit, nous allons signaler les vertus qui servent de colonnes à l'édifice spirituel. Il sera plus aisé à l'âme chrétienne de soupirer sans cesse après elles, et de les demander sans relâche dans l'oraison

DES VERTUS LES PLUS NÉCESSAIRES A LA VIE SPIRITUELLE.

Parmi ces vertus il y en a d'abord quatre qu'il ne faudrait jamais perdre de vue, parce que leur importance est de tous les instants. Ce sont la composition de l'homme intérieur et extérieur; l'attention à ses actions et à ses paroles afin de les conformer au jugement de la raison; la tempérance dans les discours; et la rigueur envers soi-même. La première de ces quatre vertus est sans contredit la plus importante, parce qu'elle prépare l'homme à acquérir les autres. Elle consiste à tenir le cœur dans la présence continuelle de Dieu, et à régler l'extérieur en tout comme si Dieu se trouvait devant nous, et comme s'il était le juge et le témoin continuel de notre vie.

Après ces vertus viennent quatre autres qui renferment en abrégé toute la perfection. Leur subordination est telle que l'une ne se peut soutenir sans les autres. Ces vertus sont l'obéissance parfaite, la mortification de la propre volonté, le courage de surmonter toute peine et toute difficulté, la haine et le mépris de soi-même. Il est évident que l'abrégé de la doctrine chrétienne consiste dans une obéissance et conformité parfaites à la volonté divine, soit qu'elle commande, soit qu'elle inspire ou qu'elle conseille. Or cette obéissance est impossible si, le glaive à la main, nous ne sommes prêts à retrancher les appétits désordonnés de la sensualité et de la volonté. Mais comment se servir de ce glaive, si l'on n'a le courage de se vaincre soi-même et de poursuivre à outrance ses propres inclinations? Ce courage lui-même n'existera pas chez celui que l'amour de Dieu ne porte pas à se haïr et

à se mépriser véritablement. Mais où règne la haine, règnent aisément la rudesse et la dureté. Au contraire il est bien difficile à celui qui aime de saisir la verge et de punir l'objet aimé. Par où l'on voit que nulle de ces vertus ne pourrait faire un seul pas sans l'aide et le secours des autres.

Quatre vertus très-élevées et très-nobles sont encore l'humilité intérieure et extérieure, la pauvreté d'esprit et de corps, la patience dans les adversités et les tribulations, l'intention pure dans les bonnes œuvres, c'est-à-dire une intention où l'amour de Dieu n'est mélangé d'ancun intérêt spirituel ou temporel.

Mais les vertus qui sont le principe et la fin de toute la perfection sont une foi inébranlable en ce que Dieu révèle; une espérance constante en sa bonté paternelle au milieu de nos peines et de nos besoins; un amour ardent, et une crainte respectueuse de son infinie majesté, qui anime toutes nos œuvres.

Ajoutons encore la pratique continuelle de ces vertus, par laquelle on arrive promptement au sommet de la perfection chrétienne. Puisque ces vertus en sont l'abrégé, appliquons-nous à les obtenir par tous les moyens en notre pouvoir, et en particulier par l'oraison; l'oraison étant la source certaine de toute espèce de bien.

Je crois devoir ici donner un avis de quelque utilité. Quand vous demanderez à Dieu l'une des vertus précédentes, arrêtez-vous à chacune d'elles, et considérez brièvement les principaux motifs qui engagent à les pratiquer. Supposons, par exemple, que vous demandez la charité. Voici dans ce cas le langage que vous pourrez tenir : Seigneur, accordez-moi la grâce de vous aimer de tout mon cœur et de toute mon âme. Vous êtes la bonté et la beauté infinie, et vous méritez un amour infini. Vous êtes aussi mon unique bienfaiteur, mon créateur, mon père, ma dernière fin, l'époux à qui est dû tout amour. — Si vous demandez la vertu d'espérance, vous pourrez dire à Dieu : Faites que dans les misères de cette vie, j'espère toujours en vous; car votre miséricorde est sans bornes, vos promesses sont véridiques et les mérites de votre Fils bien-aimé parlent et intercèdent pour moi. Demandez de la même manière l'humilité la crainte de Dieu et

les autres vertus. Je ne donnerai point d'autre formule de prière, parce que la prière dont l'Esprit-Saint inspire les paroles est de beaucoup supérieure en résultats à la prière dont l'homme a préparé d'avance les termes. Et puis, on prononce quelquefois celle-ci en aveugle, sans attention et sans aucun sentiment de piété.

Outre que la demande est très-facile, elle nous est très-avantageuse, et parce qu'elle est une prière véritable, et parce qu'elle nous fait passer pour ainsi dire en revue toutes les vertus. Elle nous retrempe dans la résolution de servir le Seigneur, et elle nous remet en mémoire les points principaux de sa sainte loi, qui, nuit et jour, doit être l'occupation du juste.

Telles sont les cinq parties dont se compose l'oraison. Nous avons déjà dit ce qu'il faut penser de leur importance et de leur nécessité. Observons seulement que la plus excellente des cinq est celle dans laquelle l'âme s'entretient avec Dieu, c'est-à-dire la demande. En effet, dans la lecture ou dans la méditation, l'intelligence parcourt d'elle-même les considérations proposées ; mais dans la demande, elle s'élève vers les cieux et entraîne avec elle la volonté. Aussi faut-il en ce moment une attention et une dévotion plus vive, jointe au respect de la haute Majesté à laquelle on s'adresse, et au désir ardent et humble de la grâce qu'on sollicite. Or, ce mouvement de l'âme vers Dieu accompagné des actes vertueux indiqués, l'ennoblit évidemment plus que toutes les réflexions imaginables. D'ailleurs chacun peut en juger par sa propre expérience. De plus, la méditation consiste uniquement dans un pieux examen des vérités de la foi. Or, cet acte appartenant à l'entendement ne saurait avoir par lui-même beaucoup de dignité morale : au lieu que la volonté intervient dans la prière avec toutes les vertus ; et prenant son essor, elle ne s'arrête que dans le sein de Dieu.

Si la partie la plus noble de l'oraison est l'entretien spirituel avec le Seigneur, parmi tous les entretiens de ce genre le plus plus noble est celui de l'amour. J'appelle ainsi l'entretien qui consiste à produire des actes d'amour de Dieu, à le louer avec transports, et à désirer de l'aimer encore davantage. La charité étant la première des vertus, rien ne peut être plus agréable à Dieu, plus

doux et plus utile à l'homme, que l'exercice de la charité. C'est ce que les saints désignent sous le nom d'aspiration vers l'amour divin. La méditation, l'oraison et tous les autres pieux exercices n'ont pas d'autre but. Par conséquent, en règle générale, tâchons d'exciter notre âme à ce sublime entretien, c'est-à-dire, à parler et à traiter avec Dieu même, surtout par des mouvements d'amour et autres aspirations semblables. On fera bien cependant de réserver cet exercice pour la fin de l'oraison, de même que l'on réserve le vin le plus exquis pour la fin du repas. L'oraison achevée, rien ne nous distraira de cette sainte occupation. Mais si le Saint-Esprit nous y porte dès le commencement, n'opposons aucune résistance, et suivons l'impulsion qu'il nous donne.

N'oublions pas aussi de nous appuyer, dans toutes nos demandes, sur les mérites de Jésus-Christ notre unique et vrai Sauveur, et, selon l'expression de l'Apôtre, I *Cor.* I, 30, notre justice, notre sagesse, notre sainteté et notre rédemption. Ils sont le plus solide fondement de notre confiance. C'est pourquoi présentons-les aux yeux du Père, offrons-les lui un à un, et prenons, comme dit saint Bernard, *sup. Cantic. Serm.* XXII, dans ce trésor tout ce qui nous sera nécessaire. Notre Sauveur ne s'est-il pas consacré lui-même et offert à Dieu pour que nous fussions véritablement saints? Mais si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? Si Dieu justifie, qui osera condamner? Tous les prophètes, dit saint Pierre, *Act.* X, 43, reconnaissent que nous recevrons par Jésus le pardon des péchés. Donc nous devons être animés de l'espérance d'obtenir tout ce que nous demanderons au nom et par la vertu de notre Sauveur. Cette espérance est, d'après saint Jacques, la condition essentielle à l'efficacité de la prière : et elle repose, non sur nos propres mérites, mais, je le répète, sur les mérites de Jésus-Christ, sur l'infinie bonté de Dieu que notre malice ne peut tarir, sur la vérité des paroles et des promesses divines; car l'Ecriture ne cesse de nous apprendre que le Seigneur ne manquera jamais à celui qui se tourne de tout son cœur vers lui, qui l'invoque et place en sa puissance miséricordieuse tout son espoir. Encore que vous ayez été jusqu'ici un grand pécheur, ne vous découragez pas. Les péchés passés ne nous condamnent pas si nous les désapprou-

vons. Que votre erreur serait funeste si, à la vue de vos faiblesses et de vos défaillances, vous désespériez d'être entendu de Dieu, et si vous oubliiez les raisons pour lesquelles Dieu devient le bouclier de ceux qui mettent en lui leur confiance!

CHAPITRE IX.

De quelques avis concernant les diverses parties de l'oraison, et en particulier la méditation.

Nous compléterons ce qui a été dit des cinq parties de l'oraison en donnant quelques avis sur la manière d'employer ces parties, et en particulier la méditation : c'est de celle-ci que nous nous proposons principalement de parler

I.

Premier avis.

Quoique ce soit une excellente pratique de s'en tenir aux considérations désignées pour chacun des jours de la semaine; toutefois s'il s'offre à vous une pensée qui vous semble plus utile et plus attrayante, vous ne devez pas l'écarter : il n'est pas juste de repousser la lumière du Saint-Esprit quand il nous la donne, pour nous occuper de considérations où nous ne la trouverons peut-être pas. En outre, le but de ces méditations étant de réveiller en notre âme le goût des vérités divines, il serait hors de raison de chercher par un chemin ce que nous avons déjà trouvé par un autre.

Il ne faudrait pas, cependant, prendre occasion de cette règle pour changer à chaque instant de sujet, et obéir à la fantaisie : il ne nous est permis d'appliquer la règle précédente que dans le cas où nous apercevrons un avantage certain.

II.

Second avis.

Ne vous laissez pas non plus entraîner trop loin par l'entendement; et cherchez moins à faire dominer dans l'oraison ses spéculations que les affections et les sentiments de la volonté. Car, si l'entendement vient en aide à cette dernière faculté, il peut aussi la gêner dans ses opérations, dont la principale est l'amour. Il est,

à la vérité, nécessaire que l'intelligence précède la volonté, et lui montre ce qu'elle doit aimer; mais si elle s'enfonce dans la réflexion, elle paralyse les mouvements de sa compagne, et elle ne lui laisse ni le temps ni l'occasion d'agir. La réflexion ressemble donc à ces remèdes très-efficaces, indispensables même, si on les administre en petite quantité; mortels, au contraire, si la dose est trop forte. De même, la réflexion ravive la flamme de l'amour, quand elle s'exerce avec mesure; elle l'étouffe, quand elle devient excessive. Et la raison en est bien simple : notre âme, étant finie et limitée, ne comble sa capacité d'une manière qu'en la diminuant de l'autre : tel un bassin dont les eaux peuvent s'écouler par deux canaux, ne remplit l'un de ces canaux qu'au préjudice de l'autre canal. Or, l'opération de l'entendement, arrivée à un certain degré, absorbe si fort notre âme qu'elle devient incapable d'agir par une faculté différente. Il est beaucoup plus facile de conserver le sentiment de la dévotion au milieu de travaux manuels qu'au milieu de sérieux travaux d'esprit. On pourrait comparer encore l'intelligence et la volonté aux plateaux d'une balance. L'un s'élève-t-il? l'autre s'abaisse. De même, la réflexion augmente-t-elle? le sentiment s'affaiblit : et réciproquement la réflexion s'affaiblit si le sentiment augmente. Lorsque le patriarche Jacob reçut la bénédiction d'Isaac, il sentit la chaleur abandonner l'un de ses pieds. L'intelligence et la volonté sont les deux pieds qui nous permettent d'arriver jusqu'à Dieu. C'est pourquoi le premier se roidit si le second, je veux dire, la volonté, jouit de Dieu dans le repos de la contemplation. Une âme qui goûte Dieu veut-elle se mettre à méditer? elle ne tarde pas à ne plus ressentir la dévotion qu'elle éprouvait, et à perdre de vue le souverain bien qu'elle goûtait auparavant. L'Epoux des Cantiques a donc bien raison de dire à sa bien-aimée : « Détourne de moi tes yeux, car ils m'ont fait envoler. » *Cant.* VI, 4. Pour profiter de ce conseil, proposons-nous de bannir la curiosité de nos considérations et de nous contenter d'une connaissance rapide des choses divines. L'âme réunira ainsi aisément toutes ses forces, et elle pourra les consacrer à aimer de tout son cœur et à honorer la beauté suprême

Ce n'est pas ce chemin que suivent les chrétiens qui méditent sur les mystères de la foi, comme s'ils préparaient un sermon. Méditer ainsi est dissiper l'esprit plutôt que de le recueillir, sortir de soi-même plutôt que d'y rentrer. Aussi, l'oraison terminée, demeurent-ils secs, privés de tout sentiment de dévotion, légers et frivoles comme par le passé ; car ils n'ont pas prié, mais réfléchi et étudié, ce qui est une occupation toute différente. Ces chrétiens feraient mieux de se convaincre que, dans cet exercice, il faut moins parler qu'écouter. « Mettez-vous aux pieds du Seigneur, dit l'écrivain sacré, *Deuter.* XXXIII, 3, et vous recevrez ses enseignements. » Il les recevait celui qui disait : « Je prêterai l'oreille aux paroles que le Seigneur Dieu prononcera dans mon âme. » *Psalm.* LXXXIV, 9. Parler peu, aimer beaucoup, venir en aide à la volonté afin qu'elle se porte vers Dieu de toute son énergie, voilà donc le moyen de profiter de l'oraison. Souvenez-vous bien que la volonté et l'intelligence n'ont pas à marcher d'un pas égal. Tandis que vous travaillerez à enflammer la première, efforcez-vous de maîtriser la seconde qui, sans cette précaution, vous serait nuisible. Ce sont deux chevaux attelés à un char, l'un trop ardent, l'autre trop paresseux. A vous de les gouverner avec habileté, et de lâcher à celui-ci les rênes, en même temps que vous les retiendrez pour celui-là.

Désirez-vous une comparaison encore plus sensible ? Considérez l'entendement comme une nourrice dont la volonté est le nourrisson. La nourrice ordinairement commence par mâcher elle-même la nourriture ; puis elle la met dans la bouche du nourrisson qui l'avale. Supposez au contraire que la nourrice mange ce qu'elle devrait donner à l'enfant ; évidemment celui-ci ne tarderait pas à mourir de faim. De même, il appartient à l'entendement de mâcher en quelque sorte les vérités spirituelles ; mais à la condition de les livrer ensuite à la volonté qui les goûtera, les savourera et y puisera de nouvelles forces pour le bien.

Il est très-utile d'exiger à la porte des villes un droit des marchands qui viennent y vendre leurs provisions. Si les employés, non contents de ce droit, s'emparaient de tous les vivres, la famine sans doute affligerait bientôt les habitants. L'entendement est la

porte par laquelle doit entrer la nourriture de l'âme. Qu'il garde pour lui cette nourriture, et la volonté restera faible et, pour ainsi parler, mourante d'inanition.

Un chien bien dressé ne dévore pas le gibier atteint par son maître; mais il le rapporte fidèlement à ses pieds. Ainsi doit faire l'entendement lorsqu'il a découvert quelque nouvelle vérité : au lieu de s'en emparer, il doit la remettre entre les mains de la volonté qui en fera l'usage le plus convenable. Heureuses les personnes simples qui s'adonnent à l'oraison ! Peu embarrassées de la multitude des idées à cause de leur savoir restreint, elles trouvent leur volonté plus souple et plus disposée aux affections pieuses.

Si vous me demandez un moyen propre à vous faciliter l'exécution de ce conseil, je vous indiquerai de préférence le suivant. Quelque bonne pensée qui vous arrive, soit pendant, soit après l'oraison, ayez souci d'aller avec elle à Dieu. Soyez semblable à l'enfant qui ne ramasse rien qu'il n'aille aussitôt le montrer à sa mère. Que dans toutes ces circonstances votre cœur s'élève vers Dieu, qu'il lui témoigne amour, respect, adoration et louange; qu'il s'humilie à cette occasion en sa présence, et qu'il implore sa grâce. L'humilité vous sera d'un puissant secours. Si, obéissant à cette vertu, vous vous tenez devant le Seigneur dans l'abaissement qu'inspire sa Majesté souveraine jointe au sentiment de votre pauvreté et de votre misère, vous serez plus occupé de toucher en votre faveur sa miséricorde, que d'approfondir et de comprendre les mystères de sa sagesse. Vous paraîtrez à ses yeux comme un malfaiteur condamné à mort, qui vient solliciter du roi son pardon, et qui est trop pénétré de sa triste situation pour voir ou éprouver autre chose.

III.

Troisième avis.

Nous venons de fixer à l'entendement les bornes qu'il ne doit pas franchir. Nous avons maintenant à marquer celles que la volonté doit elle-même respecter. Observons, tout d'abord, que la dévotion ne s'acquiert pas à force de bras, comme quelques-uns s'imaginent. Les efforts démesurés, les tristesses à froid, les larmes

et la compassion obligées, pour quiconque médite la passion du Sauveur, ne sont bonnes qu'à dessécher le cœur, et à retarder la visite de l'Esprit-Saint. *Cassian. Collat.* IX, 20. Il n'y a pas jusqu'à la santé qui ne puisse en souffrir. Quant à l'âme, le déplaisir qu'elle a ressenti dans l'oraison, lui inspirera peut-être la résolution de ne pas recommencer un si fatigant exercice. Si donc le Seigneur nous accorde la componction et les larmes, acceptons-les humblement; mais il serait insensé de vouloir les obtenir par violence. Faisons uniquement ce qui dépend de nous. Contemplons, par exemple, doucement et sans effort, les souffrances de Jésus, l'amour dont il était animé. Cela fait, ne nous inquiétons pas des faveurs que Dieu ne nous a point accordées.

Dans le cas où vous ne sauriez vous modérer, et où vous trouveriez dans l'oraison une peine extrême, n'allez pas plus avant: humiliez-vous aux pieds du Seigneur avec une affectueuse simplicité, et demandez-lui de parcourir ce chemin au prix de moindres fatigues et de moindres dangers. Si le Seigneur exauce votre prière, vous serez rempli d'une dévotion bien supérieure à tout autre sentiment en suavité et en durée; et l'oraison se prolongera sans vous être aucunement à charge.

Quelquefois il se produit dans l'âme des mouvements de ferveur et de dévotion sensible : on ne ferait que soupirer et gémir. Ne vous abandonnez pas à ces mouvements. Au contraire, essayez de les tempérer, et remontez de préférence à leur véritable cause, je veux dire, à la lumière divine. De cette manière, aux plaisirs bruyants de la nature succédera la joie que répand la présence de Dieu. Vos consolations, pour moins se manifester au dehors, n'en seront que plus solides, plus profondes et plus durables. Il y aurait d'ailleurs un grave inconvénient à s'habituer à cette espèce de ferveur. Plus les émotions sensibles deviendraient vives, plus la lumière intérieure perdrait de sa chaleur et de sa clarté. Cependant elles sont excusables chez les commençants, que la nouveauté et la beauté merveilleuse des choses divines surprend et transporte hors d'eux-mêmes. Mais ce moment passé, le cœur se calme; et quoiqu'il aime davantage il n'a point la conscience de cet amour. Ainsi voyons-nous le liquide contenu dans une chau-

dière s'agiter sous l'action du feu, bouillonner et se répandre au dehors; puis ce bruit s'apaise, la cuisson se complète sans que le liquide perde de sa température élevée. Le paralytique guéri par saint Pierre, *Act.* III, 8, dès qu'il s'aperçut de sa guérison, se mit à marcher, à sauter et à louer Dieu. Il ne se contentait pas de marcher; mais il se livrait à toute sorte de mouvements afin d'expérimenter la liberté qui venait d'être rendue à ses membres. Et puis, il ne pouvait se contenir de joie à la pensée de ce miracle inespéré. Cela ne dura sans doute qu'un instant, et le reste de sa vie, il dut marcher comme les autres hommes.

IV.

Quatrième avis.

On peut déduire des avis précédents l'espèce d'attention qu'il faut apporter dans l'oraison. L'attention ne doit ni diminuer, ni se traîner; qu'elle soit toujours vive, soutenue et dirigée vers le ciel. C'est ce que figurait la recommandation de l'ange à Ezéchiel, lorsqu'il lui ordonna de se lever et de se tenir sur ses deux pieds pour entendre les paroles célestes et participer aux mystères divins. Les chérubins que Salomon plaça des deux côtés de l'arche étaient debout, paraissant ne pas toucher à la terre, et les ailes déployées comme s'ils allaient s'envoler. C'est encore une image de l'attention avec laquelle nous devons parler à Dieu et nous tenir en sa présence.

Quoique le recueillement et l'attention du cœur soient nécessaires dans l'oraison, préservons-les de tout excès qui serait funeste à l'âme, et un obstacle à la dévotion. Nous avons déjà parlé de ces chrétiens qui, à force de vouloir être attentifs, se rompent la tête. D'autres désirant éviter cet inconvénient tombent dans la nonchalance, et cèdent au plus léger souffle. Restons autant que possible à égale distance de cette contention d'esprit et de cette négligence; en sorte que notre attention soit sérieuse, mais non excessive; qu'elle nous occupe, mais non qu'elle nous tourmente. « Celui qui serre trop le sein dont il veut exprimer le lait, en exprimera du sang, » a dit le Sage, *Prov.* XXX, 33; tandis qu'Isaïe pro-

met au contraire à une conduite sensée les plus suaves et les plus abondantes consolations. *Isa.* LXVI, 11.

Si pourtant il fallait pencher vers l'un de ces deux excès, mieux vaudrait pencher vers une attention exagérée que vers une attention insouciante. La première ne procède pas comme la seconde de la corruption de la nature. De même qu'un bâtiment construit sur une pente perdrait assez peu de sa solidité s'il inclinait plus vers la partie élevée du terrain que vers la partie basse; de même notre attention courra moins de dangers si elle tend à devenir excessive.

Cet avis est d'une importance majeure. Faute de l'observer, plusieurs personnes s'appliquent infructueusement à l'oraison durant des années entières. Les unes ne profitent pas à cause de leurs distractions incessantes; les autres, pour vouloir trop profiter, y épuisent leurs forces. Qu'on veille bien surtout à ne pas dépenser trop d'activité au commencement de la méditation, autrement, elle manquerait à la fin ; et il arriverait ce qui arrive au voyageur, lorsque au début du voyage, il a précipité sa marche.

V.

Cinquième avis.

Mais le principal avis à suivre est de ne se décourager pas, et de ne pas quitter l'oraison, parce que l'on ne parvient pas à ressentir la dévotion que l'on désire; erreur dont plusieurs ont été victimes. Il en est de notre âme comme d'une eau qui a été troublée. On a beau se donner des soins et s'agiter ; le temps seul et la tranquillité rendront à l'eau sa limpidité première. De même, le trouble qu'excitent en notre âme les affaires de ce monde ne s'apaisera qu'à force de temps et de patience. De là ce mot de l'Ecclésiaste, que la fin de la prière est préférable au commencement. Au commencement l'âme est dans l'inquiétude : à la fin, le calme s'est rétabli, et elle peut se livrer en toute liberté à cet exercice.

Il nous arrive aussi quelquefois ce qui arrive aux personnes occupées à faire brûler du bois vert. Il faut que ces personnes attendent que le bois ait perdu son humidité. Cependant les soufflets fonctionnent sans relâche, et la fumée arrache plus d'une larme.

Après beaucoup de patience la flamme désirée paraît. De même, la douce et brillante flamme de l'amour de Dieu ne s'allume dans nos cœurs qu'après bien des efforts, et bien des difficultés vaincues.

C'est avec une patience inaltérable que nous devons attendre la visite du Seigneur. L'éclat de sa majesté, le bassesse de notre condition, l'importance de l'affaire à traiter, exigent que nous demeurions longtemps à la porte du céleste palais. « Heureux l'homme, dit l'éternelle Sagesse, qui m'écoute, qui veille chaque jour à ma porte, et qui observe sur le seuil de ma maison. Celui qui m'aura trouvé, possédera la vie, et il recevra du Seigneur lui-même le salut. » *Prov.* VIII, 34. « Il convient, dit un prophète, d'attendre en silence les bienfaits de Dieu. » *Jer. Thren.* III, 26. Sans doute le chrétien orgueilleux et défiant ne saurait avoir cette espérance; mais le chrétien humble répète ces paroles du Psalmiste : « Je n'ai cessé d'attendre le Seigneur, et il a fait attention à moi. » *Psalm.* XXXIX, 2. Est-ce qu'il serait possible de pêcher ou de chasser sans patience? Ne devrons-nous donc pas regarder comme bien employé le temps consacré à attendre la visite de notre grand Dieu?

Entre autres éloges accordés par Salomon à la femme forte, nous lirons celui-ci : « Elle ressemble au vaisseau du marchand qui rapporte son pain de bien loin. » *Prov.* XXXI, 14. Apprenez par là que le pain de vie dont vous sentez le besoin mérite la peine d'être cherché, et qu'il ne se trouve pas sans fatigues et sans patience. « Demandez et vous recevrez, dit le Sauveur ; car on finit par obtenir plus qu'on ne demandait d'abord. »

Un saint religieux eut le courage de consacrer, pendant trois ans, deux ou trois heures après matines à faire oraison, quoique son cœur demeurât toujours également sec. Au bout de trois ans, le Seigneur vit l'affliction de son âme, et répandant sur lui l'abondance de ses bénédictions, il le combla de douceurs capables de le dédommager de ses précédents ennuis. Pareille chose arrive à chaque instant. Bienheureuses donc les âmes qui persévèrent dans l'oraison! Plus constante sera leur persévérance, plus magnifique sera leur recompense. Mettons-nous dans cette disposition

nous-mêmes, si nous voulons éprouver les effets de la bonté divine. Attendons-les tant qu'il lui plaira, et consolons-nous en disant avec le Prophète : « Tarde-t-il un peu ? ne laissons pas de compter sur lui ; car il viendra certainement, et il ne différera pas. » *Habac.* II, 3.

Quand votre confiance aura été couronnée de succès, remerciez le Seigneur de sa venue. S'il ne vient pas, confondez-vous devant lui, et reconnaissez que vous êtes indigne de cette faveur. Qu'il vous suffise de vous être offert à lui en sacrifice, d'avoir renoncé à votre volonté, crucifié votre appétit, lutté avec le démon et avec vous-même, d'avoir fait en un mot tout ce que vous aviez à faire. Vous n'avez point adoré Dieu d'une adoration sensible : adorez-le en esprit et en vérité, car c'est ainsi qu'il veut être adoré. Sachez d'ailleurs que ce moment est le plus périlleux de votre traversée, celui qui éprouve la véritable dévotion. Par conséquent, si vous soutenez victorieusement l'épreuve, tout le reste ensuite marchera à merveille.

Si pourtant vous étiez convaincu, après maintes tentatives, que poursuivre l'oraison serait du temps perdu et une fatigue sans résultats, je ne m'opposerais pas à ce que vous prissiez un livre de piété, et que vous changeassiez l'oraison en lecture. Dans ce cas, vous ne mettrez dans la lecture aucun empressement : vous la ferez avec mesure, savourant les vérités qui s'offrent à vous, y mêlant, quand vous le pourrez, un peu d'oraison ; ce qui est très-utile et même très-facile aux personnes les plus étrangères à cet exercice.

VI.

Sixième avis.

Le présent avis quoique différent du précédent, est encore d'une importance extrême. Il recommande aux serviteurs de Dieu de ne se pas contenter de quelque petite douceur que leur procure l'oraison. On en trouve souvent qui, pour avoir versé une larme équivoque, ou ressenti un léger attendrissement, croient être parvenus au faîte de la perfection. Pour fertiliser la terre, ce n'est point assez d'une pluie passagère qui mouille à peine sa surface : il faut une pluie qui pénètre dans son sein, en ramollisse toutes les

parties. De même, un mince filet de dévotion est impuissant à couvrir notre âme de vertus et de bonnes œuvres. On n'a pas tourné la tête que le moindre rayon de soleil, la moindre brise a dissipé ces gouttelettes de céleste rosée. Nous pouvons revêtir une certaine apparence de perfection ; mais nous n'en avons pas la réalité. La réalité, nous l'acquerrons au moyen d'oraisons profondes qui, semblables à des pluies bienfaisantes, pénétreront dans l'intime de notre âme, et lui communiqueront une fraîcheur dont les affaires et les soucis de ce monde ne la dépouilleront pas. On raconte de sainte Claire que le sentiment de Dieu dont elle était remplie, au sortir de l'oraison, la mettait presque dans l'impossibilité de se plier aux exigences de sa charge. De cette espèce de dévotion il est écrit : « Les grandes eaux n'ont pu éteindre sa charité, et les fleuves ne la submergeront pas. » *Cant.* VIII, 7.

Pour en arriver à ce point, on conseille avec raison de réserver à l'oraison le plus de temps possible. Deux courts moments ne valent pas un moment un peu plus long ; lorsque le moment est court, il se dissipe entièrement en opérations préliminaires : il faut enchaîner l'imagination, purifier le cœur ; en sorte que nous quittons l'oraison quand nous sommes en mesure de la commencer. Le mineur qui est à la recherche de l'or, jettera-t-il la pioche à l'instant où il vient de découvrir un filon, et où il va recueillir le fruit de son travail? Ils sont bien autrement précieux les fruits que l'on recueille d'une longue et dévote oraison. Ils donnent à l'homme une vigueur qui dure plusieurs jours, et qui lui permet de cheminer comme Elie jusqu'à la montagne de Dieu sans recourir à une nouvelle nourriture.

A devoir déterminer avec précision le temps que requiert l'oraison, il me semble qu'elle ne saurait durer moins de deux heures ou d'une heure et demie. D'ordinaire, la première demie heure est indispensable pour calmer l'imagination, et accorder en quelque sorte l'instrument : on ne peut se livrer à l'oraison que dans l'heure suivante. Toutefois quand l'oraison vient après quelque autre pieux exercice; par exemple, après matines, après l'audition ou la célébration de la messe, après une lecture de piété ou une prière vocale, le cœur est plus favorablemet dis-

posé : il suffit alors d'une étincelle pour l'enflammer, et par conséquent, une courte préparation sera alors suffisante. Il en est de même, le matin en se levant, comme on le dira plus tard. Mais si quelqu'un est pauvre de temps à cause de ses nombreuses occupations, qu'il offre son denier à celui qui accepte le denier de la veuve. Le grand Dieu qui pourvoit aux besoins et aux nécessités de toutes les créatures, n'oubliera pas de pourvoir à ses nécessités et à ses besoins spirituels.

VII.

Septième avis.

Lorsque votre âme recevra la visite du Seigneur, soit pendant l'oraison, soit hors de l'oraison, ne la laissez pas passer en vain. Profitez de cette occasion, parce que, avec un pareil vent, votre navire marchera plus vite en une heure, qu'avec un autre vent en plusieurs jours. Saint Pierre ne prit-il pas plus de poisson dans un coup de filet lancé sur l'ordre du Sauveur qu'il n'en avait pris dans toute la nuit? Il en sera de même pour nous si nous ne négligeons pas les facilités que le Seigneur nous ménage. « Jouissez, nous dit l'Ecclésiastique, des jours bons, et ne dissipez aucune parcelle des faveurs divines. » *Eccli.* XIV, 14.

Saisir l'opportunité convenable est toujours une excellente chose, principalement en matière d'oraison. C'est épier le moment où l'ange vient agiter l'eau de la piscine et lui communiquer la vertu de guérir. Ou plutôt, c'est épier le moment où Dieu vient lui-même en aide à l'homme, et lui offre un secours incomparablement au-dessus de tous les secours humains. Dès que le bon vent se lève, les marins se hâtent de déployer les voiles et de quitter le port, avant que le vent n'ait changé de direction. Ainsi doivent agir les personnes intérieures ; et cela, avec d'autant plus de raison que l'affaire est plus importante, et que le souffle divin leur est plus nécessaire.

Telle était la pratique de saint François : et saint Bonaventure raconte que si, en chemin, il lui arrivait de recevoir quelque visite particulière de Notre-Seigneur, il laissait ses compagnons marcher en avant, et il restait seul pour savourer à loisir la céleste nourriture. Ceux qui font autrement ne tardent pas à être

punis, parce qu'ils n'ont pas voulu de Dieu quand Dieu les cherchait; quand ils le chercheront, ils ne le trouveront pas.

Voilà quels sont les avis les plus utiles à observer dans la méditation et les autres exercices qui l'accompagnent. Les mettre de côté serait entreprendre une œuvre, et ne la faire qu'à demi. Nous allons maintenant absorber le sujet du chapitre qui sera le dernier de cette première partie.

CHAPITRE X.

De six choses à méditer dans la passion du Sauveur.

Le principal sujet de la méditation étant ordinairement la très-sainte passion du Sauveur, il convient que nous en disions quelques mots, afin de voir de quelle manière on pourra la considérer.

Rappelons d'abord que parmi toutes les dévotions, la plus sûre, la plus avantageuse, la plus accessible aux personnes de toute condition et de tout âge, est la dévotion à la passion. Selon Albert le Grand, il y a plus de fruit à méditer tous les jours un peu sur la passion de Jésus, qu'à jeûner tous les vendredis, à se frapper jusqu'au sang, et à réciter le Psautier d'un bout à l'autre. Il est au moins incontestable que c'est un moyen très-puissant pour fixer l'âme dans le sentier de la vertu. Puisque Jésus-Christ est, d'après ses propres paroles, la voie, la vérité et la vie, nous serons assurés, en ayant toujours les yeux sur lui, d'aller à Dieu, de connaître Dieu, de vivre de Dieu. D'ailleurs, si Jésus-Christ mérite à tout point de vue cette triple qualification, il la mérite surtout lorsqu'il est élevé sur la croix. C'est pourquoi saint Bernard lui adresse ces paroles : « Je puis bien, Seigneur, parcourir le ciel et la terre : sur la croix seule je vous trouverai. C'est là que vous reposez, c'est là que vous sommeillez. »

Mais venons à l'objet de ce chapitre. Quelques bonnes personnes ne se proposent dans les méditations consacrées à la passion, que de verser des larmes, et de compatir aux souffrances de notre Rédempteur : elles s'arrêtent là, et ne vont pas plus loin. Cette conduite a son prix sans doute; mais on pourrait obtenir des avantages plus précieux; car la croix est la source intaris-

sable de toute la perfection spirituelle. Six choses se présentent, entre plusieurs autres, dans la passion de Jésus-Christ : ce sont la grandeur de ses souffrances, la gravité de nos péchés, l'excellence du bienfait de la rédemption, l'immensité de la bonté divine, les vertus que le Sauveur nous montre dans les tourments, et la convenance de ce moyen avec la fin que Dieu désirait atteindre, à savoir, notre salut. Ces considérations produiront en nous autant de sentiments, dans lesquels consiste la perfection de la vie chrétienne. A la grandeur des souffrances de Jésus correspondra une tendre pitié; à la gravité du péché, la haine de ce même péché; à l'immensité de la bonté divine, l'amour de cette bonté infinie; à l'excellence de la rédemption, la reconnaissance; à la multitude des vertus du Christ, leur imitation; et à la convenance de ce mystère, l'admiration profonde de la sagesse de Dieu, et une foi plus vive en ce mystère lui-même.

I.

De la grandeur des souffrances de Jésus-Christ.

Commençons par considérer la grandeur des souffrances de Jésus-Christ, et prenons soin d'y compatir, comme il convient à des membres de compatir aux douleurs de leur chef. Suivant la doctrine des saints docteurs, ces souffrances ont été les plus grandes que l'on ait souffertes et que l'on souffrira jamais dans le monde. Nous le reconnaîtrons aisément si nous réfléchissons aux causes principales de ces souffrances.

La première cause fut l'extrême charité qui portait Notre-Seigneur à racheter surabondamment le genre humain, et à donner une complète satisfaction des injures et des outrages commis envers la divine Majesté. Or, plus ses douleurs étaient vives, plus ce double but était atteint. Comme il ne manquait pas de force pour soutenir le poids du fardeau, il a augmenté ce poids démesurément, augmentant dans la même proportion la satisfaction requise par nos péchés et l'œuvre de notre rédemption.

La seconde cause fut l'absence de tout adoucissement et de toute consolation. Car, par la raison déjà indiquée, il ferma la porte de son âme à toute espèce de soulagement, qu'il vînt du ciel ou de la

terre; jusqu'au point d'être abandonné, non-seulement de ses disciples et de ses amis, mais encore de son propre Père et de lui-même. Il voulut, seul et sans assistance, ressentir toute l'amertume des souffrances et les déchirements des plus cruelles douleurs. « Je suis devenu pareil à un homme privé de tout secours, dit-il; et cependant seul entre les morts, j'étais indépendant du trépas. » *Psalm.* LXXXVII, 5. Et ailleurs : « Me voici dans un abîme de fange, et je n'ai rien pour me soutenir. » *Psalm.* LXVIII, 3. C'est le même délaissement universel qui lui arrachait ces paroles sur la croix : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ! » En effet, rien en ce moment ne tempérait la rigueur des tourments auxquels son humanité sainte était en proie. La loi mosaïque prescrivait l'offrande de deux animaux pour les péchés du peuple. L'un de ces animaux était immolé, tandis que l'autre était chassé dans le fond du désert. Ce double sacrifice était une figure dont la passion renferme la réalité. Il s'agissait alors également d'un sacrifice pour expier les péchés du peuple. La victime était Dieu et homme tout ensemble; et tandis que la nature humaine souffrait et s'immolait, la nature divine la laissait au milieu des tourments. A la vérité, celle-ci ne brisa pas les liens personnels qui l'attachaient à celle-là. Mais elle lui refusa tout secours et tout allégement. Quand les martyrs marchaient au supplice, la joie rayonnait sur leurs fronts. Jésus-Christ au contraire, la source de toute grâce et de toute force, Jésus-Christ la force et le soutien des martyrs, tremblait et répandait une sueur de sang au moment de boire le calice de la rédemption. La charité des martyrs débordait de la partie supérieure de l'âme dans la partie inférieure, et l'inondait de joie. Dans l'âme de Jésus-Christ, ces deux parties étaient comme isolées en vertu d'un miracle spécial : aussi n'y eut-il à ses douleurs aucun adoucissement.

La troisième cause fut la délicatesse de sa complexion. Le corps du Sauveur avait été formé par une opération merveilleuse de l'Esprit-Saint. Or, les œuvres ainsi accomplies sont plus parfaites que les œuvres accomplies par les voies ordinaires de la nature, comme l'enseigne formellement saint Chrysostome à propos de l'eau changée en vin. Par suite le corps de Jésus-Christ était su-

périeur à tout autre en délicatesse et en beauté. Un docteur va même jusqu'à dire que, à moins de violence extérieure, la perfection et l'admirable concert de ses parties lui aurait permis de se conserver durant de nombreuses années. Il n'y avait pas moins de délicatesse dans la matière dont ce corps était formé; cette matière étant toute virginale, prise dans le sang le plus pur de la plus pure des vierges.

La quatrième cause fut le genre de mort choisi par le Sauveur, et les diverses circonstances qui l'accompagnèrent; car chacune, à vrai dire, fut un martyre particulier. Parcourez la passion tout entière; il vous sera facile de discerner douze souffrances principales. Je me contenterai de vous les signaler, encore qu'elles méritassent chacune un long discours. Ces souffrances furent donc :

1° L'agonie de Jésus dans le jardin et cette affreuse sueur dans laquelle le sang ruisselait de son corps jusqu'à terre; spectacle encore inouï;

2° La trahison du disciple qui le vendit à vil prix, et le livra à ses implacables ennemis;

3° Ses allées et ses venues répétées dans les rues de Jérusalem, garrotté, enchaîné comme le dernier des brigands;

4° La flagellation, supplice épouvantable, réservé aux esclaves et aux plus méprisables des hommes;

5° Les injures et les outrages de toute sorte que l'on ajouta à ses tourments : par exemple, les crachats dont on couvrit son visage, comme s'il eût été un blasphémateur; les soufflets et les coups, comme s'il eût été un valet; le manteau dérisoire qu'on jeta sur ses épaules comme sur les épaules d'un fou; le bandeau qu'on mit sur ses yeux, le roseau dont on chargea sa main, les génuflexions qu'on fit devant lui, en le frappant à la tête comme un roi de théâtre; et pour couronner ces mauvais traitements, les insultes que la foule lui prodigua dans les voies publiques comme à un malfaiteur;

6° L'odieuse invention de la couronne d'épines qui ne lui fut pas moins outrageante que douloureuse;

7° La comparaison insultante qu'on fit de lui avec Barabbas;

cette indigne préférence d'un malfaiteur public à celui qui a créé et qui conserve tous les êtres de l'univers;

8° Le portement de l'instrument de son supplice, quand ses épaules étaient horriblement meurtries ; et tandis que l'on bande les yeux des criminels ordinaires afin qu'ils n'aperçoivent pas l'échafaud où ils vont expirer, on chargea le divin condamné de la croix afin que son âme souffrît la première de la mort affreuse réservée à son corps.

9° Le supplice même de la croix, supplice plus cruel que tous les autres, parce que la mort, au lieu d'être soudaine ou prompte, est très-lente à venir ; et parce que cette mort si lente est précédée de blessures très-sensibles et affectant les parties du corps les plus délicates. Ajoutez à ces souffrances, les souffrances occasionnés par le poids du corps aux mains et aux pieds dont les trous s'élargissaient de plus en plus. D'où il arriva que, sans avoir encore reçu le coup mortel, le corps du Sauveur fut violemment séparé de son âme sainte.

10° Les moqueries de toute sorte de ses ennemis qui lui disaient : C'est donc toi qui renverses le temple et le rebâtis en trois jours. Et ils blasphémaient, et ils branlaient la tête en présence de Jésus plongé dans la tristesse, et dans un état qu'on ne verrait pas chez un animal sans être ému jusqu'aux entrailles.

11° La vue de sa douce mère, témoin de son martyre, et la connaissance parfaite des angoisses qui remplissaient son cœur si aimant ;

12° La férocité qui porta ses bourreaux non-seulement à lui refuser un verre d'eau lorsque, les membres sans force, les veines épuisées, il implorait de quoi apaiser sa soif; mais à lui présenter du vinaigre. Vit-on jamais autant de dureté ? Si l'on n'accorda pas au mauvais riche la goutte d'eau qu'il demandait, au moins ne lui donna-t-on pas du vinaigre. Mais pour le Fils de Dieu, on répond à sa prière par de nouveaux tourments.

Chacune de ces souffrances a été très-vive dans le Sauveur. C'est pourquoi, celui qui désire compatir aux douleurs de son Maître doit les parcourir l'une après l'autre, et consacrer à chacune d'elles quelques instants. Si dur que son cœur puisse être, il n'ira

pas jusqu'au bout sans avoir ressenti les mouvements d'une tendre pitié.

Les souffrances dont nous venons de parler ne sont pas les seules qu'ait endurées Jésus-Christ. Il en endura d'autres, incomparablement plus grandes, celles de son âme bénie. Les premières appartiennent à la croix visible qu'il dut porter. Mais outre cette croix visible, il y eut une croix invisible à laquelle son âme était attachée par des considérations plus pénibles que les clous dont ses membres étaient traversés.

Il avait alors devant les yeux tous les péchés passés, à venir ou présents, pour lesquels il souffrait; et il les voyait aussi distinctement que s'ils eussent été les péchés d'un seul homme. Lui qui veillait avec tant de zèle à l'honneur de son Père, quelle peine ne conçut-il pas de si nombreuses offenses, envers l'infinie Majesté ? Il aurait suffi des offenses d'une seule créature pour lui causer une douleur plus vive que la douleur de la croix. Quelle douleur lui causèrent les offenses des hommes et des anges réunies ? Dieu seul est capable de le comprendre.

Ce qui le désolait encore était la damnation et l'ingratitude d'une foule de mauvais chrétiens qui ne veulent pas de sa rédemption et du salut qu'il leur a préparé. Et ce tourment était également plus rude que celui de la croix. En effet, un ouvrier souffre plus du refus de son salaire, qu'il n'a souffert du travail par lequel il l'a mérité, ce travail fût-il même excessif. Isaïe nous représente le Fils de Dieu se plaignant à son Père en ces termes : J'ai dit : c'est en vain que j'ai travaillé; c'est en vain que j'ai dépensé toute ma force. Il se plaint de même aux hommes, dit saint Bernard, et il leur crie sans cesse : Regarde, ô homme, ce que j'ai souffert pour toi. Il n'y a point de douleur comme celle qui m'afflige. C'est toi que j'appelle, toi pour qui je meurs. Regarde les tortures que je subis, les clous qui me déchirent, les infamies dont on m'accable. Eh bien! tout effrayants que sont ces tourments, ils ne sont rien auprès de ceux que me cause ton ingratitude.

Jésus-Christ voyait aussi la grandeur du péché des malheureux Juifs, et l'épouvantable châtiment dont il ne tarderait pas à être suivi. Or ce calice lui était plus amer que le calice de la passion.

Car, si Jérémie était plus affligé du crime de ses ennemis qu'il ne l'aurait été de sa propre mort, que devait-il se passer dans le cœur de celui qui était bien supérieur à Jérémie en grâce et en charité?

Enfin une considération non moins affligeante était celle de sa mère, le cœur percé d'un glaive de tristesse à la vue de son Fils expirant sur une croix entre deux brigands. Sans doute, sa douleur à cette vue fut aussi grande que son amour; et son amour après celui de Dieu, était le plus ardent possible.

Ces quatre considérations étaient les parties de la croix invisible du Sauveur; et elles lui causaient de plus terribles souffrances que la croix du Golgotha. Au reste, nous ne saurions apprécier justement ce supplice intérieur : la sueur du jardin des Oliviers serait seule capable de nous en donner une faible idée.

En réfléchissant avec attention à chacun des points que nous venons d'indiquer, on concevra facilement la grandeur des souffrances de Jésus-Christ; ce qui est le premier pas à faire dans la méditation de la passion. Mais il ne faut pas s'arrêter là; ce n'est qu'un moyen d'arriver à des résultats plus avantageux : à comprendre, par exemple, l'amour extrême de celui qui a tant souffert pour nous; le bienfait inestimable qu'il nous a accordé en nous rachetant si cher; l'obligation de reconnaître tant de bonté; et par-dessus tout, la malice du péché qui fut la véritable cause de son martyre. Le genre de méditation que nous avons esquissé servira beaucoup à obtenir ces résultats. D'où il suit, ce semble, que la méditation par voie de compassion, est le premier degré à franchir pour les âmes intérieures. Aussi saint Bonaventure en faisait-il grand cas. Ce même saint conseille de lui adjoindre une légère discipline : la douleur qu'on éprouvera, dit-il, aidera l'esprit à mieux saisir la grandeur des souffrances que le corps délicat du Sauveur endura pour notre amour.

II.

De la gravité du péché.

La seconde chose que nous ayons à examiner dans la passion du Sauveur est la gravité du péché, et la haine qu'il mérite. Au témoignage de tous les saints le péché a été la cause unique des

souffrances du Fils de Dieu; car il n'aurait pas souffert s'il n'y avait pas eu de péché. Les docteurs n'affirment pas tous que la seconde personne de la sainte Trinité se serait incarnée si l'homme n'avait pas péché. Mais ce qui est incontesté, c'est que s'il n'y avait pas eu de péché, Jésus-Christ ne serait pas mort. Ce sont donc nos péchés qui l'ont réduit au plus misérable des états, et qui l'ont cloué sur la croix.

Et ne vous imaginez pas être moins coupable parce que vous n'êtes pas le seul dont les péchés aient ainsi traité Jésus-Christ. D'après les lois de la justice, celui qui tue un innocent, de concert avec plusieurs autres scélérats, ne mérite pas une peine moindre que s'il l'eût tué seul. Voyez par là quelle raison vous avez de haïr vos péchés, de vous en repentir, puisqu'ils ont réellement procuré la mort du Dieu fait homme? Cette pensée doit vous pénétrer d'une douleur plus vive que les dommages occasionnés par le péché, que la perte même du ciel, et la crainte de l'enfer.

Lors donc que vous contemplerez Notre-Seigneur entre les mains de ses ennemis, dites-vous bien que vous êtes un de ces derniers, que vous avez mis la main à leur complot exécrable. Car, il est très-vrai que vos crimes l'accusent, que vos dissolutions l'enchaînent, que vos larcins le flagellent, que vos témérités le soufflettent, que votre orgueil le couronne d'épines, que votre vanité et votre faste le revêtent d'une pourpre en lambeaux, que vos plaisirs l'abreuvent de fiel et de vinaigre, et que votre désobéissance l'attache à la croix. Ce que vous méritiez pour vos fautes, il a voulu le souffrir, dans son infinie miséricorde : et les bourreaux n'auraient jamais eu tant de pouvoir sur lui, si vos prévarications ne le leur avait donné.

Cette espèce de méditation sera très-utile, surtout aux âmes qui commencent à servir Dieu, et qui désirent se purifier de leurs désordres passés par les exercices de la pénitence.

III.

De l'excellence du bienfait de la rédemption.

La troisième chose à examiner est l'excellence du bienfait de la rédemption. Nous nous bornerons dans un sujet aussi fécond à

considérer trois points principaux : ce que le Sauveur a fait pour l'homme, le moyen dont il s'est servi, l'amour avec lequel il l'a fait.

Aucune langue humaine ne saurait expliquer ce que Jésus-Christ a fait pour l'homme dans l'œuvre de la rédemption. Essayons toutefois d'en acquérir une idée approximative ; et pour cela, envisageons premièrement les maux dont le péché d'Adam a été la source. Tous ont été guéris par la rédemption ; et par elle, tous les biens opposés nous ont été rendus ; car elle est la complète restauration de l'univers. Or, celui qui pourra compter les maux causés par le péché originel, pourra aussi compter les biens que nous devons à Jésus-Christ : les uns comme les autres sont innombrables.

Envisageons ensuite les biens dont Jésus-Christ était orné. Nous en sommes devenus participants au moyen de la communication de son esprit. Tous ceux en effet qui participent à l'esprit du Christ, participent à ses vertus et à ses mérites. De là cette parole de saint Paul, que tous ceux qui ont été baptisés ont revêtu le Christ, c'est-à-dire qu'ils paraissent aux yeux du Père semblables à son propre Fils. L'auteur de l'Ecclésiastique entrevoyait cette vérité quand il disait au Seigneur : « Ayez pitié de votre peuple Israël que vous avez égalé à votre Fils unique. » *Eccli.* XXXVI, 14. Quelle dignité est donc la nôtre ? Pour l'apprécier justement il faudrait connaître l'étendue des vertus et des mérites du Sauveur dont la passion nous a donné participation.

Enfin les biens qui nous sont venus par la rédemption sont encore le pardon des péchés, la grâce, la gloire, la liberté, la paix, la justice, la sanctification, les sacrements, en un mot tout ce qui concourt à nous assurer le salut. C'est à cause de cette libéralité sans limites qu'il prend les titres de père, d'époux et de chef de l'Eglise : ce qui appartient au père appartient aux enfants ; l'époux partage ses biens avec son épouse, et les membres profitent des prérogatives de leur chef.

Mais de quel moyen Jésus-Christ s'est-il servi pour nous donner tous ces biens ? Ce moyen a été l'incarnation et la passion, dans lesquelles il s'est chargé de nos dettes et de nos misères. En échange de ce qu'il nous a pris, il nous a fait part de ce qu'il

avait. Ici, le moyen est plus étonnant que la fin ; car il est étonnant que Dieu souffre une infinité de maux, et il ne l'est pas qu'il produise une infinité de biens. De ces deux choses en effet, rien de plus digne de la nature divine que la première ; rien, au contraire, qui lui soit plus opposé que la seconde. D'où il suit que nous devons plus à Dieu pour ce qu'il a souffert que pour ce que nous en avons reçu ; c'est-à-dire plus pour la qualité du remède que pour son efficacité.

Si le moyen employé par le Sauveur pour nous racheter est si étonnant, que dirons-nous de son amour ? Il n'y a pas de comparaison possible entre ce qu'il a souffert et ce que son amour était capable de souffrir. Pendant trois heures il est resté sur la croix : il y fût resté jusqu'au jour du jugement si notre rédemption l'eût exigé. Ainsi la grandeur de son amour est bien au-dessus de la grandeur de ses souffrances ; et quoique nous lui devions beaucoup pour celle-ci, nous lui devons encore davantage pour ce qu'il désirait souffrir. Cette considération est très-propre à raviver notre reconnaissance et notre amour envers un maître si bon et si aimant. On pourra revenir, à ce sujet, sur ce que nous avons déjà dit touchant les bienfaits divins.

IV.

De l'immensité de la bonté divine.

Examinons en quatrième lieu de quel éclat la miséricorde et la bonté divines brillent dans ce mystère. Arrêtons-nous pour cela successivement à quatre questions dans lesquelles est renfermée l'histoire de la passion tout entière : Qui a souffert ; qu'a-t-il souffert ; pour qui et pour quelle cause a-t-il souffert ? Certainement, si vous consacrez quelques instants à chacune de ces questions ; si, après avoir considéré avec stupeur la dignité incompréhensible de celui qui a souffert, c'est-à-dire, de Dieu, et l'amertume des souffrances dont il a été abreuvé, reconnaissant qu'il a supporté tant d'indignités, non pour les esprits célestes, mais pour l'homme, pour une vile et abominable créature, semblable par ses œuvres au démon ; si vous accordez à ces vérités l'attention qu'elles méritent, les comparant l'une avec l'autre, vous vous

écrierez avec le Prophète : « Seigneur, j'ai entendu votre voix, et j'ai frémi ; j'ai considéré vos œuvres, et j'ai été saisi d'épouvante. » *Habac.* III, 2. Mais quand vous arriverez à la cause de ce prodigieux abaissement, laquelle, loin d'être un mérite de notre part, ou un intérêt de la part de Dieu, a été le miséricordieux amour par lequel il nous a visités du haut du ciel, vous serez pénétré de cette admiration que ressentit Moïse, lorsqu'il contempla sur la montagne l'image de ce mystère auguste, et vous proclamerez comme lui l'immensité de la bonté divine. L'épouse des Cantiques disait : « Donnez-moi des fleurs pour soutien, environnez-moi de fruits, car je languis d'amour. » *Cant.* II, 5. « De même, dit saint Bernard, l'âme chrétienne, à la vue de son roi portant la couronne que sa mère a posée sur sa tête, à la vue du Fils unique du Père chargé d'un bois infâme, du Seigneur de toute majesté déchiré par les fouets et les épines, de l'auteur de la vie percé par les clous et par le fer d'une lance, de cet ami outragé, donnant son sang pour ses amis ; à cette vue, l'âme chrétienne sent elle-même le froid d'un glaive, et elle s'écrie : Donnez-moi des fleurs pour soutien, environnez-moi de fruits, car je languis d'amour. » *Serm.* LI, *sup. Cant. et in tract. de dilig. Deo.*

V.

De l'excellence des vertus que nous montre la passion de Jésus-Christ.

La cinquième considération que nous offre la passion de Jésus-Christ, est la considération des vertus que le Sauveur a pratiquées. Elle nous excitera sans doute à les imiter : et comme la perfection consiste dans cette imitation, cette manière d'envisager la passion est évidemment une des plus élevées et des plus utiles. Aussi l'apôtre saint Pierre nous y invite-t-il en ces termes, I *Petr.* II, 21 : « Le Christ a souffert pour nous, laissant à chacun de nous son exemple afin que nous suivions ses traces. Lorsqu'il était maudit, il ne maudissait pas ; lorsqu'il souffrait, il ne proférait pas d'invectives ; mais il s'abandonnait aux mains de ses injustes juges. »

Quoique la vie entière de Jésus offre le spectacle de toutes les vertus, pourtant elles semblent briller dans la sainte passion d'un

plus vif éclat. Moins brillantes sont les fleurs parmi les épines que les vertus du divin Maître parmi les douleurs.

Voyez d'abord la profonde humilité de ce souverain Sauveur. Il est estimé inférieur à Barabbas; on le cloue sur un gibet entre deux misérables, comme un chef de brigands. Avec quelle admirable patience il endurait ces insultes et ces tourments! Son courage était si grand qu'il s'offrait lui-même aux coups de ses ennemis, et aux tortures les plus cruelles. Sa constance ne lui permit pas de s'arrêter en chemin : il ne recula, ni devant la croix, ni devant la descente aux enfers; et l'œuvre de notre salut put être ainsi consommée. Cédant à une charité qui surpasse tout sentiment, il s'est immolé pour les péchés du monde; il est mort pour donner la vie non-seulement à ses amis, mais encore à ses ennemis, à ceux même qui versaient son sang à flots. Dans son abondante miséricorde, il a pris sur lui nos dettes et nos misères, et il a satisfait pour nous comme pour lui-même. Il a été obéissant à son Père jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix; et quand son œuvre a été accomplie, il a incliné sa tête, et rendu son âme sainte. Voyez encore sa mansuétude : c'est une brebis conduite sous le couteau de l'égorgeur; c'est un agneau qui ne bêle même pas devant celui qui le dépouille de sa toison. Les fausses accusations et les témoignages menteurs n'obtiennent de lui qu'un silence admiré par l'auteur même de sa condamnation.

Désirez-vous contempler un parfait mépris du monde, des honneurs, des richesses, des plaisirs, regardez le Sauveur sur son gibet, sans vêtements, le corps déchiré, ayant sur cette dure et sanglante couche pour oreiller une couronne d'épines, pour breuvage du vinaigre mêlé de fiel, pour consolateurs ces railleurs qui branlaient la tête en l'insultant. Vous verrez sur cette même croix resplendir la pauvreté évangélique, la mortification, en un mot toutes les vertus chrétiennes. Mais celles qui vous frapperont davantage sont la patience et l'humilité. Au témoignage des saints, la patience est le vêtement de noces, la robe de fête dont le Fils de Dieu s'est paré quand il est venu s'unir à l'Eglise : c'est-à-dire, qu'encore qu'il fût orné de toutes les vertus, sa parure la plus éclatante a été la patience; car, c'est en buvant avec patience

le calice de la passion tout entier, qu'il a mérité à l'Eglise la grâce de la rédemption, une beauté surnaturelle et l'honneur d'être son épouse.

Voilà quelques-unes des vertus sur lesquelles nous devons porter nos regards. Aussi bien, elles n'ont pas été seulement un remède, mais elles sont encore un exemple proposé à notre imitation. A nous de suivre cet exemple ; d'autant plus que le plus haut degré de gloire possible ici-bas pour un chrétien, est de ressembler à Jésus-Christ; non comme le désirait Lucifer, mais comme le Sauveur lui-même nous y engage par ces paroles : « Je vous ai donné l'exemple, afin que ce que j'ai fait, vous le fassiez vous-mêmes. »

VI.

De la convenance du mystère de la rédemption.

Il nous reste à considérer la convenance parfaite du moyen choisi par Dieu pour accomplir le salut des hommes et les soulager dans leurs misères. Le sujet de cette dernière considération est propre, soit à éclairer l'entendement et à le confirmer dans la foi de ce mystère, soit à faire admirer davantage la sagesse et la bonté qui en ont déterminé les moyens. D'ailleurs la matière est ici tellement abondante que nos méditations les plus multipliées ne sauraient l'épuiser, et que nous y trouverions toujours des raisons nouvelles pour célébrer la divine Providence. Force est donc de nous borner à exposer en raccourci les réflexions qui se présentent, et d'indiquer seulement à l'âme pieuse la route qu'elle pourra très-utilement parcourir.

Pour juger de la proportion qui existe entre la fin et les moyens, il faut de toute nécessité les comparer entre eux : et plus les moyens offriront de ressources pour atteindre la fin proposée, plus ils seront proportionnés à cette fin. Prenons un exemple : Il s'agira, si l'on veut, d'une maladie et d'un remède propre à la guérir. Avant d'appliquer le remède, vous observerez sans doute ses propriétés, son efficacité, et en même temps le caractère de la maladie. Après cette comparaison seulement, vous déciderez de la convenance du remède en question. Par conséquent, la passion du Christ étant le remède destiné à guérir les

misères et les infirmités humaines, nous ne connaîtrons bien la convenance de celle-là qu'en la rapprochant de celles-ci. Or, si nous opérons ce rapprochement, nous trouverons à coup sûr dans ce remède une vertu capable de nous délivrer de tous nos maux. Chose vraiment digne de nous surprendre, on dirait qu'il a été imaginé pour chacun de ces maux en particulier. Pouvait-il y avoir une satisfaction plus complète de la dette contractée par le genre humain, que le sang précieux répandu par le Fils de Dieu sur la croix ? Quoi de plus propre à fermer les plaies de l'orgueil, de l'avarice, de l'ingratitude, de l'égoïsme et de ses conséquences, qu'un Dieu attaché à une croix ? Pour nous donner une idée juste de la bonté et de la miséricorde divines, pour allumer en nous la sainte charité, consolider notre espérance, nous secouer dans notre négligence oublieuse, quoi de plus convenable encore qu'un Dieu attaché à une croix? Et pour enrichir l'homme de mérites, pour le combler d'honneur, le porter à une douce dévotion, le consoler dans ses peines, le secourir dans ses tentations, l'aider dans ses travaux, lui faire prendre à cœur les grandes choses, pour lui offrir enfin un modèle de toutes les vertus, quoi de plus parfait que Jésus-Christ sur la croix ? En un mot, si la vie chrétienne, à la bien regarder, n'est qu'une croix continuelle, y avait-il un moyen plus efficace que la croix, pour nous y disposer ?

Examinez, du reste, attentivement la nature de la vie chrétienne qui a été la fin de toutes les souffrances du Christ ; et vous saisirez plus clairement la convenance de la fin et du moyen. Ne croyons pas que la vie chrétienne, dans sa perfection, soit la vie que mènent aujourd'hui les chrétiens ; nous la trouverons dans le Sauveur, dans ses disciples, dont les épreuves étaient si rudes que saint Paul disait : « Nous sommes devenus un spectacle pour les anges, pour Dieu et pour les hommes. » I *Corinth.* IV, 9. Le grand Apôtre ne pensait pas pouvoir mieux exprimer la cruauté des persécutions soulevées contre lui, qu'en se comparant aux bêtes du cirque vers lesquelles se dirigaient les regards de milliers de spectateurs. Plus bas, il ajoute : « Jusqu'à cette heure nous souffrons la faim, la soif, la nudité, les outrages de toute sorte. Pour nous, point de refuge assuré. Nos mains doivent gagner le pain

que nous mangeons. On nous maudit, et nous répondons par des bénédictions. On nous persécute, et nous le supportons. On blasphème à notre sujet, et nous prions. Nous sommes traités comme le rebut du monde entier, comme la poussière qui s'attache aux pieds du voyageur ; et l'on estime ne pas pouvoir se rendre plus agréable à Dieu qu'en procurant notre condamnation et notre mort. »

Voilà, mon frère, ce qu'est la vie chrétienne. Telle a été aussi la vie des prophètes, des martyrs, des confesseurs, des solitaires et de tous les saints. « Ils ont enduré, dit le grand saint Paul, les fers et la captivité : ils ont été lapidés, ils ont été sciés, et éprouvés en toutes manières. Ils sont morts par le tranchant de l'épée. Ils allaient çà et là, couverts de peaux de brebis ou de peaux de chèvres, dans le dénûment, la tristesse et l'affliction, eux dont le monde n'était pas digne ! Ils erraient dans les déserts, dans les montagnes, et n'avaient d'autres retraites que les autres et les cavernes de la terre. » *Hebr.* XI, 36 et seq. La vie que nous enseigne l'Evangile, que le Fils de Dieu est venu introduire parmi nous, est donc une croix perpétuelle, une mort incessante de l'homme, laquelle le prépare à une transformation toute divine. Car de même qu'il ne saurait y avoir dans les êtres organisés, de reproduction sans corruption, de même, notre régénération spirituelle doit être précédée de la mort du vieil homme. Mais si la vie chrétienne n'est qu'une croix, il n'y aura pas de meilleur maître pour nous y former que la croix elle-même. Elle produira cette vie, comme le feu produit le feu, comme un être d'une certaine espèce produit un être semblable à lui. Et il en est rigoureusement ainsi : rien n'encourageait et n'encourage plus les saints à embrasser les peines, les injustices, les injures, la pauvreté, la sujétion, l'obéissance, la faim, la soif, la nudité, le froid, toutes les misères de cette terre, toutes les aspérités de la vie selon l'Evangile, qu'un regard jeté sur la croix. De cette école sont sortis les martyrs ; les apôtres y avaient appris leur science ; les vierges, les confesseurs, les anachorètes, ou pour mieux dire, tous les saints, y avaient puisé la force qui les soutenait, et les consolations qui adoucissaient leurs épreuves.

A la vue des fruits si merveilleux que cet arbre de vie lui présente pour subvenir à tous ses besoins et à toutes ses nécessités,

l'âme dévote ne peut cesser d'admirer la souveraine sagesse qui a trouvé un si excellent remède : elle s'extasie sur la bonté du tendre père qui, au lieu de nous guérir par un simple acte de sa volonté, a consenti à souffrir toute sorte de fatigues et d'infamies, afin de nous combler de biens et d'honneurs.

Telles sont les six principales manières dont on peut envisager la sacrée passion. L'ordre le plus naturel à suivre, est de commencer par la première qui est le fondement des autres; on abordera celles-ci à mesure que nous y mèneront la liaison des idées, et la grâce de l'Esprit-Saint, le premier maître en cet exercice. Ainsi, après avoir considéré la grandeur des souffrances du Sauveur, nous pourrons considérer la grandeur de nos péchés qui en furent la cause, la grandeur de ce bienfait d'un Dieu qui a daigné tant souffrir pour notre amour, la profondeur de la bonté et de la miséricorde avec laquelle il s'est abaissé jusqu'à notre vileté et notre misère, et par-dessus tout, les vertus dont il nous donne l'exemple, à savoir, la patience, l'obéissance, la charité, l'humilité, la mansuétude, le courage, et celles que nous avons indiquées plus haut.

Quoique le passage de l'une de ces considérations à l'autre soit très-facile, il n'est pas nécessaire de s'arrêter à chacune d'elles en particulier : on n'en aurait pas le temps. Qu'on s'arrête à celle où l'on trouve le plus de saveur. Dans la méditation, il ne faut pas, nous le répétons, attacher de l'importance au nombre des réflexions ou des raisonnements, mais à la dévotion avec laquelle on se livre à cet exercice.

DEUXIÈME PARTIE.

DE LA DÉVOTION.

CHAPITRE PREMIER.

Deux principaux obstacles, avons-nous dit dans la précédente partie, s'offrent aux personnes qui veulent s'adonner à l'oraison

mentale. Le premier est l'absence d'une matière capable d'occuper la pensée ; le second est l'absence de la dévotion, et la guerre acharnée que les distractions nous font, en ce moment-là, de préférence. Le remède à opposer au premier de ces obstacles a été suffisamment exposé dans le traité sur la matière de la considération. Nous allons indiquer dans le présent traité le remède à opposer au second ; nous parlerons successivement des choses qui favorisent la dévotion, de celles qui lui sont nuisibles, et des tentations les plus ordinaires aux âmes pieuses. Nous y joindrons quelques avis utiles pour ne point s'égarer dans cette voie. Mais comme l'oraison est avant tout l'œuvre de la grâce et l'affaire de l'Esprit-Saint, loin de nous la prétention d'établir une règle absolue, et d'enchaîner les chrétiens qui se croiraient appelés à suivre un autre chemin. Nous ne prétendons pas davantage embrasser tous les avis utiles en cette matière. Nous l'avons déjà dit souvent : guider ceux qui commencent, les mettre en chemin sûr est toute notre ambition. Une fois qu'ils seront engagés dans cette route, leur propre expérience et l'assistance du Saint-Esprit seront pour eux les meilleurs maîtres.

Il est naturel que nous examinions d'abord quelle chose est la dévotion. Quand nous connaîtrons la valeur de ce bien, nous travaillerons avec plus d'ardeur à l'acquérir.

I.

De la nature de la dévotion.

En rigueur de terme, le mot *dévotion* a un sens différent du sens que généralement on lui attribue. La plupart entendent par dévotion une tendresse de cœur qui se manifeste dans la prière, ou le goût et les consolations sensibles que donnent les choses spirituelles. Ce n'est pas en cela que consiste la vraie dévotion. Il n'est pas rare en effet que des personnes sensuelles, et même en état de péché mortel éprouvent cette tendresse et ces consolations; tandis que les saints ne ressentiront rien de semblable. Or, on ne peut pas dire que la dévotion véritable fasse défaut à ceux-ci, ni qu'elle se trouve dans ceux-là. Aussi saint Thomas, *Sum.* II II, Q. LXXXII, art. 1, définit-il la dévotion une célérité et une promp-

titude à faire le bien et à exécuter les commandements de Dieu et les choses de son service. Le mot *dévotion* ayant primitivement la même signification que *dévouement,* le vrai dévot sera l'homme toujours prêt à servir Notre-Seigneur et à faire sa sainte volonté.

Conformément à cette doctrine, nous appelons dévotion le sentiment qui accompagne toujours une bonne et fervente oraison; sentiment qui n'est qu'un effort énergique vers le bien, et qui est souvent dépourvu de toute consolation sensible. Il ne faut pas d'alleurs s'étonner de ceci. De même que le voyageur, après avoir pris son repas, sent en lui-même de nouvelles forces pour poursuivre son voyage quoiqu'il n'ait trouvé aucun plaisir dans les aliments dont il s'est nourri; de même l'oraison, repas spirituel de l'âme, lui communique, en dehors de toute saveur, un nouveau courage pour marcher dans le chemin qui mène à Dieu. L'oraison du Sauveur au jardin des Oliviers nous offre un exemple de cette efficacité de la prière. Après sa troisième prostration, Jésus-Christ se leva si fort qu'une seule de ses paroles renversa ses ennemis contre terre. Pourtant, loin de sentir dans sa prière aucune joie de l'esprit, il avait été en proie à des tristesses qui le couvrirent d'une sueur de sang. Il le voulut ainsi, non que la grâce augmentât ou diminuât en lui par la prière, puisqu'il en avait la plénitude; mais pour nous donner en sa personne un signe de l'efficacité et de la vertu de l'oraison. L'oraison ne remplit pas toujours le cœur de délices; mais elle le remplit de courage et d'ardeur en face de l'épreuve. Elle n'obtient pas toujours de Dieu qu'il nous délivre de tout fardeau; mais elle en obtient la vigueur nécessaire pour le porter.

Observons cependant que la promptitude avec laquelle l'âme embrasse le bien produit maintes fois les consolations que le commun des fidèles appelle dévotion. Réciproquement, ces consolations augmentent la dévotion véritable, et rendent l'homme d'autant plus dispos pour les choses divines qu'il a reçu plus de faveurs spirituelles. Il y a ainsi entre la dévotion et les consolations intérieures réciprocité de service, comme entre une mère et une fille affectueuse. C'est d'ailleurs assez fréquent dans la vie surnaturelle : de semblables rapports unissent, par exemple, la foi

et la charité. La foi est la racine, le principe de la charité; et la charité, à son tour, est la forme et l'âme de la foi.

A l'appui de ce que nous venons d'avancer sur l'influence de la dévotion et des consolations sensibles, nous pouvons citer ces paroles du Psalmiste : « Seigneur, j'ai couru dans la voie de vos commandements, lorsque vous avez dilaté mon cœur. » Or cette dilatation spirituelle provenait de la joie spirituelle; car il appartient à la joie de dilater le cœur, comme à la tristesse de le resserrer. Cette joie du Prophète était si vive qu'elle le poussait à courir dans le chemin de la loi divine, en quoi consiste principalement la dévotion. Et c'est là un des motifs pour lesquels les serviteurs de Dieu peuvent légitimement désirer et implorer les consolations spirituelles; non à cause de la satisfaction qu'ils y trouvent; l'amour-propre se substituerait alors à l'amour de Dieu; mais à cause de l'élan qu'elle leur inspire vers le bien.

II.

Quel grand bien est la dévotion.

On voit clairement par ce qui précède quel grand bien est la dévotion. Elle anime toutes les autres vertus et dispose l'homme à toute sorte de bien. En outre, elle est particulièrement honorée, marchant toujours en la compagnie des vertus les plus excellentes, et tenant à elles, pour ainsi parler, par les liens d'une étroite parenté. C'est vers le même but que se dirigent la dévotion, l'oraison, la contemplation, la pratique de l'amour de Dieu, les consolations spirituelles, et l'étude de cette divine sagesse, véritable connaissance amoureuse de Dieu, que louent si souvent les saintes Ecritures. Quoique l'Ecole sépare toutes ces vertus, dans la réalité elles vont ensemble. Où se trouve la parfaite oraison, se trouvent aussi d'ordinaire la dévotion, la contemplation, les consolations spirituelles, l'amour actuel du Seigneur, et les autres vertus, tant est frappante leur ressemblance, tant le passage de l'une à l'autre est facile! C'est pourquoi les chrétiens qui veulent sérieusement servir Dieu, commencent par la méditation; puis ils viennent à l'oraison, puis à la contemplation, et ainsi du reste.

Il suit de là que traiter des moyens propres à acquérir la dévo-

tion, est traiter des moyens propres à acquérir l'oraison parfaite, la contemplation, les consolations célestes, l'amour divin, la sagesse surnaturelle, et l'union bienheureuse de l'âme avec Dieu, laquelle est la fin de la vie spirituelle; c'est traiter, en un mot, des moyens propres à nous procurer la possession de Dieu en cette vie. Avec elle nous aurons le trésor de l'Evangile, la pierre précieuse que le sage marchand acquit au prix de ses richesses. N'est-ce pas à une noble et sublime théologie d'apprendre le chemin par lequel on arrive au souverain bien, de montrer les degrés à franchir pour cueillir le fruit de la félicité qu'il est possible d'obtenir sur cette terre?

III.

Combien il est difficile d'acquérir la vraie dévotion.

La dévotion étant un bien extrêmement précieux, nul ne s'étonnera qu'il soit difficile à acquérir; car, en ce monde, la difficulté est en raison de la valeur du bien que l'on veut se procurer. Nous en voyons ici une preuve évidente. Ce n'est pas assurément chose aisée que de maîtriser l'effervescence de l'imagination; il le faut cependant pour atteindre à une oraison et à une dévotion parfaites. Aussi l'abbé Agathon disait-il que le plus difficile des exercices de la vie religieuse était l'oraison. Bien des personnes en effet persévèrent dans la pratique de plusieurs autres exercices, comme le jeûne, les veilles, les disciplines, les aumônes, lesquelles sont incapables de faire une oraison soutenue. Et cette difficulté est d'autant plus frappante que dans l'oraison nous avons l'Esprit-Saint pour secours, les anges pour ministres, les saints pour compagnons, les Ecritures et les sacrements pour nous encourager et nous donner la force nécessaire.

Cette difficulté tient à trois causes. La première est la corruption de la nature. Le péché a tellement affaibli l'homme qu'il n'exerce plus le souverain empire sur les puissances de son âme. Par suite, l'imagination fait ce qu'elle veut, va où elle veut, disparaît du logis comme un esclave fugitif. Dans ce cas, la faute en est non à la personne, mais à la nature démesurément énervée par le péché d'origine.

La deuxième cause est l'habitude contractée par plusieurs chré-

tiens, de donner carrière à leur imagination et de la laisser folâtrer en toute liberté. D'où résulte l'impossibilité de la fixer ensuite sur un seul objet. Combien y en a-t-il qui désirant s'occuper pieusement à de saintes pensées, à la passion du Sauveur, par exemple, commencent à peine que le cœur leur échappe et qu'ils ne peuvent pas tenir leurs yeux attachés sur l'image du divin crucifié afin de lui témoigner leurs amour. Savez-vous pourquoi vous rencontrez tant d'obstacles? parce que vous avez habitué votre cœur à courir où il voulait. Une fois qu'il a contracté cette habitude, en vain désireriez-vous le contenir; vous ne réussirez pas. Il est donc indispensable au fidèle qui a l'intention de s'adonner tout de bon à l'oraison, de fermer les portes de son âme aux pensées futiles et légères, de s'arracher peu à peu aux choses de la terre pour savourer à loisir les choses du ciel. De cette manière nous viendrons à bout de régner sur nous-même, quoique non sans beaucoup d'efforts et de temps. Aussi ne perdons pas courage. S'il a fallu du temps pour habituer notre esprit à la distraction, il n'en faudra pas moins pour le débarrasser de cette mauvaise inclination. Au reste cette œuvre sera d'autant plus vite terminée que nous serons plus soucieux de nous entretenir de bonnes pensées et de barrer le passage à tout ce qui nous en éloignerait.

La troisième cause est la malice des démons. Jaloux comme ils le sont et ennemis de notre salut, ils persécutent tout spécialement ceux qui se livrent à l'oraison, afin de les priver du fruit inestimable que l'on en retire. « Les démons, dit à ce sujet Origène, cherchent à entraver toutes nos bonnes actions, mais pricipalement nos prières. Ils suscitent à celui qui prie toute sorte de contradictions et de vaines pensées. C'est pourquoi nous aurons de rudes combats à soutenir si nous voulons soustraire notre âme à toutes ces vanités, de manière à ce qu'elle porte sur Dieu un regard ferme et inébranlable. » Lib. I, sup. cap. I *Epist. ad Rom.* Ces paroles d'Origène montrent bien la difficulté de cet exercice.

Ces obstacles, quelque redoutables qu'ils soient, ne résistent pas à la grâce divine. Nous espérons de cette grâce que les avis suivants rendront le chemin moins ardu, et même, au bout de quelque temps, facile. Qu'on ne s'étonne pas cependant des nom-

breuses conditions requises dans le sujet actuel. Outre les difficultés mentionnées déjà, il ne faut pas oublier qu'il s'agit de l'oraison parfaite. Or, l'oraison parfaite ayant pour résultat l'union de l'âme avec Dieu, et identifiant en quelque sorte l'homme et Dieu, on ne saurait trouver extraordinaires les conditions indispensables à l'accomplissement de cette œuvre. Si, à écouter l'alchimie, il est besoin d'une foule de choses pour changer le cuivre en or, n'en faudra-t-il pas davantage pour changer ce qui est humain en divin ? De plus, la contemplation des choses célestes et l'amour de Dieu sont la fin de la vie chrétienne. Vers cette fin concourent la loi et les prophètes. Or, ces deux choses, je veux dire, l'amour de Dieu et la contemplation des choses célestes sont inséparables de la dévotion et de l'oraison parfaite; il est donc naturel qu'il y ait un certain nombre de règles nécessaires pour nous conduire à ce merveilleux résultat.

CHAPITRE II.

Des choses qui servent à acquérir la vraie dévotion.

I.

Du désir ardent de la dévotion.

Maintenant que nous avons déterminé ce que nous entendons par dévotion, nous allons dire quelques mots sur les moyens de l'acquérir.

Le premier moyen est un vif et ardent désir de ce bien précieux. « Le principe de la sagesse, dit le Sage, est le vrai désir de l'obtenir. » *Sap.* VI, 18. « La sagesse, avait-il dit plus haut, V, 13 et seq., est une fleur dont l'éclat ne se flétrit jamais ; elle se montre aisément aux yeux de ceux qui l'aiment, et elle se découvre à ceux qui la cherchent. Elle court au-devant de ceux qui l'appellent de leur vœux, et elle paraît à leurs regards la première. Celui qui se lève de grand matin pour se mettre à sa recherche, ne se fatiguera pas beaucoup : il la trouvera assise au seuil de sa porte. Car elle cherche elle-même les hommes dignes de ses faveurs ; et elle leur apparaît, dans les chemins, le visage souriant, et elle vient à leur rencontre en toute sollicitude. » Telles sont les paroles du Sage ;

et aussitôt il en tire comme conséquence naturelle la vérité que nous avons indiquée, à savoir que le principe de la sagesse est le désir sincère de l'obtenir. Quand il prononçait ces maximes, l'auteur sacré n'était point éclairé par une lumière douteuse : il avait pour maîtres l'Esprit-Saint d'abord, et puis sa propre expérience. C'est pourquoi il ajoute un peu plus loin : « J'ai désiré l'intelligence, et elle m'a été donnée ; j'ai invoqué l'Esprit de sagesse, et il est venu en moi. » VII, 7. Voyez-vous comment le désir fut pour lui le principe de ce bien ?

L'Ecriture tout entière rend témoignage de cette vérité. Combien de fois n'y lisons-nous pas que nous trouverons Dieu, si nous le cherchons de tout notre cœur? « Cherchez-moi dès le matin, est-il écrit dans les livres sapientiaux, et vous me trouverez. Cherchez la sagesse, dit l'auteur des Proverbes, II, 4, comme vous cherchez de l'argent ; creusez pour la trouver comme s'il s'agissait d'un trésor, et assurément vous la découvrirez. » Mais à quoi bon tant d'autorités ? N'est-ce pas assez que cette parole de Notre-Seigneur : « Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et il vous sera ouvert. Car quiconque demande reçoit ; quiconque cherche, trouve ; et l'on ouvre à celui qui frappe. » *Matth.* VII, 7.

L'excellence de ce désir se déduit de cette doctrine communément enseignée par les philosophes, à savoir, que dans l'ordre moral, l'amour de la fin est la cause qui met en mouvement toutes les autres ; en sorte que plus grand est l'amour dont un bien est l'objet, plus active est la diligence déployée pour se le procurer. Pourquoi, par exemple, Alexandre s'exposa-t-il à tant de dangers, livra-t-il tant de combats, sinon pour l'amour de la domination universelle ? Pourquoi Jacob ne trouva-t-il pas dures les conditions de Laban, sinon à cause de son amour pour Rachel ? Et croyez-vous que le laboureur, le matelot, le soldat entreprendraient de si rudes travaux, si l'intérêt ne les animait pas ? Voilà ce que fait l'amour de choses périssables : que ne ferait donc pas sur nous le souverain bien, si nous l'aimions et le connaissions véritablement ? Il n'est point ici question de la beauté fragile de Rachel qui mourut dans les douleurs de l'enfantement, ni d'une

gloire passagère dont la vie est la mesure ; ni d'honneurs fugitifs que le vent emporte avec lui; ni de plaisirs qui durent à peine un instant; encore moins de richesses que la rouille consume et que les voleurs enlèvent; mais de la beauté par essence, du royaume du ciel, du trésor de la charité, des consolations de l'Esprit-Saint, du pain des anges, de la paix, de la vraie liberté, en un mot, du souverain bien. A ce bien que pourrez-vous opposer? « Heureux, dit la Sagesse éternelle, l'homme qui veille tous les jours à ma porte, et qui observe attentivement sur le seuil de ma demeure. Celui qui me trouvera, trouvera la vie, et il recevra du Seigneur le salut. »

Ces considérations et d'autres semblables doivent vous servir à exciter en vous un désir ardent et une sainte avidité des véritables richesses. Il ne convient pas que ce désir soit tiède, nonchalant et passager; mais inquiet, plein d'empressement et de vie. Considérez la conduite des mondains avares, ou courtisans des honneurs et des voluptés : leur seule occupation, et la nuit et le jour, est de songer aux moyens de se mettre en possession de l'objet de leurs désirs. Ainsi devriez-vous songer à Dieu, qui le mérite d'ailleurs d'autant plus qu'il est infiniment au-dessus de toute créature. Voyez encore l'activité avec laquelle un général pousse le siége d'une place forte : il n'est pas de mines, de stratagèmes qu'il n'emploie pour s'en emparer. Travaillez vous-même de cette manière pour conquérir la félicité parfaite; car il est écrit que le royaume de Dieu souffre violence, et que les vaillants seuls l'emportent d'assaut.

Bienheureuse l'âme qui cherche ainsi Dieu. Sans aucun doute, elle l'a trouvé déjà en partie; et ce qu'elle en possède lui assure la possession de ce qu'elle n'en possède pas encore. C'est une faveur certaine du Saint-Esprit que le désir dont elle est animée. Lorsque le chasseur voit son chien plus empressé qu'à l'ordinaire, et aller droit devant lui, il comprend qu'il est sur la trace du gibier, et il se réjouit dans l'espérance d'une bonne chasse. L'ardeur de votre désir doit vous causer une joie semblable; plus ce désir sera inquiet et soucieux, plus au contraire vous devez être tranquille, sachant que les fleurs seront bientôt suivies des fruits, et qu'un pareil

désir est une marque assurée de la présence de Dieu dans votre âme.

C'est ainsi que cherchent Dieu les chrétiens qui ont été prévenus des bénédictions de sa douceur. Ils ont entrevu la beauté de Rachel ; et ils n'hésitent pas à supporter, pour la posséder, sept longues années de servitude. Pour eux point de halte ni de repos; ils répètent sans cesse les paroles du Prophète-Roi : « Non, je n'accorderai pas de sommeil à mes yeux, je ne fermerai pas mes paupières, avant que je n'aie trouvé une demeure à mon Seigneur, un tabernacle au Dieu de Jacob. » Tel est l'objet de leurs pensées, de leurs paroles, de leurs rêves ; et aucune fatigue ne eur paraît comparable à la récompense qu'ils attendent. L'Ecclésiastique nous les représente sous les figures suivantes : « Celui qui tient la charrue est heureux de stimuler de son aiguillon l'ardeur de ses bœufs ; il ne s'occupe que de les faire travailler, et sa conversation n'a pour objet que des taureaux ou de jeunes bœufs. De même le sculpteur emploie la nuit et le jour à faire ses statues, et à force de veilles il achève son ouvrage. De même, l'ouvrier qui travaille sur le fer, assis près de l'enclume, considère le fer qu'il met en œuvre; et il s'inquiète peu de la chaleur qui dessèche sa chair, et des ardeurs de la fournaise. » *Eccli.* XXXVIII, 26 et seq. La diligence de ces artisans doit servir d'exemple à l'âme qui désire aimer Dieu véritablement. Il faudrait qu'elle songeât uniquement, et le jour et la nuit, à trouver cet inestimable bien : il faudrait qu'elle portât cette sollicitude jusqu'à la lassitude corporelle; cette lassitude du corps témoignerait des anxiétés de l'esprit ; et elle serait l'accomplissement de ces paroles du Sage : « Les veilles que cause la vertu consument la chair ; et le désir de l'obtenir ôte le sommeil. » *Eccli.* XXXI, 1. Mais direz-vous peut-être, vous m'imposez une rude tâche pour arriver à la possession de ce bien. Il est vrai ; et, à l'appui, je vous adresserai une seule question : N'est-il pas juste qu'un aussi grand bien que Dieu ne s'acquière pas sans peine ? — Assurément, répondez-vous? — Alors, peut-on exiger moins de peine que la peine nécessaire pour gagner un peu d'argent ? Pesez bien ces mots du Sage, que nous avons déjà rapportés : Cherchez la sagesse, comme vous cherchez les richesses, et vous la trouverez.

Que les anges vous bénissent, Seigneur, vous qui infiniment supérieur à tous les biens, vous donnez à celui qui vous cherche avec le soin que l'on met à rechercher le plus vil des biens dont vous êtes l'auteur.

II.

Du courage et de la diligence.

Ajoutons au désir de la dévotion le courage et la diligence, afin de surmonter les difficultés qui se rencontreront sur notre chemin. Quoique ces deux qualités soient inséparables du désir tel que nous l'avons défini, cependant il sera utile de leur consacrer quelques réflexions.

La conservation de la vie animale est due principalement à deux puissances dont la nature a fourni chaque être animé. L'une de ces puissances est appelée concupiscible ; sa charge est de réclamer ce qui concourt à la conservation, tant de l'espèce que de l'individu. L'autre est appelée irascible ; et sa fonction est de repousser les obstacles qui s'opposeraient à la satisfaction des désirs de sa compagne : or, la vie spirituelle a besoin, pour se maintenir, de semblables secours ; elle en a surtout besoin pour obtenir le bien dont nous parlons. L'âme a besoin d'abord d'un désir qui la porte à se le procurer, puis d'une résolution généreuse et au dessus des obstacles qui tenteraient de l'arrêter. Ces obstacles en effet sont nombreux : en outre, les conditions requises ne sont pas moins difficiles à réunir. C'est pourquoi il faut un courage à l'épreuve des contradictions; un courage qui permette de puiser dans la citerne de Bethléem l'eau tant souhaitée, sans que les ennemis puissent empêcher l'allée ou le retour. Certainement, le désir seul ne saurait y réussir.

Vous comprendrez maintenant ce qui manque aux chrétiens dont les bons désirs ne sont pas soutenus par le courage. Ils ressemblent à des animaux qui n'auraient que la faculté concupiscible : et de même que cette faculté ne suffirait pas à la conservation de la vie corporelle; elle ne suffit pas davantage à la conservation de la vie spirituelle. Les désirs de ces chrétiens sont les désirs du paresseux qui veut et qui ne veut pas. *Prov.* XIII, 4. Il veut,

quand il considère la beauté de la vertu; il ne veut pas, quand il considère la difficulté de la pratiquer. Il a bien le désir ; mais il n'a pas la force de le réaliser.

Aussi l'Ecriture nous recommande-t-elle souvent la diligence et le courage, et condamne-t-elle la paresse et la négligence, comme les sources véritables, les unes du bien, les autres du mal. C'est chose étonnante de voir la guerre obstinée que l'Esprit-Saint fait au paresseux. Il n'y a presque point de chapitre des livres sapientiaux, où il ne lui décoche quelque trait et ne lui donne à entendre le danger de son état. Quoique, au fond, il exprime toujours la même idée, il la présente de mille manières afin de nous en montrer l'importance, et de la fixer dans la mémoire. Dans un endroit, il est dit : « Les pensées de l'homme laborieux produisent toujours l'abondance : le paresseux est au contraire toujours dans la pauvreté. » *Prov.* XXI, 5. Plus haut, il avait dit : « La main paresseuse produit l'indigence : la main des forts acquiert des richesses. » *Prov.* X, 4. Ailleurs on lit encore : « La paresse fera fléchir la charpente d'un édifice, et grâce aux mains oisives l'eau pénétrera dans la maison. » *Eccli.* X, 18. Et ailleurs : « Celui qui travaille son champ, sera rassasié de pain; celui qui se livre à l'oisiveté est le plus insensé des hommes. » *Prov.* XII, 11. Et encore : « Celui qui est mou et efféminé dans le travail est le frère de celui qui détruit ce qu'il a fait. » *Prov.* XVIII, 9. — Un peu plus loin : « La paresse produit l'assoupissement, et l'âme sans force souffrira de la faim. » *Prov.* XIX, 15. Mais un des endroits les plus frappants est celui-ci : « J'ai passé par le champ du paresseux et par la vigne de l'insensé, et voilà que les orties avaient tout rempli; les épines en couvraient toute la surface, et la muraille de pierres était renversée. Ce spectacle, je le gravai dans mon cœur, et j'en retirai un enseignement utile. Jusques à quand, paresseux, dormiras-tu? Quand donc sortiras-tu de ton sommeil? Tu mettras tes mains un instant l'une dans l'autre pour te reposer; et l'indigence viendra sur toi avec la rapidité d'un coureur, et le dénûment fondra sur toi comme un ennemi en armes. » *Prov.* XXIV, 30 et seq. C'est-à-dire que l'habitude de l'insouciance et de la mollesse deviendra chez toi chose natu-

relle; et elle s'y établira si bien qu'il te sera aussi difficile de la chasser que de chasser un homme fort et armé.

Maintenant je vous le demande : à quel dessein le Saint-Esprit répète-t-il si fréquemment et exprime-t-il en tant d'endroits la même sentence, sinon pour nous apprendre que la diligence et le courage sont la clef de notre perfection, tandis que la source du mal est la paresse et la négligence? D'ailleurs y a-t-il une vertu qui n'exige pas quelque travail et quelque effort? Or, si l'homme est rebuté par la difficulté, s'il ne façonne laborieusement la rude matière qui doit servir à la bonne œuvre, achèvera-t-il un acte de vertu? Prudence dit, avec un bonheur d'expression remarquable, que les vertus seraient veuves sans la patience et la force; car, sans la force, elles ne pourraient jamais venir à bout des difficultés qui leur sont attachées. A nous donc de secouer toute paresse et toute négligence, et de nous munir d'une résolution énergique et inébranlable pour mener à bonne fin notre entreprise, sans cesse ni relâche; avec l'aide toutefois et l'assistance humblement implorée de la grâce divine.

Loin d'être découragés par les aspérités du chemin, roidissons-nous décidément contre elles. Imitons des rameurs qui remontent un fleuve rapide, impétueux, et luttent persévéramment contre la furie des flots. Le courant l'emporte quelquefois sur eux; mais à force de diligence et d'activité ils finissent par arriver au but de leur voyage. Ainsi nous faut-il faire. Si un échec survient, reprenons un nouveau courage; car, on l'a dit depuis longtemps, une énergie soutenue vient à bout de tous les obstacles. Voyez ce qui se passe dans le monde : Combien n'y a-t-il pas d'hommes qui n'ont jamais cédé devant leur mauvaise fortune? Le négociant n'abandonne pas son commerce, parce qu'il lui arrivera quelque mécompte. Le cultivateur ne renonce pas au travail des champs, parce qu'il aura perdu quelquefois son argent et sa peine. Au contraire l'un et l'autre continuent de plus belle, dans l'espérance de recouvrer ce qui a été perdu. Voilà les exemples que nous devons suivre, d'autant plus qu'avec moins de peine nous aurons une récompense plus grande, et qui ne nous sera jamais ravie.

Il se présente en ce moment une observation assez importante.

Le désir de la dévotion, avons-nous dit, a besoin de courage pour ne pas dégénérer en paresse : mais le courage a besoin de l'humilité pour ne pas devenir de l'orgueil. Car encore qu'il soit bon de demander cette qualité avec instance, et de chercher à l'acquérir par tous les moyens possibles; cependant nous devons en user de façon à nous persuader que la grâce et la miséricorde divines, et non pas nos propres efforts, nous obtiendront le bien auquel nous aspirons. « En effet, dit le Sage, le prix n'appartient pas toujours à ceux qui sont les plus légers, ni la victoire aux plus vaillants, ni la faveur aux meilleurs ouvriers. » *Eccli.* IX, 11. Ce qui est vrai des choses humaines est encore plus vrai des choses divines où tout est réglé par la grâce. Et comme la grâce est principalement accordée aux humbles, l'humilité sert autant à l'obtenir que le courage.

C'est pourquoi l'homme doit reconnaître profondément son indignité et sa faiblesse, s'humilier sous la main puissante de Dieu, et se présenter à lui comme un enfant qui ne peut rien et ne sait rien. Qu'il le supplie au nom des mérites de Jésus-Christ, de jeter sur lui des regards de compassion, et de lui abandonner, à lui pauvre mendiant, quelques miettes de la table somptueuse de sa miséricorde. Après cette humble reconnaissance de son néant, il ne doit pas s'endormir et attendre tout de Dieu, comme il arrive à quelques-uns; mais il doit mettre la main à la charrue, et faire ce qui lui est possible de son côté, afin que Dieu lui vienne en aide, n'oubliant jamais que si Dieu est l'ami des humbles, il est l'ennemi des paresseux et des négligents.

III.

De la garde du cœur.

Les deux principes précédents bien établis, abordons notre sujet d'une manière plus particulière. En conséquence, je dis qu'une des choses les plus favorables à l'oraison et à la dévotion est la garde du cœur ou le recueillement. De même qu'on ne saurait pincer de la guitare sans l'avoir préalablement accordée; de même le cœur, à qui revient la principale part dans la céleste harmonie de l'oraison, doit être accordé et préparé convenable-

ment. Ces paroles de Salomon nous le conseillent sans détour : « Gardez votre cœur, dit ce grand roi, avec tout le soin possible ; car de lui procède la vie. » *Prov.* IV, 23. Le cœur étant le principe de toutes nos œuvres, évidemment tel il sera, telles seront les œuvres dont il est le principe.

Une autre raison de veiller sur notre cœur est sa faiblesse et sa fragilité incroyables. Sans aucun doute, c'est une des grandes misères de l'homme que la difficulté avec laquelle il se recueille, l'aisance avec laquelle il se dissipe; il lui faut de nombreux efforts pour acquérir un peu de devotion, et un instant lui suffit pour la perdre. Il y a, dit-on, des aliments si délicats qu'ils redoutent le contact même de l'air ; il y a aussi des instruments qu'un changement de température dérange. Notre cœur est encore plus délicat, et de bien plus légères causes parviennent à le déranger. Un peu de terre est capable de borner notre vue, un souffle ternira un miroir. Il en faut moins pour ternir l'éclat de l'âme, obscurcir ses yeux, et affaiblir ses sentiments de dévotion et de piété. De là l'importance d'une vigilance continuelle sur un trésor si précieux et si facile à perdre.

Mais de quoi garder notre cœur? De deux choses avant tout, à savoir, des vaines pensées et des sentiments et affections désordonnées. Les cœurs purs de ces deux choses sont le tabernacle choisi de l'Esprit-Saint. Les peintres nettoient tout d'abord la toile sur laquelle ils se proposent de peindre : purifions à leur exemple la toile de notre cœur sur laquelle doit être retracée l'image de Dieu. Si le Seigneur demanda deux tables polies à Moïse afin d'y graver la loi de sa propre main, c'était pour nous apprendre en outre que nous avons à préparer et à polir les deux tables de notre âme, à savoir l'intelligence et la volonté, dégageant l'une des pensées vaines, l'autre des affections déréglées, afin que le doigt de l'Esprit de sainteté y puisse graver la sagesse du ciel.

La garde du cœur est une des marques les plus distinctives qui séparent les bons chrétiens des mauvais. Tandis que ceux-ci font de leur cœur, en quelque sorte, une place publique ou un grand chemin ouvert la nuit et le jour, ceux-là ont dans leur cœur un véritable jardin fermé, une fontaine scellée dont Dieu seul a l'ac-

cès. Le cœur du juste est encore cette litière du vrai Salomon à laquelle soixante-dix cavaliers choisis parmi les plus vaillants d'Israël servent d'escorte. Le cœur du méchant est au contraire un vase sans couvercle, prêt à recevoir quelque immondice que ce soit et, à cause de cela, réprouvé et tenu comme impur dans les prescriptions de la loi.

Ce n'est pas assez de mettre notre cœur à l'abri des pensées futiles; il faut en outre le mettre à couvert des passions. Rien n'est plus propre à le troubler que l'amour, la haine, la joie, la tristesse, la crainte, l'espérance, le désir, la colère et tout sentiment semblable. Ce sont les vents qui soulèvent les flots de la mer, les nuages qui obscurcissent le ciel, et le joug qui force notre âme à se courber vers la terre. Effectivement, les passions n'agitent-elles par le cœur avec leurs soucis; ne le dissipent-elles pas avec leurs désirs; ne l'enchaînent-elles pas avec leurs affections; ne l'aveuglent-elles pas avec leurs mouvements désordonnés et leurs perturbations? Nos yeux cherchent vainement les étoiles et la beauté du firmament lorsqu'il est voilé de nuages. Notre âme ne cherchera pas avec plus de succès la lumière increéée, si devant son regard s'étend le voile obscur des passions de la terre. Un père du désert disait à ce propos : De même que l'on distingue clairement ce que renferme une eau limpide, jusqu'aux moindres grains de sable; chose impossible quand il s'agit d'une eau trouble; de même l'âme voit à merveille ce qui se passe en elle quand elle est paisible et sereine; mais lorsqu'elle est en proie aux secousses des passions, elle n'y saurait rien découvrir. Aussi saint Augustin nous recommande très-sagement de préserver les ailes de l'âme du contact des choses humaines, lequel l'appesantirait, et l'empêcherait de prendre son essor vers les cieux. Ce grand homme ne voulut jamais durant son épiscopat s'occuper d'affaires matérielles et temporelles; craignant que son cœur ne se trouvât pris par les préoccupations des choses visibles.

Si nous insistons particulièrement sur la mortification des passions, c'est qu'elles ont un pouvoir extraordinaire pour mettre notre cœur en désarroi; surtout la passion de l'amour qui est la racine des autres, et qui les emporte avec elle comme la racine

emporte les branches. Là où règne l'amour désordonné d'un objet arrivent bientôt et la haine du contraire, et le désir de se procurer cet objet, et la crainte de le perdre, et la joie de le posséder, et la tristesse causée par son absence, et l'effroi excité par le danger dont il est menacé, et la colère si quelqu'un le maltraite, en un mot toutes les autres passions. Notre-Seigneur l'enseignait clairement quand il disait : « Où est votre trésor, là est votre cœur. » C'est-à-dire, où se trouve le trésor de votre amour, là se trouvent vos pensées, vos inquiétudes et tous les sentiments de votre cœur.

Il est donc nécessaire que le serviteur de Dieu s'entoure de précautions continuelles, et tienne d'une main ferme les rênes de son cœur de crainte qu'il ne s'emporte; il faut qu'il résiste aux entraînements des passions qui ne sont pas selon Dieu et pour Dieu. Il ne doit s'attrister que de ce qui le sépare de Dieu; se réjouir que de ce qui l'en rapproche. Son unique souci doit être de contenter Dieu. Dieu seul doit être l'objet et le motif de son amour, de ses désirs, de sa crainte et de ses espérances. Telle était la pensée de l'Apôtre quand il s'écriait : « Le monde est crucifié pour moi, et je le suis au monde. » *Galat.* VI, 14. La mort dont il parle n'est pas la mort corporelle; c'est la mort de l'âme à tous les biens d'ici-bas. La conséquence de cette mort est la vie de l'âme en Dieu, désormais le seul objet de son amour.

Le Seigneur défendait au grand prêtre de l'ancienne loi de s'occuper lui-même de la sépulture de son père ou de sa mère. Il savait bien que le contact ou la vue d'un objet matériel ne souillait pas l'homme; ce qui le souille est le sentiment du cœur. Dieu voulait que le cœur de ses amis fût si pur qu'il ne pût pas même être troublé par une perte aussi considérable que celle des auteurs de nos jours.

Ce que nous demandons vous paraîtra sans doute exagéré. Pourtant nous ne demandons que ce que plusieurs philosophes demandaient à leurs disciples. Ces philosophes n'avaient d'autre lumière que celle de leur raison. Nous chrétiens, au contraire, nous sommes des arbres plantés sur les bords des fleuves où coulent les flots de la grâce et des sacrements. Or, si les premiers aspiraient à rendre leurs semblables héroïques et divins, et à les

affranchir de leurs passions; s'étonnera-t-on que l'on demande au chrétien qui veut recevoir son Dieu, un cœur paisible et tranquille?

Vous ne réussirez probablement pas du premier coup. Au moins saurez-vous la direction à donner à vos efforts, en sorte que si vous n'arrivez pas immédiatement au but de votre voyage, vous ne serez pas comme ces hommes qui marchent sans connaître l'endroit où ils veulent aller. La présente doctrine vous apprendra aussi à n'être pas changeant et variable. Il y a des chrétiens dont le cœur cède au plus léger souffle. Chez eux, jamais de disposition fixe. Ils passent en un instant de la tristesse à la joie, de la paix à la colère, de la piété à la dissipation, et ils subissent l'influence de toutes les circonstances extérieures. Le caméléon est réputé impur dans la loi de Moïse. Il est l'image des caractères sans stabilité, sans gravité, sans poids, sans prudence, sans force ni courage : des caractères légers, faibles, inconstants et dont on ne peut attendre aucune grande chose. Je n'oserais pas dire que de pareils caractères sont indignes de figurer parmi les justes, à cause de leur versatilité. Mais ils ne sauraient figurer au rang des âmes nobles; car il est écrit que l'insensé est aussi changeant que la lune; tandis que l'âme noble est semblable au soleil qui ne change jamais.

Celui qui préservera son cœur des vaines pensées et des affections déréglées, acquerra bientôt la paix et la pureté qui, d'après les philosophes, sont la principale condition pour obtenir la vraie sagesse, et qui, d'après les saints, forment la fin de la vie spirituelle, comme on le voit dans la première Conférence de Cassien. Elles sont encore la disposition requise pour la contemplation des choses divines, selon la parole du Sauveur : « Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu. » Comme un miroir sans tache réfléchit les rayons du soleil, ainsi l'âme purifiée réfléchit, sans diminuer leur éclat, les rayons de la vérité éternelle.

Dieu ne voulut pas que David, quoique juste et saint, lui bâtît une demeure, parce qu'il avait été un homme de guerre : il désigna Salomon son fils qui fut un homme de paix. Cette préférence du Seigneur nous apprend que le cœur pacifique est la de-

meure choisie du Dieu de pureté. Pour la même raison, quand il se communiquait à Elie sur la montagne, il ne se servait ni de tempête, ni de tremblement de terre, ni de flamme, mais d'une brise douce et légère, image du cœur paisible dont il fait son temple et son sanctuaire.

IV.

De la pensée continuelle de Dieu.

Un bon moyen de pratiquer envers notre cœur la vigilance est de se tenir toujours en la présence de Dieu, et de l'avoir sans interruption devant ses regards, en tout temps et en tout lieu. Plusieurs imitent les enfants qui se contiennent en présence de leur maître, mais qui, à peine libres, se jettent où les emporte la passion du moment. Le serviteur de Dieu n'a point à se conduire de la sorte. Il lui appartient de conserver autant qu'il est en lui la chaleur de l'oraison, et de persévérer dans les pieuses pensées dont il s'y est entretenu. Cette persévérance est une des choses les plus capables de conduire promptement au sommet de la perfection; autrement la vie entière se passe à bâtir et à renverser, sans mener aucune entreprise à sa fin.

En cela consiste l'union de l'âme avec Dieu, que les saints avaient en si haute estime, et dont ils faisaient le but de leurs exercices. Nous en avons un exemple dans le Prophète-Roi. Ses yeux, nous dit-il plusieurs fois lui-même, étaient fixés sans cesse sur le Seigneur; la loi divine était continuellement en sa pensée, et les louanges de Dieu en sa bouche. En sorte que, malgré ses royales occupations, durant la paix comme durant la guerre, il était paisible au milieu des soucis, il était seul avec son Créateur au milieu des choses d'ici-bas.

Afin de vous familiariser avec la même pensée, considérez que Dieu est réellement en tout lieu, à la fois par sa présence, par sa puissance et par son essence. Un monarque est dans son royaume par sa puissance, dans son palais par sa présence, mais dans son corps seulement par son essence. Dieu, au contraire, est partout par son essence : la foi nous l'enseigne et la raison nous le prouve. En effet, toute cause est nécessairement unie à son effet, ou par elle-même, ou en vertu d'une influence qui lui est particulière.

Dieu est la cause de tout ce qui existe ; de plus en Dieu il n'y a point de distinction comme dans les créatures : tout ce qui est en Dieu est Dieu. Par conséquent, il faut qu'il soit uni à ses œuvres par lui-même, et non par une influence distincte de son essence. Il pénètre même ces œuvres plus intimement qu'elles ne sauraient se pénétrer, puisqu'il leur donne ce qu'il y a en elles de plus profond et de plus caché. Ceci bien compris, sera-t-il difficile d'avoir devant nos yeux sans interruption celui qui nous porte sans cesse dans ses bras, qui sans cesse nous soutient et nous conserve par sa providence ? celui, en un mot, qui est notre principe et notre fin ? Notre âme tient de lui tout ce qu'elle possède : il est en elle incessamment; il lui donne les biens de la nature et ceux de la grâce, l'amour, les désirs et les inspirations surnaturelles.

Dieu est en outre le témoin de votre vie tout entière, le compagnon de votre voyage. Faites-lui donc part de vos affaires; recommandez-vous à lui dans les périls ; parlez-lui dans vos insomnies, et qu'à votre réveil il ait votre première pensée. Voyez en lui tantôt la beauté incréée qui fait dans le ciel la félicité des anges, tantôt un homme qui converse avec les autres hommes ; voyez-le tantôt dans le sein de son Père, tantôt dans les bras de sa Mère ; accompagnez-le un jour sur le chemin de l'Egypte, un autre jour, au jardin des Oliviers, au Calvaire, et ne l'abandonnez pas tant qu'il sera sur la croix. Quand vous vous mettrez à table, voyez dans les assaisonnements des mets le fiel et le vinaigre qui lui furent présentés, dans votre breuvage la source qui jaillit de son côté ouvert. En vous couchant, imaginez-vous que le lit est la croix, l'oreiller la couronne d'épines ; en ôtant ou prenant vos habits, songez à l'ignominie avec laquelle on le dépouilla et on le vêtit au temps de sa passion. C'est une manière d'imiter les vierges qui suivent l'Agneau en quelque lieu qu'il aille; ainsi vous deviendrez son disciple, et vous jouirez toujours de sa société. En ces occasions, parlez-lui amoureusement et humblement; car si la grandeur de sa bonté exige de l'amour, la hauteur de sa majesté commande le respect.

Etes-vous occupé à un travail manuel, ou à toute autre chose? n'allez pas renoncer à cet exercice. Dieu a donné à notre cœur

une souplesse qui lui permet de se tourner en un instant vers lui, nonobstant les occupations extérieures. Une dame d'honneur, sans perdre un moment, ne laissera pas de se tenir en présence de sa souveraine avec le respect convenable. De même nous pouvons nous tenir en toute révérence devant le Créateur des cieux et de la terre, sans que notre travail en souffre aucunement. Que nous soyons occupés à parler, à étudier, ou de toute autre manière, il est toujours loisible à l'âme d'échapper à ce qui l'occupe, pour entrer dans le temple intérieur et y adorer son Dieu, puis de retourner à son affaire, sauf à recommencer avant peu. Les animaux qu'Ezéchiel contempla dans sa vision, chap. I, allaient et revenaient avec l'éclat et la rapidité de la foudre. Telle est la promptitude avec laquelle les âmes ferventes reviennent à Dieu lorsque, par charité, elles sont quelque temps sorties de leur recueillement. S'il leur arrive de se retarder, qu'elles redoublent d'attention et de vigilance, et dirigeant vers Dieu les rênes de leur cœur, qu'elles disent avec le Prophète : « Rentre, ô mon âme, dans ton repos; car le Seigneur t'a comblée de bienfaits. ».

Une pareille pratique est d'un avantage inestimable, et pour la garde du cœur, et pour le bon gouvernement de la vie. Elle nous montre sans cesse un témoin et un juge de toutes nos paroles et de toutes nos actions. De là résulte la crainte d'offenser ce Maître vigilant, et le souci de faire toutes choses avec le poids et la mesure qui convient. Cette pratique a un autre effet facile à observer : elle distingue très-bien les parfaits des imparfaits. Les parfaits ont toujours le corps et les sens recueillis, aussi bien que le cœur. Mais les imparfaits trahissent par leur extérieur la légèreté qui règne dans leur âme. L'homme extérieur est l'ombre de l'homme intérieur; et comme l'ombre suit de point en point les attitudes du corps, il n'est pas étonnant que l'état de l'âme se découvre dans le maintien de l'homme extérieur.

V.

De l'usage des courtes prières que l'on peut faire en tout temps et en tout lieu.

Il serait bien heureux celui qui observerait exactement la pra-

tique dont nous venons de parler. A défaut de cette exactitude, il sera excellent d'employer ces courtes prières en usage, d'après saint Augustin, chez les pères de la Thébaïde, qui s'en servaient pour entretenir, au milieu de leurs occupations, leur ferveur et leur piété. Les habitants des froides contrées du nord s'enferment durant l'hiver dans leurs poëles, afin de se soustraire aux rigueurs de la température. Ceux qui ne peuvent le faire tâchent au moins de renouveler auprès d'un bon feu leur provision de chaleur; puis ils reprennent leurs travaux. Le serviteur de Dieu doit agir de même : il vit dans un monde misérable où la charité est autant refroidie que la malice est ardente. C'est pourquoi ils sont dignes d'envie ceux qui jouissent du refuge où, selon l'expression d'Isaïe, ils sont à l'abri du vent et à couvert de la tempête. Mais que ceux auxquels cet avantage est refusé, viennent à diverses reprises puiser au divin foyer la chaleur qui les défendra des rigueurs de ce monde glacial.

Telle est l'utilité des courtes prières. On les appelle jaculatoires, parce qu'elles sont de véritables dards dont on traverse le cœur de Dieu, et qui réveillent l'âme et excitent son amour. Un grand nombre de passages des Psaumes pourraient servir à cet effet. Nous devrions les avoir à notre disposition, afin de nous élever vers Dieu sur leurs ailes. Ce serait tantôt d'une manière, tantôt d'une autre ; les mêmes paroles engendreraient à la fin le dégoût. Il suffirait d'ailleurs de suivre les sentiments suggérés par l'Esprit-Saint : nous trouverions toujours dans le livre sacré des paroles en rapport avec ces sentiments. Serions-nous touchés d'un sentiment de repentir, nous emploierions le passage suivant : « Seigneur, détournez votre visage de mes péchés, et pardonnez-moi toutes mes iniquités. » Nous sentirions-nous portés vers la reconnaissance, nous dirions : « Mon âme, bénis le Seigneur ; que tout ce qui est en moi bénisse son saint nom. Bénis le Seigneur, ô mon âme, et n'oublie jamais ses bienfaits. » *Ps.* CII, 1 et 2. Est-ce la charité qui nous anime : « Je vous aimerai, Seigneur, dirons-nous. Oui, le Seigneur est ma force, mon refuge et mon libérateur. Il est mon secours et j'espérerai en lui. » *Ps.* XVII, 1 et 2. « Comme le cerf soupire après les sources vives ; ainsi mon âme soupire vers vous, ô mon Dieu.

Les larmes ont été ma nourriture et la nuit et le jour, tandis qu'on me demandait : Où est votre Dieu ? » *Ps.* XLI, 1 et seq. Lorsque le désir de l'éternelle félicité s'emparera de notre âme, nous nous écrierons : « Qu'ils sont aimés, Seigneur, vos tabernacles! Mon âme languit à la pensée de vos sacrés parvis. » Saint Jérôme rapporte que les pères du désert avaient accoutumé de répéter ce verset du même prophète : « Qui me donnera des ailes, comme les ailes de la colombe; et je m'envolerai, et je trouverai un lieu de repos. » *Ps.* LIV, 6. En présence de notre misère et du besoin de la grâce divine, rappelons-nous ces paroles : « Seigneur, inclinez vers moi votre oreille, et écoutez ma prière; car je suis dans la pauvreté et dans l'indigence. » Les *Conférences* de Cassien recommandent à ce même sujet le verset suivant : « Seigneur, accourez à mon aide. Hâtez-vous, mon Dieu, de me secourir. »

Les temps, les lieux, nos propres affaires, ce que nous voyons ou entendons, tout nous fournira une occasion d'élever notre cœur vers Dieu avec des sentiments bien différents de ceux que ces mêmes choses produisent d'ordinaire. Le chrétien qui aime vraiment Dieu, voit Dieu partout, et tout le convie à l'aimer davantage. Le matin le chant des oiseaux, le soir le silence et la sérénité de la nuit invitent à célébrer ses louanges. Quand nous prenons un repas nous pouvons penser à sa bonté qui veille à tous nos besoins; et quand nous nous réveillons, au sommeil dont il nous a gratifiés. La beauté du soleil, des étoiles, de la nature nous représente la beauté et la providence du Créateur; tandis que les misères auxquelles d'autres créatures sont sujettes nous rappellent sa bienfaisance qui nous en a préservés. Lorsqu'une heure sonne, transportons-nous à l'heure de notre mort, et en même temps à l'heure de la mort du Sauveur, en prononçant ces pieuses paroles d'un serviteur de Jésus-Christ : Bénie soit l'heure en laquelle mon Seigneur est né et est mort pour moi. Saint Jérôme nous engage quelque part à commencer nos courses et nos voyages par le signe de la croix. Ce conseil est encore plus opportun quand il se présente quelque tentation, quand il faut chasser de notre cœur une mauvaise pensée. De même si nous avons quelque affaire capable de nous exposer à quelque danger, munissons-nous des armes de

la prière; par exemple, lorsque nous sortons de notre maison; lorsque nous avons à traiter avec une personne d'humeur difficile, ou bien à traiter un sujet délicat; lorsque nous allons à la table d'autrui, ce qui entraîne le double danger de la gourmandise et des paroles répréhensibles. En toutes ces circonstances la prière est extrêmement utile. De cette manière tout nous portera vers Dieu, et nous tirerons profit de tout. C'est au fond ce que nous suggère l'Apôtre lorsqu'il dit : « Ayez soin de vous occuper de psaumes, d'hymnes et de cantiques spirituels, chantant en votre âme les louanges de Dieu et le remerciant par Jésus-Christ de tous ses bienfaits. » *Ephes.* v, 19.

Le présent exercice est très-favorable à la dévotion et au recueillement. Le pratiquer et garder son cœur attentivement, c'est en fermer l'entrée à tout autre qu'à Dieu. Il sert encore beaucoup à conserver la ferveur. C'est pourquoi ceux qui s'y livrent ont déjà fait la moitié du chemin quand vient le moment de l'oraison, et ils se recueillent sans peine. Comment se fait-il que dans l'oraison, les uns soient aussitôt pleins d'ardeur, tandis que les autres ont toutes les difficultés imaginables pour rétablir la paix en eux-mêmes? La cause en est communément en ce que les premiers entretiennent la chaleur de la dévotion au moyen de courtes prières; au lieu que les seconds se refroidissent dans l'oubli de Dieu. De même qu'on se garde bien de laisser refroidir un four employé habituellement à cuire le pain, à cause de la difficulté que l'on éprouverait à le ramener au moment du travail à la température nécessaire; de même les âmes ferventes feront bien d'entretenir en elles l'ardeur de la dévotion si elles désirent éviter la tâche de l'allumer toutes les fois qu'elles se mettront en oraison. Notre cœur est, comme le fer et l'eau, naturellement froid; il n'est chaud qu'accidentellement : et dès qu'on le soustrait à l'action du foyer qui l'échauffe, il rentre dans son état primitif. Par suite, celui qui voudra le conserver toujours ardent ne devra pas l'éloigner du brasier, ou du moins il devra l'y exposer souvent, et agir en un mot envers lui, comme il agirait envers les corps que nous avons apportés en exemple.

VI.

De la lecture des livres de piété.

La garde et la pureté du cœur sont encore favorisées par la lecture des livres de piété. Saint Bernard compare le cœur humain, *Lib. Medit.* IX, à un moulin qui ne s'arrête jamais, et qui broie tout ce qu'on lui présente : le blé, si c'est du blé; l'orge, si c'est de l'orge. Et pour cela il convient de l'occuper souvent à lire des livres de dévotion : ainsi, quand il lui arrivera de penser à quelque chose, sa pensée se portera de préférence sur le sujet de ses occupations habituelles. Dans toutes ses lettres, saint Jérôme recommande la lecture de l'Ecriture sainte. Il dit en particulier, au commencement de celle qu'il écrivit à Démétriade : « Il y a une chose que je vous conseillerai avant toutes les autres, ô vierge du Christ; pratiquez-la sans cesse ni relâche. Que votre cœur s'adonne à l'étude et à l'amour des livres sacrés; et ne permettez pas qu'une mauvaise semence entre dans la bonne terre de votre âme. » Vers la fin de cette même lettre, il revient de nouveau sur ce conseil : « Je veux, dit-il, joindre la fin au commencement; car il ne me suffit pas de vous avoir déjà indiqué ce qui vous sera profitable. Aimez la sainte Ecriture, et la Sagesse vous aimera. Livrez-vous à elles, et elles vous garderont. Embrassez-les étroitement, et elles vous honoreront. » Nous expliquerons en son lieu la manière de rendre cette lecture avantageuse.

VII.

De la garde des sens.

Ajoutons aux moyens précédents la garde de nos sens. Les sens sont les portes de l'âme : par eux tout entre et tout sort. Tenons les portes bien fermées, et la maison sera tranquille. A cette fin il sera bon de placer une garde à nos yeux, une à nos oreilles, et une à notre bouche; ces portes étant les plus larges et les plus fréquentées. Il faut que le vrai dévot soit sourd, aveugle et muet, selon l'expression des bienheureux Pères de la Thébaïde. Les sens bien gardés, l'âme se maintiendra pure et prête à contempler les choses divines.

Quelquefois on est forcé de voir et d'entendre des choses capables de causer des distractions : il faut alors veiller à ce que l'âme ne s'attache pas à ces choses, et les regarde comme en passant. De la sorte, le cœur du serviteur de Dieu doit être semblable à une demeure bien close, ou à un navire dont les ais sont joints et goudronnés parfaitement : les vagues viennent battre ses flancs et s'élèvent au-dessus de lui ; mais elles ne parviennent pas à y pénétrer et à le submerger. Noé reçut de Dieu l'ordre d'unir soigneusement toutes les parties de l'arche. Il doit en être de même de notre cœur, afin qu'au milieu des flots courroucés du siècle, il puisse être habité avec sécurité. Les personnes qui observent sur elles-mêmes cette vigilance, sont toujours paisibles, pieuses et recueillies. Mais celles qui s'abandonnent à tous les vents, aux affections et aux affaires du monde, en sont bien punies lorsque vient le temps de l'oraison, par la guerre et les tracasseries que leur suscitent les pensées étrangères.

Ces personnes-là n'ont point à espérer de se perfectionner dans la pratique du recueillement. A elles s'adresse cette malédiction du patriarche : « Vous vous êtes répandues comme l'eau ; vous ne sauriez croître. » *Gen.* XLIX, 4. En effet, leur cœur et leur sens se répandant sur tout ce qui s'offre à eux, elles croissent d'autant moins au dedans qu'elles se répandent davantage au dehors ; et elles sont d'autant plus privées des consolations célestes qu'elles s'attachent davantage aux travaux et aux mets de l'Egypte. Elles aiment à voir de riches édifices, des églises, des cités, des palais, etc. Jouir d'un beau spectacle, entendre des choses nouvelles, voilà leur plaisir. C'est pourquoi elles rentrent chez elles le cœur gonflé de vent et vide de dévotion. Il n'est même pas étonnant de remarquer chez ces personnes une inconstance d'humeur aussi grande que celle de leur âme. A peine restent-elles un instant à la même place ; elles vont d'un endroit à un autre ; et quand elles ne savent où aller, elles vont où les conduit le hasard, dans l'espérance de trouver dehors une distraction agréable. Elles ne connaissent plus les récréations véritables du cœur. Malheureusement quelquefois il leur arrive comme à Dina, d'être entraînées dans un dangereux sentier où elles laissent et le recueillement et l'inno-

cence. Evitons de nous répandre ainsi ; rassemblons toutes nos forces afin d'arriver plus tôt à la possession du souverain bien. Il est écrit que le Seigneur, quand il bâtira Jérusalem, réunira les restes dispersés d'Israël.

Parmi nos sens, celui qui exige une surveillance plus attentive est la langue. La langue, dit saint Bernard, est un instrument excellent pour dissiper le cœur. Il est surprenant de voir avec quelle rapidité la dévotion s'évanouit à la suite d'une conversation superflue, encore qu'elle roule sur des sujets de piété. Un docteur compare à ce propos la dévotion à une eau parfumée. De même que cette eau perd la suavité de son parfum, si on la verse dans un vase découvert, de même la dévotion perd sa vertu et sa douceur, lorsque la bouche est ouverte et que la langue se donne carrière. Veillez donc sur votre langue; et si vous ne pouvez toujours éviter de parler, rentrez aussitôt que faire se pourra dans votre arche, afin de ne pas périr sous un déluge de paroles.

Quoique la modération en cet endroit soit d'une nécessité générale, elle concerne principalement les femmes, et en particulier les jeunes filles, dont le plus bel ornement est la modestie et le silence, gardien de la chasteté. « Considérez bien, leur dit saint Ambroise, le chemin que vous suivez, et veillez à ce que votre langue ne vous jette pas hors de la droite voie. Plus d'une fois de bonnes paroles sont fautives dans la bouche d'une vierge. » *De Virginib.* II.

VIII.

De la solitude.

La solitude extérieure nous facilitera beaucoup la garde de nos sens. « Elle est d'un grand secours pour la contemplation des choses divines, écrivait à un religieux saint Bonaventure; car il ne saurait y avoir de bonne oraison, lorsque au dehors règnent le tumulte et le bruit. Il est bien rare que l'homme voie ou entende ce qui se passe autour de lui sans qu'il perde en partie la pureté et l'empire de son cœur. En conséquence, demeurez autant que vous le pourrez dans le désert avec Jésus-Christ; en d'autres termes, séparez-vous de toute société, et soyez seul, si vous désirez jouir de Dieu et vous unir à lui. Fuyez les entretiens et les con-

versations, et principalement les entretiens des personnes du siècle. Ne recherchez ni de nouvelles amitiés, ni de nouvelles pratiques de dévotion. Que vos yeux et vos oreilles se détournent de la vaine figure de ce monde. En un mot, évitez tout ce qui peut troubler la quiétude de votre âme, comme vous éviteriez un poison mortel. Ce n'est pas sans raison que les saints quittaient les hommes, s'ensevelissaient au plus profond des solitudes, afin de contempler les choses du ciel. »

Après saint Bonaventure, écoutez saint Bernard : « Si l'Esprit-Saint vous a touché de ses inspirations, si vous travaillez avec des désirs enflammés à rendre votre âme la digne épouse du Christ, asseyez-vous avec le Prophète dans la solitude. Vous vous êtes élevé au-dessus de vous-même en désirant devenir une seule chose avec le Seigneur des anges. Car n'est-ce pas au-dessus de votre dignité qu'aspirer à être uni à Dieu, et à devenir un même esprit avec lui? Restez donc dans la solitude, comme la colombe : ne vous occupez plus de la compagnie des hommes. Efforcez-vous au contraire d'oublier votre peuple, et la maison de votre père, afin que le Roi s'éprenne de votre beauté. Ame sainte, aimez à demeurer toujours seule. Vous aurez pour gardien celui que vous avez préféré à tout autre objet. Ne paraissez jamais dans les lieux publics; isolez-vous de ceux qui habitent sous le même toit que vous, de vos amis et de vos ennemis, et même de ceux qui vous servent. Ignorez-vous que votre époux vous refusera sa présence tant que vous serez avec des étrangers? Renoncez donc à toute société ; renoncez-y de corps et d'esprit, d'intention et d'affection. Dieu est esprit et non pas corps : il lui faut la solitude spirituelle et non la solitude corporelle; quoique celle-ci ait en son temps ses avantages, et soit très-utile à l'heure de l'oraison. » *Serm.* XL *sup. Cant.* Un peu plus bas le même saint ajoute : « Vous serez seul, si vous n'avez aucune des pensées dont s'occupe le vulgaire ; si vous ne souhaitez pas les biens présents ; si vous n'estimez pas ce que le monde estime et méprisez ce qu'il recherche; si vous évitez toute contention; si vous ne faites pas cas des pertes temporelles; si vous oubliez les injures. S'il n'en est point ainsi, vous aurez beau être seul de corps, vous ne le serez pas en vérité;

car vous pouvez être seul au milieu de la foule; et vous pouvez être dans la foule, quoique seul. »

Le vrai juste doit donc aimer et rechercher la solitude intérieure et extérieure, puisqu'elles se favorisent réciproquement. L'on raconte de l'abbé Arsène qu'il entendit du ciel une voix qui lui disait : Fuis, marche et repose-toi. Que le juste obéisse à cette voix : qu'il s'affranchisse de toute espèce de compagnies, de visites, d'entretiens et de causeries; s'agit-il même de parents et d'amis, à moins que la charité ou la nécessité ne le demande. Etre seul, rester avec soi-même, vivre en soi-même, sera le moyen de vivre avec Dieu qui se plaît dans cette solitude.

N'allez pas cependant prendre cette vie pour une vie de mélancolie et de tristesse. Elle est d'autant plus douce et délectable que la compagnie de Dieu est infiniment aimable plus que la compagnie des hommes. Aussi saint Jérôme disait-il : « Libre aux autres de rechercher ce qu'ils aiment. Pour moi, je sais que les villes sont à mes yeux de véritables prisons, et la solitude un paradis. » *Epist. ad Rustic. monach.* Et peut-il y avoir sur cette terre d'exil un paradis comparable à celui que Dieu promet par la bouche d'Osée à l'âme recueillie : « Je la nourrirai de mon lait, je la mènerai dans la solitude, et je lui parlerai au cœur. Je lui donnerai des vignerons du même lieu, et je lui ouvrirai dans la vallée d'Achor les chemins de l'espérance ; et elle chantera comme aux jours de sa jeunesse, comme aux jours où elle sortit de l'Egypte. » *Ose.* II, 14. Quels sont ces chants, sinon les chants joyeux de l'âme récemment sortie du monde, et croissant tous les jours, comme dans une jeunesse spirituelle, en la connaissance et en l'amour de son Créateur? Ces chants, elle les fait entendre dans la solitude, dans la vallée d'Achor, nom qui signifie trouble, affliction. En effet, c'est une humble contrition qui ouvre à l'âme les chemins de l'espérance, et qui met dans sa bouche, après le pardon obtenu, les louanges du Créateur. Telle est la récompense de l'âme qui s'est retirée en elle-même.

Il serait aisé de montrer l'influence de la solitude sur toutes les vertus. En retranchant les occasions de péché que présentent toujours les compagnies, elle favorise toutes les vertus. De là ce mot de

Sénèque : « Qu'il garde la solitude, celui qui veut conserver son innocence. » *Hippol. trag.*

IX.

Du temps à consacrer aux exercices de piété.

Nous venons de traiter des moyens d'observer la garde du cœur, laquelle est très-utile et à l'oraison et à toute espèce de vertu. Ce que nous allons dire concernera plus particulièrement la dévotion. Et d'abord, que l'âme fervente consacre tous les jours un temps déterminé à l'oraison et à converser seule à seul avec Dieu. Trois fois le jour le prophète Daniel fléchissait le genou, et ouvrant les fenêtres qui regardaient Jérusalem, il offrait à Dieu sa prière. David nous apprend dans ses Psaumes qu'il se levait au milieu de la nuit et à l'aurore pour louer et bénir le Seigneur. « Sept fois durant le jour, je célèbre vos louanges, » dit-il au Psaume CXVIII, 164, passage qui a suggéré à l'Eglise la division canonique de l'office divin. Il est rapporté des premiers fidèles qu'ils employaient la matinée entière à prier; et que le soir ils revenaient du temple dans leurs maisons où ils recevaient la sainte Eucharistie : en sorte qu'ils allaient remplis de consolations divines. Pline écrivait à l'empereur Trajan que les chrétiens de sa province étaient gens à n'offenser personne; que tous leurs crimes consistaient à se lever de grand matin et à chanter les louanges d'un homme appelé Christ, lequel avait été crucifié en Palestine. Généralement on lit dans la vie de la plupart des saints qu'ils consacraient de longues veilles à la prière et à la contemplation, accomplissant ces paroles du Roi-Prophète : « Elevez la nuit vos mains vers les choses saintes, et bénissez le Seigneur. » Enfin, quelle a été la vie publique de notre divin Maître? Le jour, il parcourait les contrées de la Judée, prêchant et opérant des miracles; la nuit, il veillait et il persévérait dans la prière.

L'imitation de Jésus-Christ en ce point n'est pas le privilége des religieux et des religieuses, comme plusieurs se l'imaginent. Elle appartient encore à tous ceux qui désirent sincèrement honorer Dieu, et atteindre au sommet de la perfection. Saint Jérôme la conseillait à une noble dame, dans une lettre qu'il lui adressait : « Gouvernez votre maison de telle sorte, écrivait-il, que vous ac-

cordiez à votre âme ses moments de prière et de recueillement. Pour cela il serait bon d'avoir un petit oratoire secret et éloigné des salles où se réunissent les gens de la maison. Vous vous y réfugieriez comme en un port sûr et à l'abri des orages et des soucis du monde. Votre seule occupation y sera de lire l'Écriture sainte, de prier attentivement, et de méditer avec soin les choses à venir : en pratiquant ces exercices, vous serez amplement dédommagée du temps qu'absorbe le soin de vos affaires. Car je ne dis pas ceci pour vous en détourner; mais pour vous indiquer de quelle manière vous devez vous en occuper. »

Si vous me demandez combien de fois il serait bon de se recueillir chaque jour, je ne saurai vous fixer de règle certaine, tous n'ayant pas la même facilité de temps et de disposition. Toutefois, je vous rappellerai que dans l'ancienne loi, on offrait tous les jours deux sacrifices, l'un le matin, l'autre le soir. Il doit en être de même de tout fidèle chrétien : deux fois par jour il doit rentrer en lui-même et invoquer le nom du Seigneur. Deux fois le jour encore nous donnons au corps sa nourriture. N'est-il pas juste que nous en fassions autant pour l'âme, qui n'est certes pas moins noble, ni moins besoigneuse de nourriture que le corps? Les forces corporelles qui se dépensent à chaque instant exigent une réparation incessante. De même les mauvaises inclinations dépensent les forces de l'âme, et il faut que la perte de chaque jour soit aussi chaque jour réparée.

La nature humaine a été singulièrement affaiblie par le péché. « Ce corps périssable, dit le Sage, appesantit l'âme; et la maison de boue qu'il habite abat l'esprit à cause des soins qu'elle exige. » *Sap.* IX, 15. Il est nécessaire de remonter de temps en temps les poids d'une horloge, si l'on ne veut pas qu'elle s'arrête. La même nécessité existe pour les chrétiens qui désirent régler leurs actions : il faut qu'ils relèvent souvent leur nature sans cesse portée vers la terre. Oh ! qu'ils le savent bien, ceux qui se donnent assidument à l'oraison ! Que de fois, après l'oraison du matin, il leur semble que leur intelligence et leur volonté sont fixées dans le ciel, sans avoir rien à craindre des choses d'ici-bas ; et pourtant lorsqu'ils ont mis la main aux affaires de la journée, lorsqu'ils ont

été en rapport avec les hommes, ils trouvent le soir leur esprit attaché à la terre comme s'il n'en avait été jamais détaché. Ils voient alors le besoin de réagir sans relâche contre le poids de leur propre nature.

Mais ne faisons pas cela comme s'il était question d'une tâche déterminée que l'on a hâte d'accomplir, n'importe comment. Il s'agit de porter remède à nos blessures et à nos misères ; demandons-le au médecin des âmes, à l'auteur de la vie.

S'il y a des personnes auxquelles il est impossible de se recueillir deux fois par jour, qu'elles se recueillent au moins une. Si elles ne pouvaient même pas se recueillir une fois, je n'aurais à leur conseiller que les oraisons jaculatoires dont l'usage est commode en tout genre d'occupations. J'ai vu de bonnes âmes que leurs infirmités ou leur condition empêchaient de faire davantage, en retirer beaucoup de profit. Cependant il est difficile que ces courtes prières puissent être habituellement usitées, lorsqu'elles n'ont point pour base les oraisons longues et profondes.

X.

De la persévérance dans les exercices de piété.

C'est ici le lieu d'observer qu'il n'y a point à espérer de grand profit de ces exercices, si à la pratique on ne joint la persévérance. Certains caractères sont incapables de poursuivre avec constance un même dessein. Ils ne savent que faire et défaire. Ils prendront à cœur une entreprise ; après trois ou quatre jours d'ardeur, ils tomberont dans l'ennui et le dégoût. Puis ils recommenceront, mais avec autant de difficulté que s'ils n'avaient jamais mis la main à l'œuvre. Dans une pareille disposition ils sont toujours à former de nouveaux plans d'exercices; et lorsqu'ils ont fait quelques progrès, soit lassitude, soit conviction d'être en bon chemin, ils se livrent à la sécurité et à l'insouciance. Ainsi s'écoule leur vie : véritables Sysiphes qui s'obstinent à rouler un rocher au haut d'une montagne d'où il retombera aussitôt.

Les gens de cette sorte laissent de côté, sous le moindre prétexte, leurs prières et leurs pratiques de piété. Que leur arrive-t-il? Ils pensent laisser l'oraison pour trois ou quatre jours seulement;

et ils l'abandonnent pour toute la vie. Lorsqu'ils veulent y revenir, ils ne trouvent plus la porte : puis, la route leur paraît plus raboteuse; et en conséquence ils reviennent sur leurs pas, et ils reprennent les habitudes d'autrefois. Et il n'y a rien d'étonnant en cela; car l'homme sans la prière et les autres exercices spirituels est semblable à Samson dépouillé de ses cheveux : il perd toute force et toute vigueur, et il court grand risque de tomber entre les mains de ses ennemis.

Puisque de l'harmonie constante de nos exercices spirituels dépend l'harmonie de notre vie elle-même, soyons fidèles à les observer. Voyez avec quelle assurance les corps célestes fournissent leur carrière. Jamais, depuis leur création, leurs mouvements n'ont varié. Parce qu'ils étaient les principales causes de l'harmonie de l'univers, cette harmonie ne pouvait se maintenir que par leur constance et leur uniformité. Les exercices de piété ayant la même influence sur la vie spirituelle, ainsi que le montre l'expérience, qu'il règne aussi parmi eux un ordre invariable.

Nous avons un admirable exemple de cette constance dans Daniel que ni la crainte de la mort, ni les persécutions de ses ennemis ne purent détourner de ses prières accoutumées. Il préféra encourir une condamnation capitale que d'interrompre le cours de ses oraisons. De même, l'âme pieuse doit attacher à ses entretiens avec Dieu une telle importance qu'elle ne préfère jamais les occupations temporelles à une occupation tant recommandée par Jésus-Christ. Imitons le serpent qui, au moment du danger, couvre sa tête et expose pour la garantir les autres parties de son corps. Imitons la prudence de Jacob qui, à son retour de Mésopotamie, lorsqu'il fut sur le point d'arriver près de son frère dont il avait beaucoup à craindre, plaça en avant de la caravane ses troupeaux et ses richesses; mais pour Rachel et Joseph, il les plaça derrière comme dans le lieu le plus sûr, prêt à tout abandonner, plutôt que d'exposer à quelque malheur ces deux têtes si chères. Eh bien! y a-t-il aussi dans le monde, serviteur de Dieu, une chose que vous deviez plus estimer que Rachel et que Joseph? Qu'est-ce que Rachel, sinon la vie contemplative? et Joseph, le fils de Rachel, que figure-t-il sinon l'innocence et la

pureté engendrées par la contemplation? Or, il vous faut tant priser ce trésor que toute autre perte vous paraisse légère en comparaison de celle-là. Que votre fortune vous soit ravie ; mais que votre Rachel et votre Joseph soient en sûreté. Ne ressemblez pas à ceux pour qui les exercices spirituels sont un pis-aller ; en sorte qu'en présence d'une perte ou d'un gain ils n'hésitent pas un instant à sacrifier le spirituel au temporel.

J'ai connu une personne vertueuse qui n'achevait pas une lettre commencée, dès que sonnait l'heure de ses oraisons, et quittait tout pour s'y livrer aussitôt. Conversant un jour avec un religieux dont elle goûtait vivement les propos, l'heure d'un de ses exercices sonna ; elle se leva sur-le-champ, et prit congé du religieux en disant : Si aujourd'hui je m'autorisais de votre entretien pour déroger à mes habitudes, demain un nouveau prétexte surgirait, ainsi tous les jours ; et je finirais par commettre mille inexactitudes. Pareille chose lui arriva en ma présence. D'ailleurs elle était dans de telles conditions que sa conduite, loin d'être taxée de vanité, était le sujet d'une grande édification ; car à peine, en une année, manquait-elle deux ou trois fois à ses exercices.

La persévérance à accomplir les pratiques de dévotion et à veiller sur soi-même est, au sentiment de saint Bonaventure, un des moyens les plus efficaces pour arriver au sommet de la perfection. Pour si peu que l'on marche, lorsqu'on avance tous les jours, on arrivera bientôt au terme du voyage. Mais si la vie se passe à recommencer une même tâche, on n'obtiendra jamais le résultat désiré.

Cependant s'il se présentait de ces raisons d'interrompre vos exercices que l'on ne peut décliner, ne perdez jamais de vue le chemin qu'il vous faut parcourir : autrement vous perdriez le désir d'avancer. Quelquefois aussi, vous faiblirez, vous tomberez sur la route : ne vous découragez pas ; que votre courage se soutienne toujours, ainsi que votre espérance. Vous tomberez mille fois en un jour ; relevez-vous mille fois, et reprenez vos exercices au point où vous les avez laissés, sans commencer de nouveau ; de cette manière vous atteindrez sûrement le but de vos efforts.

A la constance dans les exercices de piété, ajoutons la constance

dans la manière de les faire. Plusieurs personnes accomplissent chaque jour ces exercices avec exactitude; mais chaque jour elles suivent une nouvelle méthode. Le chemin qu'elles prennent le matin n'est pas celui qu'elles prendront le soir; si bien qu'elles essaient de toutes les manières et qu'elles ne s'arrêtent à aucune. Aujourd'hui elles méditeront sur la passion; puis, détournant les yeux de l'humanité du Sauveur, elles se transporteront dans les cieux et y contempleront les secrets de la Divinité; un moment après, elles s'entretiendront de leurs péchés; enfin elles vont toujours, et elles n'arrivent jamais. Elles seraient plus heureuses si elles suivaient un seul et même chemin, encore qu'il ne fût pas le plus droit. Je ne puis m'empêcher de les comparer à des chiens de chasse qui abandonnant le lièvre qu'ils poursuivent, pour suivre une nouvelle piste, n'atteignent jamais leur proie. Une graine trop souvent transplantée germera difficilement; et l'on attendra longtemps la guérison de la blessure dont on change tous les jours les remèdes.

Comme plusieurs chemins conduisent l'homme à Dieu, et que plusieurs considérations élèvent vers lui notre esprit; c'est à chacun de choisir le genre qui est le mieux à son goût et à sa convenance. Ce choix fait, il n'aura qu'à marcher en avant. Mais il ne doit pas oublier, lorsque le chemin de son choix l'aura conduit jusqu'à Dieu, qu'il y a d'autres chemins non moins excellents, et que le Saint-Esprit a disposé pour chacun de nous celui qui lui convient davantage.

XI.

Du temps, du lieu et des autres circonstances des exercices de piété.

Le temps, le lieu assignés à l'oraison, le maintien de celui qui prie, et autres circonstances semblables, sont très-importants en matière de dévotion. Chacune de ces circonstances la ranime de son côté, surtout chez les commençants qui, étant peu spirituels, ont un besoin spécial des choses corporelles pour élever leur cœur à Dieu. Le temps le plus favorable à l'oraison est le milieu de la nuit, suivant ces paroles de saint Bernard : « Les moments de paix et de tranquillité conviennent singulièrement à l'oraison. Or, la paix règne principalement durant la nuit, qui plonge le monde

dans le silence. Alors, vous goûterez dans toute leur pureté les délices de l'oraison. » *Serm.* LXXXVI, *sup. Cant.* « Levez-vous pendant la nuit, dit le Prophète, au commencement des veilles, et répandez votre cœur, comme l'eau, en présence de votre Dieu. » *Thren.* II, 19. Qu'elle est paisible la prière qui a pour témoins ce grand Dieu et le bon ange chargé de la lui offrir ! Qu'elle est sereine lorsque nul bruit, nul tumulte ne la troublent ! Qu'elle est pure et sans tache, lorsque ni la poussière des soucis mondains ne la ternit, ni des regards souillés ne la considèrent, ni des louanges menteuses ne l'interrompent ! Aussi l'épouse, modeste autant que prévoyante, se retirait dans le secret de sa chambre et de la nuit pour prier et chercher son Dieu.

Ceux qui ne pourront se lever la nuit feront bien de choisir un instant, le matin ; « car, dit le Sage, il convient pour bénir le Seigneur, de prévenir le lever du soleil. » *Sap.* XVI, 28. Les enfants d'Israël se levaient de grand matin pour recueillir la manne si délicieuse du désert. C'est le matin, d'après l'Evangéliste, que le Sauveur allait prier sur la montagne. David nous apprend en plusieurs endroits qu'il se levait dès l'aurore pour s'occuper de bénir et de contempler le Seigneur. Il est écrit du juste qu'il offrira, au point du jour, son cœur à celui qui l'a créé, et qu'il lui exposera sa prière. *Eccli.* XXXIX, 6. Le matin la grâce de l'Esprit-Saint tombe, céleste rosée, sur les cœurs vigilants, et elle les défend contre les ardeurs du soleil et le démon du midi. Enfin cette heure est si propre à la prière que le Sage ne pouvait s'empêcher de s'écrier : « Il a bien raison, celui qui se lève à l'aurore pour chercher les biens véritables. » *Prov.* XI, 27. En ce moment, en effet, les forces de notre âme sont beaucoup mieux disposées qu'en un autre à traiter l'affaire du salut : la vue est plus réservée, le corps plus léger, la tête plus libre, et le cœur sans préoccupation.

Si vous voulez vous accoutumer aisément à cette heure, que votre repas du soir soit modéré, que votre couche soit dure, et prenez quelquefois votre repos sans quitter vos habits. Ces précautions, en abrégeant votre sommeil, profiteront à l'exercice que vous vous proposez. Mais lorsque le repas est abondant, la couche

molle, la digestion et le sommeil absorbent l'âme, et on a bien du mal à s'arracher du lit.

Toutefois, dans le cas où des raisons d'âge, d'infirmités et de compagnie s'opposeraient à ce que vous vous leviez de grand matin, ne laissez pas de vous réveiller à cette même heure, et de songer un instant à Dieu. Il n'est point inconvenant de faire de notre lit un oratoire, à l'exemple de David qui écrivait : « Toutes les nuits, j'arroserai ma couche de mes larmes; je la baignerai de mes pleurs. » *Ps.* VI, 7. Il n'y a pas plus d'obstacle à se livrer alors à l'oraison, qu'à la faire assis, quand une autre posture deviendrait par trop fatigante. Pourvu que le cœur soit prosterné devant la face du Seigneur, peu importe l'attitude du corps : celle-là est la meilleure, qui gêne le moins la dévotion. Il va sans dire que cette conduite est parfaitement louable lorsqu'une maladie ou un accident quelconque nous retiennent dans notre lit.

N'oublions pas non plus que l'oraison du matin se fait bien mieux quand nous en avons fait un peu la veille avant de nous coucher. On dirait que nous trouvons en notre cœur à notre réveil le fruit de la semence que nous y avons jetée. Il faut donc toujours s'endormir avec de saintes pensées : le feu recouvert de cendres se conserve durant la nuit, et s'enflamme ensuite promptement. Vous conserverez encore mieux le feu de la dévotion, si à chaque intervalle de votre sommeil vous vous portez vers Dieu en prononçant le *Gloria Patri* ou un verset semblable. Cette pratique aura, en outre, l'avantage de repousser les attaques de l'ennemi plus dangereuses en ce moment, et plus multipliées. Ce qui faisait dire à saint Jérôme que les larmes dont le Roi-Prophète arrosait sa couche, en rendait l'accès bien malaisé au démon et à son cortége de voluptés.

Mais la chose la plus importante en cette matière est de fixer en notre cœur la pensée de Jésus-Christ aussitôt que nous nous réveillerons, avant que toute autre idée se soit présentée. L'âme alors est dans une disposition telle qu'elle saisit avidement la pensée qui s'offre à elle, et s'y attache de façon à ne pouvoir presque plus s'en séparer. En conséquence, ayons hâte de répandre la bonne semence sur la surface de notre cœur, afin que la mau-

vaise ne s'en empare pas. Cet avis est essentiel, et de son observation dépend l'emploi de la journée entière. Est-il fidèlement observé, l'oraison du matin est assurément plus recueillie et plus fervente ; et telle est l'oraison, telle est la journée, selon cette parole de Job : « Si dès le matin vous vous êtes élevé vers Dieu ; si vous avez prié le Tout-Puissant, il vous prêtera aussitôt son attention, et il établira la paix dans la demeure de votre justice. » *Job*, VIII, 5 et 6.

Un lieu obscur et solitaire convient très-bien à l'oraison. Notre-Seigneur nous l'apprend par son exemple, lui qui sans nécessité aucune de sa part, se retirait la nuit dans le désert pour y prier. Si l'obscurité n'eût été propice au recueillement, le bienheureux Antoine ne se serait pas plaint du soleil qui venait troubler de son éclat le silence de sa contemplation.

La posture et le maintien du corps concourent aussi à augmenter et entretenir la dévotion. De là toutes les cérémonies ordonnées par l'Église dans la célébration du saint sacrifice. Tous les gestes, toutes les attitudes du prêtre ont pour but d'exciter la piété. Notre-Seigneur lui-même priait, tantôt la face contre terre, tantôt les yeux dirigés vers le ciel. On raconte de saint Martin qu'il s'écriait au moment de mourir : Laissez-moi lever mes yeux au ciel, afin que mon âme s'envole droit dans le sein de Dieu. Cassien rapporte que les Pères du désert se prosternaient souvent en récitant les psaumes, et adoraient humblement le Seigneur. Puis ils se relevaient légèrement afin que leur prostration ne semblât pas une concession faite à la faiblesse de la nature. L'archevêque de Florence énumère neuf postures différentes pratiquées par saint Dominique en ses oraisons, quoique sa sainteté lui rendit ce secours moins nécessaire.

Conformément à ces exemples, le chrétien doit en son oraison user de ces moyens d'élever son cœur à Dieu, en particulier, quand il sentira sa ferveur refroidie. C'est une excellente pratique de se prosterner à diverses reprises et d'adorer avec une humilité profonde d'esprit et de corps, la Majesté souveraine que les esprits bienheureux adorent aussi, en déposant aux pieds de son trône et du trône de l'Agneau la couronne de leur front. On pourra

encore prier les bras en croix, comme le prêtre à la messe ; comme le fit Jésus-Christ sur un bois infâme lorsqu'il s'offrit à son Père pour expier les péchés du monde. Lever les yeux au ciel est aussi une bonne chose. Faisons-le de préférence quand nous emploierons le genre d'aspirations que décrit saint Bonaventure en sa théologie mystique. Le Sauveur ayant lui-même usé de cette manière de prier, on ne saurait blâmer quiconque suivra son exemple. Puis, quoique Dieu soit en tout lieu, il est reçu de lui attribuer le ciel pour demeure, parce que le ciel est le témoin de ses plus belles œuvres.

Observons ici qu'il n'est pas nécessaire de rester agenouillé pendant l'oraison. Cette posture devient inutile dès qu'elle gêne le corps. Il est bon sans doute d'offrir à Dieu quelque mortification sensible ; mais ce bien est le moindre que nous ayons à retirer de l'oraison ; il est même hors de comparaison avec les lumières et la suavité que Dieu nous y réserve. En résumé, le corps doit être tenu durant l'oraison dans la posture qu'exige sa santé et la tranquillité de l'âme ; à plus forte raison, si l'on consacrait (chose rare, mais possible) deux ou trois heures à cet exercice, il serait difficile de soutenir un état de gêne sans compromettre l'attention indispensable.

Je ne me dissimule pas combien ces détails sont minutieux ; pourtant ils ne sont pas sans influence sur la fin que nous nous proposons. Les maîtres d'éloquence ne se contentent pas d'enseigner à leurs élèves en quoi consiste principalement le nerf et la puissance de l'orateur : ils leur donnent encore une foule de préceptes sur des sujets de peu d'importance, mais qui néanmoins contribuent à la perfection du genre. Nous avons, nous aussi, la prétention de former un orateur qui aura Dieu pour auditeur et pour juge. Qu'on ne s'étonne donc pas si nous lui découvrons toutes les ressources, grandes ou petites, dont il dispose dans une matière qui, du reste, n'admet rien que de noble et d'élevé.

XII.

Des mortifications corporelles.

Les mortifications corporelles sont dans la vie spirituelle d'une

utilité considérable. Les jeûnes, les disciplines, les veilles, une couche rude, une table frugale entretiennent la dévotion, et lui servent d'appui. De plus, Notre-Seigneur accordant à chacun une grâce proportionnée à ses dispositions, il en accordera davantage à celui qui se prépare et d'esprit et de corps à la recevoir.

Il y a deux manières de se préparer à recevoir la grâce: une vraie et une fausse. Celle-ci consiste à chercher Dieu en paroles et en désirs vagues, sans aucun de ces gémissements qui jaillissent des entrailles. Si plusieurs personnes prétendent chercher Dieu, et ne pas le trouver, demander et ne rien obtenir, c'est parce qu'elles ne le cherchent pas bien sérieusement, qu'elles passent leur vie a former de vains désirs, et qu'elles n'accomplissent pas cette parole de l'Ecriture : « Cherchez Dieu de tout votre cœur, de toutes les forces de votre âme, et vous le trouverez certainement. » *Deut.* IV, 29.

Voilà la bonne et la vraie manière de se préparer à la grâce. Elle est là où le cœur soupire vers Dieu avec des gémissements d'affection et de douleur. L'Esprit-Saint nous l'indique encore dans cet endroit du prophète Joël : « Tournez-vous vers moi de toute votre âme, dit-il à son peuple; abandonnez-vous aux gémissements, aux jeûnes et aux lamentations. Déchirez vos cœurs et non vos vêtements, et revenez au Seigneur votre Dieu. » II, 12 et 13. Remarquons à cette occasion que la véritable affliction ressemble en un point aux maladies du corps. Si le mal ne trahit pas sa présence sur le visage, il est ou léger ou imaginaire. De même l'affliction qui ne porte pas l'esprit à tourmenter le corps n'est pas profonde, si toutefois elle est véritable. Mais celle qui tourmente à la fois l'esprit et le corps est sincère comme celle dont parle le Prophète.

Que les personnes qui cherchent Dieu de cette sorte soient assurées qu'elles ne le cherchent pas en vain. Ainsi le cherchèrent les Ninivites quand ils se couvrirent du sac, jeûnèrent et pleurèrent leurs désordres. Ainsi le chercha Daniel qui pleura trois semaines sans user de vin, ni de viande, ni de parfum. Au bout de ces trois semaines, il lui apparut un ange à la face resplendissante et terrible, lequel entre autres choses lui dit ceci : « Ne crains pas, Daniel;

depuis le jour où tu as appliqué ton cœur à l'intelligence des mystères divins, et où tu t'es affligé en présence de Dieu, ta prière a été exaucée, et je viens maintenant te dévoiler ce que tu désires connaître. » *Dan.* x, 12. Nous voyons en ce passage un exemple frappant du pouvoir de l'oraison secondée par les mortifications corporelles.

La sainte pécheresse de l'Evangile cherchait Jésus-Christ dans le sépulcre en répandant force larmes; et elle mérita de jouir, une des premières, de sa présence. Mais pourquoi parler des larmes pieuses quand le cilice de l'impie Achab suffit à toucher les yeux du Seigneur et à suspendre la sentence prononcée contre lui? Toutes les fois que les enfants d'Israël pratiquèrent le jeûne, l'aumône, la pénitence, en élevant leurs cris vers Dieu, l'Ecriture nous montre qu'ils furent exaucés. Je citerai en confirmation un passage de saint Bonaventure. Ce docteur raconte, *Lib. Medit. de vit. Chr.*, que Notre-Seigneur apparut un jour à la sainte veuve Isabelle, et qu'il lui adressa ces paroles : Sache bien, ma fille, qu'ordinairement aucune grâce ne descend en l'âme que par le moyen de la prière et des mortifications.

Parmi les divers genres de mortifications les plus agréables à Dieu, les plus propres à attirer sa grâce, sont ceux qui procèdent du regret d'avoir offensé la bonté souveraine, et du désir ardent de son amour. Des larmes et des afflictions pareilles ayant pour principe l'humilité et la charité, ne peuvent que plaire au Seigneur. « Les morts dont le sépulcre est la demeure, dont l'âme a rompu les liens du corps, ne rendront pas à Dieu gloire et satisfaction, est-il écrit dans Baruch; mais l'âme attristée, faible et courbée sous le poids du mal qu'elle a commis, dont les yeux sont en pleurs, cette âme rendra au Seigneur les honneurs qui lui sont dus. » II, 17. Le cœur de notre Père céleste ne saurait voir une âme peinée à cause de son amour, sans la combler de merveilleuses consolations. Lorsque la mère entend son nourrisson pleurer, elle n'a pas le courage de le faire attendre, et elle lui accorde aussitôt ce qu'il réclame. Comment agira donc celui qui est pour nous plus qu'une mère, celui qui nous dit par la bouche d'Isaïe, XLIX, 15 : « Une mère oublierait son enfant que je ne vous oublierais pas. »

Il ouvrira les mamelles de sa grâce, le sein de sa miséricorde, suivant cette parole du même prophète : « Je vous porterai sur mon sein ; sur mes genoux je vous prodiguerai mes caresses. » LXVI, 12.

Encore une fois, cherchons la grâce divine de cette manière, et nous la trouverons. Nous en avons pour garant l'auteur sacré dont nous avons déjà cité en maintes occasions les promesses et les paroles. Il nous répète sans cesse que celui-là trouvera Dieu qui le cherche sérieusement. Or, le chercher sérieusement, est le chercher par les désirs du cœur et par les mortifications corporelles, dont il faut pourtant user avec discrétion et prudence.

XIII.

Des œuvres de miséricorde.

Les œuvres de miséricorde, indépendamment du mérite qu'elles procurent, favorisent aussi la dévotion. A la vérité, elles paraissent embarrasser l'âme de leurs occupations ; mais en cela elles ressemblent à l'hysope qui augmente l'ardeur du brasier qu'elle paraissait devoir éteindre. Dieu étant le fidèle ami des miséricordieux, il garde toujours sa part au serviteur qui abandonne son repas pour voler au secours de la nécessité d'autrui. L'ange disait à Tobie : « La prière accompagnée du jeûne est excellente et l'aumône vaut mieux qu'un amas de richesses ; car l'aumône délivre de la mort ; et c'est elle qui expie les péchés et fait trouver la vie éternelle. » XII, 8. « Lorsque tu priais avec larmes, lui disait-il encore, que tu ensevelissais les morts, que tu quittais pour cela ta nourriture, j'offrais à Dieu ta prière. » Ce n'est pas seulement la nourriture corporelle, mais encore la spirituelle qu'il faut laisser, lorsque le besoin du prochain l'exige. Celui qui renonce aux consolations intérieures pour venir en aide à son prochain, expose, au sentiment de saint Bernard, autant de fois spirituellement sa vie. Se séparer de la compagnie si délicieuse du divin Maître à cause de ses frères nécessiteux, est devenir pour eux anathème en Jésus-Christ. Mais ceux qui se séparent ainsi de leur Sauveur, reviennent en toute hâte après le rejoindre ; car Dieu les traite selon leur propre mesure, miséricordieux avec les miséricor-

dieux, et comblant de ses faveurs l'âme de ceux qui ont subvenu aux misères corporelles de leurs semblables. « Celui qui fait le bien, dit l'Esprit-Saint, sera dans l'abondance; et celui qui enivre sera lui-même enivré. » *Prov.* XI, 25.

CHAPITRE III.

Des choses qui nuisent à la dévotion.

I.

Des péchés véniels.

Après avoir traité des choses qui favorisent la dévotion, il est naturel que nous parlions de celles qui lui nuisent. Or, parmi ces dernières il faut mettre au premier rang le péché. Sous le nom de péché je ne comprends pas seulement les péchés mortels qui ravissent à l'âme tous les biens surnaturels; mais surtout le péché véniel dont le propre est de refroidir la charité et conséquemment la dévotion. Ce péché ne nous dépouille pas de la charité ; mais il la dépouille elle-même des ailes sur lesquelles elle s'envole : il ne tue pas l'âme ; il l'affaiblit et il lui rend la pratique du bien difficile. Pour cette raison, les personnes pieuses ont à livrer aux péchés véniels un combat incessant. Mais, dira-t-on, il ne s'agit que de fautes légères. Elles ne sont point légères puisque Dieu les défend. Considérez, dit saint Jérôme, celui qui ordonne, et non ce qui est ordonné. Dieu est toujours grand, même dans ses commandements les plus petits en apparence. Et ne savons-nous pas qu'il nous faudra, au jour du jugement, rendre compte d'une parole oisive? « Celui qui craint Dieu, dit le Sage, ne néglige rien. » *Eccle.* VII, 19.

Songez encore combien doit être parfaite la pureté de l'âme dans laquelle Notre-Seigneur répand la parfum très-précieux de la dévotion. Il n'y a rien de commun entre ce parfum et le péché. Ayez donc toujours en vos mains un crible à purifier vos œuvres, ainsi que la manière et l'intention avec lesquelles vous les faites, et rejetez bien loin tout ce qui aurait la figure du mal. Ne dites pas comme tant de chrétiens : Cela n'est pas péché mortel ; c'est

peu de chose, puisque ce n'est pas de précepte. Vous-même, que penseriez-vous d'un serviteur qui n'exécuterait jamais les ordres de son maître, si celui-ci ne les lui imposait l'épée à la main et sous peine de mort? Que penseriez-vous d'une femme qui tiendrait à son mari ce langage : Assurément je ne consentirai jamais à trahir la foi que je vous ai jurée ; mais, hors de là sachez bien que j'entends faire tout ce qu'il me plaira, que cela vous plaise ou non? — Voudriez-vous d'une pareille femme? — Eh bien! voilà le portrait exact des chrétiens qui, hors des commandements imposés sous peine de mort, négligent tout le reste. Ces chrétiens-là sont bien près de la chute; car le péché véniel est une disposition évidente au péché mortel; et, suivant la parole du Sage, celui qui méprise les petites choses, tombera bientôt en de grandes fautes. Voulez-vous discerner certainement si vous êtes en état de grâce? Examinez si vous craignez le péché mortel qui le détruit, et si vous craignez aussi le péché véniel qui ouvre la voie au péché mortel. Le corps, lorsqu'il est plein de vie, redoute la mort; mais il redoute encore la fièvre, la maladie et la plus légère douleur. De même l'âme en qui règne la vie surnaturelle redoute à la fois et le péché qui la lui enlève, et les fautes vénielles qui l'affaiblissent considérablement. Que le serviteur de Dieu évite donc le péché véniel, et il élèvera dans l'oraison ses mains pures vers le Seigneur, et il conservera toujours vive et ardente la flamme de la charité.

II.

Des remords de la conscience.

Un obstacle à la dévotion tout à fait différent du premier est la peine excessive en laquelle se jettent quelques âmes, parce qu'elles ne réussissent pas à éviter les péchés véniels. Le péché est ordinairement suivi du remords; et il y a des personnes qui en sont tellement frappées qu'elles restent plongées dans l'abattement, le chagrin et la tristesse. Elles se font à elles-mêmes souvent plus de mal que ne leur en fait le péché; car leur état est un grand obstacle aux douceurs et au calme de l'oraison.

De plus, comme le péché est un poison qui va droit au cœur et en consume les forces, on s'abandonne, dès qu'il a été commis, au

découragement, et l'on perd la vigueur dont on avait besoin pour faire le bien. Rien ne porte plus au bien qu'un cœur ardent et plein de feu ; mais rien ne lie plus étroitement les bras qu'un cœur abattu. Aussi les Pères du désert recommandaient-ils souvent à leurs disciples de marcher le cœur haut et ferme : une pareille disposition les rendait prêts à tout, tandis qu'une conduite opposée n'engendrait que l'oisiveté. Ceci montre encore comment des remords excessifs causent plus de dommage que le péché lui-même.

La source de ce défaut est tantôt la pusillanimité, tantôt un secret orgueil qui nous persuade que nous sommes au-dessus de telles chutes. La vraie humilité se persuade le contraire ; pénétrée de l'étendue de sa faiblesse, elle s'expose moins au danger et y succombe plus rarement. Ce défaut naît encore de l'ignorance où nous sommes souvent sur l'efficacité de la rédemption de Jésus-Christ ; nous ne connaissons pas, et par conséquent nous ne nous appliquons pas les remèdes que le Sauveur nous a laissés par sa mort contre les angoisses et les craintes superflues. Prenons tout d'abord à tâche de connaître la bonté de notre Maître et le prix de ses mérites ; nous nous fortifierons en l'espérance de sa miséricorde : elle a été promise aux grandes fautes, à plus forte raison aux petites. « Mes enfants, disait saint Jean, je vous écris afin que vous ne péchiez pas ; mais si l'un de vous a péché, nous avons auprès du Père un avocat, Jésus-Christ le juste : c'est lui qui a satisfait pour nos péchés, et non-seulement pour les nôtres, mais pour ceux du monde entier. » Pourquoi perdriez-vous donc confiance ? N'avez-vous pas Jésus-Christ pour protecteur ? En comparaison de ses mérites, tous les péchés de l'univers ne sont qu'une goutte d'eau auprès d'un brasier infini. Vous-même en avez une part, que pourriez-vous craindre ? — Mais je pèche tous les jours et à chaque instant ; jamais je ne me corrige. — Soit : pourtant si Jésus-Christ souffrait tous les jours de nouveau en expiation de vos péchés, auriez-vous raison de vous décourager ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien ! tenez-vous pour assuré que ces souffrances répétées n'ajouteraient rien aux fruits de la mort qu'il a endurée ; « car, dit l'Apôtre, *Hebr.* x, 14, il a consommé, par un

seul sacrifice, notre éternelle sanctification. » Vous ajouterez encore : Comment ne serais-je pas découragé, lorsque je tombe sans cesse, malgré les grâces nombreuses dont Dieu me favorise? — A cela je répondrai : De même que la persévérance de l'homme dans le péché, malgré les continuels bienfaits de son Créateur, montre bien sa malice naturelle ; de même, rien ne fait mieux ressortir la bonté immense de Dieu que sa persévérance à accabler de bienfaits une créature qui ne cesse jamais de l'offenser. Et en effet ni le ciel, ni la terre, ni les oiseaux, ni les fleurs ne réfléchissent aussi bien la noblesse et la beauté du cœur de Dieu que sa facilité à pardonner aux pécheurs. Si vous usiez de prudence et d'adresse, vous trouveriez aisément dans vos remords une sauvegarde contre le péché et un moyen d'apprécier davantage la bonté infinie. Car, combien n'est-elle pas admirable de souffrir et de pardonner des offenses insupportables même à leur auteur? De semblables réflexions adouciraient l'amertume de votre découragement ; et peut-être finiraient-elles par vous causer plus de joie, que vos remords ne vous auraient causé d'affliction.

Lorsqu'il arrive à un serviteur loyal quoique faible, de commettre une action désagréable à son maître, dont il a déjà souvent éprouvé l'indulgence, son premier mouvement est de s'attrister ; mais quand il songe à la bonté avec laquelle tant d'étourderies lui ont été remises, il ne peut s'empêcher de croire que la faute actuelle rencontrera la même longanimité ; et à la peine dont il était tourmenté succède aussitôt la joie que donne l'espérance fondée du pardon. Livrez-vous à une considération semblable, si la pensée de vos fautes vous devient intolérable ; vous retournerez contre l'ennemi ses propres armes, et vous en prendrez occasion d'aimer davantage celui qui était naguère le sujet de votre crainte et de votre découragement. Cette conduite vous mettra de plus en possession de deux vertus : de l'humilité, en vous portant à rougir de vos chutes et à mieux connaître votre misère ; et de la charité, en ravivant votre amour envers celui qui vous les pardonne si généreusement.

Rappelons-nous ensuite qu'il y a deux classes bien différentes

de péchés véniels. Certaines personnes les commettent contre toute détermination, par faiblesse pure, par négligence, ou par un reste de mauvaises habitudes plus fortes encore que leur volonté. D'autres au contraire ont leur conscience plus accommodante. Pourvu qu'elles n'aient point en perspective de péché mortel, elles s'abandonnent au boire, au manger, au repos, aux paroles légères et aux pertes de temps. Or, il est impossible qu'à cette oisiveté et à cette insouciance ne se mêlent beaucoup de péchés véniels. Ces personnes-là, dit un pieux auteur, ont beau confesser leurs fautes; elles ne leur seront jamais pardonnées tant qu'elles maintiendront leur propos d'agir toujours de la sorte, ce propos étant inconciliable avec le propos de se corriger. Et elles ne doivent pas se dissimuler qu'elles vivent en un grand danger; car quiconque n'a point la résolution arrêtée de monter toujours n'est pas, suivant saint Thomas, IIª IIæ, Q. CLXXXVI, *art.* 2, bien éloigné de descendre. Il en est de ces âmes comme d'un individu qui, au milieu d'un rapide courant, ne chercherait qu'à rester au même point sans s'efforcer de gagner du terrain. Cet individu courrait évidemment risque d'être entraîné au loin. La vie spirituelle est un courant rapide; et qui ne s'efforce pas de le remonter est exposé à être porté plus bas qu'il ne voudrait.

Pour les personnes dont les péchés sont l'effet de la négligence ou de la faiblesse, elles rentrent facilement en elles-mêmes, et elles en obtiennent aisément le pardon. Si parfait que soit un homme, il ne saurait toujours éviter le péché. « Le juste tombe sept fois, est-il écrit, et sept fois il se relève. » « Les saints, dit à ce même propos saint Augustin *Lib. de nat. et grat.* c. XXXV, etc., ont véritablement plusieurs sujets de gémir, et nonobstant ils sont saints, parce qu'ils ont le désir ardent et sincère de pratiquer tout ce que demande la sainteté. »

Afin de nous marquer cette différence entre les péchés, saint Paul nous dit que sur le fondement de l'Église, lequel est le Christ, les uns bâtissent avec de l'or et des pierres précieuses, les autres avec du bois, du foin ou de la paille; que, du reste, le feu montrera la valeur de chacun de ces matériaux. Ceux qui emploient l'or et les pierres précieuses n'ont pas à redouter le feu; mais

ceux qui emploient le bois, le foin ou la paille ont raison de le craindre ; seulement le bois brûlera davantage, le foin un peu moins, et la paille moins encore. Nous pouvons reconnaître dans cette comparaison les divers degrés de péchés véniels et de satisfaction correspondante. Les péchés figurés par le bois sont les péchés des imparfaits et des commençants ; ils sont plus grossiers et plus longs à expier. Les péchés figurés par le foin appartiennent à ceux qui ont déjà fait quelques progrès, ils sont moins considérables que les précédents, mais ils le sont plus que les péchés dont la paille est la figure. Ceux-ci sont les péchés des parfaits ; ils consistent dans une parole oiseuse, une indiscrétion, une légère négligence, fautes dans lesquelles tombent les plus saints personnages, et dont par conséquent les imparfaits ne doivent ni s'étonner, ni s'affliger outre mesure.

Ce que nous venons de dire concerne les âmes promptes à perdre le courage et la confiance. Je le répète afin que les âmes hardies et téméraires ne soient pas tentées d'user d'un remède qui se changerait pour elles en poison. L'homme est si bizarre qu'il ne peut souvent éviter une extrémité sans tomber dans une autre. C'est pourquoi je dirai encore aux personnes que ces avis regardent, de ne pas voir en mes paroles un blâme continuel de la peine que leur cause l'offense de Dieu : cette peine, dans certaines limites, est une chose excellente puisqu'elle nous détourne du péché. Je leur indique uniquement le moyen de ne pas faire du remords un sujet de trouble pour le cœur en qui doit régner la paix. Mon dessein est celui de l'Apôtre quand il recommandait aux Corinthiens de consoler et d'encourager un pécheur pénitent ; non assurément que sa douleur fut inopportune, mais afin qu'il ne tombât pas dans un abattement excessif.

III.

Des scrupules.

Les scrupules ne sont pas un moindre obstacle à la dévotion, à cause de l'agitation qui en est inséparable. Vous trouverez toujours le scrupuleux occupé à se ronger, en quelque sorte, lui-même. Ai-je consenti, n'ai-je pas consenti ; l'ai-je récité, ne l'ai-

je pas récité; l'ai-je confessé, ne l'ai-je pas confessé? Tel est le genre de questions qu'il s'efforce sans cesse de résoudre. Comment son cœur jouirait-il de la paix que Dieu réclame du cœur où il veut faire sa demeure? Le lit du céleste Epoux doit être fleuri: reposera-t-il dans un cœur où les scrupules règnent comme autant de ronces et d'épines? Mais il serait superflu d'engager à se défaire des scrupules si nous n'indiquions pas les remèdes à leur opposer.

Or, ces remèdes sont aussi variés que les maladies. Quelquefois Dieu soumet ses serviteurs aux scrupules, comme il les soumet à d'autres épreuves, afin qu'ils aient occasion d'expier leurs fautes et d'accroître leurs mérites. Dans ce cas, nous devons les supporter de la même manière que les épreuves ordinaires de la vie.

D'autres fois, les scrupules sont l'effet de l'amour-propre et de ce qu'on ne sait point distinguer le sentiment du consentement, d'où il résulte que l'on croit péché ce qui n'en est pas. L'amour-propre inspire à l'homme la crainte du danger; et son ignorance lui montre comme danger ce qui n'en est pas du tout.

Le démon n'est pas toujours étranger aux scrupules. Quand il ne réussit pas à ôter du cœur la crainte de Dieu, il tâche de la rendre nuisible en lui donnant pour objet des fantômes au lieu des périls véritables. Ne pouvant détourner entièrement la source d'eau vive que Dieu répand sur notre âme, il s'efforce de la disperser en des parties qui n'en ont pas besoin, afin qu'elle n'arrose pas les plantes salutaires des vertus. Ce fut la ruse d'Holopherne au siége de Béthulie. La source qui fournissait l'eau dont usaient les habitants de cette ville lui ayant paru intarissable, il fit rompre l'aqueduc, en sorte qu'elle ne parvînt plus aux assiégés.

La cause des scrupules consiste encore en ce que l'on ne comprend pas bien la bonté du Rédempteur, et le désir qu'il éprouve de sauver les hommes et de leur accorder ce qui leur est nécessaire. Car, à y regarder de près, les scrupules sont injurieux à la bonté divine et lui infligent un traitement qu'elle ne mérite pas. Effectivement, Dieu est pour les scrupuleux un juge tracassier, sans cesse en quête de vétilles et de chicanes qui lui permettent de

dénier la justice due à l'accusé. Non, les âmes scrupuleuses ne comprennent pas à quel point Jésus-Christ désire notre salut; elles ne comprennent pas le tourment que lui faisait endurer la soif de notre bonheur; soif plus cruelle que la croix elle-même, puisqu'il se plaignit de cette soif, et qu'il ne se plaignit pas de la croix. Elles ne comprennent pas davantage ce qu'il demande à l'homme qui veut lui plaire, c'est-à-dire, un cœur déterminé au bien et résolu à tout supporter plutôt que de commettre un seul péché mortel. Un homme qui comprendrait bien cette vérité et qui aurait formé cette résolution, verrait les scrupules disparaître en présence de ce gage que Dieu lui donne de sa bienveillance et de son amitié.

Le premier des remèdes qu'on a coutume de conseiller aux scrupuleux, est de se soumettre entièrement aux vues d'autrui et de s'abandonner à une sage direction. Notre-Seigneur qui ne nous manque jamais dans les choses nécessaires, et qui a pourvu aux besoins de toutes les créatures, a voulu que l'infirmité impossible à guérir par notre raison et notre prudence particulière fût guérie par la raison et la prudence de nos semblables. Dans l'état de scrupule nul ne peut s'en rapporter à soi-même, étant partie dans cette cause; et il ne peut non plus se traiter soi-même, quelle que soit son instruction, parce qu'il est le malade. C'est pourquoi Jésus-Christ recommande au scrupuleux de se livrer aux soins d'un autre médecin, et de lui obéir entièrement. Si même ce médecin venait à se tromper, le scrupuleux ne se tromperait pas en exécutant ses ordres, parce que de cette exécution ponctuelle dépend sa guérison.

Un autre remède propre à guérir les scrupules est de les combattre en toute occasion et de leur refuser ce qu'ils demandent. Lorsqu'un défaut se montre en un animal, on le réprime impitoyablement jusqu'à ce qu'il en soit corrigé. Faisons de même avec notre cœur lorsque les scrupules lèveront la tête. Et nous avons d'autant plus de raison de les réprimer, que la porte ouverte à l'un sert de passage à tous les autres; la vie entière ne suffirait pas pour nous en débarrasser.

Je mentionnerai sur la présente matière une excellente doctrine

du cardinal Cajetan. Ce théologien enseigne que l'obligation de confesser les péchés n'atteint pas le fidèle scrupuleux sur l'article de la confession. Prenons un exemple. Moi, qui n'ai point de scrupule, je suis en doute si j'ai avoué tel péché ou non, si j'ai récité ou non telle heure canonique. Dans ce doute, je serais obligé de choisir le moyen qui m'en délivrera le plus sûrement, afin de ne pas me mettre en péril de péché mortel. Mais cette obligation ne tombera pas sur le scrupuleux, parce que, selon toute vraisemblance, l'inclination qui le porte si souvent à craindre là où il n'y a rien à craindre, le portera à douter là où il n'y a point à douter. En conséquence, on conseille fort au scrupuleux de ne plus revenir sur une confession qui a été précédée d'une préparation ordinaire, et de n'admettre aucun doute subséquent. Si quelque doute se présentait, qu'il se dise à lui-même : Je me suis convenablement examiné avant ma confession ; et il est à croire qu'avec les autres péchés j'ai accusé celui qui maintenant me tourmente; je l'aurai accusé distinctement, ou je l'aurai compris dans une certaine classe ou un certain nombre de fautes qu'il n'était point nécessaire de détailler. Cela doit me suffire ; car si je commence à remuer cette eau bourbeuse des scrupules, jamais le calme ne se rétablira, au grand détriment de mon âme qui perdra toute force et toute ardeur pour les choses de Dieu. Contentons-nous donc de ce qui est fait, et ne nous jetons pas dans de nouvelles angoisses.

Ce raisonnement a la même force contre tous les genres de scrupules, et il doit servir à les apaiser tous indistinctement, en particulier quand l'âme sent en elle les dispositions dont nous avons parlé. En effet, un chrétien dont le cœur est si désireux de plaire à Dieu que, s'il le fallait, il avouerait ses péchés sur la place publique, quand il a fait ce qu'il peut, que lui reste-t-il à craindre? Eût-il réellement oublié de confesser quelqu'une de ses fautes, il devrait n'en avoir aucune inquiétude ; car Dieu n'a pas établi la confession pour enchaîner les consciences, mais pour les soulager : et certes, elle les enchaînerait étroitement si elle était accompagnée des obligations que les scrupuleux lui attribuent.

Parmi les causes des scrupules, nous avons signalé la difficulté

qu'éprouvent quelques-uns à discerner le sentiment du consentement. Il sera bon d'éclaircir ici cette matière. Disons d'abord qu'une pensée mauvaise peut se présenter de quatre manières. Dans le premier cas, elle ne s'est pas sitôt montrée que la crainte de Dieu accourt avec le souvenir de la croix ou de la lance de Jésus-Christ. Alors il n'y a pas de faute; il n'y a au contraire que victoire et mérite. Mais si l'on s'arrête quelques instants à cette pensée, la faute vénielle surgit, plus ou moins grave, selon que l'on s'y arrête plus ou moins longtemps. Pour accuser cette faute n'allez pas, comme le font quelques-uns, décrire minutieusement l'objet de votre pensée : contentez-vous d'indiquer l'espèce du péché, et de dire, par exemple : Je m'accuse d'avoir eu des pensées de volupté, de colère ou de vaine gloire, de m'y être arrêté un instant et de ne pas les avoir repoussées aussi promptement que je l'aurais dû. — Quelquefois on va plus loin, et l'on consent à cette mauvaise pensée, bien déterminé à se procurer le plaisir qu'elle promet si l'occasion était présente. C'est alors un péché mortel, et l'on est tenu à le confesser. Il n'est pas difficile de reconnaître ce dernier cas. Le consentement libre est une chose dans laquelle l'âme agit si clairement qu'elle ne peut pas ne pas le distinguer de la pensée toute seule. Et puis ce consentement est une révolte ouverte contre Dieu, une volonté formelle d'enfreindre ses commandements.

Il y a un quatrième degré plus délicat encore que les précédents : les théologiens l'appellent *délectation morose*. Il consiste dans le consentement donné à la pensée elle-même, et non à l'œuvre extérieure. L'âme prend plaisir à s'entretenir de cette pensée, sans songer aucunement à la mettre en action. C'est ici la pierre d'achoppement des scrupuleux. Qu'ils sachent donc bien que pour être un péché mortel, cette délectation doit être accompagnée d'un plein consentement, et de la volonté expresse de se délecter en une pensée dont l'objet est par lui-même un péché mortel. Par plein consentement j'entends la volonté expresse de penser à une chose mauvaise, au point qu'on s'aperçoit fort bien de la malice de cette chose et qu'on n'y veut pas renoncer. Par conséquent, si la pensée survient traîtreusement en quelque sorte

quand l'homme ne considère pas ce à quoi il pense, jusque-là il n'y a point de péché : encore moins y en a-t-il quand l'homme ayant ouvert les yeux, et reconnu l'objet de sa pensée, le rejette loin de lui. Le consentement libre et entier dans ce cas n'existe pas. Il n'y a pas de faute mortelle non plus quand, après s'être aperçu d'une pensée mauvaise, et dans la volonté sincère de la repousser, on n'y réussit qu'à grand'peine, à cause de la profondeur à laquelle le cœur en avait été pénétré. Cette difficulté en effet résulte de l'impétuosité de la passion. Or la passion n'ayant pas été coupable, parce qu'elle n'a pas été volontaire, ses conséquences ne sauraient l'être davantage.

Bien des choses resteraient encore à dire sur ce sujet. Mais on pourra consulter au besoin les théologiens qui d'ordinaire le traitent avec étendue. Notons seulement l'observation que fait l'un d'entre eux : Le péché de la délectation morose, observe-t-il, ne se produit que chez les personnes sans cœur, ni crainte de Dieu. Si elles ne commettent pas de mauvaises actions, c'est faute d'occasion, par respect humain, et non par motif de conscience. Impuissant à se procurer l'objet de leurs désirs, ils sont réduits à chercher leur plaisir dans la pensée de cet objet et à goûter en imagination ce que leur refuse la réalité.

Voilà quelques-uns des remèdes propres à guérir des scrupules. Car, bien qu'ils paraissent souvent incurables, ils ne le sont jamais, surtout dans les âmes humbles et disposées à se laisser conduire. Il n'est pas rare d'en voir de ce caractère délivrées promptement du mal dont elles étaient affligées.

IV.

Des autres peines et amertumes de l'âme.

Non-seulement la peine qui naît des scrupules, mais encore toute autre peine et amertume de l'âme causée par la colère, le ressentiment, la tristesse, etc., est un grand obstacle à la dévotion. L'amertume et la douceur étant choses contraires, l'amertume du vice ne saurait habiter le cœur avec l'ineffable suavité qu'engendre la dévotion. De là ces paroles de saint Augustin, *Serm. Dom. in mont.* c. II : « Remarquez bien que votre cœur est rempli

de fiel. Voulez-vous le remplir de miel, commencez par en ôter le fiel qu'il contient. » C'est donc avec raison que l'Apôtre nous recommande expressément de chasser de notre âme toute amertume de ce genre; car, si elle est préjudiciable à la charité, elle ne l'est pas moins à la ferveur et à la joie spirituelle. La demeure de prédilection que Dieu habite est l'âme douce et paisible; à nous conséquemment de bannir tout ce qui serait de nature à troubler la paix et la tranquillité de notre âme, afin d'y conserver l'hôte divin. Aussi devrions-nous entretenir sans cesse la résolution de ne laisser jamais un libre accès aux sentiments qui attristent et resserrent le cœur; et s'ils réussissaient à y pénétrer, il faudrait nous en débarrasser au plus vite, rejetant, suivant le conseil du Prophète, toute notre sollicitude sur le Seigneur, et dilatant entièrement notre cœur afin de travailler en toute foi et en toute espérance.

V.

Des consolations sensibles.

Les quatre obstacles exposés jusqu'ici ont entre eux assez de ressemblance. Ils sont eux-mêmes péchés, ou la conséquence de certains péchés. Il n'en est pas ainsi des obstacles dont nous allons traiter, quoiqu'ils ne soient pas moins préjudiciables à la dévotion. Parmi ces derniers se présente, d'abord l'amour excessif des consolations sensibles, lequel a pour effet de bannir l'amour des consolations spirituelles. On n'offre pas à celui qui jouit d'une santé parfaite les douceurs qu'on accorde à celui dont la santé est altérée. De même, Dieu envoie ordinairement l'Esprit divin qui a nom Paraclet, c'est-à-dire consolateur, aux âmes tristes et affligées pour son amour, et non aux âmes avides de joies et de consolations vaines. « Donnez une liqueur forte à ceux qui sont dans l'affliction, est-il écrit *Prov.* XXXI, 6, et du vin à ceux dont l'âme est dans l'amertume. Qu'ils boivent, et qu'ils oublient leurs souffrances, et qu'ils ne se souviennent plus de leurs douleurs. » — « Les consolations divines, dit saint Bernard, *Serm. in nat. Dom.*, sont chose trop précieuse pour être accordées aux personnes qui cherchent les consolations humaines. Elles ressemblent à une épouse chaste et fidèle qui, méritant d'être le seul objet de l'amour

de son époux, s'attriste si elle partage son cœur avec d'autres femmes. En figure de cette vérité, nous lisons que la manne en laquelle se trouvait toute suavité, n'a été donnée dans le désert aux enfants d'Israël que lorsqu'ils eurent consommé entièrement la farine apportée par eux de l'Egypte. C'est ainsi que l'homme sur cette terre d'exil ne goûtera le pain des anges qu'après avoir renoncé aux plaisirs et aux délices du monde. La consolation humaine est une mauvaise marâtre pour la consolation divine, et il faut qu'elle sorte de la maison afin de ne pas rendre à celle-ci la vie insupportable. »

Plusieurs personnes voudraient savourer les douceurs de l'oraison, mais elles entendent conserver leurs passe-temps, leurs causeries et leurs conversations; elles veulent se traiter dans le boire, dans le manger, dans les habits, avec délicatesse. En un mot elles désireraient jouir de Dieu sans perdre aucune des joies de la terre. La réalisation d'un pareil désir sera toujours incompatible avec une pareille conduite. Dans la loi de Moïse, l'oiseau qui peut à la fois nager et voler, était répudié comme impur. Or, que représente-t-il, sinon l'âme qui prétend d'un côté se baigner à son aise dans le courant des plaisirs humains, et de l'autre s'élever à la contemplation des choses divines? Que nul ne s'y trompe, cela ne peut pas être. Il n'y a rien de commun entre la lumière et les ténèbres; il n'y a rien non plus de commun entre les consolations sensibles et les spirituelles, parce que la chair est l'adversaire de l'esprit : en sorte que pour jouir des unes, il faut nécessairement se priver des autres. Il le comprenait bien le Prophète qui disait : « Mon âme s'est refusée aux consolations terrestres; je me suis souvenu de Dieu, et ce souvenir m'a inondé de délices, et j'ai été sur le point de défaillir de bonheur. » *Psalm.* LXXVI, 4. Pensez-vous qu'il ait été suffisamment dédommagé des consolations fragiles dont il n'avait pas voulu?

Ne cherchez pas à vous expliquer autrement pourquoi tant de bons chrétiens s'approchent inutilement de la source des plaisirs véritables. Dieu est un amant jaloux de notre cœur, comme il le dit si souvent; et à cause de cela, il n'admet ni les plaisirs ni les amours étrangers. Aussi, voulez-vous le posséder sans partage,

suivez le conseil de saint Augustin : Laissez tout, disait ce grand homme, et vous trouverez tout. Celui-là trouvera toutes choses en Dieu qui les aura laissées toutes pour son amour.

VI.

Des sollicitudes exagérées.

Les sollicitudes sont très-différentes des plaisirs. Néanmoins, d'après le Sauveur, les sollicitudes sont avec les plaisirs les épines qui étouffent la semence de la parole de Dieu. Saint Bernard a dit avec un grand sens que la nécessité et la cupidité étaient les deux principales sources des maux d'ici-bas. En effet, on ne commet le mal que pour se soustraire à une nécessité qui tourmente, ou se procurer un plaisir qui délecte. Or les sollicitudes que produit toute nécessité sont très-nuisibles à la dévotion et au calme de l'oraison. Elles enchaînent le cœur si étroitement qu'elles nous enlèvent l'envie de penser à une chose autre que nos besoins. Ceux-ci sont dans notre cœur comme un dard, et ils ne nous laissent pas de repos jusqu'à ce que nous leur ayons porté remède. Et qui pourra se livrer au sommeil lorsque des nuées de moucherons remplissent cette malheureuse terre d'Egypte? Certes il sera bien difficile à l'Epouse de dormir paisiblement au milieu des inquiétudes de la vie, si l'Epoux ne veille soigneusement autour d'elle. — Mais alors, direz-vous, comment échapper à ces soucis qui s'attachent à notre âme? — Pour y réussir travaillez d'abord énergiquement à extirper de votre cœur l'amour désordonné des créatures. Vous avez déjà vu quels embarras naissent de cet amour. Les sollicitudes sont encore un de ses effets. En un seul mot : n'aimez pas, et vous ne serez pas dans le trouble. Ne cherchez pas votre contentement dans les créatures, mais en Dieu; ne vous attristez pas à leur sujet, mais selon Dieu. Croyez-moi : elles ne donnent rien pour rien. Leur amour nous impose de lourds tributs; et les douleurs de l'enfantement sont plus vives que les joies criminelles du monde.

Un autre expédient consiste à jeter ces soucis dans les bras du Seigneur avec la ferme confiance qu'il nous les rendra profitables. Ne nous ordonne-t-il pas de le constituer dépositaire de tous nos

soins, et de nous occuper exclusivement d'accomplir sa loi? Ainsi agissait l'Epouse des cantiques lorsqu'elle disait, VI, 2: « Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui. » Il est à moi, car il se charge de toutes mes affaires; je suis à lui et je n'ai d'autre souci que de le servir. Que l'homme cherche avant tout le plaisir de Dieu, et Dieu cherchera aussi le bien de sa créature. Pourquoi la loi divine est-elle qualifiée de pacte, sinon parce qu'elle renferme des obligations réciproques entre l'homme et Dieu? Or, est-il possible que Dieu ne tienne pas sa parole? Non, jamais elle ne trompera personne. Il suffisait à saint François d'Assise de cette seule pensée pour exciter à la sécurité ses frères, auxquels il rappelait ce passage du Psalmiste : Jetez sur le Seigneur vos inquiétudes, et il y pourvoira. Oh! qu'ils sont rares, même parmi les plus recueillis, les chrétiens pénétrés de cette vérité? « Bien des hommes, dit le Sage, se qualifient de miséricordieux; mais le serviteur fidèle qui le trouvera? » *Prov.* XX, 6. La pleine confiance en Dieu est une des vertus les plus propres à établir le règne de la paix dans notre cœur; elle est encore une de celles qui servent le plus à éprouver la solide piété; mais, en retour, elle dépend très-peu de l'homme, et beaucoup d'une faveur spéciale du Seigneur. Il n'appartient pas à tous les chrétiens d'avoir cette confiance de Susanne qui, déjà condamnée à mort et environnée de ses ennemis prêts à la lapider, conservait son cœur ferme, et son espérance en Dieu inébranlable.

Alors, dira quelqu'un, que puis-je faire pour acquérir ce don précieux? — Suivez le Seigneur, comme le suivit la Chananéenne sans vous lasser : que les larmes coulent sans interruption de vos yeux, et vos désirs seront satisfaits. Songez combien Dieu est fidèle en ses promesses, et généreux envers ceux qui espèrent en lui. L'histoire de Jacob, de David et de tant d'autres personnages en est une preuve sensible. « En vous, s'écrie le Roi-Prophète, en vous ont espéré nos pères; ils ont espéré, et vous les avez délivrés. Vers vous ils ont crié, et ils ont trouvé le salut; en vous ils ont espéré, et ils n'ont pas été confondus. » *Psalm.* XXI, 5 et 6. « Considérez, mes enfants, disait l'Ecclésiastique, les nations de la terre; et dites-moi si un seul homme a espéré en Dieu, et s'il a été trompé

dans son attente. Qui a observé ses commandements et en a été délaissé ? » *Eccli.* II, 12.

Voulez-vous un exemple frappant de la fidélité de Dieu à secourir ses serviteurs ? Voyez quelle fut la loyauté de Loth envers ses hôtes célestes. Pour justifier leur confiance, il livrait ses propres enfants au déshonneur, et il n'alléguait d'autre raison que celle-ci : Ces deux étrangers sont entrés chez moi sur ma parole. Voilà mes enfants ; mais ne touchez pas à ceux dont j'ai reçu la confiance. — Que pensez-vous de cette fidélité ? Mais que penserez-vous alors de la fidélité divine ? Y a-t-il dans les créatures une perfection que le Créateur ne possède d'une manière encore plus excellente ? La fidélité de Dieu est autant au-dessus de la fidélité de l'homme que sa bonté est au-dessus de la bonté humaine. Et puisque la fidélité d'un homme va si loin, où seront les bornes de la fidélité divine. Suivez en toutes vos affaires et en toutes vos sollicitudes ce conseil de saint Augustin : « Jetez-vous dans les bras du Seigneur. Ne craignez pas qu'il se dérobe, et qu'il vous laisse tomber. Il vous accueillera, il vous guérira, il vous sauvera. »

VII.

Des occupations en général, et en particulier de l'étude.

Si les peines d'esprit sont un obstacle à la dévotion, les occupations le sont aussi quelquefois. Les peines d'esprit enlèvent à l'âme le pouvoir de prier ; les occupations ne lui en laissent pas le temps ; et cette dernière condition n'est pas moins essentielle que la première. Entre les diverses occupations, les plus capables de devenir un obstacle à la piété, sont l'étude des lettres et des sciences, même de la Théologie, et surtout l'étude par spéculation. Ce genre d'étude absorbe toutes les forces de l'âme, dessèche la volonté, et la rend impuissante à goûter Dieu. Les occupations purement corporelles n'empêchent pas l'esprit de vaquer à la méditation des choses saintes. Malgré leurs nombreux travaux, les pères du désert ne cessaient pas de s'entretenir de pensées pieuses. Mais les occupations de la volonté s'accommodent mal des occupations de l'intelligence ; à moins que celles-ci ne soient dirigées de façon à favoriser celles-là, au lieu de leur nuire. C'est ce que fai-

saient les saints docteurs; chez eux l'étude augmentait la ferveur, loin de l'affaiblir.

En toutes ces choses, il convient d'avoir une juste mesure, afin que l'œuvre de Marthe ne gêne pas l'œuvre de Marie, qui a choisi la meilleure part. A ce sujet saint François conseille à ses disciples de travailler de telle sorte que la dévotion, à laquelle tout doit être subordonné, n'en souffre aucunement. D'un autre côté, le Sage nous engage à chercher la sagesse au temps du repos, car celui qui s'agite peu, en atteindra plus tôt le faîte. *Eccli.* XXXVIII, 25. C'est d'alleurs l'enseignement unanime des philosophes de l'antiquité. La sagesse, disent-ils, vient avec le calme et le repos. Ce repos est non-seulement le repos des passions de l'âme, mais aussi le repos extérieur, ordinairement inséparable du premier. Car, de même que l'eau tranquille possède seule la limpidité et la transparence; de même, l'âme devient de plus en plus pure au sein de la paix et de la quiétude. Si le démon s'efforce constamment d'agiter le cœur des hommes, et de leur représenter mille nécessités imaginaires, c'est afin que ces occupations les détournent de Dieu, et les empêchent de penser à lui. Lorsque les enfants d'Israël vinrent demander à Pharaon la faculté d'aller offrir dans le désert un sacrifice au Seigneur, il leur répondit que l'oisiveté sans doute leur inspirait un semblable désir; qu'il allait leur imposer des travaux de telle sorte qu'ils n'auraient plus le loisir de songer à leur Dieu et à ses sacrifices. Que de chrétiens sont ainsi employés par le prince de ce monde à des œuvres de vanité! Ils vont de tous côtés, cherchant des matériaux pour construire des édifices aussi peu stables que le vent; et ils n'ont jamais un moment pour offrir à leur Dieu le sacrifice de la prière.

Ce furent les occupations et les soins superflus qui fermèrent la porte du festin de l'Evangile à ceux qui y avaient été conviés. L'un s'excusait en disant qu'il avait un domaine à visiter; un autre en disant qu'il avait des bœufs à essayer; un autre était retenu par ses affaires domestiques; si bien qu'ils furent tous exclus du divin banquet. De même, il arrive aux hommes entièrement adonnés aux choses de la terre, et séparés de tout entretien avec Dieu, de devenir tout matériels pour ainsi parler, et insensibles

aux choses du salut. Au reste, écoutons ce que saint Bernard écrivait au pape Eugène, *Lib.* I *de Consid.* : « Il y a une chose que j'ai toujours redoutée et que je redoute encore pour vous : C'est que, environné des nombreuses affaires qu'entraîne la charge pastorale, et désespérant d'en voir jamais la fin, vous ne laissiez s'endurcir votre âme, et que vous n'en veniez par degrés à éteindre en elle le sentiment d'une juste et utile douleur. Il sera beaucoup plus sage de vous soustraire à ces occupations, ne serait-ce que de temps en temps, que de céder à leur impulsion et d'être conduit infailliblement par elles là où vous ne voulez point aller. Où donc? demanderez-vous. — A l'endurcissement du cœur. Et n'allez pas demander encore ce qu'est cet endurcissement. Si vous n'avez pas déjà frémi, ce mal est le vôtre. Le cœur endurci est celui qui n'a point horreur de lui-même, parce qu'il n'en a plus le sentiment. Pourquoi d'ailleurs m'interroger? Interrogez Pharaon. Jamais homme au cœur endurci n'a obtenu le salut, si Dieu, dans sa miséricorde, n'a substitué un cœur de chair à son cœur de pierre. Qu'est-ce donc que le cœur endurci? C'est celui que la douleur ne saurait toucher, la piété émouvoir, la prière fléchir : il ne fait pas cas des menaces et il se roidit sous les coups. » — Après avoir enuméré quelques autres marques caractéristiques du cœur endurci, saint Bernard conclut en ces termes : « Voilà pourtant où vous mèneront ces maudites occupations, si vous continuez à vous abandonner tellement à elles, que vous ne réserviez rien pour vous-même. Vous perdez votre temps; et s'il m'est permis d'être pour vous un autre Jéthro, je vous dirai que, vous aussi, vous vous consumez follement en des travaux propres uniquement à tourmenter l'esprit, à dessécher le cœur, et à épuiser la grâce. »

Ces paroles de saint Bernard montrent bien le danger des occupations excessives, et en même temps, avec quelle modération, quelle prudence il faut se livrer aux affaires les plus saintes. Les occupations du Souverain pontificat sont assurément justes et nécessaires; et cependant saint Bernard n'hésite pas à les qualifier de maudites, de travaux insensés et de perte de temps; non pas qu'elles le soient toujours, mais quand on s'y livre sans discerne-

ment. De là pour l'homme la nécessité de bien connaître les forces de son esprit afin de ne pas lui imposer une tâche trop lourde. Si la charge excède notre vigueur, qu'attendre sinon une chute certaine?

Nous éviterons cet écueil en invoquant le concours de deux excellentes vertus, la prudence et la force. La prudence nous découvrira la mesure de ce que nous pouvons, ainsi que les dépenses quotidiennes de temps et les exercices indispensables à l'harmonie de la vie. La force nous permettra de repousser toute affaire superflue, et de refuser, sauf le cas d'obéissance, le fardeau que nous ne pourrions pas porter. Les personnes qui, cédant aux prières, aux importunités, au respect humain, consentent à accepter un fardeau disproportionné, ne tardent pas à succomber sous le faix et à ne plus se relever, expiant de la sorte leur indiscrète témérité.

Une vertu qui conduit encore à vaincre cet obstacle est la vertu qui incline à suivre en toutes choses le bon plaisir de Dieu. Or Dieu nous exhorte sans cesse à la mortification de nos passions et aux exercices capables de nous la procurer. Voilà, à ses yeux, notre première occupation. Tant qu'elle n'est point remplie, les autres restent inutiles. C'est pourquoi le serviteur de Dieu devrait avoir toujours en la pensée la réponse de Saül à David, qui alléguait sa pauvreté comme un obstacle à son union avec la fille de son roi : « Ce ne sont ni des richesses, ni des domaines qu'il me faut, mais cent dépouilles de Philistins, afin que je sois vengé de mes ennemis. » I *Reg.* XVIII, 25. Le roi du ciel peut aussi bien se passer de richesses que les rois de la terre; lui qui d'une seule parole changerait la face de l'univers. Ce qu'il veut de l'homme, c'est qu'il le venge du péché et des passions, ses ennemis, et qu'il lui en offre les dépouilles en retranchant tout ce qu'il y a en elles de désordonné. Et comme cela est à peu près impossible sans l'aide de l'oraison, l'oraison est, de tous les exercices de piété, celui qui sera le plus agréable à Dieu. Si le monde est le théâtre de tant de désordres, la cause principale est que les hommes veulent servir Dieu à leur façon, et non comme Dieu le désire. Il y a une foule d'entraves dont nous pourrions aisément nous débarrasser dès le principe. Mais lorsque nous les avons quelque temps négligées,

nous voudrions les rompre que nous n'en avons plus la force. Par suite, il nous faut une grande prudence pour prévoir les dangers qui nous menacent, nous préparer à éviter leurs coups, ou, selon l'expression du Sage, pour composer le remède avant que le mal survienne. Exposer les raisons qui démontrent cette vérité, serait une peine inutile; car on rencontrera tous les jours des personnes qui, faute de prévoyance, ont assumé des obligations au-dessus de leurs forces, et qui bientôt impuissantes à les soutenir, déplorent leur légèreté, quand il n'en est plus temps.

Les religieux qui vivent sous l'obéissance ont moins à craindre de l'écueil dont nous parlons. La règle les en garantit, comme de bien d'autres; et c'est pour eux un avantage aussi grand qu'il est peu apprécié. Cependant ils ont à prendre garde de ne suivre point leur propre volonté, sous prétexte d'obéir à celle des supérieurs; ce qui arrive souvent quand les supérieurs ordonnent aux religieux ce que ceux-ci recherchent et désirent. On entend quelquefois ces derniers dire qu'ils sont obligés par obéissance à l'étude, à la prédication, et qu'il ne leur reste pas le loisir de s'occuper de Dieu. C'est une illusion; puisque les devoirs du souverain Pontife, les plus sacrés, les plus impérieux incontestablement qui soient au monde, ne le dispensent pas de vaquer aux exercices de piété. Et saint Bernard, dans le livre dont nous avons plus haut cité quelques passages, insiste auprès du pape Eugène afin qu'il dérobe aux affaires de l'Eglise un peu de temps qu'il consacrera tous les jours à s'occuper de ses propres affaires. «Comme les temps sont mauvais, leur dit-il à ce propos, *Lib.* I *de Consid.*, je me borne à vous avertir de ne pas vous donner tout entier ni toujours à l'action, mais de réserver à la considération une partie de votre temps et de votre cœur. Et ce que je vous dis, n'est pas de la convenance; c'est de la nécessité. Car, à ne consulter que la convenance, vous devriez préférer à tout, ou plutôt cultiver exclusivement à tout, une chose dont l'utilité est universelle, à savoir la piété. Voulez-vous savoir ce qu'est la piété? C'est la pratique de la considération. Vous objecterez peut-être que je m'éloigne en cette explication de celui qui a défini la piété, *le culte de Dieu.* Eh bien! il n'en n'est rien : Réfléchissez-y un instant, et

vous verrez que j'ai exprimé la même pensée, quoique seulement en partie. Quelle occupation regarde plus le culte de Dieu que celle dont parle le Psalmiste en ces termes : « Appliquez-vous, et voyez que c'est moi qui suis Dieu. » *Psalm.* XLV, 11. Or, tel est le principal rôle de la considération. Enfin, quel exercice surpasse en utilité celui qui, par une sorte d'anticipation salutaire, s'approprie la part de l'action, exécutant pour ainsi dire d'avance, et disposant avec sagesse ce qui doit s'accomplir plus tard ? Et il le faut nécessairement, si l'on ne veut pas rendre par la précipitation certaines choses aussi dangereuses qu'avec un peu de réflexion et de prévoyance elles auraient été profitables. »

La conséquence de cette doctrine est qu'il n'existe pas de charge ni d'obligation si étroite que l'on ne puisse consacrer quelques instants à se recueillir et à régler sagement sa vie. Or, telle est l'utilité de la considération. Le même saint la fait admirablement ressortir dans un autre passage, que je ne citerai pas à cause de sa longueur. Quoique cet exercice soit avantageux à toute espèce de personnes, il convient particulièrement à celles que leur état astreint à une plus grande perfection, par exemple aux évêques et aux religieux. Pour acquérir cette perfection, elles doivent se recueillir à certaines heures, à l'aide de l'oraison, examiner leur conscience, ordonner leur vie, panser leurs blessures, se prémunir contre les dangers de chaque jour, et implorer avec ferveur la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nulle servitude au monde ne dépouille l'homme du droit de manger, de dormir, et de satisfaire aux besoins de la vie corporelle. L'âme aussi a besoin de nourriture et de sommeil; elle trouve l'un et l'autre dans l'oraison; par conséquent elle peut supposer son droit respecté par les devoirs de l'obéissance. Il n'y a aucune difficulté pour les occupations dont la règle ne fixe ni les heures, ni la durée. Il sera toujours facile de distraire de l'étude, de la prédication, quelques instants en faveur de notre âme. Pour les autres occupations imposées par l'obéissance, elles n'existent qu'à la condition de ne pas détourner du but suprême, à savoir de la perfection, et conséquemment de ne pas détourner de moyens aussi importants que l'oraison pour y parvenir.

Ce que je dis des religieux, je l'appliquerai aux personnes qui, vivant sous l'autorité de leurs parents, éprouveraient de leur part quelque difficulté pour s'adonner à l'oraison. Bien qu'il ne soit pas permis de désobéir à ses parents, il est permis toutefois de consacrer quelques instants à la prière, afin de ne pas tomber dans cette horrible dureté de cœur dont nous avons vu tout à l'heure la triste image. En vérité notre misère est si grande, le monde si mauvais, le danger si fréquent que l'on n'est plus en sûreté, dès qu'on s'éloigne un peu du Seigneur. Et ce qu'il y a de pire c'est que notre âme est tellement penchée vers la chair qu'elle cède à son attrait aussitôt qu'elle se retire du Dieu qui est tout esprit.

VIII.

De la curiosité.

Un défaut très-nuisible à la dévotion est encore la curiosité. Il y a plusieurs sortes de curiosité. L'une consiste à rechercher avidement les actions et la conduite d'autrui. Celle-ci remplit à la fois le cœur de vaines pensées et de vains sentiments qui enlèvent la paix et la tranquillité à la conscience. Ce défaut est le défaut des oisifs; ils ne veulent pas s'occuper de leurs affaires, et pour cela ils s'occupent toujours des affaires des autres.

L'intelligence a sa curiosité qui porte à lire les histoires profanes, les livres des anciens et autres ouvrages semblables. Elle ne règne pas moins dans les esprits qui étudient de plus graves auteurs, non pour acquérir la connaissance de la vraie sagesse, mais à cause de l'artifice et de l'éloquence du langage, ou de certaines doctrines particulières qu'ils enseigneront à leur tour, sans en tirer eux-mêmes aucun profit. Ces gens-là sont, d'après la comparaison de l'*Ecclésiastique*, XXVII, 5, comme un crible qui laisse tomber le froment le plus pur, ne conservant que la paille et la terre. Effectivement, ils négligent les vérités qui leur seraient salutaires, et ils se repaissent à loisir d'inutiles paroles. Il en est bien autrement des esprits solides, dit saint Augustin; ils n'aiment pas dans un ouvrage les paroles dont il est composé, mais les vérités que ces paroles expriment.

Un genre différent de curiosité résulte des sens : cette nouvelle

curiosité ne souffre pas qu'il y ait rien à reprendre en l'extérieur de la maison, des habits, des livres, des tableaux, en un mot de tout ce qui nous appartient. Or, comme cette fantaisie exige beaucoup de soins, et qu'elle ne saurait supporter un arrangement contraire à son goût, en sorte qu'il faut toujours recommencer la même tâche, le calme et la paix disparaissent de la conscience, et notre activité se consume en occupations superflues. C'est là certainement un grand obstacle à la dévotion. Et le démon, qui en mesure l'importance, s'efforce de nous jeter tous dans cette manie. Chaque jour il représente à notre esprit de nouvelles combinaisons et de nouveaux arrangements. Il engagera les religieux à augmenter la richesse de leurs monastères, les ornements de leurs Eglises; et cela sous un prétexte de piété, en leur mettant dans la tête que les serviteurs de Dieu méritent bien d'habiter en de beaux édifices et de jouir de toutes ces choses. Lisez la vie des véritables saints, et vous verrez qu'ils se souciaient médiocrement de ces bagatelles. Ils les regardaient plutôt avec défiance comme autant de choses propres à distraire le cœur, à dévorer le temps, et partant à détruire la dévotion. Si la lumière du jour troublait le bienheureux Antoine dans sa contemplation, quel trouble ne causera pas le souci de se procurer des biens qui fuient avec la rapidité de l'oiseau ?

C'est principalement à la pauvreté évangélique qu'il appartient de réprimer cette curiosité excessive. Elle se contente de choses viles et méprisables, à l'exemple du Dieu qui en naissant n'eut d'autre couche que la crêche, d'autre palais qu'une étable.

IX.

De l'interruption des exercices de piété.

L'interruption des exercices de piété est un obstacle à la dévotion aussi funeste qu'il est ordinaire. Au nombre des plus grandes misères de l'homme il faut compter sa vivacité en face du mal, sa froideur et son insensibilité en face du bien. Il suffit d'une pensée et d'un instant pour mettre le cœur et le corps en flamme ; et pour conserver un bon sentiment, un peu de dévotion, il est besoin du concours de Dieu et de l'homme. du ciel et de la terre. « L'esprit

humain, est-il écrit, est un esprit qui va et qui ne revient pas. » *Psalm.* LXXVII, 39. Il va sans peine à travers la corruption et la vanité; mais il n'en revient qu'avec une difficulté extrême. Assurément si nous comprenions bien les enseignements de la raison, aucune misère ne nous affligerait autant ici-bas que celle-ci. Puis donc qu'il est aussi facile de conserver la dévotion quand on la possède qu'il est difficile de la recouvrer quand on l'a perdue, ayons grand soin de veiller sur le peu que nous en avons, et n'oublions pas combien nous est défavorable l'interruption habituelle des exercices de piété. Quand nous voulons ensuite les reprendre nous éprouvons autant d'embarras que si nous ne les avions jamais pratiqués. Saint Pierre disait à Jésus-Christ : « Maître, nous avons travaillé la nuit entière, et nous n'avons rien pris. » Pareille chose arrive à ceux qui se négligent; et on pourrait leur adresser les paroles que le pieux saint Bernard adressait au pape Eugène, *Lib.* I *de Consid.* : « Combien de fois désirez-vous élever votre cœur à Dieu, vous mettre en oraison sans y réussir? Vous voulez et vous ne pouvez pas; vous faites effort, et vous n'avancez pas. Vous commencez; on vous dérange et vous finissez au point où vous aviez commencé; le fil se rompt quand la trame allait être ourdie. » — Cette difficulté vient de ce qu'on a laissé son cœur se refroidir durant quelques jours; et le Seigneur nous punit ainsi du peu de cas que nous faisons de sa grâce, afin que nous en usions mieux une autre fois. « Si le fer est émoussé, dit Salomon, *Eccli.* x, 10; si au lieu de le remettre dans son premier état, on l'émousse de plus en plus, on aura bien du mal à l'aiguiser de nouveau. Ainsi en est-il de la sagesse. » Je n'ignore pas que ces paroles sont susceptibles de plusieurs interprétations; mais elles peuvent être très-pertinemment appliquées à l'étude de la piété et de la sainte Ecriture, comme l'a fait saint Jérôme lui-même. En effet, l'expérience montre souvent avec quelle difficulté l'homme recouvre la ferveur perdue; mais quand il l'a recouvrée, il se tient soigneusement sur ses gardes pour ne pas la perdre une seconde fois.

Si l'interruption des exercices de piété nuit considérablement à la dévotion, il est naturel que la persévérance dans ces exercices

lui soit très-avantageuse. L'arbre qui est exactement arrosé, donne des fruits abondants. L'enfant qui ne réclame jamais en vain le sein de sa mère, grandit et se fortifie de jour en jour. Lorsqu'un élève prépare et suit assidûment les cours de ses maîtres, il ne tarde pas à faire de sensibles progrès ; tandis qu'il ajoutera fort peu à ses connaissances, s'il n'y assiste qu'à de rares intervalles.

Cependant lorsque l'interruption est courte, en même temps que juste ou nécessaire, l'âme fidèle n'y perd rien : il lui arrive même de recevoir une récompense double à cause de son obéissance. Il est vrai aussi que l'interruption entraîne moins de danger chez les parfaits que chez les commençants. Ces derniers sont pauvres et indigents; le jour où ils ne travaillent pas, ils n'ont rien pour se soutenir. Les premiers au contraire ont une réserve qui leur permet de se soutenir, encore qu'ils ne gagnent rien. Ceux-ci sont semblables à des arbres qui défient la sécheresse, et qui conservent leur feuillage et leurs fruits; ceux-là ressemblent aux arbres qui ne peuvent être privés d'eau sans perdre leur beauté et leur fraîcheur. Or, il y en a beaucoup plus dans cette dernière classe que dans la première. Nous finirons en conjurant les âmes pieuses de persévérer dans leurs exercices de piété. Que leur vie soit parfaitement réglée, et que chaque occupation ait son heure, et que cet ordre soit interrompu aussi rarement que possible.

X.

De la recherche et de l'excès dans le boire et le manger.

On reconnaîtra aisément que l'excès dans le boire et le manger est loin de favoriser l'acquisition de la piété véritable. Il en est autrement du jeûne et de la tempérance. Aussi l'Ecriture sainte nous montre-t-elle toujours la prière et le jeûne unis ensemble; et les saints personnages qui s'enfonçaient dans la solitude pour vaquer à la contemplation pratiquaient-ils les abstinences les plus austères.

Mais si le jeûne permet à l'esprit de s'élever plus légèrement vers Dieu, l'excès dans le boire et le manger l'abat et l'alourdit. Elever son esprit jusqu'à contempler l'éternelle lumière, le rendre

capable d'en recevoir l'influence et les splendeurs, est une chose tellement au-dessus de la nature, selon saint Augustin, *De Trin.* x, 5, que l'homme a besoin, pour y réussir, de rassembler et d'employer toutes ses forces. Pour s'envoler aussi haut, il doit se débarrasser de tout lien et de toute entrave. Or, l'excès dans le boire et le manger produit l'effet contraire. D'abord, le travail de la digestion absorbe une partie des forces de l'âme; car la nature exige, comme un droit de justice, que rien ne nuise à une fonction aussi nécessaire à la vie animale. De là cette incapacité de se livrer, après un repas abondant, à une étude un peu captivante. De plus les aliments, semblables à un liquide en ébullition, envoient vers le cerveau, siége des facultés de l'âme, d'épaisses vapeurs qui le couvrent en quelque sorte d'un obscur nuage, et rendent impossible l'exercice des puissances intellectuelles. C'est pourquoi les Grecs employaient habituellement cette sentence que cite saint Jérôme : « Un estomac rassasié et une intelligence déliée n'habitent pas ensemble. » *Epist. ad Nepot.* On raconte de Jules César qu'il était à jeun, lorsqu'il se rendit au sénat pour y faire consacrer sa toute-puissance. Sans doute que dans cet état il se sentait plus maître de son esprit et de lui-même.

L'excès dans le boire et le manger sollicite encore à parler, à rire, à plaisanter, et à toute espèce d'actions légères. De même qu'une âme remplie de dévotion invite le cœur à s'occuper des choses divines, de même le corps, gorgé de nourriture, l'invite à s'occuper de choses terrestres. C'est des excès dans les repas que naissent, d'après saint Grégoire, *Pastor. admon.* III, 20, les moqueries, l'intempérance du langage, les joies vaines, la tyrannie des sens, l'obscurcissement de l'intelligence. Il est donc évident que ce vice est extrêmement funeste au résultat que nous nous proposons. Par contre, le jeûne et la tempérance lui doivent être favorables. Telle est, au reste, la conviction de saint Chrysostome, qui s'exprime ainsi : « Le jeûne gratifie l'âme d'ailes spirituelles sur lesquelles elle monte jusqu'à Dieu, et voit à ses pieds les choses de la terre. Un navire dont la cargaison est petite marche avec plus de vitesse. Sa cargaison est-elle considérable, il va moins vite et il court plus de dangers. Il en est ainsi de l'âme : est-elle allégée

par le jeûne, elle navigue en sûreté sur l'océan de la vie, les yeux fixés au ciel, envisageant les biens présents comme une ombre. Est-elle au contraire appesantie par la nourriture, elle devient captive et sujette à mille misères. » *Hom.* I *De pœnit.*

Les longs repas sont en particulier préjudiciables à la dévotion; d'un côté, parce qu'on y emploie à satisfaire un appétit grossier le temps réservé aux saintes veilles et à la nourriture de l'esprit; de l'autre, parce que avec un estomac chargé d'aliments, il sera impossible de se lever au milieu de la nuit ou dès l'aurore : heures que nous avons vu le mieux convenir à l'oraison. Car de même, dit saint Basile, *Serm.* II *De jejun.*, qu'un soldat dont le bagage est trop lourd, ne maniera pas bien ses armes, de même un religieux embarrassé d'un excès de nourriture ne persévérera pas dans les veilles favorables à l'oraison.

A l'excès dans le boire et le manger ajoutons la délicatesse, l'amour des repas et des festins. Il y a peu de circonstances où il se perde plus de temps, où l'esprit se dérange et où l'homme se relâche plus que dans ces réunions. La chaleur du vin, la saveur des mets, l'agrément de la compagnie ouvrent un vaste champ à la langue. Elle s'y précipite, entraînant avec elle le cœur, et rompant les barrières qui retenaient l'âme.

A combien d'inconvénients s'exposent les personnes attachées à ces plaisirs, surtout quand leur profession les leur interdit? Que de prétextes on allègue pour ne pas les quitter! et que de fois on arrive à compromettre la paix, la charité et la concorde! Le Sage, qui comprenait bien l'étendue de ces périls, ne cesse de nous les signaler. « Celui qui aime les festins, dit-il dans un endroit, tombera dans l'indigence; celui qui aime le vin et la bonne chère ne s'enrichira pas. » *Prov.* XXI, 17. — « Ne vous trouvez pas, dit-il ailleurs, dans les festins de ceux qui aiment à boire et à se gorger de viandes. Car, passant leur temps à boire, ils se ruineront; et leur paresse leur procurera pour vêtement des haillons. » XXIII, 20. Plus bas il ajoute : « A qui dira-t-on : Malheur? Au père de qui dira-t-on : Malheur? Pour qui les querelles? Pour qui les embûches? Pour qui les blessures sans cause? Pour qui, sinon pour ceux qui habitent au milieu du vin, et qui mettent leur plaisir à

vider des coupes? » XXIII, 29. Voilà quelques-uns des maux qu'engendre ce vice; ce qui fait dire encore à l'écrivain sacré : « Le vin est une source d'intempérance, et l'ivrognerie est pleine de désordres : quiconque y trouve ses délices n'a point la sagesse. » *Prov.* XX, 1. Et la raison en est manifeste : Le chemin vers la sagesse, ce sont les larmes, la componction et la mortification des passions. Or la bonne chère produit un résultat opposé. La componction, dit saint Chrysostome, ne peut pas plus subsister parmi les plaisirs des sens, que le feu ne peut s'allumer et s'entretenir avec des matériaux humides. Il règne entre ces deux choses une différence radicale : l'une est la mère des pleurs, l'autre des ris; l'une serre le cœur, l'autre le relâche. *Lib.* II *De componct. cord.*

En règle générale, que le serviteur de Dieu, se souvenant du fiel et du vinaigre dont le Sauveur des hommes fut abreuvé sur la croix, se contente de mets vils et grossiers. Qu'il en use avec une telle tempérance qu'il soit toujours prêt à porter ses regards vers le Seigneur et aux autres exercices spirituels, sans être retenu par la pesanteur du corps. Il doit se souvenir que la perfection de la vie chrétienne consiste dans une oraison continuelle, dans un entretien incessant avec Dieu; par conséquent, c'est à lui dont l'esprit doit être toujours élevé vers le ciel, de mettre son âme et son corps dans la disposition convenable. Si un musicien avait à jouer sans cesse de son instrument, il tiendrait cet instrument sans cesse accordé. Or, comme la vie du parfait chrétien n'est qu'une oraison et qu'une harmonie continuelle, afin d'attirer la grâce du Seigneur, il est de son devoir de maintenir ses sens et son âme dans un accord parfait. C'est le conseil que saint Jérôme donnait à une jeune fille en ces termes : « Usez dans vos repas d'une modération telle que vous les quittiez toujours avec faim. Vous pourrez ainsi prier, lire et pratiquer tout autre exercice sprituel sans difficulté aucune.» *Ad Demetr.* Le même docteur dit encore qu'il vaut mieux suivre exactement une règle modérée dans le boire et le manger, que de se livrer à des austérités capables d'exténuer la chair, sauf ensuite à lâcher les rênes à la gourmandise et à la gloutonnerie. « Un repas modéré, dit-il ailleurs, et une nourriture qui n'excède pas le nécessaire sont préférables à un jeûne de deux ou trois jours.

Il vaut mieux manger souvent et peu, que rarement et beaucoup. Une pluie qui tombe goutte à goutte est plus salutaire qu'un torrent furieux et débordé. »

Les chrétiens qui vivront de cette manière seront riches de temps, et cette richesse certes en vaut bien une autre. En peu d'années, ils fourniront une longue carrière, parce qu'ils mettront à profit tous les instants, sans essuyer jamais de perte. Mais que voir en ces hommes qui font un dieu de leur ventre, sinon des cadavres spirituels en un corps vivant? Leur âme est ensevelie dans la matière. Digérer les aliments dont ils se sont repus, jouir largement de la promenade, du sommeil, voilà leur unique préoccupation. Ne vivant que pour manger, ils n'ont pour autre chose ni intelligence, ni loisir, ni aptitude. Quelle que soit la durée de la vie de cette sorte de gens, peut-on dire qu'elle a été longue, peut-on même dire qu'ils ont vécu d'une vie humaine, eux qui n'ont jamais accompli d'action digne de la noblesse de notre nature?

XI.

De la mauvaise disposition et de la faiblesse du corps.

Il ne résulte pas un moindre inconvénient des austérités excessives, de la faiblesse et généralement de toute souffrance ou fâcheuse disposition du corps. Il règne entre le corps et l'âme une connexion si étroite, que celui-là ne saurait souffrir de la faim, de la soif, du froid, du chaud, etc., sans que celle-ci n'éprouve de la difficulté à se livrer à la contemplation des choses divines. La douleur de son ami lui ravit le calme et le repos. Le corps la réclame, quand il souffre, et il ne lui permet pas d'autre occupation, à moins que par un privilége spécial, elle ne soit soustraite à son influence.

Il est donc nécessaire que le chrétien fervent traite son corps avec sagesse et prudence. Il a deux écueils à éviter, la mollesse qui appesantit et l'extrême rigueur qui affaiblit outre mesure. Si les cordes d'une guitare sont trop tendues, elles ne tarderont pas à se rompre; si elles sont trop lâches, elles n'auront pas de sonorité. Il en est ainsi du corps; il ne favorise la musique céleste de l'oraison qu'à la condition de n'être traité ni avec trop d'indulgence,

ni avec trop de rudesse. Sous la loi mosaïque, le sel était indispensable à tous les sacrifices. De même aucun de nos sacrifices ne sera agréable à Dieu s'ils ne sont assaisonnés du sel de la discrétion.

Mais comme il est malaisé de discerner ce juste milieu, que la chair tire sans cesse de son côté, il sera bon de tenir ses réclamations pour suspectes; et s'il fallait pencher vers une extrémité, il serait plus sûr de se prononcer contre la chair qu'en sa faveur. Nous aurons beau la contrarier, tôt ou tard elle saura bien rentrer dans ses droits, et elle serait mal venue de se plaindre d'être une fois par hasard privée du nécessaire, lorsqu'elle usurpe à chaque instant le superflu.

XII.

De plusieurs obstacles particuliers.

Les obstacles énumérés jusqu'ici sont les obstacles qui se rencontrent communément dans le chemin de la perfection. Outre ces obstacles généraux, il y en a de particuliers aux divers caractères et aux diverses conditions. Certaines personnes sont d'une susceptibilité telle que la moindre contrariété leur enlève tout repos et toute tranquillité. Evidemment, une oraison calme est impossible à des personnes de ce caractère.

D'autres, semblables à des lunatiques, embrassent des futilités avec une ardeur et un empressement incroyables : dès que ces futilités se présentent, elles s'y précipitent, abandonnant tout, et laissant, pour ainsi parler, Dieu la parole sur les lèvres. Ce défaut est propre aux personnes capricieuses et promptes à faire exclusivement leur volonté. Leurs appétits et leurs fantaisies sont irrésistibles. Ne peuvent-elles pas faire ce qu'elles veulent, vous diriez qu'elles vont crever de dépit. C'est à ces personnes que le démon s'adresse de préférence. Il se sert de leurs caprices comme d'autant de chaînes pour les arracher à l'oraison, ainsi qu'il en arrachait un moine du monastère de saint Benoît. Ce religieux ne pouvait rester en repos à l'oraison ; tandis que ses confrères priaientde tout leur cœur, il s'échappait et allait s'occuper d'une autre manière. Or, il arriva que saint Benoît, priant pour ce pauvre moine, aperçut en esprit un nègre hideux qui allait droit au religieux en question, le prenait par la main et le contraignait à sortir. Selon

toute apparence, le démon n'est pas moins habile à profiter de nos inclinations mauvaises pour nous arracher à un si avantageux exercice. Et, bien qu'il ne le voie pas à l'œuvre, le serviteur de Dieu ne doute pas que cet ennemi ne soit l'auteur des difficultés dont il est assailli.

Au-dessus de ces obstacles particuliers, il en existe un des plus fâcheux et des plus ordinaires. C'est l'amour désordonné de certains objets en lesquels nous avons mis notre affection. Il y a peu de personnes, si pieuses et si affranchies qu'elles soient de leurs passions, qui n'aient leur idole favorite, et qui ne lui consacrent leur amour et leurs efforts. Cette idole est pour les uns l'amour des lettres, de la science ou de l'éloquence : cet objet absorbe tous leurs désirs; rien au monde ne leur est autant agréable, et ne leur semble plus beau, plus digne de la nature humaine. L'amour des honneurs est l'idole de quelques autres : l'amitié des princes, de magnifiques domaines, des charges publiques distinguées, voilà le secret de leurs travaux. D'autres songent uniquement à ramasser des richesses qui leur permettront de créer un majorat et d'être les chefs d'une nouvelle maison. Il suffirait à d'autres, moins ambitieux, d'être assez fortunés pour acheter tel héritage ou telle fonction. Il y en a dont les vœux tendent à trouver un établissement sortable, soit pour eux-mêmes, soit pour leurs enfants ou leurs parents; et il leur semble que, leurs vœux accomplis, ils n'auront plus rien à désirer. Chacun enfin, nous avons notre attache qui nous retient aussi réellement que des animaux le sont à une crèche. Dès que notre cœur s'est porté vers un objet déterminé, il l'embrasse avec avidité, et il cherche non moins avidement les moyens les plus expéditifs pour se le procurer. Nous voilà aussitôt à pâlir nuit et jour sur les livres, ou bien à former des entreprises capables de nous enrichir. La racine s'est développée : comment les rameaux ne se montreraient-ils pas? Ces affaires qui jettent l'homme dans la sollicitude et qui ne lui laissent ni temps, ni liberté d'esprit pour s'entretenir avec Dieu, sont indubitablement les mauvaises herbes qui, selon l'Evangile, étouffent la bonne semence. Que de fois, en effet, pendant l'oraison, le démon ne nous entraîne-t-il pas du ciel sur la terre, et ne

nous porte-t-il pas sans résistance vers les objets d'une folle affection ? Dieu nous convie à sa table, il nous promet ses caresses, le bonheur et la participation à son esprit; et, au lieu de répondre à son appel, nous courons là où nous appellent de vaines amours.

C'est inutilement que nous espérerions ainsi trouver Dieu. «Nul, a dit Jésus-Christ, ne peut servir deux maîtres. S'il aime l'un il haïra l'autre; s'il obéit à l'un il méprisera l'autre. » *Matth.* VI, 24. Tenter le contraire, est ressembler aux nouveaux habitants envoyés à Samarie par le monarque assyrien ; lesquels, suivant l'Écriture, honoraient simultanément de leurs sacrifices et le Dieu d'Israël et les idoles. A ces personnes j'adresserai volontiers ces paroles de Samuel : « Si vous revenez à Dieu de tout votre cœur, commencez par enlever les dieux étrangers du milieu de vous; ne servez que le Seigneur, et il vous délivrera de vos ennemis. » I *Reg.* VII, 3. Considérons avec attention ce que Dieu mérite, ce que notre cœur peut lui offrir, et nous verrons clairement que le partage est impossible lorsque l'on doit autant et que l'on a si peu à donner. « La couche est trop resserrée, comme le dit Isaïe, XXVIII, 20, pour que deux y contiennent; la couverture est trop étroite pour que deux en soient couverts. » Le cœur humain est incapable de renfermer à la fois Dieu et le monde.

Sachez bien que si un homme dont les yeux recherchent une autre femme que la sienne, ne saurait être heureux, il ne le sera pas davantage celui qui aime d'autres objets que la sagesse divine. Soyez donc, ô mon frère, le chaste amant de cette fille du ciel. N'allez pas lui devenir infidèle, et tromper son attente. Je vous le dis en vérité, aucun amour étranger ne refroidira plus l'amour de deux époux qu'une affection désordonnée ne refroidira l'amour qui doit régner entre votre âme et son Créateur. Vous convoitez les faveurs divines; déracinez donc de votre cœur toute affection étrangère, et présentez-le au Seigneur comme une matière susceptible de recevoir toutes les formes dont il voudra la revêtir. Les maîtres de la vie spirituelle vous recommandent unanimement de ne rien conserver qui puisse être un obstacle aux influences et aux opérations de l'Esprit-Saint. Dans une œuvre quelconque il faut toujours un être qui agit et un être qui sup-

porte cette action, un être qui commande, et un être qui obéit. Par conséquent, voulez-vous que Dieu achève en vous son œuvre, alors voyez lequel de ces deux rôles vous convient. Et puisqu'il ne vous appartient pas de commander, ni à Dieu d'obéir, laissez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. En d'autres termes, laissez Dieu vous gouverner, vous conduire selon son bon plaisir, et remettez-vous entre ses mains comme un instrument qui n'offre aucune résistance, pas plus la résistance des affections et des volontés particulières que celle des préoccupations qui en sont la suite.

A la vérité, il nous est impossible de nous soustraire à toute affaire étrangère à la piété. Mais efforçons-nous du moins de lui soustraire notre cœur, et de conserver le sceptre aux mains de la Sagesse éternelle. Répétons de toute notre âme ces paroles du Sage : « Je l'ai aimée, et je l'ai recherchée dès ma jeunesse; je l'ai demandée pour épouse, et je me suis épris de sa beauté. » *Sap.* XIII, 2. — Elle est notre dernière fin, le centre de notre félicité; c'est pour elle que nous avons été créés, qu'ont été créées toutes choses. Regardons comme profitable le temps que nous lui consacrerons, et comme perdu celui que nous emploierons ailleurs. Dans les occupations temporelles il faudrait plutôt agir de corps que d'esprit, plutôt avec les mains qu'avec le cœur. « Le temps de la vie est bien court, mes frères, écrivait saint Paul aux Corinthiens, I *Corinth.* VII, 29 et seq. C'est pourquoi si vous avez une épouse, vivez comme n'en ayant pas; si vous vous affligez, oubliez votre affliction; si vous vous réjouissez, oubliez votre joie; si vous achetez, soyez comme ne possédant pas; car la figure de ce monde passe. » Puis donc que tout ici-bas est fragile et caduc, à quoi nous attacherons-nous sinon au Bien suprême? quel autre objet méritera notre amour?

Au reste ce conseil est d'une telle importance que toute la vie spirituelle en dépend. Et la preuve en est facile : en effet, la raison dernière est la cause principale de nos actes et la fin que nous nous proposons. La fin est-elle légitime, le reste marchera bien. Est-elle au contraire mauvaise ou déréglée, le mal et le déréglement s'introduisent dans notre conduite. Tenez donc iné-

branlable et profonde dans votre cœur la conviction que la source de la vie de votre âme est la communication familière avec Dieu; que c'est là votre trésor, votre héritage, votre avenir; et fermant les yeux à toute autre chose, foulant le monde aux pieds, livrez-vous tout entier à cette occupation sainte. En pourrait-il y avoir de meilleure? C'est la part de Marie, l'œuvre la plus parfaite, la plus propre à exercer notre cœur en l'amour actuel de Dieu, qui est, d'après saint Thomas, la plus excellente des actions dont l'homme soit capable. Y a-t-il une plus noble entreprise que celle-là? Vous désirez peut-être acquérir la sagesse. Eh bien! Dieu découvre à ses amis dans l'oraison les secrets les plus merveilleux. Il y enseigne une si sublime sagesse, que l'or de la sagesse humaine n'est en comparaison qu'un peu de sable, et que l'argent de la science terrestre n'est que de la boue. Aucune fin ne saurait être préférée à cette fin : de même aucun moyen ne saurait être préféré à ce moyen. Que tout ici-bas soit pour vous accessoire; que l'amour divin soit au-dessus de tout, qu'il règne sans partage, et que tout le reste lui soit sacrifié. Ne mettez pas Dagon à côté de l'arche du Testament : que l'arche soit debout, et Dagon étendu par terre : ainsi l'ordre le plus parfait réglera votre vie, et vous surmonterez les obstacles contre lesquels échoue quelquefois la dévotion.

CHAPITRE IV.

Des tentations qui affligent ordinairement les personnes d'oraison.

I.

Du défaut de consolations spirituelles.

Les tentations qui affligent ordinairement les personnes d'oraison, et les remèdes à leur opposer vont maintenant attirer notre attention. Une des plus fréquentes et des plus ordinaires tentations est la peine que certaines personnes conçoivent du défaut de consolations spirituelles et de dévotion sensible. Dès qu'elles ne trouvent en leurs exercices ni saveurs, ni émotions, elles tombent dans le découragement, et n'éprouvant pas la joie dont le Sei-

gneur les inondait par le passé, elles s'imaginent qu'il est fâché contre elles et qu'il ne les aime plus.

Il y en a quelques-unes aussi, qui, en l'absence des consolations divines, recourent aux consolations humaines, et qui frappent à la porte de la chair lorsque la porte de l'esprit demeure obstinément fermée. Ces âmes ne marchent dans la voie de Dieu qu'autant qu'elles y reçoivent agrément et plaisir; hors de là, elles n'ont plus la force de veiller sur elles-mêmes. De solides progrès sont impossibles dans de pareilles conditions. La dévotion de ces personnes est comme la semence répandue dans ce terrain pierreux dont parle l'Evangile. Tant que durèrent les pluies de l'hiver, elle garda sa verdure; mais privée de racines profondes, elle ne supporte pas les premières chaleurs du printemps. Point de stabilité ni de fermeté dans la conduite de chrétiens qui attachent aux consolations une si grande importance. Ils en subissent les influences comme la mer subit les influences de la lune; tantôt recueillis, tantôt dissipés, maintenant graves et modestes, un instant après remuants et légers.

D'autres demandant vainement à l'oraison les pleurs et la componction accoutumée, travaillent pour ainsi dire à force de bras à se les procurer. Malheureusement, plus énergiques sont leurs efforts, plus augmente leur dureté et leur sécheresse intérieure. C'est un effet de la miséricorde du Seigneur qui veut leur donner à comprendre que cette eau vient du ciel et non de la terre, et que le moyen de l'obtenir est de l'attendre avec humilité et patience. A Dieu seul, dit Job, il appartient de retenir les eaux des nuées afin qu'elles ne se précipitent pas sur le globe; et il cache quand il lui plaît la lumière dans ses mains, lui ordonnant de renaître à l'heure qu'il lui a marquée.

Pour plus de clarté nous allons traiter séparément des raisons qui portent le Seigneur à retirer aux siens les consolations spirituelles, et de la conduite à tenir en pareille occurrence.

II.

Des raisons qui portent le Seigneur à retirer aux siens les consolations spirituelles.

Observons tout d'abord que le Seigneur ne retire pas toujours

ses consolations à ses serviteurs pour les punir de quelque faute. Il peut le faire pour une foule d'autres motifs. Un des principaux, suivant un pieux écrivain, est la conservation de la vie et de la santé des justes. La lumière dont le Seigneur les environne quelquefois dans l'oraison, la connaissance qu'il leur communique de son être, de sa beauté, de sa sagesse, les remplit d'une joie et d'une consolation si vives qu'elles ne sauraient durer longtemps sans que la nature succombe. C'est pourquoi Dieu dans sa miséricorde leur retire par intervalles ces douceurs afin que leur vie se conserve d'elle-même, et qu'ils méritent une plus brillante couronne.

Il le fait encore pour nous humilier et nous apprendre que nous n'avons aucun droit à ces faveurs. Nous ne les obtiendrons pas quand nous les désirerons, mais quand il daignera nous les donner. Tantôt nous cherchons Dieu, et nous ne le trouvons pas; tantôt il se découvre au moment où nous y pensions le moins. Cette conduite de la Providence montre clairement que les consolations spirituelles sont l'œuvre de la grâce divine.

Elle se propose souvent aussi de nous éprouver, et de s'assurer si nous sommes fidèles dans l'adversité comme dans la prospérité, si nous le servons pour son plaisir ou pour le nôtre. « Le véritable ami, dit le plus sage des rois, aime en tout temps, et le frère se connaît dans l'affliction. » *Prov.* XVII, 17.

Quelquefois le but de la Providence divine est de nous enlever un instant à la vie contemplative et de nous incliner vers la vie active dont il ne faut pas être entièrement séparé. C'est le moyen de nous exercer en tout genre de vertus, en sorte que nous disions avec le Prophète : Mon cœur est prêt, Seigneur; mon cœur est prêt. L'auteur sacré répète cette expression, *mon cœur est prêt*, afin d'indiquer sa disposition à tout entreprendre et à tout souffrir. Il était prêt à savourer les délices de l'amour de Dieu, et à pratiquer les œuvres de l'amour du prochain : il était prêt au repos et au travail, à la souffrance et aux honneurs de la royauté, aux occupations de la paix et à celles de la guerre. L'Ecclésiastique nous donne un conseil semblable dans ces paroles, IV, 36 : « Que votre main ne soit pas étendue pour recevoir, et fermée pour donner. » Nous ne devons pas seulement être prêts à goûter

les faveurs divines, mais encore à nous immoler nous-mêmes quand la gloire de Dieu l'exigera. Bienheureuse l'âme qui sent en elle cette disposition. Dans une sujétion complète, elle jouit d'une entière liberté. Quoique servante du Seigneur elle est souveraine de toutes choses, et aucune créature ne pourrait lui ravir sa paix et sa tranquillité. Il n'appartient pas à tous les chrétiens de parvenir à ce degré de perfection. Un très-petit nombre, dit saint Grégoire, *Epist.* LXXXI, acquiert l'adresse d'Aod qui se servait également de la main gauche et de la main droite; c'est-à-dire : un bien petit nombre est aussi bien disposé aux travaux de la vie active qu'aux douceurs de la vie contemplative.

Il y a des personnes pieuses qui font oraison dans une sécheresse continuelle ; et cela par un dessein exprès du Seigneur. Le Seigneur ne conduit pas ses élus par un seul et même chemin. Comme il est d'une puissance infinie, il a une infinité de moyens propres à procurer notre salut. Dans cette diversité resplendissent sa sagesse et sa Providence. Cette doctrine plaît beaucoup, d'ordinaire, aux tièdes et aux négligents. Ils ne manquent pas d'attribuer leur peu de dévotion à une vue particulière de Dieu. En conséquence ils usent de l'oraison avec nonchalance, ils abandonnent leurs exercices de piété et ils n'implorent plus celui qui ne repousse jamais la prière humble et persévérante, et qui ne pouvant lui acccorder quelquefois ce qu'elle demande, lui accorde toujours ce qu'elle aurait dû demander.

Ce qui motive encore l'absence de toute consolation sensible est le désir qu'a le Seigneur d'élever ses serviteurs à une plus haute perfection. Les consolations sensibles sont, en quelque façon, la nourriture de l'enfance, le lait avec lequel l'âme est sevrée des plaisirs du monde. Ces consolations lui prouvent combien sont vaines toutes les autres consolations, et combien les affections humaines sont inférieures à l'amour divin. Jamais autrement les hommes, tant leur faiblesse est grande, ne se résoudraient à rompre avec le monde : il leur faut un amour qui les dédommage par ses charmes des fausses amours auxquelles ils avaient livré leur cœur. Dans ce but, les consolations sensibles sont plus abondantes chez les commençants que chez les chrétiens plus avancés, le soulage-

ment que Dieu accorde étant toujours proportionné au degré du besoin. Mais quand ce lait a développé les forces de l'âme, il faut s'essayer à marcher seul et à se nourrir d'aliments moins délicats. « Lorsque j'étais enfant, dit saint Paul, I *Cor.* XIII, je pensais, je sentais et je parlais en enfant. Parvenu à l'âge viril, je me suis dépouillé de tout ce qui appartenait à l'enfance. » Chez les oiseaux, le père et la mère préparent d'abord et mettent dans la bouche de leurs petits la nourriture qu'ils leur ont apportée; mais les petits ayant grandi, ils les font sortir du nid afin qu'ils apprennent à pourvoir à leurs nécessités. Telle est la conduite du Créateur avec ses enfants spirituels; car il a voulu que l'ordre de la nature fût l'image de l'ordre de la grâce.

Gardons-nous bien de croire que ce changement altère l'amour que les âmes ferventes portent à Dieu : un nouvel et plus parfait amour succède à cet amour. Celui-ci était plus suave, celui-là est plus fort; l'un était plus ardent, l'autre est plus calme; la chair dominait dans le premier, dans le dernier c'est l'esprit qui domine ; en sorte que l'âme peut s'écrier avec saint Paul : Jusqu'ici nous avions connu Jésus-Christ selon la chair; maintenant nous ne le connaissons plus de cette manière.

Arrivé à ce point l'homme ne se décourage pas dans les épreuves, encore que les consolations lui soient ravies. Qu'il en soit favorisé ou non, il veille avec soin sur lui-même. C'est à cette perfection que doivent aspirer les serviteurs de Dieu; et quand ils y seront parvenus, qu'ils rendent de vives actions de grâces au Seigneur; car il les a débarrassés des liens qui les retenaient, et il leur a donné le pouvoir de voler de leurs propres ailes. Ce fut une grande fête, dit l'Ecriture, dans la maison d'Abraham, lorsqu'on sevra son fils Isaac. Pourtant il n'y avait point eu de réjouissance lorsque l'enfant était né et lorsque sa naissance avait rempli de joie tout le monde. Que doit être alors la fête qui se célèbre dans la maison du Père céleste quand il voit ses enfants sevrés et des plaisirs charnels et des plaisirs spirituels! C'est encore, d'après le Sauveur, le sujet d'une vive allégresse dans le ciel que la conversion d'un seul pécheur. Cependant la vigne n'est que dans sa fleur : un coup de vent peut la dépouiller. Mais lorsqu'elle n'a plus rien à

craindre, lorsqu'elle commence à se parer de ses fruits, les anges chantent le cantique des *degrés*. En effet l'âme a parcouru les degrés qui la séparaient de la solide perfection : elle en était au premier, quand elle pratiquait le bien à cause de la suavité qu'elle y trouvait; elle a atteint le dernier lorsqu'elle persévère en dehors de toute consolation. Un des sacrifices les plus agréables à Dieu est certainement le sacrifice que l'âme pieuse lui offre en renonçant pour sa gloire aux délices spirituelles. Les paroles suivantes de David le montrent suffisamment : « Seigneur, disait ce saint roi, si je n'ai point eu l'humilité convenable, si j'ai exalté mon âme, qu'elle soit semblable à un enfant privé du sein de sa mère. » *Ps.* cxxx, 2. Elle est donc bien haute la perfection du chrétien qui réclamant en vain le sein qui lui verse le lait des divines consolations, souffre avec patience, et continue à vivre en toute pureté. Ne soyons pas étonnés que ce spectacle ravisse les anges. Isaac n'est plus dans les langes, et il peut désormais marcher sans soutien. Aux hommes qui s'élèvent à cette perfection le Seigneur a coutume de découvrir ses secrets, comme vous l'apprend Isaïe : A qui Dieu enseignera-t-il sa sagesse? demande ce prophète. A qui donnera-t-il l'intelligence de ses mystères? A ceux qui ne prennent plus du lait pour nourriture, et qui se sont arrachés à la mamelle. C'est-à-dire, comme nous l'avons déjà expliqué, à ceux qui ont arraché leur cœur à tous les plaisirs, et spirituels et sensibles.

Telles sont quelques-unes des raisons pour lesquelles Dieu retire à ses serviteurs les consolations intérieures. On voit maintenant sans difficulté que cela n'arrive pas toujours par notre faute. Du reste, les paroles suivantes de l'épouse des Cantiques confirment ce sentiment : « J'ai tiré le verou de ma porte et j'ai ouvert à mon bien-aimé; mais il avait disparu. Je l'ai cherché, et je ne l'ai pas trouvé; je l'ai appelé et il ne ma pas répondu. » Ces mots *j'ai tiré le verrou* signifient clairement, comme l'explique saint Grégoire, *sup. Cant.* v, que l'âme a fait de son côté ce dont elle était capable afin de recevoir son bien-aimé. Pourtant elle ne l'a pas trouvé; et cela, parce que Dieu le permet pour le bien de ses élus.

L'étoile qui guidait les mages ne marcha pas toujours devant

eux. Elle se déroba à leurs regards, mais dans leur intérêt. En leur apparaissant, elle les invita à venir adorer le nouveau roi : en se cachant dans la suite, elles les obligea de s'informer avec soin du lieu de sa naissance; et en se montrant à eux de nouveau pour ne plus les quitter, elle porta leur joie à son comble.

Si l'absence de l'étoile jeta les mages dans la tristesse, quelle dut être la douleur de la très-douce mère du Sauveur lorsqu'elle perdit son Jésus âgé de douze ans, sans avoir en rien mérité de le perdre ? Elle le perdit pour nous donner un sujet de consolation, elle le chercha pour nous donner l'exemple, elle le trouva pour confirmer notre espérance. Elle le chercha avec un chagrin et un souci inexprimables; elle le trouva avec d'indicibles transports : et néanmoins son amour croissait sans cesse. L'absence de son enfant ravivait le désir de voir celui qu'elle aimait; et sa présence lui fit goûter plus profondément le bonheur de le posséder. C'est ainsi que, pour notre bien, le divin soleil de justice se dérobe et s'offre tour à tour à nos regards.

La semence a besoin de la pluie et du beau temps; l'une ne lui est pas moins nécessaire que l'autre. Avec la pluie elle pénètre plus avant dans la terre; avec le beau temps elle grandit davantage. S'il n'y avait que du beau temps, le grain dépourvu de fortes racines, ne croîtrait que pour tomber aussitôt. C'est pourquoi la pluie lui devient indispensable. De semblables besoins se manifestent dans notre âme. Il lui faut une charité qui se développe sans cesse, une humilité qui pousse des racines de plus en plus profondes. Quand elle se voit en proie à la froideur et à la sécheresse, qu'elle reconnaisse sa misère et qu'elle devienne plus humble. Quand, au contraire, Dieu la visite, qu'elle s'abandonne à la douceur de son amour, et que sa piété augmente en ferveur. La connaissance de Dieu et la connaissance de soi-même étant pour l'homme d'une égale nécessité, il acquiert l'une en éprouvant les effets de la divine miséricorde, et l'autre par l'expérience qu'il fait de sa pauvreté; et tandis que d'un côté il se méprise lui-même, de l'autre il se porte à l'amour de son Créateur.

C'est donc une grave erreur que d'estimer l'absence des consolations spirituelles une cause de découragement. Dieu ne dépend

de personne au point d'accorder ses faveurs dès qu'on les désire, et il y aurait folie à le sommer de ne pas les différer sous peine d'y renoncer pour jamais. Lorsque Judith apprit qu'Osias avait fixé le délai dans lequel Dieu devait les secourir, sauf à se rendre à l'ennemi, ce délai expiré, elle ne put contenir son indignation : « Quoi ! dit-elle à ses concitoyens, vous osez assigner un terme à la miséricorde du Seigneur, et lui fixer un jour déterminé ! » *Judith*, VIII, 13. Ne méritons pas le même reproche en prétendant trouver Dieu chaque fois que nous le chercherons, et en perdant toute confiance si le résultat trompe notre attente.

III.

De la conduite à tenir en l'absence des consolations spirituelles.

Quand vous serez dans cet état, n'allez point vous désister de l'oraison, quelque dégoût qu'elle vous inspire. Prosternez-vous au contraire comme un coupable aux pieds du Seigneur, et examinez si vous n'auriez pas mérité cette épreuve. Si la conscience vous reprochait quelque faute, humiliez-vous en la présence divine, et restez un instant les yeux baissés vers la terre dans la posture du publicain. Puis vous jetant en toute confiance dans le sein de la miséricorde infinie, suppliez-la de vous pardonner, et de montrer encore une fois les trésors de sa patience en remettant à un pécheur obstiné cette offense nouvelle. De la sorte votre sécheresse et vos fautes elles-mêmes vous seront une occasion de progrès. Vous vous humilierez, à la vue de vos innombrables chutes ; vous aimerez Dieu davantage, à la vue de l'indulgence avec laquelle il vous les pardonne. En vous relevant prenez la résolution d'être plus prudent, de ne pas vous négliger, afin de ne pas retomber dans la même situation. Ainsi agissent en pareille circonstance les âmes vraiment ferventes.

Sachez bien d'ailleurs qu'un exercice, pour être profitable, n'a pas besoin d'offrir de l'agrément : c'est souvent le contraire qui arrive. Que penseriez-vous d'un malade qui ne voudrait pas d'une médecine parce qu'elle lui semble rebutante ? Il faudra bien qu'il la prenne sans goût, s'il désire recouvrer et la santé et le goût. L'expérience enseigne que toujours le chrétien qui persévère en

l'oraison avec attention et vigilance, faisant ce qui est en son pouvoir, puise dans la conscience de ses efforts une joie et une consolation nouvelles. Il fait beaucoup aux yeux du Seigneur celui qui fait tout ce qu'il peut, encore qu'il puisse peu de chose. La veuve de l'Evangile n'offrit qu'une modique pièce de monnaie; mais l'éternelle Vérité, qui regarde le cœur et non les richesses matérielles, déclara que son offrande surpassait les plus riches offrandes. Il donne beaucoup celui qui souhaiterait donner beaucoup, qui donne tout ce qu'il possède et ne se réserve rien. Quel mérite y a-t-il à se livrer à l'oraison quand les consolations y sont abondantes? Les mondains eux-mêmes en feraient autant. Le mérite existe quand, malgré l'absence de consolations, on ne laisse pas de pratiquer l'oraison, et surtout l'humilité, la patience et la persévérance dans le bien. Il n'y a point de gloire pour un marin à gouverner aisément son navire tant que souffle le vent favorable. C'est lorsque la tourmente se déchaîne, qu'il survient un calme plat, que se déploie et triomphe son habileté?

Il convient aussi, dans cette épreuve, de marcher avec plus de crainte qu'en tout autre temps, de veiller sur vous-même et d'examiner plus rigoureusement vos paroles, vos actions et vos pensées: cette vigilance extraordinaire suppléera aux consolations qui vous manqueront. Suivez le conseil de saint Bernard : Figurez-vous que les sentinelles chargées de vous défendre se sont endormies, que les murs qui vous protégeaient ont croulé, et que vous n'avez d'espoir que dans votre bras et dans votre épée. Quel glorieux combat vous livrerez! Vous vous défendrez sans bouclier, vous vaincrez sans auxiliaires, et vous n'aurez pour allié que votre force et votre courage. Grande était, parmi les preux de David, la réputation de celui qui en hiver terrassait un lion. Mais l'âme qui, glacée par le découragement, et cherchant en vain la ferveur de la charité dont elle était autrefois embrasée, repousse nonobstant les attaques du lion furieux sorti de l'enfer, et le terrasse; cette âme ne méritera-t-elle pas d'être comptée au nombre des preux de celui dont David était la figure? Aucune gloire au monde ne surpasse la gloire d'imiter les vertus de Jésus-Christ. Or, une des plus admirables vertus du Sauveur fut celle qui lui donna le pou-

voir de supporter des souffrances que n'allégeait aucune espèce de consolation. Par conséquent, plus rares seront dans le combat nos consolations, plus nous serons les imitateurs du Christ. A son exemple nous boirons un calice dont rien, sinon le courage, ne tempérera l'amertume.

C'est à cette fermeté inébranlable que se reconnaissent les vrais amis de Dieu. Je suppose deux femmes également fidèles à leur mari. Seulement l'une jouit sans cesse de la présence de son époux, et en reçoit à chaque instant des attentions et des faveurs. L'autre au contraire est privée depuis plusieurs années de la présence de son époux, et quoiqu'elle n'ait reçu de lui aucune lettre, elle lui conserve amour et fidélité. Quelle est, à votre avis, la plus admirable de ces deux femmes? — Jugez de la même manière l'âme qui, abandonnée en apparence de l'Epoux céleste, vit toutefois dans une innocence parfaite, disant avec Job : « Me donnât-il la mort; encore j'espérerai en lui. » *Job*, XIII, 15.

Ne prenez pas pour excellente la terre qui ne produit qu'à la condition d'être régulièrement arrosée. La meilleure est celle qui fructifie malgré les vents, les chaleurs et les tempêtes. C'est une chose précieuse qu'un ami fidèle au temps de la tribulation, dit l'Ecriture; mais le chrétien qui ne suit son maître que jusqu'à la fraction du pain, loin de mériter le nom d'ami du Sauveur, ne s'aime pas lui-même et méconnaît ses véritables intérêts.

IV.

De ceux qui dédaignent les consolations spirituelles.

Dans les articles précédents nous avons eu pour but de porter remède aux âmes qui tombent en défaillance dès qu'elles sont privées des consolations spirituelles et de ce qu'on appelle dévotion sensible. Il ne sera pas inutile d'observer maintenant que notre dessein a été de ranimer les faibles, et non de fournir une excuse aux tièdes et aux négligents. Car ils ne sont pas rares les chrétiens qui s'autorisent de cette doctrine pour dédaigner les consolations intérieures et les exercices propres à les procurer. Demandez-leur la raison de ce dédain, et ils vous répondront que la sainteté consiste, non dans les consolations spirituelles, mais dans

la pratique de la vertu. L'homme évite, autant qu'il le peut, d'être condamné par sa propre sentence. Aussi les orgueilleux qui n'ont jamais goûté Dieu, pour ne pas se voir confondus par leur indigence à l'endroit de ces consolations, prennent le parti de les mépriser. Les malheureux ! ils ne veulent pas de la suavité du Seigneur; et afin de pallier leur négligence, ils vont semant des erreurs délétères, obscurcissant l'éclat de la vérité, dans l'espérance que leur confusion restera ignorée; et ils font un tel usage de leur science qu'ils ferment l'entrée du ciel, et à leur âme, puisqu'ils n'en veulent pas, et au prochain, en lui communiquant leurs erreurs homicides.

Encore une fois ce n'est point à ces chrétiens que s'adressent les conseils que nous avons donnés. Tant pis pour eux, s'ils en prennent occasion de mépriser les faveurs divines! Ils prétendent que ces faveurs ne constituent pas la sainteté. Elles ne la constituent pas, il est vrai, mais elles y conduisent : elles ne sont pas la perfection, mais elles sont les instruments qui permettent le plus facilement de l'acquérir Elles sont, si vous le voulez, plutôt une récompense qu'un objet de mérite. Mais il suffit de cette récompense pour enflammer le cœur et le soutenir dans la poursuite du plus précieux de tous les biens. Le mouvement d'une pierre qui tombe s'accélère à mesure qu'elle se rapproche de la terre : de même le mouvement d'un cœur qui se porte vers Dieu s'accélère à mesure qu'il se rapproche du but de ses efforts.

Qu'on n'allègue pas non plus que la perfection consiste à savoir se passer de consolations spirituelles, et non à les rechercher. La patience nous est indispensable quand nous sommes délaissés par la grâce; mais nous devons faire tout ce qui est en notre pouvoir pour la recouvrer; et cela, parce que sa présence contribue singulièrement à nous rendre agiles et prompts dans le service de Dieu. Si David n'y avait pas trouvé un solide et puissant appui, il n'aurait point dit ces paroles : « J'ai couru dans la voie de vos commandements, Seigneur, quand vous avez dilaté mon cœur. » C'est le Saint-Esprit qui dilate le cœur en l'inondant d'une joie toute spirituelle, et qui l'enflamme ainsi pour le bien. Car si le plaisir naturel est une des principales causes des œuvres de la nature, le

plaisir spirituel est aussi une des causes principales des œuvres de la grâce.

En résumé, souvenons-nous bien, et de ne pas nous décourager quand nous serons privés des consolations divines, et de ne pas rester, quand elles nous manquent, dans une sécurité complète, comme si nous ne devions pas nous efforcer de les recouvrer.

V.

Des pensées importunes.

Une tentation qui ressemble assez à la précédente est la guerre acharnée que font à l'âme en oraison une foule de pensées importunes. Le démon tâche par ce moyen de nous lasser et de nous détourner de l'oraison. S'il y a des personnes qui s'affligent de cette tentation, j'avouerai franchement que je n'en comprends pas le motif; à moins qu'elles ne gémissent sur leur propre nature dont la faiblesse les expose à ces importunités. Ce n'est point sur ma nature que je gémis, disent-elles, mais sur la faute que je commets, car, au lieu de m'entretenir avec Dieu, je lui tourne le dos, en quelque manière, et je m'en vais ailleurs. A ceci je réponds que s'il y a réellement faute, on a raison de concevoir de la peine. Mais cette peine n'est plus raisonnable, si la nature seule est en défaut. Or il en est ainsi le plus souvent, le péché ayant introduit dans la nature humaine un tel désordre que les puissances inférieures n'obéissent plus à la raison et à la volonté. De là ces mouvements que l'appétit sensitif excite en nous sans qu'il nous soit possible de les prévenir. De là ces écarts de l'imagination, aussi fréquents que difficiles à réprimer. Pour si parfait que l'on soit, on ne vit pas en dehors des conditions ordinaires de la nature. Les plaies d'Egypte, sauf la plaie des moucherons, cessèrent à la prière de Moïse. De même, nous pouvons être affranchis des maux dont le péché fut la source, à l'exception des pensées importunes, espèce de moucherons obstinés, qui heureusement causent plus d'ennui que de mal. Tranquillisons-nous en pensant que ce flux et reflux de pensées dont notre âme est le théâtre continuel ne sont pas plus coupables quand nous les désapprouvons, que les

mouvements produits indépendamment de la raison. Il faut les rejeter sur la nature, et non sur la personne.

Observons aussi que les propriétés naturelles n'existent pas chez tous les hommes au même degré. Il n'y a pas moins de différences entre les âmes qu'entre les visages, où règne une si admirable variété. C'est pourquoi nous ne sommes pas tous également assaillis par les pensées importunes, sans que les uns en soient plus justes et les autres moins parfaits. Celui-là sera plus juste qui se combattra lui-même davantage; et celui-là sera moins parfait qui, au lieu d'apaiser l'inquiète vivacité de son cœur, le tiendra dans une agitation continuelle.

Et n'allez point perdre courage parce que vous vous sentirez faible sur ce point; au contraire, redoublez de confiance. Ce ne sont pas les riches qui ont droit à l'assistance que l'on accorde dans les hôpitaux, mais les pauvres et les indigents. De même les âmes inclinées naturellement au mal ont un droit tout particulier à l'assistance de la miséricorde divine. L'Esprit saint, dit l'Apôtre, vient en aide à notre impuissance; et, connaissant parfaitement ce que réclame notre état, il distribue en bon père de famille les morceaux les plus délicats aux enfants les plus frêles et les plus nécessiteux.

La conclusion de tout ceci est qu'il ne faut pas s'affliger démesurément parce que l'on sera en proie aux distractions. Loin de s'en offenser, Notre-Seigneur nous prend en compassion, à la vue des ravages que le péché a portés dans la nature humaine, et des entraves que nous suscitent les pensées mondaines, dès que nous élevons les regards vers les cieux. Un père dont le fils serait frénétique pourrait-il s'empêcher de verser des larmes, lorsqu'il le verrait passer subitement d'une conversation sensée à des transports furieux? Ainsi notre bon Père du ciel ne peut voir sans une pitié profonde ses enfants au milieu d'une paisible oraison, emportés tout à coup par mille pensées désordonnées.

Quand vous vous disposerez à l'oraison, ayez soin d'éloigner de toutes vos forces les pensées et les sentiments étrangers; comme Moïse, gravissez seul la montagne où Dieu veut vous parler, et fermant, selon le conseil du Sauveur, toutes les portes de votre

cœur, priez en secret votre Père. Si, en dépit de ces précautions, les distractions fondent sur votre âme, imitez Abraham qui, offrant un sacrifice au Seigneur, écartait les oiseaux qui menaçaient de dévorer la victime. *Gen.* xv, 11. En agissant ainsi, soyez assuré que votre oraison vous sera plus profitable que si vous étiez comblé de consolations. Le démon qui voulait vous dépouiller s'en retournera couvert de honte; et en préparant votre perte, il aura préparé votre triomphe. Telle sera votre conduite si votre intention est pure, si vous cherchez dans la piété le plaisir de Dieu et non le vôtre, si vous considérez l'auteur du bienfait et non le bienfait lui-même; car vous aurez atteint l'objet de vos désirs, et, au prix d'un léger sacrifice, vous vous serez rendu très-agréable au Seigneur.

Nous devons remarquer cependant qu'il ne faut pas apporter dans la résistance aux distractions trop d'ardeur ni trop d'efforts. Certaines personnes s'imaginent qu'elles y remédieront au moyen d'une attention excessive. Qu'arrive-t-il? C'est que leur tête et leur poitrine se fatiguent horriblement, qu'elles se rendent la persévérance dans l'oraison impossible, et qu'après en être sorties, elles ne veulent plus la reprendre à cause de la peine extrême qu'elle leur a coûtée. Le succès de l'oraison, et nous ne le répéterons jamais assez, dépend non de nos efforts particuliers, mais de l'humilité et de la grâce. Par conséquent, lorsque nous nous trouverons dans cet état, tournons-nous vers Dieu en toute simplicité, et disons-lui humblement ces paroles : Vous voyez, Seigneur, ce que je suis. Qu'espérer d'un pareil bourbier, sinon d'insupportables odeurs? Qu'espérer de cette terre par vous maudite, sinon des épines et des ronces? Elle ne portera pas d'autres fruits, à moins que vous, Seigneur, ne daigniez la fertiliser. Reprenons ensuite le fil de notre méditation, et comptons sur la visite de notre Dieu, laquelle ne se fera pas attendre.

Cette doctrine pénétrera facilement dans notre intelligence, si nous nous rappelons l'étendue de notre misère naturelle. Figurez-vous un marais fangeux dont les émanations sont tellement épaisses, qu'elles forment une atmosphère sans transparence aucune. Mais que le soleil paraisse, radieux et brillant, sa chaleur ne tardera

pas à dissiper ce brouillard ténébreux et à ramener une parfaite sérénité. Voilà l'image de notre cœur : les pensées futiles et terrestres peuvent bien l'obscurcir; mais elles ne résistent pas à la chaleur de la dévotion, qui rend bientôt le ciel de notre âme pur et serein. Il suffit d'un peu de patience pour recouvrer une paix et un calme accompagnés d'une telle douceur, qu'elle efface le souvenir des difficultés passées. Quand on observe ces conseils, on ne trouve que charmes dans l'oraison : au lieu de l'abandonner, on a hâte de se débarrasser de toute autre occupation pour y revenir et s'enivrer de ses délices; car elle réalise ces paroles des saints Livres : « Celui qui me mange aura encore faim, et celui qui me boit aura encore soif. » *Eccli.* xxiv, 29. Ne cherchons pas ailleurs que dans l'observation ou la négligence de ces conseils l'explication de l'ardeur que les uns conservent pour l'oraison, et du dégoût que les autres en conçoivent.

VI.

Des pensées de blasphème et d'infidélité.

Les commençants ont quelquefois à combattre des pensées plus dangereuses que les distractions ordinaires : ce sont les pensées de blasphème et d'infidélité. Il est assez naturel que les désirs et les pensées charnelles dont ils se sont longtemps nourris ne disparaissent pas aussitôt après leur conversion. Semblables à Rachel qui emportait avec elle les idoles de la maison de son père, ils emportent avec eux les images et les figures du monde; en sorte que lorsqu'ils veulent s'occuper de choses spirituelles, il ne s'offre à leur imagination que des pensées grossières et honteuses.

Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que quelques-uns se croient réprouvés de Dieu parce qu'il les soumet à cette tentation. Au contraire, plus ils en ressentent de peine, moins elle leur offre de danger. En effet, le danger consiste dans le plaisir et l'attrait que la tentation inspire. Or, dans le cas présent, loin d'inspirer de l'attrait, elle est un sujet de tristesse et d'horreur. On aurait donc tort d'y voir une marque de réprobation. Ces pensées sont uniquement la conséquence naturelle de l'état dans lequel on a longtemps vécu. Remplissez une maison ou une chambre d'essences qui répandent

une forte et désagréable odeur : cette odeur persévérera longtemps après que vous les en aurez ôtées. Quoi d'étonnant à ce que l'homme revienne à la langue qu'il a toujours parlée? L'habitude seule mettra fin à cet inconvénient : de même qu'autrefois on était enfoncé dans les pensées mauvaises au point de ne pouvoir s'occuper de bonnes pensées; il viendra un moment où les bonnes pensées seront tellement ordinaires qu'on ne saura plus s'occuper de pensées mauvaises.

Les premiers temps d'une conversion sont aussi quelquefois traversés par des tentations d'infidélité, surtout quand l'intelligence est immortifiée et curieuse. On dirait d'un villageois qui, introduit dans un palais royal, et remarquant une foule d'appartements dont il ignore la destination, demanderait tout ébahi à chaque pas : Qu'est ceci ? Qu'est cela? De même l'intelligence était accoutumée à tout examiner au poids et à la mesure de la raison ; elle n'avait eu affaire qu'à des vérités qui n'excédaient pas sa puissance. Mais quand elle est transportée par la foi dans le palais du vrai Salomon; quand elle découvre la splendeur de cette habitation royale, les merveilles de ses mystères, elle est confondue en présence d'un spectacle si nouveau pour elle, et en elle-même elle se dit : Qu'est donc ceci? Etait-il bien nécessaire que Dieu se fît homme et qu'il souffrît? — Ce genre de questions n'est-il pas d'un pauvre villageois qui, ne connaissant d'autre habitation que sa rustique chaumière, prétendrait juger à sa façon les grandeurs de la divine sagesse?

Ne nous méprenons pas sur la bassesse de notre condition; c'est folie que de vouloir juger de Dieu par nous-mêmes, de ses œuvres par nos œuvres. Les œuvres divines sont si admirables qu'elles dépassent et ce que nous pouvons faire, et ce que nous pouvons entendre. Il n'y a pas moins de distance entre les œuvres de Dieu et les œuvres de ses créatures qu'entre son être et le leur. Salomon était doué d'une pénétration bien surprenante; et pourtant il déclare qu'il est impossible à l'homme de rendre entièrement raison de la plus petite des choses de la nature : que pourra-t-il donc comprendre dans les choses de la grâce, qui sont d'une excellence incomparable? « Connaissez-vous, s'écrie l'auteur de l'Ecclésiaste,

le chemin que suit l'âme, et comment les os de l'enfant se joignent dans les entrailles de sa mère? » *Eccl.* XI, 5. « Connaissez-vous, ajoute saint Jérôme, comment une partie de la substance corporelle se change en une chair molle et délicate, tandis que l'autre se durcit pour former les os, ou s'étend pour former les nerfs, ou se liquéfie pour se répandre dans les veines? — Eh bien! vous connaissez encore moins les œuvres de l'auteur de toutes choses. »

En présence de tant d'impuissance, n'est-il pas juste de dire avec le Sage : « Si nous comprenons si difficilement ce qui se passe sur la terre, et si nous ne discernons qu'avec peine ce qui est devant nos regards, oserions-nous bien essayer de découvrir les merveilles des cieux? » *Sap.* IX, 16. Mais pourquoi être surpris que l'homme ne comprenne point le secret des œuvres de Dieu, quand il ne comprend pas souvent les œuvres de ses semblables? — Montrez à un individu qui n'aurait jamais vu de verre, un vase de cristal, dit saint Chrysostome. Vous aurez beau lui dire que ce vase a été fait d'un peu de sable et d'un souffle de l'ouvrier, il n'en croira rien, et il estimera ce que vous lui assurez impossible. Prétendrez-vous ensuite comprendre vous-même les œuvres de celui qui a pour nom, Admirable, et qui imprime à tout ce qu'il fait le cachet de sa grandeur? — Mais à quoi bon parler des œuvres de l'homme? Enseignez-moi, je vous prie, si vous le savez, comment l'abeille façonne le miel et la cire; comment l'araignée tisse sa toile délicate; comment le ver file la soie. Vous l'ignorez, n'est-ce pas? Alors prétendrez-vous connaître les œuvres de Dieu vous qui ne comprenez même pas celles d'un ver et d'un insecte?

Gardons-nous donc bien d'oublier et la grandeur divine et notre propre faiblesse, et suivons humblement ce conseil de l'Ecclésiastique : « Ne recherchez pas ce qui est au-dessus de vous, et ne scrutez pas des profondeurs qui dépassent vos forces; mais pensez à ce que Dieu vous a commandé, au lieu d'examiner avec curiosité la plupart de ses ouvrages. Car il ne vous est point nécessaire de voir ce qui vous est caché. » *Eccli.* III, 22. Si vous désirez entrer dans le sanctuaire des œuvres divines, présentez-vous avec des sentiments de soumission et de respect. Que votre regard ait l'ex-

pression timide du regard de la colombe, et non la subtilité maligne de celui du serpent. Comme vous devez être un disciple obéissant et non un juge téméraire, faites-vous petit enfant, car c'est aux humbles que Dieu enseigne ses secrets. Ne vous inquiétez pas de savoir le *pourquoi* de ses œuvres ; ce mot *pourquoi* est le mot du serpent, et il fut le commencement de notre perte. L'œil de la raison fermé, ouvrez celui de la foi, qui est le seul capable d'apprécier sainement les choses divines. Si l'œil humain est excellent pour distinguer les choses de la terre, il est impuissant, laissé à lui-même, à distinguer les choses du ciel.

Quoique ces avis soient d'une utilité générale, ils concernent spécialement les commençants, comme nous l'avons déjà donné à entendre. Ceux-ci sont de véritables enfants spirituels : et de même que le jeune enfant auquel on apprend l'a, b, c, croit ce qu'on lui enseigne sans en demander la raison ; de même celui qui a été réellement initié à la vie de la foi, doit en accepter d'abord les mystères sans hésitation, sauf à comprendre plus tard leur admirable convenance. Faire autrement serait le moyen de ne la comprendre jamais, suivant la parole du prophète : « Si vous ne croyez pas, vous ne comprendrez pas. » *Isai.* VII, 9.

VII.

Des craintes exagérées.

Il y a des personnes, et principalement des femmes, qui n'osent faire oraison, la nuit, en des lieux solitaires. Cette répugnance doit être attaquée de front, si l'on veut la surmonter. La fuite serait un moyen de la développer, et non de la vaincre. Les ménagements augmenteraient notre pusillanimité, tandis que le combat doublera notre hardiesse. Il faut agir avec les âmes craintives comme on agit avec les animaux ombrageux : loin de condescendre aux craintes de ces animaux, on les contraint de passer à côté des objets qui les effrayaient. D'ailleurs que craindriez vous ? les choses de l'autre vie ? Mais évidemment aucune de ces choses ne saurait vous nuire sans la permission du Seigneur. S'il veut vous châtier, il le fera n'importe en quel endroit ; s'il ne le veut pas, la disposition des lieux ne rendra pas sa volonté inefficace.

Si vous redoutez le démon, sachez que sa puissance a des limites, et que ces limites lui sont imposées par la Providence. Le lion qui tua le prophète désobéissant à son retour de Béthel, III *Reg.* XIII, 24, ne toucha ni à son cadavre, ni à l'animal qui l'avait porté ; et quand on vint en ce lieu, on trouva le cadavre intact, l'âne vivant, et le lion à côté de l'âne et du cadavre. C'est une image de la manière dont s'exerce à notre égard la rage du lion infernal et des bornes que Dieu lui impose.

Et puis, que dirons-nous de l'ange qui veille à nos côtés? Comment craindre avec un pareil défenseur? Le serviteur d'Elisée fut pénétré d'effroi à la vue de la maison de son maître entourée d'ennemis. Mais Dieu lui ayant dessillé les yeux, il aperçut la montagne couverte de cavaliers et de chars de feu qui environnaient et protégeaient le prophète. IV *Reg.* VI, 17. Quoique vous ne soyez pas prophète, il vous suffit de vivre dans la crainte du Seigneur pour obtenir en partie la même protection ; car il est écrit : « L'ange du Seigneur marche sans cesse autour de ceux qui le craignent, et il les délivrera de tout danger. » *Psalm.* XXXIII, 8. Le démon connaît la puissance de cette protection, puisqu'il disait à Dieu en parlant de Job : « Si Job craint le Seigneur, est-ce qu'il le craint gratuitement? N'avez-vous point environné comme d'un mur infranchissable et sa personne, et sa famille, et tous ses biens ? » *Job.* I, 9 et 10.—Voyez avec quel soin, quelles précautions les enfants portent dans leurs bras leurs petits frères. Eh bien ! les esprits célestes qui sont nos frères aînés ont pour nous la même sollicitude. « Dieu, dit le Psalmiste, a commandé à ses anges de vous porter sur leurs mains, de peur que vos pieds ne heurtent contre les aspérités de la route. » *Psalm.* XC, 11. Mais est-il étonnant que les anges nous portent sur leurs mains quand le Seigneur nous dit de lui-même par la bouche de son prophète : « Semblable à une nourrice d'Ephraïm, je les portais dans mes bras, et ils ont ignoré ma tendresse. » *Ose.* XI, 3. « Celui qui vous touchera, dit-il ailleurs, touchera à la prunelle de mes yeux. » *Zach.* II, 8. Il nous apprend au même livre qu'il sera pour nous une muraille enflammée qui nous environnera de toutes parts. A l'abri de cette muraille que pourrions-nous redouter? N'ajoutons pas plus de foi aux illusions et aux fan-

tômes de notre imagination qu'à la parole expresse de Dieu.

C'est précisément dans l'oraison que nous avons moins sujet de craindre. Suivant la doctrine des saints, nous sommes alors en la compagnie des anges qui nous aident à prier, portent nos prières au ciel, et nous défendent contre l'ennemi et tout ce qui serait capable de troubler notre recueillement. Ils nous accordent ce que demandait pour sa bien-aimée l'époux des cantiques, lorsqu'il disait : « Je vous en conjure, filles de Jérusalem, par les chevreuils et les cerfs des campagnes, ne réveillez pas ma bien-aimée, ne troublez pas son repos. » *Cant.* III, 5. — Les créatures visibles aussi bien que les démons, reçoivent l'ordre de ne point interrompre l'épouse du Christ dans le doux sommeil de la contemplation. Elles le reçoivent au nom des chevreuils et des cerfs des campagnes, c'est-à-dire, au nom des anges dont la rapidité et les vastes connaissances sont, d'après saint Bernard, figurées par ces animaux. Tel est le genre de considération auquel doivent se livrer souvent les âmes craintives, et quand l'effroi s'empare d'elles, et quand elles ne le ressentent plus. L'imagination jouant un grand rôle dans cette tentation, il convient de lui représenter fréquemment la vérité, afin de la soustraire aux illusions et aux mensonges.

VIII.

De la fatigue et du sommeil.

Plus d'une fois aussi le sommeil s'efforce de nous arracher à l'oraison. L'important, en pareil cas, est d'en connaître la véritable cause. Provient-il de la nécessité, ce serait folie que de refuser au corps ce dont il a réellement besoin. La nature est opiniâtre ; et elle n'entend pas être privée de ce qui lui appartient. Au reste, c'est un excellent moyen pour que l'âme rentre ensuite dans ses droits. Quand la source du sommeil est notre faiblesse, n'en concevons pas une peine excessive, attendu qu'il n'y a pas de faute ; mais ne renonçons pas à toute résistance : faisons ce qui dépendra de nous, soit par ruse, soit par force, afin de ne pas perdre entièrement le fruit de l'oraison.

Si le sommeil a pour cause la paresse ou le démon, le meilleur remède est le jeûne, la discipline ou toute autre mortification cor-

porelle. Le jeûne est surtout d'une efficacité remarquable. Le sommeil et la bonne chère vont ordinairement de compagnie. Mangez beaucoup et vous dormirez beaucoup : mangez peu et vous dormirez peu. Aussi raconte-t-on de saint Basile, dont la tempérance était des plus grandes, qu'il veillait les nuits entières. Tous les saints ont pratiqué habituellement de longues veilles, parce que tous se livraient aux jeûnes les plus austères.

Mais le remède souverain de ce mal comme de tous les autres, est de recourir à celui qui est toujours prêt à exaucer les âmes toujours prêtes à l'implorer. Sa providence ne fait défaut à aucune des créatures qui peuplent la terre et les mers : encore moins oubliera-t-elle l'homme créé à la ressemblance divine. Pourvu que nous soyons humbles et persévérants à implorer sa miséricorde, il sera fidèle à nous l'accorder : « L'homme sensé, est-il écrit, se confie à la loi de Dieu, et la loi justifie sa confiance. » *Eccli.* XXXIII, 3. En effet jamais les promesses du Seigneur ne tromperont une espérance à toute épreuve.

L'amour de l'oraison n'est pas le seul motif qui doive nous déterminer à repousser le sommeil; nous devons encore le repousser à cause du temps qu'il nous fait perdre. Si l'on doit nous demander compte d'une parole oiseuse, pensez-vous que l'on passera sous silence le temps que nous perdons à dormir, au lieu de lire, de prier, ou d'accomplir tout autre action capable d'enrichir notre couronne ? D'après le témoignage unanime des médecins, six ou sept heures de sommeil satisfont aux droits de la nature. A quoi songent donc le chrétien, et principalement le religieux, qui restent dans leur lit, une nuit d'hiver tout entière, paressant, dormant, se retournant sans cesse comme une porte qui roule sur ses gonds, tandis qu'ils pourraient s'élever jusqu'aux cieux, et contempler les chœurs angéliques et la gloire du Très-Haut. Ce qu'il y a de plus déplorable c'est que nul n'y fait attention, nul ne se fait de cette conduite une affaire de conscience, et ne réfléchit ni à ce qu'il perd, ni à ce qu'il lui serait facile de gagner.

IX.

Du défaut de confiance et de la présomption.

Pour plus de lumière et d'utilité, nous parlerons simultanément de ces deux tentations et de la manière de les combattre. — Le défaut de confiance jette l'âme dans le découragement, et la porte à croire que la perfection est au-dessus de ses efforts. La présomption, au contraire, lui persuade qu'elle y est déjà parvenue, ou du moins qu'elle en approche rapidement. Dans cette persuasion, elle se néglige et elle oublie que le plus avancé en perfection est celui qui se croit le plus dévoyé, et aux yeux duquel le terme du voyage semble toujours reculer. Il est difficile de remédier à ce dernier mal, parce qu'il est difficile à celui qui ne se croit pas malade d'accepter les moyens de guérir. Aussi toutes ces âmes tièdes qui se parent du titre de saintes peuvent-elles être regardées comme incurables. Elles portent le nom de vivantes et elles sont mortes : complètement paralysées, elles prétendent conduire les autres ; privées de la lumière, elles veulent leur montrer le chemin.

Prémunissons-nous contre ce double danger, et marchons revêtus d'une armure complète. Qu'à notre droite soit la confiance, à notre gauche la crainte. L'une nous servira de soutien dans la carrière que nous avons à parcourir, l'autre nous rappellera sans cesse à la circonspection. Si vous sentez en vous la confiance éteinte, soit à cause de votre faiblesse, soit à cause de la difficulté de l'entreprise, considérez que le succès dépend de la grâce, et non de vos forces, et que la grâce est d'autant plus abondante que l'on compte moins sur soi-même. Vous le voyez ; il vous est aisé de trouver dans la tentation un grand secours, puisqu'elle vous fournit l'occasion de devenir plus humble. En effet, point de perfection possible sans une extrême défiance de ses forces. L'ennemi vous représente-t-il votre impuissance, répondez-lui que la conviction de votre impuissance augmentera votre humilité, et que l'humilité attirera sur votre âme la grâce du Seigneur, à laquelle rien n'est impossible.

Mais que faire dans le cas où, après avoir pratiqué l'oraison du-

rant plusieurs années, on ne remarquerait aucun progrès ? Il faut alors songer que le Seigneur diffère quelquefois le don de sa grâce afin que l'homme connaisse plus clairement sa faiblesse extrême, et aussi afin d'accorder plus tard à ses serviteurs des bienfaits proportionnés à la patience avec laquelle ils les ont attendus. Rappelons-nous ces saintes femmes de l'Ecriture qui, après plusieurs années de stérilité, devinrent mères d'un Isaac, d'un Samuel, d'un Jean-Baptiste. Leur exemple nous apprend que les dons de la Providence doivent être souvent mérités par de longues épreuves.

Si le découragement de votre âme naissait du sentiment de votre fragilité, rapprochée de la puissance du démon et de la malice des temps présents, dites-vous à vous-même que vos protecteurs sont encore plus nombreux et plus puissants que vos ennemis. Les anges, les saints, Dieu lui-même sont les témoins du combat que vous soutenez, et ils vous montrent la couronne. Fortifiez-vous dans ces pensées et vous défierez les noirs bataillons de l'enfer, et vous vous écrierez avec saint Paul : Qui nous séparera de l'amour du Christ? Non, aucune créature ne pourra nous en séparer.

Etes-vous au contraire tenté de croire que vous avez atteint le faîte de la perfection, il vous sera facile, si vous le voulez bien, d'y remédier et de changer le poison en un breuvage salutaire. A cette fin, regardez cette fausse confiance comme le plus sûr indice du chemin que vous avez à parcourir. Sur la route de la perfection, on n'est jamais plus loin du terme, que lorsque l'on s'en croit plus rapproché. Les âmes qui cherchent sérieusement à l'atteindre, sont d'autant plus désireuses d'aller en avant qu'elles découvrent plus de terrains; et comme ce qu'elles ont découvert accroît en elles l'envie de voir les parties reculées, elles estiment peu de chose le chemin qu'elles ont fait en comparaison de celui qu'il leur reste à faire. Tels étaient les sentiments de l'Apôtre. Oubliant ce qu'il laissait derrière lui, il ne pensait qu'à marcher toujours, sans halte ni repos. Un corps redouble de vitesse à mesure qu'il se rapproche de son centre d'attraction. Il doit en être ainsi de l'âme, à mesure qu'elle se rapproche de son centre d'attraction qui est Dieu. Mais ce centre étant à une distance infinie, l'inter-

valle franchi doit toujours être compté pour rien ; et la confiance que l'on aurait d'y être arrivé prouverait nettement le contraire.

Nous pourrions indiquer plusieurs autres remèdes. Qu'il nous suffise de rappeler aux chrétiens présomptueux à quelle hauteur de contemplation ont été élevés les véritables saints. Ils verront ainsi comme dans un miroir et ce qu'étaient ces saints, et ce qu'ils sont eux-mêmes, et ils mesureront la différence. Nous ne parlerons ni de Jésus Christ, ni de la sainte Vierge : l'éclat de leur sainteté serait trop fort pour nos yeux mortels. Citons des exemples empruntés à la vie d'hommes dont la condition était semblable à la nôtre.

Saint Paul fut ravi en une si sublime extase qu'il ignorait s'il l'avait été avec son corps et son âme, ou avec son âme seule. Assurément, il fut transporté au-delà de toutes les créatures hors de lui-même, pour être en quelque sorte anéanti dans le sein de la divinité.

On raconte de sainte Madeleine que, plusieurs fois par jour, elle était élevée au-dessus de la terre. L'ardeur de l'esprit était si vive qu'elle surmontait la pesanteur du corps, et le soulevait contre sa nature.

Nous avons eu déjà l'occasion de citer les sentiments du bienheureux Antoine. Lorsque, après une nuit passée en oraison, l'aube commençait à blanchir l'horizon, il se plaignait en ces termes : « O soleil! que tu t'es hâté dans ta course! O lumière! c'est mal à toi de m'empêcher de contempler une plus suave et plus brillante lumière! »

Le bienheureux Arsène fut souvent trouvé en oraison, comme lançant des flammes, tant son cœur était brûlant d'amour!

Quand l'abbé Silvain, après une contemplation profonde, revenait à lui, il couvrait son visage de ses mains, et il disait : « Fermez-vous, mes yeux, fermez-vous; que verriez-vous en ce monde où il n'y a rien de vraiment beau? »

Le pape saint Grégoire, obligé de renoncer à la vie contemplative pour gouverner les affaires de l'Eglise, se comparait à un navigateur quittant la sécurité du port pour les fureurs de la tempête.

Il arrivait à saint Bernard d'être tellement hors de lui qu'il mangeait une chose pour une autre. Il marcha toute une journée sur les bords d'un lac, et le soir il demandait où ce lac se trouvait. On a vu souvent saint Thomas d'Aquin en oraison, ne pas toucher à la terre, et sa tête surmontée d'une étoile resplendissante. Des traits plus extraordinaires encore sont attribués à saint François d'Assise.

Que nous ajoutions foi ou non à ces anecdotes, elles nous démontrent également notre bassesse. C'est évident, si nous les croyons; et si nous ne croyons même pas à la possibilité de cette perfection, nous avouons clairement n'y être point parvenus. Mais ce n'est plus le temps de semblables prodiges, objectera-t-on. — Est-ce que Dieu n'est pas aujourd'hui ce qu'il était alors? Est-ce qu'il ne désire pas aussi vivement notre perfection?

D'ailleurs, rien dans ce que nous avons rapporté n'est invraisemblable. L'Ecriture emploie les expressions les plus fortes pour rendre l'admiration qu'inspiraient à la reine de Saba les œuvres de Salomon. Quel sera donc l'état de l'âme que l'Esprit-Saint éclaire de sa lumière, et qu'il met en présence, non des œuvres de Salomon, mais des œuvres mêmes de Dieu, des merveilles qu'il a opérées, et dans l'ordre de la nature, et dans l'ordre de la grâce? Une seule chose est étonnante : c'est que l'on puisse vivre après avoir contemplé un pareil spectacle, et avoir joui des clartés ineffables que Dieu révèle à ses amis les plus familiers.

Entretenons-nous souvent d'exemples semblables à ceux qui viennent d'être rapportés. Nous deviendrons plus humbles à la vue de ce que nous sommes, et plus diligents à la vue de ce qui nous manque pour arriver à la parfaite union avec celui qui est un abîme de grandeur et de beauté.

X.

De la passion d'apprendre et de savoir : dangers de cette tentation.

Il nous reste à parler de deux tentations plus redoutables que les précédentes, en ce qu'elles revêtent l'apparence de la vertu. Elles séduisent beaucoup de personnes, et en particulier les personnes extrêmement désireuses de faire le bien.

La première de ces tentations est la passion d'apprendre et de savoir, sous le prétexte de se rendre utile au prochain. Je dis la *passion* d'apprendre et de savoir, parce que le désir de s'instruire, quand il est soumis à la direction de la raison, est une chose excellente, très-avantageuse à tout le monde, et surtout aux jeunes gens que ce désir préserve de l'oisiveté et d'une foule de vices, et dont il fait des hommes utiles à eux-mêmes et à la société. Mais il n'en est plus ainsi dès que ce désir se transforme en passion. L'excès dans les meilleures choses est toujours funeste. Il faut aux occupations les plus nécessaires une mesure déterminée; sans quoi elles deviennent aussi nuisibles qu'elles auraient pu être profitables. Le boire, le manger, les exercices corporels sont assurément une nécessité. Voyez cependant combien sont fâcheuses leurs conséquences, si l'on en use avec excès. Le désir de s'instruire est soumis à la même loi : dégénérant en passion, il est un grand obstacle à l'oraison. La passion de savoir réclame l'homme et le temps tout entier; car le temps, a dit un philosophe, est le père de la sagesse. C'est lui qui amène la découverte de la vérité, et qui rend les hommes sages. Or, l'oraison aussi a besoin de temps, et elle exige un cœur débarrassé de tout soin et de toute inquiétude. De là, rivalité entre la passion de s'instruire et l'oraison, comme autrefois entre Lia et Rachel.

En outre, la passion de s'instruire dessèche ordinairement l'âme, et tarit la source d'une tendre piété. Les occupations purement corporelles sont très-compatibles avec les affections pieuses. Mais lorsque l'esprit livre toutes ses voiles au souffle de la science, la volonté demeure immobile et languissante. Toutes les forces de l'âme se portent du côté de l'intelligence. Tels sont les motifs qui nous engagent à redouter vivement cette tentation.

Il faut reconnaître aussi qu'elle s'entoure d'un appareil imposant de raisons et de prétextes. C'est d'abord le désir de savoir qui est naturel à l'homme, et si naturel que le démon n'en découvrit pas de plus propre à séduire nos premiers parents. Vous serez comme des dieux, leur dit-il, connaissant le bien et le mal. Ayant trouvé en ce désir une si bonne lance, Satan n'est pas disposé à l'abandonner. De plus il présume que, dignes fils d'un père tel

qu'Adam, nous saisirons l'appât qu'il saisit lui-même, et nous suivrons le même chemin, quoique nous n'en ignorions pas le terme fatal.

A la noblesse du désir de s'instruire se joignent la noblesse et le plaisir de l'étude elle-même. Car, en vérité, rien n'est plus digne de l'homme, créature raisonnable, que de consacrer ses forces au perfectionnement de la plus noble de ses facultés, c'est-à-dire de la raison. Et puis, l'étude est une source continuelle de plaisirs si purs, si solides, que sans elle un philosophe ne comprenait pas le bonheur.

Le désir de s'instruire trouve un puissant auxiliaire dans le désir des honneurs. Il est incontestable en effet que l'un des chemins les plus capables de nous conduire aux honneurs est la science. Et comme l'amour des honneurs est enraciné dans notre nature, il n'est pas étonnant qu'il nous porte à cultiver les lettres.

Enfin il n'est pas jusqu'à la piété qui ne favorise et ne colore cette tentation. Le savoir donnant des ressources considérables pour faire le bien, il semble stimuler à juste titre notre ambition, et spécialement l'ambition des plus parfaits. D'où il résulte qu'à l'abri de cette raison, le chrétien obéit à ses propres inclinations, et croit agir par un motif surnaturel, alors qu'il agit par des vues basses et intéressées.

Saint Bernard observe, *Serm.* XXXVI *sup. Cant.*, que l'on peut, en étudiant, se proposer plusieurs fins. Les uns veulent savoir pour savoir : c'est curiosité pure. D'autres travaillent afin d'acquérir la réputation d'hommes instruits : c'est vanité pure. D'autres étudient dans l'espoir que leurs connaissances leur vaudront un jour honneurs et fortune : c'est alors de l'intérêt et pas autre chose. Quelques-uns ont en vue l'utilité du prochain ou leur propre utilité : dans le premier cas, c'est charité; dans le second, c'est prudence. Ainsi les motifs les plus opposés inspirent quelquefois une même conduite ; et souvent, chose déplorable, nous nous méprenons sur la nature du véritable motif qui nous guide.

Comprendra-t-on maintenant la puissance de séduction qu'exerce le désir immodéré de s'instruire? Qui lui resistera, quand aux raisons prises de sa nature il ajoute la raison de l'obéissance, et fait

briller à nos yeux l'avantage qu'en retirera l'Église et que nous en retirerons nous-mêmes? Que de fois, au milieu de l'oraison, l'ame fidèle est assaillie simultanément par cette foule d'ennemis qui la pressent de terminer promptement son oraison pour s'occuper de ses études quotidiennes, faire telle lecture, achever tel ouvrage. A les entendre, il ne faudrait pas laisser passer un seul jour sans accroître ses connaissances, dût la perfection en souffrir. Ils insistent si fort qu'il n'est pas rare de voir la pauvre âme ainsi persécutée quitter le ciel pour la terre, l'or pour les scories, fermer le passage aux flots de la grâce divine, et l'ouvrir aux eaux bourbeuses de la sagesse humaine. Oh! si elle savait combien de secrets Dieu pourrait lui apprendre en un seul instant, et combien est restreinte la science que le génie de l'homme met de longues années à acquérir! D'ailleurs, fût-elle très-vaste, à quoi servirait-elle sans la sagesse du Seigneur? « Encore que l'on soit consommé en sagesse, au jugement des enfants des hommes, si l'on manque de votre sagesse, Seigneur, on ne méritera point de véritable estime, » disent nos saints Livres, *Sap.* IX, 6. Et saint Augustin ajoute dans le même sens : « Bienheureux, ô mon Dieu, celui qui vous connaît, ne connût-il pas autre chose. Malheureux celui qui connaît tout le reste et ne vous connaît pas. S'il vous connaît et s'il connaît toutes les créatures, il est heureux, non par ce qu'il connaît en elles, mais par ce qu'il connaît en vous. » *Confess.* V, 4. Est-ce qu'un seul enseignement de Dieu ne l'emporte pas sur tous les enseignements des hommes les plus éclairés? La science mondaine enfle et enorgueillit. La science de Dieu remplit le cœur d'humilité et d'amour. Mais si, au moment même où Dieu m'instruit, je me tourne vers les maîtres de la terre, ne fais-je pas une mortelle injure au Maître du ciel? Est-ce qu'en laissant de côté sa doctrine pour les doctrines humaines, je ne lui préfère pas celles-ci? Oh! qu'il apprécie mal l'esprit du Seigneur, celui qui en fait si peu de cas!

Encore si les victimes de cette erreur étaient en petit nombre, on n'oserait trop se plaindre. Mais le nombre en est effrayant. Il y a sur mer des passages si dangereux que de trois navires qui les traversent, un ordinairement y périt. A l'écueil dont nous par-

lons, à peine un sur cent échappe-t-il. Qu'ils sont nombreux les disciples du monde, et qu'ils sont rares les disciples du Christ! Ceux même qui entrent en religion, au lieu de s'occuper uniquement à se dépouiller du vieil homme et de ses inclinations, semblent regarder cette tâche comme facile ou de mince importance : et dès qu'ils commencent à connaître Dieu, ils se jettent éperdûment dans l'étude des philosophes païens et d'autres auteurs où il n'est jamais question de Jésus-Christ. Il est vrai que les circonstances des temps, les progrès de l'hérésie font de ces études une nécessité. Toutefois nous ne devrions pas cesser de nous en affliger, puisque cette nécessité nous enlève des moments si considérables, et nous prive si souvent de la société de notre Sauveur. Saint Grégoire de Nazianze comparait les lettres et les sciences païennes aux plaies d'Egypte, et il disait que nos péchés seuls leur avaient donné accès dans l'Eglise.

Mais en acceptant et en reconnaissant leur nécessité, ne les abordons au moins qu'en temps convenable. Attendons que l'édifice de notre perfection soit assez consolidé pour supporter une telle charge. Avoir à peine goûté le lait de la doctrine du Christ, et se transporter aussitôt à la source des doctrines païennes, où l'on ne trouve que sophismes et erreurs, n'est-ce pas une conduite inqualifiable? Car enfin c'est imiter Pharaon qui, pour détruire le peuple d'Israël, ordonnait d'en exposer tous les nouveaux-nés aux eaux du fleuve. Nouveau-né en Jésus-Christ, avant d'avoir pris force et accroissement, on s'expose aux eaux de la sagesse humaine, et l'on y perd bientôt le peu de perfection qu'on avait acquis.

Toute chose a son temps, disait le Sage. Il y a donc un temps où il faut s'unir à Dieu et puiser dans cette union un amour si fort, que les grandes eaux ne soient pas capables de l'éteindre. Viendra ensuite le temps d'apprendre à subvenir aux besoins du prochain. Rappelez-vous la loi qui dispensait les nouveaux époux de la guerre et des armes, celle qui défendait de labourer avec le premier-né du bœuf et de tondre celui de la brebis. N'en devez-vous pas conclure que, nouvellement né à la vie surnaturelle, vous êtes déchargé de toute obligation, afin de pourvoir en toute liberté à votre développement? N'en devez-vous pas conclure qu'ils con-

treviennent à cette loi ceux qui laissent l'étude de la vraie sagesse pour se livrer à l'étude de la sagesse humaine?

XI.

Des remèdes à opposer à cette tentation.

Pour résister efficacement à cette tentation, pénétrons-nous bien de l'excellence de la vertu comparée à la science, et de l'excellence de la science qui vient de Dieu comparée à celle des hommes. Voulez-vous, par une seule parole, voir quelle en est la différence? Ecoutez l'auteur de l'Ecclésiastique : « Il est bien grand, dit-il, celui qui a trouvé la sagesse et la science ; mais il n'est pas au-dessus de celui qui craint le Seigneur. La crainte de Dieu surpasse toutes choses en excellence. » *Eccli.* xxv, 13. Ecoutez encore saint Augustin : « On estime généralement, dit ce docteur admirable, les hommes qui étudient les secrets de la nature et des cieux. Mais ils sont beaucoup plus estimables ceux qui préfèrent à ces connaissances la connaissance d'eux-mêmes : et l'âme qui connaît sa faiblesse est plus digne de louanges que le savant occupé à suivre les astres dans leur course, au lieu de s'étudier soi-même et de chercher à connaître le chemin qui mène au ciel. » *De Trinit.* IV.

Quelle que soit l'étendue de la science humaine, elle ne dépassera jamais la durée de la vie. Or, n'est-il pas triste de perdre en un instant ce qui coûte tant d'efforts à acquérir? Saint Jérôme parle d'un philosophe, *Epist. ad Nepot.*, qui, à son lit de mort, s'affligeait de quitter la vie au moment où ses efforts allaient être couronnés de succès. Assurément, si un trépas mérite des larmes, c'est bien le trépas d'un grand génie ; car il livre à la terre et à la corruption une tête remplie des plus merveilleux et des plus étonnants secrets. Cela étant ainsi, on agira avec une extrême prudence en suivant ce conseil du Sauveur : « Ne vous mettez point à amasser des trésors sur la terre : la rouille et la teigne les dévorent ; les voleurs les découvrent et les enlèvent. Amassez des trésors dans le ciel : là il n'y a ni teigne, ni rouille, ni voleurs. » *Matth.* VI, 19. En conséquence, préférons les exercices dont la charité est l'âme aux spéculations stériles de l'entendement, puis-

que les fruits en seront éternels. Quand la charité n'est pas le principe de la science, les avantages de celle-ci s'évanouissent dans le tombeau. Ainsi, autant un droit à perpétuité est au-dessus d'un droit à terme, autant les exercices de dévotion sont au-dessus de l'étude des sciences humaines. Si du reste vous désirez vivement connaître, ayez un peu de patience. Tandis que tout le savoir possible sur la terre n'est rien, l'amour de Dieu vous conduira sûrement à celui en qui vous verrez et connaîtrez toutes choses.

En outre, nous ne devons jamais oublier qu'au jour du jugement on ne nous demandera pas, suivant l'expression d'un pieux auteur, ce que nous avons appris, mais ce que nous avons fait : on ne nous demandera pas si nous parlons ou si nous prêchons bien, mais si nous avons bien vécu. Cette considération suffirait à elle seule pour convaincre les âmes vraiment désireuses de la solide piété. En effet, l'objet de leurs désirs n'est-il pas de plaire à Dieu et d'être aimé de lui ? Or, quoi de plus agréable à Dieu que la charité ? Elle lui rend même toutes choses agréables. Nous serons examinés et jugés à la lumière de la charité, et elle sera la mesure de notre récompense. Supposez un homme qui connaîtrait à fond toutes les sciences et aurait converti le monde entier : opposez-lui une pauvre femme qui, bien au-dessous de cet homme en tout le reste, lui serait cependant supérieure en charité ; incontestablement, elle plaira davantage au Seigneur, et elle en sera plus richement récompensée. Quel est donc le meilleur genre de vie ? celui qui conduit le plus promptement à l'acquisition d'une si précieuse vertu ; et comme tout autre exercice le cède en ce point aux exercices de la vie contemplative, il s'ensuit que les occupations de la vie contemplative l'emportent en excellence sur toutes les autres. Oh ! si nous connaissions en ce monde les âmes qui, sans avoir appris les règles du syllogisme, ni converti de pécheur, sont plus chères à Dieu que les plus profonds penseurs et les prédicateurs les plus éloquents, nous n'hésiterions pas à suivre avec confiance le chemin qu'elles suivent comme le plus direct et le plus sûr. Ce n'est pas, encore une fois, qu'il faille renoncer absolument à l'étude ; mais il faudrait en user conformément à ce conseil de saint Augustin : « N'accordez point à l'étude de si lon-

gues heures qu'il n'en reste plus assez pour la prière. » *In Psalm.* cxix, *Serm.* vi.

D'ailleurs, l'étude n'étant qu'une espèce d'occupation particulière, il est naturel qu'elle n'empiète pas sur les soins que nous nous devons à nous-mêmes. Elle n'est pas sans importance ; mais son importance est purement relative. Saint Chrysostome estime condamnable celui qui, tout entier à polir et à limer son style, se met peu en peine de régler sa vie. Que nous importe la manière dont une phrase est conduite ? Il en est autrement de la conduite de la vie; et c'est pourquoi il y a folie à négliger ce qui nous intéresse tant pour se livrer à ce qui nous intéresse si peu.

Voici dans quels termes saint Bernard s'exprime sur ce sujet : « Que votre considération commence par vous, écrit-il au pape Eugène, et ne l'étendez pas à d'autres matières en vous négligeant vous-même. A quoi vous servirait-il de gagner l'univers, si vous vous perdiez ? Quelque sage que vous soyez, votre sagesse sera défectueuse si vous ne l'exercez envers vous-même. Et que lui manque-t-il ? à mon avis, tout. Quand vous connaîtriez tous les mystères, quand votre intelligence pénétrerait les profondeurs de la terre, de la mer et des cieux ; si vous vous ignorez vous-même, vous ressemblerez à un homme qui bâtirait sans fondement; vous élèverez non un édifice, mais des ruines. Tout ce que vous aurez construit hors de vous deviendra le jouet des vents, comme le serait un amas de poussière. Donc celui-là n'est pas sage qui ne l'est pas pour lui-même. Le sage sera d'abord sage pour soi, et il boira le premier à la source de son propre réservoir. En conséquence, c'est par vous que doit commencer votre considération : et cela ne suffit pas encore ; c'est par vous aussi qu'elle doit finir. Quels que soient ses écarts, en la ramenant sur vous-même, vous en retirerez des fruits de salut. Soyez-en le premier objet, soyez-en le dernier. Voyez le suprême auteur de toutes choses : il envoie son Verbe, et néanmoins il le garde en son sein. Votre verbe, à vous, est votre considération. Qu'elle procède de vous, mais sans en être séparée; qu'elle naisse de vous, mais sans vous abandonner; qu'elle s'accomplisse en vous, mais qu'elle n'en sorte pas. En ce qui regarde le salut, nul ne vous touche de

plus près que le fils unique de votre mère. N'ayez jamais dans la pensée rien de contraire au salut : que dis-je, *de contraire?* c'est *d'étranger,* que je devrais dire. Quelles que soient les réflexions qui se présenteront à votre esprit dans la considération, dès qu'elles n'intéressent point votre salut, rejetez-les. » *De Consid.* II, 3.

Ces preuves et ces autorités établissent suffisamment, il me semble, que l'étude, considérée comme un puissant moyen d'être utile au prochain, ne doit pas tellement absorber les personnes de piété qu'elles ne se réservent un temps notable afin de veiller à leur propre avancement. L'avantage d'autrui dût-il souffrir de ce partage, il n'en serait pas moins légitime, parce que la loi de la charité ne nous permet pas de procurer le bien de nos semblables au détriment de notre âme. Mais je ne m'arrête pas là, et je prétends que, loin d'être moins utile au prochain, une vie adonnée à l'oraison et à la contemplation est la plus favorable à ses intérêts spirituels. Je me bornerai à quelques preuves courtes et solides.

1° La première condition pour être utile à ses frères est, sans contredit, la vraie sagesse. Or quoi de plus propre à la donner que la crainte de Dieu, la pratique et l'expérience quotidienne de la vertu, la méditation continuelle de la loi divine? N'est-ce pas ce qu'assurent les textes tant de fois déjà cités de la sainte Ecriture? Il y a, dit quelque part saint Augustin, beaucoup de gens ardents pour la science, négligents pour la garde de la justice. Qu'ils sachent bien qu'ils n'obtiendront jamais ce qu'ils désirent, s'ils ne gardent ce qu'ils négligent; car il est écrit : « Mon fils, si tu désires la sagesse, garde la justice, et le Seigneur te l'accordera. » *Eccli.* I, 33. La sagesse est un bienfait divin, et l'un des principaux dons du Saint-Esprit : et pour cette raison les larmes sont plus propres à l'obtenir que les discours, les gémissements que les paroles. Ceux qui ont appris du Christ à être doux et humbles de cœur, dit encore le même docteur, profitent plus en méditant et en priant, qu'en se livrant à la lecture et à l'étude. La conclusion de tout ceci est que, la vraie sagesse étant la première condition pour être utile au prochain, les moyens qui servent à l'acquérir jouissent eux-mêmes d'une égale importance.

2° La conversion des âmes est une des œuvres les plus grandes qui s'accomplissent en ce monde. Elle implique une victoire complète et sur la nature dépravée du pécheur, et sur les habitudes mauvaises qui sont presque aussi fortes, et sur le démon qui multiplie les barrières et les liens autour des âmes qui lui appartiennent. Or, de pareils obstacles exigent une puissance éminente. Mais cette puissance, où la trouver? Elle se trouvera non ici-bas, mais dans le ciel; non à l'aide des spéculations et des recherches intellectuelles, mais en recourant à la prière et en faisant le bien. La prière autant que la prédication, les larmes autant que les paroles, enfantent à Dieu les âmes dont la conversion est sincère. Et de même que les supplications de Moïse eurent dans la victoire sur Amalec une plus large part que les armes des Israélites; de même les suplications de l'Apôtre lui serviront plus à remporter le triomphe auquel il aspire que les phrases les mieux travaillées.

3° C'est une vérité d'expérience que les hommes sont ordinairement entraînés au mal par leurs passions et non par défaut de connaissance. D'où il suit que pour les en détourner, il faut s'adresser beaucoup à leur volonté, et peu à leur intelligence. Aussi tous les maîtres d'éloquence enseignent-ils que le moyen d'émouvoir les autres est d'être ému soi-même. Quintilien est formel sur ce point. Conséquemment, le prédicateur le plus persuasif sera, non celui qui n'a jamais su ce qu'est une larme versée par dévotion, mais celui qui passe et le jour et la nuit à gémir, à méditer les choses de Dieu, et à s'en pénétrer profondément.

4° D'après Cicéron, l'éloquence qui ne tient pas l'auditoire en suspens, est une éloquence vaine. Si l'orateur humain doit s'élever si haut, l'orateur sacré restera-t-il au-dessous, lui dont la tâche est d'arracher les hommes au péché, de déjouer les attaques de l'ennemi? Or, l'Esprit de Dieu pourra seul lui communiquer cette éloquence. Rien n'est, en effet, plus capable de jeter dans l'admiration qu'une parole à travers laquelle brille et apparaît cet esprit dont la nature surpasse infiniment la nôtre. On reconnaît bientôt sa présence; on s'humilie, et l'on dit avec les magiciens de Pharaon : Le doigt de Dieu est là.

5° Mais l'éloquence la plus efficace est la vie et l'exemple du pré-

dicateur lui-même. Nous croyons volontiers à la sincérité d'un homme, lorsqu'il est le premier à mettre en pratique ce qu'il enseigne. Sa conduite parlera plus haut encore que ses discours. Cela est surtout applicable aux saints. La sainteté étant une qualité surnaturelle, qui fait de nous le sanctuaire du Saint-Esprit, les hommes portent instinctivement aux saints une vénération et un respect extraordinaire. Ils voient en eux des anges plutôt que des hommes, des habitants du ciel plutôt que de la terre, et ils attribuent à leurs œuvres et à leurs paroles une vertu divine.

Toutes ces raisons montrent clairement combien notre propre perfection sert à la perfection du prochain, combien notre propre vertu sert à rendre les autres vertueux. Si la nature requiert qu'un semblable naisse d'un semblable, la vertu seule aura le droit d'engendrer la vertu. Aux âmes qui ne recherchent ni elles-mêmes, ni les honneurs, ni les dignités, ni une réputation de science, mais Dieu et l'édification du prochain, il convient de graver dans leur mémoire ces paroles de saint Paul à Timothée : « Veillez sur vous et sur ce que vous enseignez. De cette manière, vous vous sauverez, et vous sauverez ceux qui vous écoutent. » I *Tim.* IV, 16. Ainsi, la première recommandation qu'il lui fait, est de veiller sur sa conduite; le soin de la doctrine à enseigner ne vient qu'en second lieu. De l'observation de ce conseil dépend le bien de ceux qui l'écoutent. Et on le comprend sans peine : plus un arbre s'est développé, plus il rapporte à son maître. De même, plus nous serons utiles à nous-mêmes, plus nous nous rendrons utiles aux autres. La mesure de notre bien particulier sera la mesure du bien que nous ferons à nos frères.

XII.

Du zèle indiscret pour le bien du prochain.

Le zèle indiscret pour l'avancement du prochain n'est pas une tentation moins redoutable que la précédente, lorsqu'il est joint à l'oubli de notre propre salut. Ce qui rend cette nouvelle tentation particulièrement dangereuse, c'est qu'au lieu de se montrer à découvert, elle se cache sous un masque si resplendissant qu'il éblouit. Et elle a d'autant plus de force qu'elle attaque des per-

sonnes plus vertueuses, parce que la vertu, à mesure qu'elle augmente, développe en elles un désir ardent d'être utiles à leurs semblables. Dieu étant incliné par nature à faire du bien à ses créatures, les âmes qui participent de son esprit participent aussi de sa bonté : en sorte que le désir le plus profondément enraciné dans le cœur du juste, est le désir de servir ses frères en quelque chose.

Il n'ignore pas notre faiblesse en cet endroit, le séducteur des hommes saisissant un appât si attrayant pour les âmes zélées, il les engage en des entreprises ardues, semées d'obstacles au-dessus de leurs forces, toujours sous le prétexte de faire le bien. Défions-nous de ces suggestions. A l'exemple de Josué, qui en présence d'un envoyé céleste ne craignit pas de lui demander s'il était du parti des Israélites ou du parti de leurs adversaires, soumettons à un examen rigoureux toutes nos pensées, quelque bonnes qu'elles paraissent. Satan qui se transforme souvent en ange de lumière, le fait surtout dans le cas dont nous parlons. C'est là ce qui portait les Pères du désert à dire que le démon se sert de la raison elle-même, comme d'une chaîne, pour arracher le religieux à la prière, en lui persuadant qu'il a un motif légitime, tandis qu'il n'en a pas.

De là, pour les personnes adonnées à la dévotion, la nécessité de considérer à la fois et l'action qui se présente à leur esprit, et les circonstances dont elle est environnée. Considérons principalement si, en voulant procurer le bien des autres, nous ne nous nuisons pas à nous-mêmes; car il est écrit : « Assistez votre prochain selon votre faculté; et prenez garde de ne pas tomber comme lui. » *Eccli.* XXIX, 2. Quoique, à la rigueur, le remède à opposer à cette tentation ait été suffisamment indiqué dans l'article précédent, je ne puis résister au désir d'apporter en confirmation le passage suivant du docteur que j'ai cité si souvent. « Ecoutez ce que je blâme, disait saint Bernard au pape Eugène; écoutez en même temps ce que je loue. Si tout ce que vous avez de temps et de goût, vous le donnez aux affaires, ne réservant rien à la considération, vous en féliciterai-je? Non, je ne le puis pas; et comme moi pensera quiconque aura lu ces paroles de Salomon : « Celui

qui se modère dans l'action acquerra la sagesse. » *Eccli.* XXXVIII, 25. Certes, il n'y a rien à gagner pour l'action elle-même, à n'être pas précédée par la considération. — J'ajoute que si vous voulez vous sacrifier tout entier à tout le monde, à l'exemple de l'Apôtre qui se fit tout à tous, je loue votre charité, pourvu toutefois qu'elle soit complète. Or, le sera-t-elle si vous ne vous y comprenez pas vous-même? car, vous aussi, vous êtes homme. Donc, pour que votre amour envers les hommes soit universel, il faut que vous ayez place dans le sein qui les accueille tous. Autrement à quoi vous servirait, suivant la parole du Maître, de sauver le genre humain si vous vous perdiez vous-même? Tout le monde doit disposer de vous : soyez, vous aussi, un de ceux qui en disposent. Pourquoi seriez-vous le seul à ne point jouir de vous-même? Jusques à quand serez-vous un souffle qui va et qui ne revient plus? *Psalm.* LXXVII, 39. Jusques à quand recevrez-vous les autres, sans vous recevoir vous-même à votre tour? Vous vous devez aux savants et aux ignorants, et vous seriez le seul à qui vous vous refuseriez! Le fou et le sage, l'esclave et l'homme libre, le riche et le pauvre, l'homme et la femme, le vieillard et le jeune homme, le clerc et le laïque, le juste et l'impie, tous indistinctement useront de vous; tous viendront à vous comme à une fontaine publique; et vous seul resterez à l'écart, mourant de soif! S'il est maudit celui qui fait sa part plus mauvaise, qu'arrivera-t-il à celui qui s'en prive absolument? Eh! sans doute, que vos eaux se répandent sur les places de la cité; que les hommes, les bêtes de charge et les troupeaux s'y désaltèrent; qu'elles servent même à abreuver les chameaux du serviteur d'Abraham; mais, au moins, buvez aussi à la source de votre propre réservoir. *Prov.* V, 15. L'étranger, est-il écrit, *Prov.* V, 17, ne s'en approchera point. Est-ce que vous seriez un étranger? Pour qui ne le serez-vous pas, si vous l'êtes pour vous-même? Enfin, celui qui est méchant envers lui-même, envers qui pourra-t-il être bon? » *De Consid.*, I, 5.

Ce langage de saint Bernard est certainement de nature à faire entendre aux personnes inquiètes du salut du prochain, avec quel soin elles doivent veiller à leur propre salut, et quelle

prudence leur est indispensable, si elles ne veulent pas être victimes d'un zèle indiscret. Qu'elles imitent les vierges sages de l'Évangile qui répondirent sans hésiter à la requête des vierges folles : Il n'y aurait peut-être pas assez d'huile pour vous et pour nous. Adressez-vous à ceux qui en vendent, et prenez la quantité dont vous aurez besoin.

Désirez-vous suivre les traces de ces vierges prudentes, songez de telle manière à la conscience d'autrui qu'il vous reste toujours assez de temps pour la vôtre. Combien de temps me faudra-t-il? demanderez-vous. — Celui qu'exigera le maintien de votre cœur dans un recueillement continuel. Vous pratiquerez alors ce que nous recommande saint Paul, quand il nous dit : « Marchez en esprit. » *Gal.* v, 16. En effet, marcher en esprit c'est vivre plutôt en Dieu qu'en soi-même; tenir son cœur, non dans la disposition où le mettraient les sentiments naturels, mais dans la disposition convenable aux sentiments de dévotion dont on est pénétré; disposition qui, loin de naître de la chair et du sang, est un bienfait du Saint-Esprit et le fruit de l'amour et de la crainte incessante du Seigneur. Or, notre cœur étant le principe de nos œuvres, telle sera sa disposition et telles seront nos œuvres. L'eau qui sort d'un bassin est claire, si l'eau du bassin est claire; trouble, si l'eau du bassin est trouble. Ainsi, d'un cœur où règne l'ordre sortent des paroles et des actions parfaitement ordonnées; au contraire, le cœur où règne le désordre n'enfante que le désordre. « Un cœur bon, dit le Sauveur, n'engendre que le bien; un cœur mauvais n'engendre que le mal. » *Matth.* XII, 35.

Le recueillement étant le principe de notre perfection, ayons soin de rendre notre oraison si sérieuse qu'elle établisse notre âme dans un recueillement à toute épreuve; car il ne suffit pas d'une oraison quelconque. Une salle qu'on arrose avec abondance dès le matin conserve toute la journée une douce fraîcheur. Il en sera de même pour le cœur du juste. S'il s'est, pour ainsi parler, plongé dans l'oraison et rempli de Dieu, il conserve une fraîcheur qui le défend des ardeurs du monde. De la sorte, la dévotion est semblable à ce fleuve qui jaillissait du paradis de délices, et qui de ses eaux arrosait la face de la terre entière. Notre cœur est aussi

pour Dieu un paradis de délices : à nous le soin de faire jaillir une source de dévotion si abondante, qu'elle se répande sur toute notre vie, et qu'elle en vivifie toutes les œuvres.

Telle a été la pratique des saints, tel est le grand secret de la vie spirituelle, celui qui rend l'homme spirituel et divin; celui qui donne à ses œuvres nombre, poids et mesure; celui qui lui permet de cheminer sûrement et de prévoir les attaques dont il est menacé. Gardons-nous donc bien de nous charger de fardeaux au-dessus de nos forces. Réservons à l'oraison un temps déterminé; c'est, nous l'avons vu, le conseil de saint Bernard. Quand nous nous y livrerons, ne la faisons pas indifféremment, et emportons-en la résolution énergique d'observer un profond et continuel recueillement. Qu'on ne pense pas, en agissant ainsi, nuire aux intérêts spirituels du prochain; car il n'y a pas deux sœurs qui soient plus nécessaires et plus utiles l'une à l'autre que l'oraison et la prédication; et si un corps sans âme n'est qu'un cadavre, de même la prédication sans l'oraison demeure inerte et sans vie.

Je dis plus : en supposant que l'état des choses humaines, les calamités et les besoins de l'Eglise, vous inspirent le dessein de vous consacrer aux œuvres de charité, ne séparez jamais l'oraison de la prédication. L'une n'est pas moins nécessaire au monde que l'autre. En prêchant, vous engagerez le peuple à se dépouiller de ses vices : en priant, vous obtiendrez de Dieu la grâce de sa conversion. Voici, du reste, une règle qui vous préservera d'erreur en cette matière : Avez-vous à cœur la diffusion de la parole divine, abstenez-vous autant que possible des affaires temporelles. Si les apôtres, bien que remplis de l'Esprit-Saint, n'ont pas cru en pouvoir supporter le faix, ce serait présomption à vous que de vous en charger. C'est pourquoi le quatrième concile de Carthage mande à l'évêque, qu'il n'a point à s'aviser personnellement de secourir les pauvres; qu'il doit confier ce soin à des ministres particuliers; qu'il pourra vaquer ainsi en liberté, à la prière, à l'étude et à la prédication..... Un motif plus puissant d'observer cette règle est l'exemple même de Notre-Seigneur. Un homme le priant un jour de décider un de ses frères à lui remettre la part d'héritage à laquelle il avait droit : « O homme! lui ré-

pondit le Sauveur, qui m'a établi votre juge? » Les évêques de la primitive Eglise étaient si pleins de cet esprit, qu'ils interdisaient à tout prêtre la fonction d'exécuteur testamentaire ; et un chrétien l'ayant assignée à un de ses amis revêtu du caractère sacerdotal, saint Cyprien le priva des suffrages de l'Eglise. *Lib.* I, *Epist.* IX, *S. Cypr. opera.*

CHAPITRE V.

De quelques avis propres à nous préserver des piéges de l'ennemi.

Quoique nous ayons donné à la fin de la première partie quelques avis propres à diriger les personnes pieuses, nous ne laisserons pas d'en indiquer ici plusieurs autres. Outre qu'ils sont la suite naturelle du sujet que nous venons de traiter dans le précédent chapitre, ils ont encore une utilité particulière. En effet, le but des avis donnés dans la première partie était de faciliter l'exercice de la méditation. Le but des présents avis est d'apprendre à découvrir les piéges de l'ennemi qui, plus d'une fois, change les remèdes en poison, et soulève jusque dans le port de furieuses tempêtes.

Partons de ce principe souvent invoqué dans le cours de cet ouvrage, qu'il n'y a rien de si bon en ce monde que la malice de l'homme n'en puisse abuser. Les méchants autorisent leur persévérance dans le mal de la miséricorde divine. Les vertus elles-mêmes ont leurs dangers, et il n'est pas rare de voir les austérités, l'amour du travail, la chasteté conduire à la vanité et à la présomption. Ce qui faisait dire à saint Ambroise : « Je comprends bien l'excellence de la chasteté; mais je comprends aussi qu'elle n'est pas éloignée de l'orgueil. » Il ne serait donc pas étonnant que la considération devînt préjudiciable à certaines personnes; bien que cet abus de la considération ne soit pas un motif plus légitime de l'abandonner que les abus dont les vertus et les lettres fournissent l'occasion.

Ajoutez à cela qu'il n'y a aucune vertu dont quelque vice ne soit la contrefaçon. Ainsi la fourberie prend le masque de la prudence, la cruauté celui de la justice, la témérité celui du courage, la prodigalité celui de la générosité, la faiblesse celui de l'humilité, la légèreté celui de l'affabilité, la présomption celui de l'espérance,

la défiance celui de la crainte. En sorte qu'il y a des vertus vraies et des vertus fausses, des vertus réelles et des vertus apparentes, comme il y a de l'or vrai et de l'or faux, une monnaie de bon aloi et une monnaie de mauvais aloi, des pierreries réelles et des pierreries apparentes.

De là naît une difficulté sérieuse pour les personnes inexpérimentées. Dans l'ordre surnaturel aussi bien que dans l'ordre naturel, il leur est aisé de confondre la vérité avec l'erreur, et par conséquent le vice avec la vertu. Puisqu'il est impossible de se soustraire à ce danger, signalons les principales formes qu'il peut revêtir, et précisons la conduite à tenir en ces occurrences.

I.

De la dignité et des avantages de la prière vocale.

C'est une excellente chose que l'oraison; mais elle ne doit pas faire oublier le prix de la prière vocale. A considérer leur nature, il n'y a évidemment entre elles aucune différence essentielle. Que j'invoque Dieu de cœur seulement, ou que je l'invoque et de cœur et de bouche, cela n'augmente ni le mérite, ni l'efficacité de ma prière. Comment la parole que le Créateur m'a donnée pour célébrer ses louanges diminuerait-elle le prix des accents de mon cœur, et constituerait-elle une différence essentielle entre la prière vocale et l'oraison? Confessez-vous de vive voix, par écrit ou par signes, la confession ne changera pas de nature, bien qu'elle change de forme. De même, demandez à Dieu ce dont vous avez besoin, de vive voix, ou dans le secret de votre âme, ce sera toujours au fond la même prière. La prière vocale réveille la dévotion, enflamme le cœur quand il est froid, le ramène quand il est distrait et incapable de voler de ses propres ailes. Il y a une vertu salutaire dans les paroles pieuses, si on les prononce avec attention et humilité. C'est pourquoi l'Ecriture appelle la parole divine un feu qui embrase et consume. Le son de la voix lui-même, principalement dans les offices chantés, n'est pas sans influence sur la dévotion; et saint Augustin avoue qu'il n'entendait jamais la douce harmonie des chants de l'Eglise sans en être vivement ému.

D'ailleurs il ne faut pas se dissimuler qu'un bon nombre de

chrétiens sont dans l'impossibilité de conserver leur pensée fixée un instant sur Dieu. A ces âmes convient entre toutes la prière vocale : elle leur permet de s'occuper de Dieu avec suite, de lui parler et de lui exposer leurs nécessités.

L'oraison mentale, à la vérité, est plus estimée par les saints. Elle a un plus vaste champ; et l'on y considère à loisir la profondeur des paroles et des œuvres de Dieu. Or, les paroles divines étant, comme il a été dit, un feu véritable, de même que la main tenue longtemps au-dessus d'un brasier, subit beaucoup mieux son action que la main qui s'en approche pour se retirer aussitôt; de même le cœur s'enflamme plus en approfondissant un seul mystère que s'il en parcourait plusieurs à la hâte. Néanmoins je ne craindrais pas d'avancer que l'on trouverait les mêmes avantages dans la récitation pieuse d'un psaume, d'un *Credo* ou d'un *Pater :* de façon que la différence provient non du genre que l'on emploie, mais du degré d'attention que l'on y porte.

Puisque de l'attention dépendent le fruit et l'efficacité de la prière, prions avec l'attention dont nous serons capables. « Un désir ardent est, dit saint Bernard, un cri bien puissant dans la prière; un désir tiède est un cri bien faible; car Dieu écoute la voix du cœur et non le son des paroles. » *Serm.* XVI *sup. Ps. Qui habitat...* Jugez par là quels avantages reviendront à ces personnes, laïques comme ecclésiastiques, qui récitent leurs prières et leur office avec tant de précipitation, qu'elles ne semblent point s'adresser à Dieu. Elles n'oseraient pas en user de la sorte avec des hommes dont elles solliciteraient une faveur. « Le pauvre parle en suppliant, est-il écrit; et le riche parle avec dureté. » *Prov.* XVIII, 23. Lorsque l'on connaît l'étendue de sa misère, on désire de tout cœur en être soulagé, on le demande de même, et l'on s'écrie avec le Prophète : « J'ai crié vers vous de toutes mes forces; exaucez-moi, Seigneur! » Si quelqu'un abordait au milieu de leurs prières vocales les chrétiens dont nous parlons; s'il leur demandait avec qui et de quoi ils s'entretiennent; est-ce qu'ils pourraient comprendre qu'ils s'entretiennent avec la souveraine Majesté devant laquelle tremblent les anges, de l'affaire la plus importante au monde, du pardon de leurs péchés et du salut de

leur âme, sans que leurs yeux s'ouvrissent, et qu'ils rougissent de parler à un si grand Maître comme ils ne parleraient pas à un de leurs domestiques! Ecoutons et observons le conseil que donne saint Bernard en ces termes : « Certaines personnes prient seulement du bout des lèvres, ne songeant ni à qui elles parlent, ni de quoi elles parlent. Prier ainsi est prier par habitude, et non par religion. La vigilance qui nous est toujours nécessaire, l'est surtout dans la prière. Car alors nous nous présentons à Dieu, et nous lui parlons, pour ainsi dire, face à face. » *Serm.* IV *De mod. orat.* La timidité dans la prière, ajoute-t-il ailleurs, est un défaut aussi bien que la hardiesse. » *Serm. de Quadr.* « Mais la tiédeur n'est pas un défaut moins considérable; elle paralyse l'élan de la prière; tandis que la prière confiante, humble et fervente traversera les nuées, et ne restera pas sans fruit. » *Serm.* IV *de Quadr.* Malheureusement ce langage n'est point goûté des personnes habituées à réciter précipitamment leurs prières. Elles n'endurent pas les reproches, et elles croient que l'on blâme à tort leur conduite.

II.

De la dignité et des avantages des cérémonies sacrées et des œuvres extérieures.

Les cérémonies sacrées et les œuvres extérieures ont aussi, en dehors de toute obligation de vœu ou de précepte, leur dignité et leurs avantages. Le premier de ces avantages est de nous porter à la ferveur et au respect des choses saintes. En effet, l'âme n'étant en rapport avec le monde extérieur que par les sens, ceux-ci exercent sur ses idées une influence extraordinaire. Par suite, la majesté des cérémonies religieuses, leur magnificence nous pénétreront de vénération, et nous donneront des sentiments dignes de l'élévation des mystères que l'on célèbre avec tant d'appareil. Voyez si le spectacle d'un monarque revêtu des insignes royaux, et environné de sa cour n'inspire pas l'admiration et le respect. Il en est de même des cérémonies de la messe solennelle, de la semaine sainte, des ordinations, et du sacre des évêques. Ne cherchez pas non plus ailleurs la raison pour laquelle le souverain ordonnateur du monde a caché la grâce invisible des sacrements

sous une forme visible. Comme l'homme est composé de deux parties, l'une visible et l'autre invisible, la sagesse increée a composé les sacrements de deux parties semblables, afin que la présence sensible de l'une réveillât en nos cœurs le respect de l'autre.

Un second avantage des cérémonies et des œuvres extérieures est de concourir à la conservation des vertus intérieures, principalement de la charité et de l'innocence, notre plus précieux trésor. Elles sont, en quelque sorte, les accidents qui protégent la substance de ces vertus. Du reste, il est juste que notre corps avec ses membres et ses sens, serve aussi bien que notre âme avec ses facultés, à rendre à Dieu la gloire qui lui est due. En agissant ainsi, nous devenons aux yeux du Seigneur, un parfait et pur holocauste; et nous accomplirons le conseil par lequel l'Apôtre nous recommande de faire de nos corps un sacrifice vivant et agréable, en sorte que tout ce que nous possédons contribue à l'honneur du Très-Haut. La loi divine nous oblige à aimer Dieu de toutes nos forces : pourquoi le corps serait-il exempt de cette obligation? « Autrefois, écrivait saint Paul aux Romains, vos membres étaient des instruments d'impureté et d'injustice : qu'ils deviennent maintenant des instruments de sainteté. » *Rom.* VI, 19. Aux anges qui sont des esprits purs, Dieu ne demande que des œuvres spirituelles dont l'exécution est entièrement du ressort de la volonté et de l'intelligence. Mais aux hommes qui sont esprit et corps, il demande et des œuvres spirituelles et des œuvres corporelles.

Et ne prétendez pas que ces œuvres nécessaires aux commençants sont inutiles aux parfaits; car les mêmes raisons s'appliquent autant à ceux-ci qu'à ceux-là. Il y a seulement cette différence entre les uns et les autres, que les premiers en ont un plus grand besoin que les seconds. Un arbre planté depuis longtemps supporte plus aisément la sécheresse qu'un arbre planté récemment : ainsi l'âme établie solidement dans la vertu souffre moins de l'absence des œuvres extérieures, que l'âme à peine initiée à la vie spirituelle. Les commençants ressemblent à des malades qui ne trouvent aucune saveur dans les aliments auxquels on n'a point donné un assaisonnement particulier. Concluons de ces ré-

flexions que les cérémonies sacrées, et les œuvres extérieures, loin d'être inutiles aux parfaits, leur rendent au contraire la piété plus douce et, si j'ose m'exprimer ainsi, plus appétissante. Si, en outre, on n'oublie pas que le parfait doit s'estimer toujours imparfait, sous peine de perdre le fruit de ses efforts, on n'hésitera pas à reconnaître que personne n'a le droit de négliger les pratiques capables de favoriser la dévotion et la piété.

III.

Du respect et de la soumission dus aux dépositaires de la parole divine.

Encore que les âmes intérieures traitent familièrement avec Dieu, et le considèrent comme leur maître principal, il convient qu'elles aient en grande estime les ministres de sa parole sainte. Ils sont les instruments et les organes de l'Esprit-Saint, les canaux qui distribuent les eaux de la divine sagesse sur tous les points de l'Eglise, car « les lèvres du prêtre garderont la science, et l'on réclamera la loi de sa bouche. » *Malach.* II, 7. Moïse qui parlait avec Dieu face à face, ne dédaigna pas le conseil de Jéthro, son beau-père et gentil. Comment oserait-on mépriser la doctrine des représentants du Seigneur? La mépriser à cause des communications que l'on a avec Dieu, ne serait-ce pas le comble de l'orgueil, et le moyen d'être abandonné de lui, livré au démon et à soi-même? Si le grand Paul soumit l'Evangile qu'il avait rapporté du troisième ciel aux apôtres du Sauveur, présumera-t-on de ses jugements au point de ne pas les soumettre au contrôle des prêtres de Jésus-Christ? Le plan adopté par le Créateur de l'univers est de gouverner les êtres inférieurs par les êtres qui leur sont supérieurs. En conséquence, il nous ordonne de recourir à ceux qu'il a lui-même choisis, et d'apprendre de leur bouche comment nous enrichirons notre couronne. Pendant que saint Pierre prêchait, le Saint-Esprit, dit l'Ecriture, descendit sur tous ses auditeurs. C'est ainsi que, chaque jour, il descend invisiblement sur les personnes qui écoutent humblement la parole de ses ministres.

N'examinez pas si les ministres de l'Eglise sont bons ou mauvais; ne voyez en eux que les instruments et les organes du Seigneur. L'or n'a pas moins de prix au milieu de charbons, qu'au

milieu de pierreries; et la médecine administrée en un vase d'argile n'est pas moins efficace que lorsqu'elle est administrée en un vase orné de perles. Quelle que soit la pénétration de son intelligence, le juste ne devrait pas faire une seule démarche importante sans avoir préalablement pris conseil. Certainement, Dieu qui chérit l'humilité l'éclairera d'une plus vive lumière. Nous lisons dans la Vie des Pères du désert qu'un de ces saints personnages pria durant plusieurs jours, afin d'obtenir la solution d'un doute qui le peinait. Ne l'ayant point obtenue, il se détermina à visiter un moine qui demeurait dans la même solitude, et à lui découvrir le sujet de son embarras. A peine avait-il quitté sa cellule qu'un ange lui apparut, et lui expliqua sa difficulté en lui disant qu'il était plus redevable de cette faveur à son humilité qu'à ses longues et nombreuses oraisons.

Les ministres de l'Eglise n'ont pas seulement pour eux la science. L'esprit de vérité les illumine de ses clartés, et leur inspire au besoin des réponses pareilles à celle de Caïphe, *Joan.* XI, 49. Ce serait donc tenter Dieu que prétendre obtenir par l'oraison ce que l'on peut obtenir par la voie ordinaire.

Cependant en matière de spiritualité, la circonspection n'est point superflue. Pour résoudre les difficultés qu'on peut y rencontrer, il faut à la fois et la science et la crainte amoureuse de Dieu. La charité est un flambeau plus brillant encore que la science; car la théorie sans la pratique ne suffit pas. Connaîtra-t-on les faveurs divines, la douceur de la manne céleste, si on ne les a soi-même éprouvées? C'est pourquoi le Psalmiste nous dit que « la bouche du juste proclamera la justice, et que sa langue prononcera des paroles de sagesse. » *Psalm.* XXXVI, 30. « L'âme sainte, est-il écrit dans l'Ecclésiastique, découvre quelquefois mieux la vérité que sept sentinelles placées en un lieu élevé pour voir au loin. » *Eccli.* XXXVII, 18. Tout docteur en théologie sera fixé sur les vérités de foi, la nature des contrats humains, les décrets et ordonnances ecclésiastiques. Il pourra juger si tel ou tel sentiment relatif à la vie intérieure est ou n'est pas selon l'Ecriture. Mais pour traiter à fond les questions de spiritualité, cherchez des hommes de science et de conscience. Rien n'est dange-

reux comme la science séparée de la crainte du Seigneur. Où est la science seule, là est aussi l'orgueil, et avec l'orgueil les ténèbres, l'ignorance et l'absence de toute lumière divine. La science laissée à elle-même est la mère de toute les hérésies et d'une infinité de maux. A cause de cela, le Sage qui nous exhorte à nous faire beaucoup d'amis, veut que nous choisissions un conseiller entre mille. *Eccli.* VI, 6. Quand vous en aurez trouvé quelqu'un, n'allez point tous les jours en chercher de nouveaux; et traitez avec lui en toute humilité et confiance. Il y a des personnes tellement inconstantes qu'elles ne peuvent jamais fixer leur choix ; il y en a qui sont tellement engouées de leurs vues particulières qu'elles cherchent sans relâche jusqu'à ce qu'elles aient rencontré le directeur qu'elles désirent. Puis, elles diront à qui veut l'entendre qu'elles obéissent à son impulsion, tandis qu'elles suivent uniquement leurs idées personnelles. En résumé, prendre sagement conseil n'est pas chose de peu d'importance : peut-être même est-il aussi difficile d'en prendre que d'en donner à propos.

IV.

De la discrétion dont il faut user envers les bons désirs.

Une pieuse oraison est une source de bons désirs. La considération des perfections et des bienfaits divins ravive l'ardeur de la charité, et les bons désirs jaillissent de ce foyer comme autant d'étincelles. Au lieu de s'abandonner inconsidérément à leurs inspirations, un chrétien prudent se souviendra d'abord de cet avis de saint Jean : « Ne vous fiez pas à toute espèce d'esprit. Examinez plutôt s'ils viennent de Dieu. » I *Joan.* IV, 1. La nature, soucieuse de la conservation du corps nous a pourvus à cet effet d'instincts particuliers; mais avec ces instincts, elle nous a donné la raison qui les modère et les dirige. De même l'Esprit-Saint envoie aux justes des désirs propres à conserver en eux la vie surnaturelle; mais il leur donne aussi la discrétion à laquelle il appartient d'examiner, de discuter, de modérer au besoin ces désirs avant que de les mettre en œuvre. Faute de discrétion, des personnes pieuses s'engagent souvent en des voies pleines de difficultés. Parce qu'un bon désir les y pousse, elles s'imaginent trouver

le champ libre, et pouvoir sans crainte aucune se donner carrière. C'est une erreur qu'elles éviteraient, si elles se rappelaient de temps en temps que le mal revêt l'apparence du bien, et qu'il est alors beaucoup plus dangereux. Nous avons eu déjà occasion d'observer que la nécessité du sel dans les sacrifices de l'ancienne loi figurait la nécessité où nous sommes d'assaisonner nos actes avec le sel de la discrétion. Imitons ce roi de Perse qui en déterminant la quantité de vin, d'huile, etc., que ses intendants auraient à livrer à Esdras, ne fixa pour le sel aucune mesure. I *Esdr.* VII, 22. La discrétion est l'œil de l'âme; sans elle, impossible de marcher en sûreté.

V.

De la pratique continuelle des vertus.

Il ne faut pas non plus tirer de l'excellence de l'oraison la conséquence que nous n'avons point à nous occuper des autres vertus. L'oraison, il est vrai, remplit l'âme de l'esprit de Dieu et de sa grâce, principe de toute perfection : elle permet d'exercer une foule de vertus. Mais nous devons, en outre, les pratiquer de notre mieux, hors de l'oraison, tant à cause de l'obligation qui nous est imposée, que pour en fortifier l'habitude. Sans doute, la ferveur de la dévotion nous porte énergiquement vers le bien. Mais à peine disparaît-elle (et elle disparaît assez fréquemment) que les passions lèvent la tête, et qu'à moins d'être domptées tout à fait par l'exercice continuel des vertus, elles nous entraînent à quelque acte de faiblesse ou de légèreté. S'adonner sans cesse à la pratique des vertus est donc le seul moyen efficace d'enchaîner les passions, de les vaincre entièrement, et d'acquérir l'habitude du bien.

J'avouerai aisément qu'il est bien difficile de s'exercer de la sorte à la pratique de certaines vertus, par exemple, de la miséricorde. Toutefois, n'y voyons pas un sujet de découragement, ni une raison d'adopter une conduite différente. D'abord, il n'est point étonnant que nous soyons malgré nous détournés de la pratique des vertus par les nombreuses affaires auxquelles nous ne pouvons pas nous soustraire; et puis, ce qui nous plaît le plus n'est pas toujours ce qui nous est le plus avantageux : il arrive

même souvent le contraire, comme il a été plusieurs fois remarqué. Elles sont dans une grande illusion les âmes qui jugent du prix des actions par le goût qu'elles y éprouvent : il n'est pas rare qu'elles cherchent leur propre contentement, tout en croyant chercher celui de Dieu. Pour moi je préférerais la sécheresse de certaines personnes obéissantes au recueillement de certaines autres qui prétendent à la dévotion. On est plus près de Dieu dans l'amertume que dans le plaisir.

Quelquefois aussi, il nous arrivera de tomber en des imperfections qui nous étaient inconnues lorsque nous consacrions moins de soins à la pratique des vertus. Ne perdons point confiance. Il n'y a rien de surprenant à ce qu'un homme, qui n'a jamais combattu, n'ait jamais été blessé : serait-il plus surprenant qu'un soldat rapporte de la mêlée quelques égratignures? Notre divin Maître connaissait bien toutes ces misères. Pourtant, il nous excite fortement à nous livrer tout entiers aux bonnes œuvres. Vous êtes au milieu des eaux; sera-ce merveille si vous êtes un peu mouillé? Vous avez affaire à des hommes; sera-ce merveille si l'humanité déteint un peu sur vous? Vous devenez anathème pour vos frères : croyez bien que le Seigneur pardonnera miséricordieusement les fautes qui échappent à votre fragilité, et qu'il ne laissera pas vos bonnes actions sans récompense.

VI.

Des personnes d'oraison qui dédaignent leur prochain.

Etes-vous une personne d'oraison; y recevez-vous des visites et des consolations particulières de votre Dieu? Gardez-vous de dédaigner les personnes qui ne vous ressemblent pas en ces points. Malheureusement il y a des âmes, qui pour quelques larmes versées, quelques douceurs spirituelles éprouvées, se persuadent qu'elles jouissent seules de ces faveurs : en conséquence elles s'estiment meilleures et plus surnaturelles qu'une foule d'autres, et elles ne leur ménagent pas les qualifications d'âmes charnelles, sensuelles, incapables de goûter Dieu. Dans la tendresse qu'elles ressentent, elles découvrent une marque sûre de la présence de la grâce; elles en conçoivent de l'orgueil, et à l'exemple de la mère

de Samson, *Judic.* XIII, 23, elles disent dans leur cœur : Si je n'étais pas chérie du Seigneur, il ne me donnerait pas ces témoignages de son amour.

Ces personnes confondent les consolations spirituelles avec la vertu elle-même. Les consolations sont à la vertu ce que l'éperon est au cavalier, les armes au combattant, les livres à celui qui étudie, les remèdes au malade qui travaille à guérir. A quoi sert l'éperon, si le cavalier est indolent? A quoi servent les armes entre les mains d'un lâche, les livres si on ne les ouvre jamais, les remèdes si on n'en use pas? Sans la vertu, les faveurs divines ne contribuent qu'à rendre notre compte plus redoutable. Toute l'Ecriture nous enseigne que nos lumières aggravent notre négligence. En serait-il différemment des consolations de l'Esprit-Saint qui devraient nous transformer en anges? Si l'homme à qui cinq talents avaient été confiés les eût enfouis comme celui qui en avait reçu un seul, n'aurait-il point éprouvé un châtiment plus sévère?

Voici un père de famille qui a retenu une douzaine d'ouvriers pour travailler sa vigne. Avant de les y conduire, il leur sert un repas substantiel; mais le repas fini, les ouvriers, au lieu d'aller à la vigne, vont se promener sur les places publiques. Est-ce que leur conduite n'est point une indignité? — Eh bien! Dieu aussi nous sert quelquefois dans l'oraison un repas substantiel afin que nous travaillions avec plus d'ardeur à sa vigne. Si au lieu de voir dans cette douce nourriture le pain du travailleur, le viatique avec lequel j'achèverai ma journée, je ne songe plus ensuite à exécuter ma tâche, si je regarde cette attention divine comme une chose qui m'était due, ne me jouerai-je pas indignement de la Majesté infinie? Encore si en portant haut ses vues, on reconnaissait son dénûment et on s'en humiliait, le mal serait moindre. Mais se persuader que l'on est supérieur en perfection aux autres, alors qu'on ne les surpasse qu'en suffisance et en effronterie, c'est une illusion déplorable. Le comble du mal c'est que l'on devient bientôt incorrigible : on se met au-dessus de tout conseil. En présence d'un grand étalage de sainteté, personne ne pense à prévenir du danger; et y pensât-on, les observations

seraient sans doute fort mal accueillies de nos prétendus parfaits. La conséquence manifeste de ces réflexions est que nous avons bien peu de raisons pour nous estimer quelque chose, et qu'il faut nous tenir plus près de la crainte que de la présomption. Nous nous en convaincrons davantage en examinant les causes des consolations spirituelles.

Ces causes peuvent se réduire à trois. La première est l'Esprit-Saint qui, ainsi qu'il a été remarqué ailleurs, veut par ce moyen nous sevrer des plaisirs du monde et nous préparer aux combats de la vertu. La seconde est la dignité même des sujets sur lesquels nous méditons. Les philosophes trouvaient d'ineffables délices à contempler la variété, la beauté, l'ordre des choses de la nature, et à s'élever à la contemplation de leur auteur. Souvent le spectacle des œuvres de la nature ou de la grâce, la lecture de l'Ecriture sainte, des docteurs, procurent les plus douces jouissances; et cela uniquement à cause de la noblesse des matières qui captivent notre attention. Mais tant qu'il n'y a que plaisir, c'est purement naturel et indifférent au salut. Il y a aussi des personnes que la pensée du souverain bien pénètre d'un sentiment rempli de suavité. Mais qu'elles ne jugent pas de leur charité par ce sentiment: la souffrance et l'abnégation leur en donneront plus exactement la mesure. « L'amour de Dieu n'est pas oisif, dit saint Grégoire. Il fait de grandes choses là où il est véritablement. Mais là où il ne produit rien, il n'existe pas. » *Hom.* XXX.

La troisième cause des consolations spirituelles est l'esprit du mal. Son dessein est de séduire les hommes, de les enorgueillir par la pensée qu'ils sont quelque chose, de les confirmer en certaines erreurs. Ainsi les hérétiques trouveront dans la lecture des Livres sacrés une douceur particulière; des chrétiens ne considéreront jamais leurs opinions personnelles quoique fausses, sans un sentiment analogue. D'où il résulte que les uns et les autres ne supportent aucune réprimande et deviennent incapables de s'amender.

D'après cela, il est aisé de comprendre que, quelle que soit la cause de nos consolations intérieures, nous n'avons jamais le droit de nous en estimer davantage. Viennent-elles de l'Esprit-

Saint, loin d'en faire parade, nous devrions trembler à la pensée du compte qu'il nous en faudra rendre. Viennent-elles de la nature, nous ne saurions en faire grand cas, puisque nul mérite n'y est attaché. Mais si elles viennent du démon, comment ne craindrions-nous pas? Moins redoutable est le danger de celui que menacent les cornes d'un taureau, de l'oiseau qui voit l'appât, mais ne découvre point le filet dont il est entouré. Ainsi, d'un côté, il n'y a certes pas matière à présomption; et, de l'autre, il y a grandement sujet de craindre.

Fussions-nous assurés que ces consolations viennent de Dieu, un peu de bon sens suffirait pour montrer que Dieu ne se propose pas, en nous accordant ces faveurs, de nous rendre vains, orgueilleux et contempteurs du prochain. L'âme qui n'en devient pas plus reconnaissante envers son Dieu et plus humble avec le prochain, reçoit les dons célestes, non pour son avantage, mais pour sa condamnation.

De plus, le corps mystique de l'Eglise, aussi bien que le corps de l'Eglise entière, se compose de membres très-divers auxquels une fonction spéciale est assignée. De cette diversité même résultent sa beauté et son harmonie. C'est le vêtement de Joseph aux mille couleurs. Tous les membres de ce corps mystique tendent au ciel, mais chacun par une voie particulière. Une infinité de rayons peuvent conduire de la circonférence au centre : de même une infinité de chemins peuvent nous mener au paradis, centre de notre félicité. Que l'on suive le chemin de l'oraison et de la contemplation, ou bien celui de la prédication, de la pénitence, de la patience dans les adversités, des mortifications, de la pauvreté, de l'humilité, de la régulière observance, de la miséricorde; on aboutira toujours au même point. Mais alors, pourquoi prétendriez-vous que votre chemin est meilleur que tel autre? D'où vous vient cette assurance? Dieu seul tient les esprits et les cœurs dans une balance : qui vous a autorisé à prendre en main cette balance et à la faire pencher en votre faveur? Votre voisin ne s'adonne pas à l'oraison autant que vous : cela peut être, encore qu'il ne vous appartienne pas de le décider. Mais il a plus d'humilité que vous, plus de charité, plus d'obéissance; il possède

en un mot éminemment une foule de vertus dont vous possédez à peine l'ombre. Il ne verse pas sans doute les larmes que vous versez ; il n'éprouve pas les délices que vous éprouvez. Mais ces larmes, ces délices, de quelle source coulent-elles? le savez-vous? Qui vous a dit que vous n'en étiez pas redevable au démon, ou à votre complexion physique? En supposant qu'elles sont l'effet de la grâce, rappelez-vous qu'elles sont un moyen d'arriver à la perfection, et non la perfection elle-même. Ne ririez-vous pas si l'on soutenait que celui qui mange le plus est celui qui travaille le plus? L'objet des consolations spirituelles est de vous porter à travailler pour Dieu; elles vous deviendront inutiles dès que vous les emploierez uniquement à la satisfaction et à l'amour de vous-même.

En règle générale, il faut s'abstenir de tout jugement. Mais les personnes qui ont fait profession de religion ou de vertu méritent une attention particulière. Le mépris que l'on répand sur elles envahit bientôt la profession à laquelle elles appartiennent; ce qui ouvre la porte à une foule de maux. Lorsque des fautes leur échappent, ne les publions pas sur les places des villes; souvenons-nous de la malédiction de Noé et de la conduite différente de ses enfants. Elles sont vraiment admirables ces paroles que l'empereur Constantin avait coutume de répéter : Si j'étais témoin de la chute d'un ministre de l'Église, je le couvrirais de mon manteau afin que sa faute demeurât inconnue. Ainsi pensent les serviteurs du Christ. Aux serviteurs de l'Antechrist seulement il convient d'avoir des sentiments et une conduite contraires.

Les fautes de quelques membres ne sont pas un motif suffisant pour condamner un corps entier. Il serait ridicule de juger de toutes les femmes par deux ou trois qui, sous l'apparence du bien, vivraient plongées dans le vice. Les esprits purs sont irrévocablement fixés dans le bien, ou dans le mal; mais tomber et se relever, est la condition des esprits qui sont unis à la chair. Le ciel a vu de terribles révoltes; un des disciples de Jésus vendit son maître : le crime des révoltés et de l'apostat, loin d'amoindrir la dignité des anges et des apôtres qui persévérèrent, rehaussa au contraire leur mérite.

VII.

De la fuite des singularités.

Que le chrétien vraiment juste le soit de telle façon que personne, s'il est possible, ne s'en aperçoive. Il devra conséquemment éviter toute singularité dans ses rapports avec les hommes; autant du moins que le lui permettra l'accomplissement de la volonté divine. Sénèque écrivait en ce sens à un de ses amis : N'ayez rien dans votre air ni dans votre extérieur qui vous distingue des autres, lui disait-il; mais que votre intérieur vous en distingue complètement. C'est aussi le cas de citer le conseil suivant du Sauveur : « Vous, quand vous aurez l'intention de prier, entrez dans votre chambre, et en ayant fermé la porte, priez votre Père dans le secret de votre âme; et votre Père qui voit ce qu'il y a de plus caché, vous en récompensera. » *Matth.* VI, 6. Mon dessein en ceci n'est pas de blâmer les personnes qui ont coutume de prier dans les églises, en présence du très-saint Sacrement. Cette habitude est salutaire aux religieux, aux religieuses et à bon nombre de fidèles. Mais il y en a certainement à qui il serait préférable de prier dans un lieu retiré, soit à cause du danger de la vaine gloire, soit à cause des obligations de leur état. Pour les jeunes femmes par exemple, plus le lieu de l'oraison sera solitaire, plus convenable il sera. J'engagerais les âmes pieuses à établir leur oratoire en un obscur recoin, et à y adorer Dieu en esprit et en vérité. Jonas priait bien dans le ventre de la baleine, Jean-Baptiste, dans les entrailles de sa mère. Il n'y a point d'endroit qui ne soit propre à l'entretien avec Dieu, ainsi que l'indiquent ces paroles de David : « Au milieu d'une terre déserte, brûlante et sauvage, je me suis présenté devant vous, Seigneur, pour contempler votre puissance et votre gloire, comme si j'eusse été dans votre sanctuaire. » *Psalm.* LXII, 3.

Les défauts que les femmes doivent, au jugement de Salomon et de saint Paul, principalement éviter, sont la curiosité, l'oisiveté, les paroles et les démarches inutiles : sans quoi elles mettraient en discrédit la piété. Or, l'Apôtre nous recommandant de la manière la plus formelle d'éviter tout ce qui pourrait discré-

diter le nom et la doctrine du Christ, cette raison suffirait aux personnes franchement désireuses de la gloire de Dieu, pour fuir les occasions capables de fournir un prétexte aux calomniateurs de la vertu. N'en concluez pas cependant que les jeunes filles sont dispensées d'aller à la messe, les jours où elle est d'obligation. Autre chose est retrancher le superflu, et autre chose retrancher le nécessaire. Si les saints, comme il est facile d'en juger par les lettres de saint Jérôme, nous conseillent la première de ces choses, l'Eglise nous interdit la seconde.

Il faut apporter la même discrétion dans la fréquentation des sacrements. Nous ne sommes plus au temps de la primitive Eglise où tous les fidèles s'en approchaient chaque jour, et où par conséquent cette pratique n'était point une singularité. En outre il ne serait pas sage de faire dépendre son avancement de conditions dont on n'est point le maître. Or, la fréquentation des sacrements est une de ces conditions, car elle n'est pas toujours possible. Bâtir donc sur ce fondement serait préparer de promptes ruines. Choisissons plutôt des moyens à notre portée et applicables en toute circonstance, laissant à la prudence de notre confesseur le soin de déterminer la mesure dans laquelle nous devrons user des sacrements.

Cette observation m'a paru nécessaire, parce que plusieurs personnes font dépendre leur perfection de la réception fréquente de la sainte Eucharistie. Survient-il quelque obstacle (chose qui n'est pas rare), elles perdent à vue d'œil, comme un arbre qui, après avoir été régulièrement arrosé, serait tout à coup privé d'eau. Ajoutons pourtant qu'en ce point aussi bien qu'en tout autre, il n'y a pas de règle si générale qu'elle n'ait ses exceptions.

VIII.

De la fuite des entretiens inutiles.

Défions-nous des conversations longues ou inutiles; car, dit très-bien saint Thomas, si spirituelles qu'elles soient, l'amour sensuel y prend bientôt la place de l'amour spirituel. Cet avis est un de ceux sur lesquels les saints docteurs insistent de préférence. Saint Augustin l'énonce ainsi, *Serm.* 250 *de Temp.:* « J'affirme

sans hésiter que celui qui ne se gardera pas de la conversation familière des femmes ne tardera pas à tomber. — La chasteté, dit-il ailleurs, a de redoutables ennemis; et le moyen d'en triompher consiste moins à leur résister qu'à les fuir. Vous devez autant éviter le commerce des personnes pieuses que tout autre commerce. Plus elles sont pieuses, plus elles vous attachent; et leur piété ne fait que couvrir les approches du péché. Croyez-en un homme qui n'est pas sans quelque expérience. Je vous certifie devant Dieu que j'ai vu de semblables occasions briser les cèdres les plus élevés du Liban, entraîner les conducteurs du troupeau de Dieu; malheur que je redoutais aussi peu que la chute d'un Ambroise ou d'un Jérôme. — Que de clercs et de laïques, poursuit-il plus bas, après avoir glorieusement confessé la foi, vaincu les tyrans, accompli des merveilles, trouvent leur perte dans une compagnie dangereuse! » Saint Jérôme écrivait aussi à Népotien : « Ayez pour les vierges du Christ ou une égale affection ou une égale indifférence. Ne vous rassurez point sur votre chasteté passée : vous n'êtes ni plus saint que David, ni plus sage que Salomon. Souvenez-vous qu'une femme a chassé le premier homme du paradis terrestre. » « Si vous êtes près d'un serpent, dit saint Isidore, vous ne resterez pas longtemps en sécurité. Si vous êtes près du feu, fussiez-vous de fer, vous en ressentirez la chaleur. » Mais saint Bernard est encore plus énergique : « J'estime plus merveilleux de rester en la compagnie d'une femme et de ne pas tomber que de ressusciter un mort. Vous ne vous croyez pas capable de ce dernier prodige; comment vous croiriez-vous capable du premier? » Admettons que saint Bernard exagère un peu; toujours est-il que le danger signalé mérite les plus grandes précautions.

La conduite la plus conforme à la doctrine des saints sera de marcher avec prudence, et de vivre dans une crainte continuelle : c'est la plus sûre garantie que nous puissions avoir de conserver le trésor que nous portons en un vase d'argile. Surtout ne nous rassurons pas, comme dit saint Jérôme, sur notre vertu passée. Rien n'est plus voisin du péril qu'une fausse confiance. On raconte du père Roger, l'un des compagnons de saint François d'Assise,

qu'il jouissait éminemment du don de chasteté. Néanmoins il évitait les plus légères occasions du mal, comme s'il eût été le plus fragile des hommes. Son confesseur lui en ayant un jour exprimé son étonnement, « cette vigilance qui vous surprend, lui répondit-il, m'a obtenu la vertu de pureté. Si je me négligeais, Dieu aussi me négligerait. » A l'exemple de ce saint homme, évitons non-seulement les conversations familières et inutiles; mais encore les occasions du mal, même les plus éloignées. Car nous savons que notre adversaire ne dort pas, et que le poison présenté par lui dans un mélange de miel n'en est que plus dangereux. Défions-nous des conférences spirituelles autres que les conférences approuvées par l'Eglise. Le serpent se cache plus aisément sous le vert gazon; et des affections selon l'esprit au commencement, finissent plus d'une fois dans la fange et la honte.

IX.

De la nécessité d'accomplir avant tout les devoirs de son état.

Accomplir avant tout les devoirs de son état doit être le premier soin du chrétien pieux. Ces devoirs accomplis, il lui est permis de consacrer à la dévotion le temps qu'il voudra. En effet, la chose qui nous importe le plus, est l'accomplissement de la volonté et des commandements divins. Si nous prions, c'est afin d'implorer du Seigneur la grâce sans laquelle nous sommes impuissants à les accomplir. Lorsque le Psalmiste disait : « J'ai ouvert ma bouche, j'ai aspiré votre esprit parce que je désirais l'accomplissement de vos commandements, » *Psalm.* CXVIII, 131, il exprimait et la nécessité de cet accomplissement, et la nécessité du secours céleste. Telle est donc la première de toutes nos obligations. Or, cette obligation fondamentale embrasse les devoirs de notre état; car, les divers états ayant été ordonnés par Dieu, ils ont chacun leurs lois et leurs obligations spéciales. Quiconque contrevient à ces obligations, résiste à l'ordre établi par Dieu. Ainsi le religieux et l'homme marié, le juge et l'évêque, le seigneur et les vassaux ont à remplir des devoirs en rapport avec leur profession. C'est pourquoi saint Paul ne manque jamais à la fin de ses épîtres de rappeler aux fidèles ce qu'ils ont à faire pour se sanctifier dans leur condition.

Mais si nous laissons de côté les devoirs de notre état pour nous livrer à la prière, c'est-à-dire, si nous refusons d'accomplir la volonté divine afin de demander la grâce nécessaire à son accomplissement, ne tomberons-nous pas dans une contradiction déplorable? Certes, en nous préférant nous-mêmes à Dieu, en préférant à sa volonté notre fantaisie, nous montrerons clairement que, au lieu de chercher Dieu dans la prière, nous nous y cherchons nous-mêmes, ou plutôt que nous ne comprenons même pas la nature de la prière. Un religieux se plaignait un jour à un compagnon de saint François de la règle de son ordre; et il parlait de se retirer parce qu'elle l'empêchait de vaquer à l'oraison. « Mon frère, lui repartit le franciscain, si vous connaissiez ce qu'est l'oraison, vous ne tiendriez pas de pareils propos. » Cette réponse renfermait beaucoup de choses en peu de paroles. Elle indiquait que l'obéissance à la volonté divine est la fin principale et dernière de l'oraison. C'est pour façonner le fer que l'ouvrier le livre au feu qui le pénètre et l'amollit. De même nous ne soumettons notre cœur au feu de l'oraison que pour le façonner conformément à la volonté de Dieu.

Il ne serait pas difficile de prouver cette doctrine par de nombreux arguments tirés de l'Ecriture. Citons seulement le psaume CXVIII. Ce psaume le plus long du psautier, si long que l'Eglise en a composé à peu près les quatre petites heures de l'office ecclésiastique, ne contient pas deux versets où il ne soit pas mention de la loi divine. Tantôt le Prophète demande au Seigneur sa lumière afin d'en saisir les beautés; tantôt sa grâce, afin de l'accomplir. D'autrefois il expose les avantages que procure son accomplissement, et les maux qui atteignent ses violateurs. Ou bien il la représente comme son trésor, son amour et ses plus chères délices. Par conséquent, puisque la loi divine et son accomplissement doivent faire le bonheur et la richesse du juste, il doit aussi régler sur elle ses exercices de piété. Saint Bernard ne balançait pas à s'arracher à la plus haute contemplation, lorsqu'il s'agissait d'un devoir à remplir. « Mes frères, disait-il un jour à ses religieux, il faut que je vous ouvre mon cœur. Lorsque j'ai lieu d'espérer que mes paroles et ma doctrine

ne vous ont pas été inutiles, oh! alors je ne regrette point d'avoir renoncé aux douceurs de la contemplation pour le devoir de la prédication. C'est bien volontiers que je m'arrache aux bras de Rachel pour travailler à votre avancement. La charité qui ne se recherche pas elle-même, m'a appris que je dois rechercher avant tout ce qui vous est avantageux. En sorte que j'estime perdus la prière, la lecture, la méditation, la composition et les autres exercices spirituels, quand ils m'empêchent de concourir à votre perfection. » « Si vous vous proposez, mes frères, dit-il en un autre sermon, de vous donner à la contemplation, que ce ne soit pas, je vous en avertis, au préjudice de la sainte obéissance et de la soumission due aux ordres des supérieurs. Autrement Dieu n'approuvera jamais votre contemplation. Vous l'appellerez, et il ne viendra pas. Il n'écoutera pas un désobéissant, Celui qui a aimé l'obéissance au point de mourir plutôt que de désobéir. »

Le but que nous devons fixer à l'oraison pourra nous servir encore à apprécier le fruit que nous en retirons. En effet, le fruit de l'oraison n'est autre que l'observation de la loi divine; car il est écrit de l'homme qui la médite nuit et jour qu'il sera comme un arbre planté près du courant des eaux, lequel donnera du fruit au temps accoutumé. Or, évidemment ce fruit est l'observation de la loi divine. Examinez donc, vous qui méditez assidûment cette même loi, si vous l'exécutez avec promptitude. Examinez si vous ne négligez pas les devoirs de votre état. Etes-vous lent à les accomplir, les accomplissez-vous mal ou de mauvaise grâce, concluez-en que vous ne retirez pas grand fruit de la méditation, car vous n'avez point atteint la fin qui lui est assignée. Vous prétendiez y trouver une ardeur spirituelle pour exécuter les ordres de Dieu, et voilà que vous ne les exécutez qu'à grand'peine. Serait-ce par hasard la dévotion que vous espériez? Mais la dévotion n'est-elle pas la disposition de l'âme à faire avec promptitude la volonté de son Dieu?

Malgré la clarté irrécusable de cette doctrine, on voit bien des personnes négliger, sous le plus léger prétexte, les devoirs de leur état, au détriment de plusieurs, et au scandale de tous. Certainement ces personnes ne sont pas celles qui cherchent uniquement

la gloire de Dieu, mais celles qui cherchent leur satisfaction, une certaine renommée, une distraction, ou toute autre chose semblable. Que le moment du sacrifice arrive, et leur piété s'évanouit aussitôt. C'est à ces personnes qu'il faut attribuer la mésestime dans laquelle sont tombées l'oraison et la vertu; les hommes jugeant des choses par les personnes, et de leur prix par l'abus qu'on en fait.

De telles conséquences n'échappaient point à saint Paul quand il recommandait expressément à Tite de rappeler aux fidèles les obligations de leur état. « Avertissez, lui dit-il, les femmes mariées d'aimer leurs époux, de chérir leurs enfants, de vivre sobres, chastes et discrètes, de s'occuper de la maison, de faire le bien, et d'être soumises à leurs maris, afin que la parole de Dieu ne soit pas blasphémée. » *Tit.* II, 3. Ainsi, en même temps qu'il précise les obligations à remplir, il signale le scandale que doit prévenir leur accomplissement. Nous allons maintenant compléter dans l'avis suivant ce que nous venons de dire sur un sujet aussi important.

X.

De la fin que nous devons nous proposer dans nos exercices.

Un des actes principaux de la vie chrétienne est la mortification de nos appétits et de notre volonté. La fin de la vie chrétienne est la charité. Or, la charité exige une obéissance parfaite aux ordres de Dieu, et une entière conformité à sa volonté sainte. « Si quelqu'un m'aime, dit le Sauveur, il gardera mes commandements, mon Père l'aimera, nous viendrons à lui, et nous établirons en lui notre demeure. » *Joan.* XIV, 23. « Celui qui garde et observe mes commandements, dit-il ailleurs, voilà celui qui m'aime. » *Joan.* XIV, 21. La parfaite obéissance est donc inséparable de l'amour parfait. Il est aussi difficile de ne point obéir aux ordres de celui que l'on aime, que d'en exécuter sans aimer celui qui les a donnés. Or, l'obéissance parfaite à la loi de Dieu est impossible sans la mortification et l'abnégation de la volonté. Quand on veut greffer, on commence par retrancher de l'arbre la branche que doit remplacer la greffe. Voulez-vous greffer dans votre cœur la volonté divine, commencez par en retrancher votre volonté,

car l'une et l'autre sont incompatibles. Tel est précisément l'office de la mortification. Elle s'exerce d'ailleurs dans toutes les vertus, parce que toutes ont d'abord pour tâche de réprimer quelque passion.

L'amour de Dieu, l'obéissance à sa volonté, la mortification de nos inclinations mauvaises, voilà donc la triple fin qu'il faut nous proposer dans tous nos exercices. « Les enfants de la sagesse, est-il écrit dans l'Ecclésiastique, forment l'assemblée des justes; et le peuple qu'ils composent n'est qu'obéissance et amour. » *Eccli.* III, 1. Ce qui prouve que ces deux vertus sont les fruits principaux de la justice. Le premier est l'amour; puis vient l'obéissance, laquelle entraîne avec elle la mortification. C'est pour cela que les saints faisaient tant de cas de la mortification, la considérant comme la porte et la clef de la perfection. Elle est cette croix dont Jésus-Christ nous parle si souvent; cette croix sur laquelle, d'après l'Apôtre, les vrais disciples du Christ attachent leur chair avec ses vices et ses convoitises. Mais elle est bien lourde cette croix; elle est bien amère. Où trouver la force de la porter; comment en tempérer l'amertume? L'oraison remédiera à notre dégoût et à notre impuissance. Nous y trouverons une vigueur que nul obstacle n'épuise; nous y exercerons et nous y raviverons la charité, mère de toutes les vertus; nos yeux s'y ouvriront chaque jour davantage à la connaissance de Dieu; enfin elle nous donnera part à cette allégresse spirituelle qui rend doux et suave l'accomplissement de la volonté divine, selon cette parole du Psalmiste : Seigneur, j'ai couru dans le chemin de vos commandements, lorsque vous avez eu dilaté mon cœur.

Si les saints recommandent avec tant d'instances l'oraison, c'est moins à cause de son excellence intrinsèque, d'ailleurs très-remarquable, qu'à cause du secours puissant qu'elle procure. Elle n'est point à leur jugement le but que nous devons atteindre; mais le moyen qui nous permettra d'atteindre ce but avec la plus grande facilité. Elle n'est pas la santé, mais la médecine qui la rend et qui la conserve. Je suppose par impossible qu'un homme s'adonne à l'oraison, sans toutefois en devenir plus mortifié ni plus vertueux; il en sera doublement misérable, car il joindra le

malheur de ses infirmités spirituelles à la peine sans résultat d'une oraison de chaque jour. Cette vérité est un principe universel et incontestable qui nous servira beaucoup à démêler les illusions dont on est quelquefois le jouet.

XI.

Des illusions que l'on peut apporter dans l'usage de l'oraison.

Il y a plus d'un chrétien qui, trouvant l'oraison pleine de douceur, et la mortification pleine de difficultés, n'hésite pas à sacrifier l'une à l'autre, et à choisir la douceur au lieu de l'amertume, ce qui est aisé au lieu de ce qui est difficile. Le cœur humain est singulièrement friand de plaisir. Quelques philosophes en ont conclu que le plaisir est notre fin suprême et le centre de notre félicité. Tous ont reconnu qu'il était l'amorce du mal, et qu'il n'y a point de maux auxquels l'attrait du plaisir ne conduisît les hommes. De même que l'eau suit naturellement la pente du terrain qu'elle arrose, comme elle profite de la plus étroite fissure du vase dans lequel elle est renfermée, pour s'échapper : ainsi, notre cœur suit la pente du plaisir, et cherche toujours, quelle que soit la jouissance qui l'occupe, à se répandre au dehors. Un pieux écrivain dit que la nature est subtile, et qu'elle se recherche sans cesse, même dans les exercices de la vie intérieure. Il a raison de l'appeler *subtile;* car elle se glisse insensiblement où elle veut, elle apparaît soudain là où on la réclame le moins, afin d'examiner s'il n'y a rien à son goût et à sa convenance, rien dont elle puisse profiter.

N'essayons pas de trouver ailleurs la source de la plupart des illusions de la vie spirituelle. De là viennent ces vues secrètes qui altèrent la pureté de l'intention dans les bonnes œuvres. Elles devraient avoir Dieu pour principale fin; mais la nature réclame et obtient des concessions favorables à la chair. On s'en inquiète peu néanmoins; on croit amasser un trésor d'œuvres agréables au Seigneur; et l'on sera grandement surpris de voir à la clarté du jugement ces œuvres souillées par la lie de l'amour de soi-même.

De là vient encore l'illusion des âmes qui, dans leurs lectures,

prières, communions, ne se proposent qu'une certaine jouissance spirituelle, et bornent à cette jouissance tous leurs désirs. Il leur semble que les jouissances spirituelles offrent toute espèce de sécurité, qu'il n'y a point de danger où il n'y a point de plaisir sensuel; et elles ne voient pas que l'amour-propre et les passions de l'esprit y recourent avec d'autant plus d'ardeur que les jouissances promises sont plus pures et plus désirables. Toujours est-il certain que la nature ne néglige pas ses intérêts; qu'elle est incessamment en quête de satisfactions personnelles. Sans doute le plaisir sensible sera l'occasion d'une plus grave faute et d'une moindre illusion, puisqu'il est plus grossier. Mais s'il n'y a point de mal à désirer les jouissances spirituelles, il y a illusion grave quand on leur prête une valeur qu'elles n'ont pas.

On objectera peut-être que cette illusion est rare, qu'il y a peu de personnes assez étroites d'intelligence pour n'avoir pas fixé d'autre but que les jouissances spirituelles à leurs exercices de piété. Eh bien! je crois au contraire cette illusion très-commune. Ne voyons-nous pas à chaque instant des personnes faisant profession de piété tourner les épaules, quand une occasion de charité, d'obéissance, de mortification corporelle se présente? Evidemment ces personnes ne recherchent pas simplement le bon plaisir de Dieu, car elles ne négligeraient pas ainsi une œuvre qui lui serait agréable. Mais non, elles préfèrent leur satisfaction particulière à la satisfaction divine, comme si rien ne plaisait à Dieu que ce qui plaît aux hommes; comme s'il n'était pas vrai que moins une chose plaît aux hommes, plus elle plaît à Dieu. Quand on sert le Seigneur de cette manière, on n'a pas encore reçu la plénitude de l'esprit des enfants, et l'on mérite plutôt le nom de mercenaires. N'est-il pas mercenaire celui qui a principalement en vue son intérêt? Non, Seigneur, ils ne connaissent pas votre bonté ceux qui vous aiment de la sorte. Ils ne connaissent pas votre grandeur infinie, ceux qui cherchent quelque chose hors de vous. Ils ne vous aiment pas certainement de l'amour pur et chaste avec lequel une épouse aime son époux; mais ils vous aiment d'un amour dans lequel l'intérêt et le plaisir ont la plus large part.

La soif que la nature a du plaisir, et l'horreur que lui inspire la gêne portent encore beaucoup de fidèles à donner la préférence aux pratiques extérieures sur la mortification. Ils entendent force messes, assistent à force sermons, récitent force prières, se confessent et communient souvent, aiment à parler et à ouïr parler de Dieu, à converser avec des personnes pieuses; mais ne leur demandez pas de surmonter leurs colères, leur cupidité, leur susceptibilité, de renoncer à leur volonté propre, de céder de leur droit, d'endurer un mépris ou une insulte. Ces gens-là veulent goûter Dieu, comme ils veulent une nourriture et des vêtements confortables. Et s'ils n'obtiennent pas la suavité qu'ils désiraient, ils s'affligent, s'impatientent et pleurent de dépit de n'avoir pas pleuré par dévotion. Ne craignez pas que leur irascibilité, leur superbe, leur avarice leur arrachent des larmes : et pourtant l'humilité, la charité et bien d'autres vertus leur seraient plus nécessaires que les faveurs après lesquelles ils soupirent. Leur genre de dévotion, ils l'ont en grande estime; et ils le mettent fort au-dessus de la vraie justice et de l'accomplissement des plus impérieux devoirs. Qu'il leur arrive de passer un jour sans entendre la messe, ou d'omettre l'une des dévotions inscrites sur leur calendrier, ils ne sauraient ni manger, ni dormir. Ils dorment bien cependant, quoique leurs coffres regorgent de vêtements superflus, d'argent oisif, alors qu'il y aurait tant de malheureux à vêtir et à soulager. Ils dorment bien avec leurs consciences pleines d'embarras; ils dorment bien, quoique depuis plusieurs années ils refusent d'adresser la parole à leur prochain, malgré le scandale public qui en résulte; ils dorment bien, quoiqu'ils ne remplissent pas les devoirs de leur état. Quand ces personnes sont dans la nécessité d'accomplir quelqu'une de leurs obligations les plus rigoureuses, elles ne tardent pas à y renoncer, en disant que ce soin les distrait, les dissipe, et leur rend impossible le recueillement de l'oraison. Elles ne connaissent donc pas ces paroles du Maître : « Ce ne sera pas celui qui me dit : Seigneur, Seigneur, qui entrera dans le royaume des cieux; mais celui qui aura fait la volonté de mon Père. » *Matth.* VII, 21.

Rien n'est plus à craindre que cette dévotion de fantaisie; rien

aussi n'est plus destructif. Elle exerce d'effroyables ravages dans la vie spirituelle, car elle confond tout, elle bouleverse tout. Plût à Dieu que le nombre de ses victimes fût restreint ! Mais le règne de l'amour-propre est si répandu qu'il y a bien peu d'âmes entièrement à couvert de sa contagion,

Ce que nous enseignons ici ne renverse pas ce qui a été dit des occupations inutiles. Nous recommandions alors de ne point sacrifier l'oraison à cette sorte d'occupations. Nous recommandons maintenant de ne point sacrifier à l'oraison les devoirs que Dieu nous impose. Deux extrémités éloignent de la véritable vertu. C'est à les signaler que nous nous sommes appliqués. Nous les éviterons si, sans négliger l'oraison, nous nous acquittons de tous nos devoirs.

XII.

Des remèdes à opposer à ces illusions.

Le moyen de s'affranchir de toutes ces illusions a été déjà indiqué, il consiste à ne déterminer à ses exercices d'autre fin que l'exécution de la loi divine, et la mortification de la volonté propre. Les douceurs de l'oraison pourront servir à tempérer l'amertume de ce calice ; mais ne jugez de vos progrès que par le courage que vous mettrez à le boire. Examinez si vous gagnez tous les jours en humilité intérieure et extérieure, si vous supportez les injures, si vous compatissez à la faiblesse d'autrui, si vous subvenez aux nécessités du prochain, si vous ne vous emportez pas contre ses défauts, si vous espérez en Dieu au temps de la tribulation, si vous enchaînez votre langue, si vous veillez sur votre cœur, si vous domptez la chair avec ses appétits, si vous résistez aux flatteries de la prospérité sans être abattu par l'adversité, si vous agissez en tout avec gravité et discrétion, et surtout si vous êtes mort aux honneurs, aux plaisirs et aux autres jouissances du monde : voilà ce qui vous donnera la juste mesure de votre avancement, et non le goût plus ou moins vif que vous procurera l'oraison.

Ainsi, l'oraison ne doit pas absorber tous nos soins; il faut en réserver une partie, et même la plus considérable, à la mortification. Du reste, l'une et l'autre se complètent mutuellement;

l'oraison servirait de peu sans la mortification, et la mortification parfaite est impossible sans l'oraison. Ces deux vertus sont deux cœurs qui s'aiment tendrement, et qu'on ne saurait séparer sans les exposer à la langueur et au dépérissement.

La sainte Ecriture nous en offre une gracieuse image dans les deux autels que contenait le temple de Salomon. L'autel des sacrifices est l'image de la mortification dont l'office est d'immoler les appétits sensuels. L'autel des parfums est l'image de l'oraison qui, au feu du divin amour, exhale vers les cieux le pur encens de nos cœurs. Si nous voulons être les temples vivants du Seigneur, ayons dans notre âme deux autels. Sur le plus élevé nous brûlerons sans cesse l'encens de la prière, à l'exemple du Prophète qui disait : « Les pensées de mon cœur seront toujours en votre présence, ô mon Dieu ! » Sur le moins élevé nous offrirons en sacrifice nos affections et nos désirs, accomplissant cet avis du grand Apôtre : « Mortifiez vos membres de chair, et avec eux la fornication, l'impureté, la luxure, les convoitises coupables et l'avarice. » *Coloss.* III, 5.

La mortification et l'oraison sont encore la myrrhe et l'encens de l'époux des Cantiques. Comme la myrrhe, la mortification est amère à la nature; comme l'encens, l'oraison répand de suaves odeurs. Ce n'est pas sans raison que l'écrivain sacré parle de la montagne de la myrrhe et de la colline de l'encens. De même qu'une colline est à la fois moins haute et moins pénible à gravir qu'une montagne; de même l'oraison est moins pénible et moins haute en dignité que la mortification. De même aussi que la colline est quelquefois le premier degré de la montagne ; de même l'oraison est le premier degré et le chemin de la mortification. En conséquence plus le serviteur de Dieu sera favorisé dans l'oraison, plus il se disposera à souffrir et à combattre. N'est-il pas juste qu'il souffre quelque chose pour un si bon Seigneur? D'ailleurs, il sait fort bien que les consolations dont il est comblé, ont pour motif principal une lutte prochaine. Lorsque le Sauveur se transfigura sur la montagne, lorsque sa face brillait de l'éclat du soleil, ses vêtements de la blancheur de la neige, il ne parlait que de ses souffrances à Jérusalem. Qu'y a-t-il donc de commun entre

la passion et la transfiguration? Est-ce que les pleurs ne sont pas déplacés au milieu d'une musique joyeuse? Oui, dans les fêtes du monde; mais il en est différemment des fêtes de Dieu. Dans celles-ci, les consolations annoncent les travaux, la joie la tristesse, le calme la tourmente, la transfiguration la croix. N'oublions jamais cette maxime chrétienne. Le voyageur soucieux d'arriver au terme du voyage, tout en réparant ses forces dans l'hôtellerie, pense au chemin qui lui reste à parcourir : son corps est dans l'hôtellerie; mais son esprit est déjà sur la route. Ainsi nous convient-il de faire dans l'oraison. S'il nous est permis d'y goûter Dieu, il faut d'un autre côté que nos regards se portent en avant, et embrassent les labeurs qu'exige le service de celui dont nous recevons les bienfaits.

Résumons en quelques mots toute cette doctrine. La chose la plus importante est de graver dans nos cœurs ces paroles du divin Maître : Si quelqu'un veut marcher à ma suite, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix, et qu'il me suive. Mais cette croix étant par elle-même trop pesante pour notre faiblesse, nous avons besoin du secours de l'oraison. Cet exercice sera donc le principal moyen à employer pour atteindre le but proposé. Dans cette limite, les consolations spirituelles sont l'objet de désirs parfaitement légitimes : elles ne sont pas alors désirées uniquement à cause du plaisir qui y est attaché, mais à cause de la force et du courage qu'elles procurent. Ainsi les désirait le Psalmiste quand il s'écriait : « Réjouissez, Seigneur, l'âme de votre serviteur, parce qu'il l'a élevée vers vous. » *Psal.* LXXXV, 3. « Inondez mon âme de grâce; et mes lèvres vous témoigneront mon allégresse. » *Psal.* LXII, 6. Ainsi en jugeait le Sage qui disait de la femme forte : « Elle a considéré les sentiers de sa maison, et elle n'a pas mangé son pain dans l'oisiveté. » *Prov.* XXXI, 27.

XIII.

Du désir des visions et révélations.

Du principe établi dans l'article précédent il résulte qu'il ne faut en aucune manière désirer les visions, les révélations et les extases; ce serait ouvrir un trop vaste champ aux illusions de

l'ennemi. Qu'on ne craigne pas, en fermant la porte à tout désir de ce genre, d'offenser le Seigneur. Quand il veut révéler quelque chose, il le fait de telle sorte que le doute et la méprise deviennent impossibles. Si l'on en doute, qu'on relise l'histoire de Samuel.

XIV.

Du secret à garder sur les choses divines.

Observez un profond secret sur les faveurs que Dieu vous accorde dans l'oraison. Le fidèle devrait, dit saint Bernard, écrire sur la porte de son oratoire ces paroles : « Mon secret m'appartient; mon secret m'appartient. » Il est raconté de saint François d'Assise, qu'il ne découvrait jamais les consolations dont il était comblé : au contraire, il usait après l'oraison dans ses paroles et dans son maintien d'une telle retenue, que les sentiments de son âme étaient impénétrables.

Ce n'est pas la conduite des chrétiens dont la dévotion manifeste une effervescence irrésistible. Les soupirs, les gémissements, les paroles entrecoupées sortent à l'envi de leur bouche. Tout cela montre, suivant l'expression d'un écrivain ecclésiastique, non la grandeur de leur dévotion, mais la petitesse de leur cœur. Il me semble voir des enfants qui, fiers d'un vêtement neuf, s'empressent de le soumettre à l'admiration de leurs camarades. Tandis que ces personnes font ainsi parade de piété, elles sont intérieurement dans le vide et la sécheresse : car il en est de la piété comme du feu et de certains parfums : plus elle est enfermée, mieux elle se conserve.

D'autres, sous couleur de charité, publient tout ce qu'elles éprouvent, et elles ne comprennent pas que le danger de la vaine gloire nous oblige aussi étroitement à cacher les biens que nous recevons, que le danger de l'infamie à cacher les crimes que nous aurions pu commettre. Le parti le plus sage est de couvrir du silence les choses qui nous exposeraient à la vanité. C'est assurément celui que nous enseignait le Sauveur quand il recommandait à ses disciples de ne parler ni de sa transfiguration, ni de plusieurs de ses miracles. Notre glorieux père saint Dominique ayant un jour opéré une résurrection miraculeuse un cardinal

lui dit qu'on ferait bien de la publier pour l'honneur de Dieu et la propagation de la foi catholique. Mais le saint lui répondit qu'il n'y consentirait jamais, et qu'il passerait plutôt chez les infidèles. Et ce grand homme qui, certes, n'avait point à redouter l'orgueil, soit humilité, soit dessein de nous instruire, exigea sur cette œuvre de la miséricorde divine un secret rigoureux.

XV.

Du respect et de la crainte requis en la présence du Seigneur.

Je conseillerai à l'âme chrétienne d'apporter à l'oraison l'humilité et le respect le plus grand qu'il lui sera possible. Quelque enivrée de caresses qu'elle soit, elle ne doit jamais perdre de vue sa bassesse, et la crainte requise par la présence d'une si haute majesté. Le Prophète-Roi nous y exhorte en ces termes : « Servez le Seigneur dans la crainte, et réjouissez-vous devant lui avec tremblement. » *Psalm.* II, 11. Sans doute, l'alliance de la joie et de la crainte est chose extraordinaire ; mais elle est indispensable quand il faut traiter avec un Dieu à la fois si bon et si grand. Plus l'âme sera humble, plus elle lui sera agréable.

Et ne pensez pas que la crainte refroidisse l'ardeur de l'amour. Elle est comme l'eau qui rend la flamme d'un brasier plus vive. Lorsque d'un côté l'âme considère l'immensité de l'être divin, et de l'autre l'abîme de sa misère, elle admire d'autant plus la condescendance qui porte Dieu à trouver ses délices en la compagnie de pauvres créatures, qu'elle est plus effrayée de la distance qui l'en sépare. Ainsi, en même temps que l'effroi, augmentent l'amour, la joie, la reconnaissance et tous les sentiments que l'Esprit-Saint inspire aux âmes humbles. C'est sur elles en effet qu'il arrête avec complaisance ses regards, selon les paroles d'Isaïe : « Sur qui jetterai-je les yeux, sinon sur le cœur humilié, contrit et tremblant devant ma parole ? » *Isa.* LXVI, 2. Si nous choisissons au banquet spirituel de l'oraison la dernière place, bientôt paraîtra le maître du festin, et il nous dira : Mon ami, montez plus haut ; car celui qui s'humiliera sera exalté, et celui qui s'exaltera sera humilié. Dieu résiste aux superbes, tandis qu'il accorde sa grâce aux humbles.

XVI.

Qu'il importe de se fixer des jours de parfait et entier recueillement.

Nous avons engagé plus haut les âmes ferventes à consacrer, chaque jour, un temps fixe à la prière, comme le faisaient David et Daniel. Mais, outre cette nourriture quotidienne, il sera bon qu'à certaines époques, elles se débarrassent de toute sorte d'affaires, même pieuses, pour s'occuper uniquement à puiser dans l'oraison une nourriture capable de réparer les défaillances accoutumées, et de leur communiquer une vigueur nouvelle. Les mondains ont leurs banquets où ils dépassent la mesure de leurs fêtes et de leurs repas ordinaires. Il n'est pas moins convenable que les justes aient leurs fêtes et banquets spirituels, où ils s'enivrent à volonté de la douceur de Dieu et de l'abondance de sa maison. L'abbé Arsène avait choisi le samedi; ce jour-là il se mettait en oraison le soir, et il n'en sortait que le lendemain matin.

Il ne suffit pas à la nature de la rosée qui tombe chaque nuit. De temps en temps le ciel se charge de nuages, la pluie tombe par torrents un jour, deux jours, quelquefois des semaines entières; et la terre s'imbibe d'une eau que l'air et le soleil ne lui raviront pas entièrement. Nos âmes non plus ne se contentent pas de la rosée ordinaire : il faut encore que nos yeux, à certaines reprises, répandent d'abondantes larmes de dévotion, et que nos cœurs se remplissent de grâces assez durables pour échapper à l'action délétère des tribulations et des plaisirs.

On pourrait choisir dans ce but les principales fêtes de l'année. Dans les temps de peines et d'épreuves, on a véritablement besoin de recourir à une oraison extraordinaire. Elle est aussi nécessaire après certaines affaires absorbantes qu'un bon régime après une longue maladie. Comment reviendrez-vous au droit chemin, si vous ne consacrez à y retourner autant de temps que vous en avez mis à vous en éloigner? Et puis vous savez bien que la dévotion se recouvre avec plus de difficulté qu'elle ne se perd. Vous ne sauriez croire les avantages de cette pratique. Souvent en un jour de complet recueillement vous profiterez plus qu'en plusieurs jours d'oraison ordinaire, je dirai même, qu'en plusieurs années;

car Dieu procède alors par miséricorde et non par justice. La mère du jeune Tobie passa trois jours et trois nuits en prières. Le troisième jour elle comprit que sa prière avait été exaucée, et elle remercia Dieu de ce nouveau bienfait. Or, vraisemblablement elle avait déjà sollicité plus d'une fois la même faveur, les justes ayant l'habitude d'exposer au Seigneur toutes leurs tribulations. Mais l'Ecriture dit qu'elle fut seulement exaucée quand une persévérance si longue lui eut donné la force d'arriver jusqu'à Dieu.

Anne, mère de Samuel, priait un jour avec tant d'ardeur que ses gestes et les mouvements de sa physionomie firent croire au grand prêtre Héli qu'elle était prise de vin. Mais sa prière n'en fut que plus efficace; elle se leva remplie de consolation et assurée d'obtenir l'accomplissement de son vœu le plus cher.

Nous lisons dans l'histoire de l'Eglise, que les ariens ayant marqué à Alexandre le jour où il devrait recevoir Arius à sa communion, ce saint évêque passa la nuit entière qui précédait ce jour à conjurer le Seigneur avec larmes et soupirs de prendre en main la cause de la vérité. Déjà l'aube avait paru, et Alexandre ne cessait de répéter ces paroles : Jugez, Seigneur, entre votre serviteur et les menaces d'Eusèbe jointes à la puissance d'Arius. Le matin arrivé, on voit s'avancer Eusèbe et Arius environné d'une foule de ses partisans. Tout à coup une nécessité naturelle contraint Arius à se détacher du cortége. Comme on l'avait longtemps vainement attendu, on va à sa recherche et on le trouve, les entrailles hors du corps et baigné dans son sang.

Voilà quelques exemples des avantages des longues oraisons. Elles font violence au ciel, surtout lorsqu'elles implorent la fin de quelque épreuve ou de quelque tentation. Le cœur est alors comme aiguillonné, et il crie de toutes ses forces. « Je me suis lassé à crier, disait David; ma gorge s'est enrouée; mes yeux se sont épuisés dans l'attente de mon Dieu. » *Psalm.* LXVIII, 4. Je connais beaucoup de personnes qui ont obtenu par cette pratique les faveurs les plus signalées; et j'estime que les grâces les plus précieuses ne s'obtiennent pas autrement. En voilà assez sur ce sujet : l'expérience convaincra mieux que mes paroles ne sauraient le faire.

XVII.

De la discrétion dans les exercices de piété.

Il ne sera point inutile de recommander la discrétion et la prudence dans les exercices de piété. La prospérité est quelquefois une occasion de péril. Ainsi lorsque le Seigneur répand sur une âme sa grâce à pleines mains, cette âme trouvant les communications divines remplies de suavité, s'y abandonnera de tout cœur, et elle donnera souvent à son oraison, à ses veilles et à ses austérités une proportion telle que la nature sera forcée de succomber. Des infirmités naissent de ces imprudences; et l'on devient incapable de tout exercice et corporel et spirituel. Le présent avis concerne particulièrement les commençants. Leur ferveur étant plus grande, leurs consolations plus vives, et en même temps leur expérience moins étendue, ils doivent assez ménager leur vigueur pour n'être pas obligés de s'arrêter au milieu de la course.

Saint Bonaventure se pose une question qui n'est pas sans rapport avec le sujet de cet article. Quelle conduite, se demande-t-il, convient aux personnes visitées amoureusement du Seigneur dans l'oraison, et néanmoins impuissantes, par défaut de santé, à s'y livrer comme elles le désireraient? D'un côté, il semble que l'on ne devrait pas fermer la porte du cœur à la grâce céleste, ni résister à ses attraits; de l'autre, il faut avoir égard à la faiblesse et aux nécessités du corps. A cette question le pieux docteur répond en toute humilité qu'il lui paraît plus convenable de jouir de Dieu d'une manière constante, quoique avec moins de véhémence, que de repousser tou retenue, sauf à tomber dans la maladie et l'impuissance. « J'en ai, dit-il, beaucoup connu qui, ayant de la sorte ruiné leur santé, avaient ensuite pour eux-mêmes des complaisances excessives. Ils adoptaient non-seulement un régime délicat, mais un régime de mollesse pure. Or, il vaut mille fois mieux marcher à petits pas et sûrement vers la perfection, que d'aller de défaite en défaite jusqu'au complet relâchement. « Les richesses amassées hâtivement se dissipent; mais le bien amassé peu à peu se multiplie. » *Prov.* XIII, 11.

Ce langage du docteur séraphique fait bien ressortir le prix de

la vertu de discrétion. Demandez-la donc au Seigneur avec humilité et persévérance, et dites-lui avec le Prophète : « Dirigez-moi, Seigneur, dans votre vérité, et éclairez-moi ; car vous êtes mon Dieu sauveur, et j'ai toujours espéré en vous. » *Psalm.* XXIV, 5.

Prenez garde cependant de donner dans l'excès de ces chrétiens amollis qui, par une discrétion de leur façon, n'acceptent rien de pénible. Cet excès funeste à tout genre de personnes, le serait davantage à celles qui commencent. « Il ne persévérera pas à coup sûr, dit saint Bernard, celui qui, à peine novice, est déjà consommé en discrétion, celui qui, débutant à peine en la vie religieuse, vise déjà à la prudence et prétend aux douceurs d'une retraite méritée. »

Je ne déciderai pas lequel de ces deux excès est le plus redoutable. Seulement j'observerai avec Gerson que l'indiscrétion devient rapidement incurable. Tant que le corps est sain et robuste, le remède est possible; mais il est difficilement applicable lorsque l'indiscrétion l'a ruiné sans retour.

XVIII.

De l'esprit qui doit animer les exercices de piété.

L'oraison et la dévotion ne sont pas une chose d'art : elles sont essentiellement une œuvre de la grâce divine. En conséquence, qu'on ne prenne pas les conseils donnés dans le cours de cet ouvrage comme autant de règles dont l'application conduira infailliblement au but qu'on se propose. Il ne nous appartient pas de fixer de règles à la miséricorde du Seigneur. Il n'y a rien de commun entre sa conduite et les règles humaines. N'oublions jamais que les moyens indiqués par les maîtres de la vie spirituelle disposent seulement à recevoir les faveurs du ciel, et que le moyen le plus efficace pour les recevoir est de ne placer aucunement sa confiance en soi-même et de la mettre en Dieu tout entière.

Ce qui nous expose à errer est l'importance extrême attribuée par certains auteurs aux procédés qu'ils préconisent. Ils vous enseignent la dévotion comme un enthousiaste vous enseignerait

l'alchimie. Celui-ci vous dirait : Faites un mélange de telle et telle matière, et vous obtiendrez bientôt de l'or pur. Eux vous disent avec non moins d'assurance : Suivez telle pratique, récitez telle prière, et vous obtiendrez bientôt l'amour de Dieu. Ecoutez au contraire les saints docteurs, et ils vous diront que la connaissance de sa propre misère jointe à une espérance sans bornes en la divine miséricorde prépare mieux à la charité que les plus subtils expédients. L'humilité confiante, voilà la source intarissable des larmes et des prières. Avec elle vous obtiendrez l'objet de vos désirs, vous le conserverez et vous en témoignerez à Dieu une juste reconnaissance. Ce n'est pas que vous n'ayez rien autre chose à faire de votre côté ; en sorte que vous puissiez regarder les moyens proposés comme absolument inutiles. Encore que celui qui plante et qui arrose ne donne pas l'accroissement, Dieu toutefois ne le donne qu'à la condition de planter et d'arroser. Il y a peu de matières où une bonne direction soit plus nécessaire que dans la vie spirituelle, et particulièrement dans l'oraison. C'est pourquoi, sans méconnaître la souveraine influence de la grâce, il est bon de prémunir les âmes contre les piéges et les écarts dangereux à l'inexpérience. Plusieurs personnes ne retirent aucun fruit d'années entières passées dans la pratique de l'oraison. D'autres, tout en récitant habituellement une infinité de prières vocales, ne penseront jamais un instant au Seigneur, ni même à ce qu'elles récitent. Le désir d'être utile à ces personnes et à toutes celles qui se trouveraient en un semblable péril, est le motif qui nous a dirigé.

XIX.

Des divers genres d'oraison.

Nous rappellerons ici une observation déjà faite au commencement de cet ouvrage, à savoir que les méditations assignées à chacun des jours de la semaine sont spécialement adressées à ceux qui commencent. Mais après quelque temps d'exercices ils pourront se livrer à l'impulsion de l'Esprit-Saint, qui les conduira à une meilleure école. Il ne faudrait pas croire que le même genre de méditation soit à tout le monde d'un égal avantage. Les uns

se plaisent à considérer les perfections de Dieu, les merveilles de sa bonté et de sa puissance; et avec ces considérations augmente leur amour. D'autres, à l'exemple des Pères de l'Eglise et des solitaires de la Thébaïde, se livrent à la méditation des Ecritures. Il suffit à quelques-uns, pour s'occuper avec profit dans l'oraison, de méditer sur les œuvres de grâce ou de justice accomplies par Dieu et en eux-mêmes et dans leurs semblables. Qu'on réfléchisse, en effet, à toutes les faveurs que l'on a reçues depuis l'instant de la conception, et l'on trouvera une matière assez abondante. Quels sujets que les jugements divins dont chaque jour fournit quelque exemple! Voyez les chutes de ceux qui ne redoutaient rien, et les progrès de ceux qui servent le Seigneur avec humilité. Voyez les miracles de sa providence et les exécutions de sa justice. Ne restez pas insensible comme la pierre d'un édifice : jetez les regards sur le spectacle que vous offre le théâtre de la grande maison de Dieu, et vous aurez toujours de nouvelles choses à admirer.

D'autres portent encore plus haut leurs vues et leurs pensées. Renonçant à toute spéculation et à tout raisonnement, ils établissent en Dieu leur intelligence et leur volonté, et ils s'appliquent uniquement à jouir du souverain bien. Cet état est l'état de la contemplation qui est l'oraison la plus parfaite, et le but extrême de nos efforts. La contemplation ne cherche point à enflammer l'amour : elle est sous ce rapport au comble de ses désirs; et sa préocccupation est de jouir entièrement de celui qu'elle aime. « J'ai trouvé celui qu'aime mon âme, dit-elle avec l'épouse des Cantiques, je le possède et je ne m'en dessaisirai pas. » *Cant.* III, 4. Dans la contemplation il y a simultanément et moins de peine, et plus de jouissance et de profit. Le travail de la méditation en est exclu, et avec lui la fatigue corporelle en grande partie. Restent les délices d'un profond recueillement : et si Moïse continue à prier, les mains élevées vers le ciel, sera-t-il étonnant que la victoire sur Amalec soit signalée?

XX.

Des personnes à qui l'oraison n'est point possible.

Notre tâche serait incomplète si nous ne remarquions, en finissant, que l'oraison, même l'oraison des commençants, n'est pas possible à toutes sortes de personnes. Les unes en sont empêchées par la faiblesse de leur constitution ; l'oraison fatiguerait leur tête et compromettrait leur santé. D'autres obligées par devoirs à certaines occupations extérieures, ne sauraient trouver un moment propice pour se recueillir. D'autres encore sont naturellement si inquietes et si peu portées à la piété, que l'oraison paraît ne leur être d'aucune utilité. Que cet insuccès ne les rebute pas : qu'elles invoquent au contraire persévéramment celui qui n'a jamais repoussé l'humilité persévérante. Si néanmoins leur attente est infructueuse, au lieu de se décourager tout à fait, elles doivent se représenter que l'oraison mentale est un pur don du Seigneur : il l'accorde à qui bon lui semble. Puisqu'il ne juge pas convenable de la leur accorder, qu'elles récitent des prières vocales ou quelque passage de la passion, faisant de loin en loin une courte pause. De pieuses images placées devant leurs yeux seraient propres à exciter leur dévotion. Mais ce qui leur sera le plus avantageux sera la lecture attentive de quelque livre de piété, lecture entremêlée d'élévations du cœur vers Dieu, selon que le sujet le permettra. De telles pratiques ont été plus d'une fois le moyen dont le Seigneur s'est servi pour amener des âmes naturellement arides à l'exercice de la méditation.

Il y a des âmes qui ont sans cesse leurs péchés présents à la pensée, et qui n'oseraient penser aux sujets capables de leur donner joie et vigueur. Elles ont doublement tort, et à cause du danger inséparable de semblables pensées, et parce que la tristesse et l'abattement ne conviennent pas au serviteur de Dieu. D'autres au contraire oublient dès le premier jour leurs péchés, et prétendent s'élever à des pensées plus hautes. C'est bâtir sans fondement. Aussi leur arrive-t-il de ne pouvoir ni marcher, ni voler. Elles sont trop faibles pour l'un, et trop dédaigneuses pour l'autre. Si fervent que l'on paraisse, il faut dans les commence-

ments penser à ses péchés de préférence à toute autre matière. C'est avec la passion du Sauveur un sujet qu'il ne faut jamais complètement délaisser.

Si pourtant quelques personnes, sans dévotion aucune pour ces deux sujets, se sentaient attirées vers la méditation de la mort, de l'enfer ou du ciel, elles ne devraient point se contraindre. Qu'elles entrent par la porte qu'elles verront ouverte, car c'est la porte que Dieu leur désigne.

CONCLUSION DE LA SECONDE PARTIE.

Vous avez là, lecteur chrétien, ce qui nous a paru le plus important à dire sur la dévotion. Beaucoup d'autres enseignements se présenteraient encore; mais je laisse au Saint-Esprit et à une expérience de chaque jour le soin de vous les découvrir. Ces deux maîtres vous seront plus utiles que tous les livres possibles. Les livres parlent en général, et ils ne sauraient indiquer ce qui convient à chacun. Aussi l'Apôtre recommande aux fidèles de n'être pas imprudents, mais discrets et avisés afin de discerner ce qui plaît davantage à la divine volonté. En conséquence, ne cessez jamais d'implorer du Seigneur son esprit et sa lumière; et présentez-vous à lui comme un enfant incapable de lui exprimer ses besoins autrement que par des gémissements et des larmes.

Si vous estimiez trop considérable ce que l'on vous demande, songez que Dieu peut en un instant vous dédommager amplement de vos efforts, et vous remplir de courage et d'allégresse pour marcher hardiment dans le chemin de la vertu. Les événements les plus prospères, les plaisirs sensibles, l'enivrement des honneurs joints ensemble ne vous apporteraient pas autant de jouissance véritable que deux heures d'une pieuse et fervente oraison.

D'ailleurs, pourquoi vous effrayer? C'est assez de la présence de l'âme pour que les membres de corps soient en activité, pour que les fonctions si nombreuses et si diverses de la vie animale s'accomplissent avec facilité. De même la grâce céleste vous rendra faciles toutes les fonctions de la vie spirituelle. En même temps qu'elle illuminera l'intelligence et lui découvrira ce qu'il

faut faire, elle excitera le mouvement de la volonté et des puissances inférieures. L'Esprit divin, d'après le Sage, *Sap*. VII, 22, unit la simplicité à une admirable variété. Il est simple en sa substance, varié dans ses opérations; car il peut tout, il connaît tout, il fait tout. La perfection ne s'offre pas à nous comme elle s'offrait aux philosophes de l'antiquité. Ceux-ci réduits à leurs seules forces naturelles n'avaient d'autre ressource que celle de consacrer à chaque vertu des soins particuliers. Nous, au contraire, chrétiens et enfants de Dieu, nous puisons un secours immense dans l'esprit d'adoption qui répand en nos âmes la divine semence et y fait éclore les fleurs des vertus.

TROISIÈME PARTIE.

DE LA PRIÈRE, DU JEUNE ET DE L'AUMONE.

Cette troisième partie contient trois petits traités sur l'excellence de la prière, du jeûne et de l'aumône.

A l'époque d'un jubilé, on ne manque pas d'exalter à l'envi les grâces qui y sont attachées, afin que leur excellence décide les chrétiens aux sacrifices requis pour les recevoir. Nous avons souvent parlé jusqu'ici de l'oraison et des sacrifices qu'elle impose. Ce que nous en avons dit permet au lecteur de juger que l'abbé Agathon ne se trompait pas quant il appelait l'oraison une des choses les plus difficiles de la vie spirituelle. Il est donc naturel que nous cherchions maintenant à faire ressortir l'excellence de cette pratique afin d'y attirer le cœur des fidèles. On ne s'impose point de grandes privations, si l'on n'attend pas en retour de grands avantages. Jamais l'homme, amoureux de ses aises, n'embrassera un exercice aussi gênant que l'oraison, s'il n'est pas convaincu de son excellence incomparable. C'est à produire cette conviction que sera consacré le traité de la prière.

Nous y ajoutons deux autres traités, sur le jeûne et sur l'aumône, parce que le jeûne et l'aumône sont les ailes qui portent

la prière jusqu'aux cieux. Il suffit d'ouvrir l'Ecriture pour en constater l'importance. Lorsque les enfants d'Israël étaient la proie de quelque calamité, ils recouraient aux jeûnes et aux supplications; et ils étaient bientôt délivrés. L'Evangile nous montre Anne la prophétesse passant ses jours à jeûner et à prier dans le temple. L'ange qui apparut au centurion Corneille lui déclara que ses prières et ses aumônes avaient touché le cœur de Dieu. Par la prière, le jeûne et l'aumône, l'homme offre au Seigneur un parfait holocauste de ce qu'il en a reçu. La prière lui offre l'âme, le jeûne le corps, l'aumône la fortune; en sorte que tout ce que nous sommes et tout ce qui nous appartient lui est ainsi consacré.

Il existe même entre ces trois choses une liaison remarquable. Le jeûne prépare le corps à l'oraison, et le rend plus dispos. L'aumône est un témoignage irrécusable de notre amour envers Dieu. Et comme la mesure avec laquelle nous traitons les autres est la mesure avec laquelle nous serons nous-mêmes traités, ayant écouté les cris de détresse du prochain, nous verrons les nôtres exaucés, et le Seigneur user à notre égard de miséricorde.

PREMIER TRAITÉ.

DE LA PRIÈRE.

Division du Traité.

Trois chapitres partageront ce traité : Dans le premier il sera question de l'excellence de la prière; dans le second de la nécessité de la prière; dans le troisième de la persévérance dans la prière. La prière dont il s'agit est la prière en général, soit la prière mentale, soit la prière vocale. Nous invoquerons tour à tour la raison, l'autorité et l'expérience.

CHAPITRE PREMIER.

De l'excellence de la prière.

I.

Nature de la prière.

La prière, avons-nous dit au commencement de cet ouvrage, est à proprement parler une demande faite à Dieu, des choses utiles au salut. Ainsi, prier n'est autre chose que solliciter et frapper à la porte de la miséricorde divine. La prière est le moyen que le Seigneur a laissé à l'homme pour remédier au dénûment extrême où l'a jeté le péché.

Dans un sens plus large, on comprend sous le nom de prière toute pensée et toute élévation du cœur vers Dieu. De la sorte, nous appellerons prière la méditation, la considération, la contemplation, et même tout désir et toute affection pieuse, selon ce mot de saint Augustin : « Votre désir est votre prière ; et le désir continuel de l'âme est une prière continuelle. » *Epist.* CXXI. C'est le sens que nous adopterons dans le cours de ce traité, en observant toutefois que la prière dont il sera question est toujours la prière animée par la charité. Aucun mérite n'étant possible sans la charité, elle est sous ce rapport aussi nécessaire à la prière qu'aux autres vertus.

Je citerai sur l'excellence et la nature de la prière les expressions d'un pieux écrivain : « La prière, dit-il, est une action spirituelle accomplie dans un corps matériel, un regard fixe de l'âme considérant Dieu avec les yeux de la foi, une humble soumission de la créature raisonnable à son Créateur, une parole qui retentit à l'oreille de la souveraine majesté, un cri touchant qui jaillit du cœur. La prière est encore l'abnégation de toute œuvre corporelle, le recueillement des sens, l'oubli de soi-même et de l'univers, le port où se réfugie l'âme battue longtemps par la tempête, l'accusation portée contre un coupable devant son juge, sa propre sentence et sa propre condamnation, la défiance à l'endroit de ses œuvres, le miroir fidèle de l'âme, le flambeau qui

dirige l'intelligence, la lumière invisible qui éclaire les œuvres visibles, l'ombre qui tempère les ardeurs de la concupiscence, l'abandon de son être entre les mains de Dieu, et l'union de la volonté à sa très-sainte volonté. » (Simon de Cassia.)

Prier, c'est donc monter jusqu'à Dieu et ne faire qu'une chose avec lui. Par la prière, l'âme s'élève au-dessus d'elle-même et de tout être créé pour se plonger dans l'abîme de la suavité et de l'amour infinis. Par la prière, l'âme va au devant de Dieu qui vient à elle; et s'offrant à lui comme sa demeure et son temple, elle s'applique à le posséder, à l'aimer et à jouir de sa présence. Dans la prière, Dieu regarde l'âme d'un regard de miséricorde, tandis qu'elle le regarde d'un regard d'humilité ; et cette contemplation est plus féconde et plus puissante que la contemplation de tous les astres du firmament. Dans la prière, l'âme assise aux pieds du Seigneur reçoit avec ses enseignements l'influence de sa grâce et elle répète ces paroles de l'épouse des Cantiques : « Mon cœur se répand comme l'eau, à la voix de celui que j'aime. » *Cantic.* v, 6. Alors en effet Dieu, suivant saint Bonaventure, embrase l'âme de son amour et l'oint de son esprit. Forte de cette onction, l'âme prend son essor jusqu'aux régions de la contemplation la plus pure; en contemplant elle aime, en aimant elle savoure, en savourant elle se repose, et ce repos lui procure le bonheur le plus parfait qu'elle puisse obtenir en ce monde.

Aliment de l'âme, délices et embrassements divins, caresses mutuelles de l'âme et du céleste Epoux, sabbat spirituel que Dieu consent à passer avec elle, habitation solitaire du Liban où le vrai Salomon se plaît à partager la société des enfants des hommes, la prière répare les pertes de chaque jour, réfléchit à nos yeux mortels les traits du Créateur, et nous découvre nos défauts et nos misères. La prière nous exerce en la pratique des vertus, elle mortifie nos appétits sensuels, et donne naissance à une foule de pieux desseins. Elle sert à la fois de lait pour ceux qui commencent, et de nourriture substantielle pour ceux qui ont déjà grandi ; d'asile dans le danger, et de retraite après le triomphe. Les infirmes y trouveront le remède à leurs maux, ceux qui sont tristes y trouveront la consolation, les faibles la vigueur, les pécheurs l'espé-

rance, les justes le calme et la paix, les vivants un secours, les morts un suffrage et l'Eglise entière un refuge assuré. La prière est la porte qui donne accès dans le cœur de Dieu; elle est un avant-goût de la gloire à venir, une manne qui contient toute suavité, une échelle allant de la terre au ciel, que les saints montent et descendent pour y offrir leurs vœux au Seigneur, et en rapporter l'objet de leurs demandes.

Telle est la prière dont nous nous occupons ici, et sur laquelle nous allons consulter la divine Ecriture et les Docteurs de l'Eglise.

II.

Témoignages de la divine Ecriture et des Docteurs de l'Eglise sur l'excellence de la prière.

Quiconque lira avec attention les livres sacrés, dans lesquels la Sagesse éternelle nous enseigne le vrai chemin du ciel, reconnaîtra que ce qu'ils nous recommandent le plus instamment est la prière. « Que rien ne vous détourne de prier sans cesse, » dit l'Ecclésiastique XVIII, 22. « Vous qui vous souvenez du Seigneur, dit Isaïe, gardez-vous bien de vous taire et de ne point célébrer ses louanges. » *Isa.* LXII, 6-7. L'éloge de la prière est le thème favori du Psalmiste. Le Sauveur nous exhorte à prier en une foule d'endroits de l'Evangile. « Veillez et priez en tout temps, nous dit-il dans saint Luc, afin que vous soyez dignes d'éviter les maux à venir, et de comparaître avec assurance au tribunal du fils de l'homme. » *Luc.* XXI, 36. — Et dans saint Marc : « Veillez et priez, car vous ignorez quand viendra le jour du Seigneur. » *Marc.* XIII, 33. Joignant l'exemple au précepte, il passait des nuits entières en oraison; non pas, selon la remarque de saint Ambroise, qu'il en eût besoin, mais pour notre instruction et notre salut.

Parmi les Epîtres de saint Paul, il n'y en a pas une seule qui n'insiste sur l'utilité de la prière. Ouvrez l'épître aux Thessaloniciens, vous verrez ces paroles : « Réjouissez-vous en toute circonstance : priez sans relâche, et remerciez le Seigneur en toutes choses, car telle est sa volonté. » I *Thess.* V, 16-17. « Ne soyez en souci de rien, écrivait le même Apôtre aux Philippiens;

mais que des prières, des supplications et des actions de grâces continuelles exposent à Dieu vos besoins. » *Philipp.* IV, 6. Et aux Colossiens : « Persévérez dans la prière; ne la négligez pas, ni les actions de grâces. » *Coloss.* IV, 2. Dans sa première épître à Timothée, il revient jusqu'à trois fois sur le même avis. « Je vous en conjure, lui dit-il une première fois, qu'on ne cesse pas d'offrir à Dieu des prières, des supplications, des actions de grâces pour tous les hommes, pour les princes, et pour les personnages constitués en dignité, afin que notre vie soit calme et paisible. » I *Timoth.* II, 1. Plus loin il ajoute : « Je veux que les hommes prient en tous lieux, et lèvent des mains pures vers le ciel, en dehors de toute dispute et de tout ressentiment. » *Id.* 8. Enfin parlant de la veuve chrétienne : « Que la veuve dont le deuil et les regrets sont véritables, dit-il, espère en Dieu; et qu'elle consacre les instants du jour et de la nuit à la prière. » *Id.* V, 5.

La prière convient si particulièrement au chrétien que le Seigneur l'a choisie pour distinguer son peuple des autres peuples du monde. « Ma maison, dit-il par la bouche d'Isaïe, sera appelée, au milieu des nations, la maison de la prière. » Nulle autre devise n'est mieux assortie au caractère du peuple chrétien. Les autres nations, vivant de la terre, n'ont d'affaires et d'intérêts que sur la terre; mais le chrétien, qui tire du ciel sa nourriture, a ses affaires et ses intérêts les plus précieux dans le ciel.

Nous nous bornerons à ces textes de l'Ecriture, quoiqu'il nous fût aisé d'en citer un plus grand nombre; et nous interrogerons les Docteurs de l'Eglise, interprètes autorisés de nos saints livres, qui puisaient leurs lumières dans la pratique des vertus, dans leurs entretiens avec Dieu, et non dans les ressources étroites du travail et de l'entendement humains.

Saint Jean Chrysostôme démontrant les immenses avantages de la prière, s'exprime ainsi : « Peut-il y avoir rien de plus beau, de plus juste, de plus saint, de plus sage qu'une âme qui communique avec Dieu? Les hommes qui fréquentent les sages, qui conversent souvent avec eux, deviennent bientôt sages eux-mêmes : que dirons-nous de ceux qui jouissent de la familiarité de Dieu? Oh! que de sagesse, que de vertu, que de prudence.

que de bonté, que de tempérance sont attachées à la pratique de la prière! Il ne se trompera pas celui qui affirmera que la prière est le principe de toute vertu et de toute justice; que nulle des conditions nécessaires à la piété véritable n'existe là où manque totalement l'usage de la prière. De même qu'une ville sans murailles et sans défenses est aisément la proie de l'ennemi; de même, l'âme que ne protége pas la prière sera bientôt la proie des vices et du démon. — On ne s'éloignera pas de la vérité, poursuit-il plus bas, en disant que les prières sont en quelque façon les nerfs de l'âme. Un tissu de nerfs se répand dans le corps humain et donne à ses diverses parties le mouvement et l'unité. Otez les nerfs, et le corps humain perdra toute cohésion et toute harmonie. Il en est ainsi de l'âme sans la prière; mais avec la prière l'âme est pleine de vigueur et de vie, et prête à s'élancer impétueusement dans la carrière de la vertu. Arracher l'âme à la prière, c'est tirer un poisson de l'eau. La prière est l'élément de l'âme comme l'eau est l'élément du poisson. Sur les ailes de la prière nous nous élevons au-dessus de la terre, au-dessus même des cieux, jusqu'au pied du trône du Tout-Puissant. » *De prec. Or.* II.

Ecoutons maintenant saint Jean Climaque : « La prière, dit ce pieux docteur, est l'union de l'âme avec Dieu. Elle est la mère de la grâce et du pardon ; elle est un pont inébranlable jeté sur le torrent des tribulations, un mur qui défend des suggestions mauvaises, une épée qui dans le combat assure la victoire, un exercice digne des anges, une œuvre qui ne cessera jamais : La prière fait la joie du ciel. Source des vertus, dispensatrice des faveurs divines, nourriture invisible, soutien de l'âme, lumière de l'intelligence, elle bannit le découragement, raffermit l'espérance, éloigne la tristesse, forme la richesse du religieux et le trésor de la vie solitaire. Debout donc, mes frères; accourons à cette voix qui nous crie : Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine et succombez sous le faix, et je vous soulagerai. Prenez mon joug sur vous, et vous trouverez le repos à vos âmes. » *Scal. spiritual.* XXVIII.

Saint Basile qui passait des nuits entières à prier et à réciter des

psaumes, ne fait pas, sous le nom de psaume, un moindre éloge de la prière : « Le psaume, dit-il, est l'effroi des démons, tandis qu'il nous concilie la protection des anges. Armure contre les frayeurs de la nuit, il repose des fatigues du jour. Soutien de l'enfance, parure de la jeunesse, consolation des vieillards, le plus bel ornement des femmes, le psaume peuple les déserts, et fait régner la sagesse sur les places publiques. Il enseigne à ceux qui commencent, les éléments de la vertu; il fortifie ceux qui marchent vers la perfection; il consolide ceux qui y sont déjà arrivés. »

Et saint Bernard, qui faisait ses délices de la prière, comment en parlera-t-il? « Non! s'écriait-il un jour, aucune chose n'est plus avantageuse que la prière. Elle est un sacrifice pour le Seigneur, une musique harmonieuse pour les anges, un banquet pour les saints, un secours pour les hommes, un baume pour les cœurs brisés, un remède pour les cœurs pénitents, un dard qui repousse l'ennemi, un bouclier qui protége les égarés. » *Serm.* VII, *sup. Cant.* « Rien de plus suave, dit-il ailleurs, rien de plus propre à remplir d'allégresse, à soustraire le cœur à l'amour des choses d'ici-bas, à fortifier contre les tentations, à disposer l'homme à toute sorte de bonnes œuvres, comme la contemplation.» *De int. Dom.* LXX. Et en un autre endroit : « Que personne n'estime médiocrement la prière; car, en vérité je vous le dis, il ne l'estime pas médiocrement celui à qui elle s'adresse. A peine est-elle sortie de notre bouche, qu'il la porte sur son livre; et nous pouvons sans aucun doute espérer de ces deux choses l'une : ou bien qu'il nous accordera ce que nous demandons, ou bien qu'il nous accordera une chose qui nous est encore plus nécessaire. » *De jejun. Serm.* V. Mais ce sont des ouvrages entiers de saint Bernard qu'il nous faudrait citer, si nous voulions nous autoriser de tout ce qu'il a écrit en faveur de la prière. Mentionnons seulement le Traité de la considération, auquel nous avons plus d'une fois emprunté des passages remarquables.

Désire-t-on de nouveaux témoignages, voici le témoignage de saint Bonaventure, dont la science égalait la piété : « La félicité de l'homme consistant à jouir du bien suprême, et ce bien étant in-

finiment supérieur à notre nature, nul ne peut être heureux, s'il ne s'élève au-dessus de lui-même, au-dessus de l'ordre naturel. Mais s'élever ainsi est impossible sans l'assistance d'une puissance surnaturelle : cette puissance est la grâce divine que Dieu ne refuse jamais au cœur humble et aimant. La solliciter, c'est soupirer dans cette vallée de larmes après le bien suprême ; en sorte que les soupirs des justes sont continuels comme leurs prières. Il résulte de là que la prière est le principe de l'élévation de notre âme au-dessus de la nature, et par conséquent le principe de notre félicité et de tout bien. » Pour saisir la justesse de ce raisonnement du Docteur séraphique, il faut se rappeler que l'homme a été créé pour une fin surnaturelle, à savoir, pour contempler l'essence divine. Or, le moyen devant toujours être proportionné à la fin, le moyen d'atteindre notre fin sera surnaturel. Ce moyen est la vie chrétienne dont l'Ecriture nous trace la pure et noble image. Mais cette vie on ne la pratiquera pas sans la grâce céleste, et conséquemment sans la prière qui en est, avec les sacrements, la principale source. En effet, le Sauveur a dit : « Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et il vous sera ouvert. » *Matth.* VII, 7. Par où l'on voit le rôle important de la prière dans l'économie de la vie chrétienne.

Mais écoutons saint Bonaventure le développer encore plus clairement : « Voulez-vous acquérir force et courage pour repousser les attaques de l'ennemi, soyez homme d'oraison. Voulez-vous mortifier votre propre volonté avec ses désirs et ses affections, soyez homme d'oraison. Voulez-vous démêler les ruses de Satan, échapper à ses piéges, soyez homme d'oraison. Voulez-vous une vie douce, voulez-vous parcourir joyeusement le chemin de l'épreuve et de la pénitence, soyez homme d'oraison. Voulez-vous éloigner de votre âme l'importunité des pensées vaines et des soins inutiles, soyez homme d'oraison. Voulez-vous la conserver fervente et remplie de bons désirs et de pensées saintes, soyez homme d'oraison. Voulez-vous qu'elle marche d'un pas rapide dans la voie de l'amour de Dieu, soyez homme d'oraison. Voulez-vous en déraciner les vices, et à leur place y semer les vertus, soyez homme d'oraison. Dans l'oraison vous recevrez la grâce et l'onction de

l'Esprit qui enseigne toutes choses. Voulez-vous gravir les hauteurs de la contemplation, jouir des caresses de l'Epoux, exercez-vous en l'oraison, car l'oraison est le sentier qui mène à la jouissance des choses célestes. Voyez-vous maintenant la vertu et l'efficacité de l'oraison? Si vous exigez une preuve de ce que nous avons avancé, mettant à part les textes de l'Ecriture, sachez que nous avons ouï, vu, et que nous voyons chaque jour des personnes simples, recueillir tous ces fruits et bien d'autres encore de l'exercice de l'oraison. » *De Meditat. vit. Christi.* Telle est la haute idée que saint Bonaventure nous donne de la prière.

Nous finirons par une citation de saint Laurent Justinien. Ce pieux écrivain parle en ces termes : « La prière purifie l'âme du péché, nourrit la charité, éclaire la foi, confirme l'espérance, réjouit l'esprit, émeut les entrailles, purifie le cœur, découvre la vérité, surmonte la tentation, dissipe la tristesse, renouvelle les sens, relève la vertu affaiblie, ranime la tiédeur, consume la rouille des vices, fait jaillir les étincelles de mille bons désirs, et rend plus ardente la flamme du divin amour. Incomparable est l'excellence de la prière, incomparables sont ses priviléges. Pour elle les cieux toujours sont ouverts, leurs secrets révélés et les oreilles du Seigneur attentives. »

Certes, en présence d'autorités si graves et si formelles, il serait bien téméraire de ne pas reconnaître le prix et la puissance de la prière. Jamais l'Esprit-Saint, auteur de nos Livres sacrés, n'aurait si fort et si fréquemment insisté sur ce sujet, s'il n'était d'une extrême importance. Un peu de réflexion d'ailleurs suffit pour s'en convaincre. Lorsque l'on examine sérieusement la nature de la prière, l'influence qu'elle exerce sur l'âme, et les rapports étroits qui l'unissent à la perfection, au lieu de s'étonner des expressions de l'Ecriture, on s'étonnerait plutôt de voir un chapitre où il n'en serait pas fait mention. Mais comme l'intelligence ne se contente pas de savoir l'existence des choses, et qu'elle est avide d'en connaître encore les raisons, nous allons exposer les causes principales de l'excellence de la prière.

III.

Des causes principales de l'excellence de la prière.

Partons de ce principe établi en philosophie, que l'activité de la cause est proportionnée à la disposition du sujet sur lequel elle opère. Par exemple, plus le bois sera sec, plus vivement le feu le consumera. Plus la cire sera molle, plus profonde sera l'empreinte du cachet.

Dieu étant la cause universelle de tout bien, est la cause et l'auteur de la grâce. Par conséquent, plus grande sera la disposition de l'homme à recevoir la grâce, plus de grâce il recevra. Or, à bien y regarder, rien ne dispose mieux que la prière à recevoir la grâce. Dans la prière, en effet, l'homme se présente à Dieu comme un malade à son médecin; il lui montre ses plaies, et il en implore la guérison, appuyant sa demande de la miséricorde divine elle-même et des mérites de Jésus-Christ. Evidemment, avouer sa misère et proclamer l'immensité de la bonté du Seigneur est une excellente préparation à sa grâce. C'est pourquoi saint Augustin attribue spécialement à la prière la vertu de l'obtenir. « Notre foi, dit-il, est celle-ci : Nul n'arrive à la vérité, si Dieu ne l'appelle. Nul de ceux qui sont appelés ne travaille efficacement à l'œuvre du salut, si Dieu ne le soutient; et nul ne reçoit ce soutien, s'il ne le demande par la prière. » *Quæst.* lib. LXXXIII, 68. L'évêque d'Hippone certainement n'ignorait pas que les actions dont la charité est l'âme et le principe nous obtiennent la grâce. Il voulait seulement nous apprendre que cet office est proprement l'office de la prière. La prière consistant à demander, elle a pour corrélatif naturel l'acquisition de ce qu'elle demande ; car « si vous autres, tout méchants que vous êtes, dit le divin Maître, accordez à vos enfants ce qu'ils sollicitent; combien plus votre Père des cieux accordera-t-il son esprit à ceux qui le lui demanderont ? » *Luc.* XI, 13.

Ce n'est pas sans un profond dessein que le témoignage glorieux rendu à Jésus-Christ en son baptême et en sa transfiguration se fit entendre pendant que le Sauveur était en prière. Pareille chose, nous en avons ailleurs fait la remarque, arrive à l'âme durant l'oraison. Comme le Sauveur elle y est spirituellement transfigurée,

Luc. IX; et comme lui elle y reçoit l'esprit qui apparut sous la forme d'une colombe. *Id.* III.

Puis donc que la perfection de la vie chrétienne dépend de la grâce, et qu'une des meilleures dispositions à la grâce est la prière, on ne peut pas nier que, en règle générale, plus on s'adonnera à la prière, plus de grâce on recevra ; qu'avec l'habitude de prier augmenteront les richesses de l'âme, et partant sa perfection et sa vertu.

2° Nous avons vu que prier est élever son esprit vers Dieu et l'unir à lui. Il est hors de doute que cette élévation et cette union contribuent beaucoup à notre avancement : Dieu étant, en effet, la source du bien des créatures, la créature sera d'autant plus parfaite qu'elle en sera plus rapprochée. Mais ce rapprochement n'est pas un rapprochement corporel; c'est par l'esprit que nous nous élevons vers Dieu, que nous nous en rapprochons, et que nous participons à sa perfection sans limites. Telle est, au reste, la doctrine de saint Augustin : « L'être créé, dit-il, croîtra en perfection à mesure qu'il s'élèvera vers celui qui est infiniment au-dessus de tout le créé. Il s'en rapprochera, non en marchant, mais en aimant, non par les mouvements de son corps, mais par les mouvements de son cœur. » *Expos. Psalm.* XXX. Donc la véritable prière n'étant que l'élévation de l'âme vers Dieu, nous trouverons en elle une participation de plus en plus abondante à la clarté divine, et nous deviendrons chaque jour plus semblable à notre Créateur.

Plus on est près de la lumière, mieux on voit : plus on est près d'un foyer de chaleur, plus on éprouve son action. Mettez un objet quelconque en contact avec un brasier, aussitôt le feu s'en empare, et le pénètre jusqu'à parfaite assimilation. Or, si telle est l'action du feu matériel, quelle sera l'action de celui qui surpasse en noblesse, en énergie, en activité pénétrante, tout ce qui existe. Avec quelle puissance il s'emparerait de nous, si nous n'y mettions pas d'obstacle par notre négligence et par notre éloignement? David, qui le savait, nous exhorte vivement à ne pas nous priver de ce bien : « Aprochez-vous de lui, nous crie-t-il, et vous serez environné de lumière. » *Psal.* XXXIII, 6. Et quelle est

cette lumière? Celle dont parle l'Ecriture en ces termes : « Dans la main du Seigneur, est la loi écrite avec des caractères de feu ; et ceux qui approchent de ses pieds recevront ses enseignements. » *Deut.* XXXIII, 2.

Qu'il nous arrive de consacrer quelques instants à la prière, tout misérables, tout bois vert que nous sommes, une douce chaleur ne tarde pas à se répandre en nos âmes. Abandonnons au contraire la prière, nous nous sentons bientôt gagnés par un froid glacial. Quelle est la cause de ces deux effets opposés? C'est que Dieu est un foyer de chaleur et de lumière ; et de même que le voisinage d'un feu pétillant et clair réchauffe et réjouit, tandis qu'on se refroidit dès qu'on s'éloigne; de même l'âme échappe ou non à l'engourdissement, selon qu'elle s'approche ou qu'elle s'éloigne du céleste foyer.

Voyez encore comme les substances à l'odeur forte communiquent promptement leurs propriétés. Il suffit de les toucher légèrement pour que la main soit imprégnée de la même odeur et la répande autour d'elle. Dieu est aussi la source infinie de toute suavité et de tout parfum. C'est pourquoi, dès que notre âme s'est mise avec lui en rapport intime, elle conserve quelque chose de ce parfum et de cette suavité.

Lorsque Moïse descendit de la montagne où il s'était entretenu avec Dieu, son visage brillait d'une lumière si resplendissante que les enfants d'Israël n'en pouvaient soutenir l'éclat, *Exod.* XXXIV. Or, ce qui arriva sensiblement à Moïse pour avoir joui de la conversation divine, arrive tous les jours invisiblement aux âmes qui conversent avec Dieu par la prière. Et peut-on faire de la prière un plus grand éloge que de lui attribuer le pouvoir de transformer les âmes, et de substituer à leur vie imparfaite la vie même de Dieu? Observez que les rayons dont resplendissait la face du législateur des Hébreux s'élevaient au-dessus de son front, semblables à deux cornes. Les cornes étant le siége et l'emblème de la force des animaux, il est permis d'entendre par là que l'âme sort de la prière non-seulement plus belle et plus radieuse, mais encore prête à défier les attaques de ses adversaires.

3° En outre, dans la prière l'âme a les yeux fixés sur Dieu; et

ce regard lui donne une noblesse et une excellence particulière. Il y a cette différence entre les choses sensibles et intelligibles, que les premières nuisent d'autant plus aux sens qu'elles sont plus parfaites; tandis que les choses intelligibles augmentent la perfection de l'intelligence proportionnellement au degré de leur propre perfection. Une lumière trop vive éblouit et aveugle; une détonation bruyante assourdit. Au contraire, si l'intelligence s'avilit en s'occupant de pensées rampantes, elle s'ennoblit en s'occupant de hautes pensées. Or, comme Dieu est d'une noblesse hors de toute comparaison, la prière qui donne pour objet à la pensée de l'âme cette beauté souveraine, ennoblit en quelque sorte infiniment l'intelligence. Nous ne pouvons jeter les yeux sur une verte prairie parsemée de fleurs, ou sur un miroir d'acier, sans que notre vue soit doucement flattée; que sera-ce donc de contempler le miroir sans tache de la majesté de Dieu? Ne puiserons-nous pas dans cette contemplation force et douceur? Car, en fixant sur le Seigneur nos regards, nous attirons son regard sur nous; et ce regard est le principe de tout notre bien. Lorsque l'Esprit de vérité disait : « Tournez-vous vers moi, et je me tournerai vers vous, » *Zachar.* I, 3, il disait en des termes différents : Regardez-moi, et je vous regarderai. Et quoique en tous lieux et à toute heure les yeux de Dieu soient arrêtés sur nous, ils le sont, dit saint Bernard, d'une manière particulière quand nous prions, parce qu'alors nous nous présentons devant lui, nous lui parlons face à face, et nous éprouvons la salutaire influence de son amour. *De quat. mod. orandi.* Considérez avec quelle abondance le soleil, la lune, les étoiles, qui sont pour ainsi dire les yeux du firmament, répandent autour d'eux la lumière et la vie. Les yeux divins répandront-ils moins de lumière et de grâce dans nos âmes? On prêtait au fabuleux basilic le pouvoir de tuer d'un seul de ses regards. Le regard de Dieu porte la vie là où il s'arrête, et il a plus de puissance pour sauver que le génie le plus malfaisant n'en a pour détruire. Jésus-Christ regarde saint Pierre; et le malheureux pleure son péché, *Luc.* XXII. C'est un de ces regards qu'implorait le Psalmiste en disant : « Jetez vos yeux sur moi, Seigneur, et ayez pitié de moi. » *Psal.* CXVIII, 132. C'est un de ces regards

que Dieu promettait aux observateurs de sa loi par ces paroles : « Je vous regarderai, et je vous ferai grandir et vous multiplier. » *Levit.* XXVI, 9. C'est enfin un regard semblable qu'il fixe sur vous, chrétien, lorsque vous le regardez vous-même, et vous présentez dans la prière devant lui.

Aussi l'une des choses que nous recommandent le plus les maîtres de la vie spirituelle, est de marcher sans cesse en la présence de Dieu, ou du moins d'élever à diverses reprises les yeux du cœur vers lui. Quand il est fidèle à cette pratique, l'homme éprouve une sorte de rafraîchissement et de renouvellement intérieur : son âme se recueille sous l'influence sensible de la grâce, et elle se porte au bien avec une plus vive ardeur.

4° Les trois raisons que nous venons d'exposer ne sont pas sans liaison entre elles : leur source est la même, Dieu considéré comme l'objet de notre confiance, de nos efforts ou de nos regards. Il y en a une autre plus merveilleuse que celles-ci, laquelle se tire de la propriété qui fait de la prière la nourriture et l'aliment propre de nos âmes. Cette raison est aussi touchante que démonstrative. N'est-ce pas touchant, en effet, de voir l'âme vivre de Dieu, se nourrir de la considération des choses divines. Mais on ne saurait non plus méconnaître l'excellence de la prière, quand on pense que l'âme trouve dans cet aliment son soutien, ses délices, et de nouvelles forces qui développent en elle la vie spirituelle.

Toutes les créatures vivantes ont chacune leur nourriture, sans laquelle il leur est impossible de conserver la vie. Les unes la puisent dans la terre, d'autres dans l'eau, d'autres dans l'air. Les plus nobles ont Dieu pour aliment. Aussi l'ange disait-il à Tobie : Ma nourriture à moi est invisible.

Mais nos âmes sont des substances spirituelles comme les anges. Par conséquent, si la vision et la contemplation de Dieu est la nourriture des anges, elle devra être la nourriture de nos âmes. Seulement, telle sera cette vision, et telle sera la vie. Où la vision est claire et parfaite, parfaite est la vie : où la vision est imparfaite et obscure, la vie est imparfaite. C'est pourquoi la vie des anges est appelée vie de la gloire, et la vie de nos âmes, est appelée vie de la grâce.

Ceci posé, je prétends que la considération des choses divines est l'aliment de la vie de la grâce. Effectivement, la vie de la grâce n'est certainement pas une vie corporelle. Or, la vie spirituelle est essentiellement amour divin et charité. Mais quoi de plus propre à soutenir et à enflammer cet amour que la considération des perfections et des bienfaits de Dieu? Ne fournissez pas au brasier de nouvel aliment; il s'éteindra. De même, négligez de fournir à l'amour quelque considération; il languira et finira par s'éteindre. Comme la considération est l'objet spécial de la prière, il est donc vrai de dire que la prière est la nourriture dont a besoin la vie surnaturelle de notre âme.

Ne vous arrêtez pas à ce résultat; allez plus avant : vous trouverez que la prière n'est pas moins indispensable à l'entretien de la foi, de l'espérance, de l'humilité, de la patience, de la crainte de Dieu, de l'esprit de pénitence, du mépris du monde, en un mot de toutes les vertus chrétiennes. Connaissez-vous une chose qui raffermisse plus la foi que la considération de l'harmonie admirable de nos mystères, et des merveilles qu'ils nous enseignent? Comment ranimerez-vous l'espérance, sinon avec la considération de la bonté, de la miséricorde, de la providence paternelle de Dieu, de la valeur et de l'efficacité des mérites de son Fils? Comment exciter la crainte du Seigneur, sinon par la considération approfondie de sa justice, de ses jugements et de ses épouvantables vengeances? Comment réveiller le regret du péché, sinon par la considération de la multitude et de la gravité de nos fautes, et de la hauteur de la majesté offensée? Comment déraciner l'amour de soi-même, sinon par la considération de sa vileté et de sa misère? Comment soutenir la patience, sinon par la considération des souffrances de Jésus-Christ et des saints, et de la récompense qui nous est réservée? Comment arriver au mépris du monde, sinon par la considération de la brièveté, de la fragilité, de la vanité et du vide des choses humaines? Ainsi, la considération est le moyen universel de conserver aux vertus leur lumière et leur éclat.

Les animaux que vit Ézéchiel étaient couverts d'yeux de toutes parts. Ils figuraient la vie spirituelle, qui doit être remplie d'yeux,

c'est-à-dire de considérations, puisque les considérations entretiennent les vertus qui servent de fondement à cette vie. Qu'on n'entende pas seulement par vertus, celles qui ressortissent de l'intelligence : la considération n'a pas moins de puissance sur les vertus qui appartiennent à la volonté. Elle est, en quelque manière, le souffle qui ranime ces dernières, et qui les enflamme.

Ne vous arrêtez pas encore à ce nouveau résultat; allez plus avant, et vous trouverez que la prière est le remède aux maux de l'âme, aussi bien que l'aliment de sa vie. La prière découvre et guérit à la fois nos blessures. Rien ne met plus en saillie la différence radicale de la lumière et des ténèbres, d'une ligne droite et d'une ligne tortueuse, que leur rapprochement. Par la même raison, l'âme ne saurait se présenter devant la lumière et la règle éternelle, sans reconnaître, et jusqu'à quel point elle est déchue de la beauté et de la rectitude primitive, et le moyen d'y remonter.

Enfin l'excellence de la prière se déduit des délices spirituelles, des consolations ineffables qu'elle procure. Ces consolations, on l'a déjà vu, nous soutiennent dans la carrière de la vertu. Elles sont un bienfait signalé du Saint-Esprit. Ce divin Esprit a voulu même leur emprunter un de ses noms. Il s'est appelé *Paraclet,* mot qui signifie *consolateur,* Joan. c. XIV, 16, parce qu'il se plaît à consoler les âmes et à leur dispenser des plaisirs capables de leur inspirer le mépris de tous les autres plaisirs. Or, il nous apprend qu'il le fait principalement dans la prière, car il s'exprime ainsi par la bouche d'Isaïe : « Je les amènerai à la montagne sainte, et je les inonderai de joie en la maison de ma prière. » *Isa.* LVI, 7. C'est durant la prière, d'après saint Bernard, que se boit le vin spirituel qui réjouit le cœur de l'homme, et l'enivre au point de lui ôter la mémoire des choses créées. Ce vin rafraîchit l'âme desséchée, accroît ses forces et développe en elle toutes les vertus. *Sup. Cant. Serm.* XLIX.

Quant à la suavité de ces délices, à la douceur de cette manne, nul ne les connaît qui ne les a éprouvées. *Apocal.* II. C'est pour cela que nous n'essaierons pas de les exprimer. Pour ceux qui les connaissent par expérience, notre tâche serait superflue; elle

serait impuissante pour ceux qui ne les ont jamais goûtées. Un docteur va jusqu'à prétendre que ces délices surpassent la somme des joies de la terre; et le Psalmiste ne paraît pas bien éloigné de ce sentiment, dans ces paroles : « Qu'elle est étonnante, Seigneur, l'abondance de la douceur que vous avez réservée à ceux qui vous craignent! » *Psalm.* XXX, 20. « Mon cœur et ma chair, dit-il ailleurs, ont tressailli à la pensée du Dieu vivant. » *Psalm.* LXXXIII, 3. Ainsi la suavité dont était rempli David, se communiquait de son âme à son corps, et tous ses sens avaient leur part de ce banquet. La prière, dit un docteur, rend le corps moins pesant; elle apaise l'effervescence des pensées, elle échauffe le cœur, réveille la mémoire, illumine l'entendement, et élève l'âme au-dessus d'elle-même par le désir ardent de la vision béatifique.

Les jouissances que procure la prière sont le principal instrument que Dieu emploie pour nous arracher à la terre. Comme les premiers hommes qui laissèrent le gland dès qu'ils eurent trouvé le froment, nous renonçons aux plaisirs de la chair quand nous avons goûté des plaisirs de l'esprit. La Sagesse divine est semblable en cela à une mère qui, voyant entre les mains de son enfant un fruit pernicieux, pour venir à bout de son opiniâtreté et de sa résistance, lui offre un fruit plus savoureux, que l'enfant goûte et échange ensuite contre le fruit pernicieux. Le Père céleste connaît à fond notre sensualité et notre gourmandise : il sait fort bien que nous ne donnerons jamais qu'à la condition de recevoir. En conséquence, il nous accorde les plaisirs de l'âme afin que nous nous détachions des plaisirs du corps. Or, dès que nous avons éprouvé la suavité des choses du ciel, bientôt, suivant l'expression de saint Bernard, la chair perd toute saveur. *Serm.* V *in Quadrag.*

Et après cela, n'y a-t-il pas vraiment de quoi s'étonner de voir les hommes priser les faux biens, et négliger le bien suprême dont quelques pas à peine les séparent. Tout considéré, je ne vois que deux pas à faire pour arriver jusqu'à Dieu. Le premier consiste à se recueillir chaque jour quelques instants, et à s'occuper alors de quelque méditation ou prière dévote. Ce pas fait,

le second ne coûtera pas beaucoup, car l'âme ne tardera pas à s'attendrir et à savourer quelques gouttes de la suavité divine. Dès ce moment il n'y a plus rien à craindre : le sage marchand n'hésitera plus à vendre ce qu'il possède, et à se procurer la pierre précieuse qu'il aura trouvée. Il n'est pas nécessaire que l'homme jouisse longtemps de ces délices pour dire avec l'épouse des Cantiques : « Nous courrons, Seigneur, attirés par la suavité de vos parfums. » *Cant.* I, 3. Rien ne peut se comparer à l'action des plaisirs célestes sur l'âme qui les a savourés.

Que ne puis-je, ô mon frère, vous faire comprendre combien il est facile de parvenir à goûter Dieu, combien il est facile de mépriser ensuite toutes les autres jouissances! Non, Dieu ne tarde pas à exaucer le cœur qui le réclame; autrement l'Esprit-Saint n'aurait point dit : « Le Seigneur est bien près de ceux qui l'invoquent, qui l'invoquent en vérité. » *Psalm.* CXLIV, 18. Pratiquez donc la prière. Si vous y apportez un cœur pur et humble, vous y contemplerez de telles merveilles que vous serez presque étonné de ne pas voir les personnes comblées des faveurs divines, paraître sur les places publiques, et déclarer aux hommes de quels biens ils se privent. Lorsque vous êtes malade, vous ne craignez pas de rester dans votre appartement, sans nourriture aucune, sans récréation au dehors; encore n'êtes-vous pas sûr de recouvrer la santé; et vous craindriez de consacrer quelques jours à essayer d'un exercice qui importe tant à votre salut? Si vous surmontez cette pusillanimité, une éternité de vie vous est presque assurée, et vous pourrez dire un jour avec le Sage : « J'ai travaillé un peu, et j'ai trouvé beaucoup de repos. » *Eccli.* LI, 35. Ce peu de travail, il est vrai, n'est pas tout le travail nécessaire; mais il en est une puissante garantie.

IV.

La prière est le principe de la véritable dévotion.

Le même Esprit qui est l'auteur des consolations spirituelles, l'est aussi de ce sentiment céleste que nous appelons dévotion. Il en est de ce sentiment, dont nous avons ailleurs défini la nature, comme des faveurs divines. Personne n'en connaît bien l'efficacité

et l'excellence à moins de l'avoir éprouvée. Je comparerais l'âme sans dévotion au malade qui ne trouve goût et saveur à aucun aliment. Mais que ce malade recouvre la santé, il recouvrera en même temps l'appétit, et un appétit tel que difficilement il sera satisfait. Que l'âme aussi, au moyen de certains exercices, recouvre la dévotion ; elle se sentira portée au bien avec tant d'ardeur que rien ne satisfera son désir d'être agréable au Seigneur. La dévotion étant donc, ainsi qu'on l'a surabondamment prouvé en son lieu, un secours puissant pour la vertu, et la prière en étant la principale source, on voit de suite quelle est l'importance et l'excellence de la prière. Pourtant, si quelqu'un se refusait à comprendre ou à croire ce que je dis, qu'il consente seulement à se prosterner pendant la nuit au pied d'un autel, à s'y entretenir en esprit avec Dieu, à gémir sur ses péchés, et à implorer miséricorde : les avantages que, après quelques jours de cette pratique, il aura recueillis, lui ouvriront les yeux et le convaincront de l'insuffisance de nos éloges.

Ce serait une illusion funeste de penser que l'élévation des dignités rend la prière moins importante. Un évêque doit s'appliquer soigneusement à régler son extérieur, c'est vrai ; mais il doit encore plus s'appliquer à régler son intérieur. En réglant celui-ci, il réglera celui-là. Donnez-moi un cœur recueilli, et je vous montrerai bientôt un maintien modeste, silencieux, et mesuré en toutes choses. Comme la physionomie retrace l'état des principaux organes corporels ; ainsi, l'attitude et la démarche peignent l'état de l'âme. Et pour cette raison, saint Bonaventure indiquant au religieux la manière dont il doit se tenir physiquement, lui recommande de se tenir toujours avec la gravité qu'il observe après une fervente oraison.

Il y a bien de la différence entre les actions de l'homme d'oraison et de celui qui ne s'y exerce pas. L'homme d'oraison fait tout avec zèle, ferveur, joie, et intention pure ; en un mot, il fait tout pour Dieu, et sous les yeux de Dieu. Mais celui qui ne soupçonne pas la véritable nature de la dévotion, est aussi sec dans ses actions que dans son âme. Du moins, il ne paraît pas avoir été compris dans ce souhait du Prophète-Roi : « Que le Seigneur

garde la mémoire de votre sacrifice, et que votre holocauste lui soit agréable. » *Ps.* XIX, 4. « L'holocauste qui n'est point agréable au Seigneur, dit saint Grégoire à ce sujet, est celui qui n'est point baigné des larmes de la prière; mais il lui est agréable quand nous le lui offrons avec l'humilité de cœur, et les larmes de la dévotion. » *Sup. Ezech. Homil.* XX.

V.

De ce que l'expérience apprend sur la prière et son excellence.

Nous chercherons dans l'expérience la confirmation des raisons précédentes. C'est l'expérience en définitive qui juge la valeur des choses, c'est l'expérience qui souvent la découvre. Les hommes n'ont appris les vertus des simples que par l'expérience; et c'est l'expérience des avantages que beaucoup de personnes ont retirés de la prière qui achèvera de nous convaincre de son excellence.

Or, nous voyons tous les jours que telle est notre oraison, et telle est notre vie; tels sont les exercices de piété, telle est la vie spirituelle. De même que les mouvements de la mer sont soumis à l'influence de la lune, et que ses flots montent ou descendent suivant la position de cet astre; de même la vie chrétienne dépend si étroitement de l'oraison, qu'elle est réglée quand l'oraison est réglée, qu'elle marche à l'aventure quand l'oraison est négligée, et qu'avec notre progrès dans l'esprit de prière augmente ou diminue notre perfection. La raison de cette dépendance n'est pas difficile à trouver : la dévotion étant la compagne des prières ferventes, et la dévotion nous rendant aisé le service du Seigneur, rien de plus simple que les rapports intimes de la prière et de la perfection.

Du reste, vous avez une image frappante de cette vérité dans Moïse priant sur la montagne, tandis qu'Israël combattait dans la plaine. *Exod.* XVII. Puisque le succès du peuple hébreu, visible lorsque Moïse tenait ses mains élevées vers le ciel, baissait lorsque ses mains retombaient, il est clair que la victoire dépendait moins des armes et de la valeur des combattants que de la prière du Prophète. Ainsi, la victoire sur les passions, les ten-

tations et sur tous nos ennemis, est attachée à la prière. Moïse s'étant aperçu que la victoire flottait indécise quand ses mains s'élevaient et s'abaissaient tour à tour, il les tint fermes et immobiles ; et bientôt la victoire des siens fut complète. Apprenons par là que le triomphe du chrétien sur ses ennemis sera douteux, tant qu'il ne se livrera pas de tout cœur à la prière. Veut-il être toujours victorieux, qu'il conserve son âme par la prière dans un état d'élévation aussi continuel qu'il lui sera possible. Arrivé à ce point, qu'il se tienne assuré de la victoire, et qu'il chante avec le Psalmiste : « J'ai eu toujours la présence du Seigneur devant les yeux, car il est à ma droite, afin que je ne sois pas ébranlé. » *Psalm.* xv, 8. — « Mes regards sont incessamment fixés sur lui, et il délivrera mes pieds de toute embûche. » *Psalm.* xxiv, 15.

Je le demande aux personnes qui fréquentent l'oraison. N'est-il pas vrai que leur fidélité à la prière est récompensée par la pureté de la conscience, la joie du cœur, la force de l'âme, l'abondance des bons desseins et des pieux désirs? Elles sentent en elles-mêmes la présence du Seigneur, la vertu de sa grâce : elles sont portées en quelque sorte sur des ailes d'aigle au-dessus d'elles-mêmes, *Exod.* xix, et elles expérimentent la vérité de cette parole de Jérémie : « Je les conduirai le long des torrents, dans un chemin droit où ils ne se heurteront pas. » *Jerem.* xxxi, 8. Mais dès que la négligence les gagne, elles tombent insensiblement dans la faiblesse, la langueur, et elles perdent leur séve et leur fraîcheur primitives. Bientôt, on ne sait comment, les saintes pensées, les saints propos disparaissent, et les passions sortent du sommeil et du sépulcre dans lequel elles étaient couchées. En même temps, on devient accessible aux joies vaines, à la légèreté de cœur; on se plaît à parler, à rire, à plaisanter : et la colère, l'envie, l'ambition, pareilles au feu qu'un souffle, dépouillé de la cendre dont il était couvert, reprennent tout à coup leur premier éclat.

C'est à ce double état de l'âme pleine de dévotion et de tranquillité, puis en butte aux attaques des passions ranimées, que faisait sans doute allusion le Psalmiste en ces termes : « J'ai dit au sein de l'abondance : Rien ne saurait m'ébranler. Vous avez, Sei-

gneur, un peu détourné de moi votre visage, et j'ai été saisi d'abattement. » *Psalm.* XXIX, 7.

Si quelqu'un désirait une comparaison qui lui rendît cette vérité sensible, je lui dirais : Représentez-vous un homme qui voyage par un épais brouillard ; il ne voit de tous côtés que brouillard, il ne distingue rien ; à peine se distingue-t-il lui-même. Mais aussitôt que les rayons du soleil dissipent ces vapeurs, les objets apparaissent peu à peu, et il commence à distinguer, quoique confusément, le sommet des montagnes, la cime des arbres, jusqu'à ce qu'enfin chaque chose revête une forme précise. La dévotion est aussi un brouillard spirituel que Dieu répand dans l'âme juste. Ce brouillard est de si merveilleuse nature qu'il ne permet de rien distinguer, excepté Dieu ; et cette vue absorbe l'âme au point de n'avoir d'elle-même qu'un vague souvenir. Lorsque Salomon disait, III *Reg.* VIII, 12 : « Le Seigneur a déclaré qu'il habiterait dans une nuée, » il ne parlait peut-être pas exclusivement d'une nuée matérielle, parce qu'il n'y a pas de raison pour que Dieu établisse plutôt sa demeure dans cette créature que dans une autre ; mais il pensait à la nuée spirituelle qui remplit l'âme quand elle brûle l'encens de la prière au feu de la charité. Alors seulement on peut dire en toute vérité que Dieu habite cette nuée ; et le premier effet de sa présence est le souvenir de Dieu seul, l'oubli de tout le reste. Mais que cette nuée se dissipe, c'est-à-dire, que la dévotion s'évanouisse, aussitôt les passions, les inclinations mauvaises que nous n'apercevions pas auparavant, se dressent devant nous, et se mettent à nous persécuter.

En conséquence, voulez-vous éviter ces persécutions, efforcez-vous d'entretenir dans votre cœur le parfum de la dévotion ; non-seulement vous résisterez aux assauts de l'ennemi, vous ne les éprouverez même pas. L'ange disait à Tobie : « Une parcelle du cœur de ce poisson placée sur des charbons ardents exhale une fumée qui met en fuite toute espèce de démons. » Placez, vous aussi, votre cœur sur le brasier du divin amour ; laissez-le devenir la proie des flammes, et «vous verrez la fumée qui en sortira débarrasser votre âme des esprits malfaisants. » *Tob.* VI, 8.

Un autre fait d'expérience non moins convaincant est le

prompt changement opéré par la prière chez les personnes qui s'adonnent à cet exercice. On sera souvent distrait, dissipé, découragé, de glace pour le bien : une ou deux heures de prière fervente et soutenue changent tellement ces dispositions qu'on croirait être un autre homme. Il y a des plantes qui, n'étant pas arrosées durant plusieurs jours, deviennent tristes, languissantes, et semblent perdues sans retour. Arrosez-les un instant, et peu après vous les verrez aussi belles, aussi fraîches qu'elles l'ont jamais été. Il faut bien reconnaître que l'oraison est la source d'eau vive qui arrose et ranime en notre âme la plante des vertus. De même qu'une terre sans eau offre un aspect désolant, tandis que rafraîchie par la pluie, elle se couvre de fleurs et de feuilles; de même, l'âme sans la prière est cette terre désolée dont parle David, laquelle produit à peine quelques mauvaises herbes; mais est-elle arrosée par la prière, elle reprend, avec sa fraîcheur première, un nouveau lustre et une nouvelle beauté. *Psalm.* CXLII.

Vous pouvez maintenant juger de l'excellence de la prière. Vous avez vu le secours puissant qu'elle nous prête pour arriver à la perfection. C'est elle qui nous dispose spécialement à recevoir la grâce qui nous unit à Dieu, qui nous donne part à son esprit, et qui élève nos cœurs à la contemplation de sa merveilleuse nature. Elle est la nourriture des âmes, l'aliment des vertus, la source des délices spirituelles, la compagne de l'amour du souverain bien, lequel amour forme notre félicité. Tels sont les nombreux trésors dont la prière nous ouvre les portes. Et si chacun en particulier est assez vaste pour nous enrichir, que sera-ce de ces trésors mis ensemble ! Je passe sous silence bien d'autres qualités de la prière, le mérite qu'elle procure, lorsqu'elle est faite en état de grâce, son efficacité lorsqu'elle est faite avec foi et confiance. Quoique les proportions de cet ouvrage m'obligent à m'arrêter ici, je dois signaler ces points de vue au lecteur, afin qu'il comprenne de plus en plus la noblesse de la prière, son utilité, et la sagesse profonde de cette recommandation du Sauveur : « Il faut toujours prier, et ne jamais cesser. » *Luc.* XVIII, 1. L'excellence de la prière démontrée, nous allons en établir la nécessité.

CHAPITRE II.

De la nécessité de la prière.

I.

Raisons de cette nécessité.

Il y a peu de considérations qui déterminent aussi bien les hommes à une chose que la considération de sa nécessité. D'après saint Thomas, une chose peut être nécessaire de deux manières: absolument, lorsque sans elle un but ne saurait aucunement être atteint; relativement, lorsque sans elle ce but pourrait être atteint, mais avec beaucoup de difficulté. III part., I, 1. Nous parlons ici plutôt de la seconde nécessité que de la première; quoique en certaines circonstances, la prière soit l'objet d'un précepte et devienne absolument nécessaire.

La raison de la nécessité de la prière est la pauvreté et la misère où l'homme a été jeté par le péché, et la différence de sa condition actuelle avec la condition dans laquelle il a été créé. S'il fût demeuré dans sa condition première, il n'eût pas eu besoin de beaucoup d'efforts pour incliner son cœur vers Dieu et l'élever à la contemplation des choses célestes. Comme l'aigle au rapide essor, qui attache son aire au flanc des rochers, l'âme humaine eût pris son essor vers les sphères éternelles, et elle y eût établit sa demeure. Mais depuis que la malédiction de l'antique serpent a été prononcée, le ciel a fait place à la terre, et nous sommes devenus terre nous-mêmes. *Gen.* III, 17. Nous aimons la terre, nous nous entretenons de la terre; elle est notre nourriture et notre trésor, et nous y sommes fixés par de si profondes racines, qu'à grand'peine pouvons-nous nous en détacher.

Nul d'ailleurs ne s'en étonnera quand il aura réfléchi sur les ravages causés dans notre nature par la faute originelle. L'Ecriture raconte qu'après cette faute les yeux de nos premiers parents s'ouvrirent, et qu'ils s'aperçurent de leur nudité. *Gen.* III, 7. Elle était bien plus grande encore la nudité spirituelle où était reduite leur âme. Plus de grâce, plus de justice, plus de dons gratuits.

Encore si la nature n'eût pas été altérée, ils auraient trouvé une sorte de consolation. Mais la nature aussi avait été atteinte, et depuis la plante des pieds jusqu'à la tête il n'était pas resté en elle une seule partie entièrement saine. C'est bien à elle que l'on peut appliquer ces paroles du Prophète-Roi : « Il s'est enveloppé de la malédiction comme d'un manteau ; elle a pénétré son intérieur comme l'eau, et comme l'huile, jusqu'à la moelle de ses os. » *Psalm.* CVIII, 18. Si l'auteur sacré se fût contenté de dire que la malédiction l'avait enveloppée tout entière, il eût certainement retracé une grande misère; mais on aurait peut-être cru la nature humaine altérée seulement à la surface, et nullement à l'intérieur : aussi ajoute-t-il que la malédiction s'est répandue comme l'eau dans tout son être, en sorte qu'il en est tout imprégné. Cependant l'eau ayant une force de pénétration assez restreinte, on eût pu conclure de cette comparaison que les parties les plus intimes auraient échappé à son action; c'est pourquoi le Psalmiste va plus loin, et compare la malédiction originelle à une huile qui se glisse jusqu'à la moelle des os. Il n'y a donc rien dans notre âme qui ne soit gâté : tout y est maudit, même ce qui est en elle le plus spirituel, ce qui la rapproche des anges, et la fait image de Dieu; même cette inclination qui l'aurait portée de préférence aux choses du ciel et détournée des choses de la terre. Désormais elle est souillée, corrompue et courbée vers la chair. L'homme est composé de trois parties principales : le corps, l'âme et l'esprit; ces trois choses ont ressenti chacune l'atteinte du péché. La malédiction a couvert comme un vêtement le corps et ses sens; comme l'eau, elle a inondé l'âme et ses instincts : comme l'huile, elle a pénétré jusqu'à l'esprit et ses facultés : l'entendement a été obscurci, la volonté affaiblie, le libre arbitre débilité, et la mémoire distraite de la pensée du Créateur.

Mais, l'homme étant à ce point corrompu et devenu chair, comment pourra-t-il observer la loi divine qui est toute esprit? « Nous savons, dit l'Apôtre, que la loi est spirituelle; moi, au contraire, je suis charnel et l'esclave du péché. » *Rom.* VII, 14. Or, quelle proportion existe-t-il entre la loi spirituelle et l'homme charnel? Y a-t-il rien de commun entre eux? Il n'y a rien

absolument de commun entre l'animal et une loi raisonnable. L'homme, sans être réduit à la pure condition d'animal, est pourtant dominé par les inclinations charnelles. En quoi sera-t-il apte par lui-même à pratiquer une loi digne des anges? Il l'est si peu qu'il ne saurait accomplir une seule action, prononcer une seule parole agréable à Dieu, à moins que Dieu ne l'assiste d'un secours particulier.

Ainsi, à considérer le corps humain, aucune des créatures qui peuplent la terre et l'océan n'est sujette à tant d'infirmités, de besoins et de maux. A considérer l'âme humaine, elle est incapable de prononcer dignement le nom de Jésus, I *Cor.* XII. Voilà notre nature telle que le péché nous l'a faite. Assurément cette punition était méritée par l'orgueil et l'ingratitude de l'homme prévaricateur. Dieu l'avait environné d'honneur et de gloire; et l'homme répondit à ces bienfaits par la révolte ouverte. Quelle en fut la conséquence? La misère et le dénûment : la misère afin de nous apprendre l'humilité; le dénûment afin de nous apprendre la diligence d'abord, et quand le remède lui serait apporté, la reconnaissance.

Quelle ressource reste à l'homme, dans une si triste condition? direz-vous alors. — Et moi je vous demanderai quelle ressource reste au malheureux qui n'a, pour vivre, ni patrimoine, ni fortune, ni moyens de gagner le nécessaire? — Il n'a plus, me répondrez-vous, qu'à mendier au nom de Dieu.— Hé bien! il en est ainsi pour l'homme depuis le péché. Plongé dans un abîme de misère, il n'a plus qu'à mendier, qu'à implorer la divine miséricorde, à confesser humblement sa pauvreté, et à s'écrier avec le Prophète : « Je suis pauvre et mendiant; mais le Seigneur prend soin de moi. » *Psalm.* XXXIX, 18.

Je dirai plus : que peut faire le petit oiseau qui vient de sortir de l'œuf, sans plumes, sans ailes et sans forces? Crier, n'est-ce pas, gémir, et toucher de ses plaintifs accents les entrailles des auteurs de ses jours. Mais l'homme dont le dénûment et la faiblesse sont plus grands encore, aura-t-il autre chose à faire qu'à supplier jour et nuit le Seigneur, comme son véritable père, et à lui demander assistance? C'est pour cela que le saint roi Ezéchias

prononçait ces paroles : « Je crierai comme le petit de l'hirondelle; je gémirai comme la colombe. » *Isai.* XXXVIII, 14. Il semblait parler ainsi au Seigneur : Pareil à l'oiseau nouveau-né, je me vois si dénué de grâce, si dépourvu de forces, si impuissant à m'élever sur les ailes des vertus, et à faire une chose qui vous soit agréable, que mon unique ressource est de crier vers vous, mon père et mon créateur, afin que vous veniez à moi et que vous me secouriez dans ma nécessité. Je gémirai donc avec la colombe, je pleurerai sans cesse mon exil, ma condamnation, ma pauvreté, mes prévarications, et je vous demanderai un remède à tant de maux.

La prière, tel est donc le seul bien conservé à la nature humaine après son naufrage, le seul moyen d'obtenir aide et consolation. Vous le voyez, chrétien; votre principale ressource est le gémissement et la prière. Désirez-vous l'amitié et la grâce de Dieu? gémissement et prière. Désirez-vous la mortification de vos passions? gémissement et prière. Désirez-vous être soutenu dans les tribulations? gémissement et prière. Désirez-vous la force dans les tentations, les consolations de l'Esprit-Saint, du secours dans les choses temporelles? gémissement et prière. Enfin désirez-vous apaiser le courroux du Seigneur? toujours gémissement et prière. Comment Moïse enchaîna-t-il la vengeance de Dieu irrité contre son peuple, sinon par la prière? *Exod.* XXXII. Le prophète Isaïe pleurait de ce que personne en son temps n'employait la prière pour calmer la colère céleste. « Il n'y a personne, disait-il, qui invoque votre nom, qui se lève et retienne votre bras. » *Isai.* LXIV, 7. Ayez donc vous-même recours à une humble et persévérante prière, et vous fléchirez la colère divine. Jamais Dieu n'a été autant irrité contre le monde qu'à l'époque du déluge. Noé lâcha une colombe pour voir si la fin de ce terrible fléau était arrivée. La colombe ne rapporta rien. Lâchée une seconde fois, elle revint tenant en son bec une branche d'olivier, signe certain de la miséricorde du Seigneur. Quand vous vous croirez menacé de la vengeance céleste, envoyez du fond de votre cœur un gémissement qui vole comme la colombe, appuyé sur les ailes du jeûne et de l'aumône; et soyez assuré, quoi qu'il paraisse

d'abord, de la miséricorde de Dieu. Telle fut la conduite d'Ezéchias lorsque le Prophète lui communiqua sa sentence de mort : il versa tant de larmes, il pria si instamment, que la sentence fut révoquée avant que le Prophète eût franchi le seuil du palais. *Isai.* XXXVI, 25. Telle fut encore la conduite de David lorsqu'il fit sa célèbre pénitence. *Psalm.* L. C'est ce qui inspirait ces paroles à Cassiodore : « La prière est le moyen d'arrêter la colère divine, d'obtenir le pardon de ses fautes, et la remise de la peine méritée. Elle converse avec Dieu, adoucit sa justice et nous met en présence de celui qui est invisible.

Outre qu'elle obtient le pardon des fautes commises, la prière est de plus une des armes les plus puissantes contre les tentations de l'ennemi. Je suppose une forteresse assiégée et serrée de près : la garnison est insuffisante à la défendre. Mais un soldat accourt en toute hâte vers le roi, l'avertit de ce qui se passe, et emmène un renfort qui délivre la place ; ne sera-t-il pas vrai de dire que ce soldat, en un certain sens, a fait plus que le reste de la garnison ? La prière n'est pas autre chose qu'un courrier dépêché par nous vers Dieu à l'effet de lui demander du secours contre l'ennemi qui nous attaque. Que de fois, nos forces s'étant épuisées à la défense de notre âme, nous sommes sur le point de remettre les clefs du consentement au péché, lorsque ce courrier nous amène du ciel un renfort qui change la face des choses ! Que de fois notre cœur succombe sous le faix de la tribulation, et rien en nous ne réussit à le relever de sa défaillance ; nous crions vers Dieu, et aussitôt le courage renaît, et nous marchons de nouveau la tête haute et d'un pas assuré.

Nous trouvons une figure de la prière dans ce soldat qui donna avis au patriarche Abraham de la défaite de Loth et de la victoire des cinq rois. A cette nouvelle Abraham rassemble ses gens, les range en ordre de bataille, fond sur les vainqueurs, les met en déroute, s'empare du butin, et rend la liberté à Loth et à tous les prisonniers. Tous les jours la prière monte vers Dieu, lui annonce ce qui se passe, et obtient non-seulement le courage de combattre, mais qu'il prenne lui-même les armes, et qu'il vole à son aide, selon ces expressions du Psalmiste : « Prenez vos armes et votre bou-

clier et levez-vous pour me secourir. » *Psalm.* xxxiv, 2. — « Les douleurs de la mort m'ont environné, dit ailleurs le même Prophète; les torrents de l'iniquité m'ont jeté dans le trouble. J'ai invoqué le Seigneur dans ma tribulation; j'ai crié vers mon Dieu : et il a entendu ma voix du fond de son sanctuaire, et mon cri de détresse a frappé ses oreilles. » *Psalm.* xvii, 5. N'est-ce pas un bon messager que celui qui franchit si légèrement la distance de la terre au ciel, et qui en rapporte si vite l'objet de sa demande? Il avait donc bien raison, saint Jérôme, d'admirer la vertu de la prière et des larmes, et de s'écrier : « O larmes de la prière; à vous le royaume, à vous la puissance. Vous ne craignez pas de vous présenter devant votre juge, et d'imposer silence à vos accusateurs. Pour vous point de porte, ni de verrous. Vous entrez seules; mais vous ne sortez jamais sans avoir remporté quelque avantage. Qu'ajouterai-je? Vous triomphez de l'invincible; vous liez les mains du Tout-Puissant, et vous inclinez à ce que vous voulez le Fils de la Vierge-Mère. » Quoique ces paroles du saint Docteur montrent clairement l'efficacité de la prière, je pourrais encore invoquer l'exemple de Josué arrêtant le soleil dans sa course, Dieu, d'après l'Ecriture, obéissant à la voix de l'homme. *Josue*, x. Mais ce genre de preuves fera l'objet spécial de l'article suivant.

II.

Exemple de Jésus-Christ et des saints.

L'exemple de Jésus-Christ et des saints n'est pas un faible argument en faveur de la nécessité de la prière. C'est en priant et en jeûnant quarante jours que le Saint des saints se prépara à prêcher l'Evangile. C'est en priant à trois reprises dans le jardin des oliviers, et en invitant ses disciples à prier afin de ne pas succomber au danger, qu'il inaugura sa passion. Dans la primitive Eglise, l'un des exercices quotidiens des fidèles, et l'un des plus importants était la prière. La prière disposa les disciples du Sauveur à recevoir l'Esprit de sainteté. *Luc.* xxxiv, *Act.* i. Dès qu'ils l'eurent reçu, ils continuèrent à prier, et ils employaient ainsi dans le temple une grande partie de la journée, *Act.* ii. La

tradition rapporte que saint Barthélemy se prosternait cent fois le jour pour prier, et autant de fois la nuit. Saint Jacques était si adonné à la prière que la peau de ses genoux avait durci au point de ressembler à celle du chameau. Après les premières conversions, les apôtres se déchargèrent sur les diacres du soin de pourvoir aux nécessités des veuves et des indigents; et cela, pour être libres de se consacrer tout entiers à la prédication et à la prière. Or, si des hommes de cette perfection imploraient la grâce divine avec tant d'instance et de fidélité, que devrons-nous faire, nous si pauvres et si misérables?

Dans l'Ancien Testament, nous voyons une fois Moïse prier la face contre terre, durant quarante jours, pour les péchés de son peuple. *Exod.* XXXIV. Malgré ses nombreuses et royales occupations, David trouvait le temps de louer, sept fois le jour, le Seigneur. *Psalm.* CXVIII. Saint Jérôme nous apprend de lui-même qu'il passait souvent le jour et la nuit à frapper sa poitrine, à prier jusqu'à ce que la paix eût été rendue à son cœur. *Lib. de Cust. virgin. ad Eustoch.* Qui ne connaît l'amour du bienheureux saint François d'Assise pour l'oraison? Il la mettait bien au-dessus de la prédication et de la conversion des âmes; et il fallut une révélation spéciale pour le décider à prêcher la parole sainte. Notre glorieux père saint Dominique distribuait son temps de la manière suivante : le jour, il l'employait à procurer le salut du prochain; la nuit, à s'entretenir avec Dieu. Comment s'étonner ensuite de ses prodigieux succès. Il préparait la nuit ce qu'il faisait le jour; et il obtenait du Seigneur, à force de supplications, le bien qu'il voulait faire aux hommes.

De semblables exemples ne font pas défaut chez les femmes. Ce sexe, quoique faible, n'en est que plus dévôt, plus humble et plus propre à l'exercice de l'oraison. Nous avons rappelé ailleurs cette sainte prophétesse qui demeura dans le temple, jeûnant et priant, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans; moment où il lui fut donné de contempler le Fils de Dieu dans les bras de sa Mère, et de publier, avant Jean-Baptiste, cet ineffable mystère. Saint Jérôme nous parle de plusieurs nobles femmes que le soleil à son coucher laissait en prières, et qu'il y trouvait encore à

son lever. Saint Grégoire raconte de Tarsille, sa tante, *Dial.* IV, 16, qu'après sa mort on trouva les coudes et les genoux de cette généreuse vierge durcis par ses longues et fréquentes prières. Une reine de Hongrie, sainte Elisabeth, se retirait la nuit, du consentement de son époux, sous une pauvre cabane, afin qu'une mauvaise couche réservât plus de temps à la prière.

Nous n'en finirions pas si nous voulions recueillir tous les exemples de nature à montrer la nécessité de cet exercice. De tout temps, la prière a été pour les saints un objet de prédilection. L'amour de la prière les a déterminés souvent à quitter le monde, à s'enfoncer dans les déserts, et à vivre d'herbes grossières comme les bêtes sauvages. La prière est la part de Marie, part beaucoup meilleure, au jugement du Sauveur, que la part de la vigilante et miséricordieuse Marthe. *Luc.* x, 42. En effet, la prière conduit à une pureté de conscience qui élève l'homme au-dessus de lui-même, et le rend semblable à Dieu.

Il ne faut donc pas être surpris du rôle que les saints attribuent à la prière. Ses délices sont telles que rien ne coûte à celui qui les a déjà éprouvées. Et que dirons-nous des biens dont elle est la source? S'est-il opéré un seul miracle dans le monde, sans la prière? Quelle grâce a jamais été obtenue sans quelque prière? Que d'armées, que d'ennemis vaincus par la prière! Par la prière les saints ont guéri les malades, chassé les démons, triomphé de la mort, adouci les bêtes féroces, tempéré l'ardeur des flammes, dompté les éléments, arrêté le cours des astres. C'est avec les armes de la prière qu'ont vaincu Moïse, Josué, Gédéon, Jephté, David, Ezéchias, Josaphat et les vaillants Machabées. Les grands amis de Dieu n'en ont point eu d'autres. Aussi le roi Joas s'écriait-il à la mort d'Elisée : « O mon Père, ô mon Père, le char et le conducteur d'Israël! » IV *Reg.* XIII, 14. Il reconnaissait, dit un commentateur, que la prière du Prophète surpassait en puissance tuos les chars et toutes les armes du monde. La prière est aussi l'arme avec laquelle, nous chrétiens, nous repousserons nos ennemis, soit visibles, soit invisibles.

De ces raisons et de ces exemples ressort manifestement la nécessité de la prière, et la sagesse de la recommandation du

Sauveur : « Priez toujours; ne cessez de prier. » *Luc.* XVIII, 1. Cet exercice étant le canal ordinaire des grâces, le plus merveilleux instrument à l'usage du chrétien; le chrétien sans la prière, que sera-t-il, sinon un soldat sans armes?

Voici maintenant la conclusion naturelle de cette doctrine : Toute personne qui désire sérieusement vivre dans la piété, doit avant tout s'appliquer à régler ses occupations et ses affaires, de telle sorte qu'elle ait le temps de s'entretenir avec Dieu dans la prière. Quand je parle d'occupations, je comprends sous ce nom les occupations spirituelles aussi bien que les temporelles. Les unes et les autres ne doivent jamais nuire aux véritables intérêts de notre âme. La loi de la restitution, enseignent les théologiens, n'oblige pas si étroitement qu'il faille vendre les outils d'un pauvre ouvrier endetté. Privé d'outils, il ne pourrait ni vivre, ni payer ses dettes; au lieu qu'avec eux il trouvera le moyen d'atteindre ces deux fins. De même, la loi de la charité, ni aucune fonction quelle qu'elle soit, n'impose à personne l'obligation de renoncer entièrement à l'usage de cet instrument universel du chrétien, que nous appelons la prière. Sans prière, on ne pourrait ni remplir convenablement les devoirs de sa charge, ni conserver en soi la vie surnaturelle. Mais il sera facile avec un peu de discrétion d'en user de telle manière qu'aucune de nos obligations ne laisse à désirer. Voyez ce qu'en disait saint Bernard au pape Eugène, *De Consid.* I.

CHAPITRE III.

De la persévérance dans la prière.

Les autorités que nous venons de consulter n'établissent pas seulement la nécessité de prier, mais encore la nécessité de prier toujours. On se souvient des expressions de Notre-Seigneur, lesquelles sont formelles. Il nous reste à examiner en quel sens et pourquoi la persévérance dans la prière est nécessaire.

I.

En quel sens la persévérance dans la prière est-elle nécessaire.

Certains auteurs frappés des obstacles qu'opposent à la persé-

vérance dans la prière les occupations de la vie, croient devoir l'entendre des bonnes œuvres. Faire le bien, disent-ils, c'est prier; et il prie toujours celui qui fait toujours le bien. Assurément c'est une excellente prière qu'une bonne œuvre; et comme faire le bien est le but de la prière, il est vrai en un sens que persévérer dans les bonnes œuvres est persévérer dans la prière. Mais ce n'est pas l'objet de la recommandation du Sauveur. Les paroles que nous avons citées, aussi bien que le passage entier, s'occupent de la prière et non des bonnes œuvres : la parabole de la femme obtenant justice à force d'instances, rend le doute impossible. Enfin, si telle eût été l'intention du Sauveur, il aurait bien su dire : « Il faut toujours faire le bien, » et non « il faut prier sans cesse. »

L'interprétation littérale étant la seule admissible, nous devons croire que Dieu nous demande une chose possible, en nous demandant de persévérer dans la prière. Cette persévérance consistera donc à prier aussi souvent et aussi longtemps que nous pourrons, renonçant à tout ce qui nous détournerait de Dieu. En effet, il est reçu de dire que l'on fait toujours ce à quoi l'on consacre tous ses loisirs. Quand il est écrit du juste qu'il méditera sur la loi du Seigneur et la nuit et le jour, il ne s'agit pas d'une continuité mathématique, mais d'une continuité telle que les hommes ont coutume de l'entendre. Cependant la persévérance dans la prière n'est pas assujettie aux bornes que lui marquent les hommes charnels. Car, si l'amour du gain ou du plaisir absorbe leur esprit au point de rendre toute autre pensée impossible, n'en sera-t-il pas ainsi de l'âme éprise de la beauté suprême? pourra-t-elle en détourner ses regards; son cœur pourra-t-il être où n'est pas son trésor? *Matth.* VI.

Il y a des personnes qui partant de ce principe que la prière est le remède des maux de l'âme, raisonnent ainsi : Quand nous sommes malades, nous prenons d'un remède autant et aussi fréquemment que l'exige le recouvrement de la santé. Par cela même, il nous faut user de la prière autant et aussi fréquemment que l'exige l'état et l'entretien de notre âme. Assigner une mesure générale n'est pas facile. La mesure de chacun dépend de la

force de ses passions, des occasions auxquelles il est habituellement exposé. De même que la plus légère pluie suffit pour fertiliser certaines terres, tandis que d'autres ne portent aucun fruit sans des pluies abondantes; de même, il y a des cœurs si favorisés de la nature ou de la grâce, que la moindre prière entretient leurs bonnes dispositions; et il y en a d'autres aussi, tellement ardents et passionnés qu'une interruption dans les prières accoutumées les rend secs et sans vigueur. Or, il est incontestable que cette dernière classe de gens éprouve un besoin plus grand de la prière; car ce sont les malades qui ont le plus besoin des remèdes. Les dangers de l'âme requièrent des précautions, aussi bien que les dangers du corps. On marche avec plus de prudence, en pays ennemi qu'en pays allié : on se couvre plus soigneusement en hiver qu'au printemps. C'est ainsi que l'on doit se munir avec d'autant plus de soin, de la prière, que l'on est exposé à des occasions plus dangereuses : tel est au reste l'avis que le divin Maître donnait en pareille conjoncture à ses disciples. *Matth.* xxv; *Luc.* xxii.

II.

Pourquoi la persévérance dans la prière est-elle nécessaire.

Pour montrer combien la persévérance dans la prière est nécessaire aux personnes désireuses d'arriver à la perfection de la vie chrétienne, il nous faut remonter encore une fois au péché d'origine et à ses funestes conséquences. Or, le péché a tellement bouleversé notre nature qu'elle nous incline incessamment à l'amour des plaisirs et des jouissances charnelles, sans tenir compte des ordres de Dieu. En effet, suivant l'Apôtre, « la chair n'est point soumise à la loi divine; elle ne peut même pas l'être. » *Rom.* viii, 7. De là cette soif inextinguible des honneurs et des voluptés, ces ardeurs dont la vivacité est au-dessus de toute comparaison. Le cœur humain est vraiment cette fournaise de Babylone dont les flammes atteignaient en hauteur plus de quarante coudées. Il est impossible de ne pas devenir sa proie, à moins que Dieu ne nous envoie cette rosée merveilleuse qu'il nous promet par Isaïe en ces termes : « Lorsque vous passerez au milieu des flots, je serai avec vous; et lorsque vous marcherez dans le feu,

vous n'en serez pas consumé. » *Isai.* XLIII, 2. Mais s'il existe en nous un principe qui ne cesse de nous solliciter au mal, ne serait-il pas bon de lui opposer un principe qui nous détourne sans cesse du mal pour nous porter au bien? Si les inclinations coupables sont toujours prêtes à étouffer les sentiments vertueux, ne faudra-t-il pas travailler toujours à prévenir leur action désastreuse, et à réparer les ruines qu'elles auront amassées? Le naufragé doit, sous peine de périr, lutter contre les vagues, et soutenir son corps entraîné par son propre poids vers le fond de l'abîme. Une force opiniâtre attire notre cœur vers la terre : si nous ne cherchons pas à le ramener vers le ciel, qu'espérer sinon la victoire de la chair sur l'esprit, que craindre, sinon de devenir soi-même chair? Remarquez ce que dit le Sauveur : « Ce qui naît de la chair est chair; et ce qui naît de l'esprit est esprit. » *Joan.* III, 6. Donc la chair qui ne soupire qu'après ce qui lui ressemble doit avoir pour correctif un sentiment, un principe spirituel qui neutralise son influence, détruise son œuvre, et imprime une direction opposée. Or ce principe nous le trouverons dans la prière, qui transporte l'homme de la terre au ciel, le remplit de pieux désirs, d'amour pour les choses spirituelles, de mépris pour les plaisirs des sens, et en outre de force, d'allégresse et de toute sorte de bons desseins. Elle est la rosée dont parle l'Ecclésiastique, XLIII, 24, laquelle répare les ravages d'un fléau dévastateur. Puis donc que la concupiscence ne met point de limite à la durée de ses ardeurs, n'en mettons pas davantage à la prière qui les tempère et les neutralise.

Avec quelle admirable sagesse la Providence n'a-t-elle pas formé le cœur de l'animal? Afin que la chaleur dont il est le foyer ne devînt pas un danger pour son existence, elle lui a donné dans le poumon une source de fraîcheur intarissable. Je n'ai point encore trouvé de comparaison qui exprime mieux que celle-là le besoin que nous avons de la prière. Qui révoquerait en doute l'existence en notre cœur d'un foyer de chaleur aussi funeste que puissant, de celui que les théologiens appellent *fomes peccati?* Et ce foyer fait-il autre chose que dessécher et consumer sans relâche ce qu'il y a de bon en notre âme? Mais ne la dévorera-t-il

pas tout entière si le souffle de l'Esprit-Saint, les eaux de la prière ne viennent rafraîchir cette atmosphère de feu? Voilà pourquoi il convient d'ouvrir souvent vers Dieu à l'exemple du Prophète-Roi la bouche de notre cœur, et d'aspirer le souffle divin. De même que la respiration animale est pour notre poitrine une source de rafraîchissement continuel; de même la respiration de l'âme, c'est-à-dire la prière qu'elle adresse au Seigneur avec les dispositions convenables, attire en elle l'Esprit céleste qui modère la vivacité de ses instincts, et lui communique une nouvelle vie.

La nature de la dévotion nous fournit encore une preuve favorable à notre sujet. On a vu précédemment que la dévotion consiste dans une promptitude à faire ce qui est du service de Dieu: on a vu en même temps le rôle important qu'elle joue dans la vie intérieure. Or, la dévotion est à peu près impossible sans la persévérance dans la prière. La dévotion n'est pas, effectivement, une chose qui soit naturelle à l'homme; elle est essentiellement surnaturelle : sa source n'est pas dans l'âme, mais hors de l'âme. La source est la grâce et l'union avec Dieu. Dieu étant une fournaise immense de charité, l'âme qui s'élève à lui participe de sa chaleur. Veut-elle que cette participation ne cesse point, que son union à Dieu, et conséquemment, que sa prière ne cesse point. L'eau ne se conserve chaude qu'à la condition de n'être pas éloignée du feu. Etant naturellement froide, elle n'a besoin, pour se maintenir dans cet état, d'aucune autre substance : sa nature lui suffit. Mais pour être maintenue à une haute température, elle a besoin de n'être pas séparée de la source à laquelle elle puise sa chaleur. Il en est ainsi de nos âmes. Comme leur dévotion dépend de leur union avec Dieu par la contemplation ou la méditation S. *Th. Sum.* II II, q. 82, art. 2 ad 2, elles doivent ne jamais négliger ces exercices. Si elles les négligent, leur ferveur à coup sûr diminuera. Ne cherchons pas d'autre cause du peu de durée de la ferveur en la plupart des chrétiens. Comment leur cœur si froid, si misérable, ne s'engourdirait-il pas, puisqu'il ne peut rester uni au foyer des ardeurs célestes?

Ajoutez à cela que l'une des pratiques les plus importantes en la vie intérieure, est de marcher en esprit, et de bien régler son

cœur. Tel est le cœur, telle est la vie; nous l'avons déjà plusieurs fois observé. Il faudrait prendre de son cœur le soin que le jardinier prend de son jardin. Il est toujours occupé à l'arroser, à le travailler, afin d'augmenter sa force productrice. C'est ainsi que le serviteur de Dieu devrait travailler son cœur, afin de surmonter la stérilité dont le péché l'a frappé; le vivifier, le pénétrer de la séve de la dévotion, et le rendre de la sorte plus fertile. Or, il le fera surtout en persévérant dans la prière.

III.

Nouvelles raisons de cette nécessité.

Une des vérités les plus élémentaires du christianisme est que l'homme est par lui-même impuissant à atteindre la fin pour laquelle il a été créé. Il n'est pas le maître des moyens propres à l'atteindre, lesquels sont la grâce et les vertus; mais il doit les obtenir d'une faveur spéciale du ciel. « La terre dont vous allez devenir les possesseurs, disait Moïse aux Hébreux, n'est pas semblable à la terre d'Egypte que l'on arrose après les semailles, comme on arroserait un jardin. Elle reçoit au contraire du ciel l'eau qui l'arrose : et depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin les yeux du Seigneur reposent sur elle. » *Deuter.* xi, 10. Il n'y a pas moins de différence entre le peuple de Dieu et le reste des hommes, entre le chrétien et le gentil. Le gentil ignore complètement la grâce, l'esprit de Dieu, et l'ordre surnaturel. Aussi n'a-t-il de ressource qu'en lui-même; et c'est par ses efforts et sa diligence personnelle qu'il espère parvenir à la vertu et au bonheur. Mais le chrétien qu'une lumière supérieure éclaire, découvre les bornes resserrées de la nature; et il ne compte ni sur elle, ni sur ses moyens personnels pour remplir sa destinée. La parole d'en haut lui apprend que toute chair se sèche et passe comme la fleur des champs, qu'en vain « concevrons-nous des flammes ardentes, nous n'enfanterons que de la paille. » *Is.* xxxiii. En conséquence il attend tout du ciel, et le vent, et la chaleur, et l'eau qui féconderont sa semence et ses travaux. Tandis que le philosophe creuse sa tête et les livres dans l'espoir d'en tirer le bonheur, le chrétien fait ce que dit le Prophète : « J'ai levé mes

yeux vers les montagnes d'où me viendra le secours. Mon secours vient du Seigneur créateur du ciel et de la terre. » *Psalm.* cxx, 1. Comme s'il eût dit : que les autres tiennent leurs regards attachés à la terre où sont leurs richesses et leurs espérances ; moi qui n'espère rien de la terre, et tout du ciel, je lève vers lui les regards de mon cœur. Désire-t-on connaître laquelle de ces espérances est la mieux justifiée, qu'on écoute ces paroles du même écrivain sacré : « Ils s'assurent en leurs chars et en leurs cavaliers ; nous au contraire en l'invocation du nom du Seigneur. Ils n'ont pu se soustraire aux filets ennemis, et ils sont tombés ; mais nous, nous sommes restés fermes et debout. » *Psalm.* xix, 8. « Quel peuple, s'écriait un autre prophète, est semblable au peuple d'Israël qui reçoit du bras du Seigneur le véritable salut ? » En effet, de même que le bras divin l'emporte infiniment sur un bras de chair quelconque, le salut qu'il procure doit être hors de comparaison avec tout autre salut. Cela étant ainsi, il faudrait que l'union du chrétien avec Dieu fût continuelle comme l'est sa dépendance. Pour que les rayons du soleil conservent leur éclat, ils doivent n'être point isolés de leur centre. De même, l'âme a besoin de ne pas se séparer de l'auteur de tout bien pour conserver la merveilleuse splendeur qu'il lui communique.

Eclaircissons encore davantage cette vérité. L'univers renferme deux mondes bien distincts : l'un visible, celui des corps ; l'autre invisible, celui des intelligences. Dans le monde des corps, ce sont les corps célestes qui impriment le mouvement et maintiennent l'harmonie. Dans le monde des intelligences, tout est soumis à l'action de Dieu. Par conséquent, plus nous nous livrerons à son action, plus nous recueillerons les bénéfices de son influence. Quand on désire faire atteindre à un arbre son plus parfait développement, on a soin de le planter dans un lieu découvert afin qu'il jouisse abondamment et des bienfaits du ciel, et de ceux de la terre. Mais si on lui refuse l'air et la lumière, il restera frêle et stérile. Nos âmes n'ont pas moins besoin, pour arriver à la perfection, de jouir en toute liberté de l'air et de la lumière divine. Il faut qu'elles soient en quelque façon pénétrées de Dieu, qu'elles le regardent afin qu'il les regarde, qu'elles

l'aiment afin qu'il les aime, qu'elles l'appellent sans cesse, afin que sans cesse il les exauce, et qu'elles le tiennent étroitement embrassé, afin qu'à son tour il les serre sur son cœur paternel. Se plonger au contraire dans les affaires du monde, est le moyen de se priver de l'air qui vivifie et de la rosée qui fertilise.

Ce sont les soins assidus de la mère qui donnent au petit oiseau renfermé dans la coque de l'œuf, la chaleur et la vie. C'est également du soin avec lequel nous nous soumettons à l'action divine par la prière, que dépendent les progrès de notre vie surnaturelle, l'extirpation du vieil homme avec ses inclinations, et la substitution de l'homme nouveau et divin. Supposez que la mère, au lieu de ne point quitter le nid, ne fasse qu'aller et venir, se poser et s'envoler; en vain espérerait-on l'éclosion. Nous aussi, nous espérerons en vain notre complète transformation, si nous nous éloignons à chaque instant de notre Père céleste. Etablissons notre demeure sur son sein : qu'il nous supporte dans notre repos et dans notre sommeil, dans nos joies et dans nos tristesses. Qu'il soit, en un mot, pour nous ce qu'est pour le passereau le toit où il s'est fixé, ce qu'est le nid pour la tourterelle.

IV.

Réponse à une objection.

« Ce que vous recommandez si fort, dira peut-être quelqu'un, n'est pas accessible à tout le monde : une telle pratique ne convient qu'aux parfaits. » — Soit ; mais ai-je tort de vous montrer du doigt le terme du voyage que vous voulez entreprendre? Si vous ne pouvez pas tenir comme Moïse vos mains élevées sans relâche dans la prière, faites au moins ce qui dépend de vous : plus vous ferez, plus vous gagnerez. Quiconque soupire sincèrement après la vertu, doit consacrer chaque jour quelques instants à la prière : comment devenir vertueux si l'on ne s'exerce pas à la pratique de la vertu?

Si, désireux d'apprendre un art ou une science, nous demandons quel est le moyen de réaliser notre désir, on nous répondra sans doute que le moyen le plus expéditif est d'y travailler plu-

sieurs heures tous les jours sous la direction d'un maître habile. Or, la vertu qui est l'art des arts, la science des sciences, ne s'apprend pas dans des conditions différentes. Elle exige du travail et de l'exercice. Mais la prière qu'est-elle sinon une étude et un exercice de la vertu? N'est-ce pas alors que l'homme règle sa vie, examine ses œuvres, découvre ses fautes, les déplore, se propose de les éviter, et demande au Seigneur le secours de sa grâce? Qu'est-ce que prier, sinon se prosterner aux pieds du Maître de toutes les vertus, et écouter ses enseignements? Qu'est-ce encore, sinon faire de notre côté ce qui est en notre pouvoir, et obtenir de Dieu qu'il complète nos efforts, afin de purifier de plus en plus notre vie? L'Ecclésiastique nous l'apprend par ces paroles: « Ceux qui craignent le Seigneur, prépareront leurs âmes, et les sanctifieront en sa présence. » *Eccli.* II, 20. Voilà bien la prière et la sanctification qui en est le fruit, puisque prier est se présenter au Seigneur et s'entretenir avec lui. Telle était la conduite du Psalmiste qui nous dit: « Je méditais, la nuit, dans mon cœur; et dans cet exercice, je purifiais mon esprit. » *Psalm.* LXXVI, 6. Imitons ce saint roi, et nous recueillerons les mêmes avantages. Asseyons-nous aux pieds du Maître du ciel, et disons, *Ps.* LXXXIV, 9: « J'écouterai les paroles du Seigneur à mon âme; car il prononcera des paroles de paix sur son peuple, sur ses saints, et sur ceux qui rentrent dans leur propre cœur. » C'est à ces derniers qu'il fait part de sa doctrine, et qu'il accorde ce calme, cette paix intérieure que le monde ne saura jamais produire.

L'Esprit-Saint a dit: « Celui qui observe la loi, multiplie ses prières. » *Eccli.* XXXV, 1. Livrons-nous donc à la prière. Si nous voulions acquérir une profonde science, nous ne cesserions d'étudier. Puisque nous voulons devenir vraiment vertueux, ne cessons jamais de prier. Outre qu'elle est la source de la grâce mère des vertus, la prière est l'étude propre de la vertu elle-même.

V.

Conclusion.

Nous nous sommes déjà longuement étendus sur les avantages de l'habitude de prier, et de marcher toujours en présence de

Dieu. Cependant, vu l'importance du sujet, il ne sera pas hors de propos de les faire ressortir par une comparaison. Examinons, si l'on veut, les rapports de la lune et du soleil, et nous verrons que de semblables rapports existent entre notre âme et Dieu, objet de la prière. Premièrement la lune n'a point de lumière qui lui appartienne ; celle dont elle brille, elle la reçoit du soleil. Notre âme n'a par elle-même ni grâce, ni lumière, ni vertu, ni capacité de mériter : elle tient ce qu'elle possède du soleil de justice, de Jésus Sauveur des hommes. — La lune n'apparaît pas toujours avec la même puissance de clarté. Tantôt sa face entière est resplendissante; tantôt elle est plus ou moins voilée de ténèbres. L'âme ne reçoit pas toujours de Dieu la lumière et la grâce dans la prière au même degré. Remplie et, en quelque manière, revêtue de splendeurs quand elle est toute à Dieu, elle voit cette splendeur diminuer à mesure que diminuent son attention et sa ferveur. — L'action de la lune est proportionnée à la quantité de lumière qu'elle réfléchit sur la terre. Les progrès dans la vertu sont proportionnés à la quantité de grâce reçue dans la prière : de façon que la prière est le principe et la règle de notre avancement; pourvu toutefois que les autres moyens d'obtenir la grâce ne soient pas négligés. Enfin, qu'un corps étranger, que la terre par exemple se place entre le soleil et la lune, et celle-ci de perdre aussitôt son éclat et son influence. Qu'un objet terrestre se place devant nos yeux, et nous dérobe la vue du soleil éternel; aussitôt notre âme s'éclipse, pour ainsi dire, et s'obscurcit; elle perd l'éclat et la joie spirituelle dont l'avait remplie la céleste vision. Par conséquent, le chrétien qui désire se maintenir, fervent, actif et prêt au bien, doit attacher ses regards sur le Seigneur et les en détourner aussi peu que possible. S'il ne cesse pas de le contempler, il ne cessera pas de participer à l'éclat de sa lumière et au bienfait de sa grâce.

Avant de finir ce traité, nous conseillerons au lecteur de se remettre en mémoire les avis donnés dans la seconde partie du présent ouvrage; et entr'autres celui où il est recommandé de faire marcher de front la pratique des différentes vertus. Elles ne sont pas extrêmement rares les personnes qui, ayant expérimenté les avantages des communications avec Dieu, et ayant reconnu

que la présence divine purifie l'âme comme le soleil la cire, conçoivent de cet exercice une si haute estime qu'il leur paraît suffire à lui seul à notre sanctification. Mais les vertus étant liées ensemble de telle sorte qu'on ne saurait en posséder une parfaitement, si l'on ne possède les autres, le soin exclusif donné à la prière a pour conséquence l'absence de tout résultat. On n'acquiert pas les autres vertus, puisqu'on ne les exerce pas; et l'on n'atteint pas le but de la prière, parce qu'on la prive de ses appuis naturels. Il en est des vertus comme des membres du corps humain; elles ont toutes besoin, pour se conserver, les unes des autres. *Cassian. Collat.* IX, 2. Ainsi, nous ne pratiquerons pas seulement la prière, mais encore toutes les vertus; et nous n'oublierons pas que sans elles la perfection de la vie chrétienne, de même que la perfection de la prière, est impossible.

L'excellence de la prière consistant principalement en ce qu'elle ouvre la source de la grâce, il sera bon de diriger nos efforts vers ce but, et non vers les consolations sensibles. Ces consolations et la prière elle-même ne sont qu'un moyen : que le moyen ne nous détourne pas de la fin.

Je termine ici, cher lecteur, ce que je me proposais de dire sur la prière; et je laisse à l'expérience la tâche de compléter ce que mes paroles ont d'insuffisant. Elle vous persuadera plus efficacement et plus vite. Vous saisirez l'importance du conseil de notre divin Maître, et en implorant chaque jour ses faveurs, vous mériterez après ce misérable exil la gloire et la félicité du ciel.

SECOND TRAITÉ.

DU JEUNE ET DES MORTIFICATIONS CORPORELLES.

Considérations générales.

Au moment d'aborder ce sujet, il me semble voir la nature se soulever et s'opposer de vive force à mon entreprise. Les mortifications blessent l'amour que nous nous portons à nous-mêmes, aussi bien que notre faiblesse, et cette inclination à tout ce qui

flatte les sens, laquelle bouleverse le monde, épuise les vents, fatigue les mers pour se procurer une couche molle, des vêtements précieux et une table délicate. Elles blessent encore les habitudes de notre vie; car nous avons toujours traité le corps, quant aux soins qu'il réclame, comme notre meilleur ami. Or, combattre une nature si puissante soutenue d'ailleurs par des habitudes opiniâtres, c'est bien naviguer contre vents et marée. Pour moi, dira l'un, il faut que je fasse deux ou trois repas par jour. Si j'en omets quelqu'un, mon estomac souffre, ma tête s'embarrasse, mon sommeil est compromis. — J'occupe une position honorable, dira un autre : par conséquent, une certaine recherche dans les habits et dans la nourriture devient nécessaire. Chacun ainsi allègue quelque raison que lui suggère la philosophie d'une chair empressée à défendre sous l'apparence du bien ses préventions et ses plaisirs.

Quel remède opposerons-nous à ce mal? Je n'en vois aucun, sinon celui que l'on a coutume d'appliquer dans les circonstances difficiles. Quand le cultivateur est tenté de renoncer au travail et à ses fatigues; quand le marchand se met à redouter les périls de la navigation, et le soldat ceux de la guerre, on leur représente les avantages de profit ou d'honneur qui en résulteront; et ils se détermineront bientôt à braver fatigues et périls; un sentiment surmontant un autre sentiment, la crainte de la peine cédant à l'amour du gain ou de la gloire. C'est ainsi que nous procéderons : nous allons exposer les principaux avantages des mortifications corporelles, dans l'espérance que ce tableau atténuera l'effet rebutant des difficultés qu'elles présentent. Si mes efforts n'étaient point au-dessous de ma tâche, nul ne serait assez ennemi de soi-même, et assez aveuglé, pour ne pas embrasser de bonne grâce les jeûnes et les austérités.

CHAPITRE PREMIER.

Des biens spirituels que procurent le jeûne et les mortifications corporelles.

I.

Des biens qui leur sont communs avec les autres vertus.

Ce que les mortifications corporelles ont de commun avec les

autres vertus, est que, pratiquées en état de charité, elles nous méritent un degré de grâce et de gloire. En les pratiquant, nous pratiquons toujours la tempérance et l'obéissance toutes les fois que l'Eglise les ordonne. Chaque jeûne donc nous mérite une certaine mesure de grâce et une couronne de gloire correspondante; en sorte que la faim et la peine d'un jour seront récompensées par une satiété et une félicité éternelles.

II.

De la vertu satisfactoire du jeûne.

Un autre avantage du jeûne consiste en ce qu'il nous permet de satisfaire pour nos offenses passées, et pour ces dettes dont chaque jour nous avons à demander la rémission. Quoique la vertu satisfactoire n'appartienne pas en propre au jeûne, elle lui est cependant attribuée d'une manière particulière par les Conciles et les saints Docteurs, en même temps qu'à la prière et à l'aumône. Comme rien n'est plus apte à expier le plaisir de la faute que le support de la peine, le jeûne, l'aumône et la prière étant à charge à notre nature, sont d'excellents moyens de satisfaction.

La doctrine catholique nous enseigne que les lois divines ne sont pas plus dépourvues de sanction que les lois humaines. Celles-ci déterminent les châtiments réservés aux transgresseurs. De même, la justice divine a réglé les châtiments qui atteindront les violateurs de ses lois. Ces châtiments nous devons les subir inévitablement en cette vie ou en l'autre ; dans l'enfer, dans le purgatoire ou sur la terre. Les peines de l'enfer sont éternelles. La durée des peines du purgatoire aura une limite ; mais elles seront d'une intensité telle que, au sentiment de saint Augustin, *sup. Ps.* XXXVII, aucune des souffrances de ce monde, ni celles des martyrs, ni celles de notre Sauveur sur la croix, quelque grandes qu'elles aient été, ne sauraient leur être comparées. Or, les mortifications corporelles nous exemptent de ces châtiments si redoutables. Elles leur sont, il est vrai, bien inférieures comme peine; mais Dieu regardant la volonté et non la grandeur du sacrifice, et reconnaissant à la souffrance choisie librement un prix plus élevé qu'à la souffrance endurée par nécessité, la vertu satis-

factoire de nos austérités ici-bas compense les châtiments que nous mériterions après la mort.

On demandera sans doute pourquoi la pénitence ne remet pas, ainsi que le baptême, et la faute et le châtiment tout entier. — A cela je réponds qu'il existe une différence notable entre ces deux sacrements. Le baptême est une nouvelle génération, une vraie naissance spirituelle. Or, une chose qui naît dépouille complètement la forme qu'elle avait pour revêtir celle qu'elle prend : quand, par exemple, l'arbre naît de la semence, la semence cesse d'être, et une nouvelle forme apparaît. Par suite, dans la régénération spirituelle, le vieil homme, l'enfant de colère est anéanti pour faire place à l'homme nouveau, à l'enfant bien-aimé, à l'enfant purifié de toute faute et exempt de tout châtiment. La pénitence au contraire nous délivre des fautes passées en qualité de médecine, et non de régénération. Les médecines, on le sait, n'extirpent pas toujours les racines du mal : il leur arrive de laisser après elles certaines faiblesses, dont un régime sage pourra seul, à la longue, venir à bout. C'est ainsi que le sacrement de pénitence, tantôt efface le péché et la peine due au péché; tantôt, en effaçant le péché, laisse subsister une partie de la peine qui lui était due. De là il résulte que si les personnes dans lesquelles ce sacrement rencontre une parfaite contrition, comme sainte Madeleine, *Luc.* VII, n'ont rien à expier ; celles dont la contrition est imparfaite ont à satisfaire à la justice de Dieu, soit dans la vie présente, soit dans la vie future. Au fait, sous nos yeux les choses ne se passent pas autrement. Supposez un citoyen qui ait encouru, pour certain crime, la condamnation capitale. Il peut assurément être à même de rendre au souverain de tels services qu'il mérite en récompense une grâce complète. Il peut aussi ne mériter qu'une grâce partielle, la substitution du bannissement, par exemple, à la peine de mort. Ce fut la conduite de David envers Absalom. Justement indigné contre ce meurtrier de son propre frère, II *Reg.*, XIV, il le bannit de sa présence. Puis il lui pardonna, sous cette condition toutefois qu'il ne paraîtrait ni dans le palais, ni devant sa face. Lorsque notre contrition est entachée de quelque défaut, tout en nous remettant avec nos fautes la peine

éternelle, Dieu n'entend pas que nous paraissions dans son palais et devant sa face, avant que nous soyons entièrement purifiés. Or, ce sont les mortifications corporelles, nous le répétons, qui en cette vie opèrent cette purification. Elles sont comme une lime qui ronge la rouille de nos péchés, comme un brasier qui dépouille notre âme de ses scories, et lui ouvre ainsi l'entrée de ce ciel où tout est or pur, où rien de souillé ne saurait pénétrer. *Apoc.* XXI.

Une pénitence de ce genre obtint aux Ninivites la révocation de la sentence que, dans sa colère, Dieu avait prononcée contre eux. Déjà le glaive menaçait leur tête; mais à la voix de Jonas, ils embrassent le jeûne le plus rigoureux et le plus universel que l'on ait jamais vu : les animaux eux-mêmes prennent leur part de cette affliction publique. De tous côtés ce ne sont que gémissements et que larmes. La fureur divine ne resiste pas à ce spectacle, et elle se change en miséricorde. *Jon.* III.

Un Prophète reproche ses crimes à l'idolâtre et homicide Achab. III *Reg.* XXI. Aussitôt le monarque se couvre d'un cilice, jeûne et s'humilie. Alors le Seigneur l'exempte du châtiment qu'il lui avait réservé, et il en renvoie l'exécution après sa mort. Instruite par ces exemples la sainte Eglise notre Mère fait, dès le premier jour du temps de la pénitence, un appel général à ses enfants : elle désire que l'on prenne une trompette, qu'elle retentisse dans Sion, et que l'on observe un jeûne religieux. Elle semble nous tenir ce langage : Laissez, laissez les plaisirs et les sensualités du monde. Voici le temps de pleurer et de mortifier votre chair pour offrir au Seigneur une juste satisfaction de vos péchés. « Car, dit saint Grégoire, il est très-juste de s'interdire les plaisirs permis quand on a recherché les plaisirs défendus; de s'affliger en de petites choses, quand on a le malheur de commettre de grandes fautes. » *Hom.* XX.

III.

Des rapports intimes du jeûne et de la prière.

D'intimes rapports unissent le jeûne et la prière. Nous avons eu l'occasion de constater que l'Ecriture les rapprochait souvent, comme dans ces paroles de David : « J'affligeais mon âme par les jeûnes; et je me livrais à la prière dans le secret de mon cœur. »

Psal. xxxiv, 13. La cause de cette liaison a été indiquée ailleurs V. 2e *partie, c.* ii, § 12, *et c.* iii, § 10. Du reste, le passage suivant de saint Bernard la rappellera suffisamment au lecteur : « Je m'abstiendrai de vin, dit le saint Docteur, *Serm.* lxvi, *sup. Cant.*, parce que dans le vin est la luxure. Je m'abstiendrai de chair, de crainte qu'en renouvelant la substance de mon corps, elle ne lui communique ses vices. Je n'userai de pain qu'avec mesure, afin que l'estomac chargé d'aliments ne me rende pas trop pesant pour l'oraison. Quand l'homme s'est rassasié de nourriture, il est beaucoup plus prêt à rire qu'à pleurer, à dormir qu'à veiller, à converser avec ses semblables qu'avec Dieu et ses anges. » Le législateur des Hébreux, avant de gravir la montagne sainte, passa quarante jours sans boire ni manger, afin de ne point apporter d'obstacle à la divine lumière dont il allait être éclairé. *Exod.* xxxiv. Aussi saint Basile appelle-t-il le jeûne une des ailes sur lesquelles la prière s'élève de la terre aux cieux. Selon saint Bernard *In Quadr. Serm.* iv, nous puisons dans la prière la force de nous mortifier, et la mortification nous mérite la grâce de bien prier. De manière que le jeûne porte à la prière, et la prière au jeûne qu'elle présente à Dieu. « A quoi bon jeûner, conclut le pieux docteur, si nous restons attachés à la terre? Elevons-nous donc sur les ailes de la prière. » Un jeûne parfait, comme l'enseigne saint Isidore, est inséparable de la prière. Quand l'homme extérieur se mortifie, il faut que l'homme intérieur prie : ses désirs pénétreront alors plus facilement jusqu'au Seigneur. Le faucon ne chasse ni volontiers, ni bien à moins que l'abstinence ne lui fasse sentir l'aiguillon du besoin. De même, nous ne sommes en excellente disposition pour prier que lorsque nous nous préparons à la prière par le jeûne.

IV.

Du rapport du jeûne avec les consolations spirituelles.

Le jeûne est un très-bon moyen pour obtenir du Saint-Esprit les célestes consolations. L'âme ne saurait vivre en l'absence de tout plaisir. Si, par amour envers Dieu, elle renonce aux plaisirs de la terre, il est raisonnable qu'elle trouve un dédommagement

dans les plaisirs du ciel. C'est pourquoi dès que le chrétien s'arrache aux consolations de la chair, il est bientôt favorisé des consolations de l'Esprit. Le vin surnaturel dont les apôtres furent enivrés au jour de la Pentecôte ne s'accorde point à ceux qui s'enivrent de consolations mondaines, mais à ceux qui s'en abstiennent pour l'honneur de la souveraine majesté. Par la raison que l'on envoie le médecin aux malades, et non aux gens qui se portent bien, le divin Consolateur visite les cœurs pieusement affligés, et non ceux qui nagent dans la joie et l'abondance. Le Seigneur a promis qu'on le trouverait certainement quand on le chercherait dans l'amertume de son âme. *Jerem.* XXIX. Or, il semble que le chercher ainsi, n'est pas seulement le chercher par des paroles ou des larmes dans l'oraison, choses faciles à tout le monde; mais plutôt en recourant aux jeûnes et aux afflictions corporelles, choses que tout le monde ne pratique pas. Une mère n'écoute pas toujours son enfant réclamant le sein par ses cris; mais quand il pleure, se désole et se déchire de ses petites mains, elle ne peut le lui refuser. Le Seigneur qui, au témoignage du Prophète, *Isai.* XLIX, a pour nous des entrailles plus tendres que celles d'une mère, ne répond pas non plus toujours à nos cris. Mais quand aux cris se joignent les macérations, à la prière les austérités, il ne peut pas ne pas nous répondre, et ne pas changer notre affliction en allégresse, selon cette parole du Psalmiste : « Autant la douleur avait meurtri mon âme, autant vos consolations, Seigneur, l'ont charmée. » *Psalm.* XCIII, 19.

V.

Des rapports du jeûne avec le souvenir de Jésus-Christ.

Les mortifications corporelles sont encore très-propres à réveiller chez le chrétien le souvenir de Jésus-Christ, et à diriger vers lui les mouvements de l'âme. Tourmentés par la faim, rebutés par une nourriture grossière, humiliés par la rudesse des vêtements, brisés par la dureté de notre couche, affligés en un mot par des austérités endurées pour l'amour du Sauveur, qu'avons-nous à faire, sinon à nous rappeler sa croix avec ses douleurs et ses déchirements de toute sorte, et à renouveler notre

courage, à la vue de ce que l'innocent a souffert pour le coupable, le juste pour l'injuste, le bon pour le méchant, Dieu même pour sa créature? Que faire alors, sinon nous féliciter de ressembler en quelque chose à Notre-Seigneur, nous offrir à lui en sacrifice, et lui demander la grâce de ne jamais céder au découragement? Des pensées et des considérations de ce genre sont ordinairement la conséquence des mortifications; car la nature lassée de leur poids sent le besoin d'être soulagée, et la grâce lui suggère que le meilleur soulagement est le souvenir des exemples du Sauveur des hommes. La satiété jointe à la délicatesse engendre au contraire l'oubli de Dieu. « Mon peuple, dit-il lui-même par la bouche d'Osée, VII, 14, regorgeait de froment et de vin : c'est pourquoi il s'est éloigné de moi. » « Vous aviez le remède entre vos mains, dit-il ailleurs, et vous n'avez pas daigné le demander? » C'est qu'on ne songe pas à frapper à la porte d'autrui, quand on est dans l'abondance et qu'on n'éprouve aucun besoin.

VI.

Des rapports du jeûne avec la tempérance.

La vertu de tempérance est un effet du jeûne, tandis qu'elle est détruite par la gourmandise et la gloutonnerie. C'est un enseignement commun à tous les saints que ce dernier vice est l'un des plus propres à obscurcir l'intelligence et à la dévoyer, *S. Th.*, II II, q. 14, art. 6. — De même, dit à ce propos un docteur, qu'en temps d'hiver il se forme à la surface de la terre d'épaisses vapeurs qui obscurcissent le ciel et dérobent la lumière aux regards; de même il s'élève d'un estomac chargé de nourriture d'épaisses vapeurs qui obscurcissent les facultés secondaires de l'intelligence, et qui en embarrassant leurs opérations, rendent l'opération de la faculté principale fort imparfaite. Ajoutez à cela l'influence du travail de la digestion sur l'âme, lequel l'alourdit et lui rend presque inabordable la spéculation des choses divines. Aussi, jamais n'est-on mieux disposé à une œuvre de réflexion que le matin, alors que les opérations digestives ont complètement cessé; et l'on n'est jamais en plus mauvaise disposition qu'après un repas prolongé. Les saints personnages qui ont pratiqué l'exercice de la contem-

plation, ont tous été des hommes d'abstinence, parce que l'abstinence leur facilitait cet exercice.

Nous pouvons déduire de ces considérations la dignité du jeûne et de la vertu à laquelle il est attaché. L'acte le plus propre à l'homme est assurément l'acte de la réflexion et du raisonnement. Conséquemment, l'homme ne sera jamais moins homme que dans le cas où sa gloutonnerie lui interdira cet acte; et il ne le sera jamais plus qu'en se maîtrisant soi-même, et en écartant tout ce qui pourrait gêner les actes de son intelligence. Voilà pourquoi le grand Salomon, désirant, quoique rempli de sagesse, se livrer tout entier à sa recherche, résolut de n'user pas de vin. *Eccli.* II. Saint Dominique, notre père, employa dans ce même but, pendant deux ans, une pareille abstinence; car il comprenait que le vin pris sans mesure absorbe plutôt les hommes, selon l'expression de saint Augustin, *Tract. de sobriet. et castit.*, que les hommes ne l'absorbent. Parlerai-je de ces trois jeunes hommes qui préféraient aux mets et aux vins précieux de la table du monarque assyrien, des légumes et de l'eau fraîche? C'est ainsi qu'ils méritèrent la communication de la sagesse divine. C'est ainsi que l'obtint saint Bernard, malgré le peu de soins qu'il accordait aux lettres humaines. Ainsi l'obtint saint Grégoire, dont la nourriture habituelle consistait en légumes que sa mère, sainte Silvie, lui préparait. Ainsi l'obtint saint Jérôme, qui nous apprend lui-même ses effrayantes austérités. Ainsi l'obtint le grand saint Basile, l'un des premiers théologiens et orateurs du catholicisme. Sa mortification dans les aliments, les habits et le sommeil, fut extraordinaire. Il ne portait qu'une seule robe sur sa chair; il couchait toujours sur la dure; et il passait la plus considérable partie de la nuit à de pieux exercices. Rien ne saurait mieux établir la nécessité de la tempérance que l'exemple de ces hommes consommés en sagesse et en sainteté.

VII.

De la puissance et de l'efficacité du jeûne.

Une chose bien digne d'attirer au jeûne notre estime est sa puissance et son efficacité. Le jeûne joint à la prière, comme nous

le supposons toujours, pénètre les cieux, fléchit la miséricorde divine, et lui arrache tout ce qu'il veut. Les trésors et la porte même du paradis lui sont ordinairement ouverts; car il s'y présente si souvent que l'entrée libre a dû lui être accordée. Comment exposer les victoires, les révélations, les consolations, les faveurs et les vertus dont le jeûne a été la source? Daniel raconte que, pendant trois semaines, il ne mangea que du pain grossier, qu'il n'entra dans sa bouche ni vin ni viande, et qu'il n'usa point de parfums. *Dan.* x. Son occupation unique fut de prier et de gémir devant Dieu; et il en fut récompensé par la magnifique révélation que le Seigneur lui envoya. C'est par le jeûne qu'il apaisa la faim dévorante des lions, et qu'il les força à ne point toucher à des membres que l'abstinence avait sanctifiés. *Dan.* VI. Le jeûne est l'arme avec laquelle Judith trancha la tête d'Holopherne, et délivra Israël de la servitude. Le jeûne d'Esther, de ses femmes et de son peuple dissipa le courroux d'Assuérus, et retourna contre son auteur la cruelle sentence qui les avait un instant ménacés. *Esth.* IV. C'est à jeun, observe saint Ambroise, qu'Elie d'une seule parole rendit le ciel d'airain; à jeun qu'il le chargea de nuées; à jeun qu'il ressuscita le fils de la veuve; à jeun qu'il fit descendre le feu qui dévora les ministres du crime; à jeun qu'il eut sur la montagne sa glorieuse vision; à jeun qu'il fut enlevé sur un char de feu, III *Reg.* XVII-IX et IV *Reg.* I-III, comme si le jeûne l'eût dépouillé de sa pesanteur naturelle, et rendu incorruptible. Nous avons déjà cité l'exemple de Moïse se préparant par le jeûne à gravir la cime enflammée du Sinaï. Mais pendant qu'il y recevait la loi de la main du Seigneur, le peuple, dit l'Ecriture, *Exod.* XXXII, se mit à manger et à boire, puis à se récréer et à adorer le dieu qu'il s'était fabriqué. A ce spectacle, le Prophète indigné brise les tables de la loi. Ainsi, l'ivresse et la gourmandise suffirent pour annuler le résultat de l'entretien que Moïse avait eu durant quarante jours avec Dieu. N'est-ce pas le jeûne qui fit en partie la force de Samson, et le rendit invincible? car il lui avait été ordonné, avant sa naissance, par la bouche de l'ange, de ne pas boire de vin, ni de rien prendre de ce que produit la vigne. *Judic.* XIV. Et la vie de saint Jean-Baptiste fut-elle autre chose

qu'un jeûne continuel? Pour lui point de lit, ni de table, ni de champs, ni de bœufs, ni de blé; rien, en un mot de ce qui paraît le plus nécessaire au commun des hommes. C'est lui néanmoins que la vérité même a proclamé le plus grand des hommes. Saint Paul compte ses jeûnes et ses mortifications parmi les travaux qui lui méritèrent son ravissement au troisième ciel. II *Corinth.* XI, 27. Voilà quelques-unes des merveilles opérées par la grâce. Saint Basile qui les énumère, conclut en ces termes : « Le jeûne engendre les prophètes, redouble la vigueur des forts, » inspire aux législateurs la sagesse. Il est le plus ferme rempart » de l'âme, le soutien des corps, l'arme du soldat, l'exercice de » l'athlète. C'est lui qui éloigne les tentations, et produit la » chasteté. Source de courage dans le combat, il nous instruit à » bien user du repos. Il sanctifie le nazaréen, perfectionne le » prêtre....., forme la jeunesse, embellit la vieillesse. Partout vous » le verrez encore représenté comme le frein des hommes, l'orne- » ment des femmes, le protecteur du mariage, le père de la vir- » ginité, le dispensateur des dons célestes, le soutien des voya- » geurs, le compagnon fidèle de notre exil, et la garantie du » salut. » Ce n'est pas qu'il procure à lui seul tous ces biens ; mais il y concourt puissamment. Si Notre-Seigneur a fait précéder la prédication de son Evangile d'un jeûne de quarante jours, il n'a point agi de la sorte par nécessité, mais afin de nous apprendre que sans jeûne il n'y a point à espérer, dans une entreprise importante, de grands et sérieux résultats.

VIII.

De la ressemblance que les mortifications nous donnent avec Jésus-Christ.

Ce qui a été dit suffirait abondamment à l'éloge du jeûne et des mortifications corporelles. Cependant nous ne pouvons passer sous silence la ressemblance qu'ils nous donnent avec Jésus-Christ, le modèle et le type de toute perfection. Aucun de nous n'ignore que de la crèche au Calvaire la vie du Sauveur fut une croix continuelle, non-seulement parce ce qu'il eut toujours présentes à sa pensée la croix et les souffrances de sa passion, mais parce qu'il fut sans cesse en proie aux fatigues, aux chagrins,

aux persécutions, aux larmes, à la pauvreté, et à une foule d'autres épreuves qui lui méritèrent de la part d'Isaïe le nom d'*homme de douleurs,* Isa. LIII, et qui lui faisait dire par la bouche du Psalmiste : « Je suis pauvre et dans la peine depuis mon enfance. » *Psal.* LXXXVII, 16. Or, la vie du Sauveur étant un exemplaire sans tache de la vraie perfection; plus on lui ressemblera, plus on sera parfait; et conséquemment plus on souffrira pour son amour, plus on lui sera semblable. Ce sont en grande partie les mortifications corporelles qui produiront cette ressemblance; car saint Paul n'oublie pas de mentionner, comme nous l'avons vu, les veilles, la faim, le froid, le dénuement qu'il avait endurés parmi ses titres de gloire. II *Cor.* XI. Il apprend même aux fidèles qu'ils doivent s'assujettir à de pareilles mortifications. « Les disciples du Christ, écrivait-il aux Galates, ont crucifié leur chair avec ses vices et ses convoitises. » *Galat.* V, 24. Saint Pierre nous rappelle, I *Petr.* IV, que, Jésus ayant souffert pour nous, il faut nous armer de cette pensée, et nous déterminer à souffrir pour lui. D'ailleurs, si nous participons à ses souffrances, nous participerons à sa gloire. C'est l'Apôtre des gentils qui nous l'enseigne, *Rom.* VIII; et il ajoute que Dieu a choisi et prédestiné de toute éternité les hommes qui doivent reproduire l'image de son Fils, sur la terre en buvant au calice de ses amertumes, dans le ciel en buvant au calice de sa félicité. Il y a sans doute plusieurs manières de boire au calice de la passion du Fils de Dieu. Mais la plus simple et la plus facile est sans contredit la mortification de son propre corps. Nul besoin dans ce cas-ci de pharisiens, de Dioclétien, d'Antechrist et de semblables persécuteurs du christianisme. Il n'est pas non plus nécessaire de parcourir le monde, comme un saint Paul, à travers mille obstacles. Chacun trouvera, s'il le veut, en lui-même, et les instruments, et le mérite de la persécution.

CHAPITRE II.

Des biens corporels que procurent les mortifications et le jeûne.

La considération des biens spirituels que procure le jeûne joint aux autres mortifications, ne laissera pas insensibles les vrais

amateurs de la vertu. Mais la nature corporelle domine tellement chez certaines personnes, que rien ne les touche de ce qui n'amène pas des avantages du même genre. C'est à ces personnes que nous nous adresserons maintenant, et que nous montrerons l'excellence du jeûne, à ce point de vue particulier. Quoique toutes les vertus ne soient pas moins profitables au corps qu'à l'âme, le jeûne présente sous ce rapport une supériorité incontestable. Cette seule raison a porté des hommes que n'éclairait pas la lumière de la foi, à la pratique d'une rigoureuse abstinence. Parmi les biens corporels, on range communément en première ligne la vie, la santé, la fortune, les honneurs, et les plaisirs. Or, que dirait-on si nous prouvions que ces biens gagnent beaucoup à la pratique du jeûne et des mortifications? Les chrétiens ne devraient-ils pas, dans leur propre intérêt, embrasser une pratique qui leur procure de si grands avantages?

I.

De l'influence du jeûne sur la conservation de la vie.

Commençons par la vie qui est le premier des biens de ce monde : y a-t-il rien de plus propre à conserver et à prolonger la vie d'un homme que la sobriété et l'abstinence? Mettez d'un côté les remèdes, les régimes et toutes les recettes imaginables, de l'autre ces deux vertus; et tous les médecins vous avoueront que l'efficacité de ceux-là ne saurait être comparée à l'efficacité de celles-ci. Consultez la divine Ecriture. « Ne soyez pas avide dans les festins, vous répondra-t-elle; et ne vous répandez pas sur toute espèce de mets. Car dans la multiplicité des mets est la maladie; et la gloutonnerie conduit à d'horribles souffrances. Plusieurs sont morts à cause de leur intempérance; mais celui qui est sobre prolongera ses jours. »

L'enseignement de l'expérience n'est pas différent de celui de la science et de l'Ecriture sainte. On voit tous les jours des hommes à la fleur de l'âge emportés par le déréglement et l'intempérance; tandis que l'on voit les personnes sobres et tempérantes arriver à une extrême vieillesse. Parcourez l'histoire de ces antiques solitaires dont la nourriture était aussi mesurée que

grossière; et vous trouverez que leur vie se prolongeait en proportion de la rigueur de leurs austérités, accomplissant littéralement l'oracle de la souveraine sagesse. Galien, l'un des médecins les plus fameux, atteignit, dit-on, l'âge de cent vingt ans : et cela, parce qu'il ne se leva jamais de table rassasié. Mais à quoi bon s'autoriser d'exemples appartenant à des époques si éloignées de la nôtre? Il nous suffit d'ouvrir les yeux pour reconnaître que parmi les habitants d'une contrée, où l'air et le climat sont absolument les mêmes, ceux dont la vie est plus longue, en sont d'ordinaire redevables à leur tempérance. Ils se contenteront d'aliments rudes; l'eau sera leur principale boisson. Et comme ils ne chargent pas le corps d'un fardeau excessif, et qu'ils n'usent pas les ressorts de l'organisme à l'élaboration d'une nourriture démesurée, ils se conservent sains et vigoureux. Au reste, c'est un principe général que moins on met de mesure dans l'exercice d'un instrument ou d'une force quelconque, moins cet instrument et cette force ont de durée. Servez-vous sans relâche d'un couteau, ou d'une scie; bientôt ils auront perdu tout mordant. Il en est ainsi de l'économie animale. Vous ne l'aurez saine et sauve qu'à la condition de n'en pas abuser. La réflexion découvre encore une autre manière par laquelle le jeûne obtient le même résultat. La réduction de la nourriture a pour conséquence une réduction semblable dans le temps nécessaire au sommeil. Or, le temps gagné sur le sommeil est une prolongation réelle de la vie; car la vie consiste uniquement dans l'état de veille, et le sommeil n'est qu'une image de la mort. Un homme plongé dans le sommeil rappelle parfaitement l'état de l'homme saisi par la mort. Mais quelles sont les personnes qui accordent peu au sommeil? celles qui accordent peu à la nourriture; parce que la nourriture alourdit la tête et provoque le sommeil. Si par vie nous entendons particulièrement la vie qui convient à l'homme en tant qu'être raisonnable, nous saisirons plus aisément cette vérité. La vie raisonnable consiste essentiellement dans les exercices de l'intelligence, tels que lire, écrire, étudier, discuter, prier, méditer et autres occupations pareilles. Or, il est clair que le jeûne favorise d'une manière toute spéciale ces exercices. D'abord, en retardant

le principal repas, il prolonge le temps de la matinée qui est le meilleur de la journée. De plus, il est loisible de consacrer, le soir, à l'étude ou à des occupations pieuses, le temps du souper et de la récréation dont il est suivi. Cette considération est si loin de me paraître de mince importance, que je l'estime une de celles qui ont le plus efficacement agi sur l'esprit des saints, et qui ont porté ces hommes désireux de mettre les instants à profit, à la pratique d'une continuelle abstinence. Je pense aussi qu'elle nous explique comment une foule de docteurs, tels que saint Augustin, saint Grégoire, ont pu malgré le poids et la multitude de leurs affaires composer tant d'excellents ouvrages. Le jeûne leur en fournissait le temps, aussi bien que celui de l'oraison et de la contemplation.

II.

De l'influence du jeûne sur la conservation de la santé.

Si le jeûne est un excellent moyen de conserver la vie, il aura naturellement la même influence sur la conservation de la santé. C'est aussi bien l'opinion formelle du plus illustre des médecins. Hippocrate conseille deux choses avant tout à celui qui désire éviter les atteintes de la maladie : manger peu, et se livrer assidûment à l'exercice corporel. Quelle est, en effet, la maladie dont la cause ne soit la surabondance des humeurs mauvaises? Et d'où provient cette surabondance, sinon de la surabondance des aliments? Les besoins du corps étant limités, dès qu'il s'est assimilé une quantité de nourriture suffisante, le superflu ne saurait servir qu'à troubler ou embarrasser ses fonctions, et partant à le prédisposer aux maladies. Peu importe d'ailleurs que les aliments soient grossiers ou délicats, communs ou précieux. Ce qui importe, c'est qu'ils soient mesurés : et une nourriture grossière prise avec modération sera très-salutaire, tandis qu'une nourriture recherchée deviendra très-nuisible à celui qui en use avec excès.

Je citerai, à ce propos, un trait qui est venu à ma connaissance pendant que je m'occupais du présent ouvrage. Dans une certaine partie de l'Italie vivait un homme tellement affligé par la goutte qu'il était absolument incapable de se servir de ses membres, et qu'aucun traitement n'avait réussi à lui rendre la

santé, ni même à soulager les douleurs aiguës qu'il éprouvait. Cet homme avait un ennemi redoutable qui cherchait sans cesse l'occasion de s'emparer de lui. Un jour enfin, il tomba entre ses mains. Une prompte mort n'était pas capable d'assouvir la haine de son adversaire. En conséquence celui-ci enferma sa victime dans une tour, et ordonna de lui donner une modique ration quotidienne de pain et de l'eau froide. Le prisonnier avait suivi quatre ans ce régime, quand un événement imprévu le rendit à la liberté. Il sortit du donjon, mais bien différent de ce qu'il était avant d'y entrer; car il avait recouvré l'usage de ses pieds et de tous ses membres. Au moment où j'écris ces lignes il vit encore, et il remercie Dieu tous les jours d'avoir permis sa captivité, puisque, au lieu d'une mort lente, il y avait trouvé la santé et la vie. Pour moi, je suis fortement incliné à ne reconnaître d'autre raison de ce prodige que l'abstinence prolongée dont il avait été précédé. Ce ne serait pas la première fois qu'un semblable régime aurait guéri une infirmité devant laquelle la médecine se déclare impuissante.

III.

Du jeûne comme moyen d'acquérir et de conserver l'honneur.

Laissons la vie et la santé pour passer à l'honneur que l'on estime souvent bien davantage. Or, qui ne comprend combien il est honorable d'être mesuré dans le boire et dans le manger; combien, au contraire, il est vil et méprisable d'être glouton, vorace, et de ne penser jamais qu'au moyen de satisfaire sa gourmandise? Y a-t-il rien qui rende l'homme plus semblable aux brutes, et aux brutes les plus grossières? Et l'excès dans le boire, quoi de plus déshonorant, quoi de plus opposé à la dignité humaine! J'accorde que vous n'arriviez pas jusqu'à perdre la raison ; mais si vous aimez le vin, si vous vous y délectez outre mesure, la saveur qui vous séduit vous mènera insensiblement à cette extrémité; ou bien elle vous en rapprochera tellement que l'on pourrait vous appliquer le mot du philosophe : « Celui qu'un court intervalle sépare d'un extrême paraît n'en être pas séparé du tout. »

Au reste, c'est justice que de refuser aux personnes livrées à l'in-

tempérance l'estime et la considération. On ne peut pas attendre de grandes choses d'hommes qui cherchent leur félicité dans une chose si basse. Pour entreprendre et accomplir de grandes choses, il faut savoir supporter au besoin de grandes privations. Rien de grand ne se fait autrement dans les lettres, comme dans les armes et dans les affaires publiques. Mais quand on est plongé dans le vice de la gourmandise et de la gloutonnerie, on ne saurait s'occuper un instant à autre chose sans en être détourné par la tyrannique habitude à laquelle on a consacré sa vie. C'est ce qui faisait dire à Suétone que nul n'est moins à craindre que celui dont le boire et le manger sont l'unique souci. Jules César avait la même opinion. Un de ses amis lui disant qu'il eût à se défier de quelques citoyens les plus riches et les plus influents de Rome, il répondit qu'il redoutait médiocrement ces hommes au teint fardé, à la vie voluptueuse; qu'il redoutait bien plus certains citoyens austères tels que Brutus et Cassius. L'avenir montra qu'il ne se trompait pas. Pour nous, apprenons par ces raisons et ces exemples à estimer la tempérance, et à mépriser le vice opposé.

IV.

Autre avantage temporel du jeûne.

On dit communément qu'honneur et profit ne marchent pas de compagnie; l'honneur étant prodigue, et le profit économe. Mais le jeûne les concilie de telle sorte qu'il serait difficile de déterminer sur laquelle de ces deux choses son influence est la plus grande.

Il y a peu de folies qui absorbent aussi facilement les patrimoines, qui compromettent plus l'avenir et la position des familles, que la folie des festins. Outre que la plupart des autres folies sont de quelque avantage pour le prochain, et atteignent un but plus élevé, elles sont moins fréquentes. Mais si l'on aime les festins, ils se reproduisent bientôt chaque jour. Quelle fortune résiste à une telle conduite? L'eau tombant goutte à goutte entame la pierre : que fera donc un torrent continuel? Peut-on espérer autre chose que la ruine, de banquets incessants et recherchés? Cicéron, dans ses Catilinaires, ne manque pas d'ob-

server que Catilina et ses complices avaient dévoré leur patrimoine; en sorte qu'ils étaient depuis quelque temps sans ressources et sans crédit. « Celui qui aime les festins, dit le Sage, *Prov.* XXI, 17, sera dans l'indigence, et celui qui aime le vin et la bonne chère ne s'enrichira pas. » — Plus loin, il ajoute, XXIII, 20 : « Ne vous asseyez pas à la table de ceux qui aiment à boire, ni dans les débauches de ceux qui apportent des viandes pour les manger ensemble, car ceux qui ne s'occupent qu'à boire se ruineront, et la paresse toujours endormie n'aura que des haillons pour se couvrir. » La gourmandise étant si funeste à la conservation de la fortune, il est par contre évident que la tempérance la sauvegarde et la multiplie.

V.

De l'influence du jeûne sur le bien-être corporel.

Il nous reste à voir maintenant jusqu'à quel point le jeûne procure le bien-être corporel. Qui oserait attendre un pareil effet de l'abstinence? Je sais que les esprits superficiels en douteront; mais le doute deviendra impossible après un moment de sérieuse réflexion.

Il est d'abord incontestable que le plaisir sensible ne résulte pas de la multiplicité ou de la qualité des mets. La multiplicité produit plutôt le dégoût; car la nature qui accompagne d'une émotion agréable l'acte par lequel l'individu mange la quantité nécessaire à sa conservation, produit le dégoût, dès que cette quantité atteint le superflu; et cela, parce que le superflu est aussi nuisible en cette matière que le défaut du nécessaire. La qualité des mets, si précieux qu'ils soient, n'est pas non plus la cause principale du plaisir sensible. Car, examinez avec quelle disposition le malade reçoit la plus délicate nourriture : il la repousse parce que son palais n'en éprouve que du dégoût. Quelle est donc la principale cause de ce plaisir? le bon état de l'organe sur lequel agiront les aliments. De même que la subtilité et la sûreté de la vue dépendent du bon état des yeux, organes de la vision (et l'on pourrait en dire autant de tous les sens); de même la saveur dans le manger dépend du bon état de l'organe du goût, qui est le palais; car, est-il écrit dans Job : « Si les oreilles jugent des

sons, le palais juge de la saveur des mets. » *Job.* XII, 11. Il suit de là que mieux cet organe sera disposé, plus on trouvera de saveur dans les aliments. « Une personne rassasiée foulera le miel aux pieds, dit l'Écriture, *Prov.* XXVII, 7 ; mais, si elle est affamée, elle trouvera doux ce qui est amer. » Une chose de ce genre arriva à Darius. Obligé, après une bataille, de prendre la fuite, il éprouvait les tourments de la soif. Un pauvre paysan n'eut à lui offrir qu'un peu d'eau trouble pour le désaltérer. Il la but néanmoins ; et plus tard il disait qu'il n'avait, de sa vie, bu de breuvage aussi agréable. Saint Jean Chrysostome explique de la même manière le verset du cantique où Moïse rappelle le souvenir de Dieu tirant de la pierre le miel propre à rassasier son peuple. *Deut.* XXXII, 13. La soif dont les Hébreux furent affligés dans le désert était si ardente, que l'eau jaillissant du rocher touché par la verge du Prophète, leur parut plus douce que le miel.

C'est donc l'appétit, et non la délicatesse des mets, qui rend la nourriture agréable. Assurément, le laboureur mange avec plus de plaisir son grossier morceau de pain, que le riche du gibier ou de la volaille. Ceci posé, je demanderai quel plaisir éprouvera l'individu qui n'attend pas l'appétit pour manger, que la gloutonnerie et non la faim pousse à se gorger de nourriture. Mais celui qui mange par nécessité, celui qui est sobre, tempérant, trouvera dans ses aliments d'autant plus de saveur que la tempérance a mieux disposé ses organes. Prenez encore ces deux individus après leurs repas, et remarquez la différence : Le premier, repu, embarrassé, respirant à grand'peine, se reprochant à lui-même sa voracité, et formant la résolution de n'y plus céder, se sent lourd et incapable de vaquer aux œuvres de l'intelligence ; le second est, au contraire, léger, dispos, maître de soi, et propre à tout ce qu'il voudra entreprendre.

Suivez-les maintenant chacun dans leur sommeil. Le plaisir que l'intempérant a goûté durant une heure, est cruellement racheté par une affreuse nuit de dix heures. Il la passe tout entière à gémir, à se retourner sur son lit, sans pouvoir jouir d'un instant de repos, et appelant vainement un sommeil paisible. Son estomac trop chargé lui cause de continuels supplices. Et comment

en serait-il autrement, puisqu'il renferme des matières peu compatibles entre elles, et dont le rapprochement devient inévitablement une lutte? Ainsi, comme le dit saint Basile, l'excès de nourriture rend et la course, et même le sommeil impossibles. Si pourtant on finit par s'endormir, c'est d'un sommeil agité, pénible, et traversé par toute sorte d'images et de fantômes. Puis, l'on se lève fatigué, mécontent et la tête souffrant encore des tourments de la nuit. C'est l'accomplissement de cette parole du Sage, *Eccli.* v, 11 : « Le sommeil est doux à l'ouvrier qui travaille, soit qu'il mange beaucoup, soit qu'il mange peu. Mais la satiété empêche le riche de dormir. » — « Un peu de vin, est-il dit ailleurs, *Eccli.* xxxi, 22 et seq., est plus que suffisant à un homme réglé. Il n'en souffrira pas en dormant, et il ne ressentira pas de douleurs. L'insomnie, les douleurs les plus aiguës sont le partage de l'intempérant. A l'homme sobre un sommeil salutaire. Il reposera jusqu'au matin, et son âme éprouvera de délicieuses jouissances. »

D'après ces enseignements de l'écrivain sacré, ne vous semble-t-il pas que la gourmandise achète bien cher le plaisir de se satisfaire? Que penseriez-vous donc si vous supputiez les infirmités qu'elle engendre, les maladies qu'elle suscite? De crainte d'être accusé d'exagération, je laisserai parler saint Chrysostome. Ce docteur s'exprime à peu près en ces termes : « Les personnes qui se jettent dans les plaisirs et la luxure ne tardent pas à traîner un corps affaibli, pâle et rempli de maux. Souvent ils ont à redouter les tortures de la goutte, et ils sont envahis par une vieillesse prématurée, de façon que le reste de leur vie s'écoule au milieu des remèdes et des médecins. Leurs sens appesantis et glacés semblent être dès cette vie la proie de la mort. Or, qui pourrait qualifier leur existence d'existence agréable, sans ignorer la nature même du plaisir? Le plaisir consiste, au sentiment des philosophes, à jouir de ce que l'on désire vivement. Par suite, dès que l'on est incapable de jouir de l'objet de ses désirs, soit que la maladie ne le permette pas, soit que la satiété ait changé la flamme du désir en dégoût, il est clair qu'il ne saurait y avoir de plaisir. Ce ne sera donc pas la saveur des mets qui rendra un

festin agréable, mais la satisfaction du désir qu'on éprouve. »

En un autre endroit le même saint dit encore ces paroles : « Comparons la table des riches et la table des gens de moyenne condition, ceux qui s'assoient à la première et ceux qui s'assoient à la seconde ; et voyons à qui est réservé la plus large part de vrai plaisir. Croyez-vous que ce soit à ceux qui joignent les repas aux repas? à ceux dont le corps est gorgé de nourriture? à ceux qui noient et tuent leur âme sous des flots de vin toujours croissants, comme les vagues d'une mer agitée? à ceux auxquels les yeux, les pieds, les mains refusent leur service, et dont le vin lie les membres plus étroitement que des chaînes de fer? à ceux qui ne trouvent dans le sommeil ni le repos, ni la santé? »

Quelle jouissance peut goûter cette espèce de gens? Ils n'en goûteront tout au plus que l'ombre; et encore ce ne sera qu'au prix de peines beaucoup plus grandes. Quand on ressent une extrême chaleur, on boit avec délices un verre d'eau fraîche. Mais de combien de souffrances et de maladies ces délices sont ordinairement la source! Pareille chose arrive aux personnes qui cherchent leur bonheur dans les plaisirs de la table. Elles y rencontrent toute autre chose que ce qu'elles attendent. « Si vous voyiez, dit à ce propos Cicéron, ces gloutons, semblables à des bœufs repus, peiner et se tordre sur leurs lits, vous comprendriez clairement qu'ils n'ont rien moins que ce qu'ils désiraient. Ils appelaient le plaisir, et c'est la souffrance qui accourt. » Mais pourquoi insisterions nous si longuement, lorsque les Epicuriens eux-mêmes, qui plaçaient le souverain bien dans la volupté, pratiquaient une admirable sobriété? Une nourriture vile, légère, leur semblait plus propre à leur donner le bonheur qu'une nourriture délicate et abondante. Il serait difficile d'invoquer un témoignage de plus grand poids. S'il en est ainsi, à quoi sert la gourmandise, puisqu'elle ne procure pas le bien-être corporel? Sénèque disait avec beaucoup de raison au sujet des richesses : « De quel mal les richesses délivrent-elles l'homme, elles qui ne le délivrent pas de la soif qu'elles excitent? » Nous pouvons nous poser une question semblable au sujet de l'intempérance : Quel bien attendre d'elle, quand elle ne donne même pas le plaisir?

Certes, si on a le droit d'en espérer quelque chose, c'est bien une émotion sensible pleine de jouissance. Préjudiciable à tous les autres points de vue, elle ne produit même pas cette émotion : au contraire elle la détruit. Encore une fois, que peut-on en attendre?

VI.

Comment le jeûne convient non-seulement aux religieux et aux simples citoyens, mais encore aux personnes revêtues des emplois les plus élevés.

« Ce que vous dites est vrai, observera-t-on sans doute. Mais vos avis ne s'adressent qu'aux religieux et aux simples citoyens. Ils ne sauraient concerner les personnes revêtues d'emplois élevés, le rang qu'elles occupent dans la société les obligeant à tenir une table somptueuse. » Ainsi raisonnent la philosophie étroite du monde, la sagesse et la prudence humaines. Bien différents sont les enseignements de l'Evangile et de l'histoire profane elle-même. Ouvrez les ouvrages des Tite-Live, des Salluste et des autres grands historiens : ils vous apprendront que la célèbre Rome demeura florissante tant que fleurirent chez elle la sobriété, la discipline et la tempérance. Quand elle avait pour généraux des Curius et des Fabricius qui mangeaient les légumes plantés de leurs propres mains, elle ne cessa de grandir et de subjuguer la terre. Mais dès que disparut l'austérité des mœurs, dès qu'à la sobriété succéda la gourmandise, à la tempérance l'amour des plaisirs de la table, à une vie dure une vie molle et voluptueuse, la corruption jointe à l'avarice et à l'oisiveté compromit ces résultats; et ce que la tempérance avait acquis avec tant de gloire, l'intempérance le perdit avec ignominie. Les délices et les plaisirs vainquirent les vainqueurs de tous les peuples, et, suivant l'expression d'un poëte, vengèrent le monde opprimé.

Une destinée semblable est réservée à tous les états et à tous les corps soit politiques, soit religieux. Du moment qu'ils s'éloignent de leur austérité primitive, ils entrent en pleine décadence. Il n'est pas jusqu'à l'Eglise fondée par le sang du Christ qui ne soit, d'après saint Jérôme, *Epist.* I, *Vit. Malach.*, assujettie à la même loi. La vertu de tempérance n'est donc pas chose indifférente. Aussi écoutez le langage du plus sage des rois, *Eccl.* x, 16, 17 : « Mal-

heur à toi, terre dont le monarque est un enfant, et dont les princes mangent le matin! Heureuse la terre dont le monarque est habile, dont les princes mangent à des heures marquées, par besoin, et non par sensualité! » Le langage d'Isaïe est encore plus explicite : « Malheur à vous qui vous levez dès le matin pour vous plonger dans l'ivresse, pour boire jusqu'au soir, et jusqu'à ce que le vin vous échauffe! La harpe et le luth, les tambours et les flûtes résonnent dans vos festins. Mais l'œuvre du Seigneur, vous n'y songez pas et vous ne considérez point les ouvrages de ses mains. A cause de cela, mon peuple a été conduit en captivité. Parce qu'il n'a pas eu l'intelligence, ses puissants sont morts de faim, et la multitude a séché de soif. A cause de cela, l'enfer a dilaté ses entrailles et ouvert sa gueule sans mesure; et dans son sein descendront les vaillants, la foule, les grands et les nobles d'Israël. » *Isa.* v, 11 et seq.

Pensez-vous maintenant qu'un Etat soit bien gouverné par des hommes que le Prophète désigne de la part de Dieu, comme les auteurs de sa ruine? Désirez-vous en savoir la raison, la voici : Une des qualités les plus nécessaires aux personnes qui gouvernent est sans contredit la sagesse. Or, quoi de plus ennemi de la sagesse que l'intempérance? « C'est chose luxurieuse que le vin, a dit Salomon; et l'ivrognerie est pleine de désordres : quiconque s'y délecte n'aura point la sagesse. » *Prov.* xx, 1. La sagesse est, suivant l'expression de Job, xxviii, une pierre précieuse qui se trouve, non où règnent la mollesse et les plaisirs, mais où règnent les labeurs et les privations. Vous ne découvrirez pas l'or et l'argent dans des terres cultivées; c'est en des lieux arides, montueux, escarpés, qu'on les rencontre. De même, l'or précieux de la sagesse habite les âmes sobres, et non les âmes efféminées. Puis donc que la sagesse est la vertu des princes, qu'à ses mains conviennent les rênes du gouvernement des hommes; comme d'un autre côté la sagesse est incompatible avec un vice qui nous ravale au niveau de la brute; il demeure établi que la tempérance n'est pas moins nécessaire aux personnes chargées de hautes fonctions, qu'aux simples citoyens, et que rien conséquemment ne restreint ses avantages.

CHAPITRE III.

Des maux dont le jeûne nous délivre.

Nous ferions du jeûne un éloge insuffisant si nous ne signalions pas les maux dont il nous préserve ou nous délivre : c'est d'abord un secours puissant contre les tentations, quelles qu'elles soient, et de quelque part qu'elles viennent. Il peut être considéré comme le remède souverain en cette matière. Eussions-nous quelque difficulté à le croire, elle s'évanouirait devant l'exemple de Jésus-Christ, miroir de toute sainteté, se préparant aux attaques de l'ennemi par un jeûne de quarante jours.

Le jeûne est encore très-efficace contre l'amour-propre, la principale racine de tous les maux et le principal fondateur de la diabolique Babylone. L'habitude d'une nourriture recherchée, le soin excessif du corps fortifiant cette passion, une conduite opposée, c'est-à-dire la mortification et l'abstinence, l'affaibliront infailliblement.

Nous trouverons également dans le jeûne un auxiliaire redoutable contre la cupidité que l'Apôtre flétrit avec tant d'énergie, I *Tim.* VI. On n'aime pas d'ordinaire l'argent pour l'argent, mais pour les choses qu'il permet d'acquérir, et conséquemment pour les aises et les commodités qu'il procure. Otez cette considération, il n'y aura pas plus de raison pour aimer l'argent, qu'un homme bien portant n'en aurait pour prendre une médecine. Mais le chrétien, que la vertu, l'amour de Dieu a porté au renoncement le plus complet; le chrétien qui méprise les vanités et les plaisirs, qui n'accorde à son corps que des choses viles et grossières, pourra-t-il regarder l'argent d'un œil de convoitise? Voilà comment on vient à bout d'éteindre ce brasier. Voilà comment ont toujours agi les saints dont la vie fut si dure, l'austérité si grande. Parmi les philosophes même de l'antiquité païenne, plusieurs se sont guéris, par un régime rigoureux, de l'amour des richesses. Un courtisan du roi Denys voyant un philosophe laver les légumes dont il allait faire sa nourriture, lui dit ces paroles : « Vous mangeriez autre chose si vous faisiez la cour au roi. » — « Si vous vous

contentiez de cette nourriture, repartit le sage, vous n'auriez pas besoin de lui faire la cour. » Réponse qui montre bien l'union intime de l'amour de la bonne chère et de l'amour de l'argent, et comment l'absence de l'un emporte l'absence de l'autre.

Mais c'est principalement sur la gourmandise, brandon qui enflamme dans l'homme tous les vices de la chair, que le jeûne remporte un triomphe complet. La gourmandise ne saurait violer l'asile de la tempérance, une opposition radicale existant entre elles. Pour comprendre le danger et la malice de cette passion, rappelez-vous le riche de l'Evangile, *Luc.* XVI. Je frémis, disait saint Basile, à la pensée de ce malheureux qu'une vie de plaisirs précipita dans les flammes éternelles. Car il n'est point écrit qu'il eût commis quelque injustice; on dit seulement qu'il avait vécu au milieu des délices. Il n'en fallut pas davantage pour qu'il subît un supplice horrible et sans fin. La réponse d'Abraham l'indique clairement: «Mon fils, lui dit-il, souvenez-vous que vous avez été comblé de biens sur la terre, et Lazare de maux. A lui maintenant les consolations, et à vous les tourments. » *Luc.* XVI, 25. Saint Paul écrivait aux chrétiens de Philippes : « Je vous le disais autrefois, et je vous le répète les larmes aux yeux : Il y a des hommes qui sont les ennemis de la croix du Christ. Leur fin sera la mort; leur dieu est leur ventre; et ils se font gloire de ce qui devrait les couvrir de confusion. » *Philip.* III, 18. Or, est-elle indifférente la passion qui conduit à l'idolâtrie de la chair? Chose remarquable! l'Apôtre ne fait mention de ses larmes que deux fois : la première, lorsqu'il reproche aux Corinthiens, II *Cor.*, II, leurs fautes et leurs erreurs; la seconde dans ce passage de son Epître aux Philippiens: comprenant tout ce que la gourmandise renfermait de vil et de désordonné, il ne pouvait songer aux fidèles qui s'y abandonnaient sans répandre des larmes.

Quoique ces textes divers nous fournissent un légitime sujet de crainte, le châtiment que le Seigneur infligea à son peuple est encore plus effrayant. Délivrés de l'Egypte, errant à travers le désert, les Israélites se prirent tout à coup à regretter les viandes de la captivité, et à murmurer contre Dieu. Leurs désirs furent exaucés; mais en même temps Dieu les frappa d'un terrible fléau.

Le lieu qui était le théâtre de cette calamité reçut le nom de *sépulcres de la concupiscence,* Num. XI, 34; nom qui désignait et le péché du peuple hébreu, et l'expiation dont ce péché avait été suivi. Notez que la concupiscence en question n'était pas celle dont l'objet est essentiellement mauvais. Elle avait pour objet quelques aliments particuliers qui n'étaient même pas défendus par la loi. Mais si la qualité de ces aliments n'offraît rien de répréhensible, le désir qu'ils excitaient était désordonné; et c'est à cause de cela que les Israélites furent sévèrement châtiés.

Quelle sera donc l'excuse des chrétiens qui, sans nécessité aucune, font usage de la viande dans les temps où elle est défendue, par habitude ou par vanité pure? Comment se disculperont-ils, alors qu'ils devraient éviter tout ce qui rappelle l'indiscipline des hérétiques? Dieu a puni un désir excessif de cette espèce d'aliments quand aucun précepte ne les interdisait : quel traitement réserve-t-il à ceux qu'une loi formelle de l'Eglise oblige à l'abstinence, et qui la transgressent au scandale de tant de fidèles? Le jugement de Dieu, songeons-y bien, n'est pas le jugement des hommes. Qui de nous aurait estimé criminel le penchant qui porta les enfants de Jacob à souhaiter une nourriture dont ils étaient privés depuis longues années? Mais la balance divine a d'autres poids que la balance humaine, et elle condamne ce que nous aurions absous. Or, Dieu est aujourd'hui le même qu'autrefois : ses jugements ne sont pas moins rigoureux, encore que sa colère ne se déchaîne pas autant ici-bas. Considérera-t-il d'un œil indifférent les inventions modernes d'une gourmandise raffinée, ces mets plein de recherche qui irritent les sens, engloutissent les fortunes, privent les pauvres de nombreux soulagements? O Seigneur! votre colère, au jour du jugement, s'exercera avec justice, et votre sentence inflexible comme la vérité, tombera d'une manière accablante sur ces malheureux qui, insensibles envers vous et envers vos pauvres, ne sont généreux que pour leur ventre!

Dans ce monde lui-même, l'intempérance a amené et amène chaque jour d'innombrables calamités. La plus affreuse de toutes est certainement celle qui atteignit le genre humain, en conséquence du péché du premier homme. Mais en quoi consista ce

péché, sinon en la transgression de l'ordre qui défendait de toucher au fruit de l'arbre de la science? *Gen.* II. Bien qu'il y ait eu intérieurement un péché d'une autre espèce, à l'extérieur nous n'apercevons d'autre précepte qu'un précepte d'abstinence, et d'autre prévarication qu'une prévarication de gourmandise. C'est aussi la gourmandise qui ravit à Esaü son droit d'aînesse en échange d'un mets fort ordinaire, *Gen.* XXV. La gourmandise fut un des crimes qui attira sur Sodome tant de malédictions, *Ezech.* XVI. La gourmandise conduisit Loth où ne l'avaient point conduit les exemples des Sodomites. La gourmandise réduisit Noé dans un état qui lui valut les moqueries de son propre fils, *Gen.* IX et XIX. La gourmandise fut la cause du martyre de saint Jean-Baptiste; car le tyran n'aurait pas donné l'ordre de le décapiter, s'il n'eût été dominé par le vin, *Matth.* VI.

Voilà quelques-uns des maux dont la gourmandise est la source. Aussi saint Jean Climaque l'appelle-t-il le principal de nos ennemis, la porte des vices, la ruine d'Adam, la perte d'Esaü, le fléau des Israélites, l'ignominie de Noé, la destruction des habitants de Gomorrhe, le crime de Loth, la mort des enfants d'Héli, l'avant-coureur de toutes les impuretés. Il lui donne ces noms parce qu'elle est la cause des maux que ces noms désignent. Par contre, quel n'est pas le prix de la vertu qui écrase la tête de la vipère, auteur de tant de ravages?

CHAPITRE IV.

Conclusion du traité.

Le jeûne est donc une arme excellente contre les vices, quels qu'ils soient. Il affaiblit considérablement en nos âmes les mauvais instincts qui nous sollicitent sans cesse au péché, l'amour-propre et la cupidité; et il extirpe radicalement la gourmandise. Outre son efficacité à l'endroit de ces quatre principes de tout mal, il facilite singulièrement l'acquisition de toutes les vertus. « Vainement, dit un pieux auteur, vous travaillerez à leur acquisition, si vous ne commencez par la pratique de l'abstinence qui en ouvre la voie. » *Cassian. de Gastrimargia.* Une preuve irréfragable est la

conduite de tous les saints, que dirigeait le divin Esprit. Tous ont chéri la tempérance; et elle brilla du plus vif éclat chez le précurseur de Jésus-Christ. Ce qui montre encore combien elle nous est nécessaire, et combien elle plaît à Dieu, c'est le langage formel des docteurs de l'Eglise. Voici les paroles de celui que nous citions tout à l'heure, de saint Jean Climaque : « Le jeûne dompte la nature, circoncit les sens, mortifie les appétits ardents de la chair, retranche les mauvaises pensées, purifie la prière, illumine l'âme, garde l'esprit, dissipe l'aveuglement, inspire la componction, donne l'humilité, ravive la contrition, arrête les paroles oiseuses, produit le calme, protége l'obéissance, rend le sommeil léger et le corps plus sain, obtient le pardon des péchés, et mérite les délices du paradis. Tous ces avantages sont l'effet du jeûne, tandis que la gourmandise aboutit à des effets opposés. » *Grad.* XIV, *de Gula,* § *de Jejun.*

Le témoignage de saint Augustin n'est pas moins explicite : « Le jeûne, dit-il quelque part, purifie l'âme, élève les sens, soumet la chair à l'esprit, forme ce cœur contrit et humilié que Dieu ne dédaigne jamais, chasse les nuages de la concupiscence, éteint le feu de la luxure et allume le flambeau de la chasteté. Le jeûne aime le silence, méprise les richesses, abaisse l'orgueil, recherche l'humilité, et donne à l'homme la connaissance de lui-même. » *Serm.* 230 *fer.* 4 *p. Domin.* 16 *Trinit.*, *t.* X. Désirez-vous entendre des paroles aussi pieuses et aussi douces, écoutez celui à qui la suavité de son éloquence attira le nom de Chrysostome. Il s'exprime à peu près en ces termes : « Le jeûne tue les vices, favorise les vertus, pacifie le corps et honore ses membres, fortifie l'esprit, orne la vie, et ranime le cœur. Il est le rempart de la chasteté, le siége de la sainteté, l'école du mérite, le maître des maîtres, la discipline des disciplines. »

N'y eût-il pas de loi ecclésiastique qui nous obligeât au jeûne, de semblables éloges devraient nous déterminer à le pratiquer. Existe-t-il un ordre de choses auquel il ne soit pas profitable? Il sert, nous l'avons vu, et pour faire le bien et pour éviter le mal, et pour le corps et pour l'âme, et pour la vie présente et pour la vie future. Sera-t-on assez aveugle, assez ennemi de soi-même

pour négliger une pratique recommandable à tant de titres? Qui hésiterait à renoncer à un plaisir vain, trompeur, misérable, en échange de cette inestimable pierrerie?

L'excellence intrinsèque du jeûne suffirait, bien considéré, pour lui gagner notre affection; mais lorsque, en outre, on considère l'obligation que l'Eglise impose à ses enfants de jeûner à certains jours, s'y refuser devient criminel. Il ne s'agit plus d'une chose libre, mais nécessaire. Le conseil se change en précepte. Ce qui était simplement matière à dévotion apparaît obligatoire; et l'acte qui auparavant appartenait uniquement à la vertu de tempérance, entre dans le domaine de l'obéissance. Or, Dieu a dit lui-même que l'obéissance était preférable au sacrifice, I *Reg.* xv. Quoique le sacrifice dépende de la vertu de religion, c'est-à-dire de la première des vertus morales, comme il n'est pas l'objet d'un précepte, il le cède à tout ce qui nous est ordonné de la part du Seigneur. Ainsi, dès lors qu'il est obligatoire, le jeûne acquiert plus de mérite : l'omission en devient plus coupable; car n'étant, avant le précepte, péché en aucune façon, elle devient, après l'ordre de l'Eglise, péché et péché mortel. Et pourtant une foule de chrétiens transgressent et négligent ce précepte.. Ils ne sont touchés ni par l'exemple de Jésus-Christ jeûnant pour eux, ni par la volonté expresse de l'Eglise, ni par la multitude de leurs propres péchés, ni par l'exigence de leur chair, ni par la hideuse nature du péché mortel. A ce seul nom de péché mortel, un chrétien devrait frémir, et plutôt que de le commettre, souffrir tous les tourments de ce monde et de l'autre. Tous les tourments imaginables ne sauraient supporter la comparaison avec ce mal; et saint Anselme est allé jusqu'à prétendre que si, par impossible, on avait à choisir entre un enfer sans péché et un paradis avec le péché mortel, il vaudrait mieux choisir l'enfer et ses horreurs.

Ainsi considèrent le péché ceux qui le connaissent, et qui en ont approfondi la nature. Maintenant, n'est-il pas déplorable de voir les fautes sans nombre que la plupart des chrétiens commettent de gaieté de cœur contre le précepte de l'abstinence? A ces prévaricateurs est réservé le supplice du riche dont la vie ne fut que délices. Il redoutait sur la terre le jeûne et les priva-

tions, et il lui faudra jeûner toute une éternité, et la simple goutte d'eau qu'il implore lui sera refusée. « Celui qui craint la bruine, est-il écrit, sera assailli par la neige. » *Job,* VI, 16. Si nous craignons en cette vie quelques souffrances corporelles, nous aurons en partage des souffrances qui ne finiront pas; et pour n'avoir pas voulu nous astreindre à une pénitence facile, nous la ferons éternelle et sans fruit.

Pour traiter ce sujet d'une manière complète, nous aurions encore à examiner comment il faut user du jeûne et de la tempérance. Mais l'étendue de cet ouvrage nous force à ne pas aller plus loin.

TROISIÈME TRAITÉ.

DE L'AUMONE.

CHAPITRE PREMIER.

Réflexions préliminaires.

C'est une doctrine commune à tous les saints que l'une des principales causes de la perte des hommes est leur ignorance et leur insouciance sur les choses de Dieu. « Ah ! si tu savais... ! » s'écriait le Sauveur pleurant sur les maux de Jérusalem, *Luc.* XIX, 42, et en indiquant par ces paroles l'origine. Rien d'ailleurs de plus aisé à comprendre. En effet, les choses de Dieu ont tant de grandeur, de puissance et de vertu qu'elles émeuvent infailliblement le cœur de ceux qui leur accordent une attention sérieuse. Moïse disait du peuple rebelle à la voix de Dieu : « C'est un peuple sans réflexion ni prudence. Plaise au Seigneur qu'il réfléchisse, qu'il comprenne et qu'il se garantisse des calamités qui le menacent ! » *Deut.* XXXII, 28.— « Ecoute, peuple insensé, qui n'as point de cœur, qui as des yeux, et pourtant ne vois pas ; qui as des oreilles, et pourtant n'entends pas, » disait un autre prophète aux mêmes Israélites. *Ezech.* XII, 2. Il les appelle insensés, non parce qu'ils manquaient totalement de sens, ils en avaient abondamment pour les choses

de la terre; mais parce qu'ils étaient insensibles aux choses de Dieu. Ils s'occupaient beaucoup des premières, tandis qu'ils n'avaient nul souci de leur salut.

J'ai cru devoir exposer ces considérations au commencement de ce traité de l'aumône et de la vertu correspondante, qui est la miséricorde, parce qu'une attention sérieuse accordée à ce que l'Ecriture et les docteurs de l'Eglise nous apprennent de cette vertu, rendrait assurément toute dissertation superflue. Il ne serait pas plus nécessaire d'en recommander la pratique, comme étant un gage précieux de salut et de grâce, qu'il ne l'est de recommander aux hommes le soin de leur vie. Ma seule tâche consistera donc à résumer les enseignements des Livres sacrés et des saints. Je ne doute pas que le lecteur consciencieux n'en soit frappé au point de former la résolution de chercher toutes les occasions propres à pratiquer une si haute vertu.

A dire le vrai, il me paraît beaucoup plus aisé de porter les hommes à l'exercice de la miséricorde qu'à l'exercice de la prière, quoique le premier exige des œuvres, et que le second se contente de paroles. La prière présente une foule de difficultés : la miséricorde ne m'en découvre qu'une seule, à savoir, la perte d'une légère valeur temporelle pour l'amour de Dieu. Et puis, elle est si belle que le monde lui-même l'honore et la chérit; et l'on est assuré, en la pratiquant, de s'attirer l'estime publique. C'est pourquoi on a vu de tout temps des individus se montrer généreux sans aucun motif surnaturel, dans le seul but de capter la confiance et la considération de leurs semblables. Si quelque chose essayait de nous en détourner, ce serait uniquement l'amour de la fortune. Il représente, en effet, aux chrétiens leurs nécessités personnelles, les enfants, le domestique, la famille qu'il faut entretenir. Comment priver les siens de ce que l'on a gagné à la sueur des son front, pour le livrer à des étrangers? Ainsi parlait Nabal aux envoyés de David. « Quoi! leur répondit-il, je prendrai mon pain, mon eau, la chair de mes troupeaux, et je les donnerai à des gens que je ne connais pas? » I *Reg*. xxv, 11.

A mon avis, cette difficulté est celle qui éloigne le plus ordinairement de l'aumône, et je ne m'en dissimule pas la gravité. Mais

à des chrétiens, il devrait suffire de l'autorité de Dieu pour fermer les yeux sur ces inconvénients, et leur préférer l'accomplissement de sa volonté. « Si vous avez deux pains, dit saint Basile, et que vous rencontriez un pauvre à votre porte, prenez-en un et donnez-le lui pour l'amour du Seigneur. Ensuite, levez les mains vers le ciel, et prononcez ces paroles : Seigneur, j'ai donné ce pain par amour pour vous, quoique à mon détriment. Mais je mets vos commandements au-dessus de mes avantages ; et avec le peu que je possède, je tâche de secourir celui qui est dans le besoin. » Certes, il y a dans la beauté de cette conduite de quoi surmonter toutes les répugnances.

On peut encore examiner l'excellence particulière de la miséricorde. L'Ecriture ne cesse de la recommander comme l'une des vertus les plus agréables à Dieu. En rigueur de doctrine, la charité est la première de toutes les vertus. Mais n'étant pas séparée de la miséricorde, lui étant au contraire unie intimement, elle rehausse la dignité de cette dernière. La charité est la source, la miséricorde le ruisseau. Tandis que la première, suivant l'expression d'un docteur, ne franchit point ses rives, la seconde se répand sur toute la terre. L'une se contente de communiquer ses biens au prochain ; l'autre en assume de plus les misères.

Si la beauté inhérente à la vertu a seule captivé l'affection des païens eux-mêmes, de telle sorte qu'ils faisaient le bien uniquement à cause de son excellence, ne devrait-il pas en être ainsi des chrétiens? Devraient-ils hésiter un instant à cultiver la vertu de miséricorde? Mais laissant de côté cette considération, je prendrai un langage plus goûté de la chair. En conséquence, j'espère établir de la manière la plus évidente que la pratique de l'aumône et de la miséricorde favorise plus nos véritables intérêts qu'une conduite opposée. Nous mettrons en balance les sacrifices qu'elle exige, de même que les fruits temporels et spirituels dont elle est la source : et, la comparaison faite, il me paraît certain que tout juge impartial, non-seulement donnera gain de cause à la miséricorde, mais ne s'étonnera plus de voir les saints vendre leurs possessions et les distribuer entièrement aux pauvres.

CHAPITRE II.

Avantages de l'aumône et de la miséricorde.

I.

De la ressemblance que la miséricorde nous donne avec Dieu.

Le premier avantage de la miséricorde est de nous rendre semblables à Dieu, et de nous faire participer à l'un de ses plus glorieux attributs. Il est hors de doute que la perfection de la créature dépend de sa ressemblance avec son Créateur. Plus elle lui ressemblera, plus elle sera parfaite. Or, un des principaux attributs du Créateur est la miséricorde, comme nous l'enseigne l'Eglise dans cette prière : « Seigneur, à qui il appartient d'être toujours miséricordieux et de pardonner toujours! » La créature, en tant que créature, est pauvre et nécessiteuse; à elle de recevoir, et non de donner. Dieu au contraire est infiniment riche et puissant; à lui par excellence de donner, et non de recevoir, et conséquemment à lui de pardonner et de faire miséricorde. Saint Thomas va plus loin encore : il prétend, *Sum.* II II, q. xxx, art. 4, que des perfections de Dieu relatives à la créature, la miséricorde est la plus glorieuse, celle dont le Seigneur désire être le plus loué, dont il désire le plus la connaissance. Pendant sa magnifique vision sur la montagne, alors qu'il contemplait la gloire de Dieu, et, d'après quelques théologiens, son essence elle-même, parmi les admirables perfections qui lui furent dévoilées, Moïse célébra surtout la divine miséricorde : « Seigneur mon Dieu, s'écria-t-il, miséricordieux et clément, d'une patience et d'une pitié inépuisables; vous qui usez de miséricorde avec les hommes jusqu'à la millième génération, qui effacez leurs iniquités, leurs crimes et leurs péchés! » *Exod.* xxxiv, 6. Tel est le témoignage de ce grand prophète.

Quant à exprimer la grandeur de la miséricorde de Dieu, c'est chose impossible. La terre en est remplie, aussi bien que de sa gloire. « La miséricorde de l'homme, dit le Sage, se répand sur son prochain : la miséricorde de Dieu se répand sur toute chair. » *Eccli.* xviii, 12. Puisque l'Esprit-Saint parle en des termes aussi

élogieux de cette perfection, quelle ne sera pas la gloire de l'homme qui s'attachera à ressembler à Dieu en ce point? Notre-Seigneur ne nous propose pas d'autres raisons pour nous engager à l'acquérir. « Soyez miséricordieux comme l'est votre Père céleste. » *Luc.* VI, 36. Paroles que saint Grégoire commente ainsi : « Homme, rends grâces à Dieu de ce qu'il t'a mis dans une position où, loin de dépendre des autres, les autres dépendent de toi. Efforce-toi donc de devenir riche, non-seulement en fortune, mais en miséricorde; non-seulement en or, mais en vertu, afin que tu l'emportes par là sur autrui, comme tu l'emportes par tes richesses. Que ta miséricorde paraisse aux misérables une autre providence; car tu ne feras rien qui rappelle plus l'être divin qu'en secourant tes semblables. »

Se rapprocher de l'image de Dieu, chose extrêmement glorieuse, au langage même de l'Ecriture, *Eccli.* XXIII, vers. ultim., voilà donc le premier avantage de la miséricorde.

II.

De la faveur dont Dieu honore ceux qui exercent la miséricorde.

Le second avantage de la miséricorde est de nous obtenir du Seigneur un amour particulier, précisément à cause de la ressemblance qu'elle produit. La ressemblance est, en effet, un des principes de l'amour : de là cet axiome que tout être aime son semblable. Partant, la miséricorde nous rendant semblables à Dieu, nous devenons l'objet de son amour. Aristote s'appuie sur le même raisonnement, pour démontrer qu'une faveur spéciale de Dieu est réservée au Sage qui s'adonne à la contemplation des choses divines. *Ethic.* x, 8. Le Seigneur considérera donc les hommes qu'il trouvera revêtus de miséricorde comme ses enfants de prédilection. Or, peut-il y avoir un bien comparable à celui-là? On estime heureux les personnages qui jouissent de la faveur d'un prince; on cherche par tous les moyens à se la concilier. Que penserons-nous alors de ceux que Dieu même honore de sa faveur?

III.

Du droit que la miséricorde donne à obtenir miséricorde de Dieu.

Ajoutons aux avantages précédents le droit manifeste que les miséricordieux ont à la miséricorde de Dieu. C'est un sujet sur lequel l'Ecriture s'exprime de la manière la plus fréquente et la plus décisive. « Bienheureux les miséricordieux, a dit le Sauveur, parce qu'ils obtiendront miséricorde. » *Matth.* vi, 7. Tobie parlait ainsi à son enfant, iv, 7 : « Consacre une partie de tes biens à l'aumône, et ne détourne ton visage d'aucun pauvre. De la sorte, il arrivera que le visage du Seigneur ne se détournera pas de toi. » — « Dans vos jugements, est-il écrit ailleurs, *Eccli.* iv, 10, soyez miséricordieux envers l'orphelin comme un père, envers la veuve comme un époux : et vous serez le fils soumis du Très-Haut; et il aura plus de compassion pour vous qu'une mère. » « L'âme qui fait le bien, trouvons-nous encore, *Prov.* xi, 25, sera comblée de faveurs; et celle qui enivre les autres sera aussi enivrée. » Ces divers passages déclarent combien le Seigneur est disposé à faire miséricorde à ceux qui en usent eux-mêmes; avantage bien digne assurément de considération.

Mais on peut tirer quelque chose de plus fort des Livres sacrés. Les deux textes suivants rapprochés l'un de l'autre nous montrent Dieu captif, pour ainsi parler, de celui qui use de miséricorde. Nous lisons au chapitre xix, 17 des Proverbes : « Celui qui a pitié du pauvre, prête au Seigneur à usure ; » et au chapitre xxii, 7 : « Celui qui emprunte est le serviteur de celui qui prête. » Par conséquence naturelle, Dieu est le serviteur de celui qui subvient aux besoins de l'indigent. Or, quoi de plus précieux que d'avoir entre ses mains un captif tel que Dieu? quoi de plus précieux que de posséder la clef des entrailles de sa miséricorde? Voilà néanmoins le privilége du miséricordieux. Car, il est en notre pouvoir, comme le dit saint Grégoire le théologien, de contraindre Dieu à user de miséricorde envers nous. Il le fera, si nous agissons de même avec le prochain. Si, par malheur, sa miséricorde nous était refusée, que deviendrions-nous? Exerçons donc la miséricorde, et nous l'obtiendrons à notre tour.

IV.

Du pardon des péchés qu'obtient la miséricorde.

Il y a plusieurs moyens d'obtenir le pardon de ses péchés ; mais la miséricorde est pour cela un moyen infaillible. Ici, nous n'avons encore qu'a ouvrir les saints Livres pour rencontrer cette vérité. « L'eau éteint l'ardeur du feu, dit l'Ecclésiastique ; et l'aumône résiste aux péchés. » III, 33. Un autre passage est ainsi conçu, *Prov.* XXI, 14 : « Le bienfait caché apaise le courroux ; et le présent versé dans le sein du pauvre, calme la plus profonde indignation. » Nous avons cité précédemment le discours dans lequel Tobie enseigne à son fils, que l'aumône délivre du péché, de la mort et des ténèbres. Le divin Maître résume ces enseignements en ces courtes paroles, *Luc.* XI, 41 : « Donnez le superflu en aumône, et toutes choses vous deviendront pures. » Lorsque Daniel eut annoncé à Nabuchodonosor les maux prêts à fondre sur lui, il ne sut lui indiquer de remède plus efficace que l'aumône. « Puisse mon conseil vous être agréable! lui dit-il, *Dan.* IV, 24 : Rachetez vos péchés par des aumônes, et vos iniquités en exerçant la miséricorde à l'égard des pauvres. » On peut alors en toute confiance faire appel à la bonté divine, ce qui serait périlleux à celui qui tient une conduite différente. Vainement, selon le langage d'un pieux auteur, étendrons-nous les mains vers Dieu en suppliants, si nous ne les avons étendues charitablement vers le prochain nécessiteux. De là ces paroles d'un autre docteur : « S'il n'y avait point de pauvres, il n'y aurait pas tant de péchés pardonnés. » Ainsi les pauvres sont en réalité nos médecins ; et leurs besoins sont autant de remèdes propres à nous guérir nous-mêmes. En recevant les aumônes destinées à les soulager, ils contribuent plus efficacement à cicatriser les plaies de notre âme, que l'homme de l'art avec ses appareils à cicatriser les plaies de notre corps.

Cela étant, n'hésitons plus à consacrer notre argent à des œuvres de miséricorde. Il se consumera, il est vrai ; mais en même temps il consumera nos péchés. « Les prêtres mangeront les péchés du peuple, » a dit le Seigneur, *Ose.* IV, 8, pour nous apprendre

que les aumônes dont les prêtres vivaient obtenaient au peuple la rémission de ses fautes.

V.

Des mérites qu'acquiert la miséricorde.

La miséricorde n'efface pas seulement les péchés de l'homme, elle l'enrichit encore de nombreux mérites. Assez opulente pour racheter nos dettes et de plus nous enrichir, elle est satisfactoire à raison des sacrifices qu'elle exige, et méritoire à raison de la charité qui en est le principe. L'histoire de la veuve de Sunam nous offre une image frappante du double effet de cette vertu. IV *Reg.* IV. Cette pauvre veuve suppliant Elisée de la mettre à même d'acquitter les dettes de son mari, le prophète lui demanda si elle n'avait rien dans sa maison. Elle répondit qu'il lui restait un peu d'huile. Alors Elisée lui dit d'emprunter à ses voisins autant de vases qu'elle pourrait; puis de s'enfermer dans sa maison avec ses enfants, et de verser de l'huile dans chacun de ces vases. La bonne femme accomplit ponctuellement les recommandations de l'homme de Dieu; et sous ses mains l'huile se multiplia en telle abondance qu'elle eut de quoi payer ses dettes, et bien au delà. De même, quelle que soit l'indigence d'une âme, si elle a le soin de verser sur les plaies des malheureux un peu de cette huile merveilleuse qui a nom miséricorde; si en outre sa main gauche ignore ce que fait la main droite, elle peut se tenir pour assurée que cette répartition produira des fruits en telle abondance qu'ils compenseront ses dettes passées et l'enrichiront d'un trésor de mérites. «Le juste, dit le Psalmiste, a répandu son bien sur les pauvres : sa justice subsistera dans les siècles des siècles.» *Psalm.* CXI, 9.

Voilà pourquoi saint Paul compare l'aumône à une semence, dans ces paroles, II *Cor.* IX, 6 : « Celui qui sèmera peu, recueillera peu; et celui qui sèmera beaucoup recueillera beaucoup.» Il veut nous apprendre que, si la semence jetée dans les champs, et en apparence perdue sans retour, croît au contraire et se multiplie; les biens distribués aux pauvres pour l'amour de Dieu, loin d'être inutilement employés, fructifient au centuple et rapportent la vie éternelle. Aussi, écoutez le conseil de l'Ecclé-

siaste, *Eccl.* XI, 1 : « Mettez votre pain sur les eaux qui passent; car longtemps après vous le retrouverez. » Quoi de plus aventuré que du pain abandonné à une eau courante? C'est de la sorte que les mondains jugent l'aumône. Mais à la fin du jour, je veux dire à l'heure de la mort, on reconnaît son prix, et ceux qui l'ont pratiquée espèrent avec confiance le bonheur du ciel. Elle est pour eux comme un flambeau qui éclaire les régions ténébreuses à jamais inaccessibles aux vivants. — Après avoir insisté sur la pratique des œuvres de miséricorde, Isaïe ajoute ces mots, LVIII, 8 : « Votre justice marchera devant votre face, et la gloire du Seigneur sera votre partage. » Le mérite attaché à la miséricorde est donc un des meilleurs titres à la gloire éternelle. Combien, dans ce cas, il est sage de placer nos trésors dans le ciel, et d'y transporter ce que nous serions forcés de laisser sur la terre! Saint Ambroise avait bien raison de dire : On ne saurait appeler biens les choses que l'on ne peut emporter avec soi; la miséricorde seule nous suit en l'autre vie. Au jour du jugement les grands et les princes du monde ne seront point environnés d'une cour nombreuse et magnifique. Ils n'auront à leur côté que la miséricorde; ils n'auront qu'elle pour défenseur. Quand un homme fait le bien, selon saint Chrysostome, il reçoit beaucoup plus qu'il ne donne; car il donne non à ses semblables, mais à Dieu, qui le lui rend avec largesse. Saint Grégoire le théologien ne cesse d'exhorter les chrétiens à la libéralité. « Donnez aux pauvres, leur répète-t-il, vos biens d'ici-bas, afin de gagner les biens de la vie à venir. Faites-en part à votre âme aussi bien qu'à votre corps, au Seigneur aussi bien qu'au monde. Dérobez même à la chair quelque chose pour l'offrir à l'esprit. Détournez tout ce que vous pourrez afin de le soustraire au feu qui le dévorerait, et de le consacrer au Seigneur qui vous le conservera fidèlement. »

Le Sauveur revient souvent dans l'Evangile sur l'importance des œuvres de miséricorde. « N'amassez point de trésors ici-bas, nous dit-il, la rouille et les vers les rongent; les voleurs les enlèvent. Mettez-les plutôt dans le ciel. » *Matth.* VI, 19. Dans un autre endroit, il poursuit, *Luc.* XII, 33 : « Faites-vous, dans les cieux, des sacs qui ne vieillissent pas, des trésors qui ne s'épuisent

jamais : là ni les voleurs, ni les vers n'y peuvent rien. » Et ailleurs : « Employez l'argent de l'iniquité à vous faire des amis. Quand vous serez morts, ils vous recevront dans les demeures éternelles. » *Luc.* XVI, 9. Ces paroles du divin Maître justifient bien le mot de saint Chrysostome. La même pensée se trouve encore dans ce morceau de saint Augustin : « Songe, riche, à ce que tu reçois, en même temps qu'à ce que tu donnes. Car le pauvre aurait bien le droit de te tenir ce langage : Ce que je vous donne, en acceptant vos libéralités, est plus que ce que je reçois. S'il n'existait pas de misérable à qui vous puissiez faire l'aumône, vous ne gagneriez pas le ciel en échange d'un peu de terre. Ne me regardez même pas, si vous n'avez rien à demander à celui qui est mon Créateur et le vôtre. Mais si vous avez quelque chose à lui demander, en exauçant ma prière vous avez acquis l'assurance de voir les vôtres exaucées. Remerciez donc celui qui vous a permis d'obtenir un bien si estimable au prix d'une chose sans valeur. Vous donnez ce que le temps détruit; et vous obtenez ce qui durera toujours. — Que personne ne prétende donner au pauvre : il est beaucoup plus vrai de dire qu'en donnant au pauvre il se donne à lui-même. »

Quelle spéculation comparerons-nous à celle-là? Nous renonçons à la terre, et nous gagnons le ciel. Nous donnons le pain des hommes, et nous trouverons le pain des anges. Nous donnons un verre d'eau froide, et nous trouverons une source d'eau vive. Enfin, nous donnons ce qu'il nous faudrait laisser, et nous nous assurons ce que nul ne pourra nous enlever. Pourquoi n'enverrions-nous pas notre fortune là où doit s'écouler toute notre vie? « Quelle folie, s'écrie saint Chrysostome, de la mettre dans un lieu où nous ne faisons que passer? Où est notre véritable séjour, là doit être notre bien. Or, les pauvres sont les banquiers à qui nous pouvons les confier sans crainte, les messagers qui le transporteront sans dommage dans la patrie, l'arche des trésors du Christ, la terre fertile d'Isaac, *Gen.* XXVI, qui rapporte au centuple. Garder les richesses c'est les perdre; les distribuer en aumônes c'est les conserver. Cela seul vous appartient qui fructifie pour votre âme; et cela seul fructifie pour votre âme, que

vous avez donné généreusement. Considérez le reste comme perdu. »

Est-ce que ces vérités ne renferment pas un sujet de puissant encouragement pour les hommes? Ne doivent-ils pas être remplis de confiance en pensant que ce que Dieu leur promet est plus assuré que les biens mêmes qu'ils possèdent?

VI.

Du secours dans les tribulations qu'assure la miséricorde.

Outre ces avantages généraux, la miséricorde en offre de particuliers qui méritent bien de fixer notre attention. Un des principaux est le secours divin qu'elle nous assure dans les tribulations. Notre-Seigneur nous ayant déclaré que l'on emploiera envers nous la mesure dont nous aurons usé nous-mêmes, il est juste qu'après avoir secouru le prochain dans ses tribulations, le chrétien soit secouru de Dieu dans la sienne. *Luc.* vi. Un ami fidèle ne manque pas, dans l'occasion, de reconnaître les bienfaits qu'il a reçus, et de venir en aide à celui qui l'a autrefois aidé lui-même. Comment agira donc le Seigneur de toute fidélité qui répète si souvent qu'il estime fait à lui-même, le bien fait aux malheureux? Le Prophète-Roi nous l'apprend dans le passage suivant d'un psaume admirable, *Psalm.* xl, 1 et seq. : « Heureux l'homme sensible aux besoins du pauvre et de l'indigent : le Seigneur le protégera dans les jours mauvais. Daigne le Seigneur le conserver, prolonger sa vie, le rendre heureux sur la terre, et ne pas l'abandonner aux desseins de ses ennemis! Daigne le Seigneur le visiter sur son lit de douleur! Oui, mon Dieu, vous avez vous-même disposé sa couche dans son infirmité. » Peut-on désirer une plus haute récompense, de plus touchantes bénédictions? Il devait tendrement chérir la miséricorde le Psalmiste, puisqu'il appelle tant de biens sur la tête de ceux qui la pratiquent. Mais en les appelant, il n'agissait pas sans raison, et il savait que telle était la volonté de Dieu. « Les frères, est-il écrit, *Eccli.* xl, 24, sont un secours dans la tribulation; mais l'exercice de la miséricorde obtient une protection plus puissante. » — « Dieu arrête ses regards sur l'homme qui fait du bien à ses semblables,

dit encore le même écrivain sacré, III, 34 : il s'en souvient dans l'avenir ; et il lui prête un appui au temps de sa chute. »

Isaïe nous fait au nom de Dieu la même promesse, LVIII, 10 : « Lorsque vous répandrez votre cœur sur celui qui a faim, nous dit-il, et que vous remplirez de consolation l'âme affligée, votre lumière luira dans les ténèbres, et vos ténèbres resplendiront comme le soleil à son midi. » Par conséquent, l'homme miséricordieux fût-il abîmé dans l'angoisse, sans découvrir aucun rayon d'espérance, Dieu néanmoins ne tardera pas à le visiter et à le consoler si suavement que les ténèbres de sa douleur se changeront en la lumière éclatante d'une pure félicité. Voyez ce qui arriva au juste et compatissant Tobie, *Tob.* XI. Il avait toujours volé au secours de ses frères. Aussi, quand il fut atteint par le chagrin et la cécité, le Seigneur n'oublia pas son serviteur, et le délivra de ces peines. La conduite du Seigneur envers Tobie est celle que peuvent espérer avec confiance les miséricordieux. « Par tes aumônes, disait le même saint à son fils, tu amasses un trésor qui ne t'échappera pas au jour de la nécessité. » *Tob.* IV, 10.

VII.

De l'efficacité que donne à nos prières la miséricorde.

La miséricorde assure encore à nos prières l'efficacité; et cela pour la raison indiquée plus haut. Vous avez exaucé les cris de l'indigent qui implorait votre pitié : le Seigneur exaucera vos cris, quand vous implorerez la sienne. Le Prophète après avoir donné ce conseil : « Rompez votre pain avec celui qui a faim; introduisez dans votre maison les malheureux et les voyageurs; couvrez ceux qui n'ont pas de vêtements, » *Isa.* VIII, 7, 9, ajoute : « Alors vous invoquerez le Seigneur, et il vous entendra ; vous crierez, et il répondra : Me voici. » Comme si Dieu disait : Miséricordieux par nature, je recherche la miséricorde et j'aime ceux qui l'aiment. Je suis avec eux ce qu'ils sont avec leur prochain. Ils entendent ses plaintes ; ils les apaisent : j'entends leurs plaintes, et je les apaise.

Alors même que le chrétien charitable n'élèverait pas sa voix vers Dieu, ses besoins seraient compris et secourus. Car, selon

l'Ecclésiastique, la miséricorde parlerait pour lui et serait exaucée. *Eccli.* XXIX. Mais le chrétien qui ferme ses oreilles aux accents du pauvre, aura beau invoquer le Seigneur ; la sentence du Sage l'atteint : « Celui qui refusera d'écouter les cris du malheureux, celui-là criera, et ne sera pas entendu. » *Prov.* XXI, 13.

VIII.

Du gage que la miséricorde donne du salut éternel.

Mais l'avantage qui met le comble à ceux dont on a déjà parlé, consiste dans le gage que la miséricorde donne du salut éternel, et dans la protection dont elle couvrira au jour du jugement. « Oh ! qu'elle sera vive la sécurité de l'âme qui paraîtra devant Dieu revêtue de miséricorde ; grande sera la confiance de tous ceux qui ont pratiqué l'aumône ! » *Tob.* IV, 12. Si les démons s'élèvent contre eux, l'aumône les défendra, et « elle combattra d'une manière plus décisive que la lance et le bouclier du vaillant. » *Eccli.* XXIX, 16. Si Dieu leur reproche les péchés mortels qu'ils ont commis, ils pourront lui répondre : Nous en sommes coupables, il est vrai ; mais voici, en expiation, les œuvres de miséricorde que nous avons exercées pour votre amour. Vous avez proclamé bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde. Vous avez dit que nous serions jugés avec notre propre mesure. Vous avez dit que l'aumône délivre de la mort, et préserve l'âme des ténèbres éternelles. Vous avez dit que la miséricorde l'emporte sur le jugement, au point qu'elle absout quand votre justice condamne. *Jacob.* II, 13. Maintenant, Seigneur, que la vérité de votre parole persévère et soit glorifiée : daignez user de miséricorde envers ceux qui en ont usé eux-mêmes. Que dirai-je encore, ô mon Dieu ! lorsque votre bouche adorable annonçait aux hommes la terrible séparation des boucs et des brebis, *Matth.* XXV, 34, vous ajoutâtes ces mots : « Alors le roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez les bénis de mon Père ; prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde. Car, j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire. J'étais étranger, et vous m'avez accueilli ; j'étais nu, et vous m'avez couvert ; malade, et

vous m'avez visité; dans une prison, et vous êtes venu à moi. Alors les justes lui répondront en disant : Seigneur, quand donc vous avons-nous vu ayant faim, et vous avons-nous assisté; ayant soif, et vous avons-nous donné à boire? Quand vous avons-nous vu etranger, et vous avons-nous recueilli; nu, et vous avons-nous couvert? — Et le roi repondant, leur dira : En vérité je vous le dis, quand vous l'avez fait au dernier de mes frères, vous l'avez fait à moi-même. » Heureux les chrétiens à qui s'adresseront ces délicieuses paroles!

Mais d'où vient qu'entre tant de vertus capables de mériter le royaume du ciel, il ne soit fait mention que de la miséricorde?

Les raisons en sont aussi claires que nombreuses. C'est d'abord une disposition admirable de la sagesse divine qui, connaissant l'insatiable avidité de l'homme, lui offre, en récompense de quelque léger sacrifice, la parfaite félicité. C'est encore un bienfait de la libéralité du Seigneur et le désir ardent qu'il éprouve de nous sauver. Il nous propose le plus grand de tous les biens possibles pour le plus méprisable de ceux qu'il nous a donnés; car un peu d'argent, c'est-à-dire un vil métal, nous assure la gloire du paradis, c'est-à-dire la plus complète des jouissances.

Nous y découvrons aussi un témoignage de sa bonté, de sa charité et de sa providence. Sachant qu'il y aurait des pauvres dans le monde, en même temps que des riches, et voulant que les uns et les autres se facilitassent l'acquisition du bonheur éternel, les premiers en souffrant, les seconds en compatissant; Dieu s'est servi des expressions les plus fortes, des promesses les plus vastes pour faire aimer la miséricorde. Si un monarque, sur le point de s'absenter de ses Etats, tenait à cœur de concilier à un fils bien-aimé l'affection et la fidélité de ses sujets, il ne pourrait employer de plus pressantes paroles que celles-ci : Ce que vous ferez à mon enfant, je l'estimerai fait à moi-même. Hé bien! le Sauveur n'use pas d'autres termes pour nous recommander ses pauvres. O dignité merveilleuse du pauvre de Jésus-Christ! il représente sa personne; Dieu se cache en lui; et quand l'homme étend la main, c'est Dieu qui reçoit l'obole de la charité, c'est Dieu qui remercie et se charge de récompenser notre bienfaisance. Encore

si les pauvres étaient des rois ou des princes de la terre, je serais moins étonné de cette prédilection du Seigneur; mais étant, à vrai dire, le rebut du monde, leur identification avec Dieu ne me permet que d'admirer cette distinction, et d'adorer la bonté et la miséricorde qui l'opèrent.

Le gage que la miséricorde nous donne de notre justification au jour du jugement rappelle cet endroit où l'Apôtre exhorte fortement son disciple à la piété, « parce qu'elle est utile à tout, étant assurée des biens de la vie présente et de la vie future. » I *Tim.* IV, 8. Passage que la glose explique ainsi : Encore que l'on ait des fautes à se reprocher, si l'on a pratiqué les œuvres de miséricorde, ces fautes seront un sujet de châtiment et non de damnation. Il va sans dire que ceci ne concerne pas les personnes qui s'autorisent de leurs aumônes pour persévérer dans le péché : elles tournent plutôt contre elles la patience et la bénignité qui leur accorde le temps de faire pénitence. *Rom.* II. Distribuer ses richesses aux pauvres, et ne pas se préserver du mal, c'est, au sentiment de saint Grégoire, donner son bien à Dieu et soi-même au péché; de façon que Dieu reçoit la part la plus vile, et le démon la part la plus noble. Que l'on ne puise donc pas dans la doctrine de cet article une raison pour ne pas renoncer au vice.

Cette observation faite, je rapporterai une phrase de saint Jérôme qui met davantage en lumière la vérité dont il ici question. Je n'ai pas souvenance, dit ce docteur, d'avoir lu qu'une personne adonnée aux œuvres de miséricorde soit morte de la mort du méchant. Elle a de si nombreux intercesseurs, que leurs prières ne sauraient ne pas être entendues. La vertu de l'aumône est assurément bien grande, dit un autre écrivain, puisqu'elle ouvre à ses amis la porte du ciel. Il faut que les gardiens de ce palais la connaissent, ou plutôt la révèrent extrêmement, pour livrer passage à ceux qu'elle protége. Mais si elle a eu la puissance d'attirer Dieu du ciel sur la terre, pourquoi n'aurait-elle pas celle de transporter les hommes de la terre au ciel? C'est chose merveilleuse, poursuit encore le même auteur, que l'aveugle à qui nous avons procuré quelque soulagement nous conduise en paradis. Il ne marche qu'à tâtons, il bronche même mille fois, et pourtant il nous guide

vers les cieux. A la miséricorde appartient ce prodige. D'après l'interprétation commune des Pères, Notre-Seigneur accomplit le mystère de son ascension sur le mont des Oliviers, afin de nous enseigner l'excellence de la miséricorde dont ces arbres étaient la figure. Salomon plaça à l'entrée du Saint des saints deux portes en bois d'olivier, III *Reg.* III; ce qui signifie encore que la miséricorde est la porte par laquelle les hommes entreront dans le royaume de Dieu. Or, comme nos plus chères espérances, nos plus ardents désirs sont dirigés vers ce but, nous ne négligerons pas une vertu qui nous en garantit presque avec certitude l'accomplissement.

IX.

De l'obligation d'exercer la miséricorde.

Il pourra venir à la pensée de quelque lecteur que les avantages énumérés invitent, mais n'obligent pas à la pratique de cette vertu. Les moyens de gagner le ciel ne manquent pas, et d'autres chemins que celui-là y conduisent. Hé bien! cette latitude n'existe pas; et quiconque en a la faculté est obligé étroitement à la pratique de la miséricorde. Impossible, conséquemment, de reculer. Le même Seigneur, qui accueille dans le royaume de son Père ceux dont il a reçu de la nourriture et des vêtements, envoie au feu éternel ceux qui les lui ont refusés, *Matth.* XXV, 34. Ainsi, tandis que la miséricorde ouvre le ciel, la dureté et l'avarice le ferment. « Un jugement sans pitié, dit saint Jacques, attend les hommes qui n'ont pas usé de pitié. » *Jacob.* II, 13. Mais que deviendront ces malheureux, si on les juge impitoyablement? « Malheur, s'écrie saint Augustin, à l'homme dont la vie, si louable qu'elle soit, sera jugée par vous, Seigneur, sans miséricorde! » *Confess.* IX, 13. Tel est cependant le sort réservé aux cœurs durs. « Vous n'avez point fait miséricorde, leur déclare saint Basile; vous ne l'obtiendrez pas non plus. Vous n'avez pas ouvert au pauvre la porte de votre maison : Dieu ne vous ouvrira pas celle du ciel. Vous avez refusé un peu de pain à l'indigent : vous réclamerez en vain la vie éternelle. » — « Car, ajoute-t-il ailleurs, le fruit répond infailliblement à la semence. Vous avez semé l'amertume : vous recueillerez l'amertume. Vous avez semé la du-

reté : vous recueillerez la dureté. Vous avez fui la miséricorde : la miséricorde vous fuira. Vous avez eu horreur du pauvre : vous serez en horreur à celui qui pour l'amour des hommes s'est fait pauvre. »

Quoique ces châtiments menacent tous ceux qui, pouvant venir en aide aux nécessités du prochain, les regardent d'un œil insensible, ils menacent surtout les riches inhumains qui, avec des coffres remplis d'or, laissent les indigents périr de misère. Ils sont figurés par ce riche de l'Evangile dont nous ne saurions citer trop souvent l'exemple. Lui aussi ne laissait pas le pauvre Lazare jouir des miettes qui tombaient de sa table, *Luc.* xvi. Comme le remarque saint Augustin, il fut condamné non pour avoir pris ce qui ne lui appartenait pas, mais pour n'avoir pas donné ce qui lui appartenait, *Serm.* xix *de verb. Oportet Episc.* Pendant sa vie, il avait refusé quelques miettes de pain : après sa mort, on lui refusa une simple goutte d'eau.

Rappelez-vous encore cet autre riche qui, comblé de biens, au lieu de remercier le Seigneur, ne songe qu'à se féliciter lui-même : « Allons, mon âme, voilà des richesses pour plusieurs années. Repose-toi, mange, bois, fais bonne chère. » *Luc.* xii, 19. « O paroles insensées ! s'écrie saint Basile; ô folie incompréhensible! dis-moi, riche : quel langage tiendrais-tu, si tu avais l'âme du plus vil des animaux? Retire, malheureux, ces richesses de la prison qui les recèle. Ouvre cette demeure obscure où l'argent de l'iniquité est enfoui; confie-le à la demeure du pauvre, et tu te ménageras ainsi un trésor dans le ciel. Qui t'en empêche? Est-ce que le pauvre n'est point à ta porte? N'as-tu pas de quoi faire l'aumône? n'as-tu pas une récompense certaine? Le commandement du Seigneur n'est-il point exprès? Avec tout cela, tu ne sais prononcer qu'une seule parole : Je n'ai rien; je ne puis donner; car moi aussi je suis pauvre. — Oui, tu l'es, pauvre; mais pauvre de charité, pauvre d'humanité, pauvre de foi, pauvre d'espérance. Tu objecteras peut-être : A qui donc fais-je injure en gardant ce qui m'appartient? — Ce qui t'appartient? Y a-t-il quelque chose qui t'appartienne? Est-ce que, par hasard, en venant au monde, tu as apporté quelque chose avec toi? Pourquoi es-tu riche, et un tel

pauvre? Afin que, par une administration fidèle et généreuse de tes biens tu mérites la récompense promise à la charité, et le pauvre la couronne promise à la patience. Songe bien à ce que tu fais en retenant les biens qui appartiennent aux pauvres autant qu'à toi. Songe bien qu'aux pauvres appartient le pain que tu retiens contre toute justice, qu'aux indigents en haillons appartiennent les vêtements que renferme ta garde-robe, qu'aux malheureux dont les pieds sont nus, les chaussures qui vieillissent dans tes appartements, à tous les infortunés enfin, l'or que tu caches dans la terre. Souviens-toi que les richesses sont la rançon de ton âme. Si tu les sacrifies, tu la sauves : tu la perds, si tu les conserves. J'ai connu des personnes qui s'adonnaient volontiers au jeûne, à la prière, à la pénitence, en un mot à toutes les vertus qui ne coûtaient rien. Douées d'une fortune extraordinaire, elles n'auraient pas lâché pour Dieu un seul denier. A quoi leur ont servi les autres vertus, puisque leur dureté leur a fermé le royaume du ciel ? »

Ce langage de saint Basile, emprunté à divers endroits de ses ouvrages, établit d'une manière indubitable l'obligation et la nécessité de la miséricorde. Saint Jean l'avait énoncée avant lui en des termes non moins évidents. « Si quelqu'un, dit-il, possédant les biens de ce monde, voit son frère souffrir de la nécessité, et lui ferme ses entrailles, comment conservera-t-il la charité divine? Mes petits enfants, n'aimons pas en paroles et du bout des lèvres, mais en œuvre et en vérité. » I *Epist.* III, 17. Donc refuser assistance au prochain nécessiteux est incompatible avec la charité. Or, sans charité, point de grâce : sans grâce, point de gloire. Que les riches de la terre, si peu soucieux des besoins du pauvre, y réfléchissent.

X.

Des bénédictions temporelles qu'attire sur nous la miséricorde.

Nous croyons que la doctrine précédente ne laisse aucune obscurité sur l'excellence et les avantages de la miséricorde. Après les preuves qui en ont été données, il faudrait être bien dur, bien pauvre de cœur pour rester inébranlable. Mais s'il existait un chrétien si aveuglé, si enchaîné à ses intérêts, si mauvais juge des choses, qu'il mît encore au-dessus des biens spirituels les biens de

la terre, nous ne renoncerions pas à l'espoir de le convaincre, en employant les seules raisons qu'il comprend. En effet, la souveraine et ineffable bonté de Dieu ne se contente pas de nous récompenser en l'autre vie; dès cette vie même, elle nous comble de bénédictions temporelles. Cette proposition paraîtra sans doute surprenante; mais il ne sera pas difficile de lui donner en garantie l'autorité de l'Ecriture. Je n'alléguerai même pas le fameux chapitre XXVIII du Deutéronome où la prospérité la plus complète est promise aux observateurs de la loi; j'accorde que ces promesses regardent l'Ancien Testament d'une manière spéciale.

Je citerai de préférence le langage de l'auteur des Proverbes. Voici quelques-unes de ses sentences : « Honorez le Seigneur au prix de vos biens, et donnez-lui les prémices de tous vos fruits, et vos greniers se rempliront, et vos pressoirs regorgeront de vin. » *Prov.* III, 9, 10. « Celui qui donne au pauvre ne sera pas dans le besoin : celui qui méprise le suppliant tombera dans la détresse. » *Id.* XXVIII, 27. « Certains distribuent ce qui leur appartient, et deviennent plus riches. D'autres ravissent le bien d'autrui, et sont toujours pauvres. » *Id.* XI, 24. Voyez-vous comment on assure au miséricordieux et les biens du ciel et ceux de la terre? Si l'assurance des biens spirituels ne vous touche pas, que votre cœur fléchisse devant les biens temporels promis à ceux qui donnent les leurs pour l'amour de Dieu. L'Ecclésiaste, XI, 2, nous conseille de consacrer notre fortune à de bonnes œuvres, et de la distribuer en sept et même en huit parties. Le nombre sept représente la vie présente, sur laquelle l'aumône attirera les bénédictions d'en haut. Le nombre huit, qui lui est supérieur, est la figure de la vie future dont l'aumône nous donne aussi bien l'espérance. Enfin les mots du Sauveur, « Donnez, et il vous sera donné, » *Luc.* VI, 38, couronnent et complètent ces autorités.

Si l'on désire un exemple frappant de ce nouveau privilége de la miséricorde, on le trouvera dans l'histoire de la veuve qui donna l'hospitalité au prophète Elie. III *Reg.* XVII. Au milieu d'une désolante famine, il restait à elle et à son enfant pour tout bien un peu d'huile et un peu de farine. Le prophète lui demande à manger. Au lieu de s'occuper de ses propres besoins, elle s'occupe

d'abord des besoins du prophète. Elle ne lui donne pas peu sur beaucoup ; mais le peu qu'elle avait, elle l'offre tout. Et quoique son fils souffrît de la faim, elle accorde ses premiers soins à Elie, tenant plus de compte de la miséricorde que de la nécessité. Sa foi et sa libéralité ne demeurèrent pas sans récompense. La petite provision d'huile et de farine ne diminua plus jusqu'au retour de l'abondance; et l'enfant, loin d'être victime de la charité de sa mère, en recueillit les précieux fruits. Pourtant, observe saint Cyprien, cette femme ne connaissait pas le Christ : elle n'avait pas entendu ses enseignements; elle ne s'était pas nourrie de la chair et du sang de son Rédempteur. Si nonobstant elle fut miséricordieuse, quelle raison pourra justifier l'inhumanité du riche, membre de l'Eglise chrétienne? Cet exemple n'est pas le seul qui dépose en faveur de l'efficacité de la miséricorde. La vie des saints nous fournirait au besoin une infinité d'exemples semblables, qui sont l'accomplissement littéral de la parole : « Donnez, et il vous sera donné. »

Maintenant j'adresserai cette question : Croyez-vous que tout cela soit vrai? Prenez garde : répondre non, c'est répondre que vous n'avez pas la foi, que vous n'êtes point disciple du Christ, puisque vous ne voulez point donner votre assentiment à sa parole. Si vous répondez oui, vous êtes obligé de reconnaître que non-seulement l'aumône ne détruit pas nos richesses, mais qu'elle les multiplie et spirituellement et temporellement. Bien que vous ne compreniez pas le *comment*, le fait n'en est pas moins incontestable. D'ailleurs, pourquoi croyez-vous à une trinité de personnes dans l'unité de nature? parce que Dieu nous a révélé ce mystère, n'est-ce pas? Hé bien! Dieu dont le témoignage vous suffit, n'a pas moins certifié que la vraie miséricorde ne sera jamais réduite à la nécessité. Vous croyez le mystère de la Trinité malgré son obscurité impénétrable. Croyez de même à la fécondité de l'aumône. Mais en le croyant, votre parcimonie devient inexcusable. Parce que vous savez que la semence se multiplie, vous ne craignez pas de confier votre grain à la terre nonobstant l'incertitude de l'avenir. Pourquoi ne voudriez-vous pas répandre une semence qui se multipliera certainement, et au ciel et sur la

terre. D'où vient tant de hardiesse dans l'un de ces cas et tant d'indécision dans l'autre? Encore une fois, si le *comment* vous arrête, il sera un obstacle tout aussi insurmontable à votre foi en la Trinité. Il n'y a qu'une seule différence entre la foi théorique au mystère d'un Dieu en trois personnes, et la foi pratique au mystère de la fécondité de l'aumône : c'est que celle-ci coûte quelque chose, et que celle-là ne coûte rien. Vous voilà donc forcé, ou bien d'abjurer votre foi, ou de confesser que la miséricorde n'a point à redouter la pauvreté. Une fois convaincu de cette vérité, serez-vous insensible aux promesses du Seigneur, aux avantages spirituels et temporels de la miséricorde? Je ne vois guère de prétexte plausible; car si vous recherchez avec prédilection les biens de l'âme, on vous les donne à pleines mains; et si vous leur préférez les biens du corps, la puissance divine vous les promet en abondance. Il ne vous reste donc qu'à vous déterminer à la pratique de la vertu de miséricorde.

XI.

Coup d'œil rétrospectif sur les avantages de la miséricorde.

Arrêtons-nous ici un instant, et faisons la comparaison que nous avons annoncée. Opposons au sacrifice que réclame l'aumône les nombreux avantages qui ont été exposés. Est-ce qu'il n'y a point assez de leur énumération pour trancher tous les doutes? La miséricorde nous donne participation à l'un des plus glorieux attributs du Créateur, et nous rend conséquemment plus semblables à lui; elle nous obtient, en cette qualité, de sa part un amour de prédilection; elle nous donne un droit particulier à son indulgence; de plus elle nous obtient le pardon des péchés, un accroissement de mérites, un secours assuré dans les tribulations; elle augmente l'efficacité de nos prières; elle nous garantit une protection puissante au jour du jugement, et elle devient par nous un gage presque infaillible du salut éternel. Ajoutez à ces biens spirituels les biens temporels que le Seigneur dispense aux miséricordieux, et dites-moi si un homme de poids et de sens peut hésiter entre ces avantages et une légère perte de fortune. Quiconque approfondira ces considérations rougira

d'avoir été si parcimonieux envers Dieu, quand Dieu était si libéral envers lui. C'est pour cela que j'attribuais en commençant au défaut de réflexion la plupart de nos maux. Comment avoir devant les yeux tant d'avantages, et ne pas estimer peu de chose en comparaison la perte des biens de ce monde? Quelle est la perte qu'ils ne compenseraient pas d'une manière surabondante? Aussi ne saurait-on s'étonner trop de la cupidité et de la dureté qui règnent parmi les chrétiens. Pour moi, je suis persuadé que si les infidèles connaissaient ces vérités, ils seraient dans la stupeur à la vue de tant d'insensibilité, et ils se demanderaient pourquoi des hommes élevés dans une telle foi ne vendent pas à l'exemple des saints tout ce qu'ils possèdent, afin de répondre à la dignité de si hautes espérances.

Craindrait-on par hasard que l'aumône ne nuisît à la famille, qu'on prête l'oreille à ces paroles du bienheureux martyr Cyprien : Tu crains, malheureux, que ton patrimoine ne souffre de tes largesses envers Dieu; et tu ne t'aperçois pas qu'au milieu de ces craintes ta vie diminue chaque jour. Tn ne t'aperçois pas qu'en veillant à ce que ta fortune ne dépérisse point, tu dépéris et te perds toi-même. Tu ne t'aperçois pas que tu t'aimes moins que tu n'aimes l'argent, et que pour sauver ce patrimoine si précieux de toute altération, tu te jettes dans l'abîme. Tu crains qu'après avoir été compatissant et secourable à l'égard du pauvre le nécessaire ne te fasse défaut. Quand donc le nécessaire a-t-il manqué au juste? Les corbeaux sont les pourvoyeurs d'Elie au désert, IV *Reg.* XVII; la Providence ne recule pas devant un prodige pour subvenir aux besoins de Daniel au milieu des lions, *Dan.* XIV; et tu crains que le nécessaire ne manque au serviteur de Dieu? Regardez donc les oiseaux du ciel, vous tous qu'une pareille crainte agite, *Matth.* VI, 26 : ils ne sèment pas, ils ne moissonnent pas, ils ne remplissent pas de greniers, et néanmoins le Père céleste les nourrit. Or, n'êtes-vous pas plus qu'eux? Dieu nourrit les passereaux, et il donne la pâture aux petits des corbeaux lorsqu'ils la réclament. *Psalm.* CXLVI. Mais si la nourriture ne fait pas défaut aux êtres à qui fait défaut la connaissance de Dieu, pensez-vous qu'elle sera déniée au chrétien, au serviteur de

Dieu, à celui qui l'aime et qui s'efforce d'observer ses commandements? Pensez-vous que le Christ ne nourrira pas ceux qui l'ont nourri; ou qu'il refusera les biens de la terre à ceux qu'il comble des biens du ciel; ou qu'il n'accordera pas un peu de chair et de pain à ceux qu'il rassasie de sa propre chair et de son propre sang? D'où vient en vous cette défiance; d'où viennent ces sentiments sacriléges? Qu'y a-t-il de commun entre la foi et la défiance? Comment apprécie-t-il le nom de chrétien celui qui ne compte pas sur le Christ? N'allez point chercher de vaines excuses. Avouez plutôt la cause de votre dureté, et découvrez le secret de votre cœur. Voici la cause de votre dureté : de tristes et stériles ténèbres se sont appesanties sur votre âme; et à la lumière de la vérité a succédé dans votre cœur charnel l'obscurité de l'avarice. Vous êtes captif et esclave de votre argent; les chaînes de la cupidité vous garrottent. Vous avez goûté de la liberté du Christ et vous lui avez préféré votre premier esclavage. Vous tâchez de sauver cet argent qui ne vous sauvera pas; vous augmentez tous les jours votre fortune, et elle vous écrasera sous son poids. Remettez-vous en mémoire cette veuve de l'Evangile, *Luc.* XXI, qui dans les angoisses de la misère offrit cependant la seule pièce de monnaie qu'elle possédât. Que les riches rougissent de leur avarice : une pauvre veuve l'emporte sur eux en miséricorde et en charité. Elle fait l'aumône, elle qui aurait dû la recevoir; car l'aumône est due à la veuve et à l'orphelin. Si donc son exemple oblige le pauvre lui-même à faire le bien, quel supplice punira le riche de son inhumanité! J'ai de nombreux enfants, direz-vous : force est de restreindre mes largesses. — Vous avez de nombreux enfants : hé bien! raison de plus pour être charitable, car vous avez de Dieu un plus grand besoin. Plus vous avez d'enfants, plus vous avez de grâces à demander, de fautes à racheter, de consciences à former, d'âmes à sauver. Dans la vie temporelle il faut qu'avec le nombre des enfants augmente l'étendue du patrimoine. Dans la vie spirituelle il faut qu'avec ce nombre augmente celui des bonnes œuvres. Ainsi faisait Job, c. I. Etes-vous à la recherche d'un second Père pour votre famille, songez, non à un homme péris-

sable, mais au Dieu éternel. Confiez-lui vos richesses : il les transmettra fidèlement à vos héritiers. Qu'il soit le tuteur de vos enfants, leur protecteur contre les injustices du monde. Quand Dieu est le dépositaire d'un patrimoine, le patrimoine est à l'abri de l'avidité de l'Etat, de la rapacité du fisc et des chicanes des hommes de loi. L'héritage dont le Seigneur est le gardien n'a rien à redouter. C'est ainsi que vous vous montrerez pour votre famille père tendre et prévoyant.

Tel est à peu près le langage de saint Cyprien à l'occasion du prétexte derrière lequel on abrite sa cupidité. Saint Augustin ne le flétrit pas avec moins d'énergie, *Op.* t. IX *De dec. chord.*, c. XII : Jésus-Christ, dit-il, implore votre pitié par la bouche du pauvre; et vous essayez de légitimer un refus en représentant l'intérêt de vos enfants. Quoi ! je mets Jésus-Christ sous vos yeux, et vous m'opposez vos enfants! Ah! vous êtes grandement coupable de conserver, quand votre Dieu lui-même endure la faim, ces biens qu'un fils dissipera follement. Le Sauveur n'a-t-il pas dit : « Ce que vous ferez au dernier de mes frères, je l'estimerai fait à moi-même? » *Matth.* XXV, 40. Vous le savez et vous lésinez en présence du malheur à secourir! Comptez vos enfants; mais n'oubliez pas d'en ajouter un autre au nombre que vous trouverez : cet autre c'est le Seigneur. Vous n'avez qu'un fils : le Christ est le second : vous avez deux fils, trois fils; le Christ est le troisième et le quatrième. — Je ne vois pas ce que l'insatiable avidité de l'homme pourrait répondre à cette argumentation admirable des saints Pères.

XII.

De l'obligation pour les chrétiens, disciples d'un Dieu représenté par les pauvres, d'exercer la miséricorde.

Indépendamment du caractère obligatoire de l'aumône et de la miséricorde, indépendamment des puissants motifs qui nous y engagent, les bienfaits que nous avons reçus de Jésus-Christ nous font un devoir d'en embrasser la pratique. Saint Paul le rappelle aux Corinthiens lorsqu'il veut exciter leur charité : « Vous connaissez, leur dit-il, la bonté qui a porté Notre-Seigneur à se faire pauvre à cause de vous, de riche qu'il était, afin que par sa pau-

vreté vous fussiez riches vous-mêmes. » II *Cor.* VIII, 9. Or, si Dieu a daigné se faire pauvre par amour pour les hommes, les hommes feront-ils beaucoup en embrassant la pauvreté par amour pour Dieu? Si Dieu a été vendu pour l'amour des hommes, les hommes feront-ils beaucoup en vendant une partie de leurs biens pour l'amour de Dieu? Qui refusera un morceau de pain à celui qui s'est livré pour nous tout entier? Qui refusera une parcelle de sa fortune à celui qui n'a pas refusé de nous donner tout son sang? Qui n'endurera un peu de gêne et de privation pour celui qui a souffert la mort de la croix? L'homme fît-il mille fois le sacrifice de sa vie, dit saint Bernard, jamais il ne paierait la dette qu'il a contractée envers le Seigneur. Car, il n'y a aucune proportion entre la vie d'un homme et celle d'un Dieu, entre la dignité de la personnalité humaine et la dignité de la personnalité divine. Comment donc oserait-on hésiter à offrir à la charité une misérable obole, quand l'on est débiteur d'une infinité de vies? N'est-il pas honteux de voir le peu que nous, chrétiens, nous faisons pour celui que nous saluons du nom de Seigneur, de Créateur, de Rédempteur? Ecoutons saint Cyprien, se servant de cette considération pour confondre l'ingratitude des serviteurs de Dieu.

Représentons-nous, dit-il, le démon avec la foule de ses sujets entreprenant de couvrir de honte les sujets de Jésus-Christ, et lui tenant ce langage : « Regarde, Christ : moi je n'ai jamais reçu de soufflets pour ceux dont tu me vois entouré; je n'ai jamais été flagellé; je n'ai point été suspendu à une croix; je n'ai point versé mon sang pour eux, et je ne leur ai promis ni le royaume du ciel, ni les joies du paradis. Et pourtant vois les présents magnifiques dont ils me font hommage : vois avec quel empressement ils emploient à mon service les biens qui leur ont coûté tant de peine. Ils vont jusqu'à vendre leur patrimoine pour cultiver les pompes du monde. Maintenant, Christ, montre-moi ceux de tes sujets qui te servent avec une égale générosité. Vois si ces riches que leur fortune embarrasse, en font autant pour toi ; cependant ils font partie de ton Église, ils reconnaissent tes lois. Regarde s'ils ne craignent pas de se défaire en ton honneur de

leurs richesses, ou pour parler plus exactement, s'ils consentent à les transporter dans le ciel et à les changer en un trésor qui ne passera pas. Et remarque surtout que parmi les présents que m'offrent mes serviteurs, aucun ne sert à les vêtir, à les conserver et à les nourrir. Tous se consument dans la parure ou dans les festins ; en sorte qu'ils sont la proie de la mollesse et de la vanité. Mais les richesses des tiens serviraient à te vêtir et à te soutenir dans tes pauvres. Tu leur garantis, s'ils le font, la vie éternelle; et malgré la perspective de cette glorieuse récompense, ils ne supportent pas la comparaison avec les miens à qui je réserve des supplices sans fin. — Que répondrions-nous, mes bien-aimés frères, poursuit le glorieux martyr? Comment défendrions-nous la cause des riches qu'enchaîne une avidité sacrilége? Quelle serait notre excuse, en nous voyant rabaissés au-dessous des serviteurs du démon, parce nous ne voulons pas payer d'un morceau de pain le prix du sang de Jésus-Christ? »

C'est la conviction et la méditation profonde de ces vérités qui inspirait aux saints leur détachement et leur bienfaisance. Sainte Elisabeth de Hongrie, une fois veuve, consacra tout ce qu'elle avait aux hôpitaux et aux pauvres; si bien qu'elle fut reduite à vivre du travail de ses mains. Saint Jérôme rapporte que, ayant conseillé à sainte Paule de se modérer dans ses aumônes, elle lui répondit que son plus vif désir était d'être obligée d'aller mendier de porte en porte pour l'amour de Dieu et d'achever sa vie dans une misère complète, ne laissant rien absolument à sa fille, et ne possédant même pas un linceul pour être enveloppée. Le même Père raconte que saint Exupère, évêque de Toulouse, donnait aux indigents le pain qu'il allait manger, oubliant ses besoins en présence des besoins de ses frères malheureux. Pour les secourir, il fit fondre les vases sacrés, déposa le corps de Notre-Seigneur dans une corbeille d'osier, et son sang dans un vase de verre. On retrouve la miséricorde à ce même degré chez saint Augustin et saint Ambroise, qui ordonnaient aussi d'employer les vases sacrés à soulager la nécessité des pauvres. D'autres saints personnages n'ayant plus rien à donner, donnaient leurs propres habits, préférant être sans vêtement que sans miséricorde. Et notre glorieux

père saint Dominique, après avoir abandonné aux pauvres le prix de ses livres et de tous ses biens, supplié un jour par une veuve infortunée de racheter son fils, offrit de servir à sa place. Ce qu'il voulait faire, saint Paulin le fit réellement, comme l'assure saint Grégoire dans ses Dialogues. *Dial.* 1. Le charitable évêque avait déjà consacré tout ce qu'il possédait au rachat des captifs : il se vendit lui-même à un barbare afin de rendre encore un de ses frères à la liberté. De semblables exemples de miséricorde se rencontrent à chaque page de nos livres sacrés. Je ne parlerai pas de Tobie dont la charité fut si ardente et si bien récompensée. Zachée, quoique gentil, distribuait la moitié de son bien aux pauvres; ce qui lui mérita d'être appelé par le Sauveur enfant d'Abraham, et, privilége autrement précieux, de le recevoir lui-même dans sa demeure. *Luc.* XIX. Les bonnes œuvres de Thabite lui valurent d'être rappelée à la vie par le prince des apôtres. Nous ne finirions pas si nous voulions citer tous les exemples de miséricorde que nous ont donnés les saints. Examinons plutôt dans un dernier chapitre de quelle manière il faut pratiquer cette belle vertu.

CHAPITRE III.

De quelle manière faut-il pratiquer la miséricorde.

Voici les conditions que, suivant la doctrine des Pères, doit réunir l'aumône.

La première est l'abondance et la générosité. Il ne faut pas imiter ces gens qui jettent aux pauvres une petite pièce de monnaie, beaucoup moins pour subvenir à leurs besoins que pour se délivrer de leurs sollicitations importunes. A ces gens-là s'adresse la sentence de saint Augustin : Celui qui donne pour se soustraire à l'importunité de l'indigent, et non pour le soulager, perd à la fois l'argent qu'il donne et le mérite de son œuvre. *Sup. Psalm.* XLII. — Nous avons entendu l'Apôtre nous dire : « Celui qui sème peu recueillera peu. Celui qui sème avec abondance recueillera avec abondance. » II *Cor.* IX, 6.

A la vérité, la générosité dépend de l'intention et non de la quantité de l'aumône. C'est l'intention, dit saint Ambroise, *Comm.*

in Luc. lib. VI, cap. VII, qui rend l'aumône riche au pauvre, et qui détermine sa valeur. Aux yeux du Seigneur, dit saint Grégoire, *Moral.* XX, 27, la main n'est pas vide quand le trésor du cœur est rempli de bons désirs. Comme l'observe avec raison saint Jérôme, I *Epist.*, *Ep. ad Pammachium*, personne n'a été plus pauvre que les apôtres; et cependant personne n'a fait un plus grand renoncement qu'eux pour Jésus-Christ; et cela, à cause de la générosité de leur sacrifice. Le pape saint Léon écrit dans le même sens : Il faut estimer la charité du donateur non par ce qu'il donne, mais par ce qu'il voudrait donner. Les riches donnent plus, les pauvres moins; mais si les volontés sont égales, le mérite l'est aussi. Si leurs ressources sont différentes, leur charité ne l'est pas; car la charité dépend du degré de la volonté et non de la valeur du présent.

La seconde condition de l'aumône, en apparence opposée à la précédente, est la mesure et la discrétion. La discrétion empêche la générosité de dégénérer en prodigalité, ce qui a lieu quand on donne à qui l'on ne devrait pas donner et plus qu'on ne devrait. Agir ainsi, selon l'expression de saint Jérôme, *Epist. ad Paulin.*, c'est détruire la libéralité par la libéralité. Saint Paul nous recommande aussi, II *Cor.* VIII, de ne pas donner de telle sorte que le soulagement des autres nous jette dans la détresse; mais d'user d'une telle proportion que nous secourions le prochain sans nous appauvrir nous-mêmes. Il ne serait pas difficile de trouver des exemples de personnes que la prodigalité a réduites d'abord à la misère, puis à une conduite déshonorante. Rarement, après avoir dissipé follement sa fortune, on se montre délicat à l'endroit de la fortune d'autrui.

La troisième condition consiste à donner sans regret et de plein gré. C'est de la sorte que David et les principaux du royaume offrirent les choses qui devaient servir à la construction du temple. Aussi le saint roi rendit-il grâces à Dieu, et lui demandait-il de conserver à ses enfants cette promptitude de volonté dans les choses de son service. « Ne donnez ni de mauvaise grâce, ni par force, écrivait l'Apôtre aux Corinthiens : Dieu aime celui qui donne joyeusement. » II *Cor.* IX, 7. Saint Paul in-

sistait sur cette même condition quand il recommandait aux Romains l'exercice de l'hospitalité. Il en est de cette condition comme de la première : elle contribue au mérite de l'aumône bien plus que sa valeur matérielle.

La quatrième condition de l'aumône est la compassion et la pitié. Les œuvres de miséricorde du Sauveur nous en offrent une multitude d'exemples. L'Evangile observe toujours qu'il était touché de compassion à la vue des maux qu'il allait secourir. La rédemption du genre humain, qui est le plus grand des bienfaits de notre Dieu, est sortie, nous apprend Zacharie dans son Cantique, des entrailles de sa miséricorde qui le porte à nous visiter du haut du ciel, *Luc.* II. Dans le cœur de Job régnait aussi la compassion. Au milieu des souffrances qui le déchirent, il ne peut s'empêcher de s'écrier : « Je pleurais sur celui qui était affligé, et mon âme prenait part à la peine du pauvre. » *Job.* xxx, 25.

La cinquième condition à observer dans l'aumône est le secret. On l'observe de deux manières : d'abord, en ayant l'intention de plaire à Dieu et non aux hommes ; puis, en fuyant leurs regards et leurs éloges, surtout s'il s'agit de secourir les pauvres honteux. On évite ainsi le danger de la vaine gloire. N'en concluons pas cependant qu'il ne faille jamais faire l'aumône en public ; car il est bon que le monde nous voie remplir nos devoirs de chrétiens. Mais suivons le plus souvent le conseil qui veut que notre main gauche ignore ce qu'a fait la main droite. Couvrons notre miséricorde d'un voile ; et Dieu qui pénètre les replis de ce voile nous récompensera. Quant à ceux qui font le contraire, ils ont déjà reçu leur récompense ici-bas. *Matth.* VI. Si Notre-Seigneur attache tant d'importance à ce point, c'est qu'il connaît, d'un côté, la faiblesse de notre cœur et la facilité avec laquelle il cède au souffle de la vaine gloire, de l'autre, la subtilité de ce poison qui pénètre en notre âme sans qu'elle s'en aperçoive, et y cause de déplorables ravages. « Il vole légèrement, dit saint Bernard ; il pénètre légèrement ; mais il ne frappe pas de même. » *Serm.* VI *sup. Ps.* Qui habitat.

Les personnes obligées par devoir à la pratique de la miséricorde, les prélats, par exemple, n'ont pas tant à se préoccuper du

péril de la vaine gloire. Comme il leur importe avant tout d'éviter le scandale, ils doivent rendre leurs aumônes publiques, sauf à purifier leur intention et à la diriger uniquement vers Dieu.

La sixième condition de l'aumône consiste à ne pas la différer. Plus votre aumône sera prompte, plus elle aura de prix. « Ne dites pas à votre ami : Allez ; revenez demain, je vous donnerai, quand vous pouvez donner sur-le-champ. » *Prov.* III, 28. Il es à peu près certain que l'on donne de mauvais gré lorsqu'on retarde autant que possible. Le don que l'on arrache à force d'importunités n'est plus un don; car rien, dans l'opinion commune, ne coûte plus cher qu'une chose obtenue par des prières. Abraham ne montra pas moins de promptitude pour bien traiter les trois célestes envoyés que pour exécuter la volonté de Dieu sur son enfant. *Gen.* XXII. La promptitude dans l'aumône étant si nécessaire, que penserons-nous des chrétiens qui pour faire de bonnes œuvres attendent la mort? C'était le dessein de la mère de sainte Luce ; mais la bienheureuse vierge lui répondit : Vous donnerez bien peu au Seigneur en lui donnant ce que vous ne pourrez emporter avec vous. Partagez donc, durant la vie, ce que vous possédez avec le Christ. Saint Basile gourmande ces mêmes chrétiens en ces termes : Je prétends jouir de mes biens pendant ma vie, dites-vous. Après ma mort, les pauvres seront mes héritiers. Malheureux que vous êtes! vous ne voulez donc témoigner à vos semblables un peu de libéralité que lorsque vous serez vous-même terre et poussière? D'ailleurs, qui vous apprendra le genre de mort dont vous serez atteint? Savez-vous si vous aurez, ou non, le temps de faire votre testament?

La septième condition consiste à examiner les personnes à qui il convient de donner, afin de ne pas confondre les pauvres simulés avec les véritables. Cependant ne scrutez pas trop avant dans la misère d'autrui, comme le font quelques avares uniquement soucieux de raisons qui les dispensent de donner. Saint Grégoire le théologien explique parfaitement cette matière : Ne recherchez pas trop rigoureusement, dit-il, si l'on est digne ou indigne de recevoir votre aumône. Il vaut mieux donner quelquefois à ceux qui ne le méritent pas, en faveur de ceux qui le

méritent, que de s'exposer à priver ces derniers de secours à cause des premiers.

Saint Ambroise dit la même chose dans ce passage d'une de ses lettres : Il appartient à la miséricorde, non de contrôler, mais de secourir la nécessité. Dieu est là où son nom résonne. Ne regardez que Dieu et vous le trouverez toutes les fois qu'on sollicitera votre charité en son nom.

La huitième condition consiste à faire l'aumône de nos biens et non de ceux d'autrui. Une aumône de ce dernier genre mériterait plutôt le nom de sacrilége. Il est écrit dans l'Ecclésiastique, XXXIX, 24 : « Celui qui offre un sacrifice de la substance des pauvres, ressemble à celui qui immole le fils en présence du père. » Et Dieu nous déclare lui-même qu'il est le Dieu de la justice, qu'il a le vol en horreur, encore qu'il fût destiné à lui offrir des sacrifices.

La neuvième condition, destinée à nous rendre plus doux l'exercice de la miséricorde, consiste à nous demander, quand l'occasion se présente, qui nous implore, ce qu'il implore, et pour qui il l'implore. Celui qui vous implore, c'est Dieu et non le pauvre, selon cette parole de saint Jérôme, *Epist. ad Paul.* : Lorsque vous tendez la main au pauvre, songez que vous la tendez à Jésus-Christ. Ce qu'il implore c'est son bien, et non le vôtre ; car Jésus-Christ étant l'héritier de l'univers, est le maître de votre bien, de votre personne, de votre vie, en un mot de tout ce que vous avez. Mais si vous considérez pour qui il vous implore, je vous certifie qu'il implore pour vous et non pour lui, puisqu'il vous donnera pour prix des biens de la terre, les biens de l'éternité. « Vends tout ce que tu possèdes, disait-il au jeune homme de l'Evangile, distribue-le aux pauvres, et tu auras dans le ciel un trésor assuré. » *Matth.* XIX, 21.

Voilà les conditions que doit réunir la miséricorde pour mériter les biens qui lui sont promis. La prière du chrétien qui pratique la miséricorde de cette manière, monte légère aux cieux, et lui obtient à lui-même miséricorde et pardon.

FIN DU TRAITÉ DE L'ORAISON ET DE LA CONSIDÉRATION.

MÉMORIAL
DE LA VIE CHRÉTIENNE,

OU EXPOSITION EN SEPT TRAITÉS

DE TOUT CE QUE DOIT FAIRE LE CHRÉTIEN DEPUIS LE COMMENCEMENT DE SA CONVERSION JUSQU'A SON ENTIÈRE PERFECTION.

PROLOGUE.

CHAPITRE PREMIER.

Dessein et division de cet ouvrage.

Les nombreux auteurs dont nous possédons les ouvrages, lecteur chrétien, ont eu chacun leur génie et leurs goûts intellectuels particuliers. Cette diversité de génie et de goût a produit la diversité des sujets auxquels ils ont consacré leurs travaux. Les uns épris de la beauté de l'éloquence ont poursuivi la tâche de former un parfait orateur; et le prenant au berceau, ils l'ont dirigé dans tous les pas de cette difficile carrière, jusqu'à ce qu'il ne laissât rien à désirer. D'autres se sont appliqués à former un prince accompli; d'autres, un grand capitaine; d'autres, un courtisan consommé. Tous ont choisi le sujet qui convenait le mieux à la nature de leurs inclinations et de leur esprit. Mais parmi les choses humaines, aucune n'est plus précieuse, plus admirable qu'un chrétien parfait. Comme la fin vers laquelle il se porte est surnaturelle, la vie dont il est animé est aussi surnaturelle : ce qui l'a fait appeler par les saints homme céleste, ou bien ange terrestre. Or, si des sujets, d'une fin, d'une dignité beaucoup moins élevée, ont cependant été traités avec autant de diligence que de profondeur, il serait d'autant plus convenable d'éclaircir et de déve-

lopper les conditions de la vie chrétienne, qu'elles sont à la fois et plus nécessaires, et plus difficiles.

Posséder un livre qui entreprît de former le chrétien parfait, un livre qui fût l'exposé sommaire et complet de tout ce que requiert la vie céleste du chrétien , voilà, chers lecteurs, depuis longues années l'objet de mes plus ardents désirs. L'ouvrier a bien les outils indispensables à sa profession : il existe pour les personnes livrées à l'étude d'un art ou d'une science, des ouvrages qui en contiennent la doctrine de façon à aider et à soulager la mémoire. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour l'art des arts, pour la science des sciences? Dans un ouvrage de ce genre, les âmes désireuses de servir Dieu trouveraient lumière et conseils, les prédicateurs et les confesseurs, soucieux du bien commun, y apprendraient sans beaucoup d'efforts les vérités propres à édifier les fidèles.

Je sais bien que les écrits pieux et substantiels ne manquent pas aujourd'hui. Mais en général, ils ont un but particulier qui ne leur permet pas d'embrasser l'étendue du sujet dont je parle. Il est vrai encore, que les catéchismes sont un abrégé complet de la doctrine chrétienne. Mais ils se proposent spécialement d'exposer avec netteté les vérités de notre foi, et d'en faciliter l'intelligence. Ils sont par conséquent plus spéculatifs que pratiques, plus aptes à éclairer l'intelligence, qu'à incliner la volonté à la vertu.

Ces diverses considérations m'ont déterminé à aborder, avec le secours de Notre-Seigneur, la composition de ce livre. Les écrits des saints qui se sont occupés de ces matières ont été ma principale source. Mon dessein est de former le chrétien parfait, de le conduire à travers les exercices de la vie chrétienne depuis le commencement de sa conversion, jusqu'au sommet de la perfection. Je le prends entre mes mains, rude encore et grossier; comme un ouvrier prendrait un arbre avec son écorce et ses branches, afin d'en tirer une œuvre d'art digne d'éloges sans restriction.

En conséquence, le premier traité lui met devant les yeux l'enfer et le paradis, les avantages que nous assure la vertu, et l'obligation de la pratiquer.

Quand il est résolu à quitter le vice et à servir son créateur, il ap-

prend dans le second traité comment il doit parcourir le chemin de la pénitence. Ce traité renferme plusieurs considérations et prières propres à inspirer la douleur et la haine du péché ; de plus, il enseigne comment il faut se confesser et satisfaire au Dieu que l'on a offensé.

Le sacrement de pénitence disposant à recevoir le sacrement d'Eucharistie, le troisième traité prépare l'âme chrétienne à une bonne communion, lui en indique les qualités, et lui apprend les prières qu'il faut réciter soit avant, soit après.

La fréquentation des sacrements se propose l'amendement de notre vie. C'est de quoi s'occupe le quatrième traité. Et parce qu'il y a deux classes de personnes, dont l'une se contente de ce qu'exige le salut, c'est-à-dire, de l'accomplissement des commandements, et dont l'autre accepte la pratique des conseils évangéliques ; nous donnons deux règles de vie : la première applicable à tous les chrétiens, la seconde adressée seulement à ceux qui tendent à la perfection.

Mais il est impossible de persévérer dans la vertu, et même de la pratiquer, sans le secours de la grâce divine. Or, la grâce s'obtient par la prière, qui peut être vocale ou mentale. Le cinquième traité est consacré à la prière vocale : il en précise les conditions, et en donne différentes formules. Il est question dans le sixième traité de l'oraison mentale, ou plutôt seulement de sa matière, à savoir, de la considération des principaux mystères de la vie de Jésus-Christ et des bienfaits divins; car l'oraison a été l'objet d'un traité particulier.

Il ne reste plus ensuite qu'à atteindre la perfection, laquelle consiste en l'amour de Dieu. C'est le but du septième traité où il s'agit des choses qui servent à l'atteindre, de celles qui en détournent, et des considérations et des prières auxquelles, dans cette vue, il convient de donner la préférence.

Vous avez, de la sorte, lecteur chrétien, le cours entier de la vie. Il est divisé en sept journées ; et à ces journées se rapporte tout ce que nous enseigne la philosophie du ciel.

La brièveté avec laquelle nous parcourons la matière de cet ouvrage, nous a suggéré le titre de *Mémorial* que nous lui donnons. Cette brièveté pourtant n'est pas telle que nous omet-

tions quelqu'une des choses nécessaires. Mais nous nous bornerons là, quoique à regret ; car le champ est vaste et riche : à d'autres le soin de le cultiver en entier et d'en cueillir tous les fruits. Si le Seigneur daignait prolonger nos jours qui s'enfuient avec tant de rapidité, nous essaierions peut-être de traiter, avec les développements qu'ils méritent, des points importans, comme l'exhortation à bien vivre, l'amour de Dieu, etc., que nous nous contenterons ici d'effleurer.

CHAPITRE II.

Considérations préliminaires.

La formation du parfait chrétien est proprement l'œuvre de l'Esprit-Saint. Cependant, de même que la grâce, loin d'exclure notre coopération, la requiert essentiellement ; de même l'enseignement intérieur de Dieu requiert l'enseignement extérieur des hommes, loin de le repousser. Cet enseignement est confié aux prêtres et aux ministres de l'Eglise ; et ce sont eux que Dieu charge de nous instruire et de nous façonner à la pratique de sa loi.

Parmi les ornements obligés du grand prêtre de l'Ancien Testament, il s'en trouvait un nommé Rational, *Exod.* XXVIII, sur lequel étaient gravés ces deux mots *Doctrine et Vérité.* Cet ornement couvrait la poitrine du souverain Pontife, déclarant par là que son cœur devait être une source intarissable d'où la doctrine et la vérité se répandraient dans tout le peuple. L'importance de l'enseignement divin est si grande que Moïse n'hésita pas à suivre le conseil de Jéthro, et qu'il confia à des ministres particuliers le soin des jugements et autres affaires temporelles, tandis qu'il se réserva celui de montrer aux Israélites les cérémonies de la religion et les prescriptions de la loi. *Exod.* XVIII. Quelques prêtres ayant négligé l'accomplissement de ce devoir, le Seigneur leur signifia par la bouche du prophète cette sentence terrible : « Parce que tu n'as pas voulu de la science, je ne voudrai pas de toi, et je te dépouillerai de la dignité sacerdotale. » *Ose.* IV, 6. Dans Isaïe XXIX, 14, il menace le peuple d'un châtiment merveilleux et effrayant. Et ce châtiment consistera à confondre la sagesse des sages, à couvrir d'un voile épais la prudence des conseillers.

Or, si le défaut de sagesse est un mal effrayant pour les grands eux-mêmes, il ne le sera pas moins pour les petits. La lumière de leur entendement éteinte, que deviendra la vie chrétienne dont elle est un des principaux ressorts? que restera-t-il, sinon l'aveuglement, le trouble et mille autres misères? L'Ecriture ne laisse pas le moindre doute à ce sujet. « Ce peuple n'est pas sage, lisons-nous dans Isaïe XXVII, 11 : aussi celui qui l'a fait n'aura pas pitié de lui; et celui qui l'a formé ne l'épargnera pas. » — « C'est parce qu'il n'a pas eu de science, dit encore le même prophète, V, 13, que mon peuple a été conduit en captivité, que ses nobles sont morts de faim, que la multitude s'est desséchée de soif. » — « Pourquoi, ô Israël, es-tu sur une terre ennemie? demande Baruch, III, 10. C'est parce que tu as abandonné la source de la sagesse. » L'absence de sagesse a été aussi, d'après cet écrivain sacré, la cause de la ruine des géants, des grands de la terre. Pour prévenir ce mal, l'Apôtre recommande expressément aux Colossiens, III, 16, d'entretenir chez eux la parole du Christ, et de se communiquer les uns aux autres sa doctrine.

Quelque basse qu'elle soit, toute fonction a besoin d'une règle pour être bien remplie. Que devrons-nous donc penser de la fonction la plus élevée, de celle qui se propose de plaire à Dieu, de le servir, de conquérir le royaume du ciel, de vaincre l'ennemi, et de triompher de ses piéges! Un homme sans instruction en comprendra-t-il l'importance, si l'on ne frappe ses yeux par le spectacle des menaces et des promesses divines, si l'on ne lui expose les raisons qui l'y obligent? Comment se confessera-t-il, si on ne lui enseigne les diverses parties du sacrement de pénitence, et ce qui a rapport à chacune d'elles? Concevra-t-il de ses péchés une douleur sincère, si on ne lui en expose les motifs? Fera-t-il une communion digne et fructueuse, s'il ignore les dispositions qu'elle exige? Et ordonner sa vie, rechercher la vertu, éviter le vice, le fera-t-il, s'il ne sait démêler les embûches du démon? Pourra-t-il prier efficacement, sans connaître les qualités d'une bonne prière? Obtiendra-t-il l'amour de Dieu, si on ne l'instruit des moyens qui y conduisent, des obstacles qui en éloignent, des exercices qui l'entretiennent? En toutes ces circonstances la lumière nous est

nécessaire ; car la nature humaine est fidèlement représentée par l'aveugle-né de l'Evangile.

Un des devoirs des prédicateurs est de dissiper l'aveuglement des hommes au moyen de la parole divine. Mais ils ne traitent pas tous les sujets qu'il faudrait aborder; ils ne le peuvent même pas, et il y a une foule de détails, de particularités pratiques qu'ils laissent forcément de côté.

La doctrine enseignée en chaire ne saurait avoir qu'une portée générale. Entrer dans le détail, c'est le principal avantage des bons livres. Les bons livres sont autant de prédicateurs muets qui ne s'étendent ni trop ni trop peu. Il nous est toujours loisible de les laisser, quand ils nous fatiguent, d'en poursuivre la lecture, quand elle nous profite et nous intéresse. Les avantages de la parole de Dieu et de l'enseignement de l'Eglise qu'ils renferment sont innombrables. Nous y trouvons une lumière qui éclaire notre intelligence, une flamme qui embrase notre volonté, un marteau qui amollit notre cœur, un glaive qui retranche ce que nos passions ont d'excessif, un flambeau qui dirige tous les pas de notre vie, une semence qui rapporte une moisson éternelle, une nourriture qui soutient, délecte, ranime notre âme, et la remplit d'une force divine. Enfin, la puissance d'une bonne lecture est telle qu'elle a suffi pour opérer une foule de conversions. Bien des personnes, interrogées sur la cause de leur conversion, ont répondu qu'elles en étaient redevables à la lecture de tel ou tel livre. Le ministre de la reine d'Ethiopie lisait Isaïe sur son char; et cette lecture fut l'occasion de sa conversion par saint Philippe, *Act.* VIII. Les œuvres admirables que le roi Josias accomplit dans le royaume eurent pour cause la lecture du livre que lui avait envoyé Helcias, IV *Reg.* XXII. Et saint Augustin ne fut-il pas tiré de son irrésolution par la lecture d'un saint livre? Cet admirable docteur raconte dans ses Confessions un trait semblable qu'il ne sera pas hors de propos de rapporter ici.

Ayant reçu un jour la visite d'un officier de la cour nommé Pontitien, cet officier l'entretint de la vie merveilleuse de saint Antoine dont le nom était dans toutes les bouches. Puis il ajouta qu'un jour, à Trèves, l'empereur étant occupé à voir les jeux du

cirque, trois de ses amis et lui allèrent se promener dans des jardins, proche de la ville. Tout en se promenant, deux de ses compagnons entrèrent dans la cellule d'un pauvre solitaire où ils virent un livre contenant la vie de saint Antoine. L'un de ces officiers ouvre le livre, et saisi tout à coup d'un amour divin et d'une sainte confusion, il se fâche contre lui-même, et jetant les yeux sur son ami, il lui dit : Apprenez-moi, je vous prie, où nous voulons arriver par tant de travaux et de peines ? que cherchons-nous ? quel est le but que nous poursuivons ? Ce que nous pouvons espérer de plus glorieux est la faveur du prince. Et cette faveur à combien de dangers n'est-elle pas exposée ! que de périls il faut traverser avant d'arriver à un péril plus grand encore ! mais si je recherche la faveur de Dieu, je puis la posséder à l'instant même.

En prononçant ces paroles il était agité par l'émotion profonde que lui causait, pour ainsi dire, l'enfantement de sa vie nouvelle. Il reprit sa lecture ; et, à mesure qu'il lisait, son âme changeait de disposition et se détachait des choses de ce monde. Enfin, il dit en soupirant à son ami : Je vous déclare que je renonce pour jamais à toutes nos espérances ; je suis décidé à servir Dieu, et à commencer dès cette heure et dans ce même lieu. Pour vous, si vous n'avez pas l'intention d'imiter le parti que je prends, n'essayez pas de m'en détourner. A quoi son ami répondit qu'il se garderait bien de l'abandonner dans une entreprise à laquelle était réservée la plus brillante des récompenses. Ainsi tous deux se mirent à édifier cette tour dont parle l'Evangile, et ils quittèrent tout pour suivre Jésus-Christ. Ce qu'il y a de plus admirable c'est qu'ils étaient tous deux fiancés. Lorsque les jeunes filles auxquelles ils avaient promis leur foi apprirent ce changement, elles consacrèrent à Dieu leur virginité.

Cette histoire impressionna vivement saint Augustin. Il se tourna dans une grande agitation vers son ami Alype et lui dit : Que faisons-nous donc ? Qu'avons-nous entendu ? Les ignorants ravissent le ciel : et nous, avec toute notre science, nous restons ensevelis dans la chair et le sang ! Eprouvant bientôt le besoin d'être seul, il se retira dans un petit jardin à l'écart ; et se proster-

nant sous un figuier il fondit en larmes et s'écria : Jusques à quand, Seigneur, jusques à quand serez-vous irrité contre moi? Oubliez, Seigneur, mes iniquités passées. — Et il répétait : Jusques à quand? Demain, toujours demain. Pourquoi pas tout à l'heure? pourquoi ne mettrais-je pas un terme à mes angoisses? Comme il parlait de la sorte, il entendit une voix qui disait : Prenez et lisez; prenez et lisez. Il se retourna pour saisir les épîtres de saint Paul qu'il avait près de lui; car il savait que saint Antoine étant entré dans une église au moment où on lisait ces paroles de l'Evangile, « Allez, vendez tout ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel, » *Matth.* xxx, 21, ce saint homme s'appliqua ce conseil et le suivit aussitôt à la lettre. Ebranlé par le souvenir du grand solitaire et par la voix qu'il venait d'entendre, Augustin ouvrit le livre sacré, le lut, et dès ce moment renonça irrévocablement au monde pour embrasser le service de Dieu. *Confess.* VI, VIII et XII.

Vous voyez par cet exemple, lecteur chrétien, une preuve sensible de l'efficacité des lectures pieuses. C'est la lecture qui signala le retour à Dieu des amis de Pontitien, de saint Augustin et de saint Antoine lui-même. Il me serait aisé de multiplier ces preuves; mais elles m'entraîneraient trop loin. Quant à moi, je ne suis aucunement étonné de l'effet que les mystères de notre religion sainte produisent sur les âmes qui les considèrent attentivement. Ils ont assez d'éclat pour les réveiller de leur sommeil; et assez de vertu pour leur conserver la vie divine à laquelle ils les ont rappelées. La parole de Dieu nous est représentée par l'Ecriture comme un pain spirituel qui exerce sur l'âme la même influence que le pain matériel exerce sur le corps.

La lecture des livres pieux a toujours eu son utilité : aujourd'hui elle est presque nécessaire. Au temps de la primitive Eglise, les ministres du sanctuaire avaient tant de zèle et dispensaient avec tant de diligence la parole de Dieu, que leur ministère suffisait à maintenir les fidèles dans la vertu. Mais aujourd'hui, on voit des prêtres qui ne s'occupent que de l'administration des sacrements, et qui croient faire assez en célébrant de temps en temps le sacrifice de la messe. Plus rares sont les prêtres soucieux de distribuer

aux peuples la parole de vie, plus la lecture des livres pieux est nécessaire.

Recevez donc, lecteur chrétien, ce modeste présent. Il pourra, j'en ai la confiance, à peu de frais et sans beaucoup d'étendue, vous être de quelque utilité. Comme les prédicateurs, il vous exhortera à bien vivre et il vous en indiquera les moyens : comme les confesseurs, il vous apprendra la manière de faire une bonne confession, et vous préparera à communier dignement. Vous y trouverez enfin des formules qui vous rendront la prière facile, et des sujets variés de méditation. Si ce résumé de la philosophie chrétienne avait quelque mérite, il en serait sans doute redevable à son universalité ; elle le met à la portée de ceux qui commencent et de ceux qui sont déjà en progrès. Quelque mince que soit le profit dont cet ouvrage sera l'occasion pour les âmes, l'auteur s'estimera surabondamment dédommagé du travail que lui ont coûté, soit la réunion des matériaux indispensables, soit l'élaboration du style, qu'il aurait voulu rendre à la fois simple et agréable. Il n'oubliera pas que le travail corporel le plus pénible ne saurait entrer en comparaison avec le plus léger avantage spirituel.

PREMIER TRAITÉ

RENFERMANT UNE EXHORTATION A BIEN VIVRE.

CHAPITRE PREMIER.

Des peines réservées aux chrétiens dont la vie est mauvaise.

L'un des principaux moyens employés par le Seigneur pour imposer un frein aux passions des hommes, et les déterminer à la pratique de ses commandements, consiste à leur exposer les châtiments horribles réservés aux transgresseurs de sa loi. La considération des biens de l'autre vie promis aux justes, n'est pas sans doute incapable de nous émouvoir ; mais d'ordinaire les sujets de

tristesse nous touchent plus que les sujets de joie. Ainsi une injure sera plus vivement ressentie qu'un témoignage d'honneur : la maladie afflige plus que ne réjouit la santé; et il faut même la présence de la maladie, chose aussi connue que sentie, pour nous faire apprécier la santé à sa juste valeur. C'est pour ces motifs que Dieu manifesta, dans l'Ancien Testament, une préférence marquée pour le moyen dont nous parlons. Les écrits des prophètes sont remplis de menaces et de tableaux effrayants par lesquels le Seigneur voulait obtenir de son peuple l'obéissance qui lui était refusée. Un jour Dieu ordonna à Jérémie de prendre un livre et d'y écrire toutes les calamités qu'il lui avait révélées comme prêtes à fondre sur Israël, et d'en faire publiquement la lecture, afin de voir si cette énumération de fléaux les plus terribles, en portant le peuple à une sincère pénitence, arrêterait l'exécution de la sentence prononcée contre lui. L'ordre de Dieu ayant été accompli, ceux qui entendirent cette lecture en furent tellement effrayés qu'ils se regardaient les uns les autres avec une sorte de stupeur. *Jerem.* XXXVI, 16.

Quoique dans la loi de grâce le Seigneur cherche plus à nous attirer par l'amour que par la crainte, il n'a pas complétement exclu les menaces. L'Apôtre nous apprend, *Rom.* I, 17, 18, que, si la justice de Dieu se révèle par la foi qu'il communique aux hommes, son courroux se révèle aussi par les châtiments dont il punit l'impiété. « Déjà la cognée se lève sur la racine de l'arbre, s'écriait le précurseur du Messie. Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé, et jeté au feu. » *Luc.* III, 9. « Celui qui doit venir après moi est bien plus puissant que moi. Le crible à la main, il purifiera son aire; il renfermera le froment dans ses greniers, et il donnera la paille en pâture à un feu inextinguible. » *Matth.* III, 11, 12. L'effet de cette prédication fut grand. Une foule de gens de toute condition, des soldats et des publicains, accoururent vers Jean, et lui demandèrent comment ils pourraient se mettre à l'abri de ces menaces épouvantables.

Les vérités qui inspirèrent alors tant d'effroi, nous les annonçons nous-même en ce moment. Nous n'avons assurément pas la sainteté et la mission de Jean-Baptiste; mais nous avons la même

certitude dans notre enseignement : l'Évangile que nous croyons ne diffère pas de celui qu'il prêchait.

I.

Du caractère effrayant qu'impriment aux peines de l'enfer leur étendue, leur durée et l'absence de tout soulagement.

Si vous désirez connaître en peu de mots le caractère effrayant des peines que Dieu réserve aux méchants, pesez seulement les termes et le sens de cette proposition : De même que la récompense des justes est un bien dont l'universalité embrasse tous les biens; de même, la peine des méchants est un mal qui d'une certaine manière embrasse tous les maux. Les maux de cette vie sont des maux particuliers. Il n'y en a pas qui tourmentent également tous nos sens. Parmi les maladies, les unes affligent les yeux, les autres les oreilles, le cœur, la tête; mais aucune n'afflige tous nos membres à la fois. Et pourtant, ces maux particuliers ne laissent pas que de nous soumettre à d'insupportables tortures. Songez aux nuits affreuses que l'on passe avec une simple douleur de dent. Supposons maintenant un homme en proie à un mal qui n'épargne aucun de ses sens, ni aucun de ses membres; d'un mal qui exciterait les souffrances les plus aiguës dans la tête, dans les yeux, dans les oreilles, dans les dents, dans la poitrine, en un mot dans toutes les parties du corps, soit intérieures, soit extérieures. Supposons ce malheureux cherchant vainement sur son lit un instant de repos : n'est-ce pas que ce serait un spectacle horrible? n'est-ce pas qu'on n'en saurait imaginer de plus misérable et de plus digne de pitié? Mais un animal dans cet état nous arracherait des larmes de compassion.

Hé bien! voilà, mon frère, une idée approximative des souffrances que les méchants endureront, je ne dis pas une nuit, mais éternellement dans l'enfer. Le méchant a offensé Dieu avec tous ses sens : il les a transformés en autant d'instruments d'iniquité. Dieu à son tour, ordonnera que chacun ait son propre tourment. Là, d'épouvantables visions assiégeront les yeux impudiques et charnels; des voix confuses, des gémissements sans fin déchireront les oreilles; d'infectes odeurs rempliront l'odorat; le goût sera en proie à une faim et à une soif furieuses; le toucher à un

feu et à un froid excessifs; l'imagination à l'appréhension des douleurs à venir; la mémoire au souvenir des plaisirs passés; l'intelligence à la considération du bonheur perdu et d'un malheur sans remède.

Pour nous représenter ce que les tourments de l'enfer ont d'effrayant, l'Ecriture a recours aux expressions les plus fortes, aux images les plus saisissantes. Quand elle en parle, elle mentionne la faim, la soif, les grincements de dents, le glaive à deux tranchants, les esprits vengeurs, les vipères, les vers, les scorpions, la tempête, comme les habitants de ce séjour. Dans l'enfer régneront aussi des ténèbres tant intérieures qu'extérieures, tant pour l'âme que pour le corps, plus épaisses que les ténèbres palpaples de l'Egypte. *Exod.* x. Dans l'enfer régnera le feu, non le feu d'ici-bas qui tourmente peu et se consume vite; mais un feu digne de ce lieu de supplices, qui tourmente beaucoup et ne se consume jamais. S'il nous est impossible de douter de ces vérités, quoi de plus incompréhensible que la négligence et l'insouciance de la plupart des chrétiens? Que ne ferait-on pas sur la terre pour éviter un seul jour, une seule heure de pareilles souffrances? Et pour éviter une éternité de maux, et de maux affreux, on recule devant la peine légère attachée à la pratique de la vertu!

Ajoutons à cela que les peines de l'enfer excluent l'espérance de tout terme et de tout soulagement. Il est peu de peines en cette vie qui ne puissent recevoir quelque adoucissement. On le trouve soit dans la raison, soit dans le temps, soit dans les amis, soit enfin dans l'espérance d'en être un jour délivré. Mais les portes du royaume des douleurs sont si étroitement fermées à toute consolation, qu'il ne saurait y en avoir pour ses infortunés habitants, ni du côté du ciel, ni du côté de la terre, ni du présent, ni du passé, ni de l'avenir. Au contraire la souffrance les environne de toutes parts, et toutes les créatures semblent se joindre à leur propre conscience pour les torturer. Ils interrogent l'horizon; partout des supplices, nulle part le soulagement; et ils expérimentent l'horreur de la situation retracée ainsi par le Prophète: « Les angoisses de la mort m'ont circonvenu; les périls de l'enfer ont fondu sur moi. » *Ps.* CXIV, 3.

Dès que les vierges sages furent entrées dans le palais de l'époux, on ferma la porte sans retour, *Matth.* xxv, dit l'Evangéliste. Ainsi la porte du ciel, une fois fermée, ne s'ouvrira plus. On n'aura plus d'accès dans le séjour de tous les biens. Elle sera close irrévocablement la porte du pardon, de la miséricorde, de la consolation, de l'intercession, de l'espérance, de la grâce, du mérite, de la félicité. « Durant les six premiers jours de la semaine vous cueillerez la manne, disait Moïse aux enfants d'Israël, *Exod.* xvi, 26; mais, le jour du sabbat, vous n'en trouverez plus. » — « Le paresseux, lisons-nous dans les Proverbes, xx, 4, n'a pas voulu labourer à cause du froid. Il mendiera donc en été, et on ne lui donnera rien. — Celui qui ramasse au temps de la moisson est fils de la sagesse; celui qui dort l'été est fils de la confusion. » *Prov.* x, 3. Imaginerez-vous une confusion plus complète que celle du mauvais riche? *Luc.* xvi. Il pouvait, au prix des miettes tombées de sa table, acheter le bonheur du ciel : et parce qu'il ne voulut pas de cet insignifiant sacrifice, il fut réduit à une telle détresse qu'il implora sans succès une seule goutte d'eau. Qui ne serait ému de la prière que le malheureux adressait à Abraham? « Mon père, lui disait-il, ayez pitié de moi; envoyez Lazare tremper dans l'eau le bout de son doigt, afin de rafraîchir ma langue, car je souffre horriblement au milieu de ces flammes. » Pouvait-il demander moins? Il ne demande pas un verre d'eau froide; pas même que Lazare trempe dans l'eau sa main entière, ni même tout son doigt : une petite goutte d'eau est le soulagement qu'il sollicite; et ce soulagement ne lui est pas accordé.

Jugez par là de la condition désolante, de l'abandon universel des méchants après cette vie. C'est en vain qu'ils appellent la consolation, qu'ils lui tendent la main; elle est rebelle à leur appel. Comme le naufragé qui, cherchant de ses mains et de ses pieds un point d'appui, ne rencontre que les flots dont il est le jouet en même temps que la proie; les damnés chercheront, au milieu des misères innombrables qui les entourent, une lueur d'espérance, et ils ne la trouveront pas.

La durée sans limite des peines infernales est ce qu'il y a de plus désespérant dans ces peines elles-mêmes. Assignez-leur, si

vous le voulez, la durée la plus longue que vous soyez capable d'imaginer, mais représentée par un nombre fixe d'années : les peines de l'enfer ne seront pas sans remède. Malheureusement, il n'en est pas ainsi : ces peines dureront autant que la gloire du paradis; et comme celle-ci n'aura pas de fin, celles-là n'en auront pas davantage. Tant que Dieu vivra, les damnés mourront. Quand Dieu aura cessé d'être, leur supplice atteindra son terme. O vie plus cruelle que la mort! O mort qui entretiens la vie! Quel nom te donnerai-je, celui de vie ou celui de mort? Si tu es vie, pourquoi infliges-tu le tourment de la mort? Si tu es mort, pourquoi conserves-tu l'existence? Je ne t'appellerai ni de ce nom-ci ni de l'autre; car ils sont tous deux inséparables de l'idée d'un bien, quoi que ce bien puisse être. La vie a ses charmes; la mort met un terme aux misères d'ici-bas. Toi, tu n'as ni charmes, ni terme. Qu'es-tu donc? Tu es le mal de la vie, et le mal de la mort. Tu empruntes à la mort ses tourments sans leur terme; à la vie sa durée sans ses charmes. Le Seigneur a dépouillé la mort et la vie de leurs biens, et il a employé le reste à te former, afin de châtier le méchant. O châtiment épouvantable! O breuvage amer du calice auquel boivent tous les pécheurs de la terre! *Ps.* LXXIV.

Maintenant, ô mon frère, portez sur cette éternité les yeux de la considération, et réfléchissez-y de toutes les forces de votre âme. Pour mieux la comprendre, figurez-vous un malade déchiré, pendant la nuit, par la souffrance. Comme il se tourne sur sa couche! Quelle agitation dans son esprit! Oh! que cette nuit lui paraît longue! Avec quelle anxiété il compte les heures, et combien il trouve tardive chacune d'elles! Il ne pense qu'à la lumière du jour, oubliant que la lumière ne le délivrera pas de ses douleurs. Si vous réputez cruelle la situation de cet infortuné, quelle opinion aurez-vous de l'éternelle nuit, de la nuit sans aube et sans lendemain... O désolante obscurité! ô nuit perpétuelle! nuit maudite par la bouche de Dieu et de ses saints! nuit qui désire la lumière et qui ne la verra pas; nuit qui ne contemplera pas la splendeur du jour naissant! Quel supplice de vivre éternellement au milieu des ombres de cette nuit, et de reposer, non sur une couche molle, comme le malade, mais sur un lit de flammes

dévorantes! Qui se sent la force de supporter de pareilles ardeurs? Pensée terrible! nous sommes incapables de tenir notre doigt sur un charbon ardent, l'espace d'une minute; que ferons-nous donc plongés corps et âme dans un feu dont le feu d'ici-bas n'est qu'une pâle peinture? La raison habite-t-elle encore parmi nous? ou bien le bon sens est-il exilé de la terre? Les hommes comprennent-ils ces paroles? rangent-ils ces vérités au nombre des fables mythologiques? estiment-ils qu'elles concernent leurs semblables, sans les concerner eux-mêmes? On pourrait se faire ces diverses questions, si la foi ne les tranchait de la manière la plus décisive.

II.

De l'immutabilité des peines de l'enfer.

Un autre aspect non moins effrayant des peines de l'enfer est leur immutabilité. Pour elles point de changement, point de diminution. Les êtres qui vivent sous le firmament accomplissent une révolution incessante, comme le firmament lui-même ; jamais ils ne restent au même point. La mer a son flux et son reflux, les fleuves ont leurs crues. Les années, l'âge et la fortune des hommes, celle des royaumes sont dans un mouvement perpétuel. Il n'y a point de température si élevée qui ne s'abaisse, ni de douleur si aiguë qui ne se calme. Le temps finit toujours par apaiser ou soulager les tribulations et les maux, quels qu'ils soient; et rien, comme le dit le proverbe, ne sèche si vite que les larmes.

Seuls, les tourments de l'enfer ne connaissent pas de variation. Seule, sa température n'admet point d'abaissement. Seules, ses ardeurs ignorent la fraîcheur du soir et du matin. Pendant quarante jours, sans relâche, Dieu versa sur la terre les flots du déluge, et la terre fut submergée. Mais sur la terre de malédiction, ce sera pendant l'éternité qu'il versera les flots de sa fureur.

Il n'est pas jusqu'à la peine due aux péchés véniels, laquelle ne devienne dans l'enfer, éternelle. C'est l'opinion formelle de saint Thomas, I II, q. LXXXVII, art. 5 ad 2. Car, quoique le péché véniel ne mérite pas une peine infinie, comme l'expiation est impossible en enfer, le temps d'expier et de satisfaire étant passé,

la peine du péché véniel devra conséquemment n'avoir pas de fin.

Or, cette immutabilité de l'état des damnés leur causera un nouveau et insupportable tourment. Si précieux que fût un mets, au bout de quelque temps vous ne sauriez le souffrir. Aucun aliment n'approche en suavité de la manne que le Seigneur envoyait aux Israélites; néanmoins ils ne tardèrent pas à en éprouver du dégoût. *Exod.* XVI. L'on dit qu'une route en ligne droite fatigue plus qu'une route sinueuse, la variété étant même dans la peine un principe de soulagement. Si donc les choses les plus savoureuses, dès lors qu'elles sont uniformes, n'inspirent que du dégoût; quel dégoût naîtra de l'uniformité de tourments aussi horribles que ceux de l'enfer! Que se passera-t-il dans le cœur des méchants lorsqu'ils se verront haïs et abhorrés de Dieu, et sans l'espoir d'expier jamais complètement le plus léger péché véniel? Ils seront saisis de fureur et de rage, et ils vomiront blasphème sur blasphème contre leur Créateur.

III.

Du ver rongeur de la conscience.

Ce n'est pas tout encore : il faut joindre aux causes précédentes de tourments le ver rongeur de la conscience. Ce ver, dit l'Ecriture, ne meurt pas, de même que le feu ne s'éteindra pas. *Isa.* LXVI. Elle désigne sous ce nom une rage de désespoir, un repentir infructueux, dont les damnés seront saisis au souvenir de la facilité avec laquelle ils auraient pu se soustraire aux tortures de l'enfer. Lorsqu'ils se voient perdus sans retour, et qu'à leur pensée se représentent les jours, les mois, les années dont ils ont abusé, l'insouciance dont ils se targuaient à l'égard de l'avenir, leur cœur éclate, la fureur le déborde, et l'on entendrait des rugissements se mêler aux larmes et aux grincements de dents. *Matth.* VIII.

Rappelons-nous ce qui se passa en Egypte lors des sept fameuses années de disette. L'abondance durant les sept années qui les avait précédées fut si grande, que le blé était comparable au sable de la mer, et qu'il excédait toute mesure. Mais dès la pre-

mière année de stérilité, le peuple manquant de pain vint en demander à Pharaon. Pharaon les renvoya à Joseph. Joseph leur donna du blé; mais il prit leur argent et le mit dans le trésor du roi. L'année suivante l'Egypte entière accourut encore vers Joseph, et lui dit : Donnez-nous du pain, pourquoi mourrions-nous en votre présence, faute d'argent? « Si vous n'avez pas d'argent, leur répondit Joseph, amenez-moi vos troupeaux, et je vous donnerai des vivres en échange. » Ils amenèrent donc leurs troupeaux, et ils reçurent des vivres. Quand ils les eurent épuisés, ils vinrent encore trouver Joseph, et lui dirent : Nous ne pouvons pas cacher à notre maître que nous sommes en même temps sans argent et sans troupeaux; et vous n'ignorez pas que nous ne possédons rien hormis nos corps et nos terres. Pourquoi mourrions-nous à vos yeux? Nos terres et nous vous appartiendrons : achetez-nous au nom du roi; fournissez-nous de la semence, de crainte que par défaut de culture, la contrée ne soit réduite à l'état de désert. Joseph acheta donc toute la terre d'Egypte; chacun vendant ce qu'il possédait pour échapper à la famine. *Genes.* XLVII.

Quels étaient, à votre avis, les sentiments des Egyptiens à la pensée de la facilité avec laquelle ils auraient pu se prémunir contre l'avenir, durant les sept années d'abondance? N'auraient-ils pas eu raison de se tenir à eux-mêmes ce langage : Imprudents que nous sommes d'avoir négligé l'occasion de nous mettre à l'abri du besoin durant toute la vie! Encore si nous n'avions pas été avertis, nous aurions une excuse. Mais cette stérilité nous était depuis longtemps annoncée, et nous ne pouvions douter de l'accomplissement de la dernière partie d'une prophétie, dont la première s'était réalisée de tout point. Sous nos yeux, les officiers du roi se hâtaient d'enfermer toutes les provisions qu'ils pouvaient amasser. Comment pallier notre incurie? comment expliquer notre indifférence? Qu'ils nous seraient précieux les biens que nous dédaignions alors! Que de richesses ils serviraient à nous procurer! Où était donc notre jugement? Où était notre raison, quand nous n'avons pas su profiter de cette heureuse conjoncture? Tels sont à peu près les reproches que les habitants de

l'Egypte auraient pu s'adresser, et il me semble que dans une pareille situation, ils devaient être en proie à l'abattement et à l'anxiété du désespoir.

« Mais, ô mon frère, qu'est-ce que tout cela comparé aux peines des damnés? une ombre tout au plus, à côté de la réalité. La famine en Egypte dura sept ans : dans l'enfer, elle durera l'éternité tout entière. L'une ne fut pas sans remède, quoiqu'il ait été difficile : l'autre n'en aura jamais. L'argent ou les terres mettaient à l'abri de la première : rien ne saurait exempter de la seconde. Irrémissible est le châtiment, irrémissible est le crime; irrévocable est la sentence. Après les sept années de disette les Egyptiens levèrent la tête et reprirent espoir. Celui qui subira les tourments de l'enfer ne saura plus ce qu'est le repos. Si les Egyptiens eurent à éprouver de terribles angoisses, quelles angoisses n'éprouvera pas le malheureux damné! Oh! si vous réfléchissiez attentivement à sa douleur sans bornes; si vous l'entendiez se dire à lui-même : Malédiction sur moi qui ai abusé de tant de circonstances favorables! Un verre d'eau froide m'eût valu une couronne de gloire. Les actions nécessaires de la vie auraient suffi à me gagner le ciel; et je n'en ai pas profité! et j'ai cédé à l'influence vertigineuse du présent! et j'ai laissé passer une foule d'années où j'aurais pu acquérir des trésors! Pourtant je n'étais pas un païen; je croyais bien que l'homme avait autre chose à faire qu'à naître et à mourir; je ne puis pas prétexter l'ignorance du sort qui m'était réservé. Je vivais parmi des chrétiens, chrétien moi-même. Ma foi était que sonnerait un jour l'heure fatale. Malgré les avertissements réitérés de l'Eglise, malgré l'exemple de personnes qui s'empressaient de s'enrichir en bonnes œuvres, je suis demeuré insensible; et quand on m'offrait le ciel, je n'en ai pas voulu. Furies de l'enfer, déchirez mes entrailles, dévorez-les, car je l'ai bien mérité! Je ne me suis rien réservé : ne mérité-je pas de souffrir la faim éternellement? Je n'ai rien semé : puis-je moissonner? Je n'écoutais pas la demande du pauvre : pourrait-on accueillir la mienne? Souffrir, pleurer tant que Dieu sera Dieu; sentir la piqûre sans fin du ver que renferme mon cœur; avoir sans cesse à la pensée l'image du peu dont j'ai

joui, du bien que j'ai perdu, de celui que j'aurais pu gagner, voilà mon partage.

IV.

Des peines particulières à chaque genre de fautes.

Vous serez déjà peut-être épouvanté, lecteur chrétien, du tableau lugubre que nous venons d'esquisser; et vous aurez de la peine à croire que nous puissions y ajouter quelque chose. Mais ce n'est pas la force qui manque au bras de Dieu, et il peut encore augmenter les tourments de ses ennemis. Les peines dont nous avons parlé sont générales et concernent également tous les damnés : il en est d'autres particulières à chacun et proportionnées à la nature de ses crimes. Ainsi les orgueilleux seront abreuvés d'humiliations, de confusion et d'outrages; les avares seront dans le dénûment le plus complet; les gloutons souffriront les tortures d'une faim et d'une soif éternelles; les libertins seront la proie des flammes qu'ils ont eux-mêmes allumées : la douleur et les regrets seront l'occupation unique de ceux qui sur la terre ne cherchaient que jouissance et plaisirs.

Il me souvient à ce propos d'un trait que je rapporterai, parce qu'il est de nature à faire impression; les exemples d'ailleurs touchant plus que les paroles.

Dieu découvrit un jour à l'un de ses serviteurs le supplice d'un chrétien livré pendant sa vie au monde et à la chair. Le saint homme vit d'abord les démons s'emparer de son âme au moment où il expira, et l'entraîner pleins de joie aux pieds d'un trône de feu sur lequel était assis le prince des ténèbres. Dès qu'on lui eut présenté sa victime, Satan se leva et lui dit qu'il lui faisait présent du siége d'honneur en considération de sa dignité et de l'amitié qu'il lui avait toujours témoignée. A peine le malheureux se fût-il assis en poussant des cris affreux, que deux démons hideux lui offrent une coupe remplie d'un breuvage dégoûtant, et le contraignent à le boire, en disant : Puisque tu as été sur la terre grand amateur des vins recherchés et des liqueurs précieuses, il est convenable que tu dégustes le vin dont nous faisons ici tous usage. Ensuite deux autres s'approchèrent, une trompette de feu à la main, et remplissant ses oreilles de flammes. ils

lui dirent : Nous savions que tu étais grand amateur de musique et de chant; aussi nous te réservions ce délassement. Enfin parurent une foule de démons chargés de vipères et de serpents : ils en entourèrent ses bras et sa poitrine, et lui dirent qu'ils ne pouvaient le dédommager autrement des voluptés qu'il avait tant aimées avant sa mort. — Telle fut la vision de ce saint homme. Dieu voulait par là nous apprendre avec quelle rigueur de justice le méchant serait châtié, recevant, selon l'expression du Prophète, mesure pour mesure, et expiant par la multiplicité et la variété des tourments, la multiplicité et la variété de ses crimes. *Isai.* XVIII. Ce n'est pas que les tourments de l'enfer soient semblables matériellement à ceux de la vision précédente. Nous y apprenons seulement qu'ils sont proportionnés parfaitement à la nature des fautes commises. Les païens eux-mêmes n'ont pas entièrement ignoré ce point de notre enseignement religieux; et un poëte, parlant plutôt en évangéliste, disait que, eût-il possédé cent bouches, autant de langues, et une voix d'airain, il aurait été encore incapable d'énumérer les diverses peines réservées aux méchants dans l'enfer.

Maintenant, quel sera l'homme qui, assuré de ces verités par la foi, ne se mettra pas en mesure d'éviter tant de maux? N'est-ce pas la conduite que doit lui dicter l'amour-propre soucieux d'ordinaire de tous nos intérêts? Pour agir différemment ne faut-il pas avoir perdu tout sens et toute raison? Serions-nous par hasard devenus semblables aux bêtes qui ne voient rien au delà du présent? « Sourds, écoutez, dit Isaïe; et vous aveugles, ouvrez les yeux pour voir. Qui est aveugle, sinon mon serviteur? Qui est sourd sinon celui vers lequel j'ai envoyé mes messagers? Qui est aveugle, sinon celui qui a été vendu comme esclave? Qui est sourd, sinon le serviteur du Seigneur? Toi qui vois tant de choses, ne verras-tu pas celles-ci? Toi dont les oreilles sont ouvertes, n'entendras-tu donc rien? » *Isa.* XLII, 18 et seq. Si vous ne croyez pas ce qui vous est annoncé, comment seriez-vous chrétiens? Si vous le croyez, et néanmoins ne prenez aucune précaution, méritez-vous le nom d'homme raisonnable?

Aristote prétend qu'il existe cette différence entre l'imagination

et l'opinion, que celle-ci est par elle-même capable de nous inspirer de l'effroi; ce que ne fait pas celle-là. Par exemple, j'ai beau me représenter une maison tombant sur moi, je n'éprouve aucune crainte. C'est autre chose si je crois qu'elle va tomber réellement. De là, les craintes incessantes des meurtriers qui ne voient autour d'eux que piéges et qu'embûches. Mais si le simple soupçon suffit pour remplir d'effroi les plus audacieux, comment la certitude absolue des maux qui vous menacent ne vous fait-elle pas trembler? Vous vivez dans le péché depuis nombre d'années; vous êtes, pour le moment du moins, condamné à ces maux; il n'y a pas donc apparence que vous vous amendiez plus tard, puisque tant d'années se sont écoulées sans que vous en ayez profité : vous savez tout cela, vous connaissez le prix du temps que vous perdez, le repentir sans fin que vous vous préparez, et vous ne tentez pas de sortir brusquement de cet état? N'cst-ce pas un aveuglement épouvantable?

CHAPITRE II.

De la gloire des bienheureux.

Afin de n'omettre aucun des motifs capables de porter nos cœurs à la vertu, après le tableau des peines dont le Seigneur menace les méchants, nous proposerons le tableau des biens dont il récompense les justes. Quels seront le bonheur et la gloire de la vie du ciel? ni les anges, ni les hommes ne pourraient l'expliquer. Ces paroles de saint Augustin en donneront du moins une idée générale. « O vie préparée par Dieu à ses amis, s'écrie cet illustre docteur; vie bienheureuse, vie assurée, vie calme, vie admirable de beauté, vie pure, vie chaste, vie sainte, vie qui n'exhale pas les émanations de la mort, vie sans tristesse, sans fatigue, sans douleur, sans angoisse, sans corruption, sans secousses, sans variéte ni changement! O vie pleine de charmes et d'honneur, où l'on ne saurait craindre ni les attaques de l'ennemi, ni les souillures des faux plaisirs; où l'amour est parfait, d'où la crainte est exclue; où le jour est éternel, et où dans la diversité des membres règne l'unité de l'esprit; où Dieu découvre

sa face, et dont il est l'éternelle et toujours savoureuse nourriture! J'aime à contempler ta splendeur, et tes biens plaisent à mon cœur désireux de les posséder. Plus je te considère, plus je suis pénétré de ton amour. Je trouve la plus pure jouissance à soupirer vers toi; et doux est à mon âme ton souvenir. O vie toute félicité! ô royaume du vrai bonheur, où la mort n'est point redoutée, où nulle fin n'est à craindre, où toute succession de temps est inconnue, où le jour n'a point de nuit ni de déclin; où le vrai triomphateur, la tête couronnée de gloire, chante avec les chœurs immortels des anges le cantique de la céleste Sion! Heureuse et mille fois heureuse serait mon âme, si le cours de mon pèlerinage achevé, elle méritait de voir ta gloire, ta félicité, ta beauté, les murs et les portes de ta cité sainte, tes places, tes palais, tes généreux citoyens, et la majesté éblouissante de ton puissant Souverain! Les pierres de tes murs sont précieuses; tes portes resplendissent de l'éclat des diamants; le pavé de tes places est l'or le plus pur, et elles ne cessent un instant de résonner de cantiques, de louanges. Dans tes maisons, où tout est or et saphir, nul n'entrera que purifié, nul n'y habitera s'il est entaché de quelque souillure. Tu seras belle et suave dans tes délices, ô Jérusalem notre mère! Nous ne souffrirons dans ton enceinte rien de ce que l'on souffre ici-bas. Le spectacle que tu présentes est bien différent de celui que nous avons sous les yeux. Chez toi, plus de ténèbres, plus de saisons, plus de nuit. Ce n'est point un flambleau qui t'éclaire, ni la lune, ni les étoiles; mais un Dieu né de Dieu, une lumière née de la lumière. Au milieu de toi réside sans cesse le Roi des rois, environné de sa cour. Là, retentissent les accents harmonieux des chœurs angéliques. Là, une fête solennelle et sans fin inaugure l'arrivée de chaque nouvel élu. Là, demeurent l'ordre des prophètes, le collége illustre des apôtres, l'invincible armée des martyrs, l'assemblée vénérable des confesseurs. Là seront couronnés les vrais religieux, les saintes femmes dont la faiblesse a triomphé des séductions du monde, les adolescents et les jeunes filles moins avancées en âge qu'en vertu. Là, se réjouiront éternellement les brebis et les agneaux échappés à la fureur des

loups, et aux piéges tendus à leur simplicité. Les degrés de leur bonheur seront différents; mais le bonheur sera de la même nature. Enfin, au ciel régnera la charité dans toute sa perfection; car, au ciel, Dieu sera tout en tous les élus. Ils le contempleront sans relâche, et en le contemplant ils l'aimeront, en l'aimant ils le loueront, de sorte que leur vie entière sera un chant de fête perpétuel. Oh! que je serais heureux et véritablement heureux, si au sortir des liens de ce misérable corps, il m'était donné d'entendre les chants de la musique céleste répétés à la louange du souverain Roi par tous les habitants de cette noble cité! Heureux si j'étais admis dans leurs rangs; heureux si j'avais, moi aussi, à entonner mon *alleluia*, à paraître devant la face de mon Roi, de mon Maître et de mon Dieu, et à le voir dans sa gloire, comme il le désirait lui-même par ces paroles, *Joan.* XVII, 24 : « Mon Père, je veux que ceux que vous m'avez donnés soient avec moi, afin qu'ils voient la clarté que vous m'avez donnée avant la création du monde. » *Medit.* XXI, XXIV-V.

Quel beau jour, chrétien, que celui où, de cet exil mortel, vous passerez après une vie sainte au séjour de l'immortalité; où, tandis que les autres commencent à trembler, vous commencerez à lever la tête, sachant que votre rédemption approche. « Sortez un peu de la prison de votre corps, disoit saint Jérôme à Eustochie, et de la porte du tabernacle céleste, examinez la récompense reservée à vos efforts. » *Lib. de custod. virgin.* Quel jour encore, chrétien, que celui où la sainte Vierge Marie suivie du chœur des vierges viendra vous recevoir, et où le Seigneur, l'époux de votre âme, entouré de ses saints, lui dira ces paroles : » Levez-vous, hâtez-vous, mon amie, ma colombe, ma toute belle. L'hiver n'est plus; ses tempêtes ont fini; les fleurs se montrent sur nos rivages. » *Cant.* II, 12.

Pensez encore à la joie dont sera inondée votre âme quand les anges, et en particulier celui qui fut votre conducteur, vous présenteront au trône de la glorieuse Trinité; quand ils énuméreront vos bonnes œuvres, en même temps que vos souffrances et vos épreuves endurées pour Dieu. A peine, raconte saint Luc, *Act.* IX, la sainte femme Thabite fut-elle morte que les pauvres et

les veuves se pressèrent autour de saint Pierre en lui montrant les vêtements qu'elle leur faisait. Ces supplications émurent l'Apôtre, il se mit en prières, et obtint la résurrection de cette pieuse chrétienne. Représentez-vous les esprits bienheureux exposant au conseil divin vos aumônes, vos prières, vos jeûnes, votre innocence, votre support des injures, votre patience dans les peines, votre tempérance et toutes vos vertus. Que d'allégresse vous causera en ce moment le bien que vous aurez pu faire! C'est alors que vous connaîtrez le prix et l'excellence d'une vie chrétienne; que le juste obéissant chantera victoire, *Prov.* XXI; que la vertu recevra sa récompense; que le juste sera traité selon ses mérites.

Puis, du port où vous serez en toute sécurité, vous jetterez un regard sur l'océan que vous avez traversé; vous vous entretiendrez des tourmentes auxquelles vous avez échappé, des écueils que vous avez franchis, des périls de toute espèce que vous avez courus; et vous vous écrierez avec le Psalmiste : « Si le Seigneur ne m'eût aidé, mon âme était précipitée dans l'enfer. » *Psalm.* XCIII, 17. Vous vous livrerez surtout à ces sentiments, quand vous verrez la multitude des péchés qui se commettent sur la terre, celle des âmes qui chaque jour se perdent irrévocablement, et Dieu vous accueillant parmi ses élus et vous communiquant leur félicité.

Le triomphe de vos jeunes frères, je veux dire, des âmes qui après avoir vaincu le monde, entrent à chaque instant dans le ciel, ajoutera encore à votre joie. Que de charmes ressentirez-vous en voyant les murs de la noble Jérusalem grandir de plus en plus, ses ornements se multiplier tous les jours davantage! Avec quels transports sont accueillis les triomphateurs chargés des dépouilles de l'ennemi vaincu! Ces triomphateurs sont ou bien des chrétiens couverts de mérite, ou bien des femmes qui se sont élevées au-dessus de la faiblesse de leur sexe, ou bien de jeunes vierges portant la double couronne de la pureté et du martyre, ou bien des adolescents, des enfants auxquels leur vertu ouvre l'entrée du ciel. Ils y trouvent leurs amis, ils y reconnaissent leurs parents, leurs maîtres, et ils échangent avec eux les plus tendres

caresses. Oh! qu'il sera suave alors le fruit de la vertu, encore qu'ici-bas ses racines soient amères! Douce est l'ombre quand le soleil de midi darde ses rayons brûlants; douce est la source au voyageur altéré; doux est le sommeil au laborieux travailleur; plus douce est encore la paix du paradis au juste qui a guerroyé longtemps, la sécurité du ciel au juste qu'ont éprouvé tant de périls, la félicité sereine de la nouvelle Jérusalem au juste las des fatigues passées.

Désormais plus de combats; il n'est plus nécessaire de marcher des armes dans chaque main. Les enfants d'Israël s'établirent par les armes dans la terre de promission; mais après l'avoir conquise, ils quittèrent leurs armes, et oubliant le tumulte et l'agitation des batailles, ils jouirent à l'ombre de leur figuier du calme et des fruits de la paix. *Mich.* IV. Désormais pourront se reposer les yeux exercés aux veilles continuelles, et le prophète qui veillait debout sur les murs de la forteresse aura terminé sa mission. *Hab.* II, 1. Désormais la tranquillité est rendue au bienheureux Jérôme qui employait ses jours et ses nuits à frapper sa poitrine, à prier et à repousser les attaques incessantes de l'antique serpent. On n'entendra plus résonner l'armure redoutable de l'ennemi altéré de sang; on n'aura pas à se préserver de la morsure venimeuse de la vipère infernale. Le regard du basilic n'arrive pas jusque-là, et nul autre souffle ne se fera sentir que le souffle de l'Esprit annonçant la gloire de Dieu. Ce séjour de sécurité et de bonheur domine tous les éléments, et il n'est point obscurci par des nuées ténébreuses, ni agité par d'impétueux tourbillons. « Que d'admirables choses on raconte de toi, cité divine! » *Psalm.* LXXXVI, 3. « Bienheureux, disait Tobie, ceux qui t'aiment et qui se réjouissent de ta paix. Mon âme, bénis le Seigneur, parce qu'il a délivré Jérusalem, sa ville chérie, de toutes ses tribulations. Heureux moi-même si quelques-uns de mes descendants contemplent l'éclat de Jérusalem. Les portes de Jérusalem seront de saphir et d'émeraude. Ses places auront pour pavé des pierres blanches et pures, et dans toutes ses rues l'on chantera l'*Alleluia.* » *Tob.* XIII, 18.

O douce patrie! ô precieuse gloire! ô compagnie bienheureuse!

quelles seront les créatures fortunées qui jouiront de vous! Vous désirer semble de la témérité! cependant je ne puis vivre sans le faire. Enfants d'Adam, race misérablement aveuglée, brebis errantes et perdues, si le ciel est votre bercail, qu'allez-vous chercher ailleurs? Comment pouvez-vous perdre un tel trésor de gaieté de cœur? C'est la peine qui vous effraie : hé bien! amoncelez sur moi toutes les peines imaginables; que la douleur me déchire, que la maladie m'accable, que les tribulations m'affligent, que je sois en butte aux persécutions, que les créatures soient toutes conjurées contre moi, que je devienne l'opprobre des hommes et le rebut du monde, que ma vie s'écoule dans la souffrance, mes années dans les gémissements; j'y consens de toute mon âme, pourvu que je sois admis au nombre des citoyens à qui est départie une si magnifique récompense.

Que le fol ami du monde coure ensuite à la recherche des honneurs, qu'il élève palais sur palais, qu'il accumule héritages sur héritages, qu'il commande à des mondes entiers; il n'approchera jamais du moindre des serviteurs de Dieu qui reçoit ce que le monde ne peut donner, et en jouit sans crainte de le perdre. L'un avec ses pompes sera comme le mauvais riche enseveli dans l'enfer : l'autre sera comme Lazare porté par les anges dans le sein d'Abraham.

CHAPITRE III.

Des biens promis au juste dès cette vie.

Vous pourriez objecter que ces biens et ces maux regardent l'avenir, et demander quelque motif pris d'un ordre de choses plus rapproché de nous. Il ne sera pas difficile de vous satisfaire; car, si Notre-Seigneur réserve ses meilleurs vins et ses mets les plus délicats pour la fin du banquet, il ne néglige pas le commencement. Il sait fort bien qu'autrement nous ne tarderions pas à être découragés de le servir. Lorsqu'il disait au saint patriarche : « Ne crains rien, Abraham; je suis ton défenseur, et ta récompense surpassera toute attente, » *Gen.* xv, 1; il lui promettait deux choses : à savoir, sa protection pour le présent, dès cette même vie; et une couronne de gloire pour l'avenir. Pour se former une

idée exacte des biens contenus dans la première de ces promesses, il faut avoir lu soigneusement l'Ecriture sainte, où ces biens sont décrits avec une sorte de prédilection.

« Heureux, s'écrie l'auteur des Proverbes, l'homme qui a trouvé la sagesse ! Il possède un trésor plus précieux que l'argent, et il en retire des fruits préférables à l'or le plus pur. Sa valeur surpasse toutes les richesses, et ce que les hommes désirent le plus ne mérite pas de lui être comparé. La longueur des jours est dans sa droite, et dans sa gauche sont l'opulence et la gloire. Ses voies resplendissent de beauté, et dans ses sentiers règne la paix. La sagesse est un arbre de vie pour ceux qui l'embrassent, et bienheureux sera celui qui ne s'en séparera pas... Mon fils, observez ses lois et ses conseils : ils conserveront la vie de votre âme, et serviront de collier à votre cou. Alors vous marcherez avec sécurité dans votre chemin, et votre pied ne heurtera pas d'obstacle. Si vous dormez, vous ne craindrez point ; vous reposerez, et votre sommeil sera délicieux. » *Prov.* III, 13-18.

Voilà quelques-uns des charmes de la vie du juste. Mais combien la vie du méchant en est éloignée ! « Le chemin des pécheurs, lisons-nous dans l'Ecclésiastique, est semé de pierres ; à l'extrémité se trouve l'enfer avec ses ténèbres et ses châtiments. » *Eccli.* XXI, 11. Ces deux voies étant si différentes, croyez-vous qu'il y ait avantage à laisser l'une pour l'autre ? N'est-ce pas une folie de courir à des tourments pour arriver à des tourments plus cruels encore, de fuir une paix, gage et prélude d'une inaltérable paix ?

Pour vous en convaincre davantage, écoutez les promesses que le Seigneur fait, par la bouche d'Isaïe, aux observateurs de ses commandements : « Votre lumière jaillira comme l'aurore ; l'aube du jour où paraîtra le soleil de justice dissipera vos tristesses. Bientôt vous recouvrerez le vrai salut ; vos bonnes œuvres vous précéderont, et la gloire du Seigneur vous environnera. Alors vous invoquerez le Seigneur, et il vous entendra ; vous crierez, et il répondra : Me voici. Au milieu des ténèbres, des tribulations et des angoisses de la vie se lèvera pour vous une consolante lumière ; et vos ténèbres deviendront comme le midi. Le Seigneur

vous donnera pour toujours le repos ; il inondera votre âme de splendeurs, il délivrera vos ossements des flammes éternelles. Vous serez semblable à un jardin sans cesse arrosé, et à une source dont les eaux ne tarissent jamais. Les lieux abandonnés depuis longues années se couvriront d'édifices, et ils subsisteront de génération en génération. Enfin, si vous avez soin d'accomplir ma volonté, au jour que je me suis consacré, vous abstenant de toute démarche coupable ; si vous regardez le sabbat comme un jour saint, glorieux au Seigneur, et que vous ne suiviez pas vos caprices ; alors vous vous délecterez dans le Seigneur, jouissance qui surpasse toutes les jouissances du monde ; je vous élèverai au-dessus des hauteurs de la terre, à un degré que la nature n'atteindra jamais ; et je vous donnerai en nourriture l'héritage promis à Jacob, c'est-à-dire, la félicité du ciel ; car la bouche du Seigneur a parlé. » *Isai.* LVIII, 8 et seq. Tel est à peu près la manière dont la plupart des interprètes exposent ce passage.

Parmi les biens qu'indique le Prophète, quelques-uns concernent la vie future ; mais la plupart nous sont accordés dès cette vie : par exemple, cette lumière qui vient des cieux, cette nourriture et cette abondance de toutes choses, la confiance en Dieu, son assistance infaillible chaque fois que nous l'implorons, la tranquillité de la conscience, la protection divine, les eaux rafraîchissantes de la grâce, source intarissable de toute beauté, les délices surnaturelles auprès desquelles pâlissent toutes les délices humaines, l'élévation de l'âme que nous ne pourrions jamais atteindre par nos seules forces : toutes ces faveurs, Dieu les octroie aux siens sur la terre, toutes sont l'œuvre de sa miséricorde, l'effet de sa bonté, le témoignage de son amour, les attentions de sa tendresse. Nous ne finirions pas si nous voulions aborder l'éloge complet de chacune d'elles.

Voyez la différence des justes et des méchants : les uns jouissent de ces biens dans la vie présente et dans la vie future ; les autres n'en jouissent jamais. Les premiers sont riches, les seconds pauvres et indigents. En effet, à bien considérer d'un côté leur état respectif, de l'autre les expressions de l'Ecriture, on découvre clairement que les justes sont dans la grâce de Dieu, par consé-

quent ses amis; et les méchants dans sa disgrâce, et par conséquent ses ennemis. De là, cette nouvelle série de conclusions : aux justes la lumière, aux méchants les ténèbres; aux justes les consolations célestes, aux méchants les jouissances brutales : les uns sont vraiment libres et maîtres d'eux-mêmes, les autres sont esclaves de Satan et de leurs passions; les uns éprouvent les joies d'une bonne conscience, les autres, s'ils ne sont pas tout à fait endurcis, sont dévorés par les remords; ceux-là demeurent fermes devant la tribulation, ceux-ci sont emportés comme une paille légère; les premiers se tiennent inébranlablement appuyés sur l'ancre de l'espérance, les seconds sont exposés à tous les orages de la fortune; la prière des uns est agréable à Dieu, la prière des autres ne saurait lui plaire. Enfin, la mort des justes est paisible, douce, précieuse aux yeux du Seigneur; la mort des méchants est inquiète, agitée par mille craintes; les premiers vivent en enfants dévoués sous la tutelle et la protection de Dieu, et ils s'endorment suavement à l'ombre de sa providence paternelle; les seconds n'ayant pas voulu de cette protection, errent comme des brebis sans pasteur, exposés à tous les dangers et à toutes les attaques du monde.

Puisque la vertu procure de si grands avantages, qui vous empêche de vous donner à elle tout entier? Qu'alléguerez-vous pour justifier votre négligence? Dire que cette doctrine n'est pas vraie, c'est impossible, vu qu'elle est fondée sur la parole même de Dieu. Dire que ces avantages sont de légère valeur, c'est impossible encore, car ils excèdent tous les désirs de notre âme. Dire que vous êtes l'ennemi de vous-même au point de leur être indifférent, vous ne l'oserez pas, l'homme s'aimant irrésistiblement et le bien étant l'objet essentiel de sa volonté. Dire que vous ne sentez pas ces avantages, n'est pas non plus une raison satisfaisante. Vous ne les sentez pas, soit; mais vous en avez la foi. Or, la foi est un témoignage incomparablement plus fort, plus sûr que toutes les expériences imaginables. Pourquoi donc sur ce témoignage ne mépriseriez-vous pas tous les autres témoignages? Pourquoi compteriez-vous moins sur la foi que sur votre propre jugement? Oh! si vous preniez une résolution ferme, si vous vous

jetiez plein de confiance dans les bras de Dieu, vous éprouveriez bientôt par vous-même la vérité de ces oracles ! Vous comprendriez le prix des trésors divins; vous comprendriez l'aveuglement des mondains qui poursuivent d'autres biens; vous comprendriez cet appel de Notre-Seigneur : « Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine, et je vous soulagerai. Prenez mon joug sur vous, car mon joug est suave et mon fardeau léger. » *Matth.* XI, 28. Dieu, vous le savez, n'exagère pas et ne promet rien en vain. Pourquoi fuir ainsi? pourquoi refuser la paix et la suavité? pourquoi être rebelle à la tendre voix de votre pasteur? Comment ne pas vouloir de la vertu, avec un engagement formel de Dieu dans vos mains? La reine de Saba avait ouï raconter sur Salomon moins de merveilles, et elle vint des extrémités de l'Orient pour en être elle-même témoin. III *Reg.* X. Après avoir appris tant de belles choses sur la vertu, ne tenterez-vous pas de voir par vous-même si elles sont vraies ? Confiez-vous à la parole divine, rompez toute entrave, et vous verrez que le tableau est bien inférieur à la réalité.

CHAPITRE IV.

Qu'il ne faut pas renvoyer de jour en jour sa conversion.

Si, d'un côté, de nombreuses et fortes raisons nous pressent de changer de vie; si, de l'autre, vous n'avez aucune excuse qui vous en dispense, à quelle époque renvoyez-vous, mon frère, votre conversion? Quel que soit votre âge, jetez les yeux sur votre vie passée, et vous verrez qu'il est temps, qu'il est plus que temps de commencer à expier les péchés que vous avez commis. Tout chrétien que vous êtes, c'est-à-dire, régénéré dans les eaux du saint baptême, avec Dieu pour père, l'Eglise pour mère, avec l'Evangile et le pain des anges pour lait et pour nourriture, vous avez cependant vécu comme un Gentil qui ne connaîtrait pas Dieu. Car, où est le péché dont vous ne soyez coupable? Y a-t-il un arbre défendu sur lequel vous n'ayez reposé vos regards? Quelle est la verte prairie où votre luxure n'ait assouvi, au moins par le désir, sa voracité? S'est-il offert quelque chose que vous ne l'ayez aussitôt souhaitée? Avez-vous jamais résisté à un seul de vos appétits en vous souvenant qu'il existe un Dieu et que vous êtes

chrétien? Qu'auriez-vous fait de plus, si vous n'aviez pas eu la foi, si vous n'aviez pas espéré une vie future, si vous n'aviez pas redouté un jugement? Votre vie, qu'a-t-elle été, sinon un tissu de crimes? une sentine de vices? une voie de scandale? une désobéissance continuelle envers le Seigneur? Jusqu'ici vous n'avez vécu qu'avec vos mauvais instincts, votre chair, votre orgueil et le monde. Voilà quels ont été vos dieux; voilà les idoles que vous avez servies, et dont vous avez observé les lois. Quant au vrai Dieu, vous n'en avez pas tenu plus de compte que s'il se fût agi d'un dieu de bois. Malheureusement, les chrétiens ne sont pas rares qui, comme vous, croient à l'existence d'un Dieu, et qui néanmoins pèchent avec autant de facilité que s'ils n'y croyaient pas. Ils seraient athées qu'ils ne montreraient pas moins de vergogne et de déréglements. Or, n'est-ce pas une mortelle injure, un mépris outrageant envers la souveraine Majesté? En un mot, vous avez toujours cru à la vérité des enseignements de notre religion sainte; mais votre vie a été celle d'un homme qui n'y verrait que fictions et mensonges.

Je le vois bien, vous n'êtes pas effrayé par la multitude de vos fautes, par la facilité avec laquelle vous les commettez. Considérez alors la grandeur de celui que vous avez offensé. Levez la tête, et regardez l'élévation de ce Maître infini que les vertus des cieux adorent, devant lequel l'univers entier se prosterne. Songez que toutes les créatures sont en sa présence comme une paille légère qu'un souffle emporte au loin; et jugez de l'insolence du misérable vermisseau qui a tant de fois blessé et provoqué une si haute majesté.

Songez à la rigueur épouvantable de sa justice, aux châtiments terribles dont il a puni le péché. Provinces et royaumes, peuples et individus, tout vous en fournit d'effrayants exemples. Le ciel aussi bien que la terre, le Fils de Dieu lui-même, malgré son innocence divine, n'ont pas été à l'abri de ses coups, lorsqu'il a fallu faire justice du péché? Or, si l'on traite ainsi le bois vert, comment traitera-t-on le bois sec? *Luc.* XXIII, 31. Si l'on traite ainsi l'apparence du péché, comment traitera-t-on le péché lui-même. N'est-ce pas folie, à vous, insignifiante créature, de vous jouer

avec un Seigneur dont la main est si lourde que le plus léger de ses coups vous précipiterait pour toujours dans les enfers.

Songez aussi à la patience de votre Dieu. Il vous attend encore, malgré vos nombreuses offenses. Quand vous l'offensiez, il vous attendait. Mais si vous dédaignez les trésors de sa miséricorde; si vous persévérez dans le mal, il bandera son arc, et il lancera sur vous des flèches de mort.

Songez enfin à la profondeur insondable de ses jugements, laquelle s'est révélée en tant de manières. Nous voyons un Salomon, miracle de science et de sagesse, se prosterner, quand il est abandonné de son Dieu, devant la statue des idoles. III *Reg.* XI. Nous voyons l'un des diacres de la primitive Eglise, devenir le père des hérésies. *Act.* VI. Nous voyons tous les jours de brillantes étoiles tomber du ciel pour s'éteindre dans la fange; des hommes qui, assis à la table de Dieu, mangeaient le pain des anges, l'abandonner pour la nourriture des plus vils animaux. Si les justes à cause de leur orgueil secret, de leur négligence, de leur ingratitude, attirent sur eux l'abandon du Seigneur après plusieurs années passées à le servir; qu'adviendra-t-il de vous qui n'avez fait autre chose dans votre vie, que multiplier vos offenses? Au lieu d'accumuler péchés sur péchés, dettes sur dettes, ne feriez-vous pas mieux de commencer à apaiser Dieu et à décharger votre âme d'un tel fardeau? Vous qui avez tout donné au monde, à la chair, au démon, ne feriez-vous pas mieux maintenant de donner ce qui vous reste à celui de qui vous avez tout reçu? N'auriez-vous pas raison de craindre la justice que vous outragez depuis si longtemps, et qui est d'autant plus sévère dans ses arrêts qu'elle a été précédée d'une plus grande longanimité? N'auriez-vous pas raison de chercher à ne pas susciter contre vous, en demeurant davantage dans l'état où vous êtes, un adversaire aussi puissant que Dieu, et à ne pas changer sa tendresse paternelle en courroux et en vengeance? N'auriez-vous pas raison de craindre que l'habitude du mal ne devînt pour vous une seconde nature, que le vice ne devînt une sorte de nécessité? Ne craignez-vous pas d'être entraîné peu à peu sur la pente de ce sens réprouvé, et de vous fermer tout chemin de salut?

« Vous savez, disait Jacob à Laban, comment je vous ai servi, et combien vos possessions ont gagné entre mes mains. Il est juste maintenant que je m'occupe de l'avenir de ma maison. » *Gen.* xxx, 29. Vous aussi vous avez employé de longues années à servir le monde et la vie présente : ne serait-il pas juste de vous occuper de votre âme et de la vie à venir? Rien n'est plus léger, ni plus fragile que la vie présente : pourquoi donc, vous qui vous mettez tant en peine des besoins attachés à cette vie d'un jour, négligez-vous entièrement les besoins de la vie qui ne finira jamais?

CHAPITRE V.

Conclusion.

Je vous en conjure par le sang du Christ, ô mon frère, souvenez-vous de vous-même, souvenez-vous que vous êtes chrétien, et que vous estimez véritables les enseignements de la foi. Or la foi vous apprend qu'il existe au-dessus de vous un juge dont les regards aperçoivent toutes vos pensées et toutes vos actions, et qu'un jour viendra certainement où il vous faudra rendre compte devant lui d'une parole oiseuse. *Matth.* XII. La foi vous apprend que l'homme ne meurt pas tout entier; que cette vie temporelle est suivie d'une vie sans fin; qu'au lieu de mourir avec le corps, l'âme est introduite dans un monde nouveau pour y recevoir une destinée proportionnée au genre de vie qu'elle a mené sur la terre. La foi vous apprend que la récompense de la vertu est si belle, et la punition du vice si terrible que nul livre, nulle créature n'en pourrait exprimer exactement le vrai caractère. La foi vous apprend que, eussiez-vous plus de vies qu'il n'y a de grains de sable aux bords de la mer, vous ne pourriez, en les consacrant au service de Dieu, reconnaître dignement les bienfaits dont il vous a comblé.

Comment, avec tant de motifs de la pratiquer, la vertu compte-t-elle si peu de partisans? Si l'intérêt dirige les hommes, quel intérêt sera supérieur à la possession d'une vie éternelle? Si la crainte du châtiment les touche, quel châtiment sera plus à craindre que les supplices éternels de l'enfer? Leur faut-il des droits et des bienfaits, où trouver des droits plus sacrés que les droits de Dieu, des bienfaits plus considérables que les siens? La proximité du

danger est-elle capable de nous impressionner, quel danger plus imminent que la mort, dont l'heure est incertaine et dont les suites sont si redoutables? Enfin, si nous recherchons la paix, la liberté, le repos de l'âme, la douceur de la vie, nous les demanderions vainement à nos passions, tandis que la vertu nous en découvrira le secret; car l'homme est une créature raisonnable, et non un pur animal.

Je suppose encore que l'on demeure insensible à ces motifs; mais pourra-t-on résister à la pensée d'un Dieu qui descend du ciel sur la terre, qui se fait homme, et qui ayant créé le monde en six jours, demeure trente-trois ans ici-bas, et de plus immole sa propre vie? Dieu meurt afin que le péché meure; et nous voulons donner en notre cœur place et vie à celui que Dieu a voulu en dépouiller au prix de sa mort! Qu'ajouterais-je? Pour des raisons, il y en a trop peut-être; et notre tâche serait couronnée de succès s'il suffisait d'exposer des arguments irréfutables. Ce n'est pas seulement de la croix à laquelle Dieu est attaché, mais de tous les côtés vers lesquels nous porterons nos yeux que s'élèvent des voix qui nous recommandent l'amour du véritable bien. Il n'est point d'être au monde qui ne nous invite à sa manière à l'amour et au service de notre commun Maître. Toutes les créatures de l'univers sont autant de prédicateurs, de livres, d'arguments qui nous prouvent la nécessité de l'amour du Créateur.

Comment s'expliquer notre résistance à cet appel incessant, aux promesses de même qu'aux menaces divines? Que pouvait faire de plus le Seigneur? quelle promesse, quelle menace nouvelles seraient capables de nous séparer du péché, de nous ramener à Dieu? Et néanmoins la folie des chrétiens (je ne puis appeler cela aveuglement), est si complète, qu'ils restent, tous les jours de leur vie, dans le péché, qu'ils s'endorment dans le péché, qu'ils se réveillent dans le péché, qu'ils se précipitent dans toute espèce de péché; et cela sans inquiétude, sans scrupule, sans rien perdre de leur sommeil, de leur appétit; comme si les vérités de la foi n'étaient qu'un rêve, et l'enseignement de l'Evangile une tromperie.

Dis-moi donc, traître; dis-moi donc, tison prêt à devenir pour toujours la proie des flammes vengeresses; encore une fois que

ferais-tu de plus, si tu ne croyais à aucune des vérités que tu crois? Je vois bien que par crainte des hommes tu mets un frein à tes mauvais instincts; mais je ne vois pas que, par crainte de Dieu, tu renonces à tes desseins de vengeance, de volupté, d'ambition. Ecoute, aveugle et insensé : au milieu de tant de sécurité qu'est devenu le ver de la conscience? Où sont le sens, le jugement et la raison qui te font homme? Comment peux-tu ne pas redouter de si grands, de si incontestables périls? Si, au moment où l'on te servirait de la nourriture, quelqu'un t'assurait qu'elle contient du poison, encore qu'il mentît, tu n'oserais point y toucher. Et les prophètes, les apôtres, les évangélistes, Dieu même te disent : Malheureux, tu as la mort devant toi, IV *Reg.* IV; elle est dans cette jouissance que t'offre le démon; et tu oses prendre la mort de tes mains et boire ta perdition? Où sont, je le répète, le sens, le jugement et la raison qui te font homme? Où est leur lumière, où est leur puissance, si rien ne t'arrache à tes vices! O misérable frénétique, victime de l'ennemi, condamné sans retour à des ténèbres intérieures et extérieures, ballotté par leurs flots dont tu es le jouet, incapable de voir ta misère, de comprendre ton infortune, plus dur que le diamant au contact des paroles divines! O mille fois misérable! tu es bien digne d'être pleuré de ces larmes que répandait le Sauveur lorsque, pensant à ta perte, il s'écriait : « Ah! si tu connaissais la paix qui t'est apportée en ce jour! mais tout cela est voilé à tes yeux! » *Luc.* XIX, 42. Maudit soit le jour de ta naissance; maudit surtout le jour de ta mort, car il sera le jour de ta condamnation! Mieux vaudrait pour toi n'être jamais né, si tu dois être réprouvé à jamais. Mieux vaudrait pour toi n'avoir pas reçu le baptême, n'avoir pas connu la foi, si l'abus que tu en fais doit causer ta réprobation. La seule lumière de la raison a rendu les philosophes païens inexcusables de ce qu'ils n'avaient point glorifié Dieu, proportionnément à la connaissance qu'ils en avaient, *Rom.* I : quelle excuse aura donc le chrétien éclairé en outre par la foi, qui chaque année recevait son Dieu dans son cœur, chaque jour entendait sa doctrine, et ne l'a pas pour cela mieux servi?

La conclusion qui ressort de tout cela est que la sagesse véri-

table consiste uniquement à rompre avec les embarras et les attaches de la vie, et à suivre le chemin qui conduit à la solide paix et à la vie qui n'a pas de terme. C'est à ce parti que nous convient la raison, la prudence, la loi, le ciel, la terre, l'enfer, la vie, la mort, la justice et la miséricorde de Dieu. A ce parti nous convie encore l'Esprit-Saint par ces paroles : « Mon fils, recevez la doctrine dès votre jeunesse, et vous acquerrez une sagesse qui réjouira vos cheveux blancs. Approchez-vous d'elle comme celui qui laboure et qui sème ; et attendez patiemment les fruits qu'elle vous promet. Vous travaillerez un peu à la cultiver ; et vous mangerez bientôt de ses fruits... Ecoutez, mon fils, et ne rejetez point mon conseil. Mettez vos pieds dans ses fers, et votre cou dans ses chaînes. Baissez votre épaule pour la recevoir, et ne murmurez pas contre ses liens. Approchez-vous d'elle de tout votre cœur, et conservez ses voies de toutes vos forces. Cherchez-la diligemment, et vous la trouverez ; et quand vous l'aurez trouvée ne vous en séparez point. Car à la fin vous aurez en elle le repos, et elle vous comblera de pures délices. Ses fers deviendront pour vous une défense assurée et un ferme appui ; ses chaînes, un vêtement de gloire. Car elle possède la beauté de la vie, et ses liens sont des liens de salut. » *Eccli.* VI, 18 et seq. Langage bien propre à faire comprendre les avantages de toute sorte que procure la vraie sagesse, c'est-à-dire, la pratique de la vertu.

Si votre cœur ne fléchit pas encore, détournez vos regards des flots rapides du monde, et portez-les sur votre Maître mourant en croix pour vos péchés. Examinez attentivement son attitude, ses pieds cloués pour vous attendre, ses bras ouverts pour vous recevoir, sa tête penchée pour vous donner, à vous nouveau prodigue, le baiser de réconciliation. Ecoutez ces avis qui vous appellent et qui jaillissent des plaies de son corps. Autant de plaies, autant de voix qui cherchent à vous toucher. Ne leur soyez pas rebelle, ô mon frère. Si la prière de celui qui ferme ses oreilles à la prière du pauvre n'est pas exaucée, le sera-t-elle la prière de celui qui ferme ses oreilles à la voix de son Dieu expirant? Mais non, vous l'écouterez cette voix ; vous lui obéirez, vous changerez de vie, et vous ferez une sincère pénitence.

DEUXIÈME TRAITÉ.

DE LA PÉNITENCE ET DE LA CONFESSION.

Considérations préliminaires.

Parmi tous les maux d'ici-bas, l'un des plus déplorables assurément est la négligence avec laquelle un grand nombre de chrétiens accomplissent le précepte de la confession annuelle que leur impose l'Eglise. Mettez de côté ceux qui vivent dans la crainte du Seigneur et qui veillent avec soin sur leur âme ; et vous verrez que les autres pour la plupart se préparent mal à la réception du sacrement de pénitence, et qu'ils s'en approchent sans repentir et sans examen préalable. D'où il résulte qu'après la confession et la communion ils ne tardent pas à se livrer à leurs passions d'autrefois. Une semaine s'est à peine écoulée qu'ils se plongent de nouveau dans la fange qu'ils venaient de secouer, *Prov.* XXVI; II *Petr.* II. C'est faire bien peu de cas du Seigneur, de son Eglise, de ses ministres, de ses sacrements. N'est-ce pas même se jouer de Dieu que de lui demander pardon pour les péchés passés, de promettre amendement et pénitence, et de retomber cependant dès que l'on a tourné la tête en des fautes plus graves encore?

Dieu punit bien ces chrétiens du châtiment qu'ils méritent en permettant que leur vie tout entière s'écoule dans ce jeu terrible. La mort arrive ; et, comme le dit l'Apôtre, telle a été leur vie, telle est ordinairement leur mort, II *Corinth.* XI. Leur vie n'a offert aucune trace de vrai repentir : leur mort n'en offre pas davantage. Car, dit le Seigneur par l'organe de son Prophète, « ils ne se sont tournés vers moi que par simulation, jamais du fond de leur cœur. » *Jer.* III, 10. De la simulation, voilà ce qu'est la pénitence qu'ils paraissent faire. Mais en agissant de la sorte, ce n'est pas Dieu qu'ils trompent ; ils se trompent plutôt eux-mêmes, puisqu'ils ne recueilleront aucun fruit de leur prétendue pénitence.

Or, si quelqu'un désire faire une conversion et une pénitence sincères, nous lui indiquerons ici quels en sont les moyens. Nous mettrons devant ses yeux les avis que donnent généralement les théologiens à ce sujet. Quoique ces avis n'offrent à ces derniers aucune difficulté, ils ne seraient pas aussi aisément saisis par les personnes peu instruites. Elles en trouveront la claire et simple exposition dans cet ouvrage, dont le but principal est de les éclairer et de les édifier. Le sacrement de pénitence comprenant trois parties importantes, la contrition, la confession et la satisfaction, nous traiterons successivement des conditions que chacune exige pour que la pénitence ne laisse rien à désirer.

PREMIÈRE PARTIE.

DE LA CONTRITION.

CHAPITRE PREMIER.

De la nature de la contrition.

Que le chrétien dont les yeux ont été frappés de la vanité du monde, de l'obligation de se consacrer au service de son Créateur et de son Rédempteur, sache bien que la porte par laquelle il doit rentrer dans la maison paternelle est la contrition. *Luc.* xv. La contrition est aussi l'un des plus agréables sacrifices que nous puissions offrir à Dieu. « Une âme brisée par l'affliction, disait David, voilà le sacrifice qui plaît à Dieu. Non, vous ne dédaignerez pas, ô mon Dieu, le cœur contrit et humilié. » *Psalm.* L, 19.

La contrition se compose de deux éléments : l'un est le repentir des fautes passées ; l'autre, le propos de se corriger à l'avenir. A proprement parler, la contrition est une horreur et une haine souveraine du péché, en tant qu'il offense la Majesté divine. Or, ce sentiment ne saurait exister sans embrasser à la fois les péchés passés et les péchés à venir, attendu que les uns comme les autres offensent également la majesté de Dieu. Mais les péchés passés,

nous les détestons simplement, car il ne dépend plus de nous de ne pas les avoir commis; tandis que pour les péchés à venir nous devons être résolus à les éviter, ce qui est en notre pouvoir. Ainsi, comme l'enseigne saint Augustin, *De pœnit.* Hom. IV, pour apaiser le Seigneur, il ne suffit pas de changer de vie et de s'éloigner des péchés commis autrefois; il faut encore les expier par une douleur profonde, des gémissements remplis d'humilité, la contrition du cœur et les œuvres de miséricorde.

La première chose à acquérir est donc la douleur et le repentir de ses péchés. Il faut imiter ce saint pénitent qui s'écriait : « Je repasserai les années de ma vie dans l'amertume de mon âme. » *Isa.* XXXVIII, 15. Le motif principal de cette douleur ne doit pas être la considération de l'enfer que l'on a mérité, des biens du ciel qu'on a perdus. Ce motif est bon à la vérité; mais il le cède à la considération de l'offense faite à Dieu, et de ce que l'on a perdu en le perdant. En effet, de même que Dieu mérite d'être estimé et aimé plus que toutes choses, la perte et l'offense de Dieu méritent aussi d'être plus vivement senties que toute autre chose : la plus grande des offenses réclame le plus grand des repentirs; la plus grande des pertes réclame le plus grand des regrets. Disons cependant que l'excessive bonté de notre Sauveur, l'ardeur avec laquelle il désire notre salut, nous a dispensés de la nécessité d'une telle douleur, et qu'une douleur d'un ordre inférieur jointe à la vertu du sacrement suffit pour rendre à notre âme la vie de la grâce. De là cette doctrine commune aux théologiens que les sacrements de la loi de grâce donnent à l'attrition la valeur et l'efficacité de la contrition. Un flambeau que l'on vient d'éteindre se rallume au plus léger souffle. De même l'âme échauffée par l'attrition, quoique sans éclat et sans lumière, s'allume tout à coup au souffle du sacrement et passe de la mort à la vie; mais la nature de cette attrition salutaire, nul ne la connaît, hormis celui à qui rien n'est caché.

Nous ferons observer aux âmes faibles qui pourraient facilement se troubler, que la douleur essentielle à la contrition n'est pas une de ces douleurs sensibles qui se traduisent par d'abondantes larmes. Elle sera une douleur véritable, un repentir sincère,

pourvu que la volonté déteste le péché plus que quoi que ce soit au monde, alors même que la sensibilité ne serait aucunement affectée. Quant à la manière de procurer cette douleur, nous l'indiquerons en son lieu.

Le second élément de la contrition est, avons-nous dit, le ferme propos de ne jamais offenser Dieu au moins par une faute mortelle. Il doit en être du motif de ce propos comme du motif de la douleur : nous devons puiser ce motif non dans la considération du ciel ou de l'enfer, mais dans l'amour de notre Dieu. C'est de la sorte qu'une fidèle épouse entretient dans son cœur la ferme résolution de mourir plutôt que de violer la foi jurée à son époux ; et cela, non par crainte ou par intérêt, mais à cause de l'amour dont elle est animée. Nous avouerons toutefois, comme nous le disions tout à l'heure, que les sentiments de crainte ou d'espérance, loin d'être mauvais ou inutiles, sont louables, profitables même, et un effet de la grâce de Dieu.

Si l'on est obligé de concevoir le dessein d'éviter les péchés à venir, il est encore plus nécessaire de renoncer aux péchés présents qui sont mortels de leur nature ; autrement la confession ne serait qu'une dérision et un sacrilége. Le confesseur aussi bien que le pénitent manqueraient dans ce cas au respect dû au sacrement, et l'absolution, au lieu de remettre les péchés commis, en augmenterait le nombre. En conséquence, nous qui ne voulons pas changer la médecine en poison, ni faire tourner à notre perte un sacrement établi de Dieu pour notre salut, travaillons avant tout à rompre avec les péchés mortels dans lesquels nous pourrions être engagés. Avons-nous, par exemple, de la haine et de l'inimitié contre le prochain, sortons de cette disposition mauvaise, réconcilions-nous avec lui ; adressons-lui la parole si, au jugement d'un confesseur prudent, il doit y avoir scandale à ne pas le faire. Celui qui vous a offensé sollicite votre pardon ; ne le lui refusez pas, parce que vous le scandaliseriez et l'exciteriez à vous haïr.

Lorsque le pénitent retient le bien d'autrui contre la volonté du maître, il est obligé à le restituer sans délai. Je dis sans délai ; car s'il peut sur-le-champ acquitter cette dette de justice, il n'a

pas le droit de différer. La volonté de restituer plus tard, ou par testament, dût-on le faire bientôt, ne suffit pas, alors même que la restitution serait de nature à vous réduire à la nécessité : chose absolument hors de doute quand le créancier se trouve lui-même dans cet état. Qu'on le remarque bien ; l'obligation de restituer ne concerne pas seulement l'auteur du larcin ou du dommage ; elle atteint encore ceux qui ont concouru à l'injustice, soit par leurs conseils, soit par leur consentement, soit par leur présence ; soit en assurant la sécurité du malfaiteur, en le recevant comme tel et en lui donnant leur maison pour asile ; soit enfin en n'empêchant pas le mal commis, quand on le pouvait et quand on le devait. Dans toutes ces circonstances on est tenu *in solidum*, comme disent les théologiens, à réparer l'injustice commise, sauf à recevoir de ses complices une part proportionnée à l'efficacité de leur coopération, ce à quoi ils sont strictement obligés.

Le devoir de réparer les injustices ne se borne pas à celles qui atteignent la fortune du prochain ; il s'étend aussi aux injustices qui atteignent sa réputation, son honneur. J'ai rendu publique une faute grave et secrète de mon prochain ; il faut, si la chose est possible, que mes paroles rendent à sa réputation autant de lustre qu'elles lui en ont enlevé. Je l'ai injurié en paroles ou en actions ; la justice m'oblige à offrir à la personne offensée une satisfaction convenable, soit en compensant l'injure, soit en implorant son pardon, soit en faisant l'un et l'autre, lorsque la sagesse du confesseur en décidera ainsi. Il y a donc trois sortes de restitutions : la première a pour objet la fortune ; la seconde la réputation ; la troisième l'honneur. C'est à chacun à examiner les obligations qu'il a contractées à leur endroit, afin de décharger entièrement sa conscience.

Pour les personnes qui entretiennent des rapports, des désirs ou des affections coupables, elles doivent éloigner d'elles ce poison sous peine de ne pas recevoir la grâce du sacrement. Eloigner son cœur du péché n'est pas assez, il faut de plus en fuir les occasions, car sans cela il est bien difficile d'éviter le péché. Beaucoup de chrétiens se font illusion en cette matière. Leur intention et leurs résolutions bien ordonnées, ils croient avoir tout fait ; et

ils ne voient pas qu'ils conservent en eux-mêmes la semence du mal, laquelle à la première occasion se développera irrésistiblement. « Vous recherchez tous les jours la compagnie des femmes, disait saint Bernard, *Serm.* 65, *sup. Cant.*, et vous voulez passer pour continent? Le seriez-vous, il n'est pas en votre pouvoir de n'être pas soupçonné du contraire. Votre conduite m'est un sujet de scandale. A vous d'en détruire la cause, car il est écrit, *Matth.* XVIII, 7 : Malheur à celui par qui vient le scandale. »

Il y a un mot du même saint encore plus fort sur cette matière: « Fréquenter une femme et conserver la chasteté est plus étonnant que de ressusciter un mort. Vous ne pouvez pas exécuter la plus facile de ces choses : et vous voulez que je vous croie capable d'exécuter la plus difficile? » *Matth.* XVIII, 7.

Eviter toutes les occasions de péché est donc extrêmement important, surtout quand on a déjà fait l'expérience de sa faiblesse. Dès que vous aurez ouvert la porte au mal, il vous sera moralement impossible de lui en interdire le passage. Mais vous éprouvez beaucoup de peine, dites-vous, à vous éloigner de cette occasion : il faudrait mettre hors de votre maison telle ou telle personne dont vous avez reçu de précieux services, ou dont vous avez un véritable besoin. A cela je n'ai d'autre réponse à opposer que celle du Sauveur : « Si votre pied ou votre main vous scandalisent, coupez-les et jetez-les loin de vous : il vaut mieux entrer dans le ciel avec une seule main ou un seul pied que d'aller en enfer avec vos deux pieds et vos deux mains. » *Matth.* XVIII, 8. Le remède est violent, j'en conviens. Mais de même qu'il y a des maladies corporelles dont la guérison est impossible si l'on n'emploie le fer et le feu ; de même qu'on sacrifie souvent un membre pour sauver le reste du corps; de même il existe des maladies spirituelles qui nécessitent des opérations tout aussi douloureuses. N'en rejetez pas la faute sur la loi de Dieu qui est toute droiture et suavité ; n'en accusez que vous-même ; en déchirant le voile de l'innocence, en parcourant le chemin qui vous séparait du mal, vous avez défié et irrité la bête féroce dont vous habitiez la cage sans qu'il vous fût possible de fuir et de vous mettre en sûreté. Il n'est pas étonnant que vous subissiez maintenant les consé-

quences de votre audace, et que vous recueilliez le fruit de ce que vous avez semé. Vous avez ouvert vous-même la porte à votre ennemi ; ne vous en prenez qu'à vous-même si vous éprouvez de la peine à le mettre dehors.

Voilà ce qui concerne les deux principaux éléments de la contrition. Examinons en ce moment quels sont les moyens de l'acquérir, et particulièrement d'acquérir la douleur des péchés passés qui en est l'une des conditions essentielles.

CHAPITRE II.

Des moyens d'acquérir la contrition, et en particulier la douleur de ses péchés.

Le premier moyen à employer pour acquérir cette pierre précieuse de la contrition, c'est de la demander à Dieu avec l'humilité et les instances les plus grandes. Se repentir de ses péchés comme il convient, est une grâce spéciale, un don véritable de la bonté divine, une œuvre au-dessus des forces de la nature humaine. Le péché a détruit l'ordre et la rectitude que le Créateur avait primitivement imprimés à notre nature. Avant le péché elle se portait aisément vers son Dieu avec amour. Mais le péché l'a repliée sur elle-même ; il l'a inclinée vers l'amour des biens visibles qu'elle recherche et qu'elle estime plus que Dieu même. Or, de même qu'aucun traitement naturel ne parvient à rendre à un homme, dont le corps a été courbé dès le sein de sa mère, la rectitude commune à ses semblables ; de même, aucune vertu naturelle n'est capable de redresser vers Dieu la volonté de l'homme : celui qui nous a créés possède seul le pouvoir de nous inspirer un amour digne de lui. Mais si nous ne pouvons, sans l'aide de Dieu, l'aimer par-dessus toutes choses, il nous est tout aussi impossible sans son assistance de haïr le péché plus que toute autre chose ; la haine du péché étant une conséquence de l'amour de Dieu. C'est pourquoi Notre-Seigneur dit en son Evangile : « Nul ne peut venir à moi, si mon Père ne le conduit lui-même. » *Joan.* VI, 44. Pour venir à Jésus-Christ, il faut l'aimer plus que quoi que ce soit au monde, et haïr de même le péché ; et ces deux sentiments nous ne les au-

rons jamais, à moins que Dieu lui-même ne nous les donne.

Quand Dieu met un pécheur dans ces dispositions, il lui accorde la faveur la plus précieuse. Sans doute la gloire est un bien plus grand que la grâce; et pourtant le passage de l'état de péché à l'état de grâce est une œuvre plus merveilleuse que le passage de la grâce à la gloire; car le péché est beaucoup plus éloigné de la grâce que la grâce n'est éloignée de la gloire. Saint Thomas va même jusqu'à prétendre, I II, q. CXIII, 3 *in corp.*, que la création du monde n'est pas comparable à la justification du pécheur. En effet, la production du monde n'est que la production d'un bien limité et fini comme tout le créé; tandis que la justification rend l'homme participant de la gloire et de la dignité de l'Infini lui-même.

Puis donc que la douleur de nos péchés est une des œuvres les plus remarquables de la miséricorde divine, il faut l'implorer avec la persévérance la plus humble, mais aussi la plus soutenue. Disons avec la pauvre Chananéenne : « Ayez pitié de moi, Seigneur, fils de David; car mon âme est violemment tourmentée par son ennemi. » *Matth.* XV, 23. Encore qu'au commencement le Seigneur se montre austère et inflexible, ne nous décourageons pas, et n'interrompons point notre prière. Il agit ainsi avec cette femme désolée, afin de nous apprendre à ne pas nous rebuter en pareille circonstance, et à persévérer courageusement. « Dieu est fidèle, dit l'Apôtre, et il ne se refuse à personne. » II *Timoth.* II, 13. Un moyen excellent pour le fléchir consiste à recourir à des considérations ou à des prières pieuses. Nous en exposerons quelques-unes dans le dessein de venir en aide aux chrétiens peu capables de s'entretenir par eux-mêmes avec Dieu, et désireux cependant de lui manifester leurs besoins et d'en obtenir miséricorde.

Un autre moyen non moins profitable consiste à recueillir en soi-même, et à parcourir attentivement les motifs qui portent au repentir de ses fautes. Plus on les considère, plus on comprend son malheur, et plus on est pénétré de la nécessité de le pleurer. Ce n'est pas sans raison que la nature a destiné le même sens à voir et à verser des larmes : la première de ces choses conduit

souvent à la seconde. Ainsi, nous saurons pleurer comme ils le méritent nos péchés, si nous savons les voir comme ils doivent être vus.

Que l'homme ouvre donc les yeux; qu'il les porte successivement sur la multitude de ses fautes et sur le Dieu qu'elles ont outragé : il comprendra bientôt les puissantes raisons qu'il a de les déplorer.

CHAPITRE III.

Considérations propres à exciter la douleur et la haine de nos péchés.

I.

De leur multitude.

Portez en premier lieu vos regards sur le cours de votre vie passée, et arrêtez-vous aux péchés que vous avez commis, aux bienfaits et aux grâces dont vous avez abusé. Le péché étant un éloignement du souverain bien, une déviation de la fin pour laquelle nous avons été créés, examinez d'abord quelle est cette fin, et vous saisirez mieux à quel point vous vous en êtes écarté. Certes, si Dieu a placé l'homme sur la terre, ce n'est pas pour planter des vignes, bâtir des maisons, amasser des richesses, vivre dans les plaisirs, comme on le croirait à voir le genre de vie que mènent un grand nombre de chrétiens. Dieu a créé l'homme pour le connaître, l'aimer, observer ses commandements, et pour atteindre de la sorte le bien suprême qui est sa fin. En conséquence il lui a donné une loi à garder, la grâce pour lui en communiquer la force, des sacrements pour dispenser la grâce, des docteurs pour l'instruire, des inspirations pour le guider; enfin il s'est livré lui-même en expiation des fautes de l'humanité. C'est encore pour les employer à son service qu'il nous a donné les biens de la nature, la vie, la santé, la vigueur, les facultés de l'âme, les sens et les membres corporels. S'il nous a comblé des biens de la fortune, c'est afin qu'ils nous permissent d'entretenir notre vie, de venir en aide à nos frères nécessiteux, et de mériter ainsi la gloire qui nous a été promise.

Tels sont les secours et les faveurs que Dieu vous a accordés afin de le connaître, de l'aimer et de le servir. Quel usage avez-

vous fait de ses grâces? Comment avez-vous accompli ses lois et ses commandements? Si, en commençant, vous comparez à la fin pour laquelle Dieu vous a créé, celle que vous avez poursuivie, vous reconnaîtrez que vous avez erré bien loin de votre Dieu. En vous créant pour lui, il veut que vous lui consacriez votre intelligence, votre mémoire, votre volonté; qu'en lui vous mettiez votre foi, votre amour, votre espérance. Et voilà qu'oubliant vos devoirs, et méprisant votre créateur, vous vous êtes consacré tout entier à de viles créatures; vous leur avez livré ce qui n'appartenait qu'à Dieu seul. Ce sont les créatures que vous avez aimées et adorées; c'est en elles que vous avez mis votre espérance, votre foi, votre bonheur et votre contentement. Ce que vous deviez à votre créateur, vous l'avez transporté à ses œuvres; et vous avez mis dans votre estime les biens de la terre à la place des biens du ciel. Jugez par là de la fidélité avec laquelle vous avez rempli la première de vos obligations, le premier des commandements que Dieu vous impose. Dans quel oubli de votre Seigneur n'avez-vous pas vécu! Votre vie s'est presque tout entière écoulée sans que vous ayez pensé à lui. Que dirai-je de votre ingratitude, puisque vous lui avez témoigné si peu de reconnaissance en retour de ses nombreux bienfaits. Vous avez fait bien peu de cas de ses ordres, puisque vous les avez si souvent transgressés. Vous avez bien peu aimé celui qui méritait de l'être tant, puisque vous étiez si fort attaché aux misères et aux bagatelles du siècle. Enfin, vous avez bien peu redouté une si haute majesté, tandis que vous trembliez devant de méprisables vers de terre.

En outre, combien de fois n'avez-vous pas pris en vain le nom de votre Dieu? Est-ce qu'il n'était pas sans cesse dans votre bouche impure, pour soutenir votre obstination et vos menteries? Et les fêtes consacrées à la gloire et à la louange du Seigneur, comment les avez-vous sanctifiées? Au lieu de pleurer vos péchés durant ces saints jours, vous les augmentiez avec un empressement tout particulier, et vous rendiez hommage et obéissance aux démons.

De quel respect étiez-vous animé envers vos parents et vos supérieurs? leurs ordres et leurs commandements, vous n'en aviez nul souci. Quelle a été votre charité envers le prochain que pour

les plus futiles prétextes, vous avez foulé aux pieds, méprisé, maltraité et voué à la mort? Comment avez-vous préservé votre corps et votre âme du vice impur, vous qui tant de fois, en œuvres, en pensées, en désirs, en délectations volontaires, vous êtes plongé dans la fange et avez profané le temple que Dieu s'était consacré. Qui dévoilera l'effronterie de vos regards, la turpitude de vos pensées, l'infamie de vos paroles, tout ce que renfermaient de coupable votre parure, vos démarches, vos entretiens et vos combinaisons?

Et des rapines de votre avarice que pourrai-je dire? Vous n'avez rien prisé si haut que l'argent : vous l'avez adoré et vous avez mis en lui votre dernière fin. Vous l'avez servi, aimé comme s'il eût été votre Dieu véritable. Je passe sous silence les méfaits de votre langue, vos murmures, vos médisances, vos injures, vos calomnies, vos flatteries, vos mensonges et vos souhaits criminels. Je ne trouverais pas autre chose dans vos conversations et dans vos passe-temps.

Après les commandements de Dieu, examinez ce que vous avez à vous reprocher au sujet des péchés que l'on appelle capitaux. Quelle ambition, quelle présomption, quelle vanité, quel orgueil ont enflé votre cœur? Que de jactance dans vos paroles, de vaine gloire dans vos œuvres! A quel point ne sont point parvenues votre colère, votre jalousie, votre gourmandise et votre amour des plaisirs sensuels? Que de pesanteur et de paresse pour le bien! Que d'agilité, au contraire, et de promptitude pour le mal! Considérez encore le peu de soin avec lequel vous avez pratiqué les œuvres corporelles et spirituelles de miséricorde, le peu d'attention que vous avez prêté aux misères et aux nécessités d'autrui, vous qui étiez si sensible à vos propres misères.

Passons aux bienfaits divins, et veuillez me dire, je vous prie, l'usage que vous en avez fait. La vie que Dieu vous a donnée, à quoi l'avez-vous employée? Vos biens et votre fortune, comment les avez-vous dépensés? Si votre réponse est conforme à la vérité, vous avouerez que tout cela ne vous a servi qu'à poursuivre des vanités et à offenser votre créateur. En sorte que vous avez retourné contre lui les biens que vous en avez reçus, et que vous

avez pris occasion pour l'affliger d'une chose qui aurait dû vous porter à l'aimer davantage. En un mot, vous avez toujours vécu comme si vous n'aviez contracté aucun devoir envers Dieu, comme si vous n'en aviez rien reçu, ou bien comme si vous étiez vous-même l'auteur de votre propre existence, sans dépendre de Dieu en aucune manière.

Or, peut-on voir tant de misères, comprendre l'étendue de ces erreurs, de cette infidélité à remplir les obligations les plus importantes et à cette vue ne pas fondre en larmes de douleur? Que sentira-t-il celui que ce spectacle laisse insensible! Que pleurera-t-il celui qu'un tel sujet n'attendrit pas! Il faudrait pour cela n'avoir point d'yeux, et n'apercevoir pas les ravages que l'on a portés soi-même dans son propre cœur.

II.

Des biens dont le péché nous dépouille.

Considérez maintenant les biens dont le péché vous dépouille, afin de connaître, et ce que vous avez perdu, et combien de fois vous l'avez perdu. Cette considération vous disposera au repentir et à la douleur; et assurément nulle matière ne le mérite plus que celle-ci. En effet, il n'y a, dit saint Chrysostome, à l'exception du péché, aucune perte que la douleur seule puisse réparer. C'est pourquoi la douleur, qui est inutile en toute autre circonstance, est extrêmement profitable dans la circonstance présente. Par conséquent, si l'on veut se procurer cette douleur salutaire, que l'on réfléchisse avec attention et humilité aux biens dont le péché nous dépouille, et l'on ne manquera pas de raisons pour le déplorer.

La première chose dont le péché nous dépouille est la grâce du Saint-Esprit, c'est-à-dire l'un des dons les plus précieux que Dieu fasse à l'homme en cette vie. Avec la grâce nous perdons la charité et l'amour de Dieu qui lui sont inséparablement unis. On estime très-grande la perte des bonnes grâces d'un prince de la terre. Que sera-ce de perdre les bonnes grâces du roi du ciel? Le péché nous fait perdre encore les vertus infuses, sauf cependant l'espérance et la foi, et les dons spirituels qui rendaient notre âme

belle et agréable aux yeux de Dieu, et qui la protégeaient contre les attaques et la puissance de l'ennemi. De plus, nous perdons le droit au royaume du ciel; ce droit étant attaché à la possession de la grâce, car c'est la grâce qui mène à la gloire. Il en est de même de l'esprit d'adoption qui nous fait enfants de Dieu et nous communique un cœur vraiment filial. Cette perte entraîne la perte des faveurs dont la providence paternelle de Dieu entoure ses enfants; l'un des biens les plus précieux que nous puissions avoir en ce monde. Le même sort atteint la paix et la sérénité de la bonne conscience, les consolations et les douceurs de l'Esprit-Saint, le fruit et le mérite des œuvres qui ont précédé le péché. On ne participe plus au même degré, aux biens de l'Eglise. Voilà ce que nous fait perdre le péché mortel. En revanche, il rend l'homme passible des peines éternelles de l'enfer; il efface son nom du livre de vie; à la qualité d'enfant de Dieu, il substitue celle d'esclave du démon; et du temple qu'habitait la très-sainte Trinité, il fait un repaire de basilics et une caverne de brigands.

Parmi tous les biens dont le péché nous dépouille, celui qui mérite le plus nos regrets, c'est la possession de Dieu, laquelle est le principe et la cause de tous les autres biens. Avoir perdu Dieu, c'est n'avoir plus en Dieu son père, son protecteur, son pasteur, son défenseur et son tout; c'est au contraire avoir en lui un ennemi et un juge redoutable. Or, celui qui a perdu un tel bien n'a-t-il pas raison de pleurer son malheur? « Ne te réjouis pas, ô Israël, ne te réjouis pas comme les autres peuples, s'écriait un prophète, car tu as violé la foi que tu devais à ton Dieu. » *Os.* IX, 1. Des guerriers de la tribu de Dan ayant enlevé le dieu que Michas honorait dans sa maison, demandaient ensuite à ce malheureux la raison de ses cris et de ses plaintes. « Comment, leur répondit-il, vous m'avez dépouillé de mes dieux, et vous me dites : Qu'as-tu donc? » *Judic.* XVIII, 24. Pourtant ce Dieu qu'il pleurait était un Dieu qu'il avait fabriqué lui-même; il croyait digne de regrets une vaine idole de métal. Que sentira donc le chrétien qui par le péché perd, non pas un Dieu fabriqué de ses mains, mais le créateur de toutes choses ?

Vous avez donc bien sujet de gémir, vous qui avez perdu tant

de biens, et qui du faîte de la gloire et de la richesse, êtes tombé dans un abîme de misères. Et comment ne gémiriez-vous pas, ne pleureriez-vous pas sur les maux qui vous accablent? Ouvre tes yeux, âme malheureuse, dit un saint docteur, et considère ce que tu étais et ce que tu es, ton état passé et ton état présent. Tu étais l'épouse du Très-Haut, le temple du Dieu vivant, un vase d'élection, le lieu de repos du roi éternel, le trône du vrai Salomon, le siége de la sagesse, la sœur des anges et l'héritière des cieux. Voilà ce que tu étais, et il faudrait qu'à chaque parole qui te le rappelle tu répondisses par un gémissement. Oh! quel triste changement s'est opéré en toi! L'épouse de Dieu est l'amante adultère de Satan. Le sanctuaire de l'Esprit-Saint est un asile de voleurs. Le vase d'élection n'est plus qu'un vase de corruption. Là où reposait le Christ il n'y a plus qu'une étable à pourceaux. Le siége de Dieu n'exhale plus qu'une odeur mortelle. La sœur des anges est la compagne des démons, et la colombe qui planait dans les cieux a été changée en un serpent qui rampe sur la terre. Pleure donc, ô âme malheureuse; pleure, car les cieux pleurent sur toi; sur toi pleure l'Eglise; sur toi pleurent tous les saints. C'est à toi que s'adressent les larmes de saint Paul; car tu as péché et tu n'as pas fait pénitence. II *Cor.* XII. C'est toi que pleuraient les prophètes, car ils ont vu s'amonceler sur ta tête la fureur de la divine justice. C'est toi encore plus que Jérusalem, que pleurait Jérémie, lorsqu'il voyait Israël précipité du haut du ciel, la fille de Sion dépouillée de sa beauté. *Jer. Thren.* I.

III.

De la majesté et de la bonté du Dieu que nous avons offensé.

Si, poursuivant le cours de ces considérations, vous vous arrêtez devant la majesté et la bonté du Dieu que vous avez offensé, vous découvrirez de nouveaux sujets de vous attrister. Plus la personne offensée est élevée en dignité, plus grave est l'offense. D'où il résulte que la personne offensée étant d'une dignité infinie, l'offense sera d'une gravité infinie. En sorte que plus l'homme comprendra l'immensité de la majesté divine, plus il comprendra la gravité et la malice de son péché. Levez donc les yeux en

haut, et contemplez, si vous le pouvez, la noblesse, la dignité, la beauté, la sagesse, la gloire, la bonté, la bénignité, la richesse, la majesté et la puissance de votre Dieu : examinez la grandeur des obligations que les créatures ont à remplir envers lui; et vous saisirez de quelque manière la gravité des fautes que vous avez commises.

Mais de toutes les perfections divines, celle qui touche ordinairement le plus le cœur des vrais pénitents est la bonté sans bornes du Seigneur, surtout quand on l'a déjà connue et éprouvée. Quoique cette bonté se manifeste de bien des manières, elle se montre principalement dans l'inestimable bienfait de l'incarnation et de la passion de Jésus-Christ; et dans l'institution du sacrement adorable de l'autel, en vertu de laquelle le Fils de Dieu s'offre tous les jours pour nous, se communique à nous, et devient le compagnon de notre exil. On appréciera aussi la bonté divine en voyant la manière dont elle traite ses élus et ses amis. Elle les comble quelquefois de tant de consolations, de si rares faveurs, d'une lumière si vive, d'une paix et d'une joie spirituelle si abondantes, que la faiblesse de la nature ne peut en supporter le poids. L'on raconte d'un père du désert, *S. Joan. Clim. Scal. Spirit.* XXIX. qu'il s'écriait au milieu de ses oraisons : « Assez, Seigneur, assez! retenez les flots de vos consolations; » ou bien encore : « Eloignez-vous de moi, Seigneur; car la grandeur de votre suavité m'accable. »

Tel est Dieu : telles sont les grâces de toute sorte que sa bonté ineffable dispense à ses élus. Il a bu pour eux le calice des souffrances; il n'est pas étonnant qu'il leur donne part au calice de ses douceurs. En présence de tant de bonté, comment le souvenir de nos fautes passées ne nous émouvrait-il pas? Comment ne voudrions-nous pas les pleurer de toutes nos larmes? Nous lisons dans saint Jean Climaque, *Scal.* v, qu'un moine ayant commis une faute demanda au supérieur du monastère l'autorisation d'aller la pleurer dans le lieu réservé aux pénitents. Le supérieur la lui ayant accordée, quoique à son cœur défendant, parce que cette faute méritait miséricorde, ce moine conçut une si vive douleur de son péché, qu'au bout de huit jours, brisé par le repentir, il rendit son âme à Dieu.

Voyez combien fut sérieuse la douleur de ce saint pénitent. C'est une douleur semblable que ressentent les chrétiens à qui Dieu découvre la malice du péché. Pour nous, ce n'est pas seulement sur un péché que nous avons à gémir comme ce saint moine; notre vie n'a guère été consacrée qu'à multiplier sans cesse nos offenses envers Dieu. Quel devra donc être notre repentir?

IV.

De l'injure que le péché fait à Dieu.

Ajoutons aux considérations précédentes celle de l'injure que le péché fait à Dieu. Toutes les fois que nous l'offensons, notre cœur prononce, quoique nous ne le remarquions pas, le jugement suivant. Deux choses se présentent à nous : d'un côté, le plaisir ou l'intérêt que nous promet le péché ; de l'autre, l'offense qu'il fait à Dieu et la perte de son amitié, qui en est la conséquence. Placé dans l'alternative de choisir l'un ou l'autre de ces deux partis, l'homme, quand il pèche, sacrifie Dieu à son intérêt ou à son plaisir. Or, quoi de plus affreux, quoi de plus outrageant envers la majesté de Dieu, que de lui préférer une chose si vile? Quoi de plus semblable à la conduite des Juifs, lorsque ayant à se prononcer entre Jésus et Barabbas, ils délivrèrent le coupable et condamnèrent l'innocent? Agir ainsi qu'est-ce, sinon dépouiller Dieu, autant qu'il est en nous, de la gloire qui lui est due en sa qualité de fin suprême de tout ce qui existe, et transporter cette gloire à l'intérêt ou au plaisir ? Car attacher au plaisir un prix plus élevé qu'à la volonté de Dieu, c'est véritablement transporter la qualité de fin dernière du créateur à la Créature. Et peut-il y rien avoir de plus horrible? C'est un spectacle capable de frapper les cieux mêmes de stupeur, au témoignage du prophète Jérémie : « Cieux, soyez saisis d'épouvante, disait-il; portes des cieux, soyez dans la désolation, car mon peuple s'est abandonné à deux maux : Il s'est éloigné de moi, la source d'eau vive; et il s'est creusé des citernes desséchées et sans eaux. » *Jer.* II, 12. Hé bien! cette injure, le pécheur l'a faite à Dieu mille fois. Et il ne tremblera pas ; et il ne désirera pas que ses yeux se changent en des sources d'intarissables larmes pour pleurer nuit et jour son malheur! Considère,

misérable, qui tu as offensé et pourquoi ; considère ce que tu as perdu, ce que tu as gagné. Rougis de ton crime, maintenant qu'il en est temps encore, afin de n'être pas confondu au jour du jugement.

V.

De la haine que Dieu porte au péché.

La haine que Dieu porte au péché est telle qu'aucun entendement humain ne saurait la comprendre. Toutes les intelligences créées, toutes les langues des hommes ne formassent-elles qu'une seule langue et une seule intelligence, il serait encore impossible de comprendre et d'exprimer l'étendue de cette haine. Et la raison en est simple : en effet, plus un être sera bon, plus il aimera le bien : or, plus il aimera le bien, plus il haïra le mal. Dieu étant bon et infiniment bon, il s'ensuit qu'il aime le bien d'un amour infini, mais aussi qu'il hait le mal d'une haine sans limites. C'est pourquoi, s'il récompense l'un par une gloire éternelle, il punit l'autre d'un châtiment éternel. De plus, il est hors de doute que Dieu hait le péché autant qu'il le mérite. Or, la malice et la difformité du péché est infinie, puisqu'il s'attaque à Dieu dont la Majesté est infinie. Donc, infinie sera aussi la haine que Dieu lui témoigne.

Ce qui nous montrera mieux à quel point le Seigneur déteste le mal, sera le souvenir des châtiments épouvantables qu'il lui a infligés : comme les œuvres indiquent ce qu'est le cœur, ainsi les châtiments divins nous indiqueront ce qu'est la haine de Dieu envers le péché. Rappelons-nous d'abord la punition du plus beau des anges et de ses malheureux compagnons. Il était la plus glorieuse des créatures; et pour un seul péché, il en devint la plus hideuse : il était le plus intime des amis de Dieu; et pour un seul péché il devint le plus acharné de ses ennemis. *Isa.* XIV; *Ez.* XXVIII; *Apoc.* XII. Que dire du premier homme et de la punition de sa faute, qui atteint sa postérité tout entière ? Que dire du genre humain englouti dans les eaux du déluge, des cinq villes dévorées par les flammes ? *Gen.* III, VII, XIX. Je mentionnerai seulement le châtiment de David pour son adultère, II *Reg.* XII, ceux de Saül pour sa désobéissance, I *Reg.* XV, d'Héli pour sa négligence à re-

prendre la conduite de ses enfants, I *Reg.* IV, d'Ananie et de Saphire à cause de leur avarice, *Act.* V, de Nabuchodonosor à cause de son orgueil, *Dan.* IV, et enfin les peines éternelles de l'enfer qui sont le châtiment propre du péché. Mais quel châtiment plus épouvantable que le châtiment infligé à Notre-Seigneur, victime des péchés du monde. Ce châtiment est hors de comparaison avec ceux dont nous venons de parler, parce que la personne du Fils de Dieu est d'une dignité infinie. Cependant il n'est aucun des exemples précédents qui ne puisse servir à nous faire mieux comprendre l'étendue de la haine que le Seigneur porte au péché. La crainte de Dieu se réveillera dans nos cœurs, et nous éprouverons bientôt un sentiment d'horreur pour le mal, qui d'ailleurs mérite d'être haï autant que Dieu le hait. Nous ne pouvons pas, il est vrai, le haïr à ce point ; du moins haïssons-le de toutes nos forces, et demandons à Dieu qu'il augmente en nous ce sentiment, qui est la principale partie de la pénitence et de la justice chrétiennes.

VI.

De la mort et de ses conséquences.

Nous serons encore excités à la douleur de nos péchés par le souvenir des peines de l'enfer qui sont si grandes, du jugement universel qui sera si rigoureux, et de celui qui suivra notre mort. Chacune de ces choses menace le coupable, et d'autant plus qu'il lui reste moins à vivre. Lorsque le moment fatal sera venu, et chacun doit penser qu'il n'est pas bien éloigné, que ferons-nous, que dirons-nous, que sentirons-nous? Alors le pécheur pourra tenir en toute vérité ce langage à son âme : O mon âme, te voilà au bout de ton orgueil, de tes vanités, de tes folies, et de ces plaisirs charnels auxquels tu as sacrifié tant de fois l'amitié de ton Dieu. Où êtes-vous maintenant, sentiments d'orgueil et de vanité? Où êtes-vous allé, ô mes chères voluptés? Que m'avez-vous donné? que m'avez-vous laissé en retour de ces années nombreuses que je vous ai consacrées? C'est pour vous que j'ai renoncé à la vie éternelle, que j'ai perdu le ciel, que j'ai gagné l'enfer, qu'au lieu d'une félicité éternelle j'aurai la compagnie incessante des dé-

mons. Et pour me dédommager de ces maux, que m'avez-vous accordé?

S'il doit en être de la sorte, si votre cœur doit être en proie à l'aiguillon des remords, remords inutiles peut-être, ne feriez-vous pas mieux de les éprouver dès ce moment, et d'entrer en compte avec vous-même, afin de n'avoir pas à compter plus tard avec Dieu ?

VII.

Des bienfaits divins

Ce qui achèvera de vous déterminer, sera la considération des bienfaits divins. Vous ne pourrez voir combien Dieu s'est montré bon envers vous sans être confus d'avoir été si ingrat envers lui. Les prophètes employaient souvent ce genre de considérations pour amener le peuple d'Israël au repentir; et Nathan, lorsqu'il vint reprocher à David son adultère, II *Reg.* XII, commença par lui rappeler les bienfaits et les faveurs dont le Seigneur l'avait comblé.

En conséquence parcourez dans votre esprit les biens innombrables que vous avez reçus de Dieu, en particulier ceux de la création, de la conservation, de la rédemption, du baptême, de la vocation, des inspirations divines, et de la protection dont vous avez été entouré en une foule de circonstances. Réfléchissez-y bien, et vous trouverez que tout ce que renferment le ciel et la terre, est un bienfait de la providence divine. Les membres et les sens de votre corps, les instants de votre vie, le pain que vous mangez, le sol que vous foulez, le soleil qui vous réchauffe, les astres qui vous éclairent, sont un témoignage de la libéralité de votre Dieu. Pour tout dire en un mot, autant il y a de biens e de maux en ce monde, autant vous avez reçu de bienfaits; car, les biens, Dieu les a créés pour que vous en jouissiez; et les maux, il vous les a épargnés, du moins pour la plus grande partie, attendu que vous auriez fort bien pu souffrir ce que souffrent beaucoup de vos semblables. Et vous avez vécu dans l'oubli de ce bon Maître qui vous portait dans ses bras, qui vous nourrissait de son sein, qui vous animait de son esprit, qui vous dirigeait par sa providence, et qui vous dispensait à la fois l'être, le mouve-

ment et la vie! Il n'a cessé de vous faire du bien, et vous n'avez cessé de lui faire du mal et de l'offenser.

Ce n'est pas tout encore. Que de courses votre Dieu a supportées pour vous, que de privations il a endurées, que de larmes il a versées, que de prières il a faites, que d'injures, de tourments, d'insultes, de calomnies et de supplices il a soufferts! et cela, assurément pour expier vos péchés, aussi bien que pour vous faire comprendre à quel point il les avait en horreur. Oh! vous avez bien sujet de fondre en larmes, vous qui avez si souvent, par vos offenses, souillé, flagellé, crucifié celui qui a tant souffert pour vous!

Après avoir porté successivement vos yeux d'un côté sur la bonté merveilleuse et l'ineffable largesse de Dieu envers vous, de l'autre sur votre insensibilité et votre propre ingratitude, tournez-vous vers lui avec un cœur contrit et humilié, et adressez lui cette prière.

CHAPITRE IV.

Prière pour exciter la componction et le repentir.

O Fils unique de Dieu, mon Seigneur et mon Maître, ils sont grands et ineffables les bienfaits que j'ai reçus de vous. Vous m'avez tiré du limon et de la poudre de la terre; vous avez tiré mon âme du néant, vous l'avez créée à votre image et à votre ressemblance, et vous l'avez appelée à participer à votre gloire. L'entendement, la mémoire, la volonté, le libre arbitre, tous les membres et tous les sens, vous me les avez donnés afin que je vous connaisse et que je vous aime. Lorsque j'étais dans les entrailles de ma mère, vous avez veillé sur moi de crainte que je ne mourusse sans baptême. Malgré mes nombreux péchés, vous m'avez supporté jusqu'à cette heure, tandis que d'autres moins coupables que moi n'ont pas obtenu tant d'indulgence, et sont pour l'éternité dans l'enfer. Pour combler la mesure de vos bienfaits, vous avez daigné vous faire homme, et converser parmi les hommes. Pour moi vous avez voulu être dans la tristesse, l'affliction, les angoisses : pour moi vous avez été couvert d'une sueur de sang, enchaîné, souffleté, outragé, méprisé, blas-

phémé, tourné en dérision, et revêtu des insignes de la folie. C'est à cause de moi que vous avez été déchiré par les fouets, couronné d'épines, frappé avec des roseaux, tandis qu'un bandeau couvrait vos yeux, condamné à mort, et conduit au lieu de votre supplice en portant vous-même la croix sur vos épaules. D'énormes clous y attachèrent votre corps; vous fûtes placé entre deux brigands, assimilé à des malfaiteurs, abreuvé de fiel et de vinaigre, et enfin vous endurâtes la plus cruelle de toutes les morts.

Voilà, Seigneur, au prix de quelles souffrances vous m'avez racheté. Et moi, vile et perverse créature, méconnaissant tant de bonté, je n'ai pas craint de renouveler mille fois les tourments de votre passion. Ne mériterais-je pas que l'univers se soulevât contre moi, et qu'il tirât vengeance de mes prévarications?

Et vos sacrements, et ces remèdes que je dois à votre sang précieux, quel abus n'en ai-je pas fait? Vous m'aviez purifié, et adopté pour votre enfant au saint baptême. Vous m'y aviez consacré comme un temple vivant, vous m'aviez oint, d'une onction sacerdotale et royale, d'une onction qui me permettait de lutter sans cesse avec avantage contre mon ennemi. Vous y aviez pris mon âme pour votre épouse, et vous l'aviez ornée comme il convenait à sa nouvelle dignité. Qu'ai-je fait des joyaux que je reçus alors de vous? Quel usage ai-je fait de ces richesses? Vous m'aviez pris pour votre enfant, et je me suis vendu comme esclave au péché : vous m'aviez consacré comme votre temple, et je suis devenu la demeure du démon : vous m'aviez choisi pour votre soldat, et je suis passé à l'ennemi : vous m'aviez fait roi, et j'ai laissé la royauté pour la servitude : vous vous étiez uni à mon âme par les liens d'une charité éternelle, et j'ai préféré la vanité à la vérité, la créature au Créateur. Il serait bien temps, ô mon Seigneur, que l'auteur de ces ingratitudes commençât à verser des larmes de repentir. C'est ce que vous attendez aussi de moi, depuis que vous m'avez donné la vie. Que de fois ne m'y avez-vous pas invité, par votre patience, par vos caresses, par vos châtiments et par une foule d'autres moyens? Vous m'avez attendu, et j'ai abusé de votre longanimité; vous m'avez appelé, et je suis

resté sourd à votre appel ; vous m'avez accordé le temps de la pénitence, et j'en ai profité pour augmenter mon orgueil ; vous m'avez frappé, et j'ai été insensible à vos coups; vous m'avez châtié, et je me suis soustrait à votre discipline. Pour me purifier, vous ne vous êtes épargné ni sueurs, ni fatigues; et rien n'a pu me dépouiller de la rouille de mes vices. Les fléaux aussi bien que les caresses n'ont fait que m'endurcir ; ingrat envers les unes, j'ai été rebelle envers les autres. Mais à présent, Seigneur, puisque vous m'avez tant supporté, et que vous me défendez de désespérer, j'ai recours à votre miséricorde, et j'implore la grâce de me repentir, de telle sorte que désormais je ne cesse de vous servir et de vous plaire. Ainsi soit-il.

CHAPITRE V.

Autre prière pour demander le pardon de ses péchés.

Souverain auteur de toutes choses, lorsque je pense aux offenses que j'ai commises envers votre majesté infinie, ma folie m'épouvante. Quand je considère la bonté et la générosité du Père que j'ai affligé, je maudis mon ingratitude. A la vue de la précieuse liberté à laquelle j'ai renoncé, et de l'esclavage où je suis tombé, je pleure sur mon aveuglement. De toutes parts, je n'aperçois qu'enfer et jugement, car votre justice, à laquelle je ne saurais échapper, est bien terrible.

Cependant, lorsque je songe à cette miséricorde immense qui, selon votre Prophète, précède toutes vos œuvres, un sentiment d'espérance et d'allégresse ranime mon âme attristée. *Ps.* CXLIV. Comment désespérerais-je d'obtenir mon pardon de celui qui, dans l'Ecriture, invite si souvent le pécheur à la pénitence, déclarant que, loin de désirer la mort, il veut au contraire qu'il se convertisse et qu'il vive? Et puis votre divin Fils nous a enseigné dans une foule de paraboles que votre pardon est tout prêt pour ceux qui le demanderont. La parabole de la pièce perdue et retrouvée, de la brebis errante ramenée sur les épaules du berger, et principalement la parabole de l'enfant prodigue où je me reconnais si bien, ne me permettent pas d'en douter. Je vous ai

quitté sans raison vous, Père si tendre, et j'ai dévoré mon patrimoine à satisfaire les appétits désordonnés de ma chair. Pour me dérober à vos commandements, j'ai embrassé la honteuse captivité du péché, et je suis parvenu à un excès de misère dont celui-là seul que j'ai abandonné pourra me retirer.

Que votre miséricorde, ô mon Dieu, reçoive donc le pécheur humilié qui implore votre pardon : vous l'avez bien attendu jusqu'à ce moment avec bénignité. Je ne mérite pas, il est vrai, de lever les yeux vers vous, ni de vous donner le nom de Père. Mais vous qui êtes animé de sentiments paternels, vous daignerez abaisser vos regards sur moi, vos regards qui rendent la vie, et font rentrer en elles-mêmes les âmes égarées. Ce repentir que j'éprouve, je ne l'aurais pas si vous n'aviez daigné me regarder. Lorsque j'errais loin de vous, vous m'avez regardé du haut du ciel, et vous avez dessillé mes yeux afin que je connusse dans quel abîme de maux je m'étais précipité. Maintenant vous accourez au devant de moi en me donnant le souvenir et la connaissance de mon innocence perdue. Je ne réclame pas vos embrassements; je ne demande ni le riche vêtement que vous m'accordiez autrefois, ni l'anneau qui annonçait mon ancienne dignité : ne me recevez pas au nombre de vos enfants ; il me suffira d'être parmi les esclaves marqués de votre sceau et lié de vos chaînes. *Luc.* XV. Au moins alors, ne pourrai-je pas fuir loin de vous. Ce sera peu pour moi que d'être en cette vie le dernier de vos esclaves, pourvu que dans l'éternité je ne sois pas séparé de vous. Prêtez l'oreille à ma prière, ô Père miséricordieux ; ne me refusez pas la grâce de votre Fils unique, ni le remède de sa mort. Accordez-moi votre esprit : qu'il purifie mon cœur, qu'il le confirme dans votre amour, et que je ne recommence plus ces écarts auxquels votre clémence a mis fin, ô vous qui vivez et régnez dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VI

Autre prière pour demander le pardon de ses péchés.

Cette prière, lecteur chrétien, vous pourrez la réciter durant

quelques jours avec toute l'attention et la dévotion dont vous êtes capable, si vous désirez obtenir la contrition et le pardon de vos péchés. Vous y verrez clairement la grandeur de vos dettes envers Dieu, et combien vous devez être affligé de l'avoir offensé.

Qui donnera à mes yeux des fontaines de larmes, et je pleurerai nuit et jour mes péchés et mon ingratitude envers mon Créateur et mon Dieu. *Jer.* IX. Il y a bien des moyens, Seigneur, pour toucher les cœurs des hommes et leur découvrir la noirceur de leurs crimes; mais l'un des plus puissants est la considération de votre bonté infinie, de votre bienfaisance inépuisable envers les pécheurs eux-mêmes. Afin de couvrir de confusion mon âme misérable, j'essaierai, Seigneur, de raconter quelque chose de bien que vous m'avez fait et du mal que j'ai commis. Je verrai ainsi sans illusion qui vous êtes et qui je suis, ce que vous avez été pour moi, ce que j'ai été pour vous.

Il y a eu un temps, ô mon Dieu, où je n'existais pas. Vous m'avez donné l'être; vous m'avez soulevé de la poussière terrestre et vous m'avez créé à votre image divine. Dès le sein de ma mère vous avez été mon Dieu. *Psalm.* XXI. Depuis le premier instant de mon existence vous n'avez cessé d'être mon Père, mon Sauveur, mon défenseur et mon tout. Après avoir formé mon corps avec tous ses sens, après avoir créé mon âme avec toutes ses puissances, votre providence m'a conservé cette vie et m'a entouré de sa sollicitude et de ses bienfaits. C'était encore peu pour votre grandeur, quoique ce fût beaucoup en soi; comme cela ne vous coûtait rien, vous avez voulu, pour m'attacher à vous par des liens plus forts, me donner quelque chose qui valût infiniment davantage. Vous êtes donc descendu du ciel sur la terre, et vous m'avez cherché dans tous les sentiers que je parcourais au milieu de mes égarements. Votre incarnation a ennobli ma nature, votre captivité a brisé la mienne : pour m'arracher au pouvoir des démons, vous vous êtes livré vous-même entre les mains des pécheurs; et vous avez pris la ressemblance du pécheur afin de détruire le péché. Pourquoi ces abaissements prodigieux, sinon pour allumer en mon âme votre amour, fortifier mon espérance par vos mérites, et me remplir de haine contre le péché,

quand je verrais l'extrémité à laquelle il vous a réduit. Les bienfaits sans nombre que renferme cet unique bienfait étaient des charbons ardents destinés à ranimer mon cœur insensible, et à l'embraser d'amour pour un Dieu qui nous a tant aimés.

Me voici donc, Seigneur, racheté par votre mort. Mais de quoi m'aurait servi votre rédemption, si je n'avais pas été baptisé? Le monde contient une multitude d'infidèles. Plus heureux, j'ai été choisi pour faire partie du troupeau de vos fidèles, de ceux à qui l'eau régénératrice du baptême confère la dignité d'enfants de Dieu. Sur les fonts sacrés vous m'acceptâtes pour l'un d'entre eux, et en même temps fut conclu le merveilleux accord en vertu duquel vous êtes mon Père et mon Dieu, tandis que je suis votre serviteur et votre enfant. Vous promîtes de me traiter avec une tendresse paternelle, tandis que je vous promettais un dévouement tout filial. Je ne parlerai pas des autres sacrements que vous avez établi pour mon salut, de ces remèdes destinés à guérir mes blessures et achetés au prix de votre sang.

Malgré tant de secours, ma malice fut telle que je perdis bientôt la grâce de l'innocence baptismale : et votre miséricorde a été telle qu'elle m'a supporté jusqu'en ce moment. O mon Dieu, mon espérance et mon salut, comment penser, sans verser des larmes, que la mort aurait pu m'enlever dans ce triste état, et qu'elle m'a épargné? Des milliers d'âmes brûlent en ce moment dans l'enfer, pour des fautes inférieures aux miennes, et je ne partage pas leur sort! Que serais-je devenu, si la mort m'eût alors atteint comme elle en a atteint un si grand nombre? Quel eût été mon jugement, si elle m'eût surpris le fruit de mes rapines en mes mains, si elle m'eût frappé dans le crime même? O Seigneur, qui retenait en ce temps les mains de votre justice? Qui priait pour moi, tandis que je dormais? Qui a écarté de ma tête la foudre que mes iniquités provoquaient? Qu'avez-vous découvert en moi pour avoir rendu ma condition préférable à celle des malheureux que la mort a ravis au milieu des dangers et des passions de la jeunesse? Mes péchés criaient vengeance contre moi : et vous demeuriez sourd à leurs voix. Ma malice croissait tous les jours : et votre miséricorde semblait croître dans la même

mesure. Je m'obstinais à pécher; vous à m'attendre : je m'obstinais à vous fuir ; vous à me chercher : je multipliais mes offenses jusqu'à en être las; mais vous n'étiez jamais las de me supporter. Et comme si mes péchés eussent été de bonnes actions, je ne cessais de recevoir de vous, au milieu de mes désordres, de pieuses inspirations, des avertissements qui condamnaient mes folies. Que de fois vous avez fait entendre à mon âme ce langage : « Tu t'es abandonnée à tous les amants que tu as voulu; mais reviens à moi, et je t'accueillerai. » *Jer.* III, 1. Que de fois vous m'avez appelé de la manière la plus touchante? D'autres fois vous essayiez les menaces et la terreur; vous me remettiez en mémoire l'incertitude de la mort et la rigueur de votre justice. Que de prédicateurs et de confesseurs vous avez envoyés pour secouer de leurs paroles et de leurs conseils mon âme engourdie! Mais vous ne vous êtes pas contenté de paroles; vous avez mis en œuvre toute espèce de moyens, les bienfaits comme les châtiments pour me contraindre à revenir à vous.

En retour de tant de biens, que pourrai-je vous rendre, Seigneur? Créé par vous, je vous dois tout mon être, car vous en êtes l'unique auteur. Conservé par vous, je vous dois tous les instants de ma vie, car c'est vous qui me les donnez. Mais pour le prix auquel vous m'avez racheté que vous donnerai-je? Eussé-je la vie de tous les anges et de tous les hommes en mon pouvoir, et vous les offrissé-je en sacrifice, ce ne serait encore rien en comparaison d'une seule des gouttes de sang que vous avez répandues pour moi.

Comment expier par mes pleurs et mes gémissements mon ingratitude envers mon bienfaiteur? Assistez-moi, Seigneur, accordez-moi le secours de votre grâce afin de confesser mes injustices. Tout misérable que je suis, j'ai été fait à votre image. Reconnaissez-la, ô mon Dieu, car c'est bien la vôtre. Otez ce que j'ai fait, et vous trouverez ce qu'ont fait vos bienfaisantes mains. Pour moi j'ai employé mes forces à vous désobéir, et j'ai retourné contre vous vos propres œuvres. Mes pieds ont couru vers ce mal; mes mains ont été tendues vers l'avarice; mes yeux ont dévoré la vanité; mes oreilles ont toujours été attentives au mensonge. Dé-

tournant de la contemplation de votre beauté la noble faculté qui a reçu le pouvoir de vous connaître et de vous admirer, je lui ai donné pour aliment l'éclat de cette misérable vie. Au lieu de méditer sur vos commandements, je recherchais et la nuit et le jour comment je les transgresserais avec le plus de facilité. Si telle a été mon intelligence, quelle aura été ma volonté ? Vous lui offriez, ô mon Dieu, les plaisirs du ciel, et elle a préféré la terre au ciel, et elle a ouvert ses bras, que vous vous étiez consacrés, à l'amour des créatures. C'est ainsi que j'ai reconnu vos bienfaits ; c'est là le fruit qu'ont porté les sens que vous m'avez donnés. Que vous répondrai-je, lorsqu'entrant en compte avec moi, vous m'adresserez ces paroles : « J'ai choisi, pour te planter, les meilleurs plants. Comment est-tu devenue une vigne étrangère. » *Jer*. II, 21.

Et si je n'ai rien à répondre à cette question, que dire au sujet du bienfait de la conservation ? Votre providence, Seigneur, conservait celui qui méprisait votre loi, persécutait vos serviteurs, scandalisait votre Eglise, fortifiait le règne du péché. Vous donniez le mouvement à la langue qui blasphémait ; vous dirigiez les membres qui vous offensaient ; vous me nourrissiez et je n'usais ma vigueur que pour contenter votre ennemi. De sorte que non-seulement je n'ai pas été reconnaissant de vos bienfaits, mais encore que j'ai fait de ces mêmes bienfaits une arme contre vous.

Vous aviez destiné toutes les créatures à me servir ; et m'éprenant d'amour pour elles, je n'en ai usé que pour vous offenser mille fois. J'ai préféré les dons au donateur, et tandis qu'ils me permettaient de mieux connaître votre beauté, je me suis arrêté à les regarder, et je n'ai pas voulu voir combien le Créateur l'emportait en perfection sur la créature. Vous m'avez tout donné afin que je me donne moi-même à vous ; et, tout en jouissant de vos biens, je vous ai toujours refusé la gloire et le tribut que je vous devais. Vos œuvres n'ont jamais désobéi à l'ordre que vous leur aviez imposé de me servir ; et moi je n'ai cessé d'outrager celui qui mettait l'univers à ma disposition. C'est de vous que je recevais la santé ; et c'est le démon qui en recueillait le fruit. C'est vous qui me dispensiez mes forces ; et je les consacrais à satisfaire votre ennemi. Qu'ajouterai-je ? Comment, à la vue des maux aux-

quels les autres hommes sont en proie, n'ai-je pas compris que j'étais redevable d'en être exempt à votre seule bonté? Etes-vous donc le seul envers qui on puisse être ingrat impunément? Quel est celui qu'un bienfait n'oblige pas à la reconnaissance? Des bienfaits adoucissent la rage des lions, et les vôtres n'ont pu me fléchir. Au moins aurais-je dû répéter quelquefois ces paroles du prophète : « Craignons le Seigneur qui nous envoie en son temps la pluie nécessaire, et qui veille chaque année sur nos moissons. » *Jer*. v, 24.

Il suffirait de ce que je viens de dire, Seigneur, pour montrer qui vous êtes; et il ne serait pas besoin d'un autre témoignage de votre bonté. J'aurai à vous rendre un compte terrible de ces bienfaits; que deviendrai-je lorsque vous me demanderez compte de ceux que votre propre sang a payés? Et n'ai-je pas traversé vos desseins? n'ai-je pas détruit autant qu'il était en moi le mystère de votre incarnation? Vous vous êtes fait homme pour me faire Dieu : je n'ai pas voulu de cette dignité, j'ai préféré me ravaler au niveau de la brute et devenir fils de Satan. Vous êtes descendu sur la terre pour m'emporter au ciel, et appréciant aussi mal cette grâce que je la méritais peu, je suis resté dans la fange de mes misères. Vous m'aviez délivré, et j'ai repris mes fers; vous m'aviez ressuscité, et j'ai de nouveau embrassé la mort; vous m'aviez pris pour l'un de vos membres, et je me suis séparé de vous pour me réunir au démon. Je n'ai pas eu assez de ces bienfaits pour vous connaître, ni de ces preuves d'amour pour vous aimer, ni de vos mérites pour espérer en vous, ni de la satisfaction qu'a exigée votre justice pour vous redouter. Vous vous êtes humilié jusqu'à la poussière, et mon orgueil n'a pas cessé de grandir.

Vous avez été cloué nu sur une croix; et le monde entier ne rassasierait pas mon avarice. On vous a souffleté, vous qui êtes Dieu; et moi méprisable vermisseau je ne souffrirais pas qu'on touchât l'extrémité de mes vêtements.

O mon Sauveur, qu'elle a été grande et amoureuse la miséricorde qui vous a porté à mourir pour exterminer mon péché! Et j'ai osé m'autoriser de votre amour même pour multiplier mes offenses! O blasphème! c'est à cause de votre bonté que j'ai per-

sévéré dans le mal; c'est votre sacrifice qui m'a encouragé à poursuivre une vie criminelle. Renversant vos desseins, et tournant au profit de ma méchanceté les inventions de votre amour, j'ai cru pouvoir être mauvais parce que vous étiez bon; et j'ai conclu de vos bienfaits que j'avais toute liberté de vous désobéir. Ainsi j'ai employé à étendre la lèpre du péché le remède qui devait l'anéantir, et j'ai livré à votre adversaire le glaive qui aurait dû en triompher. L'Apôtre nous apprend que vous êtes mort et ressuscité afin que nous vivions, non pour nous-mêmes, mais pour vous qui avez sacrifié votre vie à notre rédemption. II *Cor*. XV. Et, digne fils de Jézabel, j'ai profité de votre mort pour vous ravir votre bien, pour me dérober à votre service, et m'abandonner au démon. Quel châtiment mériterait une telle conduite! Des chiens dévorèrent Jézabel coupable d'un crime semblable au mien; comment n'ai-je pas déjà subi le même châtiment? III *Reg*. XXI. Saint Paul flétrit la malice du cœur humain prenant occasion de la loi même pour la violer, *Rom*. VII; n'est-il pas encore plus indigne de s'appuyer sur la grâce pour la fouler aux pieds? O mon Seigneur, elle est admirable la patience avec laquelle vous avez enduré les soufflets de la passion; mais j'admire encore plus celle avec laquelle vous supportez les pécheurs.

Cependant votre longanimité aura un terme. Je vous entends dire par la bouche de votre prophète : « Je me suis tu, j'ai tout supporté jusqu'à cette heure. Bientôt je parlerai comme une femme saisie des douleurs de l'enfantement. » *Isa*. XLII, 14. Je vois aussi qu'une terre stérile, malgré les soins dont elle est l'objet, est vouée à la malédiction. *Hebr*. VI. La vigne qui, après avoir été cultivée, produit du verjus au lieu de raisins, est condamnée par vous à l'abandon et à la destruction. Pourquoi, sarment desséché et infructueux, n'ai-je pas craint la menace du vigneron qui retranche de la vigne les ceps stériles et les livre aux flammes? *Joan*. XV. Où a-t-il son jugement celui qui ne tremble pas à la pensée de pareils jugements? De quelle surdité est-il atteint celui qui n'entend pas de telles paroles? Dans quel sommeil est-il plongé celui que n'éveille pas le tonnerre de ces menaces? Ah! Seigneur, cette terre, si indigne de mon âme, remplissait tous

mes désirs; et je croyais jouir quand j'étais au milieu des épines. Les ardeurs des passions me dévoraient, je sentais sans cesse l'aiguillon de mes convoitises; les soucis me tourmentaient; le ver de la conscience me rongeait; et je prenais tout cela pour du plaisir et de la liberté; et je donnais à ces maux le nom de paix, tant était profond mon aveuglement, tant était opiniâtre ma résistance!

Et maintenant, que ferai-je, ô mon Dieu? Je sais que je suis indigne de paroître en votre présence et d'élever mes yeux vers vous. Mais où aller, où me cacher à vos regards? Que dis-je? n'êtes-vous pas mon père; est-ce que votre miséricorde n'exclut pas toute mesure? Encore que j'aie cessé d'être votre enfant, vous n'avez pas cessé d'être mon père: encore que j'aie fourni assez de sujets de condamnation, vous n'êtes pas sans posséder les moyens de me sauver. Que ferai-je donc, sinon me jeter à vos pieds, et implorer miséricorde? Qui invoquerai-je, sinon vous? qui me secourra, sinon vous? n'êtes-vous pas mon créateur, ma providence, mon rédempteur, mon libérateur, mon roi, mon pasteur, mon prêtre, mon sacrifice? A qui irai-je donc, si je ne vais pas à vous? si vous me repoussez, qui me recevra? si vous m'abandonnez, qui me recueillera? Reconnaissez, ô mon Seigneur, cette brebis errante qui revient à votre bercail. Je suis blessé, mais vous pouvez me guérir; je suis aveugle, mais vous pouvez me rendre la vue; je suis mort, mais vous me ressusciterez; je suis souillé, mais vous me purifierez. « Vous m'arroserez avec l'hysope, vous me laverez et je serai plus blanc que la neige. » *Psalm.* L, 8.

Votre miséricorde est infiniment plus grande que ma faute; votre bonté, que ma malice; et vous pouvez plus pardonner que je ne puis pécher. Ne me méprisez donc pas, Seigneur; considérez la multitude de vos miséricordes et non celle de mes crimes, ô vous qui vivez et régnez dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VII.

Des grands avantages qui résultent d'une bonne contrition.

Vous avez maintenant, lecteur chrétien, un exemple des prières et des considérations qui sont propres à vous faciliter la grâce in-

comparable de la contrition. Je me suis étendu sur cette matière, parce qu'elle est le fondement et la clef des autres parties de la pénitence. Aussi recommanderai-je de lire les chapitres précédents avec la dévotion et le recueillement dont on sera capable : on fera bien de choisir le temps convenable et un lieu solitaire. De même que l'on obtient quelquefois durant l'oraison la ferveur dont on était privé au commencement; de même il arrivera de n'obtenir la contrition qu'au milieu d'une prière ou d'une considération. Nous lisons dans saint Luc que Notre-Seigneur priait lorsqu'il fut transfiguré. *Luc.* IX. Pareille chose arrive souvent aux âmes pendant la prière, elles y éprouvent une transfiguration véritable, ce qui fait dire que la fin dans l'oraison vaut mieux que le commencement. *Eccl.* VII, 9.

Dès que le pénitent est parvenu, de l'une ou de l'autre de ces manières, à exciter en lui une véritable contrition, il reçoit aussitôt la grâce du Saint-Esprit, et l'Esprit saint devient lui-même son hôte, son gouverneur et son maître : désormais il le conduira en pilote aussi sûr qu'habile, à travers les flots orageux de cette vie. En même temps il est uni à Jésus-Christ par la charité : membre de son corps, il participera aux influences de sa grâce et aux mérites de ses souffrances et de ses travaux. De son côté, Dieu l'adopte pour son fils; et il le déclare héritier de son royaume, et il lui fait part des soins particuliers qu'il prend de ses enfants. Père tendre, il reçoit dans ses bras ce prodigue; il lui rend sa robe d'innocence, et il lui remet l'anneau des secrets de sa sagesse, lequel lui découvre les choses divines que n'aperçoivent pas les yeux des mondains.

Alors les cieux se réjouissent, les anges chantent les louanges du Seigneur et toute la cour céleste célèbre le retour de ce frère égaré. Une joie semblable saisit les créatures qu'avaient attristées nos écarts d'autrefois, et elles chantent le suave *Alleluia* de la nouvelle conversion. Et au milieu de tous, le bon pasteur qui a tant couru à la recherche de sa pauvre brebis, et qui l'a ramenée à la bergerie sur ses épaules, dit à ses amis et à ses voisins : « Réjouissez-vous avec moi, car j'ai retrouvé la brebis que j'avais perdue. » *Luc.* XV, 6.

Observons ici, que plus la contrition et l'humilité du pénitent sont profondes, mieux il est disposé à recevoir la grâce, et plus abondante est celle qui lui est accordée. Il en est comme des édifices dont les fondements nous font conjecturer la hauteur future. De même, les arbres dont les racines pénètrent bien avant dans la terre, croissent ordinairement plus que les autres. C'est ainsi que le Seigneur, en favorisant le pécheur d'uu repentir et d'une humilité extraordinaire, le prépare à recevoir des grâces plus élevées.

Le psalmiste dit que la justice et le jugement sont l'appui du trône de Dieu. *Psalm.* LXXXVIII, 15. Au jugement il appartient d'instruire la cause; à la justice d'exécuter la sentence. Or, l'âme qui fait l'un et l'autre, c'est-à-dire qui, se jugeant elle-même, reconnaît humblement qu'elle a préféré un plaisir misérable à la volonté de son créateur, et qui se condamnant en conséquence à un abaissement et à une humiliation profonde, à cause de l'honneur dont elle a frustré Dieu, aussi bien qu'à une vie rude et austère, à cause du plaisir désordonné qu'elle a recherché dans la créature; cette âme, dis-je, est prête à devenir le trône de Dieu, le siége et la demeure de sa sagesse.

Le Seigneur, au sentiment de saint Bernard, *Sup. Cantic. Serm.* VI, a deux pieds: l'un est la crainte, l'autre l'amour. Lorsqu'il veut pénétrer dans une âme, il commence par y mettre le premier; puis vient le second, à savoir, l'amour, qui y règne avez une énergie proportionnée à celle avec laquelle y avait régné la crainte. « Dieu, disait le Sage, donne la vie comme la mort; il précipite dans l'enfer, et il en retire. » *Sap.* XVI, 13. Telle est en effet la conduite ordinaire de ce bon maître, qu'après avoir inspiré aux hommes une crainte et une douleur très-vives de leurs péchés, il les retire ensuite miséricordieusement de l'enfer dans lequel ils croient habiter déjà; et les rappelant à la vie, il les comble d'autant de consolations qu'ils ont éprouvé de tourments.

Ainsi donc, mon frère, ne vous découragez pas lorsque des pensées de défiance vous assailliront. Voyez plutôt en elles un remède qui consolidera votre santé, une eau dont l'amertume vous rendra plus pur, un feu qui consumera la rouille des vices qui

vous rongeaient. Invoquez alors le Seigneur, et écriez-vous avec le prophète-roi : « Vous avez ébranlé la terre, ô mon Dieu, et vous l'avez jetée dans le trouble : guérissez les déchirements que lui a causés votre puissante secousse. » *Psalm.* LIX, 4. Bientôt vous verrez s'accomplir ces paroles : « La terre a été successivement dans la crainte et dans le calme quand Dieu s'est levé pour le jugement. » *Psalm.* LXXV, 9. Effectivement dès que vous aurez commencé à vous juger vous-même, la terre de votre âme tremblera à la pensée de la justice divine ; mais elle ne tardera pas à se calmer, parce que Dieu lui enverra paix, confiance et miséricorde. C'est lui « qui purifie les souillures des filles de Sion, et fait disparaître le sang dont elles sont couvertes, par un esprit de justice et de feu. » *Isa.* IV, 4. Le jugement inaugure l'œuvre en inspirant à l'âme une crainte salutaire de la justice divine ; mais l'amour la couronne en remplissant l'âme des plus douces consolations. Ce n'est qu'après avoir entendu gronder la foudre, senti la terre trembler, et vu un tourbillon ébranler des montagnes, qu'Elie sentit le souffle léger qui annonçait la présence de Dieu. III *Reg.* XIX.

Tel est l'ordre que l'on remarque communément dans la conversion des âmes. Ce même ordre, Notre-Seigneur l'a suivi pour la sanctification du monde, ayant fait précéder l'Evangile de la loi : c'est pourquoi l'âme doit éprouver la rigueur de celle-ci, avant de jouir de la paix de celui-là. L'effet propre de la loi était d'intimider et d'effrayer, comme l'indique l'appareil terrible qui en accompagna la promulgation sur le Sinaï. L'effet de l'Evangile est de consoler et d'encourager, comme l'indiquent les prodiges qui signalèrent sa promulgation le jour de la Pentecôte sur la montagne de Sion. *Exod.* XIX ; *Act.* II. Or quiconque voudra se transporter sur la dernière de ces montagnes, aura à passer par la première : avant de recevoir l'esprit d'amour, il faut qu'il éprouve l'esprit de crainte ; en un mot, comme nous le disions tout à l'heure, avant de ressentir l'influence de l'Evangile, il faudra qu'il ressente celle de la loi. Mais si une âme se met dans cette disposition, les grâces et les trésors de l'Evangile lui sont assurés. Nous en avons pour garant cette promesse du Seigneur lui-même : « L'esprit divin est en moi. Il m'a rempli de son onction sainte, et

il m'a envoyé pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour annoncer aux captifs leur grâce, aux prisonniers leur délivrance, pour consoler ceux qui pleurent, ranimer les habitants désolés de Sion, pour changer leur cendre en une couronne de gloire, leur deuil en joie, leur chagrin en allégresse. » *Isa.* LXI, 1.

Voyez par combien de métaphores sont désignées, d'un côté, les œuvres de la loi et de la pénitence; de l'autre, celles de l'Evangile et de la grâce, et comment les unes conduisent aux autres. Par conséquent si nous désirons pénétrer dans le palais du Christ, et dans les celliers du vrai Salomon, n'oublions pas que la pénitence avec ses peines en est la porte; et qu'entrer d'une façon différente serait entrer en voleur et en brigand. Gravissez d'abord, mon frère, la colline de myrrhe, c'est-à-dire de la mortification, et vous entendrez alors ces douces paroles : « Vous êtes toute belle, ma bien-aimée, et il n'y a pas de tache en vous. » *Cant.* IV, 7.

Quelquefois, à la vérité, il plaît à Notre-Seigneur d'intervertir cet ordre, et de prévenir ceux qu'il veut attirer à lui des douceurs de ses bénédictions, de crainte que les aspérités de la pénitence et les coups de la crainte ne les rebutent. Mais dès que les premières faveurs de sa miséricorde les ont raffermis, il leur inspire une vive douleur suivie bientôt d'une paix et d'un charme ineffables. C'est ce que Dieu nous apprend par l'organe du prophète Osée : « Je la nourrirai de mon lait, dit-il en parlant de l'âme pénitente; je la conduirai dans la solitude, et je parlerai à son cœur. Je lui donnerai la vallée d'Achor, c'est-à-dire du trouble, pour lui ouvrir l'espérance; et elle chantera comme aux jours de sa jeunesse. » *Os.* II, 14. Ainsi le lait des douceurs spirituelles fait place à la vallée d'Achor qui représente les difficultés de la contrition. Puis reviennent les chants de la jeunesse, les louanges et les remerciements de l'âme que Dieu enivre de son amour et de grâces précieuses qui sont à la fois la garantie et les prémices de la gloire.

Nous remarquerons encore que l'ordre indiqué tout à l'heure dans le passage de la mort du péché à la vie de la grâce, subsiste également s'il s'agit du passage d'un degré inférieur de grâce à un degré supérieur. Lorsque le Seigneur veut élever une âme à un plus haut degré de perfection, il l'y prépare par des gémisse-

ments et des soupirs, le repentir et la crainte, les afflictions d'esprit et de corps : il a établi que les pluies et les tempêtes de l'hiver précéderaient ordinairement les fleurs et les fruits du printemps. *Cant.* II. Plus rares sont les grâces qu'il réserve à la fin, plus douloureuses sont les afflictions qui les précèdent. Que le chrétien ne se décourage donc pas, lorsqu'il verra l'épreuve fondre sur lui; qu'il y reconnaisse au contraire un gage des faveurs que Dieu se propose de lui accorder.

DEUXIÈME PARTIE.

DE LA CONFESSION.

CHAPITRE PREMIER.

De six avis à suivre dans la confession.

Nous avons présentement à parler de la confession, qui est la seconde partie de la pénitence. Observons d'abord que pour se bien confesser, chose malheureusement trop rare, il faut suivre les avis suivants :

Ier Avis. — De l'examen de conscience.

D'abord, avant la confession, prenez un temps suffisant pour examiner votre conscience, et vous remettre en mémoire les péchés que vous avez commis. Cela est surtout nécessaire lorsque vous ne vous êtes pas confessé depuis longtemps. Faites votre examen avec tout le soin que vous accorderiez à une affaire importante, car il s'agit d'une des plus graves et des plus importantes affaires. Cette diligence est si indispensable que son absence rendrait nulle la confession, si le confesseur n'y suppléait. Il en serait de votre confession comme d'une confession dans laquelle vous cacheriez sciemment quelque péché. En effet, disent communément les théologiens, dissimuler un péché volontairement, ou se confesser avec une préparation de nature à rendre un oubli inévitable, sont deux choses également inexcusables. On ne saurait trop insister sur ce point : une foule de chrétiens vivent à cet

égard dans l'illusion et vont se confesser sans examen préalable. Outre le sacrilége qu'ils commettent, ils sont aussi strictement obligés à réitérer leur confession que s'ils ne s'étaient pas confessés du tout. L'oubli, loin de les excuser, les y contraint, parce qu'il procède, non de la faiblesse de la nature, mais d'une négligence notable.

Pour éviter ces inconvénients et ces dangers, ayons le soin de nous préparer et d'examiner notre conscience. Quant à l'ordre à suivre, nous pouvons adopter celui des commandements de Dieu et des péchés capitaux, faisant attention, à chacun d'eux, si nous avons péché par pensée, par parole, par action, et notant les circonstances qui ont accompagné notre péché. Mais nous reviendrons plus tard là-dessus.

IIe Avis. — Du nombre des péchés.

Il faut de plus déclarer le nombre de ses péchés, c'est-à-dire, si l'on a commis tel péché une ou plusieurs fois. Cette condition est de rigueur; sans quoi la confession ne serait pas entière. Si l'on ne se souvient pas du nombre exact, qu'on l'indique d'une manière approximative. Quelquefois il est impossible de l'indiquer, même ainsi; par exemple, lorsque le péché dure longtemps. Il suffit alors de dire combien de temps on a persévéré dans cette disposition : le confesseur verra par à peu près combien de péchés ont pu être commis durant le cours de cette disposition mauvaise. Mais si le péché, au lieu de consister dans un sentiment arrêté, comme les haines, les inimitiés, est un acte qui se répète fréquemment, comme jurer, médire, et que néanmoins on ne se souvienne pas du nombre de ses chutes, on devra dire si l'on était prêt à le commettre toutes les fois que l'occasion se présentait, ou si l'on résistait quelquefois à la tentation. Le médecin connaîtra toujours mieux l'état de son malade, et verra le remède capable de le guérir.

IIIe Avis. — Des circonstances du péché.

Ce n'est point assez que de confesser l'espèce et le nombre de ses péchés; il est encore nécessaire d'en déclarer les circonstances, soit quand elles constituent une nouvelle infraction aux comman-

dements de Dieu et de l'Eglise, soit lorsqu'elles augmentent notablement la gravité de la faute. Quoique l'acte qui constitue le péché mortel soit un, il peut être revêtu de qualités telles qu'il faudra nécessairement les déclarer. Ainsi Pierre vole des armes pour tuer Paul et avoir sa femme; on voit bien que malgré l'unité de l'acte qui constitue le vol, il y a de plus deux autres péchés qui consistent dans le dessein de tuer et de commettre un adultère, contrairement aux préceptes qui disent : Tu ne tueras pas; tu ne convoiteras pas la femme de ton voisin. C'est pour cela qu'il est indispensable de déclarer ces circonstances.

Mais il y en a d'autres qu'il n'est nullement requis de déclarer, comme serait, je suppose, murmurer dans l'église, pécher un jour de fête ou de jeûne. Cependant il est très-louable de les découvrir, comme il l'est de s'accuser des péchés véniels. Discerner les circonstances qu'il faut déclarer de celles qu'on peut passer sous silence étant chose assez difficile, j'indiquerai celles que nous devons ordinairement indiquer en confession.

Relativement au péché de la chair, il est besoin de dire la qualité de la personne avec laquelle on l'a commis, cette qualité en déterminant la nature. La personne en question n'est-elle pas mariée, vous avez commis une simple fornication; est-elle mariée, c'est un adultère; est-elle votre parente, c'est un inceste; est-elle consacrée à Dieu, c'est un sacrilége. La nécessité de déclarer ces circonstances ne se borne pas aux péchés d'actions; elle subsiste aussi pour les désirs et les pensées, qui ne sont pas moins criminels aux yeux de Dieu.

En ce genre de péché, comme en tout autre, il ne faut pas omettre la circonstance du scandale. J'entends par là toute parole ou action capable d'entraîner autrui au péché; par exemple, la séduction essayée sur une femme, pour l'entraîner dans le désordre; sur un homme, pour le déterminer à jouer, à tirer vengeance de son prochain. En matière de péché d'impureté, il faut dire si l'on a porté soi-même son complice au mal, ou s'il s'est offert de son plein gré : dans le premier cas, il y a scandale; dans le second, il n'y en a point. Il est encore obligatoire de déclarer si l'on a péché en présence de quelques personnes, et si un tel

exemple a été ou non sans efficacité. Un personnage important, je suppose, mange, en présence de ses inférieurs, de la viande les jours prohibés ; ses inférieurs pourront s'autoriser de sa conduite pour en faire autant : dans ce cas, la confession du scandale produit serait de rigueur. C'est un article que devraient considérer les personnes qui sont dans une position à recevoir souvent, les parents dont les paroles et les actes font loi aux yeux des enfants; car les petits réputent bonne et licite toute action dont les grands leur donnent l'exemple. Le roi Saül se perce de son épée; son écuyer en fait de suite autant, s'imaginant ne pouvoir mieux faire que d'imiter son maître. I *Reg.* XXXI.

La circonstance du lieu sacré est dans certains cas nécessaire à déclarer, parce qu'elle change l'espèce du péché, et en fait un sacrilége. Tel serait par exemple un vol ou un assassinat commis dans le lieu saint. De même, quelqu'un se serait-il obligé par vœu à faire ce à quoi il était déjà obligé, comme à ne pas jurer, etc. ; il devrait, en cas d'infraction, découvrir la circonstance du vœu qui communique au péché une malice nouvelle.

IVe Avis. — Il ne faut pas aller au delà des circonstances changeant l'espèce du péché, ou en aggravant la malice.

Quand vous vous serez conformé à ce qui vient d'être dit sur les circonstances du péché, vous n'aurez ensuite qu'à en déclarer la nature et le nombre. Il n'est donc plus nécessaire de conter une longue histoire et d'entrer en mille détails sur la manière dont on l'a commis. Qu'on dise le nom de la faute, combien de fois elle a été renouvelée, et cela suffira. Si les pénitents comprenaient bien cet avis, ils parviendraient bientôt à faire des confessions aussi courtes que claires, en ramenant les péchés à leur espèce particulière, et en se contentant de dire : Je me suis livré cent fois au vol, au meurtre, à l'adultère, etc. A cet effet qu'on remarque pourquoi on entre dans un si minutieux détail; c'est évidemment pour avouer les mauvaises actions qui s'y sont mêlées. Hé bien! qu'on laisse les détails de côté, que l'on se borne à s'accuser de ces actions, et l'on se confessera comme il faut. Mais si on éprouve de la difficulté à le faire, que l'on se confesse comme on saura : Dieu n'en demande pas davantage.

Une autre conséquence du présent avis est que l'on n'a pas besoin de s'étendre sur la manière dont on a commis le péché; il suffit d'en déclarer l'espèce. S'il s'agissait du sixième précepte, l'importance d'une parfaite guérison obligera le pénitent à demeurer un peu dans cette fange, et à blesser les oreilles de son confesseur, afin de découvrir nettement la nature de sa faute. Or, on pèche contre ce précepte de quatre manières : par pensée, par parole, par attouchement et par œuvre consommée. Dans ce dernier cas, on pourra se borner à dire : J'ai commis tant d'incestes, d'adultères, de fornications, sans énoncer aucun des actes que ceux-là renferment ordinairement. Lorsqu'il s'agit d'attouchement, il suffit de l'énoncer simplement ainsi que la qualité de la personne, sans rien ajouter, à moins qu'il n'en soit résulté une faute d'une espèce nouvelle. Quant aux paroles, il suffira de dire : J'ai tenu des propos déshonnêtes pour porter au mal, ou pour y trouver mon plaisir. Enfin, s'agit-il de pensée, ce sera assez de dire : J'ai consenti à une mauvaise pensée, je m'y suis arrêté avec plaisir. Indiquer l'objet de cette pensée serait aussi pénible pour le pénitent qu'inutile à la confession.

Du reste ces observations sont si simples, si évidentes que nous les aurions omises, n'était la facilité avec laquelle on les néglige dans la pratique. Il y a des personnes si peu intelligentes qu'elles ont besoin en plein midi de flambeaux pour y voir clair. Les avis précédents concernent aussi les scrupuleux, qui ne sont pas obligés à se confesser autrement que les autres; ils n'auront rien à se reprocher s'il se bornent à suivre dans leurs confessions les règles que les théologiens trouvent suffisantes.

Ve Avis. — De la manière de confesser les péchés de pensée.

Comme on éprouve quelquefois de la difficulté à confesser les péchés de pensée, j'indiquerai sommairement la manière de le faire. Une mauvaise pensée peut se produire de quatre façons différentes : ou bien elle est rejetée dès qu'elle est apparue; ou bien on s'y arrête quelques instants; ou bien l'on se résout à la mettre en œuvre; ou bien enfin on se contente de s'abandonner au plaisir qu'elle procure.

Dans le premier cas, il est manifeste que loin d'y avoir faute, il y a mérite, et par suite on n'est en aucune sorte obligé de s'en accuser. La pensée mauvaise durât-elle un jour entier, si notre résistance ne faiblit pas, nous embellissons notre couronne, au lieu de la flétrir.

Dans le second cas, il y a péché véniel plus ou moins grave, selon que l'on s'est arrêté plus ou moins à la pensée du mal. Le moyen de déclarer cette faute est de dire : Je m'accuse de n'avoir pas rejeté aussi vite que j'aurais dû une pensée de colère, de haine ou d'impureté, et de m'y être arrêté quelques instants.

Dans le troisième cas, il y a clairement un péché mortel dont la nature est celle de l'action même qu'on se propose d'exécuter; car, au sentiment des théologiens, l'action extérieure n'ajoute rien d'essentiel à l'action intérieure.

Dans le quatrième cas, il y a aussi péché mortel; et les docteurs lui donnent le nom de délectation morose. Ce péché est assez ordinaire chez les personnes vicieuses, molles et adonnées aux plaisirs des sens. Quoiqu'elles ne consentent pas à l'acte criminel lui-même, elles consentent au plaisir qu'il procure, et elles s'exposent à passer facilement de celui-ci à celui-là. Je parle toujours du cas où l'homme voit distinctement la malice de ses pensées, et ne fait rien pour les repousser; si, au contraire, dès qu'il s'en aperçoit, il se hâte d'éloigner ce brandon enflammé, il n'y aura pas péché mortel; il pourra être véniel, lorsqu'on aura apporté quelque négligence à le repousser. Ce genre de délectation est applicable à tous les péchés mortels; mais il se présente plus communément en matière d'impureté, de haine et de vengeance. Nous disions tout à l'heure que ce péché est fréquent chez les personnes adonnées au vice. Quand elles ne peuvent pas satisfaire leurs mauvais désirs entièrement, elles cherchent à les satisfaire en partie en se roulant dans la fange de la délectation morose; et elles s'y plongent d'autant plus que leur position ou toute autre raison semblable leur interdit les actions criminelles.

Les personnes qu'une affection désordonnée attache à une autre personne courent grand risque de tomber dans ce genre de faute. L'amour tyrannise leurs cœurs, il l'emporte vers l'objet aimé et

l'y tient sans cesse attaché. C'est pourquoi rien n'est plus dangereux que de laisser se développer une affection de cette nature : c'est introduire chez soi un maître impitoyable, un destructeur de l'innocence, une source d'une infinité de péchés. Le même danger menace encore les jeunes gens qui sont au moment de s'établir. Si les délectations sont permises après le mariage, elles ne le sont pas avant. Or la délectation, chez les fiancés, est actuelle, tandis que le mariage n'est qu'à venir, et toujours quelque peu incertain. De là vient que les pensées ne sont pas plus permises dans ce cas que dans les autres.

J'espère que ces éclaircissements rendront facile au pénitent l'accusation des péchés de pensée dans lesquels il peut être tombé.

VI[e] Avis. — Du soin qu'on doit avoir de la réputation du prochain.

Tout en confessant ses péchés, le pénitent aura soin de ne pas confesser les péchés de son prochain, ni de désigner quelqu'un par son nom; qu'il indique seulement la condition de son complice. Et si la circonstance était de nature à le découvrir, il faudrait chercher un confesseur qui ne pût pas le connaître. En cas d'impossibilité absolue, on pourrait avouer cependant cette circonstance, parce que ce ne serait pas proprement diffamer son prochain, mais déclarer sa faute.

Que l'on prenne garde encore à ne point s'excuser de ses péchés, à ne pas les atténuer ou les augmenter. Ne donnez pas ce qui est douteux pour certain, ni ce qui est certain pour douteux. Dites les choses comme elles sont, et rien de plus.

Enfin, tâchez de vous procurer un aussi bon médecin pour l'âme que vous le faites pour le corps; la chose le mérite bien, et au-delà. Prendre un confesseur ignorant, c'est prendre un guide qui vous conduira sûrement à l'enfer; car, dit Notre-Seigneur, « lorsqu'un aveugle conduit un autre aveugle, ils tombent bientôt tous les deux dans la fosse. » *Matth.* xv, 14. Encore même que l'on évitât cette extrémité, on ne laisserait pas de courir le plus grand danger. En effet, au sentiment de saint Chrysostome, l'ignorance ne saurait excuser ceux qui auraient facilement trouvé s'ils s'étaient mis tant soit peu en peine de chercher. La vérité étant notre

salut et notre vie, au lieu de chercher elle-même, il convient qu'elle soit recherchée de tous les hommes.

CHAPITRE II.

Des cas dans lesquels la confession est nulle et doit être recommencée.

Afin que l'on soit mieux pénétré de l'importance des précédents avis, nous dirons un mot des cas les plus ordinaires où la confession est nulle et doit être recommencée.

Il en est ainsi : 1° lorsque le pénitent a trompé en matière de péché mortel; 2° lorsqu'il en a caché quelqu'un de propos délibéré. Il faut cependant que la personne croie cacher un péché véritablement mortel. Si elle croyait qu'il ne le fût pas avant la confession, et qu'ensuite elle changeât de sentiment, il suffirait qu'elle s'en accusât simplement, sans réitérer sa confession. Alors même que son ignorance n'eût pas été capable de le rendre véniel quand elle le commit, elle est suffisante pour la dispenser de tout recommencer.

Le troisième cas regarde le pénitent qui, ayant passé un long temps sans se confesser, n'a pas examiné sa conscience avant de s'approcher du saint tribunal : nous avons vu plus haut que l'oubli augmente sa culpabilité, bien loin de l'atténuer.

La confession est encore nulle lorsque le pénitent ne veut pas renoncer à quelque habitude ou faute grave, par exemple, à la haine, à l'impureté, ou bien quand il ne veut pas restituer. Enfin, la confession doit être réitérée quand le confesseur et le pénitent sont également ignorants, et qu'il y a cependant des difficultés sérieuses à résoudre : il en résulterait infailliblement des erreurs qui auraient besoin à leur tour d'être redressées.

Ici se présente une observation importante. Quoiqu'il soit indispensable, dans tous ces cas, de recommencer sa confession, toutefois si l'on a affaire au même confesseur, il suffira, supposé qu'il se souvienne assez distinctement des péchés déjà accusés, de dire qu'on s'accuse de nouveau de ces péchés, et de plus de tel ou tel dont l'omission a rendu une nouvelle confession nécessaire.

Et comme bien des fidèles pourraient craindre, non sans raison,

que leurs confessions passées n'aient été entachées de quelqu'un de ces vices, ce serait une excellente pratique, à mon avis, de faire une fois dans la vie une bonne confession générale, afin de remédier à toutes les négligences, et de veiller à l'avenir sur soi avec plus de prudence.

Nous allons maintenant, pour faciliter l'examen de conscience, donner un tableau succinct des péchés les plus fréquents. Il soulagera la mémoire, et permettra de se préparer convenablement à la réception du sacrement de pénitence.

CHAPITRE III.

Mémorial des péchés, ou examen de conscience; accusations à faire au commencement de la confession.

Vous êtes-vous préparé, comme vous le deviez, à recevoir le pardon de vos péchés? Avez-vous eu le repentir et le ferme propos sans lesquels l'absolution est inefficace?

Avez-vous examiné raisonnablement votre conscience, et recherché vos péchés?

Avez-vous, le jour où vous avez communié, conservé le recueillement, tant avant qu'après la communion?

Avez-vous différé d'accomplir la pénitence qui vous avait été imposée? l'avez-vous accomplie sans dévotion?

N'auriez-vous pas omis une partie des choses que vous avait recommandées votre confesseur, comme de restituer, d'exécuter tel vœu, de vous éloigner de tel péché, d'éviter telle occasion? Il est nécessaire d'entrer dans ces détails afin que le confesseur soit éclairé comme il doit l'être. Après ces accusations préliminaires, abordez vos péchés en observant l'ordre suivant.

1er COMMANDEMENT DE DIEU. — Vous honorerez Dieu par-dessus toutes choses.

Dieu étant principalement honoré par les trois vertus théologales, selon l'enseignement de saint Augustin, *Ench.* IV, il faudra examiner comment vous avez pratiqué la foi, l'espérance et la charité.

I. Avez-vous douté de quelque article de foi? Celui qui doute en cette matière ne croit plus.

Si vous n'avez pas eu de doute réel, n'avez-vous pas hésité, chancelé sur telle ou telle vérité? ce serait une faute vénielle.

N'avez-vous pas scruté avec excès de curiosité les mystères de la foi?

Avez-vous eu créance dans les songes, les sorts, les présages, les enchantements; et en avez-vous fait usage?

N'avez-vous pas répandu ou porté sur vous des formules superstitieuses, des noms et des images cabalistiques?

Vous êtes-vous proposé, dans vos pratiques de dévotion, une fin mauvaise ou inutile? par exemple, la mort de quelqu'un, etc.

Avez-vous blasphémé contre Dieu ou contre les saints? Vous êtes-vous indigné contre Dieu; avez-vous murmuré, vous êtes-vous plaint comme s'il n'était ni juste, ni miséricordieux, ni sensible à vos peines, etc.?

Cette indignation vous a-t-elle porté à désirer la mort, à la demander, à exprimer à Dieu combien vous pesait la vie qu'il vous conservait?

II. Relativement à l'espérance, avez-vous eu, au milieu des épreuves et des adversités, cette confiance qui soutient et qui console?

N'avez-vous pas mis au contraire votre confiance dans les créatures, dans les biens et les faveurs du monde?

Avez-vous désespéré d'obtenir le pardon de vos péchés et la grâce de changer de vie?

L'espérance du pardon vous a-t-elle encouragé à persévérer dans le mal, à renvoyer votre conversion à la vieillesse ou à l'heure de la mort?

III. Relativement à la charité, avez-vous aimé Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et par-dessus toutes choses?

Vos bonnes œuvres ont-elles été inspirées par l'intérêt, le respect humain, ou la charité?

Avez-vous eu le soin de vous recommander tous les iours à Dieu?

Le remerciez-vous des bienfaits que vous en avez reçus? en particulier de vous avoir créé, racheté, et fait membre de son Eglise?

Savez-vous les prières et les vérités que tout chrétien doit savoir?

Persécutez-vous les fidèles qui servent Dieu et fréquentent les sacrements? Murmurez-vous contre eux; les tournez-vous en dérision?

Vous êtes-vous exposé à offenser Dieu, et avez-vous commis des fautes de la gravité desquelles vous doutez?

IIe COMMANDEMENT. — Vous ne prendrez pas le nom de votre Dieu en vain.

Avez-vous affirmé par serment une chose fausse? Doutiez-vous seulement de la vérité, ou n'y avez-vous pas fait attention?

Vous êtes-vous engagé par serment à une action licite que vous n'avez pas accomplie, ou que vous n'aviez pas l'intention d'accomplir?

Avez-vous menacé avec serment vos serviteurs sans intention d'exécuter votre menace? vous auriez commis une faute mortelle. Cependant, si dans la suite vous jugiez la miséricorde préférable à la rigueur, vous ne seriez pas tenu à exécuter votre serment.

Avez-vous menacé avec serment des personnes, sur lesquelles vous n'aviez aucune autorité, d'un traitement qui constituerait seul un péché mortel?

Avez-vous juré de ne pas faire telle œuvre pieuse, comme de ne pas prêter, de ne pas annoncer la parole de Dieu? Avez-vous au contraire juré de faire une action mauvaise? Dans ces cas, les serments n'obligent à rien.

Avez-vous prononcé quelque imprécation? Avez-vous dit, par exemple : Que telle chose m'arrive, si...?

Avez-vous porté quelqu'un à faire un faux serment, ou l'avez-vous détourné d'accomplir celui auquel il s'était licitement obligé?

Avez-vous l'habitude de jurer souvent? prenez-y garde, parce qu'elle vous exposerait à prononcer de faux serments.

Avez-vous négligé de reprendre vos enfants ou vos domestiques, lorsque vous les entendiez jurer?

Avez-vous violé quelque vœu, ou en avez-vous trop différé l'accomplissement? Avez-vous fait vœu de faire tel mal, de vous abstenir de tel bien? Ce vœu ne vous oblige en aucune façon.

Dans le cas où il faudrait commuer quelque vœu, usez de la plus grande prudence.

IIIe Commandement. — Vous sanctifierez le jour du Seigneur.

Avez-vous violé le jour du Seigneur en commandant ou faisant des œuvres serviles importantes?

Avez-vous manqué la messe, sans raison légitime? Y avez-vous assisté, de même qu'aux offices divins, avec le respect et la dévotion convenables? N'y avez-vous pas ri, causé, parlé outre mesure?

Avez-vous mis vos serviteurs à même d'entendre la messe?

N'avez-vous pas consacré ce saint jour à des jeux et à des vanités? Avez-vous négligé d'entendre la parole de Dieu?

Frappé d'excommunication, avez-vous assisté aux offices, ou reçu quelque sacrement?

IVe Commandement. — Vous honorerez votre père et votre mère.

Ce commandement traite des devoirs : 1° des enfants envers leurs parents, et des parents envers leurs enfants; 2° des serviteurs envers leurs maîtres, et des maîtres envers leurs serviteurs; 3° des supérieurs envers les inférieurs, et des inférieurs envers les supérieurs; 4° de l'époux envers son épouse, et de l'épouse envers son époux; des gendres envers leurs beaux-pères, et des beaux-pères envers leurs gendres. Les mêmes principes déterminent tous ces devoirs. On peut rapporter à ce commandement les obligations que l'on a envers les vieillards et les bienfaiteurs.

Examinez si vous avez quelque chose à vous reprocher sous quelqu'un de ces rapports.

1° Enfant, avez-vous méprisé, maltraité, injurié vos parents? Leur avez-vous désobéi lorsqu'ils vous commandaient des choses justes?

Les avez-vous secourus dans leurs besoins? Avez-vous rougi de leur pauvreté et de leur condition?

Avez-vous exécuté ponctuellement leurs dispositions testamentaires? Ne leur avez-vous pas souhaité la mort pour hériter de leurs richesses?

2° Père de famille, avez-vous eu soin d'enseigner à vos enfants les prières et les principales vérités chrétiennes?

Les avez-vous repris de leurs mauvaises actions; leur avez-vous interdit la fréquentation des mauvaises compagnies?

Les avez-vous occupés, afin de les préserver de l'oisiveté et du vagabondage?

Les avez-vous traités avec trop de délicatesse? Avez-vous pris à tâche de satisfaire ou de favoriser tous leurs caprices?

3° Maître, vous avez à voir si vous en avez agi de même avec vos serviteurs. En outre, les avez-vous pourvus de ce qui leur était nécessaire?

Prenez-vous soin, dans leur maladie, de la santé de leur corps et de celle de leur âme?

Les laissez-vous dans le désordre, quand vous pourriez y porter remède?

4° De gendre à beau-pere, de belle-mère à belle-fille, n'y a-t-il pas des rancunes, des querelles? Ne se souhaite-t-on pas la mort pour jouir plus tôt d'un héritage?

Le mari maltraite-t-il sa femme en paroles ou en action? Lui refuse-t-il ce qui lui est nécessaire? La femme agit-elle ainsi envers son époux, lui désobéissant, lui disant des injures, l'impatientant au point de mettre le nom de Dieu dans sa bouche? L'un ou l'autre est-il jaloux sans raison?

5° Etes-vous inférieur, examinez si vous avez désobéi à vos supérieurs, si vous avez transgressé leurs ordres. Les avez-vous méprisés intérieurement? Avez-vous murmuré contre eux? Vous en êtes-vous plaint? Avez-vous jugé défavorablement et sans motif leur conduite, lui donnant pour principe la passion, l'intérêt ou toute autre considération humaine?

Avez-vous manqué de respect en parole ou en action aux personnes constituées en dignité?

Avez-vous méprisé les vieillards; vous êtes-vous moqué d'eux? — Avez-vous été ingrat envers vos bienfaiteurs, soit en oubliant leurs bienfaits, soit en leur rendant le mal pour le bien?

V[e] COMMANDEMENT. — Vous ne tuerez pas.

Voyez d'abord si vous n'avez pas causé la mort spirituelle de votre prochain, en le poussant par vos conseils ou vos exemples à offenser Dieu mortellement. Lui avez-vous prêté votre concours pour quelque mauvaise action?

Avez-vous tué corporellement quelqu'un de vos semblables? Avez-vous occasionné ou désiré sa mort? L'avez-vous demandée à Dieu?

Avez-vous haï votre prochain, et combien de temps? Vous êtes-vous proposé d'en tirer vengeance?

Avez-vous cessé de parler à quelqu'un, au grand scandale d'autrui?

Avez-vous fait partie de quelques factions, et les avez-vous favorisées?

Avez-vous menacé une personne sur laquelle vous n'aviez aucun droit, avec violence?

Avez-vous refusé, au moins du fond du cœur, le pardon qu'on implorait humblement?

Ayant offensé votre prochain, vous êtes-vous obstiné à ne pas lui demander excuse, soit par vous-même, soit par un tiers, et à ne pas lui accorder la satisfaction convenable?

VI[e] COMMANDEMENT. — Vous ne commettrez pas d'impureté.

On peut pécher contre tous les commandements par pensée, par parole ou par action. Mais il n'y en a point contre lequel on pèche plus facilement de ces trois manières que contre celui-ci. Rappelez-vous ce que nous avons dit précédemment sur la nécessité de déclarer la qualité des personnes avec lesquelles on a fait le mal.

Avez-vous résisté avec mollesse aux pensées déshonnêtes? Y avez-vous consenti? Etiez-vous disposé à les mettre à exécution, si vous en eussiez eu les moyens? Vous y êtes-vous arrêté sciemment avec plaisir?

Avez-vous entretenu avec complaisance des conversations déshonnêtes?

Avez-vous, par parole ou par écrit, sollicité au mal une autre personne?

Vous êtes-vous livré complètement au mal, ou vous êtes-vous borné à des attouchements défendus, soit sur vous-même, soit sur autrui?

Etes-vous tombé dans quelque pollution? Si elle est survenue durant le sommeil, ne vous y êtes-vous pas complu, ou bien n'en aviez-vous pas posé précédemment la cause?

N'avez-vous pas cherché à l'occasionner chez les autres en vous offrant à leur vue dans un costume immodeste?

Avez-vous mis en usage les présents, les promesses vraies ou fausses, etc., pour violer la chasteté d'autrui?

Vous êtes-vous éloigné des occasions de ce péché, des compagnies, des conversations dangereuses? Votre appartement ne communiquerait-il pas avec un autre appartement, ce qui constitue la plus redoutable des occasions?

Avez-vous lu des livres capables par leur immoralité de vous porter au mal?

Lorsque vous étiez assailli par des tentations d'impureté, avez-vous pris les armes spirituelles de la prière, des jeûnes, des sacrements?

Les personnes mariées remplissent-elles le devoir du mariage? Ne le détournent-elles pas de sa fin? Agissent-elles selon toutes les convenances naturelles? N'ont-elles pas à se reprocher quelque pollution en dehors de l'usage de leur droit?

Le mari a-t-il eu des rapports criminels avec une parente de sa femme? Si la parenté ne dépassait pas les degrés fixés par l'Eglise, et que ces rapports eussent précédé le mariage, il y aurait un empêchement dirimant. S'ils étaient postérieurs au mariage, une dispense serait nécessaire pour en rendre l'usage permis.

VIIe Commandement. — Vous ne volerez pas.

Avez-vous pris le bien d'autrui par fraude, rapine, usure ou simonie? Le retenez-vous contre la volonté du maître? Le propos de restituer plus tard ne suffit pas; il faut restituer le plus tôt possible, sauf à se priver de ce que n'exige pas rigoureusement

notre condition. Cette obligation est surtout de rigueur, lorsque le créancier est dans une sorte de nécessité.

Retenez-vous contre leur volonté le salaire de vos serviteurs, de vos fournisseurs ou de vos ouvriers?

Avez-vous refusé de rendre un objet que vous auriez trouvé?

Auriez-vous, en vendant ou en achetant, fraudé sur la qualité, le prix, le poids ou la mesure?

Avez-vous acheté à des personnes qui n'avaient pas le droit de vendre, par exemple à des mineurs?

Avez-vous reçu d'eux des choses qu'ils ne pouvaient pas vous donner?

En vendant à crédit, avez-vous, sans autre raison légitime, exigé un prix au-dessus du prix accoutumé?

Auriez-vous fait partie d'associations dont les conditions étaient suspectes?

Avez-vous eu recours à la fraude, en jouant, et lui êtes-vous redevable de quelque bénéfice?

Avez-vous joué des sommes excessives pour votre position? Avez-vous joué avec des mineurs? En jouant avez-vous juré, tempêté, blasphémé, etc.?

Vous êtes-vous acquitté fidèlement de vos fonctions? Car, lorsque vous recevez un traitement au service d'autrui, vous êtes responsable des dommages que causerait votre négligence.

Avez-vous, en conférant les charges dont vous aviez la disposition, fait acception de personnes, obéissant à des considérations humaines, et non aux lois de la justice distributive?

Avez-vous fait donner des bénéfices ou des charges à des personnes qui en étaient indignes?

8e Commandement. — Vous ne porterez pas de faux témoignage.

Ce commandement comprend deux classes d'actions. La première concerne les juges, les avocats, les témoins, et tous ceux qui concourent à l'administration de la justice. La seconde classe se compose des calomnies, des détractions, des murmures, des mépris, des soupçons, des flatteries, des mensonges et des jugements téméraires.

Quant au premier point, que le pénitent considère quelle est sa condition, par exemple, s'il est juge ou avocat, etc., et qu'il examine s'il a manqué aux devoirs que cette condition lui impose.

Quant au second point, qu'il examine s'il n'a point porté quelque faux témoignage.

Une femme, jalouse ou en colère, accusera une autre femme de mauvaise vie, de manœuvres suspectes. Trouve-t-elle quelque chose de moins, elle l'accusera encore de le lui avoir dérobé. Ces accusations, quand elles sont dépourvues de fondement, constituent une espèce de faux témoignage.

Avez-vous délibérément dit du mal d'autrui, avec la volonté de lui porter préjudice? C'est ce qu'on appelle une détraction.

Avez-vous révélé, quoique sans mauvaise intention, une action secrète et mauvaise de votre prochain qui ternit sa réputation? Dans ce cas vous êtes obligé à réparer le tort que vous lui avez causé.

Avez-vous entendu avec plaisir, ou encouragé les médisances? Avez-vous répété par légèreté le mal qu'un autre aurait dit?

Avez-vous défendu la réputation attaquée du prochain, lorsque vous connaissiez son innocence? Avez-vous murmuré contre le prochain?

Avez-vous tourné en ridicule les défauts physiques et moraux de vos semblables?

Avez-vous jugé témérairement les paroles et les actions d'autrui, les interprétant toujours en mauvaise part?

Avez-vous donné aux autres pour certaine l'opinion que vous vous en étiez formé dans votre cœur?

Vous autorisez-vous des plus légères apparences pour concevoir de fâcheux soupçons?

Avez-vous semé la discorde parmi vos frères, les animant les uns contre les autres, révélant aux uns les fautes des autres; procédés qui ont pour conséquence les plus violentes haines ?

Avez-vous menti pour nuire à votre prochain ou pour le servir? Avez-vous obtenu par le mensonge ce que vous n'auriez pas obtenu à bon droit?

Avez-vous trahi le secret qui vous avait été confié? Avez-vous ouvert des lettres qui ne vous appartenaient pas?

Les neuvième et dixième commandements rentrent dans le sixième et le septième. Il serait inutile de s'y arrêter davantage.

DES PÉCHÉS CAPITAUX. — De l'orgueil.

L'orgueil est un amour désordonné de sa propre excellence. Il est la source d'une foule de péchés dont les principaux sont la vaine gloire, l'ambition, la présomption, la jactance et l'hypocrisie.

1° De la vaine gloire. — Vous êtes-vous glorifié de choses mauvaises, comme de vous être vengé, d'avoir frappé ou déshonoré le prochain?

Vous êtes-vous glorifié de choses vaines ou méprisables, par exemple, de la beauté de votre visage, de vos agréments corporels, des ornements de votre personne, du nombre de vos serviteurs, de vos richesses, de vos ancêtres, etc.?

Avez-vous tiré vanité de votre vertu, de votre sagesse, de votre prudence; toutes choses louables à la vérité, mais dont la gloire revient à Dieu?

Avez-vous tiré vanité des flatteries et des louanges humaines, vous y complaisant démesurément, et n'en rapportant pas à Dieu la gloire?

2° De l'ambition. — Avez-vous eu un désir déréglé de l'honneur et de la gloire, et avez-vous cherché à vous les procurer par des moyens illicites?

Redoutez-vous l'ignominie, l'infamie, la malveillance au point de sacrifier vos devoirs pour les éviter?

Le *qu'en dira-t-on* vous détourne-t-il de certaines pratiques excellentes, de la confession, de la communion, de la fréquentation des personnes pieuses?

3° De la présomption. — Vous êtes-vous estimé plus vertueux, plus instruit, plus sage que vous ne l'étiez?

Avez-vous négligé de rendre gloire à Dieu pour ce que vous étiez?

Vous êtes-vous appuyé sur votre puissance, votre science, votre

vertu? Et dédaignez-vous, à cause de cela, les conseils, les réprimandes qu'on vous adresse? Le même motif vous porte-t-il à excuser vos fautes les plus manifestes?

Vous opiniâtrez-vous, pour vous soustraire à une défaite, à combattre ce que vous savez être raisonnable et vrai?

Avez-vous dédaigné votre prochain et parlé de lui avec mépris?

Votre présomption vous a-t-elle porté à vous moquer et à rire des erreurs et des fautes d'autrui?

4° De l'hypocrisie. — Avez-vous cherché à paraître ce que vous n'étiez pas, à afficher une sainteté qui n'était pas réelle, pour acquérir la réputation d'homme de bien?

5° De la jactance. — Vous êtes-vous vanté ou loué à propos de bagatelles? Vous êtes-vous vanté de quelque mal, d'avoir séduit une femme, d'avoir maltraité un ennemi, etc.?

Vous êtes-vous vanté de ce que vous n'aviez pas fait, que ce soit ou non un péché, afin de passer pour un personnage important?

De l'avarice.

Thésaurisez-vous par pure avarice? Au contraire, êtes-vous prodigue et dépensier?

Dépensez-vous plus que vous ne pouvez? Vous vous exposeriez à tomber dans la nécessité, à manquer à vos obligations, et à compromettre l'avenir de vos enfants.

Avez-vous pour l'argent une affection déréglée? Vous fait-il oublier les choses de Dieu et de l'âme, au profit de votre fortune?

Désirez-vous la mort de quelqu'un à cause des avantages que vous en espérez?

De la luxure.

La matière a été suffisamment traitée à l'article du sixième commandement.

De la colère.

Vous êtes-vous fâché contre vous-même au point de vous souhaiter la mort, et de vous frapper de vos propres mains?

Vous êtes-vous, dans un accès de rage, offert au démon, et avez-vous appelé sur vous les fléaux et les malédictions?

Vous êtes-vous indigné ou fâché contre le prochain sans raison?

Lui avez-vous parlé avec colère? Lui avez-vous dit des injures? Elles pourraient constituer aisément une faute grave.

Lui avez-vous reproché avec amertume les péchés dans lesquels il a coutume de tomber? Avez-vous fait la même chose, et pour le même motif, en son absence?

Avez-vous appelé la malédiction sur autrui, qu'il s'agisse ou non de vos serviteurs? Avez-vous voué au démon les créatures qui vous entourent?

Etes-vous prompt à vous mettre en colère, querelleur, sans retenue dans vos paroles? Avez-vous porté les mains sur vos semblables, en suite de votre fureur?

De la gourmandise.

Avez-vous observé les jeûnes de l'Eglise? Avez-vous sans motif suffisant mangé de la viande les jours défendus?

Avez-vous mangé avec excès? Avez-vous usé d'aliments capables de nuire à votre santé?

Avez-vous commis un excès dans le boire? Avez-vous bu souvent et par pure sensualité?

Recherchez-vous les mets précieux et délicatement préparés

De l'envie.

Avez-vous de propos délibéré conçu du chagrin à la vue de la prospérité d'autrui; comme si, par exemple, étant courtisan, vous ne pouviez supporter qu'un autre fût en faveur?

Vous êtes-vous réjoui du malheur et de la disgrâce de votre prochain?

En avez-vous dit du mal pour augmenter votre considération au détriment de la sienne?

Avez-vous découvert quelque fait inconnu, de nature à diminuer l'estime dont il est entouré?

Avez-vous entendu avec déplaisir le bien qu'on en racontait?

De la paresse.

La paresse vous a-t-elle éloigné des bonnes œuvres, comme d'entendre la messe, de faire oraison, etc.?

Faites-vous l'œuvre de Dieu avec tiédeur et négligence?

Etes-vous inconstant, et laissez-vous bientôt de côté vos bons desseins et vos pieux exercices? Les renvoyez-vous toujours au lendemain?

Consacrez-vous au sommeil un temps plus que suffisant? Perdez-vous vos journées en des pensées vaines, des paroles oiseuses, des actions frivoles?

Les adversités et les tribulations vous contristent-elles outre mesure? et, par contre, vous enorgueillissez-vous des faveurs, des succès, de la prospérité que Dieu vous envoie, au lieu de lui en rapporter l'honneur?

Des œuvres de miséricorde.

Avez-vous négligé les œuvres spirituelles de miséricorde, comme de conseiller ou de reprendre des personnes qui en auraient profité? Les avez-vous négligées, lorsqu'il y avait obligation de les faire?

Avez-vous repris ou conseillé vos frères avec une amertume, une sécheresse capable de leur causer plus de dommage que de bien?

Etes-vous insensible au spectacle des hérésies et des maux qui règnent dans le monde? N'avez-vous pas prié Dieu d'y remédier?

Relativement aux œuvres corporelles de miséricorde, avez-vous secouru le prochain dans ses nécessités? Avez-vous soulagé les pauvres dans la mesure de vos ressources? Les avez-vous maltraités, repoussés, comme des importuns? Leur avez-vous répondu avec dureté, et avez-vous tourné en ridicule leur indigence?

De quelques accusations plus particulières.

Les obligations qui font la matière du tableau que nous venons de donner, sont générales et communes à tous les chrétiens. Mais il y en a d'autres qui sont particulières et propres à tel état, à telle condition. Les évêques, les curés, les clercs, les religieux, les marchands, les médecins, les juges, les hommes de loi, ont chacun leurs devoirs spéciaux sur lesquels ils doivent s'examiner, aussi bien que sur les commandements de Dieu. Ainsi les prêtres qui

ont charge d'âme et les évêques, devraient s'accuser de ne pas observer la résidence, de ne pas nourrir leur troupeau de la parole divine, de ne pas l'édifier par leurs exemples et par leurs prières, de ne pas célébrer les saints mystères, de ne pas réciter l'office divin.

Les religieux auront à voir s'ils ont été fidèles à leurs vœux et à leurs règles; les juges, si la corruption n'a pas dirigé leurs jugements; les avocats, s'ils ont défendu des causes injustes, s'ils les ont fait traîner en longueur, s'ils les ont étudiées avec diligence; les parties, si elles ont sollicité injustement, si elles ont favorisé contre la justice la longueur des procès, si elles ont caché ou détruit les pièces qui établissent le droit, si elles ont cherché à gagner à prix d'argent, ou de toute autre manière, les personnes chargées de prononcer; les témoins, s'ils ont dit la vérité, s'ils ne l'ont pas altérée, s'ils n'y ont pas substitué la calomnie; les marchands, s'ils ont fait un commerce illicite, s'ils ont acheté ou vendu contre la justice. Il en sera de même dans toutes les professions.

Règles propres à distinguer le péché mortel du péché véniel.

En énumérant les péchés dans lesquels on tombe ordinairement, il eût été bon d'indiquer ceux qui étaient mortels, et ceux qui ne l'étaient pas; car si nous sommes obligés à déclarer les premiers, nous sommes libres de taire les seconds. Mais nous aurions assumé une tâche trop forte; nous nous contenterons de donner quelques règles générales, remettant le soin de plus minutieux éclaircissements à la prudence du confesseur.

1° Tout péché opposé directement à la charité est mortel : nous entendons par charité l'amour de Dieu et du prochain. D'après cette règle, toute action qui blesse gravement l'honneur de Dieu ou le prochain, constituera une faute mortelle : ainsi, porter un préjudice notable à la réputation ou à la fortune d'autrui sera un péché mortel, parce que cette action détruit la charité qui est la vie surnaturelle de nos âmes. De là le nom de mortel que prend le péché. Mais tout ce qui ne détruit pas la charité, n'est que péché véniel; tels seront par exemple des paroles oiseuses, des pensées de vaine gloire, un peu de paresse ou de gourmandise.

2° Toute infraction formelle aux commandements de Dieu ou de l'Eglise est un péché mortel. Vous pécheriez donc mortellement si vous transgressiez les commandements qui vous défendent le vol, l'impureté, ceux qui vous enjoignent de vous confesser et de communier aux fêtes de Pâques.

Il est important de remarquer ici qu'un péché, mortel de sa nature, devient véniel de deux manières : ou par légèreté de matière, comme serait le vol d'une grappe de raisin ; ou par défaut de délibération ou de consentement suffisants; ce qui arrive souvent au sujet des pensées impures que l'on ne repousse pas instantanément.

Observons encore qu'il y a trois sortes de préceptes. Les uns sont négatifs; par exemple : Vous ne tuerez pas; et ceux-là obligent en tout temps. Les autres sont affirmatifs, comme ceux qui nous ordonnent de faire l'aumône, d'aimer Dieu; la force obligatoire de ces derniers ne nous atteint qu'à certaines époques et en certaines circonstances. Les autres sont à la fois affirmatifs et négatifs : tel est le précepte de la restitution qui nécessite un acte positif comme les préceptes affirmatifs, et qui le nécessite en tout temps comme les préceptes négatifs.

TROISIÈME PARTIE.

DE LA SATISFACTION.

CHAPITRE PREMIER.

Nécessité de la satisfaction.

La troisième partie du sacrement de pénitence est la satisfaction : elle a pour objet de réparer l'outrage que le péché a fait à Dieu, en tirant vengeance de celui qui l'a offensé. Nous avons montré la nécessité de la satisfaction en traitant du jeûne : nous le répéterons ici, parce qu'il ne saurait y avoir de lieu plus convenable. Rappelons-nous donc que tout citoyen qui viole les lois

de son pays devient passible des peines portées contre les transgresseurs. Or, il en est de même pour celui qui viole les lois de Dieu : il devient passible des peines que la justice divine réserve à ceux qui l'offensent.

Ces peines, il faut les subir ou en cette vie, ou en l'autre : ou sur la terre, ou dans le purgatoire ou dans l'enfer. Dans l'enfer, les peines sont éternelles; elles sont temporelles en purgatoire, mais si intenses que toutes les peines, tous les supplices de ce monde réunis ne leur sont pas comparables, s'il faut en croire saint Augustin, *De ver. et fals. pœnit.* XVIII. C'est de ces peines si terribles que nous délivrent, malgré leur disproportion, les mortifications corporelles, Dieu considérant l'intention du sacrifice et non sa valeur réelle. D'ailleurs les souffrances de la vie future sont nécessaires, tandis que celles de la vie présente sont volontaires : d'où il résulte que ces dernières ont une valeur expiatrice que n'ont pas les premières.

Mais, direz-vous, est-ce que le sacrement de pénitence n'a pas l'efficacité du baptême, qui détruit à la fois la faute et le châtiment? Je vous répondrai qu'il existe entre ces deux sacrements une différence très-marquée. Le baptême en effet est une régénération, une naissance nouvelle de l'homme intérieur. Or, une chose qui renaît, se dépouille complètement de sa nature primitive pour revêtir la nature actuelle. Ainsi, lorsque l'arbre sort de la semence, la semence disparaît pour faire place à un nouvel être. De même, en vertu de sa renaissance spirituelle, l'homme cesse absolument d'être un enfant de colère comme auparavant, pour devenir un enfant de grâce et d'amour, pur de toute faute, et à l'abri de tout châtiment. Il en est autrement du sacrement de pénitence. Il remet les péchés non par voie de régénération, mais par voie de guérison. C'est un remède qui tantôt guérit radicalement, et tantôt laisse un peu de faiblesse qu'un régime prudent fera disparaître. Il y aura donc des cas où la pénitence délivrera l'homme de la faute et de la peine; ce qui est arrivé à Marie-Madeleine et à tous ceux qui ont eu la contrition parfaite : et il y en aura où, tout en délivrant de la faute, elle laissera quelque chose encore à expier sur la terre ou après la mort.

On trouvera aisément des comparaisons qui le feront comprendre à merveille. Supposez un officier du roi qui ait offensé son maître au point de mériter la peine de mort. Cet officier pourra rendre de tels services au roi qu'ils lui vaudront une grâce pleine et entière; ou bien ces services ne seront de nature à lui obtenir que la substitution de la peine du bannissement à la peine capitale. C'est justement ce que nous voyons dans l'histoire d'Absalom. Le meurtre de son frère Amnon avait tellement indigné son père, que trois années s'écoulèrent avant qu'il le lui pardonnât; et encore il mit à son pardon cette condition qu'il n'entrerait jamais dans son palais, et qu'il ne paraîtrait jamais en sa présence. II *Reg.* XIV.

C'est ainsi que Dieu pardonne à l'homme dont la contrition n'est pas parfaite. Il le délivre bien, par la grâce du sacrement, de la peine éternelle et d'une partie de la peine temporelle que méritaient ses péchés; mais il ne veut pas qu'il entre dans son palais ni qu'il contemple son visage avant de s'être complètement purifié. Voyez comment il agit avec David coupable. II *Reg.* XII. Il lui pardonna son adultère à cause de son repentir, il lui rendit son amitié; et cependant il ne laissa pas de l'affliger de grandes calamités, en punition de son péché.

Quelle est la faute dont le pardon ait été plus certain que la faute de Moïse et d'Aaron aux eaux de la Contradiction? *Num.* XX. Et pourtant, la justice divine ne se détourna pas de leur tête, et ils n'eurent pas la consolation de pénétrer dans la terre promise?

Ne soyons donc pas étonnés si, malgré la rémission des péchés et la grâce que nous obtient le sacrement de pénitence, en vertu des mérites de la passion du Christ, nous avons encore, à cause de l'imperfection de notre douleur, quelque chose à expier.

Parmi les œuvres de piété qui peuvent servir à cette expiation, les meilleures sont assurément celles qui tourmentent notre chair. « Il est juste, dit saint Grégoire, que la chair, dont les appétits et la sensualité nous ont entraînés vers le péché, nous délivre à ses dépens des peines que nous avons assumées à cause d'elle. Et puisque, pour la contenter, nous avons déplu à Dieu, pour plaire

à Dieu ne craignons pas de lui déplaire et de la mortifier. *Hom.* xxxiv, *in Evang.*

CHAPITRE II.

Du principe et de l'origine de la satisfaction.

La nécessité de la satisfaction reconnue, considérons quel en est le principe, afin de mieux nous pénétrer de ce qu'elle doit être.

Nous disions au commencement de ce traité qu'aucune grâce en cette vie ne surpassait la grâce d'une sincère conversion; et que, malgré l'excellence de la gloire, il était plus facile à Dieu de faire passer l'homme de la grâce à la gloire, que du péché à la grâce.

Le baptême, qui est la porte de tous les sacrements et le principe de notre régénération, nous donne avec la grâce les dons et les vertus du Saint-Esprit. C'est ce que fait aussi la vraie pénitence, principe de notre résurrection spirituelle. Elle nous communique en particulier une lumière nouvelle, qui nous découvre les choses divines et dissipe les ténèbres mortelles dans lesquelles nous étions plongés. Elle nous communique encore une charité qui produit en nos âmes les effets et les sentiments les plus admirables; car, si l'amour naturel est le principe des passions et des sentiments naturels, l'amour surnaturel l'est à plus juste titre des sentiments et des affections spirituelles. Mais les grâces de conversion étant de divers degrés, les unes étant extraordinaires, comme celles d'un saint Paul et d'un saint Augustin, les autres, et c'est le plus grand nombre, n'étant qu'ordinaires; les dispositions que la pénitence imprime aux âmes varient de la même manière.

Un autre effet de la vraie pénitence consiste dans un regret si vif d'avoir offensé Dieu, que l'on préférerait avoir enduré mille tourments. L'âme qui en est remplie tremble à la pensée de la Majesté dont, par ses offenses, elle a provoqué la colère et encouru l'indignation. Comme une épouse coupable que son mari aurait bien voulu recevoir, comme le publicain de l'Evangile, *Luc.* xviii, elle n'ose sans confusion paraître en la présence du Seigneur, ni lever ses yeux vers le ciel. Elle éprouve en outre un désir ardent

d'accorder à Dieu la satisfaction qui lui est due, et de punir la chair qui l'a précipitée dans le mal. Lorsqu'elle pense que ses appétits déréglés l'ont détournée de l'amour de son Dieu, de l'obéissance due à un si grand Maître, pour embrasser l'amour des créatures, elle s'emporte contre cette chair dépravée, au point de vouloir la punir cruellement du mal qu'elle a causé.

Supposez une jeune fille vertueuse qui, ayant épousé par procuration un riche et noble personnage, accepterait pour son époux, sur la parole d'une femme perverse, tout autre que le jeune homme auquel elle a donné sa foi. Je vous demande ce qu'elle souffrirait lorsque son erreur serait dissipée, ce qu'elle dirait, ce qu'elle ressentirait au sujet de la personne infâme qui l'a trompée. Elle croirait faire peu en s'abreuvant du sang de cette misérable.

Hé bien ! lorsque l'âme a été éclairée par la lumière divine, elle voit distinctement quel était son véritable et légitime époux; elle voit pour quelle fin elle a été créée, et qu'au lieu d'accorder son amour à son Seigneur et époux, elle l'a transporté à de viles créatures, et cela pour satisfaire sa chair. Comment ne serait-elle pas indignée contre l'auteur de cet adultère? Comment ne le maltraiterait-elle pas, ne le tourmenterait-elle pas pour le punir de sa perfidie? Vous comprendrez maintenant les pieux excès auxquels se portent certains pénitents, au commencement de leur conversion. Ce ne sont que cilices, que disciplines, que jeûnes, que mortifications : leur santé elle-même ne tarderait pas à en souffrir si la discrétion n'y mettait ordre.

Tel était l'esprit dont Job était animé lorsqu'il disait : « J'ai péché ; que ferais-je pour vous, ô gardien des hommes? » *Job.* vii, 20. Paroles que saint Augustin paraphrase ainsi : « Je confesse, Seigneur, mon péché ; et j'en éprouve une douleur si grande que je suis prêt à tout souffrir pour l'expier. Que voulez-vous que je fasse? dites-le moi, Seigneur, parce que je suis disposé à exécuter votre volonté, quelle qu'elle soit. Je n'ai à vous offrir qu'un cœur désireux de vous satisfaire. Voulez-vous que je me précipite dans les flammes, que je mette mon corps en lambeaux, je suis prêt. Me voici pieds et poings liés, à vos genoux. Je ne fuis pas;

je ne réclame pas contre votre sentence; je n'en appelle pas à un autre tribunal; je n'allègue aucune excuse; je n'implore aucune indulgence. Faites de moi ce que vous voudrez. Si vous êtes le glaive, je serai la chair. Coupez, Seigneur, ce que vous voudrez, pourvu que vous me pardonniez mes fautes. »

Ainsi gémissait David lorsqu'il exprimait sa douleur en ces termes : « L'affliction et l'humiliation m'accablent, et des rugissements plaintifs s'échappent de mon cœur. Seigneur, mes regrets sont devant vous, et vous n'ignorez pas quelle est ma peine. Mon cœur est dans le trouble, mes forces se sont évanouies, la lumière n'éclaire plus mes yeux. » *Psalm.* XXXVII, 10. Ainsi devraient gémir et s'affliger ceux qui ont eu le malheur d'offenser un si bon Seigneur. Il est juste, en effet, comme le remarque un docteur, qu'après avoir abandonné Dieu et s'être délecté contre sa volonté dans la créature, l'âme expie ce plaisir et cet aveuglement volontaire par des afflictions volontaires. Et puisque la faute a pour corrélatif le châtiment qui la punit et la redresse, il convient qu'il se châtie lui-même celui qui s'est abandonné à tant de crimes. Par le péché l'homme échange le souverain bien contre un bien misérable, au mépris de la Majesté divine. Il doit, en retour de ce mépris, s'humilier lui-même, se mépriser, et cacher son front dans la poussière.

Nous trouverons des exemples d'une pareille pénitence chez les personnes à qui ont été révélées d'un côté l'immensité de la bonté divine, de l'autre la grandeur de leur propre misère. Pour appuyer cette doctrine, et pour confondre la tiédeur de ce temps, j'emprunterai à saint Jean Climaque la relation d'un spectacle dont il fut lui-même témoin dans un monastère. Voici à peu près comment il le rapporte : « Etant arrivé dans ce monastère, j'y découvris des choses que l'œil du paresseux n'a pas vues, que l'oreille du négligent n'a pas entendues, et que le cœur du tiède et du lâche ne comprendra jamais. J'ai été témoin d'actions et de paroles capables, pour ainsi parler, de faire violence au Tout-Puissant, et de fléchir sa miséricorde. Là, de saints pénitents veillaient toute la nuit en plein air, sans bouger de place; combattant énergiquement le sommeil lorsqu'il appesantissait leurs

paupières; s'adressant les propos les plus injurieux; et coûte que coûte, refusant à leur corps un moment de repos. D'autres, les yeux fixés sur le ciel, imploraient sans cesse, avec larmes et soupirs, pardon et miséricorde. D'autres s'écriaient, comme le publicain, qu'ils n'étaient pas dignes de lever les yeux vers le Seigneur et de lui adresser la parole : et le visage baissé vers la terre, ils lui offraient leurs âmes muettes de frayeur et couvertes de confusion. Il y en avait qui, revêtus de sacs et de cilices, la tête penchée sur leurs genoux, frappaient à plusieurs reprises du front contre terre. Parmi ces derniers, les uns arrosaient le sol de leurs larmes, tandis que les autres se reprochaient leur sécheresse et leur dureté. La plupart pleuraient sur leur âme, comme l'on a coutume de pleurer sur les morts, et ils se lamentaient sur ses chutes mortelles. Quelques-uns renfermant leurs soupirs en eux-mêmes, remplissaient leur cœur de gémissements; et comme il leur devenait quelquefois impossible de les contenir, il y avait tout à coup une explosion de cris et de soupirs. J'en ai vu qui paraissaient si dégagés d'eux-mêmes en acte et en pensée, qu'on eût dit des statues de pierre, tant la tristesse les avait absorbés! Ils étaient devenus d'une insensibilité presque complète; leur âme était abîmée sans cesse dans l'humilité, et la vivacité de leur douleur avait tari la source des larmes. » *Scal. Spirit. de Pœnit.* v.

Vous eussiez-vu, poursuit saint Jean Climaque, ces pieux pénitents inclinés vers la terre, déplorant le soin qu'ils étaient obligés de prendre de leur corps, et mêlant la cendre à leur pain, leurs larmes à leur breuvage. *Psalm.* CI. On n'entendait de toutes parts que ces exclamations : Malheureux que je suis! malheureux que je suis! Miséricorde, Seigneur, miséricorde! Plusieurs semblaient aussi abattus que des animaux dévorés par la soif. Quelques-uns restaient exposés à toute l'ardeur de la canicule, tandis que d'autres supportaient sans abri les rigueurs de l'hiver. Les uns, se privant de boire ce qui leur était nécessaire, se contentaient de rafraîchir le bout de leur langue. D'autres, après avoir pris un peu de pain, le rejetaient ensuite loin d'eux, en disant qu'ils ne méritaient pas de manger du pain comme des hommes, puisqu'ils s'étaient conduits comme des bêtes.

Quelle place ces exercices pouvaient-ils laisser à la gaieté ou aux paroles inutiles, à la colère et à la fureur? Pouvait-on y connaître les fêtes, le soin et le culte du corps, la vaine gloire et ses fumées, la bonne chère et ses plaisirs? Tout leur souci était d'invoquer Dieu nuit et jour; et aucune voix ne retentissait parmi eux, sinon la voix de la prière.

Il y en avait qui frappaient rudement leur poitrine, comme s'ils eussent frappé à la porte du ciel, et qui disaient : Ouvrez-nous, ô juge miséricordieux, la porte que nos crimes nous ont fermée. — Montrez-vous, Seigneur, disait un autre, aux malheureux qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort. — Que votre visage brille sur nous et nous serons sauvés, ajoutait un troisième. *Psalm.* LXXIX.— Que vos miséricordes nous préviennent promptement, Seigneur, parce que notre indigence est extrême, s'écriait-on d'un autre côté, *Psalm.* LXXVIII; ou bien : Peut-être que Notre-Seigneur voudra bien nous regarder un jour avec faveur; peut-être que nous entendrons, au milieu de notre captivité, sa douce voix nous dire : Paraissez, venez à la lumière, vous que l'obscurité environne!

Ces saints personnages avaient sans cesse la mort devant les yeux; et ils se demandaient les uns aux autres : Que nous réserve cette heure fatale? quelle sera notre fin? Pensez-vous que la sentence de notre condamnation soit alors révoquée? pensez-vous que notre prière soit montée jusqu'à Dieu? S'il l'a entendue, comment l'a-t-il accueillie? de quoi nous aura-t-elle servi? l'aura-t-elle apaisé? Sortie de lèvres aussi impures que les nôtres, il est peu probable qu'elle nous obtienne grâce devant le Seigneur. Les anges à qui Dieu nous a confiés continueront-ils de veiller sur nous; ou bien l'infection de nos crimes les aurait-il contraints à nous abandonner? — A ces questions l'un d'entre eux répondait : Qui sait, mes frères, comme s'exprimaient les Ninivites, *Jon.* III, si le Seigneur se tournera vers nous, nous pardonnera, et éloignera la mort qui nous menace? C'est pourquoi, ne cessons de l'implorer jusqu'à la fin; car le Seigneur est miséricordieux, et notre persévérance le fléchira. Courons, frères, courons : nous avons besoin de courir, et même de voler, pour revenir au point

d'où nous sommes tombés. Courons toujours; et loin de ménager cette chair corrompue, vengeons-nous d'elle; crucifions-la, puisqu'elle nous a crucifiés la première.

Que dire de la manière dont ils traitaient leur corps? Ils avaient des visages de cadavre, et la faiblesse rendait leurs yeux presque éteints. Leurs joues étaient rouges et brûlantes; et leurs larmes continuelles avaient détaché les cils de la paupière. L'usage de la prière avait durci leurs genoux comme les genoux du chameau. Ils meurtrissaient leur poitrine à force de coups; et plusieurs d'entre eux rendaient une salive mêlée de sang.

Ces bienheureux suppliaient leur supérieur, un ange parmi les hommes, de leur mettre les fers aux pieds, au cou, aux mains, et de ne les en délivrer qu'au moment de leur sépulture; honneur dont quelques-uns même s'estimaient indignes.

Quand arrivait pour l'un d'entre eux le dernier moment, vous eussiez vu les religieux se presser autour de la couche du mourant, et lui adresser, les yeux en pleurs, ces douloureuses paroles : Hé bien! frère, comment vous trouvez-vous? Que se passe-t-il en vous? Qu'avez-vous à nous dire? Quelle est votre espérance? Quelle sera, à votre avis, votre destinée? Avez-vous atteint le but que vous poursuiviez? Etes-vous arrivé à la porte du salut? Avez-vous quelque gage de sécurité? Une lumière nouvelle a-t-elle éclairé votre cœur? Avez-vous reçu cette douce assurance : Vos péchés vous sont remis; votre foi vous a sauvé? — Ou bien avez-vous entendu cette terrible sentence : Que l'enfer engloutisse les pécheurs et ceux qui ont oublié Dieu, *Psalm.* IX; jetez-le pieds et mains liées dans les ténèbres extérieures, *Matth.* XXII, 13 : loin d'ici le méchant; qu'il ne voie pas la gloire de Dieu! Frère, que nous répondez-vous? Dites-nous au moins quelque chose, nous vous en supplions, afin que nous jugions de notre sort par le vôtre. Vous allez recevoir votre sentence, et une fois prononcée, elle ne sera plus révoquée. Notre cause est, au contraire, encore pendante, et elle ne sera pas encore jugée. — A ces demandes, on répondait quelquefois : Béni soit le Seigneur qui n'a pas permis que nous fussions la proie de nos ennemis. *Psalm.* CXXIII. — D'autres fois, on disait d'un ton lugubre : Mal-

heur à l'âme qui n'a pas tenu entièrement ses promesses. Elle comprendra plus tard ce qui lui a été réservé.

Après avoir vu et entendu ce que je viens de raconter, je fus saisi de tant d'étonnement et d'épouvante que je fus sur le point de tomber dans un abîme de tristesse, au souvenir de la négligence de ma vie, de la tiédeur de ma pénitence, comparées à la pénitence et à la vie de ces saints hommes. Qu'ajouterai-je sur la cellule qu'ils habitaient? Elle était si hideuse, si infecte, si obscure, qu'elle justifiait surabondamment le nom de prison qui lui avait été donné, et qu'il suffisait de la voir pour être excité à la pénitence.

Sans doute ces détails paraîtront incroyables aux chrétiens relâchés; mais il en sera autrement de ceux qui comprennent quel bien ils ont perdu par le péché. Lorsqu'une âme, en punition des engagements qu'elle a violés, a perdu la paix et l'amour de son Dieu, l'inestimable trésor de la grâce, les consolations de l'Esprit-Saint, le foyer vivifiant de la charité; elle ne saurait y penser, sans être transpercée de douleur, et sans accepter de grand cœur toutes les peines et pénitences imaginables. Aussi, le souvenir de la félicité qu'ils avaient goûtée au milieu de leurs pieux et délicieux exercices mettait dans la bouche de ces saints religieux les paroles de Job, XXIX, 2 : « Qui me donnera d'être comme aux jours écoulés, alors que Dieu même veillait sur moi? comme aux jours de ma jeunesse, quand le Seigneur habitait sous ma tente, quand son flambeau brillait au-dessus de ma tête, quand je marchais à sa lumière au milieu des ténèbres; quand je baignais mes pieds dans un lait écumant, et que la pierre faisait couler pour moi des flots d'huile. »

Parcourant ensuite les faveurs et les consolations spirituelles que Dieu leur avait autrefois accordées, ils s'écriaient avec amertume : Que sont devenues la pureté, la confiance de nos prières, les douces larmes qui tombaient de nos yeux? Où est la gloire de notre ancienne chasteté? Où sont la foi et la soumission que nous accordions à nos supérieurs? Où est la vertu et l'efficacité de nos oraisons? Tout cela s'est évanoui, s'est dissipé comme une légère fumée.

En exhalant ces regrets, la douleur qu'ils en ressentaient et l'horreur d'eux-mêmes que ces regrets leur inspiraient, étaient si fortes, qu'ils conjuraient Dieu de frapper leur chair des plus cruels fléaux, afin d'expier en cette vie les péchés qu'elle avait occasionnés. Les uns imploraient une grave maladie; les autres la perte de la vue ou de leurs membres, afin d'être au monde un spectacle de misères, et d'éviter au prix de ces maux actuels les maux à venir.

A dire le vrai, mes frères, je ne m'explique pas comment je pus rester si longtemps au milieu de tant de larmes; car je passai trente jours avec ces bons religieux. Au bout de ces trente jours, j'allai trouver le supérieur du monastère. Il remarqua sans peine la stupeur qui paraissait sur mon visage, et en comprenant le motif, il me dit : « Hé bien ! vous avez vu ces soldats à l'œuvre. — Oui, père, je les ai vus, et j'en suis émerveillé. J'estime plus heureux ceux qui pleurent ainsi après leur chute que ceux qui ne sont jamais tombés et ne pleurent pas de la sorte; car la chute des premiers a été pour eux, avec l'aide de la grâce divine, la source d'une sublime perfection. »

Voilà ce que raconte saint Jean Climaque comme l'ayant vu de ses propres yeux, et comme ayant vu encore des choses plus étonnantes. Les traits qu'il nous cite peuvent servir à plusieurs fins : 1° à nous confondre de la tiédeur de nos pénitences, si nous les comparons aux pénitences rigoureuses des chrétiens d'autrefois; 2° à nous montrer jusqu'où s'étendent la charité et la lumière de l'Esprit-Saint, qui est toujours disposé à se répandre dans le cœur des fidèles, en quelque siècle qu'ils vivent, pourvu qu'ils soient disposés eux-mêmes à le recevoir; 3° à stimuler notre lâcheté, et à obtenir de nous, par l'exemple de ces saints personnages, plus que nous n'avons fait jusqu'ici : notre nature n'est pas différente de la leur; nous avons le même Seigneur pour nous soutenir. Et si nous n'atteignons pas à leur hauteur, efforçons-nous au moins de quitter la terre à laquelle nous sommes attachés.

Car, il ne faudrait pas nous décourager, parce que nous ne suivrions pas à la perfection l'exemple de ces saints. Dans le corps

humain, tous les membres n'ont pas des fonctions également nobles à remplir ; toutes les étoiles ne sont pas également brillantes. De même dans l'Eglise, il y a divers degrés de mérite, divers genres de vie, et par suite diverses sortes de pénitence; chaque genre de vie ayant ses exigences propres.

Nous ne devons même pas vouloir imiter en tout les Pères dont nous parlait saint Jean Climaque. Leurs actions sont de celles qu'on admire et non de celles que tout le monde peut imiter; ce qui convient à un géant ne convient pas à un nain; ce qui convient aux âmes d'élite n'est pas le partage des âmes communes.

CHAPITRE III.

Des principales œuvres par lesquelles nous pouvons satisfaire.

Les œuvres pénibles à la nature ayant par elles-mêmes une vertu expiatoire particulière, nous indiquerons de préférence parmi elles, conformément à la doctrine des saints et de l'Eglise, le jeûne, l'aumône et la prière. Outre qu'elles sont saintes, ces œuvres sont encore à charge à la chair : d'où il résulte qu'elles permettent d'expier par la douleur le plaisir qui nous a conduit au péché. De plus, comme la fortune, le corps et l'âme sont les choses principales à l'occasion desquelles nous offensons le Seigneur, il est juste qu'elles contribuent à le satisfaire, et que nous lui en fassions le sacrifice. Or, tel est l'objet de l'aumône, de la prière et du jeûne. L'aumône est le sacrifice de la fortune; la prière, de l'âme; et le jeûne, du corps. Enfin, nos péchés étant dirigés ou contre Dieu, ou contre le prochain, ou contre nous-mêmes, ils doivent être réparés aussi à ce triple point de vue; ce que font encore le jeûne, la prière et l'aumône, le jeûne nous concernant nous-mêmes, l'aumône s'adressant au prochain, et la prière à Dieu.

I.

De la première œuvre satisfactoire, c'est-à-dire du jeûne.

La première œuvre satisfactoire que le vrai pénitent doive embrasser est le jeûne. Comme nous le disions tout à l'heure, le jeûne afflige la chair, qui a été la cause de presque toutes nos

chutes, et par la peine qu'il lui cause, il expie le plaisir criminel du péché. Puis, ajoute saint Bernard, en nous privant par le jeûne des choses permises, nous obtenons le pardon de la facilité avec laquelle nous avons usé des choses défendues; de sorte qu'un jeûne d'un instant nous épargne le tourment d'un jeûne éternel. Car en péchant nous avons mérité l'enfer où l'on ne goûte d'aucune nourriture, où il n'y a ni consolation, ni terme, où le riche avare implore une seule goutte d'eau qui ne lui a pas encore été accordée, *Luc.* XVI. Précieux est le jeûne qui soustrait à de tels jeûnes et à de tels tourments.

Le jeûne, au sentiment du même docteur, n'est pas seulement expiatoire, il est encore le fléau des vices qu'il extirpe sans miséricorde : non-seulement il efface les fautes, mais de plus il mérite la grâce; non-seulement il délivre des péchés passés, mais encore il prémunit contre les péchés à venir. Le jeûne, dit Pierre de Ravenne, est la forteresse de Dieu, le camp du Christ, le mur du Saint-Esprit, le drapeau de la foi, le signe de la chasteté, l'étendard de la sainteté. — Il purifie l'âme, poursuit saint Augustin, *Serm.* CXXX *De temp.*, élève les sens, soumet la chair à l'esprit, rend le cœur contrit et humilié, dissipe les ténèbres de la concupiscence, refroidit les ardeurs de la sensualité, allume le flambeau de la chasteté. Frein de nos appétits, discipline de la vie, le jeûne mortifie les passions et tempère la convoitise. Il est le frère de la pauvreté, le fruit de la pénitence, le père de la chasteté, le compagnon de la prière, l'ennemi de l'amour-propre, le gardien de notre salut, un des moyens les plus efficaces pour toucher le Seigneur et mériter ses récompenses. C'est en jeûnant que les Ninivites fléchirent le courroux du ciel; c'est au jeûne que les enfants d'Israël recouraient dans les épreuves; c'est le jeûne qui défendit les trois Hébreux contre la fureur du roi de Babylone. *Dan.* I. C'est le jeûne qui transporta Elie sur le char de feu. IV *Reg.* II. C'est par le jeûne que Moïse se prépara à recevoir la loi divine. *Exod.* XXXIV. C'est enfin par le jeûne que, pour notre instruction, le Fils de Dieu se prépara à la prédication de l'Evangile. *Matth.* IV.

Armez-vous donc d'une sainte haine contre votre chair, vous

qui désirez satisfaire le Seigneur, tirer vengeance de ses ennemis et jouir de ses faveurs. Faites justice de votre corps; châtiez-le sans relâche, ne lui épargnant ni les privations, ni les cilices, ni les veilles, ni les vêtements grossiers, ni les disciplines. En agissant de la sorte, vous vous rendrez agréable à Dieu, vous triompherez du plus redoutable de vos ennemis, et vous deviendrez le temple vivant du Saint-Esprit. Néanmoins, ne dépassez pas les bornes d'une prudente discrétion, parce qu'il ne faut pas maltraiter notre ennemi, au point de détruire l'instrument dont nous avons besoin pour le service de notre Maître. Si, dans l'ancienne loi, *Levit.* II, le sel était de rigueur pour tous les sacrifices, c'était pour nous enseigner que nous devions mêler à nos sacrifices spirituels, le sel de la modération et de la prudence. Faute de comprendre ces enseignements, plusieurs personnes en sont arrivées à détruire leur santé; de manière que non-seulement elles ont été obligées de s'arrêter au milieu du voyage, mais que pour recouvrer leurs forces, elles ont dû négliger les exercices spirituels, et que souvent elles ont même négligé la vertu qui était en leur pouvoir.

II.

De la deuxième œuvre satisfactoire, c'est-à-dire de l'aumône.

Pour que le jeûne nous profite encore davantage, il faut lui adjoindre les œuvres de miséricorde. Sans la charité et sans l'aumône, dit saint Augustin, le jeûne est une lampe sans huile. *Serm.* CCVI *De temp.* « Faites l'aumône, mes frères, dit-il ailleurs, afin que vos prières soient exaucées, que le Christ vous aide dans la réforme de votre vie, vous pardonne les fautes passées, vous délivre des fautes à venir, et vous accorde les biens qui ne finiront jamais. » — A ce propos, Pierre de Ravenne dit avec justesse : « Le jeûne détruit les faiblesses vicieuses, les passions charnelles, et les causes de péchés; il ne saurait guérir entièrement l'âme sans l'onction de la miséricorde, la fraîcheur de la piété et le secours de la charité. Le jeûne adoucira bien les blessures du péché, ajoute-t-il; mais le baume seul de la miséricorde en fera disparaître jusqu'aux cicatrices. » « L'aumône, disait Tobie, délivre du péché de la mort et des ténèbres éternelles. » *Tob* IV, 11.

D'après l'Ecclésiastique, III, l'aumône éteint aussi bien le péché que l'eau éteint le feu. « Elle est grande la vertu de l'aumône, écrit à ce sujet saint Ambroise, puisque les eaux de sa charité sont capables d'éteindre les flammes du péché, et que l'incendie du vice ne résiste pas au contact de la libéralité. L'aumône calme Dieu irrité, et elle obtient le pardon du pécheur au moment où il allait être frappé. »

Saint Augustin exprime la même pensée en ces termes : « De même que l'eau salutaire du baptême éteint les flammes de l'enfer, de même les œuvres de miséricorde et de justice éteignent les flammes du péché. Ainsi, le pardon de nos péchés que le baptême nous a obtenu une seule fois, l'exercice de l'aumône, nouveau baptême, nous l'obtient tous les jours. » *Serm.* CCXXVII. La comparaison laisse bien, je l'avoue, quelque chose à désirer; mais c'est faire un rare éloge de l'aumône que de comparer son efficacité à celle d'un sacrement qui est la porte et la source de la vie éternelle. Cela nous explique pourquoi Daniel indiquá l'aumône au roi Nabuchodonosor comme le meilleur moyen de conjurer la terrible sentence dont il était menacé. « Puissent mes conseils vous être agréables, ô prince, lui disait-il; rachetez vos crimes par des aumônes, et vos iniquités en exerçant la miséricorde envers les pauvres. » *Dan.* IV, 24. C'est que le Prophète n'ignorait pas quel droit puissant nous donne à la miséricorde divine, la miséricorde que nous exerçons nous-mêmes envers nos semblables. Nous ne pouvons pas douter que l'on ne se serve pour nous de la mesure dont nous nous sommes servis les premiers pour autrui. Aussi le jour du jugement sera-t-il le jour du triomphe des œuvres de miséricorde, parce qu'elles détermineront la règle d'après laquelle nous serons jugés. De là ces paroles de saint Augustin : « Il est écrit : Rachetez vos péchés par vos aumônes. Savez-vous pourquoi le Seigneur fait un si grand cas de l'aumône? C'est parce que l'aumône sera le motif de notre récompense. Dieu semble vouloir nous tenir ce langage : C'est chose difficile que d'avoir à scruter votre vie et à user envers vous de miséricorde. Néanmoins, allez au royaume des cieux, parce que j'ai eu faim et que vous m'avez donné à manger. De sorte que vous allez au ciel, non parce que

vous n'avez pas commis de péché, mais parce que vous avez racheté vos péchés en faisant des aumônes. Mais aux méchants le Seigneur parlera d'une autre manière : Allez au feu éternel, non-seulement à cause de vos péchés, mais surtout parce que vous n'avez pas voulu les racheter au prix de quelques aumônes. Si vous eussiez été plus charitables, vous n'auriez pas à subir ce châtiment. » *Serm.* CCXXVII.

« Il est merveilleux, dit sur ce même sujet Pierre de Ravenne, de voir combien plaît à Dieu le soulagement du pauvre. A la fin des temps, lorsque tous les hommes seront ressuscités et réunis en un même lieu, en présence du ciel et de la terre, des hommes et des anges, il ne sera fait mention ni d'Abel recevant la mort des mains de son frère, ni de Noé sauvant l'humanité du déluge, ni de la foi d'Abraham, ni de la loi promulguée par Moïse, ni de la croix sur laquelle saint Pierre fut cloué; mais uniquement du pain donné au pauvre. »

Cette puissance admirable de l'aumône arrachait à saint Jean Chrysostome ces belles paroles : « L'aumône est l'amie de Dieu, et elle est toujours à ses côtés. Elle obtient la grâce à qui la désire; elle brise les liens du péché, met les ténèbres en fuite, et étouffe l'ardeur de nos passions. Les portes du ciel lui sont ouvertes, et nul gardien n'ose lui demander : Qui êtes-vous? que désirez-vous? Mais tous l'accueillent avec affection et respect. Vierge, ses vêtements resplendissent de beauté, son visage brille d'un éclat pur et doux; et grâce à ses ailes d'or, elle se tient sans cesse en présence du Seigneur. » *Sup. Epist. ad Hebr.*, hom. XXXII.

Par conséquent, si nous désirons obtenir miséricorde, commençons par nous revêtir de cette vertu et par en pratiquer les œuvres, compatissant aux misères des pauvres, les soulageant, si nous le pouvons, de nos propres biens, et, si nous ne le pouvons pas, de nos conseils, de notre savoir, de nos prières, de notre protection, et, si nous ne pouvons pas davantage, en prenant pitié de leurs besoins; car, d'après saint Grégoire, *Moral.* XX, 27, celui qui compatit de cœur aux misères d'autrui, ne mérite pas moins que celui qui les soulage de ses propres ressources; si celui-ci donne de son bien, l'autre donne de son âme.

Je signalerai en finissant une observation de saint Augustin sur cette matière : « De toutes les œuvres de miséricorde, dit ce grand docteur, la plus capable de porter Dieu à nous pardonner nos offenses consiste à pardonner nous-mêmes de tout notre cœur à ceux qui nous ont offensés. » *Serm. De temp.* LIX. Pierre de Ravenne écrit dans le même sens : « O homme, tu ne peux vivre sans pécher, et tu veux qu'on t'accorde la rémission de toutes tes fautes. Pardonne donc toujours, toi qui veux être toujours pardonné. Sache bien qu'en octroyant le pardon de tes offenses, tu te l'octroies à toi-même. »

C'est encore l'avis que nous donne saint Césaire : « Que celui qui n'a pas les moyens de racheter les captifs, de vêtir les indigents, s'efforce de chasser de son cœur toute haine contre le prochain, et de ne pas rendre mal pour mal à ses ennemis. Qu'il les aime plutôt, qu'il prie pour eux ; et il pourra espérer en la miséricorde divine, et il pourra dire un jour au Seigneur : Donnez-moi, Seigneur, car j'ai donné ; pardonnez-moi, car j'ai pardonné. »

III.

De la troisième œuvre satisfactoire, c'est-à-dire de la prière.

La prière a cela de particulier qu'elle est utile à la fois et à la troisième et à la première partie de la pénitence, je veux dire à la satisfaction et à la contrition. C'est dans la prière que le Seigneur remplit l'âme des pécheurs de la douleur nécessaire ; c'est en priant que l'obtint le publicain de l'Evangile, que l'obtint l'enfant prodigue. *Luc.* XVIII, 13. De là ce conseil du prophète Osée : « Prenez la parole, adressez-vous à Dieu, et dites-lui : Eloignez de nous, Seigneur, toute iniquité ; agréez les dispositions de notre cœur, et nous vous offrirons le sacrifice de nos lèvres. » XIV, 3. La prière a un pouvoir admirable sur Dieu : elle touche son cœur plus dur que le diamant envers les superbes, plus tendre que la cire envers les humbles et les pénitents. Pourriez-vous me citer un seul homme qui, ayant invoqué son Créateur de toute son âme, n'ait pas reçu aussitôt un gage et un témoignage de sa clémence ? Le prophète le promet expressément : « Quiconque invoquera sincèrement le nom du Seigneur sera sauvé. » *Joel.* II, 32.

Cependant si vous voulez que la prière s'élève plus légèrement vers le ciel, n'oubliez pas que ses deux ailes sont le jeûne et l'aumône. *August. in Psalm.* XLII. Portée sur ces ailes, la prière monte sans s'arrêter jusqu'au trône de Dieu. En effet, d'un côté la miséricorde lui promet de ne pas se présenter les mains vides devant le Tout-Puissant, et elle provoque, comme nous l'avons vu tout à l'heure, la miséricorde céleste. C'est pourquoi, « si vous aimez la prière, disait saint Jean Climaque, *Scal. Spirit.* XXVIII, aimez de même la miséricorde : la miséricorde fera que Dieu prêtera une oreille favorable à celui qui, pour son amour, a écouté favorablement le prochain. »

Quant au jeûne, il vient en aide à la prière en ce qu'il prévient l'usage immodéré des aliments, lequel appesantit le corps, et par suite l'âme elle-même. Aussi la prière accompagnée du jeûne est-elle en même temps plus méritoire, plus spirituelle et plus pure. Ce qui faisait dire au même saint Jean Climaque : « L'âme du fidèle qui jeûne prie avec pureté et attention, tandis que l'âme de l'intempérant est traversée par les distractions et les pensées dangereuses. »

De même que le jeûne favorise la prière, de même la prière favorise le jeûne. « L'un, dit saint Bernard, nous mérite la grâce de prier; l'autre celle de jeûner. » *In Quadrag. Serm.* IV. La prière inspire à l'homme l'énergie dont il a besoin pour châtier la chair; et chaque vertu contribuant à sa façon à notre sanctification, au jeûne il appartient, suivant l'observation de saint Jérôme, de guérir les vices de la chair, à la prière de guérir les infirmités de l'âme.

Il suit de ces considérations qu'outre sa vertu satisfactoire, la prière possède encore la vertu de mériter, d'obtenir et de produire la dévotion. En tant que satisfactoire, elle nous décharge de la dette de nos péchés; en tant que méritoire, nous lui sommes redevables d'une augmentation de grâce et de gloire; en tant qu'elle est *impétratoire,* elle nous obtient l'objet de notre humble demande; en tant qu'elle est cause efficace de la dévotion, elle nous remplit d'une lumière nouvelle, d'une suavité divine, de bons désirs et de saints propos, d'une paix spirituelle sans nuages, et

de zèle pour le bien. Tels sont les fruits principaux de la prière : ils sont assez importants pour nous déterminer à nous livrer à cet exercice avec toute l'attention et la persévérance dont nous sommes capables. Mais comme nous avons traité ailleurs ce sujet avec étendue, nous nous contenterons de recommander au lecteur les considérations et les prières que nous avons mises à l'article de la contrition. Qu'il s'y exerce quelques jours avant et après la confession, elles réveilleront et entretiendront en son âme le repentir de ses péchés, ce qui est le but de notre entreprise. Qu'il insiste spécialement sur la considération des bienfaits divins et de ses péchés, comme nous l'avons dit du reste ailleurs; c'est l'une des plus salutaires. Après ces exercices, il pourra passer aux méditations que renferme le traité de l'oraison, afin de puiser dans la variété une lumière et un amour plus vifs pour les choses de Dieu.

QUATRIÈME PARTIE.

DE LA CONFESSION DES PERSONNES QUI S'APPROCHENT FRÉQUEMMENT DU SACREMENT DE PÉNITENCE.

CHAPITRE PREMIER.

Nous avons parlé de la confession des personnes qui s'approchent rarement du sacrement de pénitence : il nous reste maintenant à dire quelques mots de l'examen et de la confession des personnes qui s'en approchent fréquemment. Plusieurs d'entre elles sont en proie à la peine et au scrupule, parce que malgré leur diligence elles ne trouvent pas de quoi se confesser. Sachant, d'une part, qu'elles ont des fautes à se reprocher, de l'autre, voyant qu'elles les recherchent inutilement, elles tombent dans la tristesse et elles se persuadent que leurs confessions ne sont pas bonnes.

On pourrait assigner deux causes à leur embarras. Premièrement, il n'est pas du tout facile à l'homme de se connaître soi-même et de savoir ce que renferment les replis de son cœur. Ce

n'était pas en vain que le Prophète disait : « Qui connaît toutes ses fautes? Délivrez-moi, Seigneur, de celles qui me sont inconnues. » *Psalm.* XVIII, 13. En second lieu, les péchés du juste, lequel, d'après le Sage, tombe sept fois par jour, *Prov.* XXIV, sont moins des péchés de *commission* que des péchés d'*omission;* et par suite ils sont très-malaisés à discerner. J'entends par péchés de *commission* les péchés qui exigent un acte formel de notre part, comme serait tuer, voler, etc.; et par péchés d'*omission* ceux qui n'en exigent pas, et qui consistent simplement à omettre telle ou telle bonne œuvre, par exemple, un jeûne, une aumône, un acte de charité. Cette distinction expliquée, on voit immédiatement que, s'il est très-facile de distinguer les péchés de la première espèce, il n'en est pas de même pour les péchés de la seconde; on aperçoit en effet sans peine ce qui est, tandis qu'on aperçoit difficilement ce qui n'est pas. Il n'est donc pas étonnant que les âmes simples ne trouvent pas quelquefois matière à confession; n'ayant aucun péché de commission sur la conscience, et ne discernant pas les péchés d'omission, elles s'abandonnent à la peine et à l'affliction.

C'est à cette classe de personnes qu'est destiné l'examen suivant où il est principalement question des péchés dans lesquels elles tombent ordinairement. Ces péchés ayant pour objet Dieu, le prochain ou nous-mêmes, il en résulte naturellement trois espèces distinctes. Parmi les fautes que nous indiquerons, les unes ne seront quelquefois que de simples imperfections; d'autres fois aussi, elles pourront être vénielles; c'est pourquoi les personnes qui tendent à la perfection ne doivent pas négliger de s'en accuser. Il ne sera pas pourtant nécessaire qu'elles s'en accusent à chaque confession nouvelle; il leur suffira, pour ne pas abuser de la patience du confesseur, de s'en accuser aux principales fêtes de l'année; quant aux autres confessions, qu'elles se contentent de dire ce qui semble charger davantage leur conscience.

CHAPITRE II.

Examen de conscience à l'usage des personnes qui fréquentent les sacrements.

Avant d'aborder le détail de vos fautes, accusez-vous, s'il y a lieu,

1° De ne vous être pas préparé à recevoir ce sacrement, et de n'avoir pas examiné votre conscience avec le soin convenable;

2° De n'avoir pas eu le regret de vos fautes aussi vif, ni le propos de les éviter aussi ferme que vous auriez dû les avoir;

3° De n'avoir pas apporté à la sainte communion la pureté, la dévotion et le respect qu'elle réclame, et de n'avoir pas gardé, après l'avoir reçue, le recueillement qu'exigeait la dignité de l'hôte divin que renfermait votre cœur;

4° De n'avoir pas été diligent à réformer votre vie; de ne vous être pas efforcé d'avancer tous les jours dans le service du Seigneur; d'avoir persévéré au contraire dans la tiédeur et la lâcheté.

Ces accusations préliminaires épuisées, abordez les matières suivantes.

I.

Des fautes envers Dieu.

Nos devoirs envers Dieu se réduisent aux vertus théologales, qui sont la foi, l'espérance et la charité. Voici les points qui peuvent faire le sujet de votre examen, et par suite de votre confession.

Avez-vous aimé Dieu de tout votre cœur et de toute votre âme comme vous y étiez obligé? N'avez-vous pas, oublieux de votre Créateur, aimé les créatures et les vanités de ce monde, d'un amour désordonné?

Votre foi a-t-elle été inébranlable comme elle devait? Avez-vous repoussé sans délai les tentations et les doutes que le démon suscitait en votre âme?

Dans les tribulations et les peines de la vie, avez-vous eu recours au Seigneur en toute confiance? N'êtes-vous pas tombé par défaut de confiance dans l'angoisse et dans le découragement?

Avez-vous fait vos actions avec la pureté d'intention qui con-

vient au service de Notre-Seigneur? Au lieu d'avoir Dieu seul pour motif, n'avez-vous pas été guidé par l'habitude, les inclinations naturelles ou l'intérêt?

N'avez-vous pas répondu avec négligence aux inspirations du ciel, résistant au Saint-Esprit pour vous épargner un léger effort? Cette faute est une des plus spirituelles et des plus secrètes, et elle mérite qu'on s'en accuse avec soin.

Avez-vous été reconnaissant envers Dieu de ses bienfaits? L'en avez-vous remercié? En avez-vous usé pour servir et aimer davantage votre bienfaiteur?

Vivez-vous habituellement dans l'oubli de votre Seigneur, le tenant comme exilé de votre cœur, au lieu de vous tenir sous ses regards et de marcher en sa présence?

Avez-vous supporté avec patience les maux que Dieu vous a envoyés? Avez-vous reconnu qu'il vous les envoyait pour votre plus grand bien, et l'en avez-vous remercié? Vous pouvez entrer à ce propos en quelque détail, supposé que la conscience vous reproche quelque chose.

Avez-vous assisté à la messe, aux offices, avec la dévotion qu'ils méritent? Vous êtes-vous tenu de même en présence du très-saint sacrement?

II.

Des fautes envers soi-même.

L'homme étant composé de deux substances, le corps et l'âme, lesquelles ont, l'une ses appétits, l'autre ses puissances, dont les principales sont l'entendement, la mémoire et la volonté; on peut avoir manqué, sous chacun de ces points de vue, à l'ordre que la raison indique.

Avez-vous traité votre corps dans le boire, dans le manger, dans le vêtir, et en tout le reste, avec la rigueur qu'il mérite? N'avez-vous pas eu au contraire pour lui, comme pour un ami intime, toute sorte de ménagements?

Soumettez-vous l'imagination et tous vos sens intérieurs à un recueillement soutenu? Ne leur permettez-vous pas de se répandre par la parole, la vue, l'ouïe, la pensée, sur une foule de choses

oiseuses, source de distractions pour la prière, et de dissipation pour le cœur?

Avez-vous mortifié vos appétits? Avez-vous contrarié votre volonté? Ne lui avez-vous pas plutôt obéi en toutes choses? Etes-vous humble de cœur? Vous estimez-vous aussi misérable que vous l'êtes, et vous traitez-vous en conséquence?

Avez-vous été tiède et paresseux dans vos prières? N'en avez-vous pas interrompu le cours sous les prétextes les plus futiles? Avez-vous prié avec l'attention et le recueillement désirables?

III.

Des fautes envers le prochain.

Avez-vous aimé votre prochain comme Dieu vous ordonnait de l'aimer?

L'avez-vous secouru dans ses besoins, comme vous le pouviez et comme vous le deviez?

Avez-vous compati à ses misères, et avez-vous prié Dieu en sa faveur?

Dans les calamités publiques de l'Eglise, lorsque les guerres, les hérésies la dévastent, avez-vous été touché de ces maux, et avez-vous prié Dieu de les abréger?

Si vous avez des supérieurs, leur avez-vous obéi, les avez-vous respectés comme vous le deviez? Envers vos inférieurs, vos enfants, vos domestiques, avez-vous rempli les obligations que la loi de Dieu vous impose?

IV.

Des péchés de commission.

Quand vous vous serez examiné sur les péchés d'omission, vous pourrez en faire autant sur les péchés de commission, parcourant à cet effet les commandements de Dieu et de l'Eglise, et les péchés capitaux. Pour plus de brièveté, vous pourriez vous contenter de voir si votre conscience vous reproche quelque faute en pensée, en parole ou en action.

Cet article épuisé, vous passerez aux obligations de votre état,

et vous examinerez, comme nous l'avons dit plus haut, si vous y avez manqué en quelque point.

Quand vous serez accusé de ces diverses fautes, vous terminerez en disant : Je m'accuse de ces péchés et des autres que j'ai pu commettre par pensée, par parole et par action. Je reconnais ma faute devant Dieu; et à vous, mon Père, je demande absolution et pénitence.

FIN DU TOME ONZIÈME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE ONZIÈME VOLUME.

DE L'ORAISON ET DE LA CONSIDÉRATION.

PREMIÈRE PARTIE. — De la matière de la considération.

DEUXIÈME PARTIE. — De la dévotion.

TROISIÈME PARTIE. — De la prière, du jeune et de l'aumone.

MÉMORIAL DE LA VIE CHRÉTIENNE,

OU EXPOSITION EN SEPT TRAITÉS DE TOUT CE QUE DOIT FAIRE LE CHRÉTIEN DEPUIS LE COMMENCEMENT DE SA CONVERSION JUSQU'A SON ENTIÈRE PERFECTION.

PREMIER TRAITÉ renfermant une exhortation a bien vivre.

DEUXIÈME TRAITÉ. — De la pénitence et de la confession.

FIN DE LA TABLE DU ONZIÈME VOLUME.

BESANÇON. — IMPRIMERIE D'OUTHENIN CHALANDRE FILS.

